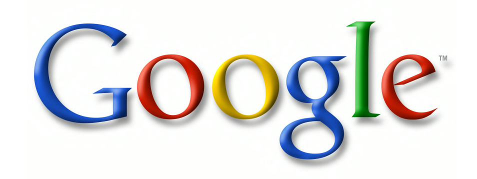

Google



MARCEL DUBOIS

C. MARTIN — H. SCHIRMER

AFRIQUE - ASIE - OCÉANIE




Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid




SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

Classe de troisième.

AFRIQUE. ASIE. OCÉANIE

4400 + 1200. — Paris. Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.

AFRIQUE. ASIE. OCÉANIE

PAR

MARCEL DUBOIS

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris
Maître de conférences
à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres

AVEC LA COLLABORATION DE MM.

C. MARTIN
Ancien élève de la Faculté des lettres
de Paris
Professeur agrégé au lycée du Mans

H. SCHIRMER
Docteur ès lettres
Chargé de cours
à la Faculté des lettres de Lyon

CROQUIS DANS LE TEXTE

DEUXIÈME TIRAGE

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1893

AVIS

Les auteurs de ce volume avaient tout d'abord adopté une rédaction plus brève et plus purement scolaire, consacrant à l'Asie les principaux développements. Puis, sur les conseils d'un grand nombre de maîtres, ils ont revu et complété les chapitres relatifs à l'Afrique. Il leur a paru que la gravité des intérêts français engagés dans cette partie du monde leur imposait l'obligation de fournir aux jeunes gens une étude plus étendue de l'histoire des explorations et de la colonisation africaines. En matière si délicate, nous pensons qu'il vaut mieux pécher par excès que par défaut. On nous pardonnera sans doute d'avoir sacrifié au désir de mettre de bonne heure la jeunesse au courant des questions les plus brûlantes d'intérêt national. Cette préoccupation n'implique d'ailleurs à aucun degré, chez nous, le dessein de démontrer la supériorité de nos colonies africaines sur telles ou telles autres. On constatera en nous lisant, que nous nous sommes tenus aussi loin de l'optimisme systématique que du dénigrement. Nous avons voulu informer les jeunes gens, non les passionner.

M. D.

AFRIQUE – ASIE – OCÉANIE

PREMIÈRE PARTIE

AFRIQUE

CHAPITRE I

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE

Situation. — L'Afrique, faisant partie de l'ancien continent, est une vaste péninsule qui ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez, aujourd'hui percé d'un canal. La plus grande partie de son territoire est comprise entre les deux tropiques, elle appartient donc à la fois à l'hémisphère boréal et à l'hémisphère austral. Cependant, grâce à son grand développement du nord au sud, elle compte aussi d'importantes régions dans les zones tempérées.

Dimensions et contours. — Bornée du côté de l'Asie par la mer Rouge et l'isthme de Suez, du côté de l'Europe par la Méditerranée, baignée à l'est par l'océan Indien, à l'ouest par l'océan Atlantique, l'Afrique a près de 30 millions de kilomètres carrés, à peu près trois fois la superficie de l'Europe. C'est aussi le continent le plus massif du globe. D'aucun côté les océans n'entament fortement ses contours ; elle n'a point de mers intérieures, sauf l'étroite tranchée de la mer Rouge, qui appartient autant à l'Asie qu'à l'Afrique, et la Méditerranée qui ne découpe point ses rivages comme ceux de l'Europe.

A peine peut-on dire que des golfes se forment sur ses côtes :

les sinuosités auxquelles on a donné ce nom sont peu profondes en comparaison de la masse des terres. Au nord, le golfe de la *grande Syrte* sur la côte tripolitaine, celui de *Gabès,* en Tunisie, s'ouvrent largement vers la haute mer. A l'ouest, le golfe de *Guinée* n'est pas à proprement parler un golfe, et n'enferme point une partie de l'océan Atlantique.

D'autre part, les caps ne sont point des saillies très accentuées de la terre sur l'océan. Le cap *Bon* au nord, le cap *Vert* à l'ouest, le cap *Lopez,* sur la même côte, à la hauteur de l'Équateur, le cap de *Bonne-Espérance* au sud, à l'est le cap *Guardafui* sont des dentelures peu importantes, comme celles qui forment les golfes.

Les contours de l'Afrique étant peu découpés, on y remarque également peu de presqu'îles. On cite d'ordinaire la presqu'île des Somalis, au nord-est, mais elle répond très mal à cette définition.

Les îles aussi sont rares sur les côtes d'Afrique, en comparaison de celles de l'Europe par exemple. Le golfe de Guinée en compte très peu : des îlots comme *Saint-Hélène* et l'*Ascension,* que leur éloignement permet à peine de considérer comme des dépendances de l'Afrique, plus un autre petit groupe volcanique assez voisin de la côte, *Annobon, Fernando Po,* etc. La côte nord-ouest est plus riche, avec les archipels de *Madère,* des *Canaries* et du *Cap-Vert.* Mais il ne faut pas oublier que ces îles, séparées de l'Afrique par des profondeurs de 1 000 mètres et plus, sont des volcans isolés au milieu de la mer et non des prolongements du continent africain. A l'est, *Madagascar,* les *Mascareignes,* les *Seychelles* méritent tout aussi peu le nom d'îles africaines. Ce sont peut-être les restes d'un continent disparu; en tout cas, *Madagascar,* avec sa faune et sa flore particulières, est un monde à part, que le rapide courant de *Mozambique* isole plus encore que la distance. Les *Comores* sont des volcans qui ont surgi au milieu du courant de Mozambique. Les seules îles vraiment africaines par le sol et la position sont les petites îles de *Mafia, Zanzibar* et *Pemba,* la longue *Socotra* qui prolonge le cap *Guardafui,* et les petits archipels de la mer Rouge. Dans la Méditerranée, les grandes îles sont toutes européennes. *Djerba* seule, au fond de la petite *Syrte,* mérite d'être citée. Que sont du reste, à côté des archipels européens, ces quelques îles minuscules ou perdues dans les mers? Le grand corps de l'Afrique n'en reste

pas moins une masse compacte, qui ne se laisse point pénétrer.

Relief. — Il n'est pas temps encore de tracer une esquisse définitive du relief de l'Afrique. Pourtant on peut dire — malgré de récentes et intéressantes découvertes — qu'il est peu varié et monotone comme ses contours. Au lieu de ce mélange de toutes les formes de relief qu'on voit en Europe, mélange de montagnes, de plateaux et de plaines, nous trouvons en Afrique une forme prédominante, celle de plateau. L'Afrique n'a point d'immenses massifs de montagnes comme l'Himalaya, point de grands pays uniformément élevés comme le Tibet, et pourtant l'élévation moyenne de ses terres est supérieure à celle de l'ensemble de l'Asie : répartie sur toute la surface elle donne encore une altitude de 580 à 660 mètres pour l'ensemble du continent. C'est dire combien le plateau d'altitude moyenne occupe de place en Afrique.

Il n'est pas encore possible de débrouiller le système des différents plissements africains, mais on connaît le relief dans ses grandes lignes.

1° Toute une moitié de l'Afrique, au sud de la ligne oblique qui va du Congo au Nil, n'est guère qu'un immense plateau dont les rebords sont formés par des chaînes de montagnes ; les plaines n'y occupent qu'une mince lisière entre leur talus extérieur et l'océan. Le rebord oriental du plateau, sans être une Cordillère, mérite d'être regardé comme la principale ligne de soulèvement de l'Afrique, car cette ligne se prolonge presque sans interruption de la mer Rouge à l'extrémité méridionale, et comprend à la fois les sommets les plus hauts du continent, le *Kilimandjaro*, etc., et le massif le plus puissant, les monts d'*Abyssinie*.

Du côté de l'Atlantique, la bordure est moins marquée. Entre le fleuve Orange et le Counène on trouve plutôt des terrasses que des chaînes, et il y a des solutions de continuité. Pourtant là encore on rencontre, en venant de la côte, la saillie de massifs confus de montagnes, saillie qu'on retrouve en montant du bassin du Congo vers la région des grands lacs, où le plateau sud africain, réduit à 900 kilomètres de largeur, finit en pointe vers l'Abyssinie. A l'intérieur de tout ce grand triangle, le plateau paraît presque continu et forme probablement une masse de 1 000 à 1 100 mètres de hauteur.

2° Le *Congo* et le *Nil*, dont les affluents ne sont séparés au

nord-ouest des grands lacs que par une ligne de faîte indécise, forment une longue *dépression relative* au travers de l'Afrique.

3° Au nord de cette ligne, les plateaux recommencent, seulement ils ne forment plus une seule masse et sont de moindre hauteur. C'est d'une part, entre le Nil et la cuvette du Tchad, le groupe de plateaux du *Kordofan*, du *Dar-Fertit*, du *Dar-For* et du *Ouadaï*. Là commence la longue ligne de soulèvement qui, traversant en biais l'Afrique du Nord, a formé les massifs du Sahara central, *Tibesti* et *Ahaggar*. Ce sont d'autre part les pays élevés qui s'étendent entre Congo, Tchad et Niger (*Adamaoua*, *Kameroun*, etc.). A l'ouest enfin, entre la côte et le Niger, s'élève le groupe de plateaux dont le *Fouta-Djalon* paraît être le nœud, et qui s'étend parallèle à la côte jusque dans le Sahara au nord, sous les noms de *Taganet* et d'*Adrar*.

4° Enfin, au nord des régions relativement basses du Sahara septentrional (elles ont encore en moyenne environ 400 mètres de hauteur), nous trouvons un autre soulèvement, complètement indépendant celui-là, car il continue le système des montagnes d'Europe, et dirigé d'ouest en est. Il a fait surgir au nord de l'Afrique une nouvelle série de hautes terres : les *pays de l'Atlas*, les *djebel* tripolitains, et le *Barka*. Les pays de l'Atlas ne sont qu'une dépendance des plateaux de la péninsule espagnole, et on les a appelés avec raison l'*Afrique Mineure*.

Ainsi, en résumé, le relief de l'Afrique est rudimentaire comme ses contours. Elle n'a ni ossature, comme l'Europe, ni plateau central, comme l'Asie; la forme la moins achevée du relief, le plateau, est presque partout prédominante.

Climat. — Le climat de l'Afrique se ressent à la fois de sa position astronomique sur le globe et de l'imperfection de ses formes. L'Afrique, comme Sumatra, comme Bornéo, est à cheval sur l'équateur, mais elle dépasse les tropiques au nord et au sud et atteint le trente-septième parallèle au nord, le trente-quatrième au sud. Par sa position astronomique, elle ne ferait donc partie que de deux zones : 1° Au centre, celle des pluies tropicales, qui tombent en général quand le soleil est au zénith ; 2° au nord et au sud, la zone subtropicale des alizés et des pluies d'hiver. Mais la différence de température entre la mer et l'intérieur du continent et les vents locaux qui en résultent, l'influence des bordures montagneuses sur la répartition des pluies, la présence de courants marins froids ou chauds sur les côtes, tout cela a

modifié la simplicité de ce climat théorique. En réalité il y a en Afrique plusieurs grandes régions climatériques différentes :

1° L'*Afrique équatoriale*, où les pluies tombent toute l'année ;

2° Au nord et au sud de l'Afrique équatoriale, les deux régions presque identiques du *Soudan* et du *Zambèze*, contrées de moussons où l'hiver est plus ou moins sec ;

3° Une double zone de déserts ou steppes subtropicaux, *Sahara* au nord, *Kalahari* au sud, au climat extrême, où ne tombe aucune pluie régulière ;

4° Les deux zones tempérées de pluies subtropicales d'hiver, *méditerranéenne* au nord, *région du Cap* au sud. Mais ce ne sont là encore que des divisions toutes générales ; partout les conditions locales de relief, etc., modifient le climat.

Eaux. — Le régime des eaux d'un pays étant d'une façon générale la résultante du climat et du relief, on retrouve en lui l'originalité du climat africain. L'absence de grands fleuves navigables depuis leur embouchure, voilà ce qui distingue l'Afrique des autres continents. Les fleuves sont courts dans l'Afrique mineure, sur la côte orientale et celle du Cap, à cause du peu d'étendue des versants ; ils manquent tout à fait dans le Sahara et les steppes australes, par suite de l'irrégularité des pluies.

Quant aux énormes masses d'eau qui tombent chaque année sur l'Afrique centrale, ou bien elles s'amassent à l'intérieur des plateaux en d'immenses bassins fermés et marécages à pente indécise, tels que le *Tchad*, les *marais du Nil*, le *Dilolo* entre Congo et Zambèze, ou bien elles s'écoulent en artères puissantes comme le *Congo*, le *Nil*, le *Niger* : mais ces fleuves mêmes sont forcés de traverser un cadre de montagnes pour descendre à la côte et sont coupés de chutes et de rapides. Le Nil commence par une cascade, les chutes de Ripon, compte de nombreux rapides jusqu'à Gondokoro, et a encore six étages ou cataractes à descendre entre Khartoum et Assouan avant de couler tranquillement vers la mer. Le Niger, coupé de chutes de Sotuba à Koulikoro, en aval de Bammakou, descend de nouveau une série de rapides vers l'extrémité du grand coude qu'il fait au nord, et est interrompu encore une fois au dernier tiers de sa course, par des chutes infranchissables à Boussa. Le *Zambèze*, le troisième fleuve de l'Afrique par la masse des eaux, compte encore plus de cataractes, et entre autres les plus grandioses de

l'Afrique, les fameuses chutes Victoria. Le *Limpopo*, le fleuve *Orange* n'en sont pas plus exempts. Le Congo lui-même, ce grand fleuve qui roule probablement autant d'eau que tous les autres fleuves africains ensemble, termine son cours supérieur par les sept cataractes de Stanley-falls, et n'échappe au cadre des terrasses côtières que par les 32 chutes Yellala ou de Livingstone.

Seuls, quelques cours d'eau secondaires, comme le *Chiré*, affluent du Bas-Zambèze, le *Kouilou* au nord du Congo, et surtout le *Bénoué*, affluent du Niger, permettent de pénétrer sans grande difficulté dans l'intérieur et acquièrent par là une importance exceptionnelle ; mais, dans leur ensemble, les fleuves africains, coupés à la fois dans leur cours supérieur et moyen, sont dans toute la force du terme des fleuves de plateau.

Ainsi, des fleuves divisés en étages successifs, des bassins fermés — d'après Chavanne, les bassins sans écoulement couvriraient en Afrique près de 7 millions et demi de kilomètres carrés et l'on en découvre chaque année de nouveaux ; — une autre grande partie de l'Afrique sans eau permanente aucune, tel est dans ses traits principaux le régime des eaux qui résulte du relief et du climat de l'Afrique. Il contribue lui aussi à en défendre l'accès.

Flore et faune. — La distribution actuelle des plantes et des animaux à la surface du continent africain se fait surtout suivant le climat, en raison de l'abondance des pluies, de la sécheresse de l'air, de la chaleur ou du froid que les saisons y apportent. Etant donnés les climats si différents qu'on trouve en Afrique, il serait donc difficile de parler d'une flore et d'une faune africaines : il y en a en réalité plusieurs, absolument différentes, car elles s'excluent généralement l'une l'autre, et dont les limites, surtout pour la flore, coïncident avec celle des différents climats.

1° Mettons à part la flore et la faune de l'Afrique mineure, qui est essentiellement *méditerranéenne*. Sur le versant nord du plateau de Barka comme dans le Tell tunisien, comme sur les pentes de l'Atlas, on retrouve les arbres caractéristiques de l'Italie et de l'Espagne, les broussailles du maquis corse, les plantes odorantes des collines pierreuses de Provence. Malgré l'acclimatation de quelques plantes tropicales rendue possible par la chaleur, et la présence de quelques animaux nettement

africains, la flore et la faune de ces pays rappellent beaucoup

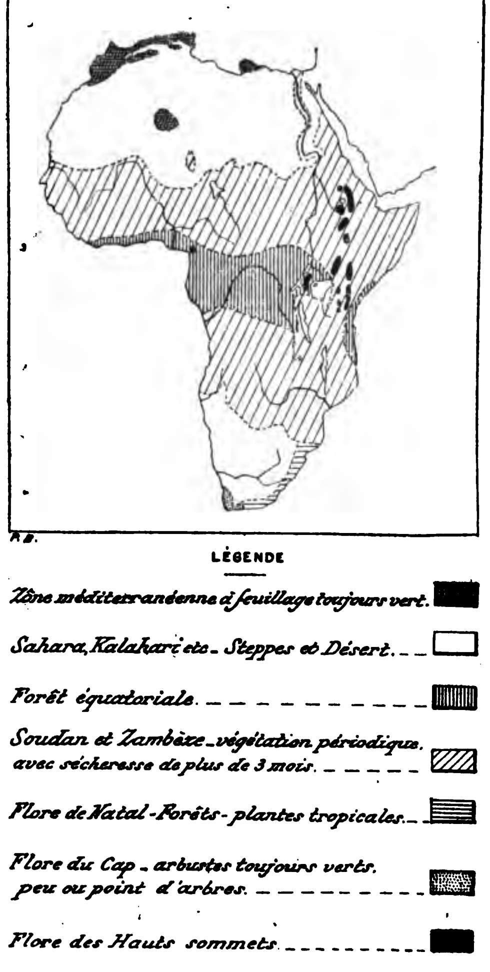


Fig. 1. — Zones de végétation de l'Afrique (d'après Berghaus).

moins le reste de l'Afrique que celles des pays baignés par la même mer.

2° La flore et la faune sahariennes peuvent être caractérisées

d'un mot : elles sont *désertiques*. A ce milieu spécial du désert il faut des plantes et des animaux spécialement organisés pour résister aux grands écarts de chaleur et de froid, à l'évaporation qui devient si active dans l'air desséché, à la privation d'eau pendant de longues journées. Les mêmes conditions d'existence amènent dans les déserts la présence des mêmes êtres organisés : aussi beaucoup d'espèces du Sahara se retrouvent-elles en Arabie, dans l'intérieur de la Perse, et même dans l'Asie centrale, et la flore de cette partie de l'Afrique n'est en somme, malgré quelques variantes, qu'une portion de la grande flore des déserts.

3° Bien plus africaines, c'est-à-dire plus originales, sont la flore et la faune du *Soudan*. Elles sont toutefois moins riches en espèces que l'Inde par exemple; le climat alternativement sec et humide en élimine bien des plantes tropicales — cocotier, palmier à huile, etc., — et s'accuse dans le nord par la présence d'arbres épineux, acacias et autres, et par le développement énorme des graminées : les steppes herbeuses occupent tout le nord du Soudan.

4° *L'Afrique équatoriale*, pluvieuse pendant presque toute l'année, est naturellement encore plus riche, tant en espèces qu'en individus. Dans les districts du Diour par exemple, entre Nil et Congo, le naturaliste Schweinfurth a recueilli en cinq mois environ 700 espèces phanérogames, plus qu'on n'en pourrait trouver dans n'importe quel district de l'Europe. L'humidité perpétuelle jointe à la chaleur a donné naissance en bien des points à cette forme particulière de végétation qu'on nomme *forêt vierge*, fouillis d'arbres et de lianes dont les racines plongent dans un perpétuel marécage et au milieu duquel les terres cultivées ne sont que des clairières. La forêt vierge commence par places au sud du Bornou et du Haoussa, et celle que Stanley a découverte sur l'Arouwimi, affluent du Congo, est évaluée par lui à 688 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie supérieure à celle de la France, de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg réunis. La forêt équatoriale est la vraie patrie du palmier à huile, du cocotier, de l'arbre à beurre, du bambou, de la liane de caoutchouc et de tant d'autres plantes utiles de l'Afrique centrale.

Grâce au courant tiède de Mozambique qui longe la côte sud-est de l'Afrique, la flore tropicale de l'Afrique étend son domaine le long de la mer jusque vers Natal. Elle cesse bien

plus au nord sur les rivages de l'Atlantique, par suite du courant froid qui suit la côte vers le nord et de la sécheresse croissante de l'air.

5° Au sud-ouest du continent, la flore des *steppes* intérieures du Ngami et du Kalahari, ainsi que de la côte aride du *Damaraland*, ressemble à celle des steppes et des déserts de l'Afrique du nord : même développement de graminées, mêmes arbustes épineux. Seul, le dattier manque pour compléter le paysage. Il est remplacé par quelques espèces curieuses, spéciales à cette région.

6° A l'extrémité sud de l'Afrique, la flore du *Cap* occupe un domaine restreint, mais d'une incroyable richesse, grâce à la diversité de son relief. Les différentes zones tempérées étagées sur les montagnes contiennent chacune plus d'espèces que maint riche district de l'Europe.

Du Soudan au sud de l'Afrique il n'y a pas de zones de faunes différentes. Les animaux ayant des facultés de migration beaucoup plus développées que les plantes, et pouvant, par le choix de leurs refuges, subsister un certain temps dans des régions où ils périraient à la longue, ne sont pas limités rigoureusement par le climat comme les plantes. Le lion, l'hyène, l'éléphant, l'hippopotame, la girafe, l'antilope, le crocodile ont pu se répandre sur tout le continent, du Sénégal au cap de Bonne-Espérance. Le désert seul est pour eux un obstacle infranchissable, mais il ne barre pas l'Afrique au sud comme au nord.

7° Enfin *Madagascar* est un monde à part. De même que d'autres îles dans d'autres océans (Ceylan, Nouvelle-Zélande), elle paraît être le reste d'un continent disparu, dont elle aurait gardé en partie la flore et la faune originales. Environ quarante familles végétales, cent espèces animales de Madagascar ne se retrouvent pas sur le continent voisin.

Population. — La distribution des races humaines en Afrique a varié beaucoup, suivant le caprice des migrations des peuples, mais s'est toujours plus ou moins conformée au climat.

1° La moitié de l'Afrique septentrionale appartient au domaine de la race blanche. Les populations originaires de l'Afrique Mineure, et qu'on est convenu d'appeler *Berbères*, ressemblent physiquement aux Espagnols, aux Français du Midi, aux Italiens, aux Grecs et autres peuples de la Méditerranée. La meilleure

preuve de cette affinité est que ces derniers, transportés de l'autre côté de la mer, y vivent et se reproduisent aussi bien que dans la mère patrie. De même, les *Arabes*, dont le pays d'origine offre tant d'analogie avec l'Afrique du Nord, y ont prospéré depuis le VIIe et le XIe siècle, date de leur grande invasion. On en compte une centaine de mille en Égypte, environ 600 000 en Algérie d'après Faidherbe, plus d'un million peut-être au Maroc. Ils peuplent presque à eux seuls le Barka et certaines oasis du Sahara, comme le Tafilelt. Enfin on trouve encore leurs tribus sur les plateaux du Ouadaï, du Darfor et du Kordofan.

2e S'il n'y a que des blancs dans l'Afrique Mineure, il n'en est pas de même dans la vallée du Nil et dans le désert. A côté des Arabes et des Berbères, on y trouve des populations basanées qui ne sont pourtant pas des nègres, *Coptes*, *Berabra*, *Tebou*, sans compter les *nègres* importés du Sud, qui ne s'acclimatent pas sur les bords de la Méditerranée, mais qui peuvent vivre et se perpétuer dans la chaleur humide des oasis et de la vallée du Nil. Tous ces éléments divers croisés à l'infini ont donné naissance à des types hybrides, maintenant plus nombreux que les gens de race pure. Ainsi on appelle *Maures* les métis de Berbères, d'Arabes et de Nègres; ils dominent dans le Sahara occidental. La population du *Fezzân* se compose d'autres sang-mêlés (mélange de Berbères, d'Arabes, de Tebou et de Nègres); enfin peu d'habitants de la vallée du Nil ont encore le pur type arabe ou égyptien.

3e L'Afrique tropicale, du Soudan au Zambèze, est le domaine incontesté de la race *nègre*. Mais cette race n'est pas la seule, comme on l'a cru longtemps. Des peuples basanés, qui n'ont ni les cheveux, ni le type du nègre, qui d'après certains savants (Hartmann, Schweinfurth, etc.) ont plutôt de l'analogie avec les Égyptiens et les Berbères eux-mêmes, *Abyssins*, *Mombouttou*, *Bedja*, etc., occupent de vastes espaces dans l'est; un autre peuple, peut-être de la même famille, la race mystérieuse au teint bronzé des *Peulh*, *Foulbé* ou *Foullân*, partage tout le Soudan du Tchad à l'Atlantique avec les nègres qu'elle domine. Il faut ajouter maintenant à cette énumération cette autre race mystérieuse des *Pygmées*, rencontrés déjà par Schweinfurth et autres sur l'Ouellé et l'Ogooué, et dont Stanley semble avoir trouvé la vraie patrie dans la grande forêt du Congo.

Les *Arabes* se rencontrent encore dans l'Afrique tropicale;

mais ils ne font qu'y passer en chefs de guerre et en marchands; le climat chaud et humide les éprouve fortement. Les seules tribus arabes qui soient véritablement à demeure dans le Soudan sont fortement croisées de sang noir.

L'*Européen* supporte le climat plus difficilement encore. Pas plus que l'Inde ou les îles de la Sonde, le Soudan, la Guinée, le Congo, la côte de l'est ne seront jamais peuplés de blancs. Seule l'altitude, qui modifie la température et fait retrouver sous l'Équateur les conditions des climats tempérés, a ménagé çà et là quelques refuges où les blancs pourront s'établir. De ce nombre sont l'Abyssinie, le Fouta-Djalon; et peut-être l'Adamaoua.

Le plateau des grands lacs, avec ses hautes montagnes, est dès maintenant utilisé en partie comme sanatorium. Mais les régions élevées au-dessus de la moyenne sont rares, et la majeure partie de l'Afrique tropicale restera le domaine incontesté des noirs.

4° L'Afrique australe, comme l'Afrique du Nord, a ses races à part. A côté des *Cafres*, qui appartiennent à la grande famille des nègres *bantou*, et qui peuplent les contrées sud-orientales, on trouve dans le sud-ouest les *Hottentots* (*Namaqua*) et les *Bushmen*, race d'hommes petits et chétifs. Mais surtout l'Afrique australe est accessible aux races *européennes*. Des populations hollandaises, françaises, anglaises se sont successivement fixées et multipliées au Cap, et ont essaimé à l'intérieur. L'altitude des plateaux de l'Orange et du Transvaal (1 000 à 1 400 mètres) a permis aux colons de race franco-hollandaise d'y fonder des états européens.

5° Les îles africaines, généralement élevées et assainies par les brises de mer, sont plus habitables que le continent. Les Portugais ont pris pied à Madère, les Espagnols aux Canaries, les Français et les Anglais aux Mascareignes et aux Seychelles.

Madagascar est encore presque exclusivement peuplée d'Africains (*Sakalaves*, etc.) et de *Hovas*, peuple d'origine malaise; mais l'élévation du plateau intérieur la prédestine à la colonisation européenne.

Ressources naturelles de l'Afrique. — La terre d'Afrique n'ayant pas encore été explorée complètement, même à sa surface, on ne saurait dire exactement jusqu'ici quels minéraux elle renferme en plus grande abondance. La *houille*, cet aliment indispensable de l'industrie, est exploitée dans le *Transvaal* au

nord-est de la colonie anglaise du Cap. Des mines de *fer* existent dans un grand nombre de régions africaines, et en particulier dans notre colonie de l'Algérie. Le *plomb* est aussi une des richesses de la région du Maghreb. Mais ce sont surtout les métaux précieux qui ont jusqu'ici attiré en Afrique les colons et les commerçants européens; la côte de Guinée, celle de Mozambique sont des lieux où des indigènes apportent de l'intérieur la poudre d'*or*. On a découvert en Transvaal et dans les montagnes de l'est un grand nombre de gisements d'or. Les paillettes du même métal sont roulées par un grand nombre de fleuves. Enfin, ce sont les grands gisements de *diamants* qui ont valu à la colonie anglaise du Cap un si prompt développement.

La végétation africaine offre également beaucoup de ressources. Au nord, dans la région méditerranéenne, les plantes les plus variées des contrées chaudes de l'Europe peuvent prospérer. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie cultivent avec succès les *orangers*, les *oliviers*, les *citronniers* et enfin la *vigne* que les Français introduisent de plus en plus sur le sol algérien. La vallée d'alluvion du Nil est une des plus fertiles du monde.

La zone tropicale, si étendue en Afrique, possède comme plantes alimentaires le *dattier*, le *bananier* et le *palmier*; mais les Européens recherchent de préférence les produits végétaux nécessaires à leur industrie, ceux qui donnent le *caoutchouc*, la *gomme*, l'*huile d'arachides*.

Dans la zone tempérée du Sud, dans la colonie anglaise du Cap en particulier, l'agriculture est, comme sur les bords africains de la Méditerranée, la principale richesse. Les céréales, la vigne, l'élevage des troupeaux y ont attiré nombre de colons et donnent lieu à un trafic considérable.

Sur la côte est de la région tropicale d'Afrique baignée par l'océan Indien, et dans l'île Bourbon, la culture de la *canne à sucre* et du *café* est la ressource principale du commerce.

Les animaux utiles sont également nombreux en Afrique. Le cheval, l'âne, le mouton, la chèvre sont des sources de richesse pour l'Afrique Mineure. Le dromadaire transporte l'homme et les marchandises à travers le désert. Dans l'Afrique équatoriale, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame fournissent l'ivoire. Enfin, dans la zone tempérée du sud, la colonie du Cap élève avec un égal succès chevaux, bœufs, moutons, chèvres et autruches.

Commerce et formation des États. — Si massif que soit le continent africain, il n'est pas resté en dehors du commerce. Le cours du *Nil* a été suivi par les marchands de l'antiquité et l'ancienne Égypte a connu en partie l'Afrique équatoriale. Au moyen âge les *caravanes* arabes établirent des communications régulières entre le Maghreb et le Soudan ; de longs convois de chameaux amenaient alors les produits du centre de l'Afrique à travers le désert. Au xve et au xvie siècle, les Portugais, à la recherche de l'or, remontaient la *Gambie* et le *Zambèze*. Toutefois on peut dire que jusqu'en ces dernières années le commerce européen est resté sur les côtes. Les grandes explorations modernes lui ont ouvert des routes à l'intérieur.

L'antique voie du Nil s'est momentanément fermée par suite du réveil du fanatisme musulman et de la fondation d'un état théocratique sur ses bords ; mais le Niger, le Congo, le Zambèze l'ont remplacé. Une compagnie anglaise qui exerce des droits souverains, remonte le *Bas-Niger* et la *Bénoué* jusque dans l'Adamaoua. L'État libre du *Congo*, puissance neutre fondée par le roi Léopold de Belgique à la place de l'ancienne Association internationale africaine, et reconnue par la conférence de Berlin, a couvert le Congo moyen et ses affluents d'une flottille de vapeurs d'assez fort tonnage. Les embarcations anglaises et portugaises remontent le bas *Zambèze* et son affluent le *Chiré* ; les canonnières françaises sillonnent le bas *Sénégal*, le bas *Ogooué* et le moyen *Niger*.

Des routes de terre viennent enfin suppléer à ces routes fluviales insuffisantes. La France s'est frayé une route militaire et commerciale — déjà transformée en chemin de fer de *Bakel* à *Bafoulabé* — entre le bas Sénégal et la portion navigable du moyen Niger, en attendant qu'elle atteigne le Soudan par un chemin de fer venant du nord à travers le grand désert. L'Italie s'ouvre l'Abyssinie et essaye de détourner le commerce du Soudan oriental vers *Massaouah*. L'Allemagne et l'Angleterre, établies sur la côte orientale, utilisent déjà les routes de caravanes qui mènent aux grands lacs et étudient des tracés de chemins de fer. Dans trois ans, un chemin de fer allant de *Matadi* au *Stanley-pool* tournera les rapides du Congo inférieur et reliera l'estuaire au cours moyen. Dans l'Afrique australe, les voies ferrées partant du *Cap* et de *Port-Élisabeth* s'avancent déjà jusqu'au delà de *Kimberley*, au nord du fleuve Orange, tandis que le chemin

de fer en construction de la baie *Delagoa* franchit les montagnes du Transvaal.

Ainsi de tous côtés les Européens pénètrent dans la grande citadelle africaine. Ils sont déjà maîtres de toutes les côtes, maintenant à proximité de l'Europe, depuis qu'un Français, M. de Lesseps, en perçant l'isthme de *Suez*, a permis aux navires d'atteindre la côte orientale d'Afrique sans doubler le cap de Bonne-Espérance. En ce moment ils sont en train de se rendre maîtres de l'intérieur et de faire de l'Afrique, qu'ils se partagent, une dépendance commerciale de l'Europe.

Mais le relief et le climat, qui donnent aux régions africaines des aspects si divers, leur ont ménagé un avenir également différent. Au nord et au sud, ce seront des *colonies de peuplement*, des pays où se déversera le trop-plein de la population européenne. L'œuvre est déjà commencée en Algérie et au Cap; la Cyrénaïque et le Maroc, encore au pouvoir des indigènes et des races orientales, sont destinés à subir le même sort. Toute l'Afrique intermédiaire, du Sahara au Zambèze, ne peut former au contraire — à part quelques pays très élevés — que des *colonies d'exploitation* et de commerce. Ce seront les Indes africaines : les Européens pourront s'en rendre maîtres, mettre en valeur leurs richesses, assurer les communications par un réseau de postes militaires et de comptoirs de commerce, mais ils ne s'y fixeront jamais en grand nombre. Ces pays resteront — de par le climat — le domaine des races indigènes qui les habitent.

Bibliographie.

Bainier. *L'Afrique, géographie appliquée à la marine, au commerce, à l agriculture*, etc. Paris, 1878, in-8.

Berlioux (F.). *La traite orientale. Histoire des chasses à l'homme organisées en Afrique*. Paris, 1870, in-8.

Bizemont. *Les grandes entreprises géographiques depuis* 1870 : *Afrique*. Paris, 1879, in-8.

Chavanne (Joseph). *Afrika im Lichte unsrer Tage*. Vienne, 1883, in-8°.

Gaffarel (Paul). *Les colonies françaises*. Paris, 1880, in-8.

Girard de Rialle. *Les peuples de l'Afrique*. Paris, 1881, in-32.

Hartmann (Robert). *Les peuples de l'Afrique*, trad. Paris, 1879, in-8.

Jackson (James). *Liste provisoire des bibliographies géographiques*. Paris, 1881, in-8.

Lanessan (de). *L'expansion coloniale de la France*. Paris, 1889, in-8.

Metchnikoff (Léon). *La civilisation et les grands fleuves historiques*. Paris, 1889, in-12.

Lanier (L.). *L'Afrique. Choix de lectures de géographie.* Paris, 1884, in-12.
Peschel (Oscar). *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.* Leipzig, 1876, in-8.
— *Abhandlungen zur Erd-und Völkerkunde.* Leipzig, 1879, in-8.
Ratzel. *Die Erde.* Stuttgard, 1881.
Rambaud (Alfred). *La France coloniale.* Paris, 1888, in-8.
— *Les nouvelles colonies de la République française.* Paris, 1889, in-12.
Reclus (Élisée). *Nouvelle géographie universelle,* t. XI-XIV.
— *La Terre.* Paris, 1875, in-4.
Reclus (Onésime). *La France et ses colonies,* t. II. Paris, 1889, in-4.
Rohlfs (Gerhard). *Land und Volk in Afrika.*
Supan (Alexander). *Grundzüge der physischen Erdkunde.* Leipzig, 1884, in-8.
Vignon (Louis). *Les colonies françaises.* Paris, 1886, in-8.
Vivien de St-Martin. *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité.* Paris, 1863, in-4.
— *Histoire des découvertes géographiques* 3e partie. Paris, 1860, in-8.
— *Dictionnaire de géographie universelle.*
Vidal de la Blache. *La Terre.* Paris, 1883, in-12.
Woeikof. *Die Klimate der Erde.* Iéna, 1887, in-8.
Publications périodiques : *L'Afrique explorée et civilisée.* Genève.
Almanach de Gatha (statistique).
Bulletin de la Société de Géographie.
Proceedings of the R. Geogr. Society. London.
Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin.
Mittheilungen de Petermann.
Statistiques coloniales (Ministère du commerce).
Scott Keltie : The Statesman's Year-book Londres (Statistique).
Vie politique à l'étranger (sous la direction de M. Ernest Lavisse).
Revue de géographie, etc. etc.

CHAPITRE II

L'AFRIQUE MINEURE

La Méditerranée n'a pas seulement groupé autour d'elle les peuples antiques dans une même civilisation, elle a réuni dans une même parenté physique les pays qui la bordent. Malgré la distance, malgré la variété infinie de leur relief, tous les pays tournés vers elle, qu'ils soient en Europe, en Asie ou en Afrique, se ressemblent par certains traits communs. L'hiver très doux, l'absence de fortes gelées, l'été chaud, le ciel bleu, la lumière intense, ramènent tous leurs climats divers à un seul type: le climat qu'on appelle à juste titre climat méditerranéen.

On a dit que les pays du nord de l'Afrique appartiennent plus

à l'Europe qu'à l'Afrique; il serait encore plus exact de dire qu'il y a une Afrique *méditerranéenne*: ce sont les pays que la Méditerranée vivifie, les pays de l'Atlas, la côte tripolitaine et la Cyrénaïque, régions qu'on appelle souvent aussi *l'Afrique Mineure*, par opposition à la grande Afrique.

L'Afrique Mineure se compose de plusieurs contrées assez différentes entre lesquelles l'analogie du climat méditerranéen établit seule un lien. Il faut donc distinguer: 1° les pays de l'Atlas; 2° la Tripolitaine et la Cyrénaïque. On y pourrait joindre la Basse-Égypte, si ce pays ne se rattachait par le Nil à la zone tropicale.

PREMIÈRE SECTION

PAYS DE L'ATLAS OU MAGHREB

Unité du relief. — Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie ne forment qu'une seule contrée par le relief. Ce pays, que les Arabes ont appelé du nom caractéristique de *Djezireh-el-Maghreb*, île du couchant, parce qu'il forme comme un petit continent isolé dans le grand, mérite encore plus le nom de *pays de l'Atlas*, car c'est l'Atlas qui en fait l'unité.

Le grand plissement de l'Atlas, long d'environ 2 300 kilomètres de longueur, et dont la direction est assez bien indiquée par une ligne qui irait de l'Etna à l'île de Ténériffe, occupe tout le grand quadrilatère limité au nord par la Méditerranée, à l'est par le golfe de Gabès, à l'ouest par l'Atlantique et au sud par le Sahara. Il est même nettement limité de ce côté par une suite de failles qui en longent la base: ce sont les vallées de l'oued *Drâa*, de l'oued *Djedi* et la ligne des *Chotts* jusqu'au golfe de Gabès.

L'Atlas n'est pas du reste une chaîne unique qui couvre le pays de ses contreforts. Des plissements secondaires l'ont divisé dans certaines parties en massifs distincts, tandis qu'ailleurs il ne forme qu'une seule masse de plateaux. On peut distinguer dans l'Atlas trois régions principales, qui coïncident plus ou moins avec les divisions politiques: 1° l'Atlas marocain, composé de chaînes parallèles, formées des mêmes roches et orientées à peu près de même que les sierras espagnoles de l'autre côté du détroit: 2° l'Atlas de la Moulouïa à la frontière tunisienne, carac-

térisé par l'apparition de hauts plateaux encadrés de montagnes; 3° l'Atlas tunisien, où les plateaux se désarticulent de nouveau en chaînes.

§ 1. Atlas marocain.

L'Atlas marocain a une chaîne maîtresse, nommée quelquefois grand Atlas, qui s'étend sur 600 kilomètres du cap *Guir* (*Iguir Oufrañi*) jusqu'au *djebel Aïachi*, vers les sources de la Moulouïa. C'est une puissante arête de grès, de porphyres et de granit, qui s'élève graduellement de 2000 à 3000 et même 3500 mètres vers l'est, formant ainsi un rempart à peine dentelé par des pics d'environ 4000 mètres (*Djebel Tiza*, environ 3400 mètres, cimes au sud-est de Maroc: environ 4050 mètres). Ainsi, quoique les sommets n'atteignent pas la hauteur de ceux de nos Alpes, l'Atlas, sur une longueur de 160 kilomètres, est plus haut que n'importe laquelle de nos chaînes alpines et forme un mur comme les Pyrénées.

Ses cols, mal connus dans l'est, sont à des hauteurs considérables; les caravanes, dit M. de Foucauld, n'en pratiquent aucun entre le djebel Aïachi et le *Tizi-n-Glaouï*, ou col des Glaouï, lui-même obstrué en hiver par les neiges. Le col de *Tagherout*, qui mène de Maroc dans la vallée de l'oued Sous, s'ouvre, d'après Hooker et Ball, à 3500 mètres de hauteur. A l'ouest, les cols s'abaissent: les *Bibaouân* ou « Portes », col franchi en dernier lieu par Lenz, ne sont qu'à environ 1200 mètres, entre Maroc et Taroudant.

Le *djebel Aïachi* est une sorte d'immense Saint-Gothard (plus de 4000 mètres de hauteur), d'où se détachent des chaînes divergentes qui en font le nœud orographique du Maroc; de là partent en effet les vallées de l'*Oum-er-Rbia* vers l'ouest, d'un affluent du *Sebou* vers le nord, de la *Moulouïa* vers le nord-est, et de l'oued *Ziz* vers le sud. Ces avant-monts encore peu connus paraissent élevés; Rohlfs a traversé le djebel *Tamarakouït* au sud de Fez par un col de 2080 mètres. Le djebel *Aïan*, entre le Sebou et l'Oum-er-Rbia, est un pays alpestre aux cimes souvent couvertes de neiges.

La grande chaîne de l'Atlas est accompagnée au sud par plusieurs rides parallèles qui viennent se souder dans l'est à l'arête principale. Celle qu'on désigne communément sous le

nom d'*Anti-Atlas*, au sud de la vallée longitudinale du *Sous*, est estimée diversement de 1 500 à 3 000 mètres; vers son point de rencontre avec le grand Atlas, elle forme un massif puissant, le djebel *Siroua*, couvert de neiges éternelles, et peut-être la plus haute cime de l'Atlas. Une autre chaîne, le djebel *Zagherou*, continue au delà du *Drâa* la ride de l'Anti-Atlas. Au sud, une troisième chaîne parallèle court de la mer au Drâa comme un mur régulier de 600 kilomètres de long, de 2 à 300 mètres de hauteur, coupé seulement par d'étroites cluses que se sont creusées les torrents qui descendent au Drâa : c'est la chaîne du *Bani*, explorée par M. de Foucauld, et dernière ride du grand plissement de l'Atlas.

Au nord du Maroc s'élèvent des avant-monts dont la direction n'est pas celle du grand Atlas; ils paraissent orientés en demi-cercle le long de la côte entre Ceuta et le cap Tres Forcas; c'est la région du *Rîf* (rivage), encore très mal connue. Les monts des *Beni-Hassan*, à l'ouest de Tetuan, ont encore plus de 2 000 mètres de hauteur.

§ 2. Atlas algérien.

De la Moulouïa à la frontière tunisienne, l'Atlas offre un aspect tout différent. C'est un socle de hauts plateaux encadrés par deux zones de montagnes qui en sont les rebords vers la mer et le désert. Dans cette partie du système, les pays de l'Atlas se trouvent donc divisés en trois bandes parallèles : 1° le Tell, ou région des montagnes du littoral; 2° les hauts plateaux au centre; 3° les montagnes du côté du Sahara.

Montagnes du Tell. La zone des montagnes littorales a 80 kilomètres de large en moyenne. Elle commence à l'ouest par les *monts de Tlemcen* (de 1 200 à 1 800 m.), entre la Tafna et l'Isser, dont les chaînes sont généralement escarpées au nord. Le long de la côte court la chaîne des *Traras* (Djebel Filhaoucen, 1 157 m. au-dessus de Nemours).

Le *massif de Mascara* ou des *Beni-Chougran* s'étend en trois rides parallèles du sud-ouest au nord-est, entre le Sig et la Mina, séparant la plaine littorale du Sig de celle d'Egris, située au sud. Au delà, les *monts de Daya* (1 300 à 1 400 m.) et les *monts de Saïda* (Djebel Nesmote 1 204 m.) continuent à peu près l'orienta-

tion des monts de Tlemcen et sont au sud les premières rides du Tell.

A l'est de la Mina, les montagnes forment deux massifs distincts, séparés par la vallée du Chélif qui coule parallèle à la côte: 1° au sud, l'*Ouarsenis*, vaste forteresse de montagnes coupées par des gorges praticables, comme celle de Teniet-el-Haad, et qui occupe tout le rectangle entre la Mina, le Nahr-Ouassel, le Haut et le Bas Chélif. Les cimes varient de 1 500 à 2 000 mètres (Ouarsenis 1 985 m., Achaoun 1 804 m., etc.); 2° entre le Chélif et la mer, le *Dahra*, suite de crêtes parallèles qui s'étagent du nord au sud, et dont les plus hautes cimes sont à l'est, au-dessus de la plaine de la Metidja (Djebel Zaccar, 1 580 m.).

Sous le méridien d'Alger, on peut de nouveau distinguer trois étages dans les montagnes du Tell: 1° le long de la côte, un bourrelet de collines de 200 à 300 mètres seulement, le *Sahel de Koléa*, dont les hauteurs se prolongent jusqu'au-dessus d'Alger; 2° au sud de la superbe plaine, autrefois bassin lacustre, de la Metidja, les crêtes boisées portant les noms de *Mouzaïa* (1 604 m.), des *Beni-Sala* (1 640 m.), de Haouara (1 526 m., etc.) et qu'on réunit parfois sous la rubrique de *monts de Médéah*; 3° au delà d'un nouvel étage de plaines (plaines des Beni-Sliman, des Arib), les crêtes du *Kef Lakhdar*, du *djebel Dira* (1 810 m.) au-dessus d'Aumale et autres, au delà desquelles commencent les hauts plateaux.

Le système se complique encore à l'est d'Aumale et de l'Isser. Là l'escarpe des plateaux est formée par la chaîne des *Bibân*, brisée et ravinée par les eaux du plateau qui y ont creusé entre autres les beaux défilés dont toute la chaîne porte le nom (Bibân, Portes) et par où passe la grande route des plateaux de Sétif à la vallée de l'oued Sahel. Ses sommets principaux sont le Haraza (1 270 m.), le Guergour, l'Anini (1 546 m.) et le Meghris (1 722 m. au nord de Sétif).

Entre la mer et les vallées de l'oued Sahel et de l'Isser s'étend le massif montagneux de la *Kabylie*. On y distingue deux étages: 1° le massif côtier de *Dellys*, isolé par l'oued Sebaou; 2° le *Djurdjura*, immense demi-cercle de montagnes sauvages, ravinées à l'infini par les affluents du Sebaou, et dont les flancs abrupts se dressent comme une forteresse au-dessus du fossé circulaire que leur font les vallées de l'Isser et de l'oued Sahel. Le mont cul-

minant, le Lalla Khedidja, n'atteint que 2 308 mètres de hauteur; mais partout la crête reste élevée et difficile à franchir. Une seule route la traverse jusqu'ici: celle du col de *Tirourda* (1 760 m.), entre Fort-National et Beni-Mansour; les cols de *Chellata* (1 500 m.), de *Tamella* (1 150) ne sont que des chemins de mulets à peine praticables.

La crête principale du Djurdjura se continue au delà de l'oued Sahel par la chaîne des *Babor* dans la *petite Kabylie*. On comprend sous ce nom toute la zone montagneuse et difficile entre l'oued Sahel et Philippeville. Elle a pour arête principale la chaîne puissante des *Babor*, dont les sommets ont près de 2 000 mètres (djebel Takintoucht 1 674 m., Djebel Adrar 1 994 m., Tababor 1 965 m., Babor 1 970 m., etc.) et qui se prolonge en ligne droite par les monts d'*el-Kantour* jusqu'à la vallée du Safsaf, entre Constantine et Philippeville, tandis qu'au nord ses contreforts accidentent partout la côte et forment en particulier la grande saillie circulaire du cap *Bougaroun*, sous le nom de Sahel de Collo. La chaîne des Babor, rompue par l'oued Agrioun et l'Oued-el-Kebir, n'en est pas moins une barrière entre Bougie, Djidjelli et Sétif. Une seule route la traverse: celle du *Chabet-el-Akra* (ravin de la mort), de Sétif à Bougie, qui utilise les défilés de l'oued Agrioun: pendant 10 kilomètres, les rochers à pic se dressent de chaque côté à 1 700 et 1 800 mètres, et l'étroitesse de la gorge est telle, qu'en beaucoup d'endroits le soleil ne se montre qu'à midi. Djidjelli et Collo sont encore isolées par les montagnes du reste de l'Algérie: elles n'ont que des sentiers de mulets pour les relier à Sétif et à Constantine, et leur grand chemin est la mer.

A l'est de Constantine il n'y a plus de chaîne proprement dite dans le Tell. Des croupes comme le djebel *Aouara* (976 m.), au nord de Guelma, et les monts des *Béni-Sala*, à l'est de la Seybouse, vont s'étageant en altitude décroissante vers les plaines du lac Fetzara et de Bône. Tout au bord de la mer, du cap de Fer au cap de Garde, le volcanisme a créé un massif isolé: la superbe chaîne de l'Edough s'élève jusqu'à 1 004 mètres au-dessus de Bône.

Hauts plateaux. — La zone des hauts plateaux atteint son plus grand développement dans l'est du Maroc et l'ouest de l'Algérie (150 à 200 kil. de large). C'est une suite de terrasses d'altitudes différentes, que leur étendue fait paraître unies

comme l'océan ; cependant elles ont une pente, et quelques cuvettes peu profondes, où les eaux s'amassent en hiver, les divisent en une série de bassins fermés ou *Chotts*. Ce sont, à l'ouest, le chott *Gharbi* et le chott *Tigri*, sur la frontière marocaine, et le chott *Chergui*[1], entre Saïda et Géryville : leur altitude varie de 900 à 1 000 mètres. Quelques crêtes isolées, comme le djebel *Antar* (1 550 m.) qui domine Méchéria, se montrent de loin en loin, comme des écueils ayant résisté au travail des eaux, qui, à une époque géologique antérieure, ont tout nivelé autour d'eux. « La plaine n'est pas horizontale cependant; elle est ondulée comme le fond d'une mer affouillée par le mouvement des vagues; elle est déchirée par quelques ravines creusées autrefois par les eaux; mais l'uniformité et la nudité de la surface sont telles, que l'œil, manquant de point de repère, ne peut apprécier ni les creux ni les hauteurs. Une troupe en marche ou un campement doivent se faire éclairer à de grandes distances pour se garder des embuscades, aussi dangereuses et presque aussi faciles à tendre que dans le pays le plus couvert. L'étranger, qu'aucun indice n'alarme, aussi loin que porte sa vue, ne se doute pas souvent que dans un pli de terrain, à moins d'une portée de fusil, se dérobe un douar de nomades, un djich de pillards, un ennemi quelconque[2] ».

Les plateaux de la province d'Alger sont déjà moins hauts que ceux de la province d'Oran; les fonds, les *Zahrez*, ne sont plus qu'à 870 mètres environ. Une longue croupe, escarpée au nord, l'Oukaït et les Seba-Rous (1 190 m.), se prolonge sur le milieu du plateau, suivant l'orientation générale de l'Atlas, et sépare la cuvette des Zahrez de celle de la Daya[3] Dakhla au nord.

Les hauts plateaux de la province de Constantine sont à la fois beaucoup moins larges et plus accidentés. Après avoir formé à l'ouest les hautes plaines de la *Medjana* (915 m.) et de *Sétif* (1 100 m.), ils se subdivisent au sud de Constantine en une foule de petits bassins (chott el *Beïda*, chott *Mrouri*, sebkha Djendeli, Gueraa-el-Tarf), que séparent des collines de 3 à 400 mètres.

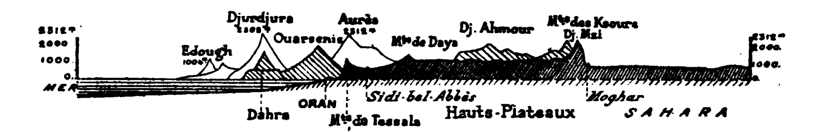
1. *Gharbi* et *chergui* correspondent en arabe à nos adjectifs occidental et oriental.

2. Lieutenant-colonel Niox, *Algérie*.

3. *Daya* signifie mare, *sebkha* lagune salée; *chott* s'emploie pour les lagunes de grande étendue.

Des hauteurs plus considérables (monts du *Hodna*, 1 800-1 860 m.), djebel *Bou-Thaleb*, 1 315), séparent les plateaux de Sétif d'une véritable dépression de 100 kilomètres de long sur près de 80 de large, qui fait exception au milieu de toutes ces hautes terres : c'est le *Hodna*, ancien lac maintenant vidé, situé à 500 mètres d'altitude seulement.

Atlas saharien. — Les montagnes qui forment le rebord méridional des hauts plateaux de l'ouest ont bien l'allure de chaînes. Elles se dressent comme des remparts à pic plus hauts au sud qu'au nord : 1 500 mètres environ du côté du Sahara, 800 à 1 000 mètres du côté du plateau. Ce sont, en partant de l'ouest : les monts des *Ksour* (djebel Maïz, au nord de Figuig 1 950 m., djebel Mzi 2 200 m. ,etc.), arêtes de grès tourmentées,



qui présentent l'aspect de citadelles; les monts du *Ksel* et le djebel *Amour* (environ 1 900 m.), région de plateaux élevés et de montagnes, qu'une énorme muraille, le *Kef-Guebli*, le « rocher méridional » (1 586 m.), termine à pic au-dessus du Sahara. Elle n'est franchissable qu'en peu d'endroits, par les « *foum* » ou bouches que les torrents se sont ouvertes pour descendre dans le désert. Leurs érosions ont découpé dans le djebel Amour, comme dans nos plateaux calcaires de France, des tables de roc, les *gada*, dont la falaise à pic se dresse à 50 et 100 mètres au-dessus des vallées.

Les monts des *Ouled-Naïl* et les monts du *Zab*, au sud des plateaux des Zahrez et de la cuvette du Hodna, sont composés de crêtes parallèles qui s'étendent sur une largeur de plus de 20 lieues, brisées partout par les oueds qui en descendent ou les vallées qui ont servi autrefois à l'écoulement des eaux du Hodna vers le Sahara. Les principales crêtes sont le djebel *Lazereg* (1 480 m.), le *Senalba* (1 570 m.), les *Seba-Mokren* (1 486 m.), et au sud le djebel *Bou-Kahil* (1 500 m.).

C'est dans le massif de l'*Aurès* que l'Atlas saharien atteint sa

plus grande puissance. L'Aurès occupe un vaste quadrilatère d'au moins 100 kilomètres de côté entre l'oued Kantara et l'oued el-Arab. Les plis montagneux, serrés comme les fronces d'une étoffe, dessinent de longues arêtes rectilignes, des crêtes étroites, séparées par de profondes vallées parallèles n'ayant entre elles que des communications difficiles : l'oued Kantara, l'oued Abdi, l'oued Abiod, l'oued el-Arab[1]. Au nord, une chaîne orientée un peu plus vers l'est, le *Kef-Mahmel* et le *Chelia*, contient le plus haut sommet de l'Algérie (2 312 m.). C'est entre cette chaîne et les autres montagnes que se trouvent aussi quelque hautes plaines fertiles, de plus de 1 000 mètres d'altitude. Le plissement de l'Aurès est continué à l'est par le djebel *Chechar* (1 860 m.) et des monts des *Nememcha* (sommets de 1 400 m.) encore plus sauvages que l'Aurès ; les chemins n'y sont également que des « foum », gorges de sortie des torrents : la route de Tebessa à Negrine (l'ancienne voie romaine de Carthage à Ad Majores), suit l'oued Chéria dans un défilé de 40 kilomètres, que surplombent des rochers de 200 mètres de hauteur.

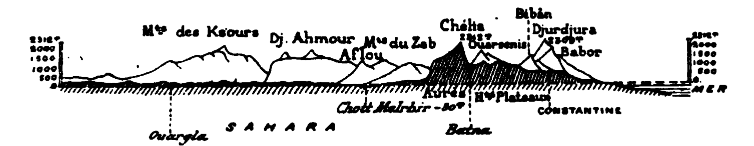


Fig. 3. — Coupe de l'Atlas suivant le méridien de Constantine (d'après Niox).

§ 3. Atlas tunisien.

Vers la frontière tunisienne les hauts plateaux disparaissent ; les deux bandes montagneuses du nord et du sud se sont peu à peu rapprochées l'une de l'autre, et finissent par ne plus former qu'une zone continue de montagnes, toujours orientées dans le sens général de l'Atlas, et séparées seulement par le long sillon longitudinal de la *Medjerda*. Au nord, les montagnes du Tell algérien continuent par les monts des *Khroumirs*, sorte

1. Niox, *Algérie*.

de Kabylie moins élevée (1 500 m.), mais tout aussi sauvage; par les monts des *Ouchteta*, et le massif de moins en moins élevé des *Mogod*, dont les derniers contreforts sont les caps au nord de Bizerte, Ras-el-Keroun et Ras-el-Abiod ou cap Blanc. Au sud de la Medjerda, les massifs, ravinés de toutes parts par les eaux, ne forment qu'une suite irrégulière de hautes terres sans chaînes proprement dites. Vers la frontière algérienne, le djebel *Hallouk* (1 450 m.) continue l'orientation des monts des Nememcha. Le massif de *Kalaa-es-Snam* (château des Idoles) domine à 1 460 mètres les sources de l'oued Mellègue. De cette zone confuse se détache vers le nord-est une chaîne mieux caractérisée : ce sont le djebel *Djougar*, et le *Zaghouan* (1 343 m.), superbe vue de Tunis, et plus loin, séparées par une dépression, les hauteurs du Dakhelat-el-Malouên (300 m.), qui forment la péninsule du cap Bon.

L'Atlas se termine vers Kaïrouan en plateaux doucement inclinés, dont les creux contiennent des marais ou sebkhas. Au sud, les chaînes sahariennes s'avancent plus à l'ouest, et le djebel Arbet, qui se profile le long des chotts, a encore 1 100 mètres à l'est de Gafsa.

Climat. — Dans les pays de l'Atlas, la latitude accuse à l'extrême certains traits du climat méditerranéen : ainsi l'été pauvre en pluies y devient presque complètement sec, et l'année n'a par suite que deux saisons bien tranchées : la saison *sèche* et la saison des *pluies d'hiver*. On sait que les mers mettent plus de temps à s'échauffer que les continents. En été, la Méditerranée est donc relativement plus froide que la côte d'Afrique, qui elle-même est moins chaude que l'intérieur : il en résulte un appel d'air vers le sud, qui fait naître en été, sur la côte nord-africaine, des vents du nord modérés mais d'une assez grande constance: ce sont les vents *étésiens* des Grecs. Ils apportent le beau temps et la sécheresse, car en arrivant sur la terre d'Afrique ils se réchauffent, et la vapeur d'eau qu'ils emportent ne peut guère se condenser[1]. En hiver la

1. *Pluies tombées sur la côte algérienne d'après Hann :*

En mai	5 0/0	de la quantité	annuelle totale.
En juin	3 0/0	—	—
En juillet	0 0/0	—	—
En août	1 0/0	—	—
En septembre	4 0/0	—	—

situation change. La mer se refroidit bien plus lentement que le continent; les nuages que les cyclones poussent alors sur côte d'Algérie se condensent au contact froid des montagnes : c'est la saison des pluies.

Le relief joue donc un grand rôle dans ces condensations, et la quantité de pluie tombée varie suivant la hauteur des montagnes. Ainsi c'est au Maroc qu'il en tombe le plus; de même l'Algérie est mieux arrosée que la Tunisie, la Tunisie que la Tripolitaine, et la Tripolitaine que l'Égypte[1]. Ainsi d'une manière générale les pluies du climat méditerranéen diminuent en Afrique d'ouest en est.

De district à district les différences sont très sensibles suivant la hauteur des montagnes côtières, et il tombe moins de pluie dans la province d'Oran que dans la province de Constantine (Oran, 51 cm. par an; Alger, 71 cm.; Philippeville, 79 cm. La Calle, 84 cm.).

Température. — D'une façon générale, la température de la côte nord de l'Afrique est en raison inverse de la quantité des pluies : c'est au Maroc qu'elle est la moins haute, c'est vers l'Égypte qu'elle atteint son maximum. Le Maroc tourné vers l'Atlantique a le climat maritime de Madère et des Açores, seulement plus maritime encore, c'est-à-dire encore plus humide et plus égal. La côte occidentale est plus froide que les côtes méditerranéennes sous la même latitude : sous l'influence du courant d'eau froide qui longe la côte du nord au sud, la moyenne annuelle de Mogador est inférieure de 1 degré, celle du mois d'août de 4 degrés à la moyenne d'Alexandrie. Cette action de la mer se traduit par des brouillards épais, qui le matin couvrent les côtes jusqu'au delà d'Agadir, aux confins du Sahara.

En Algérie, la disposition particulière du relief a créé trois zones climatériques distinctes : le *Tell*, les *plateaux* et la zone *saharienne*. Le Tell, *tellus*, la terre par excellence, a un climat très doux (température moyenne d'Oran + 17° cent., d'Alger 18°, de Tunis, 19°,6), qui devient plus chaud en Tunisie, où l'abaissement des montagnes permet aux vents sahariens de souffler plus souvent sur la côte.

1. *Pluies annuelles en Algérie* 70 cm. en moyenne.

à Malte	55	—
à Tripoli	30	—
à Alexandrie	22	—

Les hauts plateaux ont encore le climat méditerranéen, mais aggravé par l'altitude ; c'est le climat de plateau, et on ne saurait mieux le comparer qu'à celui de l'Espagne intérieure. Seulement, comme les plateaux algériens sont encore plus méridionaux et plus élevés, le climat est encore plus extrême. Comme en Espagne, la neige y atteint l'hiver jusqu'à un demi-mètre d'épaisseur, et le thermomètre descend à —10° et plus bas encore. Par contre, en été, les chaleurs brûlantes de la Castille et de la Manche sont dépassées. En même temps, il tombe beaucoup moins de pluie que sur les montagnes côtières. Dans la province de Constantine seulement, où des chaînes de montagnes s'élèvent sur le plateau même et où les chaînes bordières sont moins compactes, les hauts plateaux reçoivent un peu plus de pluie et peuvent devenir terres de culture : les environs de Sétif sont incomparablement plus fertiles que les plateaux oranais, et de Bône à Batna il y a transition douce, non changement brusque de climat. Le Tell se confond ici avec les hauts plateaux.

Par contre, en Tunisie, c'est le Sahara qui empiète sur le Tell. Grâce à la disposition particulière du relief tunisien, qui laisse presque tout le versant du golfe de Gabès ouvert aux vents sahariens, les pluies sont beaucoup plus rares, la chaleur beaucoup plus forte, et le Tell beaucoup plus étroit qu'en Algérie.

Hydrographie. — Il faut distinguer nettement dans les cours d'eau de l'Atlas, ceux qui descendent sur son versant nord et ouest, et ceux du versant sud. Ces derniers, bien qu'alimentés par les neiges et les pluies de l'Atlas, sont sahariens par leur cours, et ont leur place marquée dans l'hydrographie du Sahara.

Les fleuves les plus considérables de l'Atlas sont ceux de la partie ouest du Maroc, et au Maroc même, ceux qui descendent de la chaîne la plus élevée. Ainsi les cours d'eau du sud-ouest, rivière de *Mogador*, *Tensift*, etc., venus de la partie la moins considérable de l'Atlas, ne sont en été que des cours d'eau insignifiants. Par contre, l'*Oum-er-Rbia*, « la mère des pâturages », qui vient du djebel Aïachi, et dont les affluents recueillent les eaux de toute la grande chaîne neigeuse au sud de Maroc, est accessible aux bateaux en toute saison, et devient en hiver un torrent infranchissable qui — vu le manque de ponts — arrête les communications pendant des semaines. Le *Sebou*, *Soubour*

des anciens, qui draine tous les monts au sud de Fez, est le grand fleuve du Maroc. Large de 100 à 300 mètres dans son cours inférieur, profond de 3 mètres en moyenne, il pourrait être remonté jusque vers Fez par des vapeurs à fond plat; il a des crues de plus de 7 mètres. Le versant du Rîf est trop court pour avoir autre chose que des torrents; mais à l'est, la *Moulouïa* (Malva des anciens), grossie par les neiges de l'Aïachi et les eaux de l'oued Zaa, est le fleuve le plus considérable peut-être qui descende de l'Atlas à la Méditerranée. Il débouche en face des îles Zaffarines.

Les fleuves de l'Algérie, coulant d'étage en étage et de gorge en gorge à travers les montagnes du Tell, n'ont aucune valeur pour la navigation, et leur débit inconstant leur en donne peu pour l'industrie. Dangereux par leurs crues en hiver, ils peuvent tout au plus être utilisés pour l'irrigation, à l'aide de barrages et d'autres travaux d'art dont les Romains nous ont donné l'exemple. La *Tafna* et son affluent l'oued *Isser* descendent du massif de Tlemcen par de longues gorges, près de Sebdou et de Lamoricière, et percent encore le massif des Traras avant de se jeter dans la mer près de l'île Rachgoun. La *Macta* est le canal d'écoulement du marais formé par le *Sig*, qui traverse la vallée de Sidi-bel-Abbès, et par *l'Habra* qui vient des hauts plateaux et perce successivement les monts de Saïda et de Mascara; leurs gorges ont été utilisées par des barrages; la rupture de celui de l'Habra, situé à Perrégaux, au sortir du massif de Tlemcen, a déversé une inondation de 14 millions de mètres cubes d'eau en décembre 1881.

Le *Chélif*, formé par les cours intermittents de l'oued Touila et du Nahr-Ouassel sur les hauts plateaux, n'acquiert d'importance qu'en contournant l'Ouarsenis où il entre par la gorge de Boghar. Il coule ensuite dans une longue vallée entre l'Ouarsenis et le Dahra, et se jette dans la mer non loin de Mostaganem; il est très utile aux cultures, grâce aux barrages qu'on a construits partout, mais absolument irrégulier dans son débit. Son principal affluent, la *Mina* (195 kil.) né sur le plateau au sud de Tiaret, forme de belles cascades et garde un cours très tourmenté jusqu'à Relizane.

Les rivières qui traversent la belle plaine de la Metidja, ne sont également utilisées que pour les cultures : (*Chiffa*, connue par ses gorges dans les monts de Médéah, *Harrach*, etc.). —

L'Isser, venu du Titeri, se heurte au massif de la Kabylie et le contourne par les gorges de Palestro, Souk-el-Haad, etc. Le *Sebaou*, l'artère centrale de la Kabylie, est également un torrent de montagne qui débouche à l'ouest de Dellys. L'*oued Sahel* est plus long (210 kil.); descendu des montagnes d'Aumale, il parcourt autour du Djurdjura une vallée basse et fertile et se jette dans le golfe de Bougie. L'*oued el-Kebir*, la « grande rivière », est formé par la réunion du Roummel et du Bou-Merzoug. Il s'engage dans les montagnes du Tell par la gorge célèbre qui contourne le rocher où s'élève Constantine, franchit les Babor par d'autres défilés et se jette dans la mer à l'ouest du cap Bougaroun. L'absence de villes à son embouchure prouve combien il est inutile aux communications. Le *Safsaf* n'est qu'un ruisseau qui finit à Philippeville. La *Seybouse* (230 kil.), grossie de l'oued Zenati, de la Meboudja, est le seul fleuve d'Algérie qui ait de l'eau en toute saison; elle porte des barques jusqu'à 10 kilomètres de son embouchure.

La *Medjerda* (le Bagradas des Anciens), qui reçoit du sud l'oued Mellègue et un nombre considérable de torrents des monts des Kroumir et des Ouchteta, est la seule grande rivière de la Tunisie. Elle a de l'eau en quantité suffisante, mais sa vallée est coupée de défilés (de Souk-Ahras à Ghardimaou, et en aval de Béja) et de plus elle se jette, non dans la mer, mais dans la lagune sans profondeur d'El-Bahira, maintenant presque entièrement comblée par la vase.

Les *chotts* des Hauts-Plateaux ne sont que des fonds où la neige et la pluie s'amassent en hiver en nappes superficielles que l'évaporation a bientôt transformées en couches de sel resplendissantes. Nulle part l'eau ne reste à la surface du sol toute l'année; en certains endroits elle se conserve à une certaine profondeur, lorsqu'une couche de terrain imperméable la rassemble : là sont creusés les puits ou *oglat*, seule ressource permanente des Hauts-Plateaux.

Dans le sud-est de la Tunisie, le défaut de pente des terrasses a donné naissance à des *sebkhas* (mares) semblables, toute proportion gardée, aux chotts des Hauts-Plateaux : telles sont les cuvettes au sud-est et au sud-ouest de Sousse; la plus grande, la sebkha *Sidi-el-Hani* ou lac de *Kaïrouan* (500 kil. carrés en temps de pluie) ne se dessèche pas tout à fait en de certaines années. Plus au nord, le *Kelbia* est même un véritable lac,

qui se déverse en temps de crue par l'oued Menfis dans la mer.

Côtes. — La côte des pays de l'Atlas, rocheuse mais peu découpée, est en général peu favorable à la navigation. Il faut distinguer, au Maroc, trois régions différentes : 1° la côte du sud-ouest, où aboutissent les contreforts de l'Atlas ; elle compte un excellent port : *Agadir*, au sud du cap *Guir*; 2° la côte basse et sablonneuse de l'ouest, de Mogador à Tanger : sur plus de 600 kilomètres, on y remarque deux saillies seulement (la haute falaise du cap *Cantin*, et le promontoire de *Mazagan*), et pas un seul bon port. *Mogador*, le meilleur, n'est pas à l'abri de la houle du large; *Asfi* est rendu par ses brisants impraticable aux bateaux d'un certain tonnage; *Mazagan* est sans profondeur, la rade de *Dar-el-Beïda* (Casablanca, la maison blanche) n'est pas abritée du tout, mais a au moins l'avantage d'être profonde, ce que ne sont ni *Rbat*, ni *Mahdya*, ni *El-Araïch* (Larache) au nord; 3° la côte nord du Maroc est escarpée et rendue dangereuse par les écueils, mais elle a de bons ports : les îles *Zaffarines*, *Melilla*, à l'abri du cap *Tres Forcas*, *Badis*, en face de l'île de Peñon-de-Velez, *Ceuta*, enfin surtout *Tanger*, bâti comme Alger, au bord d'une baie en demi-cercle.

Le littoral algérien mérite le jugement de Salluste : *Mare sævum, littus importuosum*. L'emploi de la vapeur et la création à grands frais de ports artificiels ont diminué aujourd'hui le danger de ces baies largement ouvertes aux tempêtes du nord, dont la houle jetait à la côte en un seul jour, le 25 janvier 1841, vingt-quatre navires à voile dans le golfe de Stora, et en faisait sombrer trois autres sur leurs ancres. C'est du côté de l'ouest qu'on trouve les meilleurs ports, à l'abri de quelques caps projetés vers le nord-est. *Nemours* est ouvert à tous les vents, mais l'îlot de *Rachgoun* abrite une rade qui sera le port de *Tlemcen*. Le port *d'Oran*, dans la baie, qui s'ouvre entre les caps *Falcon* et la pointe de *l'Aiguille*, n'est qu'un port artificiel, mais la rade de *Mers-el-Kebir* (le « grand port »), derrière une pointe du cap Falcon, est une des plus sûres de l'Algérie. Le promontoire élevé des caps *Ferrat* et *Carbon* (600 m. au djebel Orouze) abrite de même le mouillage d'*Arzeu*, également très sûr, tandis que *Mostaganem*, à l'est dans la même baie, est à la merci des vents.

La côte du Dahra, presque droite, n'a qu'un refuge, *Ténès*, créé artificiellement à l'aide de jetées, et encore l'accès en est-il difficile en cas de tempête. Il en est de même du petit port de

Cherchell : souvent les bâtiments sont obligés de reprendre le large, parce que l'entrée est impraticable. Il n'a, du reste, que 4 mètres d'eau.

La baie d'*Alger* est largement ouverte entre la pointe *Pescade* et le cap *Matifou* ; mais, à l'ouest, les collines du Sahel abritent le port d'Alger contre les tempêtes du nord-ouest ; des jetées l'ont rendu sûr au nord et à l'est ; cependant la houle du nord-est y pénètre encore et secoue les navires.

D'Alger à Bougie il n'y a pas un bon port. La côte de Kabylie, aux caps peu prononcés (caps *Corbelin*, *Sigli*, etc.), n'a qu'une escale, *Dellys*, encore complètement exposée à l'est, *Bougie* (Saldæ des Romains) située au sud du massif du Gouraya (700 m.) dans le plus beau golfe du monde, possède la meilleure rade de l'Algérie ; il reste à la pourvoir de quais et d'embarcadères pour en faire un port.

Plus loin, la côte redevient inhospitalière. A l'est des dents du cap *Cavallo*, *Djidjelli* est inabordable par le gros temps. L'immense cap *Bougaroun* abrite contre les vents du nord-ouest le petit port de *Collo*. *Stora*, abritée de même seulement au nord-ouest, a été abandonnée pour le port artificiel de *Philippeville*, littéralement conquis à coups de millions sur la mer. La côte nord de l'Edough, cap de *Fer*, cap *Takouch*, est redoutée ; mais la montagne abrite, au sud du cap de *Garde*, le bon port de *Bône*, encore amélioré par des jetées. *La Calle* est d'accès difficile.

La côte nord de la Tunisie est, jusqu'à Bizerte, « une côte de fer » évitée des navires. Toutefois un port pourra y être créé, à l'abri de l'île rocheuse de *Tabarka*. Le lac de *Bizerte*, profond et sûr, peut abriter des flottes entières, mais le canal par lequel il communique avec la mer est ensablé ; il suffirait de le draguer et d'en fortifier les abords pour faire de Bizerte un grand port militaire admirablement placé.

Entre le cap *Sidi Ali el-Mekki* et le cap *Bon* (Ras Addar), s'ouvre le golfe de *Tunis*. Les plaines basses et marécageuses du delta de la *Medjerda* en occupent le fond. Depuis l'antiquité, le fleuve n'a cessé de gagner sur la mer ; il a comblé le golfe d'*Utique*, et c'est à l'intérieur des terres qu'on trouve le rocher où s'élevait autrefois ce grand port. De même la lagune où se jette le fleuve actuel s'envase peu à peu, et la ville de *Rhar el-Melah* (*Porto-Farina*) a cessé de recevoir des navires. Au sud du

delta se trouvent les collines rocheuses où fut *Carthage*, et un peu plus loin, au bord de la lagune *El-Bahira*, *Tunis* qui l'a remplacée dans le commerce du monde. Mais Tunis elle-même aurait le sort d'Utique et de Carthage si l'homme ne venait à son aide: déjà ce n'est plus un port. La Bahira envasée n'est plus qu'une nappe d'eau nauséabonde de 1 m. 70 au plus de profondeur, et le chenal qui l'unit à la mer, la « *goulette* », n'est accessible qu'aux barques d'un mètre de tirant d'eau; les navires n'arrivent même pas jusqu'aux quais de la petite ville du même nom, qui s'est bâtie à cheval sur l'étroite flèche de sable; ils mouillent en plein golfe, à plus d'un kilomètre de la côte. Un canal dragué à travers la langue de sable et la vase d'El-Bahira fera de nouveau de Tunis un port de mer.

Au delà du cap Bon, rocher terminal de la presqu'île de *Dakhelat-el-Malouîn*, la côte se recourbe définitivement vers le sud et change de caractère. Les contreforts de l'Atlas n'atteignent plus le littoral, et partout les sables alternent avec les lagunes sur le rivage. Le golfe de *Hammamet* n'a pas de véritables ports: *Nabel* ou *Nebeul*, *Hammamet*, *Sousse* sont des escales où les grands navires ne viennent pas à quai; à *Monastir*, bâtie au bout de l'ancien *promontorium Dionysi*, ils restent à un mille en mer, *Mahdia*, située sur un autre promontoire, ne possède également qu'une rade.

Au sud du cap *Kapoudiah* s'ouvre le golfe de *Gabès* ou de la *petite Syrte*, semé de bas fonds, et où les dangers d'échouage sont encore augmentés par la différence considérable du niveau des marées (1 m. 50 en temps ordinaire, près de 3 mètres aux équinoxes). La petite Syrte redoutée des anciens, est en effet sans aucun abri; ni les îles qui s'y trouvent, *Kerkenah* et *Djerba*, ni la côte ne possèdent un port en eau profonde; les paquebots jettent l'ancre à trois kilomètres et demi de *Sfax* et de *Gabès*, à dix kilomètres de *Houmt-es-Souk*, le port de Djerba.

Flore. — La flore des pays de l'Atlas est méditerranéenne comme leur climat. Même dans la partie du Maroc tournée du côté de l'Atlantique, elle est plus européenne qu'africaine : un seul genre sur 248 ne se retrouve pas sur les bords de la Méditerranée; un tiers d'entre eux appartient même à l'Angleterre et à l'Europe centrale, et un petit nombre seulement à l'Afrique située au sud du Sahara. Dans la flore algérienne, 1 537 espèces sur 2 900 sont spécialement méditerranéennes, et 1 316 d'entre

elles se retrouvent en Espagne. La flore de la province d'Oran ressemble beaucoup à celle de Murcie, celle de Constantine rappelle la Sardaigne, la Sicile et Malte.

La répartition des espèces se fait naturellement suivant l'altitude et l'exposition, et le Tell, les Hauts-Plateaux et les montagnes du sud ont une flore différente.

Dans le Tell, l'absence de grands froids en hiver amène la présence des arbres et broussailles à feuillage toujours vert, et les plantes des *maquis* corse et espagnol, *lentisque*, *jujubiers*, *arbousiers*, *myrtes*, *spartes*, *genêts*, couvrent toutes les croupes des montagnes que n'occupent pas de vraies forêts. L'*olivier*, l'*oranger*, le *citronnier*, le *chêne-zéen*, le *pin d'Alep* et surtout le *chêne-liège* se retrouvent partout, du Maroc à la Tunisie. Les pluies d'hiver sont la saison pendant laquelle les plantes se développent; l'été est sous cette latitude la période du repos pour la végétation.

Sur les Hauts-Plateaux, les écarts de température et surtout la plus grande sécheresse de l'air éliminent un grand nombre des plantes du Tell. L'olivier, le chêne-liège, le pin d'Alep, le chêne-vert, bref la plupart des arbres méditerranéens disparaissent. Seuls les arbres qui sont armés également contre les longues sécheresses et le froid, le *térébinthe* ou *betoum*, le *tamarix* bordent les oueds loin des cultures, et les herbes dures, *alfa*, *armoise* ou *chi*, *guetâf*, *dis*, etc., couvrent de leurs longues nappes le sol desséché.

Les hauteurs des chaînes sahariennes, mieux arrosées que les cuvettes des plateaux, font réapparaître des arbres du Tell : on retrouve, dans l'Aurès, l'*olivier*, le *cèdre*, le *thuya*, ce fameux *citrus* que les Romains ont tant recherché; de même sur les hautes crêtes de l'Atlas marocain croît une espèce de *pins* de l'Europe centrale. Enfin sur le versant méridional des monts, la végétation est déjà saharienne : c'est là seulement, à Moghar, à El-Kantara, à Gafsa, que le *dattier* commence à porter des fruits.

Les plantes tropicales, à part quelques espèces répandues partout, se rencontrent en plus grand nombre à l'est et à l'ouest, le long des côtes marocaine et tunisienne, qu'au centre où l'Atlas forme barrière. C'est ainsi que les *acacias gommiers*, les *euphorbes*, etc., ont fait invasion dans les plaines du Maroc, et une forêt d'acacias gommiers (*acacia sayâl*) en tout sembla-

bles à ceux des steppes sahariennes, pousse en Tunisie, au sud de Bou-Hedma.

De nombreuses plantes ont été acclimatées au Maghreb ; la plus utile est l'*eucalyptus* d'Australie, l' « arbre à fièvre » qui a déjà assaini tant de villages. La plus encombrante est le *figuier d'Inde*, dit figuier de Barbarie.

Faune. — La faune du Maghreb se divise également en faune du Tell et des Hauts-Plateaux. Celle du Tell comprenait autrefois l'éléphant (surtout au Maroc) à côté du lion, de la panthère, de l'ours, du cerf. Aujourd'hui les grands animaux sauvages ont presque disparu, moins par suite d'un changement de climat que devant la marche envahissante de l'homme, et le déboisement qui s'en est suivi. L'éléphant du temps de Juba a disparu depuis longtemps, et on ne sait plus même à quelle espèce il appartenait. On ne trouve plus guère de *lions*, d'*ours* et de *cerfs* que dans les forêts désertes de la frontière tunisienne, entre la Calle et le pays des Kroumirs, dans l'Atlas marocain et la région sauvage du Rîf. Par contre la *panthère*, l'*hyène* sont encore nombreuses, et les *sangliers* et les *chacals* pullulent dans les fourrés. Toutes les espèces domestiques européennes ont pu être acclimatées dans le Tell.

La faune des Hauts-Plateaux se compose des espèces des steppes, qui supportent la soif et peuvent parcourir de grandes distances. L'*autruche*, la *gazelle*, nombreuses autrefois, ont presque disparu, à force d'être chassées par l'homme ; les habitants les plus nombreux des steppes sont de petits rongeurs, les *gerboises* et des reptiles (*lézards*, *vipères*, etc.). L'animal domestique qui réussit le mieux est le *cheval* : la race de Sétif compte parmi les meilleures. Le *chameau* ne fait que passer sur les Hauts-Plateaux ; son vrai pays est le Sahara, de l'autre côté des montagnes. La *sauterelle* est le fléau des Hauts-Plateaux, d'où elle prend son vol vers le Tell.

Les montagnes du sud, Aurès, etc., abritent encore, outre les fauves, certaines espèces particulières, comme le *mouflon*.

Population. — La population dite *indigène* des pays de l'Atlas n'est pas homogène ; elle se compose de races absolument différentes, et en partie encore séparées en groupes distincts. Il convient de distinguer comme éléments principaux :

1° Les aborigènes dits *Berbères*, et qui eux-mêmes s'appellent volontiers dans leur langage « *Imazighen* » (hommes

libres) ; morcelés en tribus étrangères les unes aux autres, ils n'ont du reste pas le sentiment national, et bon nombre ont même quitté pour l'arabe leur dialecte originel. C'est une race forte, énergique, assez semblable par l'extérieur aux races sud-européennes. Elle a résisté à toutes les invasions, et a absorbé tour à tour les étrangers qui l'avaient vaincue : Carthaginois, Romains, Vandales, etc. ; 2° les *Arabes*, venus de l'Orient en deux invasions principales, au VIIe et au XIe siècle ; 3° les *Juifs*, venus surtout d'Espagne au XIVe et au XVe siècle ; 4° les *nègres*, importés pendant de longs siècles du Soudan. Ces éléments s'allient en proportions différentes au Maroc, en Algérie et en Tunisie.

I. MAROC. — La population du Maroc, estimée diversement de six à huit millions d'habitants, est en grande majorité berbère, car cette race occupe encore toutes les montagnes, c'est-à-dire les trois quarts du pays. Les Berbères se groupent sous des noms différents : au nord, ceux qu'on appelle *Kebaïl* (nom dont nous avons fait Kabyle) peuplent le Rif, la presqu'ile de Tanger et, en général, les montagnes au nord du Sebou. L'Atlas est habité par les *Chleuh* ou *Chelha*, qui se disent aussi *Amazigh* (pluriel Imâzighen) ; les tribus chelha les plus connues sont les *Zemmour* et les *Chaouïa*, pillards qui, postés sur les avant-monts, interceptent continuellement la route de Fez à Maroc. Au sud de l'Atlas, le Soûs et le Drâa se partagent entre les deux grandes familles berbères des *Guezzoula* (anciens Gétules) et des *Zenaga*, et vers l'est se trouve la grande tribu des *Berâber*, dont le nom a été étendu à la race tout entière.

Les Arabes du Maroc sont presque tous rassemblés dans les plaines du nord-ouest ; entre Tanger et Rbat, entre Mazagan et Mogador ; bien que vivant sous la tente, ils ne sont plus nomades au vrai sens du mot : ils ne déplacent leurs douars (campements) que dans un cercle très restreint. L'élément arabe n'avance au milieu des masses berbères de l'intérieur que sur deux points : les plaines qui entourent les capitales de l'empire, Fez et Marrakech (Maroc). Quelques tribus sont rassemblées autour de la capitale du Sous, Taroudant. Enfin ils sont en majorité dans les oasis du Tafilelt, berceau de la famille régnante. On les évalue en tout à un million.

Les *Juifs* sont également très nombreux au Maroc. Ils s'appellent souvent « *Guerouch Castilla* » (exilés de Castille), et la

plupart parlent encore espagnol sur la côte; l'arabe est leur langue usuelle dans les villes de l'intérieur. En l'absence de toute statistique, on les évalue de 30 000 à 100 000; la vérité doit être près de ce dernier nombre, à en juger par l'existence d'une nombreuse colonie juive dans les moindres villes marocaines. Ils sont en butte au mépris des musulmans et aux extorsions continuelles du gouvernement; mais tout le commerce extérieur est entre leurs mains.

Les *nègres* sont amenés au Maroc depuis des siècles; aujourd'hui encore on en vend publiquement à Marrakech. Ils subsistent surtoût par les métis. Les « *Haratîn* », ou croisés de Berbères ou d'Arabes et de négresses, forment une classe considérable dans toutes les tribus. Le sultan du Maroc lui-même a beaucoup de sang nègre dans les veines et est de teint très foncé.

Dans les villes, le croisement à l'infini de toutes ces races a produit une population hybride, connue sous le nom de *Maures*. Ce sont eux surtout qui forment la classe riche des fonctionnaires et des citadins.

II. Algérie. — La population de l'Algérie comprend les éléments suivants :

1° Les aborigènes berbères, frères de ceux du Maroc. Refoulés par les Arabes du XIe siècle, ils se sont maintenus dans les parties les plus difficiles et les plus montagneuses : ainsi ils occupent au moins la moitié de la province de Constantine, tandis qu'il y en a beaucoup moins dans la province d'Oran. Les Berbères forment en Algérie quatre groupes principaux :

Les *Kabyles*, dans les montagnes de la Grande et de la Petite Kabylie, c'est-à-dire entre la Metidja et l'Isser inférieur à l'ouest, et l'Oued-el-Kebir à l'est. Le Djurdjura tout entier est compris dans cette région, où une population très dense a couronné de villages presque chaque croupe de terrain, les pentes et le fond des vallées étant réservés aux cultures.

Le Dahra, c'est-à-dire toutes les montagnes du littoral entre Cherchell et Ténès; on peut y rattacher les tribus berbères de l'Ouarsenis au delà du Chéliff;

Les Berbères de la frontière marocaine, au sud-ouest de Tlemcen et au delà de Sebdou;

Le grand groupe des *Chaouïa* de l'Aurès, dans la province de Constantine. Les tribus berbères couvrent presque tout l'es-

pace compris entre la frontière tunisienne, Soukahras, le sud de Constantine, Biskra et Ferkân. La race berbère prospère en Algérie; elle y est maintenant plus nombreuse que l'élément arabe.

2° Les Arabes, restes des envahisseurs du XIe siècle, sont la plupart restés à demi nomades, c'est-à-dire que les tribus ont gardé l'habitude de se mouvoir avec leurs troupeaux dans un cercle assez restreint en général, qui constitue leurs terres de parcours. Ils peuplent donc surtout les plaines et les plateaux, par conséquent la partie occidentale de l'Algérie. C'est là qu'Abd el-Kader avait sa capitale, Mascara; c'est là, sur le bas Chéliff et sur les hauts plateaux, que se trouvent encore les plus grandes tribus arabes : *Hamyan*, *Rezaïna*, *Harar*, *Ouled Naïl*, etc. Le général Faidherbe a évalué l'ensemble des Algériens de race arabe à 600 000 seulement. Bien peu du reste ne sont pas croisés avec d'autres races.

3° Les Juifs ont existé dès l'antiquité dans l'Afrique du nord. Mais la majorité des Juifs algériens est venue certainement d'Espagne. Ils sont environ 47 000, naturalisés en bloc en 1870 par un décret de M. Crémieux, membre du gouvernement de la défense nationale. Ils furent longtemps persécutés par les Arabes et les Turcs. Leur niveau intellectuel se relève d'ailleurs rapidement. Leur natalité est très forte : 53 pour 1000.

4° Les *Couloughlis*, métis de Turcs et d'indigènes, sont une race qui disparaît. Les *métis nègres* sont nombreux, moins pourtant qu'au Maroc. Les *nègres* purs ont une mortalité très considérable sous ce climat qui n'est pas le leur. On appelle *Maures*, comme au Maroc, les citadins de race indistincte qui font le commerce. D'autres commerçants sont au contraire de race berbère très pure : ce sont les *Mzabites*, musulmans schismatiques du Sahara algérien, qui sont éparpillés dans toutes les villes algériennes, où ils s'enrichissent pour retourner ensuite dans leur pays. La population indigène totale était en 1892 de 3 559 000 habitants.

5° La population européenne, au premier rang par l'importance, est encore au troisième par le nombre. Tous les Européens ne s'acclimatent pas également bien en Algérie ; ceux du midi de l'Europe résistent naturellement mieux que ceux du nord : la mortalité des Allemands est par an de 43 pour 1000; celle des Français et des Espagnols de 29, celle des Italiens de 26

seulement. La natalité des Allemands et des Italiens est de 31 pour 1 000; celle des Français de 33,3; celle des Espagnols de 39. Ainsi, en laissant l'immigration à part, les Allemands diminuent en Algérie de 12 pour 1000 par an; les Français augmentent de 4 1/2 pour 1000, les Italiens de 5, les Espagnols de 10 pour 1000. Il y a donc des peuples européens qui prospèrent dans l'Afrique du nord, et si notre race ne s'y multiplie pas tout à fait autant que les Italiens ni surtout que les Espagnols, il ne faut pas oublier que la natalité française y est bien supérieure à celle de la mère patrie (33,3 au lieu de 26). Il y avait en 1886 en Algérie : 120 000 Espagnols (surtout dans la province d'Oran), 35 000 Italiens (surtout dans la province de Constantine), 15 000 Maltais, sujets anglais, et environ 3 800 Allemands. Le recensement du 31 déc. 1891 accuse 215 000 étrangers. Les Français sont plus nombreux: 267 600 en 1892, sans compter l'armée, les lycées, les hospices, etc.

Certaines villes sont plus européennes qu'africaines: *Oran* (74 000 hab.) n'a qu'un dixième de population indigène : *Philippeville* a 17 400 habitants européens sur 22 000, *Bône* 20 000 sur 30 000, *Souk-Ahras* 3 000 sur 5 400, *Constantine* 16 000 sur 42 000; *Tébessa* même, sur les hauts plateaux, a un tiers d'Européens.

III. Tunisie. — La population de la Tunisie s'est considérablement réduite depuis l'antiquité. De 10 ou 12 millions d'habitants elle est tombée à environ 1 million 1/2. Moins de la moitié sont des tribus demi-nomades berbères et arabes (*Khroumir*, *Ouchteta*, *Mogod*, dans le nord; *Ouled Yakoub*, *Ouled-Riah*, *Souâsi*, etc., au centre; *Frâchich*, *Hammama*, *Nefet*, *Beni-Zid*, etc., au sud). La majorité de la population est urbaine, et forme sous le nom de *Maures* un mélange de toutes les races. Ce sont des négociants intelligents qui vont jusqu'au Soudan parfois faire le grand commerce, ou des ouvriers dont le goût est resté célèbre dans toute l'Afrique du nord. Ils ne sont pas fanatiques. Les Juifs sont aussi nombreux en Tunisie qu'en Algérie. On en compte plus de 45 000, dont près de 30 000 à Tunis même.

La colonie européenne de la Tunisie augmente rapidement depuis le protectorat. Il y a maintenant 10 000 Français, 23 000 Algériens, environ 15 000 Italiens (surtout Siciliens), 11 000 Maltais (sujets anglais), 500 à 600 Espagnols, et à peu près autant de

nationalités diverses, Grecs, Allemands, etc. Notre nationalité est donc la plus représentée ; il est vrai que les trois quarts de la colonie française sont des Israélites algériens ou des Algériens musulmans, mais les Français immigrés sont presque tous soit des colons pratiquant la grande culture, soit commerçants, ingénieurs ou employés, tandis que les trois quarts des Italiens et les Maltais sont des gens de petit métier. Les intérêts français sont donc de beaucoup les plus considérables dans la Régence.

Géographie politique. — Les pays de l'Atlas se divisent au point de vue politique en trois parties : l'empire du Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

1° Maroc. — L'empire du Maroc comprend le territoire d'environ 300 000 kilomètres carrés limités au nord et à l'ouest par la mer, au sud par le Sahara, à l'est par la frontière française, ligne conventionnelle passant par l'oued *Adjerout*, entre *Lalla Marnia* et *Oudjda*, et le milieu du chott el-Gharbi pour aboutir à *Aïn Sissifa*. C'est une monarchie absolue et religieuse, l'empereur étant en même temps l' « émir al moumenîn », c'est-à-dire le commandeur des croyants.

Mais, si les 8 ou 9 millions d'habitants du Maroc reconnaissent l'autorité religieuse du sultan, ils sont loin d'être également soumis à son autorité politique. Il faut distinguer le « *Bled el-makhzen* », le pays directement soumis au gouvernement de Fez, et le « *bled-es-siba* », le pays tributaire, qui du reste ne paye jamais de bonne grâce le tribut : ce dernier comprend les trois quarts du Maroc. On ne peut regarder comme réellement soumis que les districts suivants : au nord, le triangle compris entre Tanger, Mahdya et Fez ; un deuxième triangle dont les sommets seraient Azemmour, Demnata à l'est de Maroc, et Mogador ; enfin la côte, du Sous à Mogador. Ce sont les plaines du Maroc, et les centres de population arabe. A part ces régions, le sultan n'est obéi que dans les grandes villes, comme *Taroudant* et *Oudjda*, ou dans les oasis à population arabe, comme le *Tafilelt*. Le reste du pays refuse chaque année les prestations qu'on lui réclame, et il faut chaque fois une expédition militaire pour forcer les tribus récalcitrantes à payer

Le pouvoir des consuls étrangers est la seule limite apportée à l'exercice de la volonté souveraine ; leurs « protégés », Européens et juifs, sont soustraits à la juridiction marocaine ; mais

ils n'ont pas le droit d'étendre leur protection sur plus de douze mahométans.

Le Maroc a trois capitales, où le sultan se transporte tour à tour : *Fez*, la plus importante, a environ 100 000 habitants; *Maroc* (Marrakech), au pied de la grande chaîne de l'Atlas, en a environ 50 000; *Méquinez* (Meknès), cité déchue, n'en a plus que 20 000, dont une nombreuse colonie juive. La ville de *Tanger* (12 000 hab.) est le siège des transactions entre le sultan, représenté par un vizir, et les résidents étrangers, qui ne viennent à Fez ou à Maroc qu'en ambassade solennelle, c'est-à-dire sans escorte, et sont reconduits de même. *Tétouan* (20 000 hab.), dans le nord, *Rbat* (25 000 hab.), *Safi* (12 000 hab.) et *Mogador* (20 000 hab.) sur la côte, *Taroudant* (20 000 hab.) dans le Sous, *Oudjda* dans l'est, sont les principales villes sur lesquelles s'appuie le pouvoir du sultan.

Le Maroc a été en 1844 l'allié d'Abd el-Kader contre la France; la bataille de l'*Isly*, gagnée par le maréchal Bugeaud, amena le traité de *Lalla Marnia* et la fixation de la frontière marocaine, du reste sans cesse violée.

De son côté l'Espagne a été en guerre avec le Maroc en 1860. Victorieuse, elle a obtenu la session du port de *Santa-Cruz de Mar Pequena* sur la côte sud du Maroc. Elle possédait déjà la forteresse de *Melilla* depuis le xve siècle, et celle de *Ceuta* depuis le xvie. Enfin elle occupé en 1849 les îles *Zaffarines*, poste d'observation en face de la Moulouïa.

2° Algérie. —L'Algérie, conquise de 1830 à 1872, a passé par bien des régimes divers. Depuis 1881, les décrets dits « de rattachement » l'ont assimilée, du moins en partie, aux départements français. L'Algérie est divisée en trois provinces, *Alger*, *Constantine* et *Oran*, qui elles-mêmes se subdivisent en *territoire civil* et *territoire militaire*. Le *territoire civil* forme les trois départements d'Alger, de Constantine et d'Oran qui ont, comme les départements français, leur préfet, leurs sous-préfets, leur conseil général (où les musulmans sont représentés par des assesseurs nommés par le gouvernement) et leurs députés. Les communes y sont soit assimilées aux communes françaises (communes de plein exercice, avec conseil municipal élu), soit des communes « mixtes » régies par un administrateur civil à la nomination du gouvernement, lorsque la proportion des digènes y est encore trop considérable.

Le *territoire militaire*, qui occupe encore presque tous les Hauts Plateaux à l'ouest et le versant saharien, comprend les régions où la colonisation a peu ou point pénétré et où les insurrections sont encore à craindre. Il est divisé en trois divisions militaires, Alger, Constantine et Oran, et en quatorze subdivisions. Les communes y sont soit mixtes, soit « indigènes », c'est-à-dire administrées par des militaires.

Les différents services administratifs de l'Algérie sont rattachés aux ministères à Paris. Mais les ministères délèguent leurs pouvoirs pour la direction générale des affaires à un gouverneur général, résidant à Alger, assisté d'un conseil supérieur de gouvernement composé des chefs de service et de 6 conseillers généraux par département.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

Département d'Alger. — Chef-lieu : *Alger* (81 800 hab. en 1892) capitale intellectuelle de l'Afrique mineure (Écoles supérieures des Sciences et des Lettres, École de Droit, École préparatoire de médecine, *Médraça* ou école indigène de jurisprudence musulmane, archevêché, cour d'appel).

Arrondissements : *Tizi-Ouzou* sur un seuil qui commande l'entrée de la Kabylie par le Sebaou ;

Médéah à 920 mètres dans le massif du même nom ;

Milianah ;

Orléansville sur le Chéliff.

Département d'Oran. — Chef-lieu : *Oran* (74 200 hab.), position militaire très forte, première ville commerciale de l'Algérie.

Arrondissements : *Tlemcen* (30 000 hab.) à 800 mètres, dominant les vallées de l'Isser et de la Tafna ;

Sidi-bel-Abbès (21 000 hab.) sur le Sig, fondée en 1849 pour défendre la route de Tlemcen à Mascara ;

Mascara à 585 mètres, sur le versant sud du massif du même nom ; ancienne capitale d'Abd el-Kader ;

Mostaganem, ancienne cité au sud de l'embouchure du Chéliff.

Département de Constantine. — Chef-lieu : *Constantine* (46 000 hab.) à 600 mètres, à l'entrée des monts du Tell, sur un rocher à pic de trois côtés ; ancienne Cirta, capitale des rois numides ; chef-lieu de province romaine, puis d'un beylik turc ; prise en octobre 1837 après deux sièges mémorables.

Arrondissements : *Bône* (30 000 hab.) à 2 kil. de l'ancienne Hippone, quatrième ville de l'Algérie par la population ;

Philippeville (22 000 hab.), ancienne Rusicada, créée en 1838 pour servir de port à Constantine ;

Bougie (12 000 hab.), ancienne Saldae et capitale d'un empire berbère, débouché de la Kabylie et des plateaux de Sétif, forte position militaire ;

Sétif, ancienne Sitifis, à 1100 mètres, sur le plateau ;

Guelma, dans la vallée de la Seybouse ;

Batna à 1020 mètres, poste militaire qui a remplacé le castrum romain de Lambèse au nord de l'Aurès.

3° Tunisie. — La Tunisie est gouvernée par un bey, sous le protectorat de la France, proclamé à la suite de la campagne de 1881, devenue nécessaire par suite de l'attitude hostile que le prédécesseur du bey actuel, poussé par les Italiens de la Régence, avait cru devoir prendre contre nous. Maintenant, le pouvoir autrefois absolu du bey est limité par les deux traités du *Bardo* (1881) et de la *Marsa* (1883) : ils soumettent les actes du souverain au contrôle du résident général de France, qui dirige l'administration, et dont le visa est nécessaire pour la promulgation des lois.

Le gouvernement, dont le siège est *Tunis* (135 000 hab.), s'exerce par des ministres, les uns indigènes (premier ministre dirigeant les *caïds* ou gouverneurs, ministre de la justice et de la plume), les autres français : ministre de la guerre qui est le général commandant les troupes, directeurs des finances, des travaux publics, de l'enseignement ; le résident général lui-même remplit les fonctions de ministre des affaires étrangères.

La Tunisie est divisée en *caïdats* ou *outân* administrés par des préfets indigènes ou caïds, qui ne peuvent plus être nommés sans l'assentiment du résident. De plus, six contrôleurs français, à *la Goulette*, à *Nebeul*, à *Sousse*, au *Kef*, à *Gafsa* et à *Sfax*, s'assurent de la façon dont les caïds administrent et perçoivent l'impôt, en même temps qu'ils remplissent les fonctions consulaires (état civil, etc.) vis-à-vis de leurs nationaux.

Une justice française a été instituée par la création d'un tribunal de première instance à Tunis et de six justices de paix à *Tunis*, *la Goulette*, *Sousse*, *Sfax*, le *Kef* et *Bizerte*. Leur juridiction s'étend sur les Français, les indigènes en contestation avec des Européens, et, depuis l'abolition des juridictions consulaires en 1881, sur tous les étrangers. Un corps d'occupation français payé par la France occupe les principaux points stratégiques et est chargé en particulier de faire respecter la frontière sud

de la Tunisie contre les pillards tripolitains toujours tentés de la franchir.

DEUXIÈME SECTION

AUTRES PAYS DE L'AFRIQUE MINEURE : COTE TRIPOLITAINE, CYRÉNAIQUE

Limites de la zone méditerranéenne. — Lorsqu'on a dépassé la région de l'Atlas, on ne rencontre plus de soulèvement important sur la côte de l'Afrique du nord. Aucune grande chaîne ne la sépare du désert du Sahara au sud; aussi l'action du désert se fait-elle sentir jusque dans son voisinage immédiat, et une étroite bande de terrain le long de la mer participe seule au climat méditerranéen. Les plateaux qui s'élèvent à quelque distance dans l'intérieur, *Hamada el-Homra*, *Barka* appartiennent déjà complètement au désert, et on peut considérer leur rebord, qui se redresse en falaises quand on vient de la côte, comme la limite extrême où s'exerce l'influence bienfaisante de la Méditerranée. Du reste, en bien des endroits la transition est insensible entre les deux domaines climatériques, et il est difficile de dire, par exemple, si les rives de la grande Syrte, où se confondent les plantes méditerranéennes et désertiques, appartiennent à la Méditerranée plutôt qu'au Sahara.

Relief et côtes. — La côte tripolitaine qui s'étend à l'est de la petite Syrte est d'abord un pays bas, sablonneux, où l'on ne voit guère que des bancs de sable, des marais, des lagunes et des écueils. C'est la zone des salines; l'une d'elles, la *Sebkha el-Mekhbas*, a été exploitée par les Vénitiens dès le XIIIe siècle. Les campagnes plus fertiles de *Tripoli* lui succèdent; là s'ouvre également le seul port de cette côte, à l'abri d'une jetée naturelle d'écueils. Il n'est pas comparable du reste aux ports de la Tunisie, car tant qu'on n'aura pas relié les récifs par un véritable môle, les tempêtes du nord pourront jeter les navires à la côte. La barre ne permet l'entrée qu'aux navires calant moins de 5 mètres. Dans toute cette partie de la Tripolitaine, les hauteurs se maintiennent loin de la côte; ce sont les croupes qui marquent la fin des plateaux sahariens : *djebel Douirat*, *Nefoûsa*, *Yefren* (600 à 800 mèt.) et *djebel Ghouriân* (675 mèt.), dont les falaises déchiquetées s'avancent comme des promontoires dans la plaine, à une distance de 60 à 100 kilomètres de la côte.

Au delà de Tripoli, les plateaux se rapprochent et la côte elle-même devient rocheuse au cap *el-Tadjoura* : c'est la région des collines de *Mesellata* et de la haute plaine de *Tarhona* (300 mèt.) ; là s'ouvrent aussi quelques anses sans profondeur, dont l'une abrita dans l'antiquité une ville florissante : Leptis Magna, dont on voit encore le môle ensablé. Le village de *Lebda* l'a remplacée.

Au delà, le rivage de la grande *Syrte* n'offre sur 500 kilomètres ni une ville, ni un port. « La grande Syrte est comme le champ de bataille de la mer et du Sahara. Les vagues de l'une, poussées durant neuf mois par les vents du Nord, luttent ici avec les sables de l'autre, et le rivage n'offre qu'une alternative de dunes mouvantes, de marais salants et de plaines couvertes d'une couche de sel de trois à quatre pouces d'épaisseur. Le golfe n'est pas plus sûr pour les navires que la côte pour les caravanes; le courant qui porte les eaux à l'est se brise contre le plateau de Barka, et est réfléchi en mille directions qui causent au milieu de ces bas-fonds une agitation extrême et dangereuse[1].... »

La côte arrondie du plateau de *Barka* vaut mieux que la précédente. Le rebord du plateau, qui en est en même temps le faîte, le *Djebel Akhdar*, dont les cimes dépassent 1000 mètres à l'ouest, se dresse dans le voisinage immédiat de la côte, où ses derniers contreforts forment des caps escarpés, et abritent quelques ports assez sûrs. *Benghazi*, à l'abri d'un de ces promontoires rocheux, s'est malheureusement ensablé depuis l'antiquité; les navires de plus de 2 m. 50 ne peuvent plus entrer dans le port. *Tolmitah*, l'ancienne Ptolémaïs, est une crique bien abritée, mais également peu profonde; *Marsa Sousa* (autrefois Apollonia, le port de Cyrène) est un petit port bon seulement pour les petits navires; le golfe de *Bomba* est ouvert aux vents du large. Mais plus loin, au bas du plateau calcaire de la *Marmarique* (500 mèt. environ) dont les escarpements se prolongent parallèlement à la côte jusqu'en Égypte, la baie de *Tobrouk* forme un vaste port de 3 kilomètres, profond de plus de 10 mètres et encore mieux abrité par la nature que Bougie, car il n'est ouvert absolument qu'au vent d'Est.

Climat. — A l'abaissement du relief correspond sur la côte

1. Victor Duruy, *Histoire des Romains*.

tripolitaine la diminution des pluies. On n'a pas encore mesuré exactement la quantité annuelle qui tombe à Tripoli, mais il est certain qu'elle n'est pas bien différente de celle d'Alexandrie (22 cent.). Les *djebel* qui arrêtent les nuages venant du nord, sont mieux arrosés que la côte même : le versant nord du Ghouriân par exemple a des eaux courantes et quelquefois des crues subites remplissent le lit des ouâdi jusqu'à la mer. Les pentes du Djebel Akhdar doivent de même à leur altitude les ruisseaux et la verdure qui font de cette partie de la Cyrénaïque une contrée privilégiée de la côte d'Afrique, celle où les anciens avaient peut-être placé leur jardin des Hespérides.

La température augmente sur la côte tripolitaine en proportion de la rareté des pluies; en outre le *sirocco* ou vent du Sahara y apporte souvent une poussière et une chaleur insupportables.

Hydrographie. — Les ouâdi de la Tripolitaine (oued *Sofedjîn*, oued *Zemzem*, etc.) ne sont naturellement permanents qu'à leur tête dans le djebel, sous forme de petits ruisseaux. Leurs crues pourraient cependant être utilisées pour l'irrigation, et là encore les Romains nous ont donné l'exemple des barrages à l'issue des ravins du Ghouriân et de la Cyrénaïque.

Flore et faune. — La flore et la faune de cette contrée hybride sont un mélange d'espèces méditerranéennes et désertiques. L'*olivier* croît en forêts sur le Ghouriân et le Djebel Akhdar, tandis qu'un vaste bois de *dattiers*, entoure Tripoli. De même l'*amandier*, le *grenadier*, le *figuier*, le *lentisque* et mille autres broussailles y rappellent l'Europe méridionale, tandis que le *palmier doum*, l'*acacia talha* font penser au désert. La faune, très pauvre du reste, offre le même contraste : le bœuf d'Europe y côtoie le chameau. Les animaux des steppes, gerboises, gazelles, lézards sont les plus communs.

Population et géographie politique. — De même que dans le Maghreb, les Berbères tripolitains se sont maintenus surtout dans la montagne, tandis que les Arabes occupent les plaines. Les indigènes des djebel Yefren, Nefoûsa, Ghouriân sont analogues aux Kabyles par l'énergie qu'ils apportent à défendre leur indépendance et à cultiver leur sol. Une partie d'entre eux est troglodyte, c'est-à-dire habite des maisons creusées dans le roc.

Des tribus d'Arabes nomades, *Orfella*, *Aoulad Slimân*, *Aoulad Khris* errent le long de la grande Syrte; ils sont brigands par

goût et pasteurs par nécessité : une de leurs tribus, les *Bou-Saëfi*, est renommée pour la beauté de ses chameaux. Le Barka tout entier est peuplé d'Arabes (Zouya, Aouaghir, etc.).

La Tripolitaine, état indépendant jusqu'en 1835, forme depuis un *vilayet* ou province turque, gouvernée par un *vali*, assisté d'un certain nombre de sous-gouverneurs ou *moutassarif* et de chefs de canton ou *kaïmakam*, distribués dans des châteaux forts aux points stratégiques de la contrée. Tels sont le *Kasr-Yefrên* et le *Kasr-Ghouriân*, qni surveillent, perchés sur les plus hautes crêtes, les populations remuantes du djebel. Mais l'autorité turque n'est que nominale sur les bords de la grande Syrte et le Barka. Les brigands Ourfella et autres n'obéissent à personne, et les Arabes de la Cyrénaïque sont à la dévotion du chef de la fameuse confrérie religieuse des Senoûsi, qui leur envoie ses ordres du fond du Sahara.

TROISIÈME SECTION

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE DE L'AFRIQUE MINEURE

De l'ensemble des pays qui composent l'Afrique Mineure, on peut dire ce qui est si vrai de l'Algérie, à savoir qu'ils ne sont que le complément des pays européens qui leur font face. Ils fournissent en abondance tout ce que les côtes septentrionales, à la lisière étroite, ne sauraient donner en quantité suffisante. Ce sont d'admirables colonies, dont la valeur est encore rehaussée par leur proximité même. Ce n'est pas d'hier que toute cette région a pris de l'importance pour les diverses péninsules du continent. Cyrène fut déjà, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, une colonie grecque prospère. Plus tard Carthage put un instant balancer la fortune de Rome, et tout le pays, de Gabès jusqu'à l'Océan, resta jusqu'à la fin de la domination romaine le grenier de l'empire; des ruines nombreuses attestent encore le souci que prenaient les Romains de sa prospérité. Cette œuvre remarquable de colonisation savante disparut bientôt sous les coups des barbares, et les Arabes ne firent rien dans la suite pour la restaurer. Ce n'est que depuis une cinquantaine d'années que,

sur l'initiative de la France, tous ces pays ont repris pour l'Europe une réelle valeur.

Agriculture, aptitude naturelle. — Nous avons vu que cette contrée appartient dans l'ensemble à la zone méditerranéenne. Toutefois la diversité du relief et les différences d'exposition permettent d'établir certaines distinctions. L'ancienne Cyrénaïque, le pays de Barka, forme une sorte d'îlot, riche en céréales et en fruits. Le reste de la côte tripolitaine touche presque au désert; les cultures proprement dites n'y ont pas d'importance. Les pays de l'Atlas ont une bien autre valeur, mais l'Algérie n'est pas la région la plus favorisée. Dans le *Tell*, la zone la plus fertile, prospèrent les céréales, les oliviers, la vigne. Les hauts plateaux, propres seulement à l'élevage et à la culture de l'alfa, occupent dans notre colonie une surface démesurée.

Au delà des frontières algériennes, à l'est et à l'ouest, les hauts plateaux plus démembrés, plus articulés, plus ouverts aux vents humides, sont moins stériles. En Tunisie et dans le Maroc, il n'y a véritablement que le Tell et le désert; ces deux pays, offrent relativement beaucoup plus d'espace à la culture que la région centrale : les travaux d'irrigation y sont plus faciles, les cours d'eau plus abondants. Le Maroc surtout, d'après l'avis de la plupart des voyageurs, « ne saurait être trop vanté ». Tout le versant qui regarde l'Océan est d'une fécondité prodigieuse. Les prohibitions mises à l'exportation par le gouvernement ont seules, jusqu'à présent, empêché l'extension des cultures.

Dans ces divers pays, l'*aménagement des eaux* est une œuvre de première nécessité. Dans la région cultivable de l'Algérie et de la Tunisie, les Français ont établi de nombreux barrages et construit de vastes réservoirs, dont plusieurs sont renouvelés de l'époque romaine. Dans le Maroc, certains fleuves, comme l'Oued Draa, sont captés entièrement par l'irrigation et leurs eaux ne parviennent que rarement à la mer.

Un fléau, redoutable pour les régions de l'Atlas, c'est l'invasion des sauterelles ou plutôt d'une espèce particulière de criquets, dont les nuées épaisses ont souvent réduit à la famine les régions les plus favorisées.

Les pays de l'Atlas, et surtout la Tripolitaine, ne sont pas favorables en général à la VÉGÉTATION FORESTIÈRE. C'est d'ailleurs, on le sait, un trait caractéristique de toute la zone de climat médi-

terranéen; bien des espaces ne sont en réalité que des broussailles, des taillis peu élevés, ce qu'on appelle en un mot le *maquis*. Ce n'est que dans les massifs montagneux, où les eaux se déversent avec plus d'abondance, que les arbres sont d'une belle venue. Ce sont les massifs les mieux articulés, les mieux arrosés de l'est et de l'ouest qui renferment les plus belles forêts : Maroc, province de Constantine, Tunisie.

Ces forêts, si nécessaires en ce pays plus qu'en tout autre comme réservoir d'humidité et de fraîcheur, ne sont encore d'autre part que faiblement exploitées, même en Algérie. L'absence de moyens de communications faciles est la cause de cette situation encore précaire, non moins que les incendies auxquels la main de l'homme n'est pas étrangère. Actuellement il coûte moins cher de faire venir en tel endroit d'Algérie des bois de Suède que d'une forêt située à quelques kilomètres. Les plus beaux fûts de chêne ne sont utilisés que pour le charbon.

Les principales essences sont les pins, le chêne vert, le chêne-liège, l'olivier sauvage. Le chêne-liège couvre plus de 500 000 hectares et pourrait fournir, tant à l'État qu'aux particuliers, d'immenses ressources.

Les CULTURES ALIMENTAIRES ont été à l'époque romaine la principale richesse de tout ce pays. C'est pour les développer que les Romains ont exécuté ces vastes travaux d'irrigation que nous admirons encore. D'immenses cargaisons de blé étaient en effet transportées chaque année en Italie.

Les *céréales* sont au premier rang de ces plantes alimentaires. Mais la terre ne les fournit plus en aussi grande quantité qu'autrefois. Les premiers colons qui se sont établis en Algérie comme dans un Eldorado ont appris à leurs dépens que la terre n'y produit pas sans travail. Les grandes plaines de la Tunisie et surtout du Maroc offrent d'ailleurs beaucoup plus d'espace encore que l'Algérie à cette culture; mais les récoltes n'y atteignent pas le dixième de ce que le sol peut donner

Les céréales sont une des principales ressources d avenir des pays de l'Atlas. La consommation de froment deviendra toujours plus grande en Europe, à mesure que les progrès du bien-être le feront partout substituer au seigle. Quelles que soient les ressources qu'offrent à cet égard la Russie, les États-Unis, l'Inde, il peut être en tout cas très avantageux pour divers pays d'Europe de trouver ainsi, à portée, les provisions de blé qui leur

sont nécessaires. On a calculé qu'il suffirait de deux mauvaises récoltes successives dans les pays producteurs pour amener la disette. La culture des céréales, qui seront toujours un objet de première nécessité, peut donc sans danger prendre une grande extension dans toute l'Afrique septentrionale.

Le *blé* et l'*orge* sont les céréales les plus abondantes. Le *blé dur*, qui est indigène, est particulièrement estimé en Europe pour la fabrication des pâtes. Le *maïs*, le *millet* réussissent également partout.

Les *cultures maraîchères* sont très développées dans tous les États barbaresques. On sait le rôle que jouent les primeurs d'Algérie sur nos marchés français. Les légumes (pois, fèves, etc.) sont au premier rang des exportations du Maroc.

Mais les CULTURES ARBORESCENTES ont encore plus d'importance. Les fruits ont été de tout temps la principale richesse agricole de la Tripolitaine; et les pays de l'Atlas ne sont pas moins favorables à leur production que les côtes européennes, si célèbres, qui leur font face de l'autre côté de la Méditerranée : l'été méditerranéen, chaud et sec, est très propice à la maturation.

L'*olivier* vient partout à l'état sauvage, et couvre de vastes étendues forestières depuis la Cyrénaïque jusqu'au détroit de Gibraltar. Mais les arbres greffés sont encore en trop petit nombre, et les huiles, mal préparées par les indigènes, ne sont encore employées qu'à la fabrication des savons. C'est de Marseille que, par une étrange bizarrerie, l'Algérie reçoit les huiles comestibles nécessaires à sa consommation. L'olivier exige peu d'humidité et sa culture peut s'étendre utilement jusqu'à la lisière du désert, tandis qu'en Europe la zone où il réussit est relativement étroite.

Le *figuier* supporte encore mieux la sécheresse et donne d'excellents fruits.

L'*oranger* et le *citronnier* demandent au contraire moins de chaleur et plus d'humidité; ils sont nombreux surtout dans la zone littorale.

Dans les possessions françaises, en Algérie et en Tunisie, c'est la *vigne* qui jouit actuellement de la plus grande faveur. Les plantations se sont surtout développées à partir de 1878, à la suite des désastres qui frappèrent la métropole; les vignobles productifs représentent aujourd'hui 100 000 hectares, qui ont donné, en 1890, 3 millions d'hectolitres. Il est toutefois permis de se demander si la reconstitution très rapide du vignoble de la métro-

pole et l'accroissement très remarquable de la production ne porteront pas un coup sensible aux vignes africaines. La consommation du vin n'est pas illimitée, et les débouchés sont en définitive assez restreints.

Parmi les CULTURES INDUSTRIELLES, le *coton*, n'est plus cultivé sur un espace considérable. Le sol et le climat sont pourtant très propices à cette culture, de même que la Tunisie et le Maroc. Mais l'abondance de la laine, qui fournit largement aux besoins des indigènes, n'en a pas favorisé l'extension.

Le *lin* n'a pas beaucoup plus d'importance; la seule plante textile qui soit l'objet d'un commerce actif est l'*alfa;* mais c'est une culture propre aux plateaux et qui n'est par conséquent répandue qu'en Algérie. On l'emploie surtout en Angleterre à la fabrication du papier.

La culture du *tabac* s'étend de la Tripolitaine au Maroc, mais elle n'est vraiment industrielle qu'en Algérie, d'où l'État français tire déjà de grosses cargaisons pour ses manufactures du continent.

Telles sont à peu près toutes les cultures qui font jusqu'à présent l'objet d'une exploitation sérieuse, dans l'Afrique septentrionale, mais il s'en faut qu'elles épuisent la liste de ce que ce pays fortuné pourrait fournir.

Edrisi nous assure que la région occidentale du Maroc récoltait de son temps le meilleur sucre de l'univers entier. Les arachides pourraient également y prospérer, de même que l'indigo, la garance, qui ne sont encore produits qu'en faibles quantités. Mais le climat et le sol seraient surtout favorables dans le Tell, en Tunisie, dans les plaines occidentales du Maroc à la culture du mûrier, qui pourrait recevoir utilement une grande extension.

On voit en résumé de quelles sources de richesse nombreuses et abondantes dispose ce pays.

L'ÉLEVAGE est aussi susceptible d'un grand développement. Mais il faut faire une distinction. Dans toute la région tournée vers la Méditerranée et soumise au climat sec de cette mer, l'élevage du gros bétail n'y rencontrera jamais des conditions comparables à celles de nos provinces du nord-ouest, des Pays-Bas ou de l'Angleterre; mais les plaines du Maroc qui regardent vers l'Atlantique, et que visitent plus fréquemment les vents pluvieux, offrent déjà des conditions meilleures. On compte plus de 6 mil-



lions de bêtes à cornes dans le Maroc, 1 million seulement en Algérie.

Les hauts plateaux, que leur climat extrême, leur sécheresse estivale rendent impropres à l'élevage du gros bétail, conviennent mieux aux *moutons* et aux *chèvres*, qui parcourent plus facilement de grands espaces pour trouver leur nourriture. C'est toutefois le Maroc qui l'emporte encore de beaucoup; bien que l'exportation des moutons y soit interdite, il en renferme plus de 40 millions de têtes et 12 millions de chèvres; l'Algérie n'est riche à peine que de 10 millions de moutons et de 4 millions de chèvres. Les *chevaux*, qui sont célèbres pour l'élégance de leurs formes, leur endurance et leur sobriété, ne sont pas nombreux et la race a beaucoup dégénéré. Les *ânes* et les *mulets*, que le Maroc nourrit au nombre de plusieurs millions, rendent beaucoup plus de services aux indigènes; le *chameau* est l'animal par excellence du désert et de la région des oasis : l'Afrique Mineure en renferme peut-être un million.

Les *volailles* ne sont nombreuses en Algérie que depuis la colonisation française, mais elles pullulent au Maroc, qui exporte chaque année des œufs pour plus d'un million de francs. L'élevage des *autruches*, qui semble devoir réussir en Algérie, n'est pas encore sorti de la période des débuts et des tâtonnements.

En somme la Tunisie, où les animaux sont encore si rares, et le Maroc occidental deviendront facilement de grands pays d'élevage, favorables à la fois au développement du gros et du petit bétail; l'Algérie gardera de préférence la spécialité du mouton et de la chèvre. Elle expédie déjà dans la métropole chaque année 800 000 têtes d'animaux à viande; les cuirs, les peaux de chèvre, les laines sont aussi parmi les articles d'exportation les plus importants du Maroc.

La *chasse* est une des grandes ressources alimentaires de l'Algérie et de la Tunisie, mais la *pêche* a une valeur beaucoup plus importante. Les côtes, très poissonneuses, donnent aux pêcheurs d'abondantes cargaisons de thons et de sardines; les éponges sont récoltées sur le littoral de la Tunisie méridionale et de la Tripolitaine; le corail est extrait des rochers qni bordent la côte d'Algérie depuis l'île de Tabarka jusqu'à Bône.

Les pays de l'Afrique Mineure sont donc riches en ressources agricoles de toute nature, mais ces ressources sont encore loin

d'avoir atteint le développement qu'elles peuvent recevoir. Les campagnes si fertiles des pays de Barka sont presque inhabitées, et les modes d'exploitation y sont rudimentaires; l'Algérie et la Tunisie, plus avancées, grâce à la colonisation française, peuvent encore augmenter leur richesse. Mais le Maroc surtout, qui est sans contredit, avec la Tunisie, la contrée la plus favorisée de l'Afrique du Nord et qui a, de plus, sur ce dernier pays l'avantage d'une plus grande étendue, peut espérer un plus grand avenir.

Industrie. — La Tripolitaine, l'Algérie-Tunisie, le Maroc sont des pays essentiellement agricoles. La condition première d'un grand développement industriel, la houille, fait à peu près défaut et les gisements qu'on a découverts çà et là ne donnent qu'un combustible médiocre et sont d'une exploitation difficile et coûteuse.

Les autres minerais sont plus abondants et meilleurs, mais ils ne sont encore utilisés qu'en Algérie, le gouvernement chérifien s'est obstinément opposé jusqu'à ce jour à toute entreprise dont le premier résultat eût été, pensait-il, de livrer sans défense le Maroc aux étrangers.

L'Algérie et la Tunisie sont particulièrement riches en *fer;* le massif de l'Edough dans la province de Constantine en possède à Aïn-Mokra des mines fameuses. d'où on extrait en moyenne plus de 200 000 tonnes. La compagnie de Mokta el-Hadid, qui est concessionnaire de ces mines, exploite également des gisements précieux en Tunisie, dans le pays Khroumir, et aux environs du cap Serrat. Bien que les frais de transport accroissent sensiblement le prix de revient, les fers algériens et tunisiens, qui sont d'une qualité supérieure, et particulièrement propres à la fabrication des aciers, trouvent facilement acheteurs. Des minières nouvelles, ouvertes à Beni-Saf dans la province d'Oran, donnent déjà près de 350 000 tonnes.

L'Algérie possède également de riches mines de *cuivre*, mais le Maroc semble à cet égard plus favorisé. Les dépôts qui existent dans l'Oued-Sous, au nord de Taroudant, sont connus de longue date et ils ont donné naissance à une branche d'industrie très prospère (chaudronnerie).

Des mines de *plomb argentifère*, de *mercure*, d'*antimoine*, de *zinc*, ont été reconnues en plusieurs endroits.

Le *sel gemme* est commun dans le Maroc, et les Chotts d'Algé-

rie et de Tunisie sont d'inépuisables réservoirs qui pourront donner lieu à un important commerce.

L'Atlas et les chaînes du littoral sont riches en *carrières* : le calcaire, le granit, le plâtre, le calcaire hydraulique sont facilement exploités. D'abondants dépôts d'*argiles* servent en Tunisie et dans le Maroc à une active industrie de poteries. Enfin les carrières de marbre, exploitées déjà par les Romains en Numidie, fournissent encore d'énormes blocs estimés sur le marché européen.

L'*industrie proprement dite* est plutôt en décadence. L'influence européenne ne lui a pas été favorable. Au Maroc toutefois, grâce à l'isolement, les traditions originales se sont mieux maintenues. Mais là aussi, les marchandises européennes pénètrent de plus en plus, refoulant par leur bon marché les produits du pays. Il n'y a pas d'ailleurs à proprement parler d'industries véritables, ce sont plutôt des corps de métiers, dont les artisans parfois très habiles s'adonnent à la fabrication spéciale de telle ou telle catégorie d'objets.

La vieille industrie des tissus en laine et en poil de chèvre est la plus renommée; elle occupe peut-être plus de 25000 ouvriers; les tapis du Mzab en Algérie, ceux de Rbat au Maroc, sont célèbres. On sait la vieille renommée des « maroquins » dont Maroc a déjà perdu la spécialité, transportée à Fez. Le Maroc envoie chaque année à Alexandrie et en Europe pour près d'un million de babouches et d'objets travaillés en cuir. La fabrication des poteries, la trempe des armes méritent aussi d'être citées, mais ces diverses industries, tant en Algérie et Tunisie qu'au Maroc, ne sont plus guère alimentées que par la vente aux étrangers de curiosités locales.

Commerce. Voies de communication. — La question du commerce et des *voies de communication* est complexe dans les divers pays de l'Afrique septentrionale. Ces pays n'ont pas en effet seulement d'importance par eux-mêmes; ils servent en outre de débouchés et de portes d'entrée à toute une partie du Soudan.

A ne considérer d'abord que le commerce intérieur, l'Afrique du nord n'est pas favorisée sous le rapport des voies de communication naturelles. Ce n'est que sur l'Océan que, grâce à l'étendue plus considérable des plaines, les fleuves pourraient faciliter les échanges. Mais la plupart sont épuisés par la canali-

sation agricole; on ne peut guère en définitive citer comme voie navigable que l'Oued Sebou, que les grosses barques pourraient pendant la plus grande partie de l'année remonter jusqu'à Fez; mais jusqu'à présent il n'est pas utilisé.

Les routes sillonnent déjà les colonies françaises d'Algérie et de Tunisie sur près de 15 000 kilomètres, mais au Maroc les chemins sont détestables, tous les transports se font à dos de chameau, ce qui en majore singulièrement le coût. Les routes seraient d'ailleurs difficiles à construire daus ce pays, où les torrents, à sec pendant dix mois de l'année, prennent tout à coup d'énormes proportions et doivent être par conséquent franchis sur d'immenses ponts, solidement construits. La route de Fez à Mequinez, mal entretenue, est la seule que possède encore le Maroc; il faut près de deux semaines aux missions européennes pour se rendre de Tanger à Fez. Le gouvernement du Sultan ne fait rien d'ailleurs pour améliorer cette situation; il craint d'ouvrir trop large la porte à l'influence des Européens et on sait toutes les difficultés qu'il oppose à l'établissement de phares, de lignes télégraphiques, à la pose de câbles sous-marins.

A plus forte raison les chemins de fer n'existent-ils que dans les possessions françaises. On a déjà eu l'occasion de marquer, dans un volume précédent, les lois générales de la construction du réseau algérien-tunisien et les besoins économiques auxquels il répond; on n'insistera pas ici.

Les États barbaresques sont le débouché du Soudan, du côté de l'Europe; mais, à ce point de vue encore, ce n'est pas l'Algérie qui est le plus favorisée. Les ports de notre colonie sont en effet de tous ceux de l'Afrique du nord les plus éloignés du désert et ils en sont de plus séparés par une large bande de plateaux élevés. Il est vrai que la proximité géométrique n'est pas le seul fait à considérer, dans l'étude de la concurrence que se font les peuples méditerranéens pour l'exploitation du Soudan. Ce ne sera pas déjà trop des ressources de l'Algérie-Tunisie, pour amortir, par un supplément de convois, les frais d'une entreprise transsaharienne. Tant que l'Algérie est restée sous la domination arabe, de nombreuses caravanes avaient encore Alger comme point d'attache; mais, depuis que les Français se sont établis dans le pays, elles ont entièrement abandonné cette direction, pour obliquer à l'est vers Tripoli, à l'ouest vers le Maroc. De ce

dernier côté c'est Agadir; situé sur le versant sud de l'Atlas, qui a été pendant des siècles le point de départ de la route suivie par les caravanes. C'est aujourd'hui Mogador, en deçà des montagnes, qui attire la plus grande partie des denrées du Soudan dirigées vers le Maroc.

Mais c'est sans contredit la Tripolitaine qui offre, à ne considérer que le Soudan, pour les communications avec l'intérieur les facilités les plus grandes, et c'est le premier rôle économique de ce pays. En revanche les ports des Syrtes sont mauvais et dangereux. On a déjà émis l'idée de la construction possible d'une voie ferrée qui unirait Tripoli ou plutôt le fond du golfe de Sydra au lac Tchad et se prolongerait jusqu'au golfe de Guinée.

A ces rontes dirigées dans le sens du méridien, il convient d'ajouter le chemin très fréquenté qui court transversalement aux premières et conduit les pèlerins du Maroc à Alexandrie et au Caire, puis de là à la Mecque. De nombreuses marchandises suivent annuellement cette voie.

Le *commerce intérieur* est assez actif, mais surtout en Algérie, où la délimitation très nette entre les pays de plaine, les plateaux et le désert, nécessite entre les populations qui habitent ces diverses régions des échanges nombreux.

Le *commerce extérieur* des pays de l'Afrique Mineure est sollicité et favorisé tout à la fois par le voisinage de l'Europe et par leur situation sur le passage des innombrables steamers qui sillonnent constamment la Méditerranée. L'Algérie et la Tunisie, dont les forces productives se développent rapidement, occupent déjà une place importante dans le mouvement général du trafic et leurs relations avec les divers pays méditerranéens et surtout avec la France prennent de jour en jour une extension plus grande.

Mais le Maroc et la Tripolitaine sont restés jusqu'à ce jour comme des pays perdus, peu connus et encore moins fréquentés. Il ne faut pas seulement chercher la cause de ce phénomène bizarre dans l'état politique déplorable dont ils souffrent tous deux. Il vient aussi de ce qu'ils sont placés en face de deux péninsules européennes, qui produisent en suffisance tout ce qu'ils donnent eux-mêmes. L'Espagne surtout, pays véritablement africain, peu peuplé d'autre part et peu riche, n'est pas pressée de s'emparer d'un pays dont elle ne tirerait autre chose que ce que son sol lui

donne déjà et l'Italie n'éprouve pas un besoin plus pressant de demander à la Cyrénaïque des blés ou des fruits. La France, qui ne possède sur la Méditerranée qu'une bordure étroite, était poussée par des nécessités économiques bien autrement impérieuses à s'emparer de l'Algérie et de la Tunisie. Les pays au sol plus pauvre, à la population plus dense, du nord de l'Europe, l'Angleterre et l'Allemagne ont encore de bien plus fortes raisons pour vouloir exploiter à leur profit les pays méditerranéens; la dernière surtout, qui ne peut trouver dans ses colonies les ressources dont dispose sa rivale. Et voilà pourquoi tant de convoitises s'agitent actuellement autour du Maroc et à un moindre degré autour de la Tripolitaine.

Le commerce de la *Tripolitaine* atteint peut-être 20 à 25 millions de francs, mais il est difficile d'indiquer exactement la proportion des importations et des exportations. Les premières consistent surtout en cotonnades, en métaux, en quincaillerie et d'une façon générale en objets fabriqués de toute nature. Les « écus de Marie-Thérèse » destinés au commerce du Soudan, où ils servent de monnaie, forment aussi un appoint considérable dans les importations. La Tripolitaine exporte de l'alfa pour plusieurs millions de francs, des céréales, du bétail, des peaux et des laines, du beurre, des fruits, des dattes, etc., du sel et de la soude, des éponges. C'est enfin par le port de Tripoli que s'expédient en Europe les marchandises apportées du Soudan par les caravanes : plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, encens. Ce commerce de *transit* a beaucoup perdu d'ailleurs de son importance. On évalue à environ 5 millions de francs la valeur des échanges annuels qui s'effectuent entre la Tripolitaine et le Soudan.

C'est avec l'Angleterre et plus spécialement avec l'île de Malte que la Tripolitaine entretient les relations les plus actives. L'Italie, la France, la Turquie viennent ensuite, mais bien loin derrière le pavillon britannique.

Les deux ports principaux sont Tripoli (450 000 tonnes) et Benghazi (300 000 tonnes). Ce dernier s'est développé rapidement depuis quelques années. La valeur de son commerce a quadruplé en huit ans.

Le commerce extérieur du *Maroc* se chiffre par une valeur de 85 à 90 millions de francs. Les importations sont légèrement supérieures aux exportations; elles comprennent les cotonnades,

soieries, lainages, le sucre, le thé, les épices, les métaux et objets en fer, les boissons. Le Maroc exporte principalement des légumes, du maïs, de l'huile d'olive, des peaux brutes et ouvrées, des laines, des bœufs, des amandes, des œufs.

C'est encore la Grande-Bretagne qui tient le premier rang dans ce commerce. Elle y participe pour la moitié des exportations et les deux tiers des importations. C'est sur le marché de Londres que sont envoyés les légumes, les huiles, les fruits, les œufs que produit ce pays. Les bœufs vont à Gibraltar. La France occupe honorablement la seconde place, elle envoie dans le Maghreb des soieries, de la quincaillerie, des produits coloniaux (sucre, etc.); elle achète des peaux, des laines et d'innombrables objets de curiosité ou de luxe.

Les autres pays méritent à peine d'être cités: les relations de l'Espagne avec le Maroc ne dépassent pas 5 millions. La Belgique y envoie des fers, la Suède des bois; l'Allemagne ne fait que débuter, mais si les exportations marocaines à destination de ce pays se soldent par 60 000 francs, les importations sont déjà dix fois plus fortes.

Le mouvement des ports marocains atteint près de 900 000 tonnes à l'entrée (1891), à peu près également réparties entre les pavillons français et anglais. Le port de Tanger, situé au seuil de la Méditerranée, à quelques kilomètres de l'Europe, est de beaucoup le plus important (285 000 tonnes). Il faut citer ensuite, sur l'océan, Casablanca, Mazagan, Asfi ou Safi, Mogador.

Le pavillon marocain ne flotte que sur quatre cents navires, jaugeant 20 000 tonnes. En somme, si on évalue à 450 millions de francs le commerce général de l'Algérie, à 50 millions celui de la Tunisie, on voit que le mouvement du trafic dans toute l'Afrique Mineure ne dépasse pas 600 millions de francs. C'est un chiffre encore faible, surtout pour le Maroc, pays d'immenses ressources qui peut atteindre à une prospérité bien supérieure à celle de l'Algérie. Cette dernière colonie est encore elle-même en voie de développement et la Tunisie promet de retrouver promptement son antique richesse. Il n'est pas enfin jusqu'à la Tripolitaine qui ne soit susceptible de progrès, lorsque les campagnes si fertiles de la Cyrénaïque seront mises en exploitation.

Or, ce but ne peut être atteint que par l'établissement des Européens. Le problème est résolu pour l'Algérie et pour la

Tunisie. Un des hommes qui connaissent le mieux la régence de Tripoli, le voyageur G. Rohlfs, conseillait récemment aux Allemands de s'établir dans l'ancienne Cyrénaïque. Mais il est douteux que les Italiens laissent d'autres colons que leurs nationaux, fût-ce même ceux d'une nation amie, s'établir dans un pays qu'ils surveillent jalousement. En attendant, c'est en Tunisie qu'ils émigrent. Par un phénomène analogue, c'est sur l'Algérie occidentale que s'abattent les bandes nombreuses d'Espagnols qui quittent la mère patrie, préférant une colonie tout organisée et en plein rapport à un pays encore barbare, où tout est à créer. Nous n'avons garde de vouloir éloigner de nos possessions les éléments étrangers, mais il faut prendre soin de ne pas tirer pour eux les marrons du feu et de ne pas les laisser devenir un danger pour la prospérité commerciale de notre colonie en temps de paix, en temps de guerre pour sa sécurité et pour son indépendance.

Le Maroc, cet « empire qui croule », comme on l'a si bien dénommé, est à l'heure actuelle le pays du monde le plus en butte aux convoitises des puissances. L'*Espagne*, qui en attend tranquillement la succession, semble résolument décidée à empêcher tout autre établissement d'une nation quelconque. Elle occupe, sur la côte méditerranéenne, *Ceuta*, *Melilla*, et plusieurs autres postes. Le port d'*Ifni* sur la côte occidentale lui a été en outre concédé par le sultan en 1883, après de nombreuses et pénibles négociations. L'*Angleterre*, qui trouve au Maroc un excellent marché, ne se soucie pas davantage de voir une autre puissance s'emparer de cette région ; et c'est également pour se garantir contre toute éventualité qu'elle a planté son drapeau au cap Juby. L'*Allemagne* songe ouvertement à s'établir au Maroc. Dès l'année 1876, elle négociait pour acquérir un dépôt de charbon ; en 1880, elle faisait sonder le cabinet de Madrid sur la cession du port d'Agadir, un des meilleurs de la côte occidentale, et lançait l'idée d'une alliance hispano-allemande pour l'exploitation du Maroc. Les Espagnols, inspirés peut-être par les Anglais, ne se sont pas laissés prendre au piège ; mais les Allemands ont continué d'entretenir avec le Maroc des négociations actives qui n'en sont pas moins dangereuses et menaçantes pour les puissances rivales. La *France* surtout ne saurait voir sans inquiétude la réalisation de ces plans. Nous n'avons pas à insister ici sur les conséquences poli-

tiques et stratégiques qui en résulteraient pour nos colonies africaines; mais au seul point de vue commercial, nous devons désirer que le Maroc reste le plus longtemps possible indépendant, aussi bien que la Tripolitaine à l'est. D'ailleurs, si au moment de la liquidation générale nous n'avons pas à intervenir comme puissance co-partageante, nous aurons du moins le droit d'exiger, comme compensation, quelques rectifications de frontières, qui accroîtront à la fois la sécurité militaire et la valeur économique de l'Algérie.

En attendant, c'est la France qui a rouvert l'Afrique Mineure à la civilisation européenne et au commerce général, par la prise d'Alger, l'annexion de l'Algérie et l'occupation de la Tunisie. C'est elle qui a provoqué cette renaissance vigoureuse dont l'Europe entière a profité; c'est elle encore qui occupe sans conteste, dans cette région, la prépondérance; il lui restera toujours le mérite d'avoir eu l'initiative du mouvement. Il s'en faut d'ailleurs que cette gloire platonique soit le seul des avantages que nous ayons retirés de nos conquêtes, et il ne tient qu'à nous d'en accroître indéfiniment la valeur.

Bibliographie

Léon l'Africain. *Description de l'Afrique*, trad. par Jean Temporal. Lyon, 1556, in-fol.

Shaw. *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, trad. La Haye, 1743, in-4.

Peyssonnel. *Voyage dans les régences d'Alger et de Tunis* en 1724 et 1725. Paris, 1838, in-8, publié par Dureau de la Malle.

Aperçu historique, statistique et topographique sur l'état d'Alger, publié par le Ministère de la guerre. Paris, 1830, in-12.

Temple (sir Grenville). *Excursions in the Mediterranean, Algiers and Tunis.* Londres, 1835, in-8.

Pacho (R.). *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque*, etc. Paris, 1829, in-4.

Bugeaud (gén.). *Mémoire sur la guerre dans la province d'Oran*, Alger, 1836, in-8.

Mac-Carthy (O.). *Constantine depuis sa fondation jusqu'à sa conquête en* 1837. Paris, 1837, in-8.

Barth (H.). *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*, 1845-1847. Berlin, 1849, in-8.

Daumas (gén.). *Mœurs et coutumes de l'Algérie*. Paris, 1853, in-12.

Drummond-Hay (sir). *Le Maroc*, trad. Paris, 1844, in-8.

Hamilton (J.). *Wanderings in North Africa*. Londres, 1856, in-8.

Fromentin (E.). *Une année dans le Sahel.* Paris, 1859, in-12.
Primaudaie (E. de la). *Le littoral de la Tripolitaine : commerce, navigation, géographie comparée.* Paris, 1865, in-8.
Rohlfs (Gerhard). *Account of a journey across the Atlas Mountains* (*Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, 1866).
— *Mein erster Aufenthalt in Marokko.* Brême, 1872, in-8.
— *Reise durch Marokko. Uebersteigung des grossen Atlas.* Norden, 1884, in-8.
Beaumier: *Description du Maroc.* Paris, 1868, in-8.
Maltzan (von). *Reise in den Regentschaften Tunis und Tripolis.* Leipzig, 1870, in-8.
Primaudaie (de la). *Les villes maritimes du Maroc* (*Rev. afr.* 1872).
Cosson. *Le règne végétal en Algérie* (*Conférence, Rev. scient.*, 21 juin 1879).
Gatell. *Description du Sous* (*Bull. Soc. géogr.*, 1871).
Hooker. *Lettres sur le Maroc* (*Le Globe*). Genève, 1872.
Mardochée (rabbin). *De Mogador au djebel Tabayoudt* (*Bull. Soc. géogr.*, 1875).
Hooker and Ball. *Journal of a tour in Marocco and the Great Atlas.* Londres, 1878, in-8.
Hanoteau et Letourneux. *La Kabylie et les coutumes kabyles.* Paris, 1872, in-8.
Chanzy (gén.). *Exposé de la situation de l'Algérie.* Alger, 1875, in-8.
Beulé (M.). *Fouilles et découvertes*, t. II. Paris, 1873, in-8.
Louis-Salvator (archiduc). *Yacht-Reise in den Syrten.* Prague, 1873, in-4.
Bary (von). *Voyage dans le Djebel tripolitain* (*Explorateur*, 1876).
Féraud (Ch). *Note sur un voyage en Tunisie et en Tripolitaine* (*Rev. afr.* 1876).
Masqueray (E.). *Voyage dans l'Aurès* (*Bull. Soc. Géogr.*, 1876).
— *La Kabylie, le pays berbère* (*Rev. polit. et litt.*, 1876).
Rousset (C.). *La conquête d'Alger.* Paris, 1879, in-8.
Daudet (E.). *Les origines d'une colonie, d'après les récents historiens de la conquête d'Alger* (*Rev. des Deux-Mondes*, 1879).
Gaffarel (P.). *L'Algérie, histoire couquête et colonisation.* Paris, 1883, in-4.
Mac-Carthy (O.). *Biographie physique de l'Algérie.* Alger, 1881, in-12.
Niox (col.). *Algérie, géographie physique.* Paris, 1884, in-12.
Reclus (O.). *Algérie.* Paris, in-8.
Chavanne (J.). *Das Atlassystem*, (*Géogr. Rundschau*, 1881).
Amicis (E. de). *Le Maroc.* Paris, 1882, in-4.
Duveyrier (H.). *La Tunisie.* Paris, 1881, in-8.
La Berge (de). *La Tunisie, récit de l'expédition française.* Paris, 1881, in-18.
Charmes (G.). *La Tunisie et la Tripolitaine.* Paris, 1883, in-8.
Fournel (M.). *La Tripolitaine, les routes du Soudan.* Paris, 1887, in-8.
Tissot (Ch,). *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.* Paris, 1884, in-4.
Lanessan (de). *La Tunisie.* Paris, 1887, in-8.
Vignon (L.). *La France dans l'Afrique du nord.* Paris, 1887 in-8.
Lenz (O.). *Timbouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et en Soudan.* trad. Paris, 1886, in-8.
Foncin (P.). *L'instruction des indigènes en Algérie.* Paris, 1883, broch. in-8.
Rinn (L.). *Marabouts et Khouan, Étude sur l'Islam en Algérie.* Alger, 1884, in-8.
Masqueray (E.). *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie.* Paris, 1886, in-8, thèse de doctorat.
Houdas (O.). *Ethnographie de l'Algérie.* Paris, 1886, in-18.
Fischer (Th.). *Küstenstudien aus Nord Afrika* (*Peterm. Mitth.*, 1887).
Leroy-Beaulieu (P.) *L'Algérie et la Tunisie.* Paris, 1887, in-8.

Playfair (sir R.). *A bibliography of Algeria*, 1541-1887 (*R. Geogr. Society Supplementary Papers*). Londres, 1889.
— *The bibliography of the Barbary States* (*ibid.*).
Marès (Dr. P.). *L'agriculture en Algérie.* Alger, 1889, in-8.
Tchihatchef (P. de). *Espagne, Algérie, Tunisie.* Paris, 1888, in-12.
Boissière. *L'Algérie romaine.* Paris, 1885, in-12.

Sujets de devoirs

Zones naturelles de l'Algérie.
L'Atlas, étude générale.
La Tunisie, géographie physique, politique et économique.
Comparer la Tunisie et la Tripolitaine; leur importance commerciale.
Centres et voies de commerce de l'Afrique Mineure; les expliquer par la géographie physique (nature du sol, climat et produits, etc.).
Les côtes de l'Algérie, géographie physique et économique.
Le Maroc.

CHAPITRE III

LE SAHARA

Limites. — Le Sahara couvre une superficie d'environ 6 200 000 kilomètres carrés, si toutefois on peut, dans l'état actuel de nos connaissances, en déterminer le développement.

On a coutume de fixer au nord ses limites approximatives aux pentes méridionales de l'Atlas, et aux crêtes des Djebel qui forment le rebord septentrional des plateaux tripolitains; au nord-est, nous l'avons vu, il touche à la Méditerranée par la grande Syrte et les escarpements du plateau de la Marmarique, au delà de la Cyrénaïque; à l'ouest, ses déserts confinent à l'Atlantique; à l'est, le Nil marque une interruption de la zone déserte sur un court espace, au sud, le Soudan fait contraste avec le Sahara.

Relief. — C'est à tort qu'on a cru longtemps la surface du Sahara partout unie et sablonneuse. Une importante ligne de soulèvement le traverse en biais, du sud-est au nord-ouest : la traînée de monts du *Tibesti*, explorée par le voyageur allemand Nachtigal, est composée de deux massifs volcaniques qui se

font suite, l'*Emi-Koussi* (environ 2 600 m.) et le *Tarso* (2 500 m.), entaillés de vallées abruptes dont le fond est encore à 8 et 900 mètres au-dessus de la mer du côté de l'est. Nachtigal y a vu un cratère, et une source chaude témoigne encore de l'ancienne activité volcanique. Le Tibesti se relie au nord-ouest, par les plateaux d'*Afafi* (600 m.) et de *Toummo* (600 à 900 m.), à un deuxième massif de roches à la fois anciennes et volcaniques, l'*Ahaggar* ou Hoggar, « série de plateaux superposés s'élevant graduellement par étages de 5 et 600 mètres à 2 000 mètres environ d'altitude », dit le voyageur qui a le mieux étudié ce pays, M. Duveyrier. On distingue dans cette masse de plateaux trois points surélevés : l'*Ahaggar* proprement dit, le *Tasili* du nord, plateau de grès ancien et la chaîne d'*Anhef* à l'est, plus basse, mais ayant encore de 1 500 à 1 800 mètres de hauteur. Tous ces massifs ont été découpés par des érosions profondes, dont les gorges servent maintenant de routes au commerce : telle est à l'est la vallée de *Rhât* et la gorge d'*Egueri* (900 m.) qui lui fait suite, ouverte du sud au nord entre le plateau du Tasili et la chaîne secondaire de l'*Akakous*. Telle est également à l'ouest la grande vallée de l'*Igharghar*. Le soulèvement de l'Ahaggar se prolonge à l'ouest par le plateau granitique de Mouydîr et se perd dans le Sahara occidental.

Le plateau du Sahara est donc divisé en général en deux versants ; mais des plateaux secondaires y créent bien des pentes différentes. Tandis que le Sahara occidental paraît s'abaisser régulièrement du nord au sud vers la dépression du *Touât* (environ 150 m. au-dessus de la mer) et vers le Niger, une ligne de plateaux calcaires disposés en fer à cheval dans le Sahara algérien, (*Mzab*, 500 m., *Tademayt*, 600 m., *Hamâda* de *Tinghert*, 500 m., plateau de *Rhadâmès*, 350 m.) entoure une cuvette dont la pente va du sud vers le nord et dont la partie la plus basse est la région des *Chotts* au sud de l'Atlas, dont le niveau est à l'ouest de 30 mètres au-dessous de la mer.

A l'est, un autre cercle de plateaux, hamâda de *Mourzouk* (500 m.), *Hamâda-el-Homra* (500 à 650 m.) ou Plateau Rouge, *Djebel-es-Soda* ou Montagne Noire (900 m.) et *Haroudj*, encadre presque entièrement, sauf à l'est, la dépression du *Fezzân*, dont le marais ou « fossé » de Mourzouk (*hofra*) et l'oued *el-Chati* paraissent être les points les plus bas (environ 300 m. au-dessus de la mer).

Dans le désert Libyque, le plateau paraît s'abaisser en pente douce des oasis de *Koufra* (500 à 600 m.) explorées par M. Rohlfs, jusqu'aux dépressions d'*Aoudjila* et de *Siouah*, qui sont même un peu au-dessous du niveau de la mer (Aoudjila, — 30 m.; Siouah, — 29 m.; Aradj, oasis à l'est de Siouah, — 75 m.). Les plateaux de *Barka* (500 m.) et de la *Marmarique* (400 m.) séparent ces dépressions de la Méditerranée.

Le versant sud du Sahara est également fort accidenté: au sud du Tibesti, Nachtigal a découvert que la région du *Borkou* et du *Bodélé*, sur environ 100 000 kilomètres carrés, est au-dessous du niveau du lac Tchad: nulle part Nachtigal n'y a relevé d'altitude de plus de 190 mètres au fond des vallées, et il a trouvé celle de 150, tandis que le lac Tchad est à 270 mètres au-dessus de la mer. Vers l'ouest au contraire, le massif d'Aïr ou *Asben* s'élève comme une île de roches volcaniques et granitiques (1 500 et 1 800 m. d'altitude) au-dessus de plaines de 500 mètres environ de hauteur, et forme une véritable région alpestre d'environ 200 kilomètres du nord au sud, et de 60 à 100 kilomètres de largeur.

Enfin dans le Sahara occidental, les plateaux de l'*Adrar Ahenet* et de l'*Adrar* se maintiennent à des altitudes d'environ 600 mètres, s'il faut en croire les rapports des indigènes, et une rangée de hauteurs, appelées également *Adrar*, Akseiba, hamâda d'Aïn-Berka, etc., se prolonge le long de l'océan Atlantique du sud au nord à 500, puis 400 mètres de hauteur. (Tendouf, 400 mètres d'après Lenz).

Climat. — Le Sahara continue en Afrique la zone de l'Arabie et forme une zone sans pluies régulières entre la région des pluies d'hiver, dites subtropicales, au nord et celle des pluies d'été, dites tropicales, au sud. On attribue généralement la cause de cette sécheresse à l'*Alizé* du nord-est, soufflant d'Asie où il a traversé des contrées plus ou moins arides, et par conséquent arrivant très sec lui-même en Afrique. Ce vent paraît en effet dominant en été, alors que le soleil, se trouvant vers le tropique du Cancer, crée un centre de dépression barométrique dans le sud du désert, devenu la partie la plus chaude du continent.

En hiver, au contraire, la différence entre le désert et la Méditerranée s'atténue et le vent souffle même quelquefois du désert vers la mer : c'est le *Sirocco* d'Algérie, le *Khamsin* d'Egypte, qui amène sur les côtes une sécheresse et une pous-

sière étouffantes. En général, les vents sont faibles à cette époque, par suite du peu de différence de la pression barométrique entre la mer et le continent.

Enfin il faut remarquer que le Sahara occidental est soumis à un régime différent. Là, les vents qui dominent sont ceux du *nord-ouest*, obéissant à l'appel d'air continuel qui se fait de l'Atlantique vers les solitudes surchauffées de l'intérieur. Ces vents venant de l'Océan sont plus chargés de vapeur d'eau que ceux qui ont traversé seulement la Méditerranée orientale, et par suite le Sahara occidental profite de condensations un peu plus fréquentes.

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que le désert est un pays où ne tombe *aucune* pluie. Seulement elles sont absolument irrégulières. Quand M. Duveyrier vint chez les Touareg, il y avait neuf ans, dirent-ils, qu'aucune pluie sérieuse n'était tombée. Les indigènes du Touât parlent même d'une sécheresse de vingt ans. Mais il faut compter avec l'exagération indigène. En réalité, il n'est peut-être pas une partie du désert où une pluie ne soit tombée par hasard. Il est arrivé à M. Rohlfs de recevoir une averse diluvienne dans la partie incontestablement la plus sèche du désert, les dunes du désert libyque. Quelques années sont même exceptionnellement pluvieuses, telle l'année 1880, où la première mission Flatters eut à essuyer de nombreux orages en se rendant chez les Touareg-Azdjer.

La *température* est continentale à l'excès, comme dans l'Asie centrale, et pour la même raison : la sécheresse de l'air, qui favorise la radiation solaire le jour, et le rayonnement de la chaleur vers l'espace, la nuit. Si elle ne présente pas les mêmes écarts, c'est que, d'une part, le Sahara situé sous le tropique, ne peut avoir de grands froids comme le Gobi ou le Tibet, et que d'autre part, l'altitude est beaucoup moindre. Néanmoins on a observé des oscillations journalières de 30° (Nachtigal au Borkou, à Gatroun, etc.); les oscillations mensuelles du thermomètre présentent fréquemment un écart de 35° à 38° (+ 2°,5 et + 40° observés en avril par la mission Flatters) et la différence entre les températures de toute l'année est bien plus grande encore. Les calculs les plus modérés l'évaluent au moins à 55° ; — 5° en hiver et + 50° à l'ombre en été ! C'est dans le sud du désert qu'il fait le plus chaud ; Nachtigal a observé 46° à l'ombre au Borkou, et à Kaouar, les températures de 40 à 45° à l'ombre

ne sont pas rares. Au soleil, les chiffres sont bien plus élevés encore.

Hydrographie. — On ne connaît de cours d'eau permanents au Sahara que dans le Hoggar, où l'altitude des monts semble faire naître plus de pluies et où quelques ruisseaux et fontaines coulent à la surface du sol, au dire des indigènes. L'expédition Flatters a rencontré à la base du Tasili quelques réservoirs d'eau pluviale qui ne tarissent pas : le plus grand est le lac *Men-khough*. Quelques petits lacs d'eau très salée se rencontrent dans certains entonnoirs des dunes, à *Aïn-Teiba* dans le grand Erg, et dans les dunes d'Edeyen en Fezzân.

Des lits de rivières à sec, qu'on nomme *oued* (pluriel ouâdi), encore remplis parfois pour un moment par une averse passagère, prouvent qu'à une époque antérieure le désert a été mieux arrosé que maintenant. Ils couvrent de leur ramure des contrées très étendues, et forment ainsi un réseau fluvial théorique, qu'il est néanmoins important de connaître, car c'est dans ces lits à sec qu'on trouve d'ordinaire les *nappes d'eau souterraines*, seule ressource du Sahara actuel.

Le mieux connu de ces anciens fleuves est l'*Igharghar*. Son lit, démesurément long, commence au sud d'Idélès, au centre de l'Ahaggar, où, paraît-il, il coule encore un ruisseau d'eau vive. Déjà large à Amguïd, à 600 mètres d'altitude, la coulée fluviale se prolonge par un vaste défilé à travers le plateau du Tasili, dont elle recueille au nord les eaux souterraines par la ramure des oued *Ighargharên*, franchit par une seconde trouée le plateau de la Hamâda de Tinghert, puis disparaît dans les dunes du grand Erg, où son lit n'est pas encore définitivement retrouvé. Mais on revoit ses traces aux environs d'Ouargla, véritable confluent où aboutissent les coulées également à sec de l'oued *Mya*, qui descend du plateau de Tademayt. A partir de Touggourt, l'ancien fleuve a même laissé un lit très net, bordé de berges en talus, et semé de « *daya* » ou cuvettes allongées; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui l'oued *Rirh*, bas-fond allongé de 130 kilomètres de long, d'environ 20 kilomètres seulement de large, qui aboutit au bord sud-ouest du chott *Melrhir*, bassin de réception de l'ancien Igharghar. On croyait autrefois que l'Igharghar s'était jadis déversé dans le golfe de Gabès, par la ligne des chotts ou marais salés qui se prolonge dans cette direction au sud de l'Atlas. Mais l'examen attentif des roches de

l'isthme de Gabès, entre la mer et le chott Djerid, a révélé que ces roches sont de formation ancienne et que même avant les temps historiques, les chotts ne communiquaient pas avec la mer. Sur tout le parcours connu de l'Igharghar, on trouve une nappe d'eau à peu de profondeur au-dessous de son lit : Dournaux-Dupéré et Largeau l'ont trouvée à 8 mètres au sud-est d'Ouargla ; elle affleure à Ouargla, dans l'oued Rirh et les chotts.

D'autres ouâdi de grand développement se partagent les diverses parties du désert : le Niger reçoit, dans le coude qu'il fait vers le désert, tout un réseau d'affluents aujourd'hui à sec et descendant des plateaux du Tasili et de l'Ahaggar : oueds *Tîn-Tarabîn*, *Terarart*, etc. L'oued *es-Chati* est la gouttière qui collectionne sous les sables de son lit les rares pluies tombées sur le Hamâda el-Homra et les dunes d'Edeyen ; l'oued *Kaouar*, au sud du plateau de Toummo, est de même un courant souterrain allant du nord au sud. On n'a pas encore découvert de lit de fleuve dans le désert libyque.

Il faut faire une place à part aux fleuves descendus de l'Atlas. Alimentés par les pluies d'un autre climat, ils coulent un certain temps à ciel ouvert avant d'être absorbés par le désert. Le plus important est l'oued *Drâa*, descendu de l'Atlas marocain ; il doit aux neiges de ce dernier de couler en toute saison jusqu'au coude où il change de direction vers l'ouest. Au temps des crues, il atteint même la mer, après un cours d'un sixième au moins plus long que celui du Rhin. L'oued *Zis* ne coule à ciel ouvert que sur les deux tiers de son cours, mais son courant souterrain alimente toute la grande oasis du Tafilelt ; ses grandes crues le portent jusqu'à une mare terminale ou « daya » au sud du Tafilelt. L'oued *Saoura*, appelé successivement oued *Guir*, *Saoura* et plus loin oued *Messaoud*, descend également de l'Atlas marocain et n'a d'eau que dans la partie supérieure de son cours. Mais son lit, que rejoint celui de l'oued *Zousfana* venu de Figuig, garde à travers les dunes de l'Erg occidental un courant souterrain qui affleure au Touât et vivifie cette oasis.

Des rivières descendues des montagnes algériennes, la principale est l'oued *Djedi*, qui suit la longue faille parallèle au système de l'Atlas. Son affluent supérieur, l'oued *Mzi*, coule presque toute l'année et alimente Laghouat ; mais le Djedi lui-

même ne coule que rarement, et n'atteint presque jamais le chott Melrhir où il se jetait autrefois. L'oued *Kantara* n'est d'ordinaire qu'un ruisseau qui arrose l'oasis de Biskra.

Les chotts *Melrhir, Gharsa, Djerid* sont encore maintenant le bassin de réception des torrents qui descendent à certaines époques de l'Aurès et des montagnes tunisiennes, et les crues sont parfois assez fortes pour les couvrir d'une mince couche liquide. Mais d'ordinaire les chotts ne sont que de grandes cuvettes au fond doucement ondulé, tantôt sablonneux, tantôt boueux, et couvert d'une poussière saline laissée par les eaux évaporées. Ils sont donc semblables à ceux des hauts plateaux, si ce n'est qu'ils sont plus riches en eaux souterraines. La mission des chotts a trouvé des gouffres de boue dans le Melrhir, le chott *Es-Selam*, Tissot et Roudaire en ont signalé de semblables dans le chott *El-Djerid*, et en bien des endroits on a trouvé de l'eau salée à 1 ou 2 mètres seulement de profondeur.

Des eaux artésiennes, c'est-à-dire des nappes d'eau séjournant à une grande profondeur, ont été découvertes dans le Sahara, à *Rhadâmès*, à *Temassinin*, au pied du plateau de Tinghert, dans *l'oued Rirh* et dans les oasis du désert libyque, *Dakhel*, *Khargueh*, *Farafrah*, *Baharieh* et *Siouah*. La plus connue de toutes est celle de l'oued Rirh, qu'on a appelée à la surface du sol en forant des puits sur une vaste échelle, depuis *Temacîn* jusqu'au Melrhir. Grâce à elle, les colons français ont créé de nouvelles oasis dans le Sahara algérien.

Côte. — La côte du Sahara est inhospitalière comme le désert lui-même. Les dunes qui bordent en général sur le rivage se prolongent dans la mer par des bancs de sable qui, dans ces parages tourmentés par les courants, ont déjà causé bien des naufrages. Tout le monde connaît le banc d'*Arguin*, au sud du cap *Blanc*, sur lequel vint s'échouer le vaisseau la *Méduse*. Les abris sont des plus rares, les caps dangereux à doubler pour les navires à voiles. Longtemps les Portugais du XVe siècle ne purent dépasser le cap *Noun*. Le cap *Juby*, le cap *Bojador* n'offrent pas de véritable abri. Les premiers ports sont la baie du *Rio de Oro*, à l'abri de la péninsule *Ed-Daïla*, et les baies du *Lévrier* et d'*Arguin*, au sud du cap Blanc.

Flore et faune. — Le Sahara n'est pas dépourvu de végétation comme on pourrait se l'imaginer; le désert, aride et nu, sans vie aucune, existe sans doute dans certaines régions :

Rohlfs l'a rencontré dans les dunes à l'ouest de Dakhel et sur ces effroyables serir ou plateaux pierreux qui séparent *Aoudjila* de l'oasis de *Koufra*. Toutefois, une végétation humble d'aspect, organisée pour résister aux longues sécheresses, couvre la majeure partie du désert. Cette flore saharienne, qui compte beaucoup de plantes communes aux Hauts-Plateaux algériens, à l'Arabie et même à la Perse, est naturellement très pauvre en espèces : M. Cosson n'en a compté que 408 pour tout le Sahara algérien, et M. Grisebach estime à 1 000 le total de tout le désert. Ce sont surtout des herbes dures, *drîn* parfois haut de 1 mètre, *dis*, *sebât*, recherchés par les chameaux ; ou encore des arbustes épineux, *tamarix*, *acacias* de diverses espèces, *retem* (sorte de genêt) ; enfin, on trouve parfois à l'état sauvage l'arbre qui fait la richesse des oasis, le *dattier*.

« Otez le dattier, qu'est-ce que l'oasis? Un pâtis solitaire avec une maigre végétation, qui, sans l'ombre rafraîchissante que lui procure l'arbre tutélaire, se verrait, après une courte existence, dépérir hâtivement dans ses germes[1] ». Le dattier est l'arbre par excellence du désert, et son aire de croissance se confond avec lui. On voit, il est vrai, des dattiers dans les villes de l'Algérie; mais ce sont des arbres d'agrément qui ne portent point de fruits. De même les dattes ne mûrissent pas à Maroc. C'est qu'il faut au dattier, pour fructifier, à la fois une somme de chaleur très grande; environ 6 000° par an, et une atmosphère très sèche; la pluie lui est nuisible, et il ne se nourrit que de l'eau des nappes souterraines. Il a besoin, dit un proverbe arabe, d'avoir les pieds dans l'eau et la tête au soleil.

La faune du désert est très pauvre comme celle des déserts asiatiques. Elle ne comprend guère que la *gazelle*, le renard du désert (*fennec*), des *reptiles* et des *insectes*; les contrées montagneuses, mieux arrosées, abritent en plus quelques *mouflons*, *ânes* sauvages, *antilopes* (surtout dans l'Ahaggar et l'Aïr); le *lion* n'habite que les steppes de la lisière du Soudan et les vallées boisées de l'Aïr. L'*autruche* se voit encore dans les steppes du Sahara occidental. L'animal domestique le plus précieux est le *chameau*, probablement importé d'Asie; il peut rester jusqu'à une douzaine de jours sans boire. Le *bœuf* dépérit au Sahara, par suite de l'absence de bons fourrages, et de la trop grande sécheresse de l'air.

1. Nachtigal, *Sahara et Soudan*, t, I.

Population. — Des tribus *berbères*, refoulées probablement dans le désert par les grandes invasions arabes, se partagent le Sahara avec les *Arabes* et une race particulière, les *Tibbou*.

Les principales tribus berbères sont : 1° les *Beni-Mzab*, dans le Sahara algérien ; 2° les *Touâreg* ou *Imocharh*, divisés en plusieurs confédérations, Azdjer, Hoggar, Taïtoq ou Touareg de l'ouest, Kel-Ouï ou Touâreg de l'Aïr, Aouëlimmidên ou Touâreg de l'Adrar (vers le Niger). C'est une population de guerriers et de pasteurs, qui portent tous, par hygiène, la face couverte d'un voile, d'où leur surnom de « gens du voile » (*Molathemîn*). M. Duveyrier a fait des Touâreg du nord un portrait peut-être trop flatteur ; on sait que ce sont des Touâreg-Hoggar qui ont massacré par trahison la mission Flatters en 1881 ; 3° les *Ghadamésiens* et les *Modjabra* ou habitants d'Aoudjila et de Djâlo sont également Berbères et forment la classe des marchands du désert ; on les trouve partout jusque dans le Soudan.

Des tribus *arabes* occupent la Marmarique, le Barka, Koufra, une partie du Fezzân (oued Es-Chati, etc.), le Tafilelt, et une partie du Sahara occidental.

Les *Tibbou* ou *Tebou*, race cuivrée aux formes élancées qui paraît aborigène, ont pour principale patrie les montagnes du Tibesti, où ils se sont maintenus à l'état de race pure; ils sont de sang plus mêlé à Kaouar, au Borkou et au Fezzân. Une race aborigène *noire* existe encore d'après M. Duveyrier dans les fonds du Sahara, oued Rirh, etc. Enfin, beaucoup de tribus sont le produit du mélange de ces différentes races et des nègres importés du Soudan. Tels sont les *Maures* qui parcourent le Sahara occidental (Tadjakant, Berabich, Douaïch, etc.), et presque tous les habitants du Fezzân.

Géographie politique. — Le Sahara septentrional appartient en partie aux États riverains de la Méditerranée, Maroc, France, Turquie et Égypte.

Le Maroc exerce une souveraineté plus ou moins nominale sur les pays du *Drâa* (oasis principales; Tamagrout et Tatta), le *Tafilelt* (ville principale Abouam), et l'oasis de *Figuig* (12 villages ou ksour fortifiés contenant environ 3000 hommes).

Les oasis du *Touât* et d'*In-Salah* reconnaissent la suprématie religieuse du sultan et lui envoient des présents, mais il n'y exerce aucun pouvoir temporel.

La France a poussé ses frontières par des expéditions succes-

sives jusqu'aux grandes régions de dunes de l'Erg oriental et occidental. Ses possessions sont réparties entre les trois provinces de l'Algérie, et administrées comme territoire militaire. *Aïn-Sefra*, tête du chemin de fer de la province d'Oran, *Laghouat*, sur la route d'Alger, et *Biskra*, tête du chemin de fer de Constantine, sont nos trois places d'armes au pied de l'Atlas, appuyées elles-mêmes sur les places des Hauts-Plateaux, Méchéria, Géryville et Batna. Un fort à *Ghardaïa* commande le Mzab. *Tougourt*, *Ouargla*, le *Soûf*, au sud des Chotts, ont une garnison permanente de spahis. *El Goléah* est notre poste avancé vers les oasis du Touât.

La Turquie a étendu les frontières de la Tripolitaine jusqu'à *Rhadâmès* à l'ouest, jusqu'à *Rhât* et *Gatroun* au sud, jusqu'à *Aoudjila* et *Djalo* à l'est. Mais son autorité n'y est que nominale. Les Rhadâmésiens n'ont accepté la présence d'un fonctionnaire turc dans leur ville que pour éviter d'être annexés par la France. Le pouvoir des garnisons turques du Rhât et de Mourzouk ne s'exerce pas en temps ordinaire au delà des murs de la ville ; et les tribus nomades, Touâreg et Arabes, sont maîtresses des routes. Aoudjila, Djalo sont, comme tout le Barka et une partie du Fezzân, sous l'influence des *Senoûsi*, qui y parlent en maîtres. Un bey turc réside à *Mourzouk*, capitale du Fezzân.

L'Égypte exerce une souveraineté un peu plus effective sur les oasis du *Khargueh*, *Dakhel*, *Baharieh*, *Farafrah* et *Siouah* ; mais là encore on rencontre aujourd'hui l'influence rivale des *Senoûsi*.

Cet ordre religieux, dont le chef réside dans la petite oasis de *Faredgha*, entre Djalo et Siouah, est à l'heure qu'il est la véritable puissance politique du Sahara central. Ses *zaouïas* ou monastères, tous dotés de riches plantations de palmiers par la piété des fidèles, se trouvent maintenant dans toutes les oasis importantes : Siouah, Aoudjila, Koufra, dans l'est ; Misda, Sokna, Zouïla, Mourzouk au Fezzân ; Rhadâmès et Rhat à l'ouest ; il exerce une influence prépondérante dans le Tibesti ; il a des adeptes dans le monde musulman tout entier : en Egypte, à Constantinople, en Turquie d'Asie, à la Mecque, à Tripoli, en Tunisie et en Algérie. Le siège du grand-maître, *Djaraboûb*, est un centre de 4000 âmes, où l'on a accumulé force matériel de guerre. Or, l'ordre des Senousi a pour but la rénovation et la propagation de l'Islam par tous les moyens, et se montre partout l'ennemi résolu de la civilisation chrétienne.

Les Touareg sont constitués en confédérations indépendantes, aussi hostiles aux Turcs qu'à la France. Ceux du nord ont pour alliés les habitants sédentaires des oasis du Touât et d'In Salah, chez qui ils vont s'approvisionner de grains et de dattes, et dont ils protègent le commerce.

Les Kel-Ouï de l'Aïr ont pour vassaux les gens de *Kaouar*, chez qui ils vont chercher le sel qu'ils transportent au Soudan. Aucune autorité ne règle les rapports des tribus pillardes du Sahara occidental. Sur la côte, l'Espagne a occupé la baie du Rio de Oro, et les Anglais ont une factorerie au cap Juby.

Géographie économique. — On conçoit aisément que le Sahara ne puisse avoir une grande valeur économique. Il est au contraire un obstacle aux communications et aux relations commerciales, et on peut bien dire que c'est véritablement ce désert qui sépare le monde européen du pays des noirs. Supprimez, en effet, des États du Nord, du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, tout ce qui appartient à la zone du désert, et ramenez leurs limites à la partie cultivable, il ne reste qu'une bande étroite, simple îlot qui se rattache bien visiblement à l'Europe par le seuil de Gibraltar et le détroit de Tunisie.

On sait que ce n'est pas la nature même du sol qui s'oppose à la mise en culture d'une partie du Sahara. Les sables infertiles, les dunes ne s'étendent que sur une surface relativement restreinte. Dans beaucoup de dépressions, où se sont accumulés les débris des roches désagrégées, le terrain présente, pour la contexture et les qualités productives, des analogies frappantes avec la terre jaune si fameuse. Il ne lui manque qu'un peu d'eau pour former un excellent humus. C'est en effet l'absence d'humidité qui fait de ces immenses espaces un désert presque absolument stérile. La végétation est restreinte à quelques groupes d'oasis où l'affleurement d'une source, l'existence d'une nappe d'eau souterraine, ont permis à quelques milliers d'individus de s'installer à demeure, pour récolter des dattes et cultiver un peu de blé. Les indigènes se sont montrés de tout temps très habiles dans l'aménagement des eaux, dans le creusement des *puits artésiens*. On connaît aussi les tentatives faites depuis plus de trente ans par les Français, dans la partie méridionale de leurs possessions, pour créer, au moyen des puits, des oasis là où ne s'étendait auparavant, faute d'eau, qu'un espace stérile. Des millions de palmiers ont pu être ainsi plantés. Mais il faut se garder

de nourrir des espérances trop vastes sur la transformation possible du désert par le moyen des puits. Les réserves en eau ne sont pas inépuisables et ne peuvent indéfiniment fournir d'aliment à de nouvelles entreprises. Des calculs dignes de foi ont établi que les puits artésiens ne pourront jamais fertiliser que la cinq-centième partie tout au plus du désert. La principale utilité des oasis ainsi créées sera donc beaucoup moins de permettre l'établissement à demeure de colons cultivant le sol, que de faciliter les communications entre le nord et le sud. A l'heure actuelle, les oasis du Sahara couvrent environ 200 000 kilomètres carrés. Mais il faut encore ajouter que cet espace cultivable n'est pas utilisé comme il pourrait l'être. Les habitants récoltent les dattes et les fruits spontanés du sol, mais ne songent pas en tirer autrement parti par le travail. Ils préfèrent aller chercher dans le Tell ou dans le Soudan la petite quantité de céréales dont ils ont besoin.

Le désert proprement dit est séparé du Soudan par une zone de transition, qui s'étend sur plus d'un million de kilomètres carrés et comprend surtout des steppes. Ce n'est plus le désert, mais ce n'est pas encore le pays fertile. C'est dans cette région que les gens du Sahara se fournissent de bétail et qu'ils amènent en hiver leurs chameaux et leurs moutons

C'est le *palmier-dattier* qui fournit dans toute l'étendue du Sahara le plus de ressources aux indigènes. Mais les dattes seules ne peuvent suffire à leur alimentation. Dans les meilleures oasis on cultive un peu de *blé* et d'*orge* et quelques *légumes*. On récolte les *figues* en grande quantité; mais les *grenades* et les *raisins* s'accommodent peu de la trop grande chaleur.

Le sud-ouest renferme de nombreux champs d'*alfa*, et les *gommiers* sont très abondants dans toute la région occidentale, et principalement dans l'Adrar. Les habitants font une grande consommation de *tabac* et d'*opium;* ils cultivent le premier dans les oasis du sud et récoltent le pavot dans le nord.

Les ressources tirées de la vie animale sont nombreuses. Le *chameau* est l'animal par excellence du Sahara; on connaît ses admirables qualités de sobriété. Une variété spéciale, le méhari, est remarquable pour la rapidité de sa course; il peut faire aisément, dit-on, 80 lieues en 24 heures, marchant sans boire, manger ni s'arrêter. Le lait des chamelles entre pour une large part dans l'alimentation générale, pendant la saison des pâturages;

toute la chair du chameau est bonne; son poil sert à la fabrication des cordes et des vêtements; de sa peau on fait des outres excellentes contre la chaleur et l'évaporation, et des chaussures; sa fiente même sert comme combustible ou comme engrais.

Les *chevaux* et les *bœufs* sont rares et d'aspect chétif; mais il y a dans le sud et dans l'ouest de vastes troupeaux de *moutons* et de *chèvres*.

Les *autruches*, si recherchées pour leurs plumes, sont nombreuses dans la région occidentale.

La principale richesse minérale du Sahara est le *sel*, qui existe en immenses dépôts sous diverses formes. La plupart des salines sont des sebkhas peu profondes, où le sel se forme par évaporation. Celles de Bilma dans le Kaouar sont les plus importantes; des milliers de chameaux vont porter chaque année les charges de la précieuse denrée dans tous les pays environnants. La saline d'Idjil, au nord de l'Adrar, non loin de l'Océan, alimente les pays du Sénégal et du Niger. La sebkha d'Amadghor, dans le massif du Ahaggar est à peu près abandonnée. Ce sont enfin d'énormes blocs de sel gemme, qu'on recueille dans les salines de Taoudeni, sur la route de Mogador à Tombouctou. C'est là que se fournit le Soudan central. La plus grande partie du sel ainsi produit est exporté au Soudan, qui en manque. Ce sont les Touareg de l'Aïr et les Arabes du Sahara occidental qui sont les principaux intermédiaires de ce commerce.

L'*industrie* du Sahara est tout à fait rudimentaire; tout au plus peut-on citer des nattes, quelques objets en cuir et en métal, des armes, des objets d'ornements.

Le *commerce* du désert est donc médiocre; mais un échange assez actif se fait par ses oasis entre le Soudan et l'Afrique méditerranéenne. Il se fait au moyen des *foires* et des *caravanes*. Au nord, les marchés les plus considérables sont ceux de Rhat, de Rhadamès, d'In-Salah, de Tendouf; au sud, il faut citer Agadès et Araouan. C'est là que se forment et aboutissent les caravanes. C'est là qu'elles commencent véritablement la traversée du désert, ou qu'elles se divisent, au sud pour parcourir le Soudan, au nord pour aboutir aux divers ports.

Les *routes* qu'elles suivent sont nombreuses et croisent en tous sens le Sahara, entre les points que nous avons indiqués. Nous

avons déjà vu qu'au nord, à partir de In-Salah, de Rhat, de Rhadamès, les caravanes ont désappris le chemin de l'Algérie pour se détourner du côté de la Tripolitaine ou vers le Maroc; les nombreuses tentatives faites pour ramener vers nos ports les voies du commerce saharien n'ont pas été jusqu'à présent couronnées de succès.

Les projets de chemins de fer transsahariens, destinés à unir plus étroitement le Soudan aux pays méditerranéens, n'ont pas jusqu'à ce jour abouti. En tout cas, il semble bien certain que **la meilleure direction à suivre n'est pas vers Tombouctou, mais bien vers le lac Tchad**. La région du Bornou est la plus opulente du Soudan; c'est aussi la moins éloignée de la mer Méditerranée; mais il reste encore à savoir si ce n'est pas plutôt du côté du sud et de l'ouest, par le golfe de Guinée et le Sénégal, qu'il faut ouvrir des débouchés au Soudan.

Quoi qu'il arrive, le Sahara ne conservera d'importance que comme voie de passage. Son commerce n'est qu'un trafic de transit: ce n'est donc qu'à faciliter à tous points de vue la traversée que doivent tendre tous les efforts.

Bibliographie.

Denham, Clapperton et Oudney. *Voyages et découvertes dans le nord et le parties centrales de l'Afrique* trad. Paris, 1826, in-8.
Caillié (René). *Journal d'un voyage à Timbouctou et à Djenné.* Paris, 1830, in-8.
Richardson (J.). *Travels in the great desert of Sahara*, 1845-1846. Londres, 1848, in-8.
Barth (H.). *Reisen und Entdeckungen in Nord und Central-Afrika*, 1849-1855 (*Gotha, Perthes*, 1857, in-8).
— *Travels and discoveries in North and central Africa*, trad. Londres, 1857, in-8.
Daumas (gén.). *Le grand désert.* Paris, 1856, in-8.
Fromentin (Eug.). *Un été dans le Sahara.* Paris, 1857, in-18.
Duveyrier (H.). *Les Touareg du nord.* Paris, 1864, in-4.
Duveyrier. *La confrérie musulmane des Senoussi* (*Bull. Soc. géog.*, 1884).
Mission de Ghadâmès, 1862. *Rapports officiels.* Alger, 1863, in-8.
Rohlfs (G.). *Account of a journey across the Atlas and through the Oasis Tuat and Tidikelt to Tripoli* (*Proceedings*, 1866).
— *Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat. Von Tuat nach Rhadames* (*Peterm. Mittheil*, 1865 et 1866).
Trumelet (col.). *Les Français dans le désert.* Paris, 1863, in-18.

Rohlfs (G.). *Von Tripolis nach Alexandrien*. Brême, 1871, in-8.
— *Kufra, Reise von Tripolis nach der Oasi Kufra*. Leipzig, 1881, in-8.
— *Drei Monate in der libyschen Wüste*. Cassel, 1875, in-8.
Duveyrier (H.). *Voyage dans le pays des Beni-Mzab* (*Tour du Monde*, 1861).
Margueritte (gén.). *Les chasses en Algérie et Notes sur les Arabes du sud*. Alger, 1869, in-8.
Duveyrier (H.). *Historique des explorations au sud de Géryville* (*Bull. Soc. géogr.*, 1872).
Pomel (A.). *Le Sahara, géologie et géographie*. Alger, 1873, in-8.
Duveyrier (H.). *Lettres durant sa mission aux Chotts* (*Bull. Soc. géog.*, 1875).

CHAPITRE IV

ÉGYPTE ET NUBIE

Position et limites. — L'Égypte, limitée au nord par la Méditerranée, à l'est par le canal de Suez et la mer Rouge, à l'ouest par le désert libyque, n'appartient exclusivement à aucune des grandes régions naturelles de l'Afrique du nord : par la sérénité de son ciel, elle fait partie du Sahara; par son delta, elle est méditerranéenne; par l'humidité qu'elle doit à son fleuve, elle est presque une contrée tropicale; par sa forme et sa position enfin, elle fait la transition des pays méditerranéens au Soudan : dans cette partie du continent, la bande étroite occupée par la vallée du fleuve établit des communications à travers le désert entre la Méditerranée et l'Afrique tropicale.

Relief et Climat. — L'Égypte et la Nubie, qui n'en est que la suite sous un autre nom, comprennent sur la carte tout l'espace entre le Sahara et la mer Rouge; mais en réalité l'Égypte n'est qu'une vallée et un delta.

Entre cette vallée et la mer Rouge, un plateau hérissé de chaînes élevant leurs crêtes de granit et de grès à 1 500 et 2 000 mètres, et coupé de vallées profondes, s'étend sur plus de 1 000 kilomètres de la latitude de Souakim à celle du Caire ; mais ce n'est qu'un pays de steppes et de désert. A partir du confluent de l'Atbara au sud il n'y a pas de pluies régulières, et en Nubie les averses manquent pendant des années. Seul le versant de la mer Rouge est plus favorisé : l'énorme quantité de va-

peur d'eau que la chaleur tient en suspension dans l'air au-dessus de cette mer se refroidit et se condense lorsque le vent la pousse contre les montagnes, et il en résulte en hiver des averses qui font parfois couler des torrents temporaires dans les ravins qui descendent vers la mer. Mais de l'autre côté des montagnes côtières s'étend le désert : le sol est nu, l'air est sec : les cadavres se dessèchent en Nubie et tombent en poussière sans se corrompre; le thermomètre passe fréquemment en été de 0° au lever du soleil à plus de 40° dans l'après-midi; bref, tous les phénomènes sahariens s'y observent, et si la vallée du Nil ne venait l'interrompre de son cordon verdoyant, il n'y aurait pas de raison de ne pas prolonger le Sahara jusqu'aux chaînes côtières de la mer Rouge.

Dans cette vallée même, si l'air est rendu plus humide par suite de l'évaporation constante de la nappe d'eau du fleuve, le ciel n'en est pas moins serein comme au désert. Il tombe par an environ 3 centimètres de pluie au Caire. A Alexandrie même, pourtant située au bord de la mer, il n'en tombe guère que 20, et la zone méditerranéenne, réduite à des pluies minimes, ne comprend pas même tout le delta du Nil. Cette diminution tient à deux causes : 1° le rétrécissement de la Méditerranée orientale qui apporte moins de vapeur d'eau; 2° l'absence de montagnes qui puissent la condenser.

Aussi le climat est-il presque aussi chaud que dans le désert même. La moyenne annuelle du thermomètre est de + 20° à Alexandrie, + 22° au Caire, + 26° à Keneh, + 28° à Thèbes : elle augmente à mesure que l'influence des vents de mer diminue. Les écarts de température sont également très grands; il peut y avoir 40° à l'ombre, et geler la nuit suivante.

Le Nil. — L'Égypte véritable, l'Égypte cultivée, n'est que la vallée, large de quelques kilomètres à peine, dans laquelle serpente le Nil, et le delta qu'il forme en aval. Toute la vie du pays est concentrée là; la partie utilisable et habitable du sol ne représente même pas 30 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire l'étendue de la Belgique : c'est dans cet espace restreint que s'est épanouie une des grandes civilisations de l'antiquité.

Comme l'oasis de Khiva et tant d'autres, l'Égypte est fertilisée par un grand fleuve venant d'un autre climat. Le *Nil*, le second fleuve de l'univers par sa longueur, le quatrième par l'étendue des pays qu'il arrose, descend des grands lacs de l'Afrique équa-

toriale, puis traverse le Soudan oriental, et appartient à ces régions par toute la moitié supérieure de son cours. C'est sous ces climats entièrement différents de celui de l'Égypte qu'il reçoit les masses d'eau qui le font grand fleuve. Lorsqu'il entre dans le désert, en aval de *Khartoum*, il roule « une quantité d'eau égale à quatre fois celle de la Loire ou à sept fois celle de la Seine[1] » : c'est ce qui lui permet de fournir encore une course de 2600 kilomètres, pendant laquelle il ne recevra plus aucun affluent permanent, et d'arriver, diminué il est vrai, à la Méditerranée de l'autre côté du désert.

Le Nil est encore à 370 mètres d'altitude à *Khartoum*. Il s'engage dans le plateau de *Nubie*, qu'il descend, échelon par échelon par des rapides et des sinuosités sans nombre. La première descente est près de *Garri*, un peu au nord de Khartoum : c'est ce qu'on appelle la *sixième cataracte*, en partant de la mer. Puis le Nil décrit à l'est, autour du plateau de *Bayouda*, une grande courbe, au cours de laquelle se présentent les rapides nommés cinquième et quatrième cataracte, en aval de *Berber* et vers *Korti*. La troisième cataracte, à *Hennek*, la deuxième à *Ouâdi Halfa*, la première, à *Assouan* consistent également en rapides échelonnés sur plusieurs kilomètres, dans lesquels le fleuve se divise entre des blocs de granit. Il sort des rochers à Assouân, et sa vallée d'alluvions, large de trois à quatre kilomètres, en comprend bientôt une vingtaine. C'est l'Égypte proprement dite. Au Caire commence le delta, large de 200 kilomètres vers la mer, et couvrant de son limon 17000 kilomètres carrés. Le fleuve s'épanche dans la Méditerranée par 2 bouches principales : celle de *Rachid* ou de *Rosette*, la plus considérable, et celle de *Damiette*. D'immenses lagunes, comparables à celles du delta du Rhône, s'étendent derrière les flèches de sable arrondies qui constituent les rivages : ce sont le lac *Menzaleh* à l'est, le lac *Bourlos* au centre, et le lac *Mariout*, de formation plus récente, au sud d'Alexandrie.

L'Égypte ne serait qu'une maigre oasis sans le phénomène de la crue régulière du Nil. C'est la crue qui lui a donné sa prodigieuse fertilité en y accumulant le limon qu'elle charrie. Les pluies équatoriales, qui commencent à *Lado*, sur le Haut-Nil dès le mois d'avril, gonflent le fleuve et portent peu à peu son débit

1. E. Reclus, *Géographie universelle*.

à Khartoum de 300 mètres cubes par seconde à 5 000. Dès le 7 ou 8 juin la crue s'annonce en Égypte par l'eau verdâtre des marais du Haut-Nil. Puis les affluents du Nil qui viennent d'Abyssinie, le Nil bleu et l'Atbara, deviennent à leur tour des torrents d'un demi-kilomètre de large et le Nil ainsi grossi monte de 7 mètres à Khartoum, de 17 mètres à Assouân, de 7 à 8 mètres encore au Caire : c'est à cette inondation du Nil et au limon qu'elle dépose que l'Égypte doit son existence.

Flore et Faune. — La flore et la faune de l'Égypte, exception faite des espèces domestiques, est celle du désert environnant. Les arbres — sauf l'*acacia* — y sont des plus rares; le *dattier*, le *palmier doum* se voient surtout dans la Haute-Égypte. Le *sycomore* rappelle le Soudan. Le *papyrus*, le lotus blanc, plantes caractéristiques des eaux du Nil, ne se voient plus que dans le delta.

Les espèces du désert, *hyène*, *chacal*, *renard*, représentent la faune sauvage; le *chameau* et l'*âne* les bêtes de somme; le lion est inconnu, l'hippopotame et le crocodile même, poursuivis par l'homme, ont disparu du bas-fleuve; on n'y trouve plus que des poissons, et sur ses rives, des masses de *sangliers* et d'oiseaux aquatiques.

Population. — Dans ce pays où le fleuve est tout, presque toute la population est groupée autour de lui. Ce médiocre espace de la vallée du Nil renferme près de 7 millions d'hommes, c'est-à-dire 240 par kilomètre carré : cette densité donne une idée de la richesse du sol.

Mais tout le reste de l'Égypte, près de 1 million de kilomètres carrés, possède seulement une cinquantaine de tribus, métis d'Arabes, de nègres et de Berbères, en tout au plus 200 000 individus. Il y a environ 6 millions et demi d'indigènes sédentaires, 250 000 nomades, et 100 000 étrangers. Six millions sont musulmans, 410 000 chrétiens coptes, 60 000 catholiques, 42 000 grecs orthodoxes, et 15 000 juifs.

La race des habitants sédentaires est aujourd'hui bien mêlée; pourtant on rencontre encore des paysans coptes ou *fellahs* qui ont dans toute sa pureté l'ancien type égyptien. La plupart ont du sang arabe et nègre dans les veines, et des traits infiniment moins beaux.

Géographie politique. — L'Égypte est un état tributaire de la Turquie. Rendue presque indépendante par le génie de Moham-

med-Ali, elle était depuis 1841 la possession héréditaire de sa famille, qui régnait sous la suzeraineté de la Porte. Le contrôle anglo-français établi en 1879 avait placé les finances et, en fait, tout le gouvernement égyptien sous la protection commune de la France et de l'Angleterre. La révolte d'Arabi-pacha contre le contrôle en 1882, suivie du pillage d'Alexandrie, et l'hésitation du cabinet français à intervenir, ont permis à l'Angleterre d'envoyer seule des troupes en Égypte : l'insurrection du Soudan égyptien, le massacre d'une armée en novembre 1883 dans le Kordofan, enfin la prise de Khartoum, lui ont fourni l'occasion de les y garder. Le khédive n'est plus aujourd'hui qu'un instrument entre les mains de l'Angleterre. L'Angleterre place ses fonctionnaires à la tête de tous les services; elle cherche à s'assurer le monopole de la route du Nil et la possession exclusive du canal de Suez, cette œuvre française qu'elle a jadis entravée de toutes ses forces.

L'Égypte proprement dite est divisée administrativement en Haute et Basse-Égypte et en 8 *mohafzas* ou gouvernements : *Alexandrie*, *Rosette*, *Damiette*, *Port-Saïd*, *El Arich*, *Ismaïlia*, *Suez* et *Kosséir*. La capitale est le *Caire* (375 000 hab.). C'est la ville la plus populeuse de l'Afrique et le centre des études musulmanes : son université d'*El-Azhar* compte une douzaine de mille étudiants. Le Caire rivalise avec Alger par les institutions européennes : école de médecine et de pharmacie, bibliothèque, observatoire, Société de géographie, Institut égyptien, etc. — Il est sans rival par les trésors d'art entassés dans son musée, collection unique due surtout aux recherches de deux Français, Auguste Mariette et M. Maspero.

Jusqu'en 1884, la *Nubie*, le *Haut-Nil*, le *Kordofan*, le *Dar-For* formaient ensemble le *Soudan égyptien*, sous les ordres d'un gouverneur général résidant à *Khartoum*. Maintenant toutes ces provinces sont au pouvoir d'une insurrection musulmane; les postes anglais ne dépassent guère la deuxième cataracte, Ouâdi Halfa, c'est-à-dire la limite de l'Égypte proprement dite.

Les oasis du désert libyque rattachées à l'Égypte sont El-*Khargueh* (3000 hab.) *Dakhel* (17000 hab.) *Farafrah* et *Siouah* (6000 hab.), l'ancienne oasis de Jupiter Ammon. La région de la mer Rouge était divisée en deux provinces : *Souakim* et *Massaouah*. Les Italiens se sont fait céder par diverses conventions la baie d'*Assab* et *Massouah*, d'où ils pénètrent mainte-

nant dans le nord de l'Abyssinie. De son côté, l'Angleterre a occupé Souakim, pour tenir la route de caravanes qui rejoint la boucle du Nil à *Berber*. Les Italiens voudraient bien s'emparer d'une autre route, qui mène de Massaouah à Khartoum par la place forte de *Kassala*, en ce moment au pouvoir des derviches; mais l'Angleterre s'y est opposée jusqu'ici.

Géographie économique. — On sait que c'est aux inondations du Nil et au précieux limon qu'il dépose que l'Égypte doit pour une grande part la fécondité de son sol. L'abondance des récoltes dépend donc uniquement de la régularité des inondations. Si elles sont trop abondantes ou trop pauvres, si elles viennent quelques jours trop tôt ou trop tard, les moissons peuvent être compromises et amener la famine à bref délai. C'est l'histoire des vaches maigres et des vaches grasses, et c'est justement pour prévenir ce fléau que les gouvernements de l'Égypte ont de toute antiquité apporté tous leurs soins aux grands travaux d'irrigation et d'aménagement des eaux.

Deux systèmes ont été de tout temps en présence : l'inondation par bassins, l'irrigation par canaux. L'inondation par bassins dispense, il est vrai, de toute culture; le Nil dépose chaque année sur le sol le limon fécondant qui renouvelle indéfiniment la fertilité de la terre, sans qu'il soit besoin de la retourner. Les instruments sont inutiles et sont encore les mêmes qu'au temps d'Abraham, ou tout au moins d'Hérodote; le fellah ne travaille qu'avec la main; dès que l'eau se retire, il jette la semence sur la terre encore tout amollie par les eaux, et pour l'enterrer il se contente de lâcher dans ses champs ses porcs ou ses bœufs. Mais il faut que l'eau reste au moins soixante-dix jours dans chaque bassin pour y déposer les matières fertilisantes d'avril à octobre; la culture est donc pendant cette période complètement arrêtée et le sol ne produit qu'en hiver. C'est le système encore employé dans toute la Haute-Égypte.

L'irrigation par canaux a précisément l'avantage de laisser la terre libre durant l'année entière et permet de lui demander annuellement plusieurs moissons successives. Elle a remplacé dans la plus grande partie du delta la submersion. Tout un réseau serré de canaux sillonne déjà la Basse-Égypte sur près de 4000 kilomètres de longueur. Quand les champs sont trop élevés au-dessus du niveau général des eaux, les indigènes emploient de grossières machines agricoles; le « *chadouf* » est

une sorte de panier qui peut au moyen d'un levier à grands bras porter l'eau à 3 ou 4 mètres de hauteur. Le « *sakieh* » est une roue mue par les bœufs ou les ânes. Les Européens ont à leur tour construit de puissantes pompes à vapeur; on en compte déjà plus de cinq cents.

Ce système permet à la fois les cultures d'été et d'hiver. Pendant cette dernière saison on plante et on récolte les *céréales*; la période estivale, qui est de beaucoup la plus féconde, voit mûrir le *riz*, les *légumes*, les *fruits*, les melons et toutes les plantes industrielles, le *coton*, le *tabac*, l'*indigo*, la *canne à sucre*. Dans les champs où la moisson peut se faire en août ou en septembre, on sème immédiatement d'autres plantes, dont la période de maturation est réduite à soixante ou soixante-dix jours, comme le maïs, le sorgho, le sésame : ce sont les cultures d'automne.

Ce système de production intensive offre à son tour plusieurs inconvénients. Il nécessite d'abord de grands travaux qui sont bien loin d'être terminés. Il faut compléter le réseau des canaux, nettoyer sans cesse les rigoles existantes, créer des barrages. Mais surtout il est à craindre que la fertilité de la couche superficielle du sol ne diminue rapidement, maintenant que le Nil ne dépose plus chaque année de nouvelles couches de limon. Il faudra recourir alors aux engrais; les alluvions du Nil s'épuiseront comme celles de tous les autres grands fleuves, comme celles par exemple du Mississipi, et l'épuisement sera d'autant plus rapide qu'aux anciens produits de l'agriculture égyptienne se sont ajoutées d'autres cultures particulièrement épuisantes : le tabac, le coton, la canne à sucre.

AGRICULTURE. — L'état des cultures est encore tout à fait rudimentaire. Les fellahs, qui sont une des richesses de l'Égypte par la modicité extrême des salaires dont ils se contentent, travaillent peu et mal, abrutis qu'ils sont par la misère, découragés par la rapacité du fisc : les produits qu'ils récoltent sont en général médiocres. Le blé, mal récolté, saturé de sel, peu riche en gluten, n'est pas estimé sur les marchés d'Europe; les fibres de coton sont pleines d'impuretés; l'indigo est brûlé, etc. De grands progrès restent à accomplir de ce côté à l'agriculture égyptienne.

Enfin, tout un bon tiers du delta reste encore improductif. C'est la région des sables du littoral qui s'étendent depuis le

lac Mariout jusqu'au lac Menzaleh. De puissantes usines hydrauliques ont déjà été construites pour travailler au dessèchement des marais; mais l'œuvre est à peine commencée.

A toutes ces raisons qui expliquent pourquoi l'Égypte se trouve aujourd'hui dans un état si précaire, il faut ajouter une dernière cause humaine. Il ne semble pas que l'administration des Anglais ait été très favorable aux progrès de l'agriculture dans les pays du Nil. Nous ne voulons même pas parler des conséquences très fâcheuses que les événements politiques ont pu exercer de ce chef; mais les ingénieurs dont le gouvernement britannique a inondé le pays appartenaient aux services de l'Inde. Ils ont cru découvrir le Nil, et ont prétendu y appliquer les procédés en usage pour l'aménagement des eaux de l'Indus et du Gange, fleuves très différents d'origine, de nature et de rôle. De là une série de maladresses, qui n'ont eu pour résultat que de rendre le Nil plus torrentiel, et qui ont été beaucoup plus nuisibles qu'utiles à l'agriculture.

Les *céréales* et les *légumes* occupent environ la moitié des terres cultivées : 1 250 000 hectares. Ce chiffre n'est d'ailleurs qu'approximatif; le service de statistique organisé jadis par Amici-bey a été supprimé, et il est difficile d'avoir des données récentes et précises.

Une bonne récolte moyenne produit, d'après les rapports consulaires :

6 à 8	millions d'hectolitres	de blé.
2 à 4	—	d'orge.
5 à 6	—	de maïs.

Cette variation si grande dans les chiffres de production dépend du résultat plus ou moins favorable des inondations annuelles du fleuve.

Les *céréales* proprement dites, le blé et l'orge sont cultivées surtout dans la Haute-Égypte. Le *riz* n'est planté sur une grande échelle que dans les provinces de Beherat, Garbieh, Dakarlieh; la production ne suffit pas au reste à la consommation locale.

Les *légumes* sont une des principales ressources du pays. Outre les pois, qui sont au premier rang, il convient de citer les fèves et les lentilles. Le sol humide convient à merveille à ce genre de produits. On cultive en grand dans toute l'Égypte les *dattiers*, qui donnent des produits excellents.

La *canne à sucre* est plantée spécialement dans l'ancien domaine particulier du khédive, la Daïra-Sanieh » devenu depuis domaine d'État. Elle couvre une superficie de plus de 20 000 hectares et la production s'est accrue dans des proportions considérables. Elle atteignait dans les dernières années 55 000 tonnes valant près de 30 millions de francs. La plus grande partie des produits sont envoyés à Marseille.

Le *café*, dont on avait tenté la culture, n'a pas donné de résultats satisfaisants. La production du *tabac* n'est pas non plus très importante, elle ne dépasse pas un million de kilogrammes. La consommation locale, très considérable, nécessite une importation quatre fois plus forte.

Le *coton* a été introduit en Égypte dans la première moitié du dix-neuvième siècle par le Français Jumel. Lors de la guerre de Sécession la culture de la précieuse fibre avait pris une extension rapide. L'Égypte a naturellement souffert de la reprise des affaires en Amérique. Mais le climat sec des pays du Nil, joint à l'humidité artificielle du sol, convient à merveille à ce genre de culture; aussi l'Égypte est-elle restée malgré tout un des pays producteurs de coton les plus importants du monde. 400 000 hectares sont cultivés en cotonniers, particulièrement dans le delta; mais c'est une exploitation difficile et coûteuse, qui ne peut se faire avec profit que dans les grandes propriétés où l'entretien des canaux est assuré. L'exportation atteint, année moyenne, 30 millions de kilogrammes. La graine du coton a elle-même en Égypte une grande valeur marchande. L'huile qu'on en retire sert dans le pays même à l'alimentation des fellahs, et on l'emploie dans le Royaume-Uni à la fabrication des savons.

Le *henné* fournit à la fois de la poudre employée dans la teinture et des eaux de senteur. Les nombreux *rosiers* du Fayoum servent à la préparation de l'huile et de l'eau de roses.

Les oasis du désert de Libye fournissent, outre les dattes, de grandes quantités de *gommes* et cultivent l'arbuste à *manne*.

Ce sont les *ânes* qui sont le plus généralement employés pour les transports. Leur nombre est considérable et la race est très belle. Les *bœufs* dans la Haute-Égypte et les *buffles* dans les champs marécageux du delta sont employés au labour et surtout au décorticage des grains; leur cuir est très estimé pour la fabrication des outres, et leur poil sert à la préparation des

toiles à tentes. La viande du *mouton* est la nourriture animale la plus répandue, mais la laine est grossière. Les *chèvres*, les *porcs*, la *volaïlle* abondent aussi dans tout le pays.

Des espèces variées de *poissons* sont pêchées sur les côtes de la Méditerranée, dans les lagunes du littoral et dans les différents bras du Nil. 440 barques sont employées à cette industrie sur le seul lac de Menzaleh.

Telles sont les principales ressources de l'agriculture dans la région du Nil inférieur. On voit qu'elles sont variées et nombreuses; et l'on comprend ainsi comment l'Égypte a pu suffire, dans l'antiquité, à nourrir une population plus nombreuse encore que de nos jours.

Mais l'Égypte ne renferme ni bois, ni charbon, ni minerais. L'*industrie* y aura donc elle-même un caractère tout agricole.

Les *pierres à bâtir* existent toutefois en dépôts abondants, qui ont rendu possibles ces grandes constructions dont les ruines ont survécu : pyramides, palais, etc. On extrait le porphyre et diverses autres pierres précieuses, grenat, etc., des carrières d'Assouan. De riches gisements d'albâtre et de marbre à Siout, à Esneh, fournissaient jadis des matériaux estimés pour les œuvres artistiques. Les côtes de la mer sont bordées de salines, à Damiette, à Rosette, à Souakim, et le sel est encore extrait des lacs Natron. Le salpêtre se tire du Fayoum et le soufre vient de la mer Rouge. On a récemment découvert enfin non loin de cette mer, à 300 kilomètres au sud de Suez, des sources de pétrole que les Égyptiens ont exploitées déjà dans l'antiquité. On se propose d'amener le pétrole de Jemsah, le lieu d'exploitation, au moyen de tuyaux de fonte, à Suez et de là à Port-Saïd, d'où on l'expédierait directement en Asie et en Europe.

L'INDUSTRIE proprement dite ne comprend guère que les industries textiles et les raffineries. Le centre de l'industrie cotonnière est le Caire. On trouve encore des manufactures actives à Alexandrie, à Girgeh, à Siout. Les raffineries les plus nombreuses sont également installées au Caire et dans la Haute-Égypte. A ces industries, organisées d'après les méthodes modernes suivies en Europe ou en Amérique, il faut ensuite ajouter tous les objets fabriqués à la manière orientale par de nombreux artisans disséminés dans tout le pays. Les soieries, les cotonnades, les toiles, les châles, ainsi produits, sont livrés chaque année au commerce pour une somme importante. Les poteries

d'Edfou sont encore célèbres, et la bijouterie égyptienne est renommée.

Au point de vue du COMMERCE, l'Égypte joue dans le monde un rôle important. Ce pays, dont la nature semblait avoir f. t une région complètement fermée, entre deux déserts stériles et qui n'a pas même de bons ports, se trouve être à l'heure présente un des grands carrefours du monde. Il est d'abord le lieu de passage entre la Méditerranée et la mer Rouge, c'est-à-dire, depuis l'ouverture du canal de Suez, entre l'Europe et l'extrême Orient. C'est, en second lieu, un intermédiaire naturel entre l'Asie et l'Afrique. Le Caire est le point de rencontre naturel de toutes les caravanes, de tous les pèlerinages qui se dirigent vers la Mecque de tous les pointe de l'Afrique. Le Nil est enfin une des principales portes de sortie de tout le continent noir.

Les relations à l'intérieur sont assurées surtout par les *voies navigables* naturelles ou artificielles. Les canaux d'irrigation, rendent au commerce non moins de services qu'à l'agriculture, Le principal est le canal Mahmoudieh, qui rattache Alexandrie au Nil et au Caire.

De bonnes *routes* sont difficiles à construire et plus encore à entretenir sur ce sol peu ferme. Ce sont encore les digues du Nil ou les berges des cananx qui sont les meilleures voies de communication par terre.

L'établissement des *chemins de fer* présentaient également de grands obstacles. Le réseau s'est pourtant développé avec rapidité ; l'Égypte comptait, en 1890, plus de 2 000 kilomètres en exploitation. L'activité des relations par voies ferrées ne peut manquer de prendre une grande extension, quand les lignes égyptiennes pénétreront plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, où elles ne dépassent pas aujourd'hui Siout, à 500 kilomètres du sud du Caire. Une compagnie américaine songe à construire une ligne qui de Port-Saïd ou d'un autre point quelconque du canal de Suez gagnerait Damas et desservirait ainsi toute la Syrie. Actuellement les lignes fréquentées sont celles qui conduisent d'Alexandrie au Caire et à Suez.

Les *lignes télégraphiques* sillonnent l'Égypte sur 5 800 kilomètres. La plus grande partie est exploitée par l'administration du khédive; le trajet Alexandrie-Suez, qui unit les câbles de la Méditerranée à ceux de la mer Rouge, est entre les mains d'une compagnie anglaise.

Le commerce en Égypte se fait suivant quatre grandes directions :

1° Les caravanes africaines apportent au Caire les marchandises du Maroc et du Fezzan : maroquins, babouches, burnous et tapis. Le Soudan envoie tous les produits qu'il fournit ; un des plus importants objets de ce trafic est encore constitué par les esclaves, dont la vente clandestine sur les marchés du Caire est plus ou moins tolérée par le gouvernement ; l'ivoire, les plumes d'autruche, les gommes, les peaux, les cafés d'Abyssinie, méritent ensuite d'être cités.

2° D'Asie, l'Égypte reçoit par les caravanes de Syrie des fruits, des huiles, des soieries ; les négociants d'Arabie lui vendent du café, des armes, des pelleteries.

En Afrique comme en Asie, l'Égypte expédie en retour les produits de son propre sol, ou ceux qu'elle reçoit d'Europe.

3° Les relations de l'Égypte avec l'Europe sont donc alimentées déjà pour une bonne part, par le commerce de transit, dont il est difficile d'évaluer séparément la valeur. Elles atteignent environ 600 millions de francs, dont 350 millions reviennent à l'exportation.

Ce sont naturellement les produits agricoles qui forment le contingent principal des *ventes à l'étranger*. Le coton y figure à lui seul pour 225 millions en 1891, les fèves pour 22 millions, le sucre pour 14 millions.

Les tissus sont au premier rang des *importations*. Les métaux et machines, les houilles et matières combustibles trouvent un abondant débouché dans ce pays si pauvre en minerais. Le tabac, les boissons, le bétail, les denrées coloniales constituent ensuite les achats les plus importants.

L'*Angleterre* fait environ la moitié de ce commerce (300 millions en 1891). C'est Londres qui reçoit la plus grande quantité du coton égyptien.

La *Turquie*, la *France* et la *Russie* viennent au second rang (environ 50 millions chacune). La France vend à l'Égypte des soieries et des draps, des vins et des liqueurs, de la quincaillerie, des articles de Paris ; elle en reçoit pour une valeur à peu près équivalente du coton, des graines oléagineuses, des fruits, des gommes. Notre commerce avec l'Égypte a diminué ; c'était une conséquence facile à prévoir du désintéressement

dont notre gouvernement a fait preuve dans les affaires politiques de ce pays.

L'*Autriche* et l'*Italie* font chacune avec l'Égypte pour 25 millions d'affaires.

C'est le port d'*Alexandrie* qui importe et qui exporte la totalité des marchandises achetées ou vendues par l'Europe en Égypte. Le mouvement de son port est de 3 500 000 tonnes, entrées et sorties réunies. Le pavillon d'Angleterre entre dans ce total pour la moitié.

4° Le *commerce de transit*, par le canal de Suez, est énorme. Il est inutile d'insister sur l'importance extraordinaire de cette voie naturelle de communication, conçue et exécutée par un Français, à l'aide de capitaux en grande partie français. Il est inutile de rappeler tous les obstacles opposés à sa construction par la jalousie malveillante de la puissance qui devait le plus en profiter. L'ouverture du *canal de Suez* est en tous cas l'événement qui a le plus contribué au développement prodigieux que la marine et le commerce ont pris depuis vingt ans. En diminuant de moitié la distance entre l'Europe et l'Inde, elle a eu pour premier résultat de substituer peu à peu la marine à vapeur à la marine à voiles.

Le trafic s'est à son tour développé avec une telle rapidité (6 780 000 tonnes en 1889) que le canal, ouvert à peine depuis vingt ans, est aujourd'hui reconnu insuffisant. Les Anglais les premiers ont projeté la construction d'un second canal, parallèle au premier, ou coupant transversalement le delta, en prolongement du canal Mahmoudieh. Mais la Compagnie de Suez a le monopole de toute création de canal entre les deux mers; après de longues négociations, elle s'est engagée à exécuter tous les travaux nécessaires pour assurer la rapidité et la régularité du transit. Il a été convenu que le canal actuel sera élargi ou qu'un nouveau sera creusé quand le mouvement annuel dépassera 10 millions de tonnes.

Six puissances maritimes participent surtout au trafic du canal: les Anglais viennent en tête absorbant les trois quarts du tonnage : c'est pour eux le chemin de l'Inde et de l'Australie. Les Allemands tiennent le second rang ; la France le troisième. Le quatrième appartient aux Hollandais. C'est par cette voie que les Hollandais entretiennent des relations avec les îles de la Sonde. Les Italiens tombent au cinquième. Les na-

vires du Lloyd austrohongrois occupent enfin une place appréciable.

Le canal s'étend sur une longueur de 160 kilomètres. La largeur est de 70 à 100 mètres à la surface, de 22 sur le fond. La profondeur dépasse 8 mètres. *Port-Saïd*, fondé à l'entrée sur la Méditerranée, est un immense dépôt de charbon où peuvent s'approvisionner les paquebots au long cours. *Suez* à l'extrémité opposée, sur la mer Rouge, prend une grande importance. Le mouvement de son port indépendamment de celui du canal, dépasse 1 800 000 tonnes. *Ismaïlia* est le principal garage, situé vers le milieu du trajet.

En principe, le canal de Suez est neutre, et cette neutralité a été reconnue formellement par une convention récente conclue entre les grandes puissances maritimes. Le canal ne peut être bloqué par aucune puissance; et chacune d'elles se trouve sur le pied d'égalité.

Mais on ne peut nier qu'en fait les Anglais y exercent, par l'énormité même du trafic fait sous leur pavillon, une prépondérance réelle; ils n'ont rien négligé d'ailleurs pour s'en rendre au besoin les maîtres : Gibraltar, Malte et Chypre dans la Méditerranée, Périm et Aden dans l'océan Indien, gardent les passes qui y mènent. L'occupation prolongée de l'Égypte ne doit laisser enfin aucune illusion à cet égard; l'intervention des troupes anglaises dans ce pays, si malheureusement abandonné par la France, n'a pas en réalité d'autre but que de permettre à cette puissance de surveiller de près et de tenir, pour ainsi dire, sous sa main, ce passage international.

C'est ainsi que l'Égypte a payé cher les avantages de sa position. Il ne semble pas en effet qu'elle ait beaucoup gagné en prospérité sous l'administration britannique. Le plus clair résultat de l'occupation a été de faire perdre au pays un de ses principaux débouchés, le Soudan.

CHAPITRE V

ABYSSINIE

Position. — L'Abyssinie, située entre le 6e et le 15e degré de latitude nord, et le 32e et le 44e de longitude est, occupe par son relief et son climat particuliers une place à part dans le continent africain.

Relief. — L'Abyssinie peut être comparée à une grande citadelle qui domine de haut les plateaux de l'Afrique orientale. C'est, en y comprenant au sud le pays de *Kaffa* qui en fait partie dans la nature, un grand ovale de montagnes qui se dressent sur un socle de plus de 1000 mètres au-dessus des rivages de la mer Rouge, du pays des Danakil et des Galla, du Soudan égyptien et des steppes qui s'étendent entre Berber et Souakim.

Cette masse compacte est en général redressée vers l'est, inclinée vers le Nil. La grande arête en est le *rebord oriental* : sur plus de 1 000 kilomètres une chaîne court du nord au sud; vue de l'est, c'est comme une muraille gigantesque, qui a déjà 2400 mètres près de Kasen, vis-à-vis de Massaouah, atteint 3180 mètres au mont *Souwaira* au sud de la baie de Zoula, plus de 3300 mètres au massif d'*Angol* et dépasse encore 3000 mètres dans le *Choa*. Ce soulèvement abyssin est dans le même axe que la grande crête de l'Afrique équatoriale, et peut-être même celle-ci en est-elle le prolongement direct, car les explorations de MM. Teleki et von Hoehnel, au sud du pays de *Kaffa*, signalent des deux côtés du lac Rodolphe des chaînes de volcans courant du nord au sud.

La chaîne abyssine n'est montagne que du côté de l'est. Sur l'autre versant commencent les *plateaux* qui forment la masse de l'Abyssinie, plateaux d'altitude fort différente, et hérissés eux-mêmes de montagnes.

Au nord, celui des *Bogos*, en face de Massaouah, est relativement bas : il n'a guère que 1400 mètres vers son centre Keren, et les cimes atteignent rarement 2000 mètres.

Les plateaux de *Hamâsen* (Asmara) et du *Tigré*, situés plus au sud, ont déjà une altitude minima de 1800 à 2000 mètres à l'ouest et s'élèvent encore vers le rebord oriental. (La ville

d'Adoua est à 1960 m., celle d'Adigrat à 2320 m., celle d'Antalo à 2410 m.). Les cimes sont hautes (Semayata 3090 m. au-dessus d'Adoua).

De l'autre côté du Takazzé, le *Simên* ou *Simiên*, énorme plateau volcanique, s'élève tout d'un bloc à une hauteur moyenne de plus de 3000 mètres, avec des cimes de 4000 à 6000 mètres de hauteur. Cette masse est comparable à celle de l'Oetzthal, le grand plateau alpestre du Tyrol.

Au sud du Simên, le *Lasta*, entre le Takazzé et la chaîne de

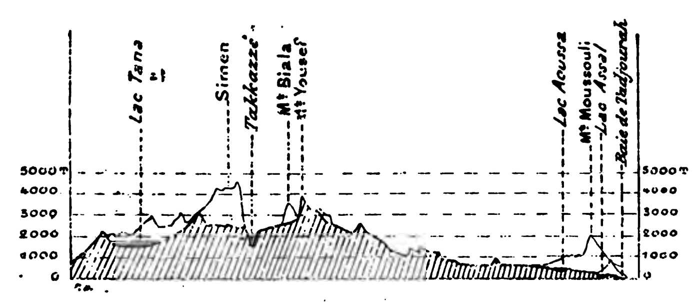


Fig. 4. — Profil de l'Abyssinie (d'après Reclus).

l'est, a également des monts de 3800 mètres (mont Biala, etc.), et l'énorme *Goûna* s'élève à 4200 mètres.

Une dépression relative, celle du lac *Tana*, qui semble être la suite de l'axe d'affaissement marqué par le golfe de *Tadjourah* et le lac d'*Assal*, échancre au sud-ouest les hautes terres : le lac Tana n'est qu'à 1 750 mètres et les plateaux environnants à 1800 et 2000.

Mais, au sud, le massif volcanique du *Godjam* s'élève de nouveau comme une gigantesque citadelle qui au centre (plateau de Tchok) dépasse 4000 mètres.

Enfin, dans le pays montueux de *Kaffa*, les sommets atteignent près de 3700 mètres (mont Kalo 3250 m., mont Egan 3090 m., mont Hotta, au sud, 3680 m.), et les vallées sont encore à 1800 et 2000 mètres de hauteur (ville de Bonga 1880 m., ville de Saka, 1800 m., de Modjer 2160 m.).

L'Abyssinie peut en somme être considérée comme une masse de hautes terres que les forces volcaniques ont bouleversées, au point qu'il est difficile d'en reconnaître la pente générale.

Partout on trouve des laves trachytes, basaltes; certains volcans, le *Dofané* dans le Choa, et l'*Erteali*, fument encore; les solfatares et les tremblements de terre sont fréquents sur tout le versant de la mer Rouge.

Climat. — Le relief si remarquable de l'Abyssinie lui a donné un climat spécial. Par sa latitude, elle appartient à cette partie de l'Afrique où tombent des pluies d'été et qui passe en même temps pour une des plus chaudes contrées de la terre : le Soudan. En effet, l'Abyssinie reçoit comme le Soudan oriental, ses pluies d'été des vents de l'est et du sud-est. Mais on sait combien le changement d'altitude modifie le climat d'un pays. On trouve, en s'élevant sur les plateaux, une température de plus en plus froide (0°,57 par 100 m. d'élévation sous cette latitude), et si les montagnes sont assez hautes, on peut subir en quelques jours les mêmes variations de climat qu'un voyageur éprouverait en quelques semaines s'il se dirigeait vers le nord usqu'à la zone glaciale.

L'Abyssinie échappe donc par sa hauteur au climat du Soudan, et on y rencontre toute l'échelle successive des climats. Les savants ont classé les pays abyssins en trois zones principales :

1° La *qolla* ou *Koualla*, zone tropicale qui comprend toutes les régions où règne encore le climat soudanais, grandes chaleurs et pluies d'été bien marquées, c'est-à-dire tous les pays au-dessous de 1 800 mètres de hauteur. La grande chaleur de cette partie de l'Afrique a eu pour effet de reculer les limites de cette zone chaude plus haut qu'en Amérique : l'isotherme de 20 degrés, qui marque la fin des terres chaudes au Mexique, se rencontre déjà à 1 000 mètres de hauteur. Le versant est de l'Abyssinie est trop raide pour que la *qolla* y forme une zone de quelque largeur; mais à l'ouest, elle forme autour des hauts plateaux une ceinture de 100 à 200 kilomètres de large, et pénètre dans l'intérieur même par les vallées profondes du Takazzé et autres qui entaillent le plateau. C'est dans ces gorges, où aucun souffle de vent ne rafraîchit l'air, que la chaleur est la plus grande : le voyageur qui y descend croit entrer dans un four. Les parties basses autour du lac *Tana* (1 800 m.) sont encore à demi tropicales; les rives sont malsaines et bordées de plantes tropicales comme les vallées inférieures.

2° La *voïna-dega*, ou zone moyenne, de 1 800 à 2 400 mètres,

est de beaucoup la plus étendue de l'Abyssinie. Voïna-dega veut dire plateau de la vigne; c'est dire qu'on y rencontre une chaleur constante, à peine plus élevée que celle de la Méditerranée. Ainsi Gondar (1900 m.) a une moyenne annuelle de 19°, sans que le mois le plus froid ait moins de 16°. C'est une chaleur annuelle légèrement supérieure à celle du sud de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce; mais comme nous sommes dans un pays où les pluies tombent en été et modèrent la température, on n'observe pas les chaleurs qui rendent les mois d'été si insupportables dans le midi de l'Europe. La moyenne du mois le plus chaud, avril, ne dépasse guère 23° à Gondar : ainsi cette partie de l'Abyssinie est à la fois plus chaude que le sud de l'Europe et pourtant plus tempérée. Les pluies ressemblent encore à celles du Soudan : elles tombent en été, et durent plus longtemps dans le sud que dans le nord; à Gondar, il pleut du 20 juin environ jusqu'à la fin de septembre, tandis qu'au nord d'Adoua les seuls mois pluvieux sont juillet et août; il tombe en moyenne 1 mètre d'eau par an, sauf au nord, où la quantité varie beaucoup de 20 à 80 centimètres. Aussi le Tigré est-il plutôt une steppe, avec des variations de température qui rappellent celles de la Nubie.

3° La *dega* ou zone froide, au-dessus de 2400 mètres, est moins bien connue. La température annuelle y varie probablement, dit Dove, de 16° à 7° et 8° vers 3900 mètres de hauteur, et les froids nocturnes deviennent considérables. L'armée anglaise a eu à supporter, à 3200 mètres, une gelée de — 4° le 28 mars. Dans les alpes du Semiên, de 3900 à 4200 mètres, on a, en hiver, — 4° à — 1° le matin, + 7° à + 9° à midi; le thermomètre peut tomber sur les cimes à — 8°. Ces basses températures favorisent les condensations, et bien que la plus grande partie des pluies tombe aussi en été, aucune saison n'en est dépourvue, et la neige se conserve parfois sur les cimes pendant toute l'année. La limite des neiges, qui est à 4400 mètres pendant la saison plus sèche, descend à 3500 mètres en été. La grêle est également fréquente. La quantité d'eau tombée doit être considérable : les hauts sommets, comme la Goûna, sont même pendant la saison sèche très-souvent enveloppés de nuages, et il pleut dans la haute montagne pendant des jours entiers.

Hydrographie. — Le régime des rivières en Abyssinie est

celui des torrents. Les eaux tombant en cascades de plateau en plateau, ont comme dans les montagnes Rocheuses, entaillé leurs assises et creusé des cluses profondes, aux parois souvent à pic. Ainsi l'érosion a contribué au moins autant que le volcanisme à accidenter le relief abyssin; les eaux, au lieu de servir de chemin, ont isolé les plateaux les uns des autres : en toute saison, le lit des rivières est un précipice au fond duquel il faut descendre pour remonter péniblement de l'autre côté, et quand les eaux torrentielles y bouillonnent, ce sont des fossés infranchissables pendant des semaines.

A l'est, la pente est tellement rapide que les vallées se réduisent à des défilés à pic ouverts dans la chaîne bordière. Ce sont les portes de l'Éthiopie de ce côté : l'armée anglaise a utilisé, en 1868, celui de *Koumaïli* pour s'élever sur le plateau.

Au nord, deux oued, le *Khor-Baraka* et son affluent l'*Anseba*. descendent du plateau d'Asmara et se sont frayé une vallée le plus souvent à sec du sud au nord vers la plaine de Tokar, suivant ainsi la direction du principal soulèvement de l'Abyssinie.

Les grandes vallées suivent la pente générale du pays vers l'ouest. L'*Atbara* descend du rebord du plateau de Tana, mais ses affluents traversent l'Abyssinie de part en part : le *Mareb* sort du plateau d'Asmara presque vis-à-vis de la source de l'Anseba, et décrit une grande courbe qui isole l'Asmara du Tigré; le *Takazzé* descend du massif d'Angol dans la chaîne orientale, et serpente successivement vers l'ouest, le nord et le nord-ouest, à une grande profondeur au-dessous des plateaux environnants: il n'est déjà plus qu'à 1 300 mètres d'altitude à son premier coude, et sépare ainsi par un abîme le Gondar et le Simên de l'Abyssinie orientale et du Tigré. L'Atbara, grossi par ce torrent qui lui apporte les pluies de la moitié de l'Abyssinie, devient en été un fleuve redoutable d'un demi-kilomètre de large, de 3 à 6 mètres de profondeur, et contribue ainsi puissamment à la crue du Nil. Pendant la saison sèche, il est à sec dans son cours inférieur. Le Mareb ne rejoint l'Atbara que rarement; d'ordinaire il est absorbé par les irrigations à sa sortie dans la plaine.

Le *Bahr-el-Azrêk*, ou Nil Bleu, sert d'émissaire au lac *Tana*, et contourne le massif du Godjam par une courbe immense qui fait rassembler ce plateau à une citadelle entourée sur trois côtés par un fossé profond. Il doit au lac Tana (2 980 kil.

carrés, cinq fois le lac de Genève) un débit régulier qui lui fait atteindre le confluent de Khartoum en toute saison; c'est pourtant d'ordinaire une rivière assez maigre et impropre à la navigation. Mais quand les abondantes pluies d'orage se mettent à tomber sur les plateaux, les profondes cluses se remplissent en un clin d'œil d'une eau grondante qui balaye tout sur son passage, et le Nil bleu devient à Khartoum plus puissant que le grand Nil lui-même.

On connaît mal les fleuves du versant sud. Deux au moins acquièrent un développement considérable en longeant la base des plateaux: l'*Aouach*, né dans le sud-ouest du Choa, décrit une courbe inverse de celle du Nil bleu, vers l'est; c'est dans son cours supérieur un fleuve considérable, de 50 mètres de large et au moins 1 mètre d'eau (les crues montent à 15 et 18 m.); mais comme tous les fleuves qui pénètrent dans les steppes, il décroît progressivement et n'atteint pas la mer: il s'arrête à environ 100 kilomètres de la baie de Tadjourah et remplit le bassin fermé du lac d'*Aoussa*. L'*Ouma* ou *Oumo* a été entrevue par M. d'Abbadie, qui l'avait prise pour une branche du Nil; le voyage de M. Borelli à travers le pays de Kaffa, joint aux informations de MM. le comte Teleki et von Höhnel venus du sud, permettent d'affirmer qu'elle coule du nord au sud, et se jette dans le lac *Rodolphe* ou *Basso-Narok*, tandis que les eaux descendues de l'ouest du Kaffa vont probablement rejoindre le *Sobat*.

Flore. — La flore, expression fidèle du climat, diffère d'aspect à mesure que les plateaux s'élèvent. Une végétation exubérante correspond au climat tropical de la qolla. Il y a jusqu'à 200 espèces arborescentes: les forêts de *tamaris*, *acacias*, *sycomores*, *palmiers*, *bambous* hauts de 10 mètres, forment au fond des vallées du Mareb et du Takezzé comme un ruban de forêt vierge. A 1 400 mètres encore, M. Rohlfs a rencontré une forêt de baobabs d'une grosseur prodigieuse, et des plantes tropicales (palmiers, bananiers) croissent jusque sur les rives du Tana, à 1 750 mètres de hauteur.

Au-dessus de 1 800 mètres, la flore de la voïna-déga a été comparée par le naturaliste Schweinfurth à celle du sud de l'Europe. La forêt est devenue rare: elle n'a plus que 30 espèces. La plante caractéristique est la *vigne*; elle croît dans toute l'étendue de cette zone, de 1 800 à 2 400 mètres. L'*olivier*, le *myrte*, le *citronnier*, le *grenadier* font également songer aux

pays de la Méditerranée, tandis que les grands *euphorbes*, les palmiers sauvages rappellent qu'on est en Afrique.

La flore de la zone vraiment tempérée, la dega, est encore plus nettement européenne. L'*if*, le *genévrier* (souvent énorme), l'*olivier sauvage*, le *rosier*, les *bruyères*, enfin de magnifiques *gazons* la caractérisent. Sur les cimes on retrouve les *rhododendrons*, *moussés* et *lichens* de nos Alpes.

Faune. — Les zones de la faune abyssine sont moins tranchées. L'*hippopotame*, l'*éléphant* et le *crocodile* ont remonté les gorges des rivières jusque vers leurs sources, et peuplent également le lac Tana. Pourtant le *lion*, le *zèbre*, la *girafe*, le *chameau* ne dépassent guère la qolla; par contre le *cheval*, le *bœuf*, le *mouton* se trouvent surtout dans la zone moyenne. Il y a des *bouquetins* sur les crêtes du Simên comme dans les Alpes.

Population et géographie politique. — L'influence du climat se fait encore mieux sentir sur la répartition des trois millions d'habitants que compte l'Abyssinie. Les profondes vallées boisées de la qolla n'ont pas de population sédentaire: le séjour en est mortel pour les Africains eux-mêmes; il n'y a pas un village sur le Mareb, ni sur le Takazzé. Les plateaux de la qolla qui forment ceinture à l'ouest sont peuplés, mais bien peu encore. Les bourgades qu'on y trouve, *Fazokl*, *Rosérès*, sont situées à la lisière des steppes soudaniennes, plus salubres. Les *Changalla*, tribus à demi-nègres, sont les habitants de la qolla; les Abyssins des hautes terres redoutent à bon droit cette région: sur 140 qui résidaient à *Metemmeh*, 80 moururent en un an.

Presque toute la population de l'Abyssinie est groupée dans les zones moyenne et supérieure. Là s'élèvent les villes de l'Abyssinie, d'ailleurs assez rares dans ce pays où les divisions naturelles ont maintenu les indigènes dans un état de patriarcat féodal. Le plateau du Tana, à la limite inférieure de cette zone, le plus riche et le plus facile d'accès, possède au nord les villes de *Tchelga* et *Gondar* (1 900 m.), cité sainte maintenant un peu déchue (6 à 7 000 hab.); à l'ouest, *Debra-Tabor*, résidence des rois d'Ethiopie, qui commande à 2 500 mètres de hauteur les campagnes du Tana, et les routes du Tigré et du Choa. De l'autre côté du massif du Goûna, *Magdala*, perchée en nid d'aigle au-dessus d'un affluent du Nil bleu, à 2 760 mètres de hauteur, est la forteresse presque inaccessible où le négus Théodoros, abandonné des siens, se tua, en 1868, à l'approche de

l'armée anglaise. Détruite par lord Napier, elle a été reconstruite à cause de sa position importante sur la route du Choa.

Dans le pays alpestre du Simèn, *Dobarik* commande le débouché du col de *Lamalmon* par où passe la route du Tigré à Gondar.

A l'est du Takazzé, *Sokata* (2 240 m.) est située sur la route du Choa à *Adoua* (1 950 m. d'altitude), capitale du Tigré et une des villes les plus importantes de l'Abyssinie; c'est là que se réunissent les routes du nord venant l'une de la baie d'Adulis par la passe de Koumaïli (route suivie par les Anglais en 1868), l'autre de Massaouah par Keren. *Asmara*, à la tête des vallées de l'Anseba et du Mareb supérieur, et *Godofelassi* sur le Mareb, sont les étapes de cette dernière route maintenant occupée par les Italiens. *Axoum*, remplacée par Adoua pour le commerce, est encore la cité sainte où les négus se font couronner.

Les plateaux du sud, Choa, Godjam, Kaffa, ont dû à leur isolement naturel une existence politique à part. Le *Choa* et le *Godjam*, vaincus maintes fois par les rois d'Abyssinie, n'ont pu être fondus dans le royaume et sont restés des royaumes tributaires. L'Abyssinie n'a jamais été un État centralisé : en théorie, le suzerain ou *négous* est le chef civil et militaire de tout le pays; mais en pratique, les « *ras* » ou gouverneurs des provinces de *Hamâsen*, du *Tigré*, du *Lasta*, etc., ne faisaient qu'assister à la guerre le souverain résidant dans l'*Amhara* ou province du Tana. Après la mort du roi Johannès, vaincu et tué par les derviches du Mahdi musulman, le roi du Choa, Ménélik, a profité des divisions des ras abyssins pour s'emparer du trône des négus et les rôles sont maintenant renversés : le suzerain est maintenant au sud, et a fort à faire pour forcer à l'obéissance les chefs de l'Abyssinie proprement dite. Ménélik a accepté l'alliance que lui offraient les Italiens et s'est mis sous leur protectorat en les autorisant à occuper la route d'Adoua.

La partie la plus peuplée du Choa est le plateau situé entre le Nil bleu et l'Aouach. Là s'élève la capitale actuelle de Ménélik, *Litché*. La ville d'*Ankober*, à la porte d'un défilé de la chaîne orientale, est le point d'arrivée des routes de caravanes de Tadjourah et de Zeïlah, par le Harrar.

L'ouest et le sud-ouest du Choa sont peuplés par des tribus non abyssines, de race *galla*; ce sont les restes d'une grande invasion de nègres venus du sud au xve siècle. Ils sont séden-

taires comme les Abyssins, mais musulmans, et forment de petites confédérations tributaires (pays de *Gouragé*, de *Kabena*, de *Limmou* avec la ville de *Sakka*). Au sud, les habitants du *Kaffa* se disent chrétiens et reconnaissent la suzeraineté du roi d'Abyssinie. Le *Godjam*, ce plateau isolé par le Nil bleu, est peuplé également d'un mélange d'Abyssins et de Galla. Son chef, qui porte le titre de roi comme celui du Choa, réside à *Monkorer*, sur le versant sud; il possède au nord les villes de *Motta* et de *Basso*. Un pont, construit en 1884 par un ingénieur italien, relie le royaume au reste de l'Abyssinie.

La religion des Abyssins est le *christianisme*, introduit au IVe siècle: c'est le rite copte, du reste mêlé de nombreuses pratiques païennes.

Géographie économique. — Le pays comprend plusieurs zones agricoles. Dans les terres chaudes ou *kolla*, les conditions climatériques conviennent à merveille à la culture de la canne à sucre, du tabac, et en général de toutes les plantes qui exigent pour mûrir beaucoup de chaleur et d'humidité. Les *voïna dega* sont le pays d'élection du café, de la vigne et des autres cultures arborescentes de la zone méditerranéenne. Au-dessus de cette altitude, les *degas* sont particulièrement favorables à l'élevage du bétail.

Grâce à cette variété si particulière du relief, l'Abyssinie pourrait devenir pour les Européens un véritable grenier d'abondance; mais, sans parler des moyens de transport qui sont encore tout primitifs et très coûteux, les procédés de culture sont encore rudimentaires, et les habitants se donnent tout juste la peine de recueillir les fruits spontanés du sol. La production suffit tout au plus aux besoins locaux.

Toutes les *céréales*, le blé, le riz, l'orge surtout, sont cultivées; les *légumes*, entre autres les pommes de terre et le chou rouge, introduit par les voyageurs et les missionnaires allemands, sont une des principales nourritures des habitants. La *vigne* est aussi d'origine étrangère; elle donne de bons produits; mais la plupart des ceps ont été arrachés dans ces temps derniers sur les ordres du négus. Tous les *fruits* européens mûrissent, le *caféier* pousse à l'état sauvage dans le Godjam, aux environs de Gondar; on en expédie chaque année en Arabie des quantités considérables qui sont ensuite dirigées sur l'Europe et vendues sous le nom de « moka ». La *canne à sucre* est plantée dans les

plaines inondées des terres basses, et notamment dans le Choa; la culture du *coton* est appelée à prendre une grande extension, lorsque l'Éthiopie s'ouvrira à l'influence européenne. Le *lin* est la fibre des terres hautes.

Le *quinquina* retrouve dans ce pays les conditions d'altitude et de climat qui lui permettent de prospérer sur les flancs orientaux des Andes. Le *tabac* du Tigré est estimé.

Bien que l'Abyssinie ait l'aspect d'un pays déboisé, les arbres sont encore nombreux et d'une belle venue. On rencontre encore dans quelques régions d'immenses *forêts* de genévriers. Les palmiers ne prospèrent pas loin de la côte, et les habitants de l'Éthiopie sont obligés de faire venir des pays voisins, les dattes qu'ils consomment.

L'Abyssinie, où les pâturages s'étendent dans les degas, sur de vastes espaces, est un grand pays d'*élevage* et de *chasse*. Le bétail est très abondant et le commerce des peaux et du beurre est un des plus productifs. La faune domestique varie, comme la flore, suivant l'altitude. Les *chameaux* ne vivent pas au-dessus de 1200 mètres. L'*âne* ne rend que peu de services; mais le *cheval*, d'origine arabe, s'est transformé sous l'influence du milieu; devenu animal de montagne, il gravit les rochers d'un pied très sûr. Les Abyssins élèvent diverses espèces de *moutons* et de *chèvres* en grands troupeaux; le gros bétail, en revanche, n'est pas nombreux.

Dans les plaines inférieures on *chasse* la girafe, le zèbre, le buffle sauvage, l'éléphant. Les autruches sont aussi un animal caractéristique des terres basses. La civette porte-musc est très répandue; on obtient chaque année pour une valeur considérable de matière parfumée.

L'Éthiopie est pauvre en *minerais;* on recueille dans le Godjam, le Damot et sur les rives du Tzana, un peu de poudre d'*or*, et on a signalé quelques gisements de *houille* non loin du littoral; les mines du Choa et du Tigré donnent un excellent *fer;* le *soufre* se rencontre dans les régions volcaniques. Mais c'est le *sel* qui est l'objet du commerce le plus actif. Les dépôts de sel gisent au pied des monts de l'Haramat dans le pays des Danakils, qui ont le monopole de l'exploitation, et qui vendent la précieuse denrée aux caravanes de l'intérieur.

Ce ne sont donc ni les minerais ni l'industrie qui sont la ressource de cette région. C'est un pays essentiellement agricole;

c'est un des plus favorisés du monde, par la variété de son climat et l'universalité de sa flore ; toutes les plantes européennes, comme les cultures indiennes, peuvent y prospérer également. Mais ces qualités si remarquables du pays abyssin resteront sans utilité pour le commerce général, tant que les moyens de communication avec la côte ne seront pas meilleurs.

COMMERCE. VOIES DE COMMUNICATION. — Il n'y a pas en Abyssinie de cours d'eau navigable. Les routes n'y existent pas et seront difficiles à construire dans ce pays où les hauts plateaux de 3 000 mètres sont à peine éloignés du littoral d'une centaine de kilomètres. Tous les transports se font actuellement à dos d'hommes ou de bêtes.

L'Abyssinie a trois portes de sortie :

La pente générale du relief la tourne vers le *Nil;* c'est peut-être, malgré la longueur du trajet et la difficulté de la navigation, le couloir où s'engageront le plus volontiers à destination d'Alexandrie les produits des vallées et des terrasses éthiopiennes. Mais l'état politique du Soudan égyptien tient cette route absolument fermée.

On ne peut nier toutefois que la voie d'*Adulis*, de *Massaouah* et de Souakim, n'ait des avantages nombreux. C'est par là que l'Abyssinie touche à la mer, et si le rebord du plateau, s'élevant à peu près à pic au-dessus du littoral, est difficile à franchir, les vallées de quelques cours d'eau facilitent les communications. C'est, en effet, de ce côté, que se sont écoulées jusqu'à présent toutes les denrées éthiopiennes : peaux, beurre, café, musc, plumes d'autruche, ivoire, poudre d'or, tabac. Les marchandises de prix, peu encombrantes, sont les seules dont la vente, en l'état actuel des voies de communication, est rémunératrice. Les Européens payent en soieries italiennes, en cotonnades anglaises, en thalaris ou écus d'argent autrichiens, la seule monnaie de métal employée dans l'Abyssinie. On évalue à 12 ou 13 millions de francs les transactions qui s'opèrent à Massaouah.

Si l'Amhara regarde le Nil et si le Tigré a pour débouché naturel Massaouah, le Choa pourra trouver dans l'avenir intérêt à diriger ses produits sur notre colonie d'*Obok*. C'est la seule valeur commerciale de ce poste qui est surtout une station militaire, un dépôt de charbon. La distance est sans doute beaucoup plus longue que celle qui sépare les hauts plateaux du Tigré de

la mer; mais le relief s'étage en pente plus douce à partir de la côte.

Mais actuellement ce sont les Italiens qui font le plus d'efforts pour introduire leur influence sur les plateaux d'Abyssinie et pour en détourner à leur profit le commerce vers Massaouah, où flotte leur drapeau. Il ne semble pas que le commerce général ait beaucoup gagné à l'intervention des Italiens dans ces parages. Si le trafic de Massaouah s'est accru, ce n'est que grâce au corps expéditionnaire.

Côte de la mer Rouge à l'est de l'Abyssinie. — La côte sud-occidentale de la mer Rouge est une dépendance naturelle de l'Abyssinie; c'est par là que le commerce et les armées européennes ont pénétré dans ce pays. C'est une bande de terre sèche et infertile, où l'on retrouve les oueds desséchés, les salines et les acacias des steppes égyptiennes, qu'elle dépasse encore par la chaleur: *Massaouah* est une des régions les plus brûlantes du globe, de là son excessive mortalité. Mais sur la côte s'ouvrent de bons ports: Massaouah elle-même, la baie de *Zoula*, la baie d'*Assab*, *Obock* et *Tadjourah* dans le golfe de Tadjourah, enfin *Zeilah*. Obock, en face d'Aden, a sur ce dernier port l'avantage d'avoir de l'eau potable, et son mouillage, accessible aux plus grands navires, est tout aussi sûr.

La côte et l'intérieur sont parcourus par des tribus féroces, les *Danakil* ou *Afar*, musulmans fanatiques et affiliés aux Senoûsi, qui ont déjà massacré maints voyageurs européens (Henry Lambert, consul français d'Aden, expéditions de Munzinger en 1875, de Giuletti en 1879, Pierre Arnoux en 1881, etc.). Le centre de fanatisme est la ville sainte de *Harrar*.

Trois puissances européennes se partagent la côte: l'*Italie* a occupé successivement la baie d'Assab, Massaouah et la côte intermédiaire: c'est ce qu'elle appelle la colonie Erythrée; la *France* a mis un dépôt de charbon à Obock, acheté dès 1862, et possède sur le pourtour du golfe de Tadjourah, environ 900 kilomètres de côtes. Des négociants français, MM. Pierre Arnoux, Brémand, Soleillet se sont efforcés d'y attirer le commerce du Choa, qui commence à en prendre le chemin. Les *Anglais*, dans la même pensée, ont occupé le port de Zeilah, au sud de Tadjourah.

L'oasis de *Harrar*, située à 280 kilomètres de la côte, à moitié chemin entre Ankober et Zeilah, a une importance

qu'augmente encore sa position à 1 700 mètres d'altitude, avec un climat sain et des eaux courantes. Elle est, avec ses 9 500 maisons, la ville la plus peuplée de l'Afrique orientale, du Caire à Zanzibar. Aussi le roi Ménélik n'a-t-il pas manqué de mettre la main sur le Harrar et cette route du Choa. Des traités conclus en 1885 par M. Lagarde, commandant d'Obock, ont placé les sultans de Tadjourah et de Gobad sous notre protection.

Bibliographie

Borelli (Jules). *Éthiopie méridionale.* 1885-88. Paris, 1890, in-4.
D'Abbadie. *Douze ans dans la haute Éthiopie.* Paris, 1868, in-8
Bruce. *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, trad., Paris, 1790, in-4.
Holland et Hozier. *Record of the Expedition to Abyssinia, compiled by order of the Secretary of state for war.* London, 1870, in-4.
Lejean (Guill.). *Voyage en Abyssinie, exécuté de* 1862 *à* 1864. Paris, 1873, in-8
Petermann (Aug.). *Der englische Feldzug in Abyssinien.* Gotha, 1868, in-4
Raffrey (Achille). *L'Abyssinie.* Paris, 1876, in-8.
Rivoire (D. de). *Mer Rouge et Abyssinie.* Paris, 1880, in-18.
Rohlfs (Gerhard). *Meine Mission nach Abessinien.* Leipzig, 1883, in-8.
Ruppell (Ed.). *Reisen in Abessinien.* Francfort, 1834, in-8.
Soleillet (Paul). *La mer Rouge : Obock* (*dans Rambaud, La France coloniale* Paris, 1890, in-8).
Heuglin (Théod. von). *Reise nach Abessinien, den Gala-Landern*, etc. Gera, 1874.

Sujets de devoirs

La côte africaine de la mer Rouge, les ports et les voies de commerce qui aboutissent.

Les diverses régions naturelles de l'Afrique du nord, différences de relief, climat et hydrographie.

Productions de l'Abyssinie, influence du climat.

Les nations européennes dans l'Afrique du nord Leurs colonies, leurs zones d'influence, leurs entreprises

CHAPITRE VI

LE SOUDAN

Situation et limites. — Le nom de *Soudan* est de ceux auxquels on a attaché plusieurs significations différentes. Souvent on ne désigne par là que les états nègres situés autour du Tchad et du Niger; d'autre part on appelait *Soudan égyptien* les provinces du moyen Nil, de la Nubie, du Kordofan et du Dar For conquises par l'Égypte et maintenant au pouvoir de l'insurrection mahdiste; enfin on a pris l'habitude de réunir sous le nom de *Soudan français* les divers territoires conquis par la France entre le Sénégal, la Gambie et le Niger.

En réalité, toutes ces contrées font partie d'une même grande région naturelle. Les limites qu'on a l'habitude d'assigner au Soudan : Fouta-Djallon à l'ouest, monts de Kong au sud, Nil blanc à l'est, ne correspondent pas dans la nature à un changement dans l'aspect ou les conditions physiques du pays. Toute la large bande de terre qui s'étend entre l'Atlantique d'une part, et l'Abyssinie de l'autre, entre le désert au nord et l'Afrique équatoriale au sud, a, d'une façon générale, le même aspect dû au même climat: partout il y pleut en été et il fait sec en hiver; c'est cette partie de l'Afrique qu'un savant météorologiste[1] a appelée le *domaine des moussons africaines*, et c'est elle tout entière qui mérite le nom de Soudan.

Néanmoins, comme des espaces peu connus séparent encore les pays du Niger de la côte atlantique, on peut conserver provisoirement l'ancienne classification qui distingue ces pays restés séparés par les intérêts sinon par la nature, et étudier à part: 1° le Soudan proprement dit; 2° le Soudan maritime, c'est-à-dire la Guinée et la Sénégambie.

PREMIÈRE SECTION

SOUDAN PROPREMENT DIT

Relief. — Le Soudan proprement dit se subdivise par son

1. Woeikof, *Die klimate der Erde.*

relief en quatre parties distinctes: 1° le Soudan oriental, pays de plateaux; 2° la grande plaine alluviale du lac Tchad; 3° les plateaux et les montagnes du Haoussa; 4° au delà de la vallée du Niger, les terrasses du Soudan occidental.

1° Le Soudan oriental, *Kordofan*, *Dar-For*, *Ouadai*, etc., est un pays de plateaux ondulés, hauts de 500 mètres en moyenne, et accidentés par des massifs isolés de monts granitiques et de volcans. Dans l'est, ces hauteurs sont isolées et peu élevées: le djebel *Kordofan*, le djebel *Deyer*, le djebel *Nouba* n'ont guère que 300 mètres de plus que la steppe et 800 mètres de hauteur absolue. Le Dar-For possède un véritable massif: le *Marrah*. Les montagnes, croupes de granit et volcans éteints, se succèdent sur 200 kilomètres du nord au sud et atteignent plus de 1 800 mètres, soit 900 mètres de plus que le plateau environnant. Des monts peu connus, comme le djebel *Abou-Haraz*, paraissent rattacher au nord-ouest le djebel Marrah aux monts de l'Ennedi et du Tibesti, qui continuent la série volcanique à travers le Sahara.

A l'ouest du Marrah, le plateau s'incline vers le lac Tchad, mais d'innombrables rides accidentent sa surface et la divisent en un certain nombre de cuvettes; les monts du *Dar-Soulla*, puis le djebel *Ghéré* (1 000 m. environ) et le djebel *Medogo* forment autant de barrières entre lesquelles les eaux s'amassent en lagunes.

2° Plaine du tchad. — Le milieu du Soudan est occupé par une dépression considérable : c'est la plaine alluviale où s'amassent les eaux du *Tchad*. D'est en ouest elle a environ 400 kilomètres de large; sa longueur au sud, vers le Chari, est encore inconnue. Le Tchad n'est qu'à environ 268 mètres au-dessus de la mer, et le pays qui s'étend au sud du lac est absolument plat: le voyageur Nachtigal estimait qu'à 450 kilomètres de distance dans le sud, il n'était pas arrivé à plus de 50 mètres au-dessus du niveau du lac. La dépression du Tchad peut donc se prolonger sur de vastes espaces au sud, et peut-être le seuil qui sépare les eaux du Chari de celles du Congo est-il très peu élevé.

3° Plateaux du Haoussa. — A l'ouest du lac recommencent les hautes terres, mais ce sont des massifs isolés et non un plateau continu. Entre le Tchad et la Bénoué s'élèvent les monts du *Ouandala* (Wandala) peu élevés (environ 800 mètres), mais se

dressant comme une forteresse au-dessus des plaines. Au sud, le cône isolé du mont *Mendif*, qui est peut-être un ancien volcan, a peut-être 2 000 mètres. A l'ouest du Ouandala, un dos de pays (environ 200 m. au-dessus des plaines) sépare seul, dans le pays des Marghi et, le Tchad de la Bénoué; mais plus loin, entre le Tchad, le Niger et le Bénoué s'étendent les plateaux du *Haoussa*, vaste triangle calcaire au nord, granitique au sud et haut de 580 à 600 mètres en moyenne (La ville de Zaria est à 620 m., celle de Yakoba à 750, celle de Gombé à environ 420). Ces hautes terres sont limitées nettement par 3 dépressions profondes: 1° au nord, la faille où coulent en sens inverse le *Sokoto* et le *Komadougou Yoobé* (altitude à Sokoto: environ 230 m.); 2° à l'ouest, la vallée du Niger (altitude à Rabba, 170 mètres); 3° au sud, la vallée encore plus profonde de la *Bénoué* (altitude à Loko: 60 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer).

La partie orientale de ces plateaux, le *Yakoba* ou *Baoutchi*, s'élève en véritable pays alpestre : Rohlfs estime le fond des vallées à plus de 900 mètres au-dessus de la mer, et certaines montagnes, comme le *Saranda*, ont plus de 2 000 mètres de hauteur.

4° Terrasses du Soudan occidental. — Le relief des pays à l'ouest du Niger est beaucoup moins bien connu. Deux voyageurs seulement ont traversé la boucle du Niger de part en part : Barth dans le nord, entre Say et Tombouctou, et le capitaine Binger de l'ouest au sud. On sait cependant que, là encore, domine la forme de *plateau*. Il y a quelques mois encore, on croyait généralement à l'existence d'une grande chaîne allant d'est en ouest, du Niger à l'Atlantique, et sur les cartes, les « *monts de Kong* », courant parallèles à la côte, figuraient une grande barrière naturelle qui aurait isolé le Soudan des pays du golfe de Guinée. Le voyage du capitaine Binger à travers ces contrées, restées jusqu'alors vierges de toute exploration, a réduit cette conception à néant. On sait maintenant que le pays de Kong, — comme le soupçonnait Barth, le sagace explorateur du Soudan, — est non pas un massif de montagnes, mais un pays de *terrasses* en moyenne peu élevées (la ville de Kong n'est qu'à environ 650 m. d'altitude). Il y a çà et là des montagnes: le mont de *Naouri*, dans le pays des Mossi, auquel M. Binger donne 1 800 mètres; les monts de *Bousso*, au nord du Dahomey, qui ont plus de 2 000 mètres, s'il faut en croire

Skertchley; mais nulle part le pays ne présente l'aspect d'une chaîne. Sous la même latitude le caprice des pentes mène tantôt vers le Niger, tantôt vers la mer: ainsi les fleuves côtiers, le Comoé et le Volta, drainent jusque vers le 12e degré de latitude une grande partie de la boucle du Niger, et parfois des seuils insignifiants séparent les rivières qui coulent dans des directions opposées.

Aucun Européen n'a encore exploré le « *plateau des Mandingues* » qui sépare la boucle du Niger de l'arrière-pays de Libéria. Les plateaux à l'est de sierra Leone sont un peu mieux connus. Des monts d'une certaine altitude, le *Yucca*, le mont *Daro* (1 340 mèt. environ), le mont *Kourouworo* (1 180 mèt.) et la chaîne du *Loma* séparent les sources du Niger de la Rokelle et rejoignent probablement par des crêtes d'environ 800 mètres le massif du Fouta-Djallon.

Le *Fouta-Djallon* est le nœud orographique d'où sortent deux bras du Sénégal, la Gambie, la Casamance, le rio Grande, le rio Nuñez, le rio Pongo, et a, comme tel, une certaine importance. Son altitude a été toutefois exagérée : au lieu de 3 000 mètres que lui attribuait Lambert en 1 860, les cimes n'en ont peut-être pas 2 000. Le plateau de *Labé*, où naissent la Gambie et le rio Grande, est à environ 1 150 mètres; le plateau de *Timbo*, d'où sort le Bafing, à environ 750; nulle part le socle qui porte les pics ne paraît dépasser 1 400 mètres, hauteur atteinte par M. Bayol. L'ensemble des terres est incliné vers l'ouest, c'est-à-dire que le plateau se dresse en pentes raides à l'est au-dessus de la Gambie supérieure et de la Falémé, tandis qu'il s'abaisse par échelons vers la côte.

Le Fouta-Djallon se désarticule au nord entre la Gambie, la Falémé, le Bafing et le Niger en plateaux isolés qui se prolongent jusqu'au Sénégal : tel est le massif de *Tambaoura* dans le Bambouk, qui se dresse comme une forteresse entre la Falémé et le Sénégal.

Les hauteurs continuent entre le Niger et le Sénégal sans qu'il puisse être question d'une chaîne. Ce sont des *plateaux de grès*, dont la pente abrupte est du côté du Niger; au-dessus d'eux s'élève de temps en temps un petit massif insulaire de roches plus anciennes. Tel est le rocher de *Kita*, qui domine la route du Sénégal au Niger; il n'a guère plus de 600 mètres au-dessus de la mer. Plus au nord, les plateaux du *Beledougou* et du

Bambara n'ont plus guère que 300 mètres : on voit combien sont peu importantes les hauteurs qui forcent le Niger à se détourner vers Timbouctou.

Climat. — *Moussons.* — La partie de l'Afrique comprise entre les 5° et 17° de latitude nord et entre l'Atlantique et l'Abyssinie est, suivant l'expression d'un météorologiste, « un pays de *moussons* très caractérisées[1]. » Pendant l'été boréal, le Sahara chauffé par le soleil joue le rôle de foyer d'appel : c'est probablement dans le sud du désert, vers 17° de latitude, que se trouve alors le centre de dépression barométrique vers lequel accourent les vents. Aussi les souffles du sud-est et du sud-ouest apportent-ils les vapeurs de l'Atlantique et de l'océan Indien jusqu'à la lisière du désert. C'est la *saison des pluies.* Mais en hiver il n'en est pas de même. Le soleil se trouve alors dans l'hémisphère austral, vers le tropique du Capricorne, et la zone de plus grande chaleur se trouve transportée vers le 5° de latitude et le golfe de Guinée. En même temps l'air s'amasse dans le nord du désert, relativement plus froid que la mer en cette saison, et il en résulte des vents du nord et du nord-est soufflant avec persistance du désert vers l'Afrique équatoriale et le golfe de Guinée. C'est la *saison sèche.*

Naturellement ce renversement de la mousson est graduel. Plus un endroit est proche de la lisière nord du Soudan, plus le temps pendant lequel soufflent les vents du sud est court, et moins il a de pluies. Ainsi on compte sur la côte de Guinée près de 250 jours de pluie par an. Sur la Bénoué les pluies durent encore de fin avril à commencement octobre; elles ne sont plus que de quatre mois à Zaria, et il n'y a plus que 90 jours de pluie en moyenne à Gandou. De même, les pluies durent huit à neuf mois sur le Nil supérieur à Lado (5° lat. nord); entre 6° et 9° de latitude elles commencent en mai et finissent en octobre; à Khartoum (15° de lat.) la saison pluvieuse (*charif*) est réduite à trois mois : juillet, août et septembre.

Ainsi, dans tout le Soudan, le climat est caractérisé par l'alternance d'une saison sèche, pendant laquelle soufflent les vents du nord, et d'une saison humide, pendant laquelle les pluies et les orages viennent toujours des régions du sud.

Température. — Le Soudan étant la partie la plus large de

1. Wocikof, *Die Klimate der Erde*, t. II.

l'Afrique, a aussi un climat *continental*, c'est-à-dire de grands écarts de température. L'élévation de la température n'a pas lieu en été comme en Europe; aux mois de juillet et d'août l'humidité constante de l'air empêche le thermomètre de monter au-dessus de 30 à 32 degrés centigrades. (Maximum de température observé à Kouka au mois d'août : + 32°,5). Mais lorsque arrive la saison sèche, la température s'accroît rapidement sous l'influence des vents secs venant du désert. C'est donc vers la fin de cette saison, en avril et en mai, lorsque l'alizé du nord-est a séché les rivières dans le nord et réduit les plaines du Bornou et du Haoussa à l'état de steppes brûlées, qu'on observe les plus grandes chaleurs du Soudan : les moyennes de ces mois montent jusqu'à + 33° et 34° centigrades, températures qui, ramenées au niveau de la mer, donnent 36° et plus! Naturellement, plus la saison sèche est longue, plus le thermomètre montera, et ainsi s'explique ce fait en apparence anormal, qu'il fait plus chaud dans le nord que dans le sud du Soudan. Ainsi le thermomètre marque certains jours à Kouka jusqu'à + 45° à l'ombre en avril!

Malgré ces températures exceptionnelles, le climat du Soudan est plus égal que celui du désert. Les nuits y sont beaucoup moins froides; le thermomètre de Nachtigal n'est pas descendu au-dessous de + 13° centigrades pendant les deux hivers qu'il a passés à Kouka. L'égalité de température s'accuse davantage à mesure qu'on avance vers le sud et que l'humidité de l'air augmente. A Lado, sur le Haut-Nil, à la lisière de l'Afrique équatoriale, l'oscillation annuelle du thermomètre est en moyenne de 3° seulement.

Hydrographie. — Les eaux du Soudan font partie de trois systèmes hydrographiques : les unes vont au Nil, d'autres s'amassent dans des bassins fermés comme le lac Fittri et le Tchad; à l'ouest, elles vont au Niger.

I. Versant du Nil. — Le *Nil*, venant de l'Afrique équatoriale, traverse du sud au nord la zone du Soudan avant de traverser le désert. Il ne draine du reste qu'une faible partie du Soudan oriental, *Sennar*, *Kordofan* et une moitié du *Dar-For*. Ces plateaux étant aussi ceux qui se rapprochent le plus de la steppe, les rivières temporaires dites « *Khôr* » (pluriel Kherân) appartiennent au système du grand fleuve plutôt par la pente générale du sol que par le cours de leurs eaux, car même en temps de

pluie, la plupart n'atteignent pas le Nil. Ainsi le *Khôr-Abou-Hable*, alimenté par les pluies du Djebel Nouba, coule en temps de crue pendant 300 kilomètres vers le nord-est, mais il n'est pas sûr que ses eaux se confondent jamais avec celles du Nil. Un seul cours d'eau, à la limite du Soudan et de l'Afrique équatoriale, semble plus considérable : c'est le *Bahr-el-Arab*, descendu du plateau du Dar-Fertit, et qui rejoint le *Bahr-el-Ghazal* en recueillant les ouâdi du Dar-For. A l'est, le Nil reçoit pendant sa traversée du Soudan le *Nil Bleu* et l'*Atbara*, mais ces fleuves sont alimentés par les pluies du plateau abyssin et ne naissent pas dans le Soudan.

II. Bassins fermés. — Malgré les voyages de Denham, Barth, Overweg, Vogel, Rohlfs, Beurmann, Nachtigal, le régime du lac *Tchad* est encore peu connu. On n'est encore fixé ni sur sa profondeur, ni sur le volume de ses eaux, ni sur leur exacte provenance. Nachtigal a déterminé à peu près son altitude — 270 mètres seulement au-dessus de la mer — et sa superficie : environ 27 000 kilomètres carrés, à peu près la grandeur de la Sicile, dont un tiers d'îles, situées surtout dans l'est. Mais on ne peut encore délimiter exactement la région dont ce vaste bassin reçoit les eaux.

Au nord, les steppes du Kanem ferment le bassin du lac, qui de ce côté n'a pas d'affluent. Le *Bahr-el-Ghazal*, qui a longtemps passé pour une rivière considérable descendant du Tibesti, se trouve être au contraire un émissaire du lac, une longue dépression où le trop-plein du lac se déverse en temps de crue à ciel ouvert, et en temps ordinaire par voie souterraine.

A l'ouest, le Tchad a un grand affluent, le *Komadougou Yoobé*, d'environ 600 kilomètres de cours; mais sa vallée étant orientée d'ouest en est, il ne reçoit que les pluies relativement courtes du Soudan septentrional : aussi est-il à sec au commencement de l'été. Vers la Bénoué, le versant hydrographique du Tchad s'étend sur environ 200 kilomètres. Le principal affluent est ici le *Komadougou Mboulou;* il n'a d'eau qu'après les pluies.

A l'est, le Tchad n'a pas plus d'affluent qu'au nord. Le voyage de Nachtigal a démontré que tout près de la rive court une ligne de hauteurs qui arrête les eaux du Ouadaï. Elles se rassemblent à l'est dans un bassin fermé qui, selon la saison, est tantôt une lagune, tantôt un lac : le *Fittri*.

C'est donc du sud que vient la majeure partie des eaux du

Tchad. Là se déverse par un delta un grand fleuve, le *Châri*, formé par la réunion de deux cours d'eau venant du sud, le *Ba-Bousso* ou Châri proprement dit, et le *Serbé-Ouël* ou *Loggone*. On ne sait rien de la longueur de leur cours; on ne les a pas remontés au delà de 500 kilomètres. En tout cas ce sont des fleuves puissants, grossis par les pluies de l'Afrique équatoriale : ils ont tous deux des crues de 4 à 5 mètres; même à la fin de la saison sèche, la branche principale du delta a près de 1 kilomètre de large et le courant une vitesse de 1 mètre à 1 mètre et demi à la seconde. D'après Nachtigal, le fleuve de l'ouest, le Loggone, serait de beaucoup le plus important. Il aurait en saison sèche jusqu'à 7 mètres de profondeur, tandis que le Châri n'en a que 2.

Le Tchad, sans déversoir apparent, sans autre réservoir souterrain que le Bahr-el-Ghazal, est naturellement soumis à de grandes variations de niveau. La ligne indécise de ses rivages se modifie incessamment. Le niveau de ses eaux semble s'élever en ce moment, et le lac ronge ses rives nord et ouest. La ville de Kouka, bâtie primitivement loin du lac, est peu à peu envahie par lui, et dès 1873 on prévoyait la nécessité de transporter ailleurs la capitale du Bornou.

III. Le Niger. — Le *Niger* est la grande artère qui recueille les eaux du Soudan occidental. Il a une certaine ressemblance avec le Nil. Comme lui, il coule successivement sous plusieurs climats, et relie par son cours des pays d'aspect très différent. Seulement, au lieu de traverser le désert de part en part, le Niger ne fait que décrire une courbe à travers la partie méridionale, et après être rentré dans le Soudan, il finit par aboutir à un point bien plus méridional que ses sources, dans une région qui, par son climat et sa végétation, fait déjà partie de l'Afrique équatoriale.

Le *Niger*, long de 4200 kilomètres, est le troisième fleuve de l'Afrique par la longueur du cours, le deuxième peut-être par la masse des eaux. Quant à l'étendue des pays drainés par lui, elle a été évaluée à 2 600 000 kilomètres carrés, ce qui est fort exagéré. D'abord on a compris dans ce chiffre toute une partie du Sahara, dont la pente, fort problématique du reste, mènerait les eaux au Niger, s'il y en avait; d'autre part, l'exploration du capitaine Binger a révélé que les rivières du Grand-Bassam et les affluents de la Volta s'étendent vers le nord beaucoup plus

loin qu'on ne le supposait; et le « bassin » du Niger se trouve de ce fait encore diminué de plusieurs degrés carrés.

Du reste, il n'est pas permis de tracer une ligne de partage rigoureuse, et de séparer nettement sur la carte le « bassin » du Niger du reste du Soudan. Une semblable démarcation ne répond à rien de réel. On ne peut répartir les pays de la boucle du Niger en deux régions différentes, suivant le caprice du terrain qui fait couler les ruisseaux vers les affluents du Niger ou vers les rivières du golfe de Guinée. De même il serait oiseux de tracer une ligne de faîte dans le Haoussa entre les eaux qui vont au Niger par la rivière de Sokoto et celles qui vont au Tchad par le Komadougou Yoobé, alors qu'aucune hauteur appréciable ne les sépare et que l'aspect des deux versants est le même. Les lignes de partage des eaux sont bonnes à noter surtout lorsqu'elles coïncident avec des montagnes qui sont en même temps limites climatériques, car c'est le climat, et non la direction des eaux, qui détermine les limites des grandes régions naturelles.

On peut distinguer quatre parties dans le cours du Niger : 1° son cours supérieur; 2° la courbe qu'il décrit à travers les steppes; 3° son cours inférieur; 4° le delta. Dans chacune de ces parties le fleuve a une physionomie différente.

1° *Cours supérieur.* — Le cours supérieur du Niger s'étend de sa source à *Koulikoro*, en aval de *Bamakou*. Le Niger, connu dans ces pays sous le nom de *Diolibâ*, prend sa source presque sous le parallèle de Freetown dans la chaîne du Loma; c'est là, au milieu de croupes de 1 100 à 1 400 mètres, que MM. Zweifel et Moustier ont vu en 1879, pour la première fois, le ruisseau sacré qui deviendra le Niger. Il coule d'abord vers le nord pendant 140 kilomètres, puis descend rapidement le versant nord-est du plateau en recevant chemin faisant de nombreux affluents, entre autres le *Tankisso*, rivière considérable venant du Fouta-Djallon. Le Diolibâ continue à descendre en longeant de très près la base des collines qui le séparent du Sénégal; il reçoit à droite des affluents encore mal connus, et suit désormais cette direction nord-est qu'il conservera jusqu'à Timbouctou. Toute cette partie de son cours est extrêmement rapide. A *Siguiri*, 430 kilomètres de la source, il est déjà descendu de 510 mètres et n'est plus qu'à 340 mètres au-dessus de la mer. Il descend encore 30 mètres de Siguiri à Bamakou par une série de rapides; enfin, entre Bamakou et Koulikoro, un dernier barrage, celui de

Sotuba, marque la fin de son cours de montagne : c'est là que commence la partie navigable du Niger et qu'est le port d'attache de nos canonnières sur le fleuve.

2° *Cours moyen.* — La grande courbe du Niger est maintenant presque entièrement explorée. De Koulikoro à Kabara, port de Timbouctou, deux voyages en canonnière faits en 1887 et en 1889 par nos officiers, le commandant Caron et le lieutenant de vaisseau Jaime, ont permis de tracer au 50 000e le cours du fleuve sur la carte. De Timbouctou à Say, le voyageur allemand Barth a relevé avec grand soin au compas les sinuosités du fleuve, dont il suivait la rive septentrionale.

Entre Koulikoro et Timbouctou, le Niger coulant dans un pays presque absolument plat — il n'est plus qu'à environ 250 mètres au-dessus de la mer — s'étale en larges nappes ou se ramifie comme le Nil équatorial en d'innombrables *marigots*. Ses deux bras principaux forment en aval de Sansandig une Mésopotamie longue de 200 kilomètres et coupée d'innombrables canaux; un des marécages, le *Déboé*, devient en temps de crue un véritable lac, dont les bateaux ont à craindre les tempêtes. Le Niger reçoit dans cette partie de son cours un affluent aussi considérable que lui-même, le *Mahel-Balevel* ou *Bagoé*, qui vient du Ouassoulou et qui est peut-être aussi long que le Dioliba. Ce Bagoé se ramifie lui-même en cinquante bras différents autour de Djenné, avant de rejoindre le Niger.

Jusqu'en aval de Timbouctou le Niger continue à n'être qu'un labyrinthe d'îles et de marigots, bras du fleuve pendant la crue, lacs d'eau stagnante et malsaine pendant le reste de l'année. Mais alors le fleuve change à la fois de physionomie et de direction. La végétation, qui s'est faite de plus en plus pauvre, a maintenant le caractère des steppes, et la verdure tropicale est bornée aux bas-fonds périodiquement inondés par le fleuve. En même temps le Niger se heurte aux plateaux du Sahara et ces terrasses, bien que très peu prononcées, le font dévier vers l'est. A *Bamba*, à 260 kilomètres de Timbouctou, il s'engage même dans ces plateaux, qu'il traverse par une série de gorges où le fleuve écume entre des parois à pic et des écueils. Au passage de *Tossaï* il n'a, suivant Barth, que 90 mètres de large, mais il est d'autant plus profond. Le pays à droite et à gauche appartient au désert. Mais le Niger, arrêté par un plateau plus compact et plus élevé, le Kidal, se replie dans le district de *Bour-*

roum vers le sud-est par une nouvelle série de gorges et de rapides — que Mungo-Park put franchir néanmoins — et rentre ainsi peu à peu dans le Soudan. En aval de *Gogo* la végétation reparaît sur ses rives.

Dans tout ce long parcours, le Niger, comme le Nil en aval de Khartoum, est dépourvu d'affluent, car on ne peut compter comme tels les oueds *Terarart, Tafassasset*, etc., coulées à sec qui viennent du désert. A Gomba, dans le Soudan, il reçoit de nouveau une rivière véritable, le *Goulbi* ou fleuve de *Sokoto*. C'est ce cours d'eau, prolongé en droite ligne vers le Tchad par le Komadougou Yoobé, dont il n'est séparé que par un seuil imperceptible, qui avait fait naître dans l'imagination des géographes arabes la légende d'un Niger allant d'ouest en est rejoindre le Tchad, et de là le Nil. En tout cas c'est dans cette dépression que passe la grande route commerciale du Tchad au Niger. Le Goulbi de Sokoto, comme le Yoobé, subit l'influence de la longue saison sèche : son lit ne renferme plus que des mares quand reviennent les pluies. Le Niger reçoit d'autres cours d'eau encore du pays des Mossi et du Boussa, mais on ne les a pas encore explorés.

Quoique à une très faible altitude, le grand fleuve n'en a pas encore fini avec les rapides; il est obligé de se frayer un passage à travers les collines qui couvrent cette partie très accidentée du Yaouri et du Noupé. Un de ces rapides, celui de *Boussa*, forme une chute infranchissable; c'est là que, selon toute apparence, l'intrépide Mungo-Park fit naufrage et trouva la mort, après avoir descendu les deux tiers du Niger! Entre *Rabba* et *Egga* le fleuve franchit les derniers rapides, et bien qu'il coule encore quelque temps entre des falaises d'une centaine de mètres, il est désormais navigable jusqu'à la mer.

3° *Cours inférieur*. — Au point où commence la partie maritime de son cours, le Niger n'est plus qu'à 136 mètres d'altitude, et il a encore 750 kilomètres à parcourir jusqu'à la mer. C'est alors une nappe majestueuse, profonde en toute saison d'une vingtaine de mètres, d'une trentaine après les crues.

Il reçoit à *Lokodja* son grand affluent, la *Bénoué*, qui l'égale par la masse des eaux et le dépasse par l'importance commerciale.

Sortie des monts de l'Amadaoua à une altitude d'environ 300 mètres seulement, grossie immédiatement par le *Mayo Kebbi*, déversoir des marais de *Toubouri*, la *Bénoué* devient dès Yola

un grand fleuve et coule d'est en ouest sur plus de 1000 kilomètres à travers une région déjà presque équatoriale par l'abondance des pluies. A Yola, à 1000 kilomètres du confluent, elle n'est déjà plus qu'à 200 mètres d'altitude, et son courant a 800 à 1000 mètres de largeur. Aussi, malgré les écueils et les bancs de sable, les vapeurs de faible tirant d'eau peuvent-ils remonter jusqu'à Yola même, pendant les hautes eaux d'août et de septembre. La Bénoué permet donc de pénétrer plus loin dans l'intérieur que le Niger lui-même. Elle acquerrait encore une tout autre importance, si comme l'ont supposé Barth et Vogel, le marais de Touqouri se déverse également à l'est dans le Loggone, et si une ligne ininterrompue de canaux navigables permettait un jour de passer directement de la Bénoué au lac Tchad.

Le Niger en aval de Lokodja a quitté le Soudan proprement dit, et ses rives sont désormais celles d'un fleuve de l'Afrique équatoriale. A la végétation soudanienne a succédé la forêt vierge, avec ses fourrés impénétrables et son humidité étouffante et malsaine.

4° *Delta.* — A 200 kilomètres de la côte commence le delta, immense agglomération de boues semi-liquides, coupées de milliers de canaux, couvertes à l'intérieur par la forêt vierge, et sur le pourtour par les fourrés de mangliers qu'on rencontre partout au point de rencontre de l'eau salée et de l'eau douce dans les contrées équatoriales. Le delta du Niger couvre environ 25 000 kilomètres carrés. On compte dans ce dédale une douzaine de bouches principales ; les plus importantes sont, à partir de l'ouest : la rivière de *Benin* (ancien *rio Formoso*), profond de 5 mètres à marée basse, mais d'entrée difficile ; le rio *Forcados*, plus accessible ; la rivière d'*Akassa* ou de *Noun*, actuellement la plus importante et suivie par des navires de 4 mètres de tirant d'eau ; la rivière *Brass*, d'accès facile ; enfin les entrées de *New-Calabar* et de *Bonny*. Quant à l'estuaire du *Vieux-Calabar*, il est formé par un fleuve indépendant, le *Cross-river*, qui confond son delta avec celui du Niger.

Flore. — La flore du Soudan change du nord au sud avec la durée de la saison des pluies : elle passe graduellement de la végétation du désert à celle de la forêt vierge. La majeure partie du Kordofan, du Dar-For, du Ouadaï, tout le Kanem, tout le Bornou au nord du Komadougou, le nord du Sokoto et le coude du Niger jusqu'à Sinder appartiennent à l'aire des *steppes*, ver-

doyants pâturages après les pluies, plaines nues et calcinées à la fin de la saison sèche. Les arbres qui parsèment ces steppes sont ceux qui supportent une longue sécheresse : *palmiers doum*, *tamarins*, *acacias* de diverses espèces. Le *dattier* même se rencontre en petites forêts isolées, mais ses fruits ne valent pas ceux du désert.

L'extrême sud du Soudan présente un aspect tout contraire. Dans le sud du Baghirmi, du Bornou, le long de la basse Bénoué et du Bas-Niger, la grande *forêt vierge*, au lieu de rester cantonnée dans les bas-fonds et le long des cours d'eau, couvre tout le pays, et les cultures n'y forment pour ainsi dire que des clairières. Aux arbres de la steppe ont succédé des espèces nouvelles : le *cocotier*, le *cotonnier* (*Eriodendron*), arbre énorme qui n'a de commun que le nom avec l'arbuste que nous connaissons; l'arbre à beurre ou *karité*, le *bambou*, le *bananier*, la *canne à sucre*, la *liane à caoutchouc* indiquent par leur présence une humidité croissante; l'arbre caractéristique est le *palmier à huile*, qui a besoin pour fructifier d'un air humide et chaud comme celui d'une serre.

La transition est d'ailleurs graduelle entre ces domaines opposés. Nulle part on ne rencontre de chaîne de montagnes qui forme une brusque ligne de démarcation; mais les plantes ne s'en excluent pas moins les unes les autres : de même qu'on ne voit pas de palmiers à huile dans le nord du Soudan, on ne trouve ni un tamarin ni un hadjilidj, à peine quelque acacias dans le sud.

Il faut faire une place à part aux contrées montagneuses d'une certaine élévation, comme le Yakoba, l'Adamaoua. Le climat du Yakoba, élevé de 3000 pieds en moyenne, avec des montagnes de plus de 2000 mètres, a été comparé par Rohlfs à celui de nos pays méditerranéens, dont il paraît posséder certaines espèces, *citronniers*, *grenadiers*, etc.

Faune. — La différence entre la faune du nord et celle du sud n'est pas moins frappante. Elle s'affirme avant tout par la disparition de l'animal le plus utile, le *cheval*. Il n'existe pas sur le Bas-Niger et la Bénoué, et ceux qu'on y importe meurent en peu de temps de dysenterie ou de malaria. Par contre, déjà sous la latitude du Haut-Niger, la contrée de Kankan produit des chevaux excellents; de même à l'est, les plaines herbeuses du Bornou et du Haoussa sont des pays d'élevage. A mesure que le carac-

tère de la steppe s'accuse, la race devient du reste meilleure : les chevaux du Massina, au sud de Timbouctou, ceux des steppes au sud de l'Aïr, enfin ceux du Kanem sont estimés à l'égal des chevaux de Barbarie et achetés à prix d'or par les grands du Haoussa et du Bornou.

Le *bœuf zébus* ou bœuf à bosse, le compagnon inséparable des bergers fellân à travers tout le Soudan, n'a également pu être acclimaté par eux sur la basse et moyenne Bénoué. Il ne reparaît que dans l'Adamaoua, à la faveur de l'altitude.

Le *chameau* ne supporte le climat du Soudan que pendant la saison sèche. Ceux qui restent pendant les pluies à Kouka ou à Kano deviennent promptement impropres à tout travail, maigrissent et meurent si on ne les ramène pas au désert.

La faune sauvage subit la même transformation du nord au sud. La steppe nourrit une quantité incroyable de *gazelles*, *girafes*, *antilopes*, *autruches*, etc. Leur présence a amené celles des grands carnassiers, *lion*, *panthère*, *hyène*. Dans les marais du Tchad, du Baghirmi et du Bas-Niger pullulent les *hippopotames* et les *crocodiles;* l'*éléphant* vit encore en troupes dans les jungles désertes de la rive nord-orientale du Tchad, mais il se fait très rare dans le Bornou et le Haoussa, pays fortement peuplés.

Populations, États. I. SOUDAN ORIENTAL. — Le Sennar, Kordofan, Dar-For, Ouadaï, pays de steppes où l'eau manque à la surface du sol pendant plus de la moitié de l'année, sont habités par une population très clairsemée. On évalue celle de l'ancien Soudan égyptien à environ deux millions et demi d'habitants, — à peu près 5 par kilomètre carré, — celle du Kordofan à 300 000 — 1 par kilomètre carré, — celle du Dar-For à 3 ou 4 millions, — 6 à 8 par kilomètre carré, — enfin celle du Ouadaï à 2 millions et demi, soit 6 par kilomètre carré.

Dans ces pays qui ont servi de temps immémorial de grande route au commerce entre le Tchad et le Nil, la race est très mêlée. Entre le Nil Bleu et le Nil Blanc habite un mélange de nègres *Dinka* et *Chillouk*, de *Fang* ou *Founj* (race particulière à demi civilisée qui a fondé au XVI[e] siècle le royaume de Sennar), de *Bedja* ou Nubiens (tribus principales : Hadendoa et Bichâri), et enfin d'*Arabes*. Dans le Kordofan et le Dar-For, les éléments de la population sont : les *Zoghawa*, race cuivrée qui se rapproche des Tebou et qui a eu son heure de puissance au XII[e] siècle; les *nègres* proprement dits : Foriens du Dar-For, etc.; des tribus

arabes : Baggâra, Kababich; enfin quelques colonies de *Fellân* immigrées de l'ouest de l'Afrique.

Au Ouadaï on distingue également, à côté des nègres indigènes (Maba, Massalit, Kouka, etc.), des *Zoghawa*, des *Tebou-Dâza* dans le nord, des *Fellân* et des *Arabes* (Mahamid, etc.).

Jusqu'en 1883, la haute Nubie, le Sennar, le Kordofan, le Dar-For faisaient partie des possessions égyptiennes et ressortissaient, sous le nom de *Soudan égyptien*, du gouverneur de Karthoum. Une révolte formidable des tribus nomades (Baggâra, Hadendoa, Bichâri, etc.), suscitée par un agitateur musulman de Dongolah qui se fit acclamer comme *Mahdi* (Messie), la destruction de l'armée égyptienne commandée par le général anglais Hicks, suivie de la prise de Khartoum héroïquement défendue par le général Gordon, a fait provisoirement de ces pays le siège d'un empire musulman, qui du reste paraît déjà en voie de dissolution.

La capitale du Soudan égyptien était *Khartoum*, fondée en 1830 par Méhémet Ali au confluent du Nil blanc et du Nil bleu; elle comptait 70 000 habitants avant le siège et le pillage. *El Obeïd*, la capitale du Kordofan, en avait 30 000; *El Fâcher* (la Résidence) et *Kobé* (6 000 habitants), sur la grande route des caravanes étaient les principales villes du Dar-For. Maintenant toutes ces cités sont probablement à peu près abandonnées, le Mahdi ayant ordonné d'habiter sous la tente et proscrit les habitations de briques ou de pierre.

Le *Ouadaï*, habité par une population guerrière et fanatique, est toujours resté indépendant sous des rois indigènes, et souvent même il a fait la loi à ses voisins le Bornou et le Baghirmi. Le roi du Ouadaï est du reste un fervent disciple des Senoûsi, dont le grand-maître est naturellement hostile au prophète de Dongola. Plusieurs fois le bruit a couru qu'il lui avait déclaré la guerre, et il est possible qu'une expédition senoûsi et ouadayenne mette fin à l'empire de Khartoum. La capitale du Ouadaï est *Abechr*, sur la route de caravanes de Khartoum à Kouka. L'ancienne capitale, *Ouara*, où fut assassiné Vogel, est maintenant abandonnée.

II. Pays du Tchad. — Malgré les guerres qui les ont désolés, les riches pays du Tchad sont relativement bien plus peuplés que le Soudan oriental. On leur attribue au moins 6 millions d'habitants pour environ 700 000 kilomètres carrés.

Les races y sont très nombreuses. Dans le nord, l'élément le

plus nombreux est celui des *Dâza* ou Tebou du Sud et des *Kanembou*, race aux membres sveltes et aux traits plus beaux que ceux des nègres. A l'ouest du lac, les gens du Bornou ou Kanouri, noirs, laids et vigoureux, seraient sortis, d'après Nachtigal, du mélange des Tebou avec les noirs aborigènes. D'autres *nègres*, *Marghi*, *Mousgou*, *Mandara*, etc., forment la majorité des populations au sud du Tchad, mais partout ils sont asservis à d'autres races.

Dans le Kanem, ce sont des *Arabes* nomades et brigands, les *Aoulad Slimân*, forts d'un millier d'hommes seulement, qui vivent sur le pays qu'ils terrorisent et qu'ils ont à moitié dépeuplé par leurs razzias continuelles. Pour rester indépendants, ils se réclament, selon les circonstances, tantôt du Ouadaï et tantôt du Bornou; mais il semble que le Ouadaï, profitant de la faiblesse actuelle du Bornou, prend peu à peu possession du Kanem.

Le *Bornou* est au pouvoir d'une famille arabe, celle du cheikh Mohammed el Kanemi, qui a renversé l'ancienne dynastie indigène au commencement de ce siècle. Son fils Omar est devenu célèbre par la tolérance avec laquelle il a reçu successivement les voyageurs Barth, Vogel, Beurmann, Rohlfs, Nachtigal; mais son successeur a expulsé la mission Mac-Intosh, et le commandant Monteil n'a pu se faire admettre au Bornou qu'à force de tact et de prudence. L'autorité du souverain est d'ailleurs assez précaire. Ses vassaux, les chefs de *Sinder*, de *Machena*, de *Loggone*, sont en réalité indépendants et le bravent sans qu'il ose leur faire la guerre. La capitale du Bornou est *Kouka*. Les villes notables sont: *Ngornou*, au sud de Kouka; *Sourrikolo*, *Machena*, *Goummel*, sur la grande route de caravanes de Kouka à Kano; *Sinder*, située sur la lisière du désert et port d'arrivée des caravanes de l'Aïr; enfin, dans le sud: *Doloo*, capitale du *Mandara*, État indépendant dans les montagnes du Ouandala, et *Karnak-Loggone*, sur le fleuve du même nom.

Le royaume de *Baghirmi*, réduit à 1 million d'habitants par les guerres sanglantes qu'il a eu à soutenir contre le Ouadaï, paye maintenant tribut à ce dernier État. La plus grande partie des contrées qui figurent sous le nom de Baghirmi sur les cartes appartient du reste à des tribus païennes chez lesquelles le roi musulman de Baghirmi va faire des razzias d'esclaves. *Massegna*, capitale du Baghirmi, est devenue célèbre par le siège qu'elle soutint en 1870 et 1871 contre le sultan de Ouadaï; elle

comptait alors 20 000 habitants. *Bougoman*, sur le Chari, marque le point de passage des caravanes.

Les *Arabes* jouent un grand rôle dans le Bornou et le Baghirmi. Bien que le climat leur soit beaucoup moins favorable que les steppes du Dar-For et du Ouadaï, de nombreuses tribus arabes, que Nachtigal évalue à 100 000 individus, vivent au Bornou et au Baghirmi, où ils sont devenus pasteurs de zébus. Ces Arabes, connus sous le nom général de *Choua*, sont devenus du reste très foncés de teint par suite des croisements avec les populations environnantes, mais ils vivent à part et ont gardé leur langue : ils forment une force importante avec laquelle les sultans sont obligés de compter. Le premier ministre du cheikh Omar, au temps de Rohlfs et de Nachtigal, était un Arabe Choua.

III. Les États haoussa. — Entre le Bornou et le Niger, la race nègre indigène des Haoussa est tombée sous la domination du peuple remarquable et mystérieux des *Fellân*. Sous le nom de *Peulh*, *Foulbé*, *Foula*, *Fellata*, *Fellân*, les nègres désignent « des hommes rouge-brun, aux cheveux à peine laineux, aux traits presque européens, aux formes sveltes et à l'intelligence développée »[1]. Cette race supérieure aux nègres n'a pas encore livré le secret de son berceau. On en trouve la première trace dans l'ouest, près du Sénégal, dans le Fouta-Toro, le Bondou, d'où elle semble s'être infiltrée peu à peu dans tout le Soudan occidental. Les Peulh ou Fellân y menaient la vie de nomades pasteurs, lorsqu'une série de guerres religieuses les a posés en maîtres des nègres parmi lesquels ils vivaient. A la fin du xviiie siècle, ils fondent les États du Fouta-Djallon et du Fouta sénégalais. Vers 1804, un marabout, Othmân Dan Fodio, prêche la guerre sainte et fonde l'empire de Sokoto; peu après, un autre prophète fonde sur le Moyen-Niger l'État du Macina. Sous le règne du fils d'Othmân, le sultan Bello, le Bas-Niger est atteint et le Noupé conquis. Après 1850, la Bénoué est franchie : les royaumes païens de Kororofa et de Foumbina disparaissent devant la marche envahissante des Fellân et un nouveau puissant État musulman se constitue dans l'Adamaoua.

Actuellement les pays entre le Bornou et le Niger sont répartis en deux grands États peulh : 1° le *Sokoto* et le *Gandou*; 2° l'*Adamaoua*, qui eux-mêmes se subdivisent en un certain nombre de

1. Général Faidherbe

royaumes vassaux. Le sultan de *Sokoto* est le chef religieux de tous les Fellân et porte le titre de commandeur des croyants, tout comme le sultan du Maroc et celui de Constantinople. Les royaumes ou provinces qui lui payent tribut sont, d'après les dernières informations (voyage de Staudinger en 1885) : 1° le *Zamfara* (ville principale Syrmi); 2° le *Katsena* (capitale du même nom); 3° le *Kano*, dont le chef est un des plus puissants, grâce aux ressources qu'offre la grande ville de Kano, capitale commerciale des États fellân; 4° le royaume de *Zaria*, dont le souverain a lui-même pour tributaires les sultans de Keffi et d'Anassarawa sur la Bénoué; 5° le *Baoutchi* (capitale Yakoba); 6° le *Mouri*, sur la rive droite de la Bénoué supérieure; 7° le *Kororofa*, au delà du même fleuve.

Le *Gandou* est un royaume gouverné par le frère du sultan de Sokoto. Il est, en fait, vassal de ce dernier; sa capitale, Gandou, n'est du reste qu'à trois journées de Sokoto. Les royaumes vassaux du Gandou, sont : 1° le *Kebbi*, sur le moyen Niger (villes : Saï, Birni-n-Kebbi); 2° en aval, le *Yaouri*; 3° le puissant royaume de *Noupé* (capitale Bidda, ports sur le Niger : Rabba, Eggan, Lokodja); 4° de l'autre côté du Niger, une partie du pays des *Yorouba*.

L'*Adamaoua* admet la suprématie religieuse du sultan de Sokoto, mais ne lui reconnaît pas de droits politiques. Le sultan d'Adamaoua, qui réside à *Yola*, commande aux villes de *Gachka*, *Bagnio*, *Ngaoundéré*, etc. Dans la montagne vivent des nègres païens et indépendants.

Tous ces États sont du reste loin d'être régulièrement constitués. Dans le nord du Sokoto, les *Touareg*, les chefs noirs païens de *Maradé*, de *Gober*, etc., font de perpétuelles incursions autour des villes musulmanes et interrompent souvent les communications. Les souverains fellân n'ont plus l'énergie de leurs ancêtres; leur gouvernement ne subsiste que grâce à la pusillanimité des nègres haoussa qu'ils ont subjugués, et ces pays comptent parmi les plus accessibles aux Européens.

Aussi ont-ils, depuis 20 ans surtout, attiré l'attention de l'Europe. Les *Anglais*, les premiers, ont pris pied sur le Bas-Niger. Une grande société de commerce, la *Royal Niger Company*, pourvue d'une charte royale lui permettant d'exercer des droits souverains, a accaparé le commerce du bas fleuve. Après avoir, en 1884, acheté à prix d'or les comptoirs de deux Sociétés fran-

çaises rivales, elle a proclamé, en 1887, son protectorat sur le Bas-Niger jusqu'à Lokodja, et sur la Bénoué jusqu'à Ibi (à 190 milles du confluent). Enfin, par convention du 5 août 1890, conclue entre les gouvernements français et anglais, tous les États haoussa ont été placés dans la « zone d'influence » de l'Angleterre, tandis que l'Angleterre « reconnaît la zone d'influence de la France au sud de ses possessions méditerranéennes jusqu'à une ligne de Say sur le Niger à Barrua sur le lac Tchad. » Il faut donc s'attendre à voir la Compagnie du Niger, dont les opérations n'ont guère dépassé jusqu'ici Rabba sur le bas fleuve, imposer de gré ou de force son protectorat à tous ces riches territoires.

A leur tour, les *Allemands* ont jeté les yeux sur l'Adamaoua. Après avoir tenté de disputer la Bénoué à la Compagnie anglaise (expédition de Flegel, en 1882 et 1885), ils se sont contentés d'occuper le Kameroun, enfoncement du golfe de Guinée, où la maison Woermann de Hambourg avait depuis longtemps des comptoirs. Sur leurs cartes, leur nouvelle colonie se prolonge hypothétiquement jusqu'à l'Adamaoua; malheureusement pour eux, l'absence de rivières navigables et l'hostilité des indigènes ne leur ont pas encore permis d'ouvrir une route de commerce vers l'intérieur, tandis que les missions françaises Mizon et Maistre, venues l'une par la Bénoué et l'autre par l'Oubangui, ont mis le Congo français en rapports avec l'Adamaoua.

IV. Peuples et États du Haut-Niger. — Bien qu'on ne puisse encore procéder à aucune évaluation même approximative, on sait que le Haut et le Moyen-Niger sont très diversement peuplés. D'une manière générale, la population augmente vers le sud et diminue vers le nord; c'est la conséquence de l'inégale répartition des pluies et de la fertilité croissante du sol vers le sud. Mais les guerres et les razzias ont modifié cette répartition dans le détail.

La région du Haut-Niger est relativement peu peuplée pour sa richesse : les conquérants nègres y ont fait le vide. Vers 1856, un marabout du Fouta sénégalais, revenu de la Mecque, *El-Hadj Omar*, se mit à prêcher la guerre sainte, fanatisant ses compatriotes, les Toucouleurs, et massacrant tout ce qui ne se convertissait pas. Le Haut-Niger, le Kaarta, le Bambara furent successivement envahis et dévastés. Repoussé de Médine, en

1857, par le général Faidherbe, le marabout se tourna vers le Moyen-Niger, conquit le Ségou et le Macina et en fit le siège de son empire ; mais les pays entre le Sénégal et le Niger étaient à moitié dépeuplés. A son tour, un nègre mandingue, *Samory*, a fondé, en 1882, un empire sur le Haut-Niger, dans le Ouassoulou, et dépeuple cette riche contrée par des massacres continuels.

Les principales races qui habitent le Haut-Niger sont :

1° Au sud, les *Mandingues*, grande famille nègre qui occupe toute la région des affluents supérieurs du Niger et de la Volta, et les plateaux de l'arrière-pays de Sierra Leone et de Libéria. Soumis à Samory ou groupés en petits États indépendants, ils peuplent en majorité les villes assez considérables de cette région : *Kankan*, grand entrepôt de commerce, d'où les *Dioula* ou marchands mandingues rayonnent jusqu'au Sahara d'une part, jusqu'à Saint-Louis et Sierra Leone de l'autre ; *Tengrera*, sur la Bagoé ou Niger oriental ; enfin cette mystérieuse ville de *Kong*, que M. Binger a vue pour la première fois. Kong est un pays indépendant, mais le *Ouassoulou*, le *Bissandougou* et beaucoup d'autres pays mandingues obéissaient à Samory. Celui-ci nous a même disputé la rive gauche du Niger. En 1883, il revendiquait Bamakou et se heurtait une première fois aux troupes françaises. En 1884, il envahissait le Bouré, bloquait nos forts et s'avançait jusque vers le Sénégal et Bafoulabé. En 1886, une nouvelle défaite infligée par le colonel Frey lui inspirait des craintes même pour ses possessions sur la rive droite du Niger ; un traité négocié avec le capitaine Fournier donnait toute la rive gauche du fleuve jusqu'au Tankisso à la France, et plaçait sous son protectorat l'empire de Samory lui-même, mais Samory continuait les hostilités. Les trois campagnes successives des colonels Archinard (1891), Humbert (1891-92), Combes (1893) ont eu pour résultat de lui enlever ses capitales, Kankan, Bissandougou, Sanankoro, Kérouané, et de l'isoler de la colonie de Sierra Leone, d'où il tirait ses munitions de guerre. Les Mandingues ont également quelques villages importants sur la rive gauche du Niger en territoire français (Kangaba, Sibi) ;

2° Au nord des Mandingues, les *Bambara*, nègres parents des Mandingues, groupés en petites confédérations de villages,

s'étendent sur les deux rives du Niger, jusqu'au delà du Ségou. Bamakou, Koulikoro, Nyamina, Daba, tous ces villages connus par les campagnes des colonels Gallieni et Borgnis-Desbordes, sont peuplés de Bambara. Les Bambara sont une race intelligente et vaillante; encore païens, ils se sont défendus avec fureur contre les Toucouleurs musulmans d'El-Hadj Omar; mais les petites confédérations désunies sont tombées tour à tour sous les coups des conquérants. *Sansandig*, une de leurs capitales, a été détruite après un siège célèbre. Leur autre grande ville, *Sego*, encore plus heureusement située sur le Niger, dans une plaine unie, à 40 kilomètres seulement du confluent de la Bagoé, était devenue la capitale officielle du sultan Ahmadou, le fils d'El-Hadj Omar;

3° Les *Toucouleurs*, métis de Fellân et de noirs, originaires du Fouta sénégalais ou région des steppes en aval de Bakel, énergiques, intelligents, musulmans fanatiques, étaient, il y a quelques années encore, la race dominante sur tout le haut Sénégal et les pays bambara du Niger. Ils avaient semé partout des colonies militaires, des forteresses, pour commander les pays ennemis; eux-mêmes restaient massés sur trois points : le plateau du *Kaarta* au nord du Sénégal, le *Ségou* sur le Niger, enfin le pays de *Mourgoula* entre le Sénégal et le Niger, par lequel ils donnaient la main aux Fellân du Fouta-Djallon. L'intervention de la France a modifié tout cela. Les citadelles toucouleures en pays bambara, Mourgoula, Niagassola, Mourdia, etc., sont tombées successivement et les Toucouleurs, fuyant à la fois la domination des chrétiens détestés et la vengeance des nègres qu'ils exploitaient, ont émigré au Kaarta. Actuellement, cette race est donc réduite à deux tronçons, d'un côté le Kaarta et le *Fouta* sénégalais, de l'autre le Ségou, séparés par les tribus ennemies des Bambara. Les Toucouleurs sont du reste en train de disparaître également du Ségou et du Kaarta; ils y sont noyés dans la masse bambara qui les absorbe peu à peu, et la prise récente des dernières forteresses toucouleures par le colonel Archinard ne fera probablement qu'accélérer cette disparition. Actuellement, l'empire d'El-Hadj Omar n'existe plus. Son successeur, Ahmadou, a été puni de sa mauvaise foi envers la France par la perte de ses possessions; il vient d'être chassé du Kaarta et du Bakhounou, plateaux au nord du Sénégal, où les Toucouleurs n'occupaient d'ailleurs guère que les villes. La résidence royale, *Nioro*, ainsi que *Kouniakary*,

Diala, *Dianghirti*, *Bakouinit*, dernières citadelles d'Amahdou, sont tombées au pouvoir de la France. Celle de *Mourdia*, importante parce qu'elle commande la route de communication du Kaarta au Ségou, a été occupée dès 1890.

4° Le pays en aval de Ségou présente le même phénomène d'une race étrangère venue s'imposer aux possesseurs du sol, nègres *Bambara* et *Sonrhaï*, seulement là les vainqueurs sont, non des Toucouleurs, mais des *Fellân* purs. Au commencement du XIXe siècle, peu de temps après la fondation du royaume de Sokoto, un agitateur, Mohammed Lebbo, prêchait la guerre sainte sur le Moyen-Niger et fondait l'empire du *Macina*. L'antique ville de *Djenné* en devenait la capitale, bientôt remplacée par une ville nouvelle dont le nom rappelle le zèle musulman du fondateur, *Hamd-Allahi* (à la louange de Dieu). Mais cet empire qui, au temps de Clapperton, vers 1830, a compris même *Timbouctou*, est tombé rapidement en dissolution. En 1862, El-Hadj Omar prenait Hamdallahi et le Macina faisait momentanément partie de l'empire toucouleur. En 1864, El-Hadj Omar tombait à son tour avec Hamdallahi, sous les coups des Bambara révoltés, et depuis le Macina n'a plus eu d'unité politique. En 1893, le colonel Archinard, après avoir chassé du Macina notre vieil ennemi Ahmadou, a installé à sa place son frère Aguibou, qui réside à Bandiagara.

5° Toute la partie septentrionale de la boucle du Niger est habitée depuis le moyen âge par un peuple qui a eu son heure de gloire, le peuple *sonrhaï*. Au XVe siècle, le grand empire sonrhaï s'étendait de Timbouctou au Haoussa, et sa capitale *Gagho* ou Gogo, sur le Niger en aval de Bourroum, était par la richesse et la population supérieure à Timbouctou. Mais, dès la fin du XVIe siècle, cet empire, conquis momentanément par une armée venue du Maroc, était tombé en dissolution. Maintenant les nègres sonrhaï, dont la langue se parle encore du Djenné jusqu'au delà de *Saï* sur le Moyen-Niger, sont partout asservis à d'autres races : au sud, ce sont les Fellân du Macina; au nord, les *Touareg* du désert, qui ont franchi le fleuve et se disputent leur pays. Gagho, pillée à la fin du XVIe siècle par les Marocains, n'est plus qu'un faible village où Barth a eu peine à reconnaître l'ancienne capitale; l'antique cité de *Timbouctou*, qui a été la capitale littéraire du Soudan, est ballottée sans cesse entre les

Touareg et les Fellân, dont l'influence y domine tour à tour, et a perdu son importance. D'après Lenz, elle n'avait plus que 20 000 habitants en 1880. Entre Timbouctou et Gagho, le pays, ravagé en 1844 par une invasion de Fellân, est resté presque désert. Barth n'a rencontré le long du fleuve que de pauvres villages nègres (*Rhergo, Bamba*), toujours tremblants devant les tribus touaregs qui errent dans les bas-fonds du fleuve, où elles font paître des troupeaux de bœufs. Les seules villes sonrhaï qui existent encore sont *Sinder* (environ 18 000 habitants au temps de Barth), situées en aval de Gagho, et *Doré*, située à l'est du Niger, capitale de la province de Libtako. Cette dernière dépend nominalement du sultan fellân de Gandou; mais les Touareg nomades sont maîtres des routes et commandent en réalité;

6° *Populations à l'intérieur de la boucle du Niger.* — Les voyages du capitaine Binger et du capitaine von François, en 1889, nous ont appris que les Peulh et les Mandingues se partagent l'intérieur de la boucle du Niger. Les Peulh sont particulièrement nombreux dans le pays de Kong. Le capitaine Binger nous a enfin renseignés sur ce mystérieux peuple des Mossi, dont le nom paraît déjà dans les chroniques portugaises du XVIe siècle et dont il a visité la capitale, Ouagadougou.

Géographie économique. — Le Soudan vit encore, si l'on peut dire, sur la réputation que lui ont faite les auteurs arabes des siècles précédents. On se le représente volontiers comme un pays extraordinairement fertile, renfermant des ressources inépuisables. C'est à travers le Sahara que les Arabes du Maghreb atteignaient ce pays; et Timbouctou, la première station qu'ils rencontraient au sortir des sables arides et sur la limite des pluies tropicales, a pris vite dans leurs imaginations et dans leurs récits l'importance fabuleuse d'une Terre promise, d'un Eldorado. C'est à peine si les relations, beaucoup moins enthousiastes, des explorateurs contemporains, ont pu faire justice de ces vieilles légendes accréditées depuis des siècles.

En réalité le sol n'est pas très fertile, dans l'ensemble du Soudan. Il convient d'ailleurs de ne pas englober dans les mêmes considérations tous les pays qui s'étendent de la source du Niger aux premiers affluents du Nil. La différence est en particulier très sensible entre les deux grandes régions hydrographiques du Niger et du lac Tchad. Les pays drainés par le grand

fleuve sont, à ce qu'il semble, les moins favorisés; le sol rouge, où l'oxyde de fer afflue parfois, est souvent aride. Les céréales donnent de maigres produits; l'élevage est la grande industrie des habitants, qui se nourrissent du produit de leurs troupeaux, et des fruits de leurs forêts. Le bassin du lac Tchad rappelle l'Égypte; c'est encore le domaine du palmier; les cultures sont celles des bords du Nil; le doukhn et le dourah sont les plantes qui fournissent, comme en Nubie, le contingent le plus abondant à l'alimentation des indigènes. Les animaux domestiques sont les mêmes que de l'autre côté des monts du Darfour.

Les différences ne sont pas moins marquées entre le nord et le sud. Au nord, dans la boucle du Niger, dans le Kanem et jusque dans le Bornou règnent encore les steppes, que la sécheresse rend infertiles toute une partie de l'année. Au sud, sur le Bénoué, dans le Baghirmi, c'est déjà la végétation tropicale, avec son exubérante richesse. Le Soudan n'est donc pas un pays « un », se distinguant dans toutes ses parties par des caractères identiques. La variété des ressources économiques y est très grande.

La contrée la plus favorisée est sans aucun doute celle qui se trouve au centre même du pays, entre le Niger et le Bénoué. C'est le Haoussa,pays de montagnes, qui ne connaît ni les steppes du Niger, ni les marécages du Tchad, et où l'étagement des zones permet à toutes les cultures de prospérer. La population y est très dense, les villes prospères; c'est enfin la région dont les débouchés vers la mer et par conséquent vers l'Europe sont les plus faciles. Faut-il ajouter encore que le climat est, dans les hautes régions, analogue à celui de l'Italie méridionale et que les blancs peuvent peut-être y vivre sans danger?

Mais, dans le reste du Soudan, la chaleur, plus constante qu'au Sahara, est toujours extrême; sur bien des points le climat, trop humide, est malsain. L'Européen ne peut s'y installer à demeure ni surtout y travailler. Le noir ne travaille pas, d'autre part, de son plein gré, il est parfois fort paresseux; et comme l'esclavage, qui recrutait les travailleurs, est supprimé par les Européens, les bras manquent pour la culture de ce sol médiocrement fertile. C'est une double cause d'infériorité très réelle, et qui doit entrer sérieusement en compte dans les calculs de ceux qui comptent sur la prospérité et sur l'avenir économique du Soudan.

On ne peut enfin négliger de signaler que c'est un des pays du monde les plus difficiles d'accès. C'est bien celui où la haine et le fanatisme des musulmans ont fait le plus de victimes parmi les explorateurs. Trois ou quatre Européens tout au plus ont vu Timbouctou dans ce siècle; Kano, Kouka, les grands centres du Tchad, ne sont pas mieux connus. On voit par là combien nos renseignements sur ce pays doivent encore être vagues et peu précis. Nous en savons pourtant suffisamment pour pouvoir énumérer ses principales productions et les sources de sa richesse commerciale.

Les FORÊTS couvrent une bonne partie de la superficie du Soudan, particulièrement au sud, dans la région des pluies tropicales. Les rebords du lac Tchad et du Chari sont occupés par ces jongles marécageuses, qui sont un des traits caractéristiques du continent noir. Les tamariniers, les baobabs, les palmiers à l'est, les acacias à l'ouest, sont les arbres les plus répandus. Un grand nombre d'essences fournissent aux besoins de l'alimentation indigène. Le *bananier* se rencontre partout, son fruit est le pain du nègre. Le *kola* donne la noix du même nom, qui est, en Afrique, l'excitant par excellence. Son utilité contre l'influence énervante du climat est reconnue par les Européens eux-mêmes. Ce produit, qui joue en tout pays africain un rôle considérable, est l'objet d'un grand commerce. On l'expédie dans le nord à travers le Sahara jusqu'au Maroc et dans la Tripolitaine. On en consomme encore sur place de plus grandes quantités. Le *karité*, ou arbre à beurre, très commun dans la vallée du Niger, peut faire concurrence aux arachides. Il peut servir comme elles à la fabrication des savons et des bougies. Le beurre végétal est d'un usage général au Soudan, pour la cuisine et l'éclairage. Le *cocotier* n'apparaît que dans la région méridionale; sa noix est employée à la préparation des huiles; des acacias de diverses espèces donnent les *gommes*, et de nombreux arbres fournissent enfin d'excellent bois de construction et d'ébénisterie. Telles sont les principales ressources que la végétation arborescente procure au Soudan.

AGRICULTURE. — Les *céréales* sont cultivées un peu partout. Le *doukhn* mûrit de préférence dans les terres sablonneuses du Nord, le *dourah* préfère le sol argileux du sud. Le *froment*, l'*orge* et le *maïs* sont répandus d'une façon plus égale et plantés sur une grande étendue. Le *riz* est la nourriture princi-

pale des gens du Haoussa. De nombreux *légumes*, oignons, ignames, pastèques, fèves, entrent également pour une part importante dans l'alimentation publique.

Les fruits méditerranéens, acclimatés au Soudan, citrons, figues, atteignent un volume considérable; mais ils sont fades et sans goût.

Le *coton* est la culture industrielle de beaucoup la plus répandue. Dans le Haoussa et le Bénoué, où les procédés savants de plantation sont le plus en progrès, les fibres atteignent un éclat et une solidité remarquables. Les étoffes portées par les indigènes sont en général de couleur bleue; aussi l'*indigo* est-il cultivé en grand. Le *sésame* et les *arachides* donnent des huiles; on rencontre enfin de nombreux champs de *tabac*.

L'*élevage* est en honneur dans une grande partie du Soudan. Les *chevaux* et les *ânes*, qui sont excellents, servent aux transports. Les *bœufs* appartiennent à diverses espèces; la plus répandue est celle du *zébu*, ou bœuf à bosse. Les *moutons* à poil et les *chèvres* font la richesse des peuples Foula. La *volaille* et les *pigeons* sont une nourriture très répandue. L'*apiculture* enfin est prospère et les ruches sont particulièrement soignées.

La *pêche*, sur les bords du Niger et du lac Tchad, est une industrie active.

Mais la *chasse* est pour ce pays une ressource bien autrement importante. La faune sauvage est extraordinairement abondante. Elle ne trouve un champ moins favorable que dans le Haoussa, un des pays les mieux cultivés du Soudan. Les lions, les panthères, les léopards, sont traqués partout pour leurs fourrures, qui forment un objet de commerce précieux. Les autruches donnent leurs plumes, et les civettes leur musc. Mais c'est aux éléphants que les indigènes font la chasse la plus active, pour s'emparer de leurs défenses; grâce à cette poursuite incessante, le nombre de ces animaux diminue rapidement. L'ivoire du Soudan est moins blanc que celui de l'Afrique orientale; mais il est plus dur et surtout plus transparent. Le poids des quantités vendues aux traitants dans chacune des années dernières peut être évalué à 100 ou 120 000 kilogrammes, autant que la statistique peut donner de chiffres dignes de foi.

Un autre genre de chasse non moins fructueux se fait encore dans toute l'étendue du Soudan, c'est la chasse à l'homme.

Cette partie de l'Afrique est le pays du monde qui a fourni le plus grand nombre d'esclaves. C'est par milliers qu'en emmène encore chaque année les caravanes en Égypte, à Tripoli, en Maroc; et c'est pour subvenir aux besoins de ce commerce, que les tribus et les empires nègres se font perpétuellement la guerre. Bien que le commerce des esclaves soit une des branches les plus importantes du trafic soudanien, ce n'en est pas moins la grande plaie de ce pays si même on n'envisage la question qu'au point de vue brutal des intérêts économiques. Il enlève à la région ses meilleurs travailleurs et perpétue dans toute l'étendue du pays un état d'insécurité et de guerre.

INDUSTRIE. — Le Soudan est riche en *minerais*, mais les mines sont peu exploitées et peu connues. Le Bouré, sur le cours supérieur du Niger, fournit de l'*or* en abondance ; Timbouctou était jadis un grand marché pour le commerce de ce métal; les caravanes n'ont pas cessé d'en apporter sur les marchés méditerranéens des quantités appréciables. Le Baghirmi recèle de l'*argent* et les montagnes du Haoussa sont particulièrement riches en métaux divers; mais c'est le *fer* qui est l'objet de l'exploitation la plus active. On l'extrait dans le Bornou. Le même pays renferme quelques mines de *sel gemme*, mais en général le Soudan est pauvre de cette denrée de première nécessité : il faut la faire venir par des caravanes, des salines du Sahara.

L'*industrie proprement dite*, au sens européen, n'existe pas, mais la petite industrie familiale est bien organisée. C'est le tissage et la teinture des *cotonnades*, qui occupent le plus grand nombre d'ouvriers. Les étoffes de Kano dans le Haoussa sont les plus estimées et les plus répandues. La laine est beaucoup moins employée. Un ver du tamarinier donne une soie grossière. Le travail du *cuir* est très prospère et les mille objets en cuir brodé que le pays exporte ne manquent pas d'un certain goût artistique. Les fondeurs, les forgerons, les armuriers, les orfèvres sont nombreux à Kouka, à Kano, à Sokoto; les bagues et les bracelets d'or sont finement ciselés.

Le COMMERCE du Soudan est assez actif; à l'intérieur du pays les échanges ont donné naissance à un important trafic entre les différentes régions.

Mais c'est surtout au point de vue des rapports avec l'étranger qu'il est intéressant d'étudier les facilités qu'offre ce pays au commerce. Les relations sont favorisées par le nombre et l'im-

portance des voies naturelles. Le Niger draine toute la région occidentale; il est vrai qu'on ne peut l'utiliser sur tout son cours. Mais on est en droit de penser que la mise en communication des trois bassins est réalisable; actuellement des rapides et des chutes interrompent encore la navigation vers Koulikoro et près de Boussa. On connaît la belle reconnaissance tentée récemment par le lieutenant de vaisseau Caron, de Bamakou à Kabra, le port de Timbouctou; des cannonières françaises sillonnent actuellement cette partie du grand fleuve; les vapeurs anglais le remontent d'autre part dans sa partie basse jusqu'à près de 800 kilomètres de l'embouchure. Mais son affluent, le Bénoué, est une voie de communication bien autrement facile; c'est en effet le seul des cours d'eau africains qui ne soit pas interrompu par des cataractes dans son cours moyen. Il contourne au sud les pays les plus fertiles et les plus populeux du Soudan et ouvre une voie directe vers le bassin fermé du lac Tchad.

Il semblerait donc que tous les produits du Soudan dussent suivre cette double voie. Or, en réalité, le commerce suit jusqu'à présent une tout autre direction : les communications sont faciles entre les affluents du Châri et du Bahr el Arab; c'est la voie que suivent encore en partie les caravanes pour gagner Khartoum, Le Caire, Alexandrie. Mais la route du Nil n'est pas encore celle par où s'écoulent la plus grande quantité des marchandises; chose étrange, c'est du côté où ce pays semble le plus complètement fermé aux relations du dehors, c'est à travers le Sahara que les échanges sont les plus nombreux. Ce phénomène s'explique au reste, si l'on songe que les États barbaresques ont été de tout temps le meilleur client du Soudan. Quand les Européens se sont substitués comme acheteurs aux habitants du Maghreb, les caravanes n'ont pas changé de route, elles ont seulement porté leurs produits jusqu'aux ports de Mogador, Tanger, Tripoli, d'où on les expédiait sur Gibraltar et sur Malte.

Mais la difficulté, la longueur et le coût des transports à dos de chameaux restreint forcément le commerce, effectué de cette sorte, aux marchandises de prix. Il est naturel que les blancs cherchent à ouvrir aux produits du Soudan d'autres débouchés. La voie du Niger ne peut manquer alors de regagner ses droits. Les denrées de la région orientale du bassin du Tchad continueront peut-être — quand les routes du Soudan égyptien seront redevenues libres — à gagner Khartoum et l'Égypte, ou bien

encore Tripoli; mais les pays du Baghirmi, du Bornou, du Son rhaï et surtout du Haoussa, trouveront avantage à faire descendre par le Chari et par la Bénoué d'une part, par le Niger d'autre part, leurs produits jusqu'à la mer. Le voyageur allemand Gerhard Rohlfs, un des hommes qui connaissent le mieux le Soudan, prévoit que l'utilisation de ces magnifiques voies navigables et l'établissement des routes et des chemins de fer développeront dans des proportions considérables la prospérité de ce pays.

Mais on ne peut espérer faire suivre la même voie aux marchandises du Soudan occidental, et, à vrai dire, les Français ne le doivent pas souhaiter. Toute la contrée en amont de Timbouctou ne peut entretenir des relations actives avec le bas Niger. Les marchands trouveront bien plutôt intérêt à remonter le cours du fleuve et à gagner la côte par le Sénégal. Les deux cours d'eau ne sont séparés l'un de l'autre que par un seuil étroit, d'altitude médiocre; la construction d'une voie ferrée facilitera ces relations. Les Rivières du Sud, françaises et anglaises, pourront, à leur tour, attirer le commerce de la région des sources.

Les principaux marchés du Soudan sont situés dans le Bornou et dans le Haoussa. *Kouka* et *Kano* paraissent être de notre temps les plus prospères. *Timbouctou* est bien déchu; on estime toutefois à 25 000 tonnes encore le mouvement commercial de *Kabra*, son port sur le Niger.

Il est impossible d'évaluer en chiffres le commerce du Soudan; il n'est guère plus aisé d'indiquer exactement la destination et la provenance des marchandises. On doit se contenter d'énumérer rapidement les plus importantes d'entre elles.

Les *exportations* comprennent les esclaves en première ligne.

L'ivoire et l'or sont vendus en quantité de plus en plus faibles. Les caravanes transportent encore des plumes d'autruche, de la gomme, de la cire, des peaux d'animaux sauvages, des noix de kola. De grosses cargaisons de noix de kola sont exportées aussi en Amérique, à destination des nègres. Les céréales, les peaux, le bétail, l'indigo et beaucoup d'autres produits pourront fournir dans l'avenir un aliment considérable au commerce.

Les *importations* consistent en draps et cotonnades, tapis de damas, caftans de Stamboul, sel, sucre et farines; fusils et munitions, menus objets de tout genre, provenant en majeure partie d'Italie et d'Angleterre : aiguilles, couteaux, rasoirs, miroirs,

verroterie, papiers, etc. On ne peut négliger de citer aussi les « cauris », petits coquillages importés des îles de l'océan Indien et qui servent dans une grande partie de l'Afrique de monnaie divisionnaire.

Deux puissances européennes se disputent le Soudan, la France et l'Angleterre. On peut ajouter que les *Allemands* convoitent aussi d'attirer vers leur colonie de *Cameroun* une partie du commerce soudanien.

Les *Anglais* ont su se faire la part du lion. Nous avons déjà vu leurs tentatives — à vrai dire assez malheureuses — pour s'implanter au Soudan égyptien. Ils restent en tout cas les maîtres de l'Égypte. Mais leur situation sur le Niger et sur le Bénoué est bien autrement solide. La « Royal Niger Company », reconnue officiellement et soutenue par le gouvernement britannique, règne en maîtresse sur les deux fleuves. Elle exerce les droits souverains. Elle a, bien entendu, le monopole du commerce et bloque véritablement le Niger. L'Angleterre espère par ce moyen — et non sans quelque apparence de raison — exercer dans tout le Soudan central une influence prépondérante.

La conférence de Berlin lui a d'ailleurs reconnu formellement la suzeraineté du Niger inférieur, en même temps qu'elle consacrait les droits et les prétentions de la *France* sur le cours supérieur du même fleuve.

Il faut bien reconnaître toutefois que notre position n'est pas aussi privilégiée. Dans le pays soumis à notre influence, le sol est moins fertile, la population moins dense, les communications moins aisées. On ne peut douter que l'établissement de routes unissant le Niger au Sénégal n'y développe le commerce et n'y rétablisse la prosperité. Notre drapeau flotte sur le Niger, nos canonnières le parcourent et font connaître sur les rives le nom et la puissance de la France. Peu à peu les peuplades de l'intérieur s'habitueront à nouer des relations avec nos postes. Le principal est à l'heure actuelle d'assurer la facilité des communications avec la côte.

Notons, en terminant, qu'en principe la navigation du Niger est libre, aussi bien que le commerce fait sur ses rives; la conférence de Berlin a maintenu formellement les droits et l'égalité parfaite de toutes les puissances.

Le Soudan égyptien. — Cette région, qui comprend le Sennar, le Darfour, le Kordofan, le Dar-Fertit, ne mérite plus son ancien

nom, depuis que les troupes du khédive et des Anglais en ont été chassées par les bandes du mahdi.

La perte de ce pays est un désastre pour l'Égypte, non point tant encore à cause de sa fertilité qui n'est pas très grande, qu'en raison des communications qu'il ouvrait avec le centre de l'Afrique.

Les Nubiens sont d'excellents agriculteurs. Ils sèment deux espèces particulières de céréales qui supportent particulièrement la sécheresse, le *doukhn* et le *dourah*. Le *tabac* et le *coton* sont les principales cultures industrielles avec le *sésame* et les *arachides* d'où on extrait des huiles.

L'arbre à *gomme* abonde dans le Kordofan, le long des rivières temporaires; le *cassa senna*, plus répandu encore, donne le séné. Les *bois* de toute sorte sont abondants.

Le Darfour et le Kordofan sont des pays de steppes et de pâturages favorables à l'*élevage*, qui pourrait y prendre un grand développement : les bœufs à bosse, les moutons, les chèvres sont nombreux. C'est la *chasse* qui fournit au commerce le plus de ressources; les *plumes d'autruche* sont un des objets les plus précieux que transportent les caravanes. Le Kordofan seul en vendait avant la guerre pour 2 150 000 francs, mais le nombre des oiseaux sauvages diminue.

La Nubie et le Soudan égyptien sont riches en produits minéraux. Les mines d'*or* des monts de l'Etbaï, en Nubie, ont été prospères; elles sont aujourd'hui trop pauvres pour fournir à une exploitation rémunératrice. Le *cuivre* est très abondant partout, mais il n'est pas exploité.

On peut néanmoins, dès à présent, conclure que toute la région du Soudan égyptien devra son importance, dans l'avenir, moins peut-être aux produits de son agriculture qu'aux richesses de son sous-sol. Le climat est peu favorable à la culture; la population est très clairsemée, l'industrie est à peu près nulle : c'est en somme un pays pauvre.

Mais par contre, au point de vue commercial, c'est la voie naturelle de pénétration à l'intérieur de l'Afrique, dans la région des grands lacs, sur le Congo, dans le Soudan et même en Abyssinie. C'est une sorte de bassin dans lequel viennent affluer tous les produits de ces régions voisines, pour s'engager ensuite par la voie du Nil, vers l'Égypte et vers l'Europe. De là venait l'importance de Kobé dans le Darfour, d'El-Obeïd dans le Kordofan,

de Khartoum en Nubie. C'étaient autant de grands marchés où se réunissaient chaque jour vendeurs et acheteurs, au nombre de plusieurs milliers, pour y échanger les marchandises de l'Afrique contre les cotonnades et les verroteries venues d'Europe. Ces considérations expliquent pourquoi les Anglais se sont montrés si empressés de « protéger » l'Égypte de ce côté et d'y envoyer leurs troupes; elles jettent aussi un certain jour sur les entreprises restées quelque peu mystérieuses d'Emin-Pacha et de Stanley.

Mais on sait qu'à l'heure actuelle ce pays est absolument fermé au commerce.

Les principaux objets des échanges étaient, avant la guerre, les esclaves, l'ivoire, les plumes d'autruche, les gommes, les peaux, les bois.

DEUXIÈME SECTION

SOUDAN MARITIME : SÉNÉGAMBIE ET GUINÉE

Position et limites. — La Sénégambie et la Guinée ne sont dans la nature que la partie maritime du Soudan. Séparée nettement de la région saharienne par le cours du *Sénégal*, au nord duquel on ne trouve plus que des steppes, la Sénégambie n'a, au sud et à l'est, d'autres limites que celles que la convention a bien voulu lui donner. Entre le Sénégal et le Niger, il n'y a aucune chaîne de montagnes, aucune différence dans le climat ou l'aspect du pays; de même les plateaux qui séparent au sud le Haut-Niger de l'Atlantique ne diffèrent en rien de ceux du Sénégal, si ce n'est qu'il y pleut un peu plus longtemps. C'est donc par une classification absolument fictive qu'on comprend sous le nom de *Sénégambie* les divers pays compris entre le Sénégal au nord, la Rokelle au sud, la mer et le seuil indécis qui sépare les sources de ces cours d'eau du Niger, et qu'on désigne du nom de *Guinée* la côte du golfe de ce nom, qu'aucune frontière naturelle ne sépare de l'intérieur.

Climat. — La zone maritime du Soudan est soumise comme le Soudan lui-même au régime des *moussons*, c'est-à-dire qu'elle a deux saisons bien tranchées, la saison sèche et la saison humide, amenées par l'alternance des vents du nord-est

en hiver, du sud et du sud-ouest en été. Rien n'est plus régulier que ce renversement de vents qui se fait peu à peu, et on a pu noter sur la côte les différentes étapes que parcourt à l'aller et au retour la mousson pluvieuse. Elle se montre d'abord sur la côte d'Ivoire au commencement de mars. Aux premiers jours d'avril, elle souffle à Sierra Leone, à la fin du mois elle est au rio Nuñez, au milieu de mai à Bissao, à la fin de mai sur la Casamance. Vers le 20 juin, elle atteint la Gambie; elle est à Gorée dans les premiers jours de juillet, un peu plus tard encore à Saint-Louis. Puis, quand le soleil revenant vers l'hémisphère austral ramène au sud le foyer d'appel des vents, les souffles du sud-ouest perdent peu à peu de leur force et de leur régularité, puis cessent tout à fait. Après une période de vents variables, les vents du nord venus du désert s'établissent, gagnent peu à peu vers le sud, et ainsi les pluies rétrogradent, lentement comme elles étaient venues, vers le golfe de Guinée. Il en résulte que les divers points de la côte ont des pluies d'autant plus longues et plus abondantes qu'ils sont situés plus loin vers le sud. En effet, *Sierra Leone* compte par an environ 140 jours de pluie, tandis qu'il n'y en a plus que 110 à *Bissao* (11°,8′ de latitude), 84 à *Sedhiou* (12°,6′ de latitude), 48 sur la *Gambie* et environ 35 seulement au *Sénégal*. En même temps, la quantité de pluie tombée diminue vers le nord : il pleut des jours entiers sur le rio Nuñez, tandis qu'à Saint-Louis les averses ne durent que deux à trois heures. La quantité annuelle de pluie sur la côte est la suivante :

Lagos (côte basse) : environ.	1 m. 70
Sierra Leone (côte montagneuse) : environ	3 m.
Gorée.	0 m. 53
Saint-Louis.	0 m. 40

Les observations manquent dans l'intérieur, mais il est très probable qu'on y observera la même diminution du sud au nord. De plus, il est certain qu'il pleut plus dans les régions montagneuses. A *Kita*, qui est situé à 600 mètres seulement, à peu près sous la latitude de Sainte-Marie-de-Bathurst, la quantité annuelle est déjà d'environ 1 m. 30.

La *température* de la Sénégambie et de la Guinée varie non avec la latitude, mais avec le changement de saison. Les pluies abaissent d'une façon générale la moyenne des mois humides, et le thermomètre se tient presque partout à la température uni-

forme de 27 à 28 degrés centigrades ; il ne s'en écarte que très peu dans cette atmosphère saturée de vapeur d'eau. C'est une chaleur modérée, mais continuelle et d'autant plus accablante. Il en est tout autrement pendant l'autre saison. Le vent du nord-est qui souffle alors a passé par le désert et favorise par sa sécheresse les écarts de température. En hiver, où le désert se refroidit la nuit par rayonnement, ce vent arrive froid en Sénégambie : il a fait descendre le thermomètre jusqu'à moins de 8 degrés, à Saint-Louis. Mais, au printemps, quand le désert s'échauffe, le vent devient rapidement brûlant, et c'est lui encore qui, après avoir apporté au Sénégal les températures les plus basses, y apporte les plus fortes chaleurs : 44°,8 à Saint-Louis.

Enfin, il faut noter une différence sensible entre la côte et l'intérieur. A Saint-Louis, à Gorée, à Sierra Leone, des brises de mer locales rafraîchissent la saison sèche, et le courant froid qui longe du nord au sud la côte ouest d'Afrique, contribue encore à abaisser la température. Mais dans l'intérieur, où les brises de mer n'arrivent pas, les trois derniers mois de la saison sèche sont brûlants. Tandis qu'à Saint-Louis la limite de 40 degrés à l'ombre n'est dépassée qu'environ deux fois par an, le fait se produit une quarantaine de fois à *Bakel*, et l'on arrive ainsi à des moyennes de 34 et 36 degrés à l'ombre pour les mois d'avril et de mai, pendant qu'à Saint-Louis le mois le plus chaud n'a qu'une moyenne de 28 degrés.

Comme dans le Soudan proprement dit, c'est au nord qu'il fait le plus chaud, et les températures de la saison sèche s'atténuent à mesure qu'on avance vers le sud. Aussi ne remarque-t-on plus, au sud de Gorée, de différence de température entre la côte et l'intérieur.

Hydrographie. — Les fleuves côtiers qui arrosent la zone maritime du Soudan ont un trait commun ; ce sont des fleuves de terrasses, divisés en plusieurs biefs par des chutes et des rapides.

Les cours d'eau du Yorouba et du Dahomey, l'*Ogoun* qui débouche à Logos, le *Ouémé* qui aboutit à la lagune de *Porto-Novo* ou lac *Denham*, n'ont guère que 300 kilomètres de long par suite de la proximité des terrasses de l'intérieur. Aussi ne sont-ils navigables que pendant la saison des pluies, et ne peuvent-ils maintenir leurs embouchures libres comme le puissant Niger.

La *Volta* est au contraire un fleuve considérable, dont le cours s'est singulièrement prolongé sur les cartes depuis le voyage du capitaine Binger, et dont les crues formidables font monter le niveau de 15 et 20 mètres entre juillet et octobre. Malheureusement le fleuve, qui laisse entrer des navires de 5 mètres, est déjà coupé par des rapides à 92 kilomètres de son embouchure.

Le *Comoé* ou *Komoï*, qui débouche au Grand-Bassam, figure sur les cartes jusqu'à la latitude de Kong, depuis que MM. Binger et Treich-Laplène l'ont descendu en 1889. C'est également une rivière abondante qui prend sa source à quinze journées de marche seulement de Bamakou sur le Niger; mais elle cesse d'être navigable à 40 kilomètres de la côte. Le cours du fleuve *Lahou* est encore inconnu.

Les rivières qui descendent du Liberia et du Sierra Leone, le *Saint-Paul*, la *Rokelle*, les *Scarcies*, ainsi que les *Rivières du Sud* venues du Fouta-Djallon, n'ont que peu de longueur par suite du peu de développement de leurs versants; mais elles sont alimentées par les pluies abondantes de la montagne et roulent un flot considérable que la marée grossit encore. Ainsi le rio *Nuñez* a 5 à 6 mètres de profondeur à marée basse à 60 kilomètres de la côte et la marée y monte de 6 mètres dans l'estuaire : il est donc accessible aux grands navires. Le rio *Grande*, long d'environ 750 kilomètres et sorti du cœur du Fouta-Djallon, forme avec le rio *Geba* un estuaire de plusieurs kilomètres de large, qui s'enfonce de plus de 100 kilomètres dans les terres. La *Casamance*, qui n'a que 300 kilomètres en tout, est navigable sur 175 kilomètres jusqu'à Sedhiou pour les bateaux de 2 mètres. Enfin la *Gambie* est le modèle du genre : née à 1150 mètres dans le voisinage des monts les plus élevés du Fouta-Djallon, elle reçoit dans son lit et celui de son affluent le *Greg-River* une quantité d'eau qui en fait le fleuve le plus abondant de toute la Sénégambie; les navires la remontent en tout temps jusqu'à Mac-Carthy à 280 kilomètres de la côte, et la navigation des barques n'est arrêtée définitivement que par le seuil de Barrakounda, à 450 kilomètres de la mer, sans compter qu'au delà de ce seuil existe un bief supérieur navigable sur 170 kilomètres encore. N'était son climat si meurtrier, la Gambie offrirait plus d'avantages que le Sénégal pour pénétrer dans l'intérieur : son estuaire a 20 mètres de profondeur.

Entre la Gambie et le Sénégal le voisinage du désert se fait

sentir. Aucune rivière ne vient des steppes au nord de celle de *Saloum*.

Le *Sénégal* lui-même, qui apporte à la côte les eaux d'un climat plus humide, ne reçoit d'affluents ni de droite ni de gauche dans tout son cours inférieur, et on peut le comparer au Nil inférieur dont il a aussi les biefs coupés de cascades, avec cette restriction que le Sénégal traverse non le désert, mais la steppe qui précède le désert. Le Sénégal est formé par la réunion de deux rivières, le Bakhoy et le Bafing. Le *Bakhoy* sort des collines que longe le Niger, non loin du Tankisso, et suit la direction du nord jusqu'à ce qu'il se heurte au plateau de Kaarta. Là il reçoit de l'est une rivière née à quelques kilomètres seulement du Niger, et qui continue exactement le cours du bas Sénégal : le *Baoulé*. Le Bakhoy et le Baoulé, nés dans un relief de peu d'importance, roulent un flot médiocre : le grand courant du Sénégal est le *Bafing*, la « rivière Noire » et vient du Fouta-Djallon près de Timbo. C'est encore du Fouta-Djallon que vient le plus grand affluent du fleuve, la *Falémé*, rivière large de 300 mètres au confluent avec des crues de 8 mètres et plus. Au delà, le Sénégal ne reçoit que quelques oueds vite desséchés. Vers la côte, il se ramifie dans la plaine en un dédale de *marigots* ou canaux qui aboutissent de nouveau au fleuve principal. Tel est au nord de Dagana le *Cacar*, lac où se déverse le trop plein des crues; le lac de *Guier* est un cul-de-sac qui se prolonge très loin dans le pays des Djoloff.

Le Sénégal est le type des fleuves de plateau, séparés en plusieurs biefs par une série de barrages. Déjà le Bakhoy et le Bafing surtout, qui descend d'une hauteur de plus de 600 mètres dans son cours jusqu'à Bafoulabé, sont interrompus par des chutes nombreuses. De Bafoulabé aux Kayes, le Sénégal descend encore de 143 mètres à 67 par une série de cataractes : celles de *Gouina* et du *Félou* ont environ 16 mètres de hauteur. Même en aval, bien que le fleuve n'ait plus que 67 mètres à descendre en 1000 kilomètres de cours, de nombreux seuils de roches viennent affleurer la surface de l'eau pendant la saison sèche. Les inconvénients de ces barrages sont évidents : le Sénégal n'est navigable en toute saison pour les petits vapeurs que jusqu'à *Mafou*, à 350 kilomètres de la côte, et même pendant les hautes eaux, lorsque le fleuve monte de 12 et 15 mètres à Bakel, on est arrêté à *Médine* par les chutes de Félou. Mais ce régime a aussi

ses avantages. Les barrages du haut fleuve retiennent les eaux de crue; sans eux, le haut Sénégal ne recevant pas de pluies pendant les trois quarts de l'année serait peut-être à sec pendant la saison sèche. De cette façon, le Bakhoy et le Bafing conservent des réservoirs d'eau tranquille et profonde, souvent navigables sur une grande distance; l'humidité de l'eau fait naître sur leurs bords une végétation d'arbres touffus, qui, à leur tour, les protègent contre l'évaporation.

Côtes. — La côte sénégambienne se divise en plusieurs parties distinctes :

1° Du Sénégal au cap Vert, des alluvions sablonneuses, charriées par le Sénégal, font une ceinture d'une vingtaine de kilomètres de large aux plateaux de l'intérieur; aussi la côte s'étend-elle suivant une courbe très douce, et sans aucun port, jusqu'à la pointe rocheuse du cap *Vert*. Ces alluvions mouvantes, déposées sur une côte basse et dans une mer où la marée n'est guère que de 2 mètres, ont donné lieu aux mêmes phénomènes que sur nos côtes basses de la Méditerranée. Elles ont formé au point de rencontre de la mer et du Sénégal un *cordon littoral*, dit *langue de Barbarie*, long d'une trentaine de kilomètres, large de 400 mètres seulement en moyenne, où les sables se sont accumulés en petites dunes. Le Sénegal débouche ainsi non dans la mer, mais dans une longue *lagune* dont le *grau* ou chenal de sortie varie constamment suivant les caprices de la mer ou la force du courant fluvial. Aussi le Sénégal est-il un des fleuves d'Afrique dont l'entrée est le plus difficile; le chenal a rarement plus de 4 mètres à marée basse, et il est déjà arrivé que la *barre* soit restée impraticable aux gros navires pendant deux mois. Le vrai port de cette côte s'ouvre à l'abri du massif basaltique du cap Vert : c'est *Dakar*, port profond et sûr où les transatlantiques viennent à quai. C'est là qu'est le véritable débouché du Sénégal, et que sera peut-être la capitale plus tard.

2° La côte décrit une seconde grande courbe du cap Vert au cap *Roxo;* mais là les alluvions sont découpées par la Gambie et la Casamance, qui se sont ouvert de profonds *estuaires*. La barre de la Gambie, nettoyée par la forte masse d'eau qu'elle roule en tout temps, a 9 mètres d'eau à marée basse. En deçà, à l'entrée de l'estuaire, les navires trouvent devant *Sainte-Marie-de-Bathurst* des fonds de 20 à 25 mètres d'eau. La Casamance

par contre n'a que 2 mètres d'eau sur sa barre à basse mer.

3° Au sud du cap Roxo, la côte est tout le contraire de ce qu'elle est au nord du cap Vert, découpée, déchiquetée en écueils, bancs de sable, îles, estuaires; les îles *Bissagos*, de *Los*, *Sherbro* ne sont que les débris de la côte primitive dont la ligne de hauts fonds se prolonge avec régularité au large. On attribue aux rivières descendant du Fouta-Djallon et aussi à d'anciens glaciers ces gigantesques érosions. Devant l'embouchure du rio Geba et du rio Grande la côte est rendue dangereuse par le labyrinthe des îles Bissagos, entourées d'innombrables récifs. De ce nombre sont les îles *Alcatras*, rochers complètement stériles, mais importants par l'épaisse couche de guano dont ils sont recouverts. Ils sont devenus célèbres par le martyre de quelques nègres du rio Nuñez, envoyés par le gouverneur du Sénégal pour y tenir garnison au nom de la France, et que l'incurie administrative laissa mourir de soif et de faim. Au sud de la Guinée portugaise, la côte toujours basse est découpée par les estuaires du rio *Nuñez*, du rio *Pongo*, de la *Mellacorée;* mais les dentelures sont moins profondes.

4° La côte de *Sierra Leone* et de *Liberia* est un peu différente : les dernières terrasses du Fouta-Djallon, encore hautes d'environ 300 mètres, s'avancent jusqu'à la mer et font saillie de temps en temps sur la côte basse : la péninsule rocheuse de Sierra Leone se dresse à 700 mètres au sud de l'estuaire de la Rokelle; elle abrite un port sûr : *Freetown*. De même, les ports de *Robertsport*, de *Monrovia* s'ouvrent à la base des deux seules saillies de la monotone et presque rectiligne côte du *Poivre* : le cap *Mount*, haut de 325 mètres, et le mont *Mesurado*.

5° La partie nord du golfe de Guinée, qui commence au cap *Palmas*, est d'une étonnante régularité : les côtes dites de l'*Ivoire*, de l'*Or*, des *Esclaves*, se suivent presque en droite ligne et le seul saillant important est le delta du Niger qui, en s'avançant dans la mer, a divisé le fond du golfe en deux baies : celles de *Benin* et de *Biafra*.

La côte des Esclaves est rocheuse à l'ouest et se présente d'abord sous forme de falaises de grès de 100 à 200 mètres de hauteur. Il en est de même d'une partie de la Côte de l'Or, où les collines granitiques du pays des Achanti forment le seul promontoire un peu en saillie jusqu'au Niger : le cap des *Trois-Pointes*. C'est dans cette partie que se groupent surtout les

escales européennes : *Elmina*, *Cape-Coast-Castle*, *Akkra*, etc.

Mais dans son ensemble, la côte de Guinée est basse et bordée de lagunes. Du fleuve Lahou à Apollonie sur la côte des Esclaves, et de la Volta au Niger, la côte est double presque partout : du côté de la mer ce sont de longues flèches de sable sans cesse bordées d'une blanche ligne d'écume; du côté de la terre on trouve les eaux tranquilles de *lagunes* où les fleuves déposent leurs alluvions en se ramifiant à l'infini. La lagune d'*Ebrié* s'étend ainsi en ligne ininterrompue entre le Lahou et le Comoé; elle communique avec la mer par le grau du *Grand-Bassam*, qui, déblayé par le courant du Comoé, est devenu un des rares ports de cette côte accessibles aux navires de 3 mètres. Plus loin, la lagune d'*Assini* n'a pas 2 mètres d'eau dans son chenal. Celle de *Quetta*, à l'est de la Volta, a au moins 400 kilomètres carrés; elle reste encore en arrière de celles qui se prolongent à partir du Togo. Le nom de côte des *Esclaves* rappelle encore les facilités qu'eurent les négriers d'exercer leur trafic dans les mille canaux de ces lagunes, à l'abri des vaisseaux de guerre qui ne pouvaient franchir la barre. Le lac *Denham* ou lagune de *Porto-Novo*, la lagune d'*Ikoradou* ou de *Lagos* se prolongent en ligne presque continue jusqu'au delta du Niger. Le peu de stabilité et de profondeur des graus donne une grande importance à ceux d'entre eux qui restent toujours accessibles aux navires. C'est ce qui a fait la fortune de *Lagos*, le grand port de la Guinée. Notre lagune de Porto-Novo est une voie importante parce que le fleuve qui s'y jette, l'Ouémé, peut être remonté jusqu'à la hauteur d'Abomey pendant les hautes eaux; mais elle n'a pour entrée directe que le chenal instable de *Kotonou* et souvent les bateaux sont obligés de faire un détour par Lagos pour y pénétrer.

6° La côte change encore d'aspect à partir du fond du golfe de Benin. Au sable succède la vase : c'est le *delta* du Niger. Sur plus de 350 kilomètres, la côte ne consiste qu'en plages boueuses et noyées, où la ligne sombre des palétuviers marque seule l'endroit où finit la terre et où commence l'océan.

Le phénomène caractéristique de la côte de Guinée est la *barre*, ligne ininterrompue de vagues qui se brisent avec force sur les bas-fonds en avant de la côte et qui rendent les débarquements da ge eux.

Flore. — La flore des côtes passe comme celle du Soudan

proprement dit, de la forêt tropicale au sud à la végétation des steppes au nord. On retrouve sur la côte de Guinée, de Libéria, de Sierra Leone, des Rivières du Sud, les arbres de la forêt vierge du Bas-Niger : *palmier à huile*, *cocotier*, *bananier*, *arbre à beurre*, *kola*, etc. Dans le Fouta-Djallon et sur le haut Sénégal on ne remarque déja plus le palmier à huile et le cocotier; les arbres caractéristiques sont l'*arbre à beurre* et le *kola*.

Enfin au nord, vers Bakel et le Fouta, les arbres tropicaux ne se rencontrent plus que le long des cours d'eau, où ils peuvent braver de longues sécheresses et forment encore des fourrés impénétrables. Partout ailleurs, les graminées alternent avec les *acacias* ou arbres à *gomme* : c'est déjà la ceinture de steppes du Sahara. Le voisinage du désert se révèle aussi par l'apparition du *dattier* : il atteint le Sénégal dans la région particulièrement chaude comprise entre Médine et Bakel.

Le long de la mer, l'humidité de l'air permet aux plantes tropicales d'avancer plus loin vers le nord. Ainsi le cocotier croît maintenant en grand nombre sur le bas Sénégal.

Faune. — La faune passe par les mêmes transitions que la flore. Sur la côte de Guinée elle est d'une richesse incomparable. Les grands animaux de l'Afrique équatoriale y ont trouvé un milieu favorable; seulement l'*éléphant*, traqué par l'homme, a disparu de la côte des Esclaves et de la côte de l'Or; l'*hippopotame* est également en voie de disparition. Les espèces nuisibles sont nombreuses : les *termites* ou fourmis de terre, dont la voracité est proverbiale, y deviennent un véritable fléau, une mouche analogue à la tsetsé rend la présence du bétail impossible sur certains points de la côte; enfin un insecte importé du Brésil, la *chique* (*pulex penetrans*) est très redoutable à l'homme : il dépose ses œufs sous les ongles du pied, ce qui amène la perte du doigt attaqué.

De Liberia au Sénégal, la faune s'appauvrit peu à peu, elle reste équatoriale jusqu'aux Rivières du Sud : le cheval, le chien meurent en peu de temps au Sierra Leone.

Au Sénégal l'éléphant et l'hippopotame ne se rencontrent plus que le long des affluents du haut fleuve; par contre apparaissent les animaux de la steppe : *girafe*, *antilope*, *chacal*, *lion* sans crinière. Autre preuve du changement de climat : le *cheval* peut y vivre.

Population — Races. — Les races sont très diverses dans

le Soudan maritime. Sur la rive nord du Sénégal errent les tribus *maures* (Trarza, Brakna, Douaïch), mélange de Berbères, d'Arabes et de noirs; elles se distinguent par leur rapacité et leur cruauté, et auraient fait le vide sur le bas Sénégal, si la France ne leur avait imposé par les armes l'obligation de ne plus franchir le fleuve qu'en qualité de marchands.

Au sud du Sénégal, la grande nation des *Ouolof* occupe toute la côte jusqu'au cap Vert et à la Gambie; ce sont des nègres couleur d'ébène aux formes athlétiques, la plupart musulmans, mais

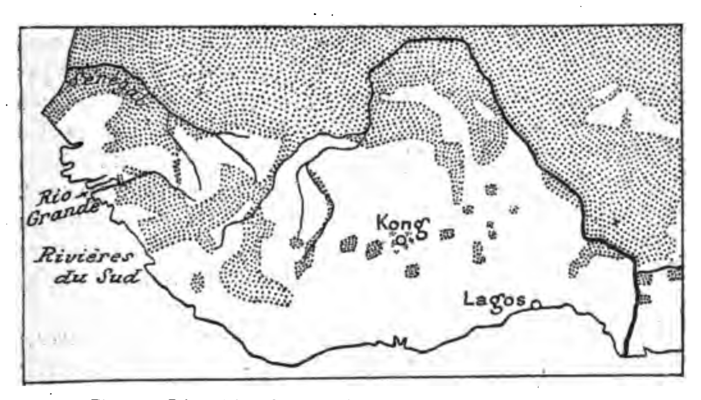


Fig. 5. — Répartition des musulmans dans le Soudan occidental.

sans fanatisme. Ce sont eux qui fournissent à la France ses meilleurs ouvriers et ses plus fidèles soldats noirs.

Le long du Sénégal s'échelonnent les *Torodo* ou *Toucouleurs*, dont nous avons parlé à propos du Haut-Niger. Ce sont eux qui ont fait la force des armées d'El Hadj Omar et qui grossissent à l'heure qu'il est celle de notre ennemi le sultan Ahmadou. Leur territoire s'étend à peu près de Podor à Bakel.

La région entre Sénégal et Falémé est occupée par une race au teint assez clair, les *Soninké* ou *Sarakolets*, que les uns rattachent aux nègres Sonrhaï, tandis que les autres les croient parents des Mandingues. Mahométans, mais pacifiques et très âpres au gain, ils se font volontiers nos auxiliaires sur le haut fleuve.

Les nègres *Mandingues* ou *Malinkés*, dont le nom rappelle le puissant empire de Mellé qui exista à l'ouest du Niger au

moyen âge, ont reflué vers la côte depuis le XVIe siècle et occupent la majeure partie des territoires de la Gambie et des Rivières du Sud; en même temps que l'arrière-pays de Sierra Leone, de Libéria et de la côte d'Ivoire. Ils sont surtout commerçants : ce sont les marchands mandingues ou *dioula* qui servent d'intermédiaires entre la côte et le Haut-Niger. Ils transportent les noix de kola jusqu'à Timbouctou et approvisionnent de sel du Sahara tous les plateaux de l'intérieur; leur idiome est peut-être le plus usité de tous en Afrique occidentale. Les Mandingues sont zélés musulmans.

Les nègres aborigènes de la côte sont : les *Nalous* (musulmans) alliés de la France; et les *Solima* (païens) dans les pays des Rivières du Sud; les *Timmi*, nation guerrière et industrieuse, dans le Sierra Leone; les *Krou*, (côte de Liberia et de l'Ivoire) célèbres par leur courage, leurs aptitudes maritimes, leur intelligence remarquable, leur honnêteté scrupuleuse. Ils sont devenus les intermédiaires nécessaires du commerce européen sur la côte de Guinée : parlant tous anglais, ils servent d'agents dans les factoreries et remplacent avantageusement sur les navires les matelots européens.

Les *Fanti* et les *Achanti* peuplent la côte de l'Or. Braves, à demi civilisés même, car leur industrie est remarquable, les Achanti n'en étaient pas moins, jusqu'à ces dernières années, un des peuples les plus sanguinaires de l'Afrique. Les massacres qui marquaient toutes leurs cérémonies religieuses ont acquis à côté de ceux des Dahoméens une triste célébrité. Ces derniers appartiennent à la race des *Eoué;* ils égalent les Achanti par la bravoure et la cruauté.

Géographie politique. — Toute la côte du Soudan occidental, sauf une partie de la côte d'Ivoire, du reste privée de ports, est aujourd'hui aux mains de puissances européennes. Mais la France seule a étendu ses conquêtes dans l'intérieur. Les glorieuses campagnes de nos officiers sur le Haut-Niger, la prise de possession de l'empire toucouleur, l'établissement de notre protectorat sur l'empire mandingue de Samory, les traités conclus par le capitaine Binger avec le roi Tiéba et les chefs du pays de Kong, les voyages de nos canonnières sur le Niger, enfin la convention du mois d'août 1890 qui met à Saï sur le Niger la limite des zones d'influence anglaise et française, ne sont, nous l'espérons, que le prélude de la fondation d'un em-

pire colonial français qui reliera nos possessions du Sénégal à celles du Grand-Bassam et du Dahomey et comprendra sous le nom de *Soudan français* presque tous les pays compris dans la boucle du Niger. Actuellement nos possessions se répartissent de la façon suivante : 1° le Sénégal et le Haut-Niger; 2° les Rivières du Sud; 3° les comptoirs de la côte des Esclaves; 4° les comptoirs du Dahomey.

I. Sénégal. — Notre colonie du Sénégal comprend des pays de régimes très divers. Il faut distinguer : 1° les pays possédés directement par la France; 2° les pays de protectorat; 3° les pays alliés par traités.

1° Le *territoire français* proprement dit ne comprend qu'une bande assez étroite le long du fleuve jusqu'à Bafoulabé, et le long de la côte, de Saint-Louis au Saloum. Au delà, le territoire directement administré par nous ne comprend que la banlieue de nos forts. Quatre communes seulement sont assimilées à la France comme l'Algérie et élisent les conseillers généraux et le député du Sénégal; ce sont les communes de plein exercice de *Saint-Louis, Gorée, Dakar* et *Rufisque*. Le reste des territoires possédés est divisé en deux arrondissements : *Saint-Louis* et *Dakar*.

2° La majeure partie de notre colonie se compose donc de *territoires protégés*, régis par une série de traités particuliers, qui assurent d'ordinaire au gouvernement français des privilèges de commerce et le droit d'acquérir les terrains nécessaires à la construction de forts, routes et comptoirs. Ces pays comprennent d'une part des parties de l'ancien Sénégal : *Cayor, Saloum, Djolof, Fouta, Bondou, Bambouk*, etc.; d'autre part les territoires nouvellement soumis du Soudan français : *Gangaran, Bélédougou, Ségou*, etc., c'est-à-dire tous les pays compris entre le Tankisso au sud, l'état de Tiéba à l'est et le Macina au nord. Ils sont commandés par des forts qui occupent les principales positions stratégiques : *Bafoulabé, Badoumbé, Kita, Koundou, Bamakou* gardent la route du Sénégal au Niger; *Koundian* surveille le Bafing, *Niagassola* le Bakhoy; *Siguiri* et *Kangaba* gardent le Haut-Niger, *Djenné* et *Bandiagara* sont nos avant-postes en aval, *Koniakary, Nioro* nous assurent le Kaarta, tandis que *Mourdia* garde la route de Nioro au Niger.

Jusqu'en 1890 tous ces pays relevaient au point de vue politique et administratif du gouverneur du Sénégal à Saint-Louis.

Mais nos possessions se sont tellement étendues depuis 1881 qu'il devenait urgent de les organiser. L'officier supérieur qui commandait au nom du gouverneur sur le haut fleuve, était trop loin pour en référer continuellement à Saint-Louis et agissait sous sa responsabilité; les dépenses étaient de même engagées sans la participation de l'administration de Saint-Louis qui n'avait plus qu'à les enregistrer. Pour remédier à cette situation un décret du mois d'août 1890 a donné l'autonomie administrative et militaire au Soudan français. Le commandant du Soudan français, dont la résidence est provisoirement fixée à *Kayes*, dispose d'un budget spécial, distinct du budget du Sénégal, et tout le personnel civil et militaire en service relève directement de lui. De plus, il correspond directement avec le sous-secrétaire d'État des colonies à Paris, mais « ne peut toutefois engager une action politique sans l'adhésion du gouverneur du Sénégal ».

3° Les pays liés par traités avec la France embrassent une superficie bien plus vaste. Ce sont : 1° au nord du Sénégal, les confédérations des Maures *Trarza* et *Brakna*, des *Ouled Ali* et des *Douaïch*, qui font avec Saint-Louis le commerce de la gomme, et qui se tiennent tranquilles depuis la rude leçon que leur a infligée le général Faidherbe; 2° le *Fouta-Djallon*, gouverné par des almamy de race peulh ; 3° les pays avec lesquels le capitaine Binger a traité : le *Kenedougou* ou royaume du roi Tiéba, et le pays de *Kong*.

II. Gambie anglaise. — L'Angleterre possède le cours de la Gambie avec une étroite bande de terre depuis Yarbatenda jusqu'à l'embouchure. Ce territoire, enclavé dans les possessions françaises, n'a qu'une importance secondaire pour les Anglais que le climat en tient d'ailleurs éloignés. Sauf les fonctionnaires, il n'y en a qu'une vingtaine dans toute la colonie. Le commerce est en grande partie entre les mains de maisons françaises. La capitale est *Bathurst*, dont l'air empesté est funeste même aux nègres (737 morts sur 202 naissances en 1884). Les principaux postes sont *Albreda* et *Mac-Carthy*.

III. Guinée portugaise. — Un territoire portugais est également enclavé dans notre territoire. La « *Guiné* » portugaise, délimitée par convention de 1886 s'étend du cap Roxo jusqu'à une ligne tracée au nord de la rivière Cogon, comprenant ainsi

le cours complet du Cacheo, du rio Geba, du rio Cassini, et le cours inférieur du rio Grande, ainsi que les îles Bissagos. C'est un territoire d'environ 150 000 habitants Fellân et Mandingues, dont 10 000 à peine sont soumis effectivement au Portugal. Le chef-lieu est *Boulam* dans une île à l'entrée du rio Grande (3 700 hab.). Les autres postes sont : *Cacheo*, *Bissao*. Le commerce se fait surtout par des maisons françaises.

IV. Rivières du Sud. — On comprend sous ce nom les territoires de la Casamance, du Cogon, du rio Nuñez, de la Dubrekah et de la Mellacorée, séparés depuis 1889 de la colonie du Sénégal et constitués en gouvernement particulier. Ils forment du reste moins une colonie qu'une série de territoires de traite, encore fort mal connus à l'intérieur et pouvant contenir 200 000 habitants, Nalou et Sousou, branches de la famille mandingue. La résidence du gouverneur est *Banty* sur la Mellacorée, près de la frontière sud; le poste de *Boffa* protège les factoreries du rio Pongo, celui de *Boké* sert de marché au rio Nuñez et au royaume des Nalou. Comme sur la Gambie, les négociants européens ne résident dans le pays que quatre à cinq mois. Seul, le poste de Banty est relativement salubre.

V. Sierra Leone. — La côte anglaise de Sierra Leone s'étend sur environ 350 kilomètres des Rivières du Sud au Libéria. Avec les districts situés le long des rivières des Scarcies et de la Rokelle, la colonie compte environ 73 000 kilomètres carrés et plus de 500 000 habitants, Timmi, Mandingues, etc., dont environ 60 000 soumis à la juridiction anglaise. Le climat, le plus meurtrier peut-être de toute la côte africaine; a valu à Sierra Leone le surnom de « Tombeau du Blanc », *White mans Grave*. (Mortalité de la population blanche de Freetown : plus d'un tiers en 1881). Aussi les blancs ne sont-ils que cent ou deux cents, et à part le colportage fait par quelques marchands italiens, presque tout le commerce est aux mains des « Sierra-Léonais », noirs à demi civilisés, descendants des nègres délivrés par les croiseurs anglais et débarqués par eux sur cette côte. La capitale, *Freetown*, 30 000 habitants; un gouverneur payé par la colonie y réside.

VI. Libéria. — En 1822, une société américaine pour l'établissement des nègres affranchis fondait une colonie au cap Mesurado; en 1848, la colonie devenue considérable, devenait la République de Libéria. D'abord composée de 8000 citoyens,

elle s'est agrandie par des immigrations successives et s'étend aujourd'hui de Sierra Leone à la rivière San-Pedro, au delà du cap Palmas. Elle contient, outre 18 000 citoyens, environ 1 million de nègres vassaux. La partie sud de la colonie, à partir de la rivière Sinoa, est en outre occupée par les petites républiques vassales des Krou. La constitution de Libéria est calquée sur celle des États-Unis, mais les blancs ne sont ni électeurs, ni éligibles. Par contre, le commerce et l'argent sont entre leurs mains. Le chef-lieu, *Monrovia* (du nom du président américain Monroe), assez salubre à cause de son élévation sur les pentes du mont Mesurado, n'a pourtant que 8 000 habitants.

VII. Établissement de la cote de l'Ivoire. — La France a récemment annexé la partie ouest de la côte de l'Ivoire et nos possessions s'étendent maintenant sans interruption du Rio Cavally à Apollonia. Là se trouvent nos comptoirs du *Grand-Bassam* et d'*Assini*, autrefois dépendances administratives du Gabon, maintenant constituées avec infiniment plus de raison en colonie indépendante sous le gouvernement du capitaine Binger. Le seul poste occupé par nous, outre Grand-Bassam et Assini, est *Dabou*, au nord de la lagune d'Ébrié. Le royaume d'*Assini*, assez important, est vassal de la France. C'est à Grand-Bassam qu'a abouti le capitaine Binger venu de Kong, où il avait été rejoint par notre résident sur la côte, M. Treich-Laplène.

VIII. Cote de l'Or. — Découverte et exploitée par les Portugais, en 1470 (car la présence des Dieppois, au XIVe siècle, sur cette côte, soutenue trois siècles après par Villault de Bellefond, ne repose sur aucune preuve positive), la côte de l'Or a attiré successivement des Hollandais, des Brandebourgeois, des Danois et des Anglais. Par suite de l'achat, en 1871, des derniers comptoirs hollandais, l'Angleterre est maintenant seule maîtresse de cette côte, longue de 600 kilomètres, d'Assini à Togo, et d'une zone d'environ 200 kilomètres de large dans l'intérieur. La colonie compte à peu près un demi-million d'habitants, sans compter les confédérations alliées des *Fanti*, et le royaume des *Achanti*, vassal de l'Angleterre depuis la guerre de 1873, qui a amené la prise de leur capitale, Coumassie. Le siège du gouvernement, autrefois à *Cape-Coast-Castle*, a été transféré pour raisons sanitaires à *Christiansborg-Accra*, villes jumelles qui comptent ensemble 16 000 habitants. Situées dans la partie la plus accidentée de la côte, elles ont deux sanatoires dans la mon-

tagne, *Aboudé*, à 400 mètres, station des missionnaires de Bâle, et, plus haut encore, la cité noire d'*Akropong*. Les principaux postes anglais sont : *Axim*, qui sera un jour le débouché des mines d'or du *Wasaw*; *Elmina*, l'antique forteresse portugaise du XVe siècle ; *Cape-Coast-Castle*, débouché du pays des Achanti ; *Quettah*, sur la lagune du même nom.

IX. Cote des Esclaves. — La côte des Esclaves est restée sans maître jusqu'en 1851. En 1860 encore, les Portugais seuls exerçaient quelques droits de police à *Whydah*. Mais, en 1862, l'Angleterre fondait la colonie de *Lagos;* la France a acheté, en 1863, *Kotonou* au Dahomey et assumait le protectorat de *Porto-Novo;* enfin, en 1884, l'Allemagne est entrée en scène et sur la demande des négociants de Hambourg, elle a annexé le dernier territoire resté vacant, celui de *Togo*, entre Grand-Popo et Quettah.

Le territoire de *Togo* compte seulement 50 kilomètres de côtes.

Il n'est guère possible encore d'en évaluer la population. *Petit-Popo*, *Porto-Seguro* et *Bagrida* en sont les escales. Des officiers allemands, en particulier le capitaine von François, ont exploré l'intérieur et une station allemande, *Bismarckburg*, s'élève déjà à 250 kilomètres de la côte, sur un plateau de 700 mètres d'altitude.

Le Dahomey ayant contesté la validité du traité de 1863, et envahi nos territoires de Kotonou et Porto-Novo, la France les a occupés militairement en 1890 et en a repoussé deux armées dahoméennes, et une armée de 2000 hommes, commandée par le colonel Dodds, a conquis en 1892, au prix d'une série de combats sanglants, les deux capitales du pays, Cana et Abomey.

Aujourd'hui nos troupes occupent les points stratégiques du royaume, et le roi Behanzin, avec quelques fidèles, s'est retiré dans le nord.

Nos postes sur la côte sont *Kotonou* et *Grand-Popo*, *Agoué* et *Whydah*.

Le royaume protégé de *Porto-Novo* est un petit territoire de 40 kilomètres de côté et environ 150000 habitants.

La route de terre qui relie Abomey à Whydah est rendue presque impraticable à une armée par les vastes marais de *Ko* ou *Lama;* mais les vapeurs peuvent remonter l'Ouémé jusqu'à proximité de la capitale.

Le reste de la côte des Esclaves est occupé par la colonie anglaise de *Lagos*. Rattachée autrefois au gouvernement de la côte de l'Or, elle est autonome depuis 1886. Le territoire soumis à la juridiction anglaise n'est que de 189 kilomètres carrés avec 71 000 habitants, presque tous dans la grande ville commerciale de Lagos. Le service d'ordre y est fait par des troupes indigènes recrutées un peu dans toutes les races, et qu'on est convenu d'appeler soldats haoussa.

L'arrière-pays ou « Hinterland » de la colonie est au pouvoir de nègres yorouba, les *Egbas*, qui se sont constitués en confédérations indépendantes. *Abéokouta*, la grande cité des Egbas, compte entre 100 et 200 000 âmes; elle est située sur l'Ogoun, à 130 kilomètres seulement au nord de Lagos. Jalouse de son indépendance, elle a repoussé jusqu'ici avec la même énergie les attaques de l'armée dahoméenne et les offres de l'Angleterre. *Ibadan* (100 000 habitants), située plus au nord dans le Yorouba proprement dit, est également une confédération de villages, souvent en guerre avec les Peulh du Noupé, qui n'ont pas réussi à la conquérir. Il y a déjà beaucoup de musulmans dans les pays Yorouba, et l'Islam compte des sectateurs même à Lagos.

X. Delta du Niger. — Le delta du Niger appartient à la *Compagnie coyale du Niger*. Le village d'*Akassa*, à l'entrée de la branche principale, le Noun, est le centre de ses opérations. Malgré l'insalubrité terrible du climat, la Compagnie a couvert les canaux du fleuve de ses comptoirs. *Brass-Town*, *New-Calabar*, *Bonny* sur les branches de l'est, *Abo*, *Onitsa* sur le Noun sont les escales principales de ce commerce qui a fait donner à tout ce réseau le nom d'Oil-rivers (rivières de l'huile).

Géographie économique. — Les nombreuses colonies européennes qui se succèdent sur la côte occidentale d'Afrique, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à celle du Niger, semblent offrir certains caractères communs. Le sol n'est pas en général d'une exubérante fécondité, mais il présente de bonnes qualités moyennes. La variété du relief permet d'autre part à des plantes très diverses d'y prospérer également. On a souvent comparé, au point de vue de l'orographie pure, le Fouta-Djallon, au plateau éthiopien. L'analogie se poursuit dans le domaine économique, grâce à l'étagement des climats et des zones de culture dans l'un et l'autre pays, et grâce aussi aux facilités que l'ensemble de ces conditions naturelles offre de part et d'autre à

l'établissement des blancs. La région du Fouta-Djallon doit devenir un grand centre d'exploitation agricole. Plusieurs cultures précieuses, le coton, le café, l'indigo, le thé peut-être, peuvent y devenir d'abondantes sources de richesses. Tous ces pays de l'ouest ont d'ailleurs sur ceux de l'est un grand avantage, c'est qu'ils sont bien plus facilement pénétrables. De nombreuses rivières descendent à la côte, et leurs vallées pourront ouvrir du moins des voies d'accès faciles vers l'intérieur. Par contre, les colonies du Sénégal et de la Guinée ne sont plus sur le chemin des navires; c'est à l'est du continent africain que passe aujourd'hui le grand courant commercial qui unit l'Europe à l'extrême Orient. Il est vrai qu'en revanche les paquebots qui font le service du Brésil n'ont pas à se détourner sensiblement de leur route pour toucher à Dakar.

Il faut enfin remarquer que ces pays peuvent encore servir de débouchés à une partie du Soudan. Mais on doit bien se garder de fonder sur ces avantages de position des espérances trop grandes. Nous savons déjà que toute la région du Haut-Niger n'est pas très riche.

Ce sont, en résumé, les produits du pays même qui constituent la meilleure ressource d'avenir de la Sénégambie et de la Guinée.

Les pentes du Fouta-Djallon sont recouvertes de *forêts* magnifiques, dont les essences variées, propres aux constructions, à l'ébénisterie, à la teinture, et les produits divers, fruits, gommes, résines, peuvent alimenter un actif commerce. Le *bois de teck* est exploité dans les environs de Freetown; les *acacias à gomme*, les arbres à *caoutchouc* abondent au Sénégal; les *noix de kola*, le *beurre végétal de karité* servent aux mêmes usages qu'au Soudan. Le *cocotier* est l'arbre universel, son fruit est comestible, ses fibres sont employées à la fabrication des cordes, des paniers, des toitures de maisons; la coque de sa noix sert de vase. Le palmier donne l'*huile de palme* que les marchands vont acheter aux indigènes en remontant les fleuves sur des bateaux spéciaux, servant à la fois de magasins et de lieux de marché. Les seuls navires de Hambourg en importent chaque année pour plusieurs millions de francs.

Diverses *céréales* sont cultivées en Guinée : dans les terres basses, le *riz* et le *maïs* prospèrent; le blé est en revanche très répandu dans les parties hautes avec l'orge et le dourah. Les

bananes, les ignames, la racine du manioc servent aussi à l'alimentation des nègres.

Le *caféier* vient à l'état sauvage, et atteint des proportions inaccoutumées. C'est un grand arbre de 10 à 12 mètres d'élévation, qui est surtout vigoureux dans les terres argileuses. On sait l'importance qu'ont prise dans ces derniers temps les plants de Libéria, pour la restauration des grandes plantations du Brésil, ou de Ceylan. La production est faible, mais elle pourrait atteindre une haute valeur. La *canne à sucre* et le *tabac*, dont les champs sont peu nombreux, seraient aussi avantageusement cultivés. Le *sésame* fournit quelques milliers de tonnes de graines, mais ce sont les *arachides* ou pistaches de terre, qui ont trouvé le débouché le plus considérable. On en exporte chaque année de 120 à 150 000 tonnes, valant près de 40 millions de francs. Les arachides sont employées particulièrement à Marseille, à la fabrication des huiles et des matières grasses. Les progrès accomplis dans le traitement de ce produit lui ont permis de faire sur nos marchés une sérieuse concurrence aux huiles d'olive elles-mêmes. Le *coton* et l'*indigo*, dont la production ne dépasse guère le besoin de la consommation locale, sont les plantes industrielles dont l'exploitation pourrait donner le plus de bénéfices.

Les *animaux domestiques* sont peu nombreux: ils sont d'ailleurs les mêmes qu'au Soudan. Les ruches abondent, et le Sénégal expédie chaque année plus de 30 000 kilogrammes de *cire*.

La *pêche* est très fructueuse sur les côtes.

La Sénégambie et la Guinée pourraient donc tirer de leur sol des ressources abondantes. La culture est d'ailleurs en progrès.

Industrie. — Le Fouta-Djallon est, dit-on, riche en minerais: argent, cuivre, étain, fer; mais le seul métal vraiment digne d'être cité est l'*or*. Les gisements les plus productifs sont au Sénégal, dans le Bouré et surtout dans les terrains d'alluvion du Bambouk, entre le Bafing et la Falémé. Mais ces mines sont difficilement accessibles; elles ne sont visitées que par les noirs, et le métal qu'ils en retirent ne vient même pas au Sénégal; ils préfèrent l'échanger contre le sel et les cotonnades qu'apportent les caravanes, Les filons précieux, auxquels la Côte d'Or doit son nom, se trouvent dans les roches de gneiss du Ouasa, à une centaine de kilomètres au nord du port d'Axim; ils sont toujours

exploités. On en retire annuellement pour 3 millions de poudre d'or.

L'industrie indigène est à peu près nulle. Il faut citer pourtant le tissage des cotonnades et la fabrication des nattes de jonc.

Commerce. — On a déjà vu les ressources du pays en *voies de communication*. Les fleuves sont en général peu navigables; le Sénégal est encombré de rapides et de bancs de sable; des barres dangereuses ferment l'entrée d'un grand nombre, particulièrement sur la côte de Guinée.

Les ports les plus commodes sont *Dakar*, à l'extrémité du cap Vert, relié à Saint-Louis par une voie ferrée, *Bathurst* à l'embouchure de la Gambie, et *Freetown*. *Cape-Coast-Castle* est le débouché de l'empire des Achanti, et *Lagos* reçoit les marchandises de Dahomey. Ces ports sont desservis par deux lignes régulières de paquebots, un service anglais de Liverpool, et les Messageries maritimes de Bordeaux. Un câble sous-marin les relie à l'Europe.

Le mouvement du commerce sur les côtes du Sénégal et de la Guinée atteint un chiffre assez élevé. On peut l'évaluer à 150 millions de francs. La premier rang parmi les exportations revient aux substances oléagineuses. Les arachides (30 millions) sont fournies par le Sénégal, la Gambie, Sierra Léone; la noix de palmiers et l'huile de palme (25 millions) proviennent surtout des côtes du Sud. Les gommes sont, après les arachides l'objet de commerce, le plus important de la Sénégambie (8 à 10 millions). La vente du caoutchouc représente une moindre valeur (5 millions). Les noix de kola, la poudre d'or, le café, les bois, les peaux, la cire, l'ivoire, les plumes d'autruche complètent la liste des marchandises vendues à l'Europe. Nos navires apportent en échange dans le pays des cotonnades (guinées de l'Inde, tissus français), des boissons, du sel, des fusils et de la poudre, du tabac, du corail, de l'ambre, des verroteries.

Ce commerce se partage entre trois puissances, l'Angleterre, la France, l'Allemagne; la valeur du trafic des deux premières se balance; la troisième fait beaucoup d'efforts pour supplanter l'une et l'autre. Dans le chiffre total qui vient d'être indiqué, 40 à 45 millions reviennent au Sénégal français et 10 millions aux Rivières françaises du Sud. La Gambie anglaise et Sierra Léone sont représentées chacune pour environ 6 millions, la Guinée portugaise pour 3. Le commerce de l'État libre de Libéria

se monte à 10 millions environ. Dans la Guinée, les possessions anglaises sont au premier rang (50 millions); nous venons ensuite avec 12 millions.

Le commerce du Sénégal suit une progression constante; cette colonie, mieux exploitée et mieux administrée, peut contribuer pour une part plus grande encore à la prospérité de la métropole. Nos comptoirs des Rivières du Sud sont une des régions les plus favorisées, les plus riches de la Sénégambie. Mais sur la côte de Guinée nous ne jouons qu'un rôle secondaire.

Les *Anglais* ne pourront pas prévaloir contre notre influence en Sénégambie; mais leurs postes sur la Côte d'Or et à Lagos sont les mieux situés pour attirer les marchandises des royaumes de l'intérieur.

Les possessions du *Portugal* ne sont qu'une dépendance des archipels que ce royaume possède au large.

Les *Allemands* n'ont que deux ou trois comptoirs, mais ils ne négligent rien pour drainer une partie du commerce des colonies voisines. Nous avons su jusqu'à présent garder assez bien le monopole dans les nôtres. Il faut prendre garde de nous laisser supplanter, sous prétexte de philanthropie internationale.

Bibliographie.

1° Soudan :

Mungo-Park. *Travels in the interior districts of Africa, performed in the years* 1795, 1796, 1797 and 1805. London, 2 vol. 1816.

Clapperton. *Narration of discoveries in Central Africa.* London. 1826.

— *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, trad. Paris, 1829, in-8.

Denham. *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique*, trad. Paris, 1826, in-8.

Caillié (René). *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné.* Paris, 1830, in-8.

Baikie (Dr.). *Narrative of an exploring voyage up the rivers Kwora and Binue.* London, 1856, in-8.

Barth (Dr. H.). *Reisen und Entdeckungen in Nord und Central Afrika.* Gotha, 1858, in-8.

Lejean (G.). *Voyage en Kordofan*, 1860 (*Tour du Monde*, 1863).

Mage (E.). *Relation d'un voyage d'exploration au Soudan occidental.* Paris, 1867, in-8.

Rohlfs (Gerhard). *Quer durch Afrika. Reise vom Mittelmeer nach dem Tsad-See und zum Golf von Guinea.* Leipzig, 1874, in-8.

Moewfzeet li ustier. *Lettres sur la découverte des sources du Niger* (*Bull. de la Soc. géogr. de Marseille*, 1879, p. 260)

— *Voyage aux sources du Niger.* Marseille, 1880.

Faidherbe (gén.). *Les voies commerciales du nord-ouest de l'Afrique* (*Revue scientifique*, 1884 et janv 1885)

Gallieni. *Une mission dans le Haut-Niger et à Ségou* (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1882).
— *Une colonne dans le Soudan français*. 1886-1887. Paris, 1888.
Nachtigal (Dr. Gustave). *Sahara et Soudan*, trad. Paris, 1883, in-8, t. II.
Lenz (Dr. Oscar). *Timbouctou*, trad. Paris, 1886, in-8.
De Crozals. *Les Peulhs, étude d'ethnologie africaine*, Paris, 1883, in-8.
Massari (A.). *Viaggio di P. Matteuci e A. Massari attraverso l'Africa* (Cosmos di Cora. Milan, 1882).
Staudinger (P.). *Im Herzen der Haussaländer*. Berlin, 1889, in-8.

2° Sénégambie et Guinée :

Ancelle. *Explorations au Sénégal depuis l'antiquité*. Paris, 1886, in-12 (avec une notice ethnographique du général Faidherbe).
Aumont (André). *Exposition univ. Notes sur le Sénégal et son commerce*. Paris, 1889, in-8, broch.
Bérenger-Féraud (Dr.). *Les peuples de la Sénégambie*. Paris, 1878, in-8.
Bayol (Jean). *La Sénégambie* (*Rev. Scient.*, avril 1881).
— *La mission du Haut-Niger* (*Rev. Scient.*, 1880-1881).
Borius (Dr.). *Recherches sur le climat du Sénégal*. Paris 1875, in-8.
Bouche (abbé). *Le Dahomey* (*Bull. de la Soc. de géogr.*, juin 1874).
Féris (Dr. Bazile). *La côte des Esclaves* (*Rev. Scient.*, juin 1883).
Faidherbe (gén.). *Les voies commerciales du nord-ouest de l'Afrique* (*Rev. Scient.*, 1884-1885).
Foncin. *Le Sénégal* (*l'Explorateur*, 1875).
Frey. *Campagne dans le Haut-Sénégal*, 1885-1886.
Gallieni. *Une mission au Sénégal* (*Rev. de géogr.*, 1881).
— *Une colonne dans le Soudan français*, 1886-1887.
Holley. *Voyage à Abéokouta*. Lyon, 1881, in-8.
Gravier. *Expéd. de Saint-Louis à l'Adrar. Voyage à Ségou*, d'après les notes de Paul Soleillet.
Marche (A.). *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*. Paris, 1879, in-8.
Ménager. *La Guinée* (*Bull. de la Soc. de géogr.*, août 1878).
Pietri. *Les Français au Niger*. Paris, 1886, in-12.
Marcel (Gabriel). *Les premières navigations françaises à la côte d'Afrique* (*Rev. Scient.*, fév. 1883).
Santarem (vicomte de). *Recherches sur la priorité de la découverte des pays sur la côte occidentale d'Afrique*. Paris, 1842, in-8.
Berlioux. *André Brüe, ou les origines de la colonie française du Sénégal*. Lyon, 1874, in-8.
Péroz (cap.). *Au Soudan français*. Paris, 1889, in-12.
Moloney (sir). *Lagos* (*Proceedings of the R. geogr. Soc*, 1889).
Mittheilungen aus den Deutschen Schutzgebieten. Berlin, t. I.
Burton and Cameron. *To the Gold coast*. Londres, 1883, in-8.
Büttikofer. *Reisebilder aus Liberia*. Leyde, 1890, in-8

Sujets de devoirs.

Les voies de commerce de l'Afrique du nord.

La côte de Guinée, climat, hydrographie, productions et commerce, colonies européennes, leur importance respective.

Le Niger, géographie physique et économique.

Colonies françaises de l'Afrique occidentale et pays de protectorat. Les comparer au point de vue du climat, du commerce et de la population

Les peuples de l'Afrique du nord (répartition des races, degré de civilisation, religion, etc., densité de la population).

Relief de l'Afrique du nord.

CHAPITRE VII

AFRIQUE ÉQUATORIALE

Relief. — L'Afrique équatoriale comprend des contrées de relief fort différent: 1° à l'est et à l'ouest, le long des côtes, deux zones de montagnes et de terrasses qui s'élèvent graduellement vers l'intérieur du pays, et dont le dernier gradin forme la bordure du plateau d'Afrique; 2° à l'intérieur le plateau des grands lacs, et 3° le bassin du Congo.

I. Versant oriental et plateau des grands lacs. — La ligne des hautes terres qui forme du nord au sud le rebord oriental du plateau des grands lacs est en même temps l'arête maîtresse de l'Afrique équatoriale. Non qu'elle constitue une chaîne puissante comme l'Himalaya, mais elle porte sur son socle de 1 800 à 2 000 mètres les plus hautes montagnes du continent. Du sud de l'Abyssinie jusqu'au delà du Kilima-Ndjaro s'étend un long renflement volcanique, formé à ce qu'il semble par une double rangée de volcans, séparés par des fissures où se succèdent des lacs à des altitudes diverses (Basso-Narok ou lac Rodolphe environ 500 m. d'altitude, lacs Baringo 980 m., Nakouro, Naïwacha 1 960 m., de Natron 650 m. et Manyara). On ne connaît encore que bien peu les montagnes du nord. L'expédition de MM. le comte Teleki et von Höhnel en 1888 a toutefois révélé que des deux côtés du lac Rodolphe, grande lagune qui occupe le fond d'une faille à 500 mètres seulement d'altitude, se prolongent des rangées de volcans élevés dont les voyageurs ont aperçu les cimes neigeuses (volcans *El-Karamojo*, *Lekakisera*, *Elgon* à l'ouest, ce dernier évalué à au moins 4 200 m.; *Koulall* et *Njiro* à l'est).

La ligne des montagnes continue ensuite entre le Victoria

Nyanza et les petits lacs de l'est par des volcans moins hauts (*Dounyé Longonok* environ 2 500 m., *Dounyé Ngaï* 2 150 m., d'après Thomson) tandis que dans la rangée des montagnes de l'est se dressent des pics énormes : le *Kénia* (Dounyo Eguiré) de 5 500 mètres, le *Dounyo Bourou* (2 800 m.) qui émet encore des vapeurs, le *Dounyé Erok* (environ 4 000 m.), enfin, à l'est du lac de Natron, le groupe des géants de l'Afrique : le mont *Geleï* (4 200 m.), le mont *Mérou* (4 480 m.) et le *Kilima-Ndjaro* (6 100 m.) masse énorme qui n'a pas moins de 100 kilomètres de l'est à l'ouest et de 50 kilomètres du nord au sud. C'est jusqu'ici la plus haute montagne de l'Afrique ; M. Meyer en a escaladé le premier en 1887 le cratère, à 50 mètres au-dessous de la pointe de glace terminale ; le pourtour de la montagne est environ 270 kilomètres, le double du géant de la Sicile, l'Etna. Du massif du Kilima-Ndjaro le plateau descend vers la mer par une série de croupes décroissantes de 2 000 à 1 200 mètres de hauteur ; les monts granitiques de l'*Ousambara*, en face de l'île de Pemba, ont encore 1 500 mètres.

Au sud du Kilima-Ndjaro les hauteurs sont moindres et on ne sait encore si la grande ligne volcanique s'arrête là. Plus loin, les montagnes granitiques qui forment le rebord du plateau dans l'*Ousagara* n'ont plus guère que 2 000 mètres et sont en partie orientées du nord-ouest au sud-est (monts Roubeho entre l'Ouami et le Roufidji). Elles se relèvent vers le sud-est du plateau ; les monts de l'*Oubena* vers le lac Nyassa ont au moins 2 400 mètres de hauteur.

Le PLATEAU DES GRANDS LACS qui s'étend à l'ouest de ce soulèvement a sa pente générale vers l'ouest. Les mesures connues jusqu'ici lui donnent 13 à 1 400 mètres dans l'est (Oukala 1 320 m.), 1 200 mètres au centre (lac Victoria 1 200 m., Tabora 1 240 m.) et environ 1 000 mètres à l'ouest et au sud (Ougoué 1 000 m., Mpimboué 920 m., Blantyre 1 000 m. environ). Au centre du plateau le sol paraît peu accidenté : les montagnes de l'*Ounyamouési* ne sont que des buttes isolées, et dans l'*Ougogo* aucun faîte notable ne sépare les affluents du Roufidji et ceux du Tanganyka. Dans le sud et l'ouest au contraire, le sol est coupé par une suite de *failles* profondes, au fond desquelles les eaux se sont amassées en lacs et dont les bords se relèvent en chaînes de montagnes : ce sont au sud, celles des lacs *Nyassa*, *Rikoua* et *Tanganyka*, orientées presque de même

et dues probablement aux mêmes causes; au nord, celles des lacs *Albert-Edouard* et *Albert*.

La vallée la plus profonde de toutes est celle du sud: le niveau du lac Nyassa n'est qu'à environ 480 mètres au-dessus de la mer, donc à plus de 700 mètres au-dessous du lac Victoria et du niveau moyen du plateau, et on n'en a trouvé le fond qu'à 130 et 170 mètres au-dessous de la surface. Cette profonde entaille est bordée de hautes montagnes: à l'est la chaîne *Livingstone* (de 2 000 à 3 000 m.) qui est le rebord extérieur du plateau sous cette latitude, et descend en pente douce vers le Rovouma tandis qu'elle se dresse à pic au-dessus du lac; elle aboutit au plateau de *Blantyre* ou du *Chiré* qui a encore plus de 1 000 mètres de hauteur. A l'ouest, les montagnes sont moins continues; pourtant des massifs comme le *Tchombé* ont encore plus de 1 650 mètres, et la mission de Tchakousi, au sud-ouest du lac, est encore à 1 430 mètres au-dessus de la mer.

On connaît beaucoup moins la vallée du lac *Rikoua* ou lac *Léopold*, découvert en 1880 seulement par Thomson, et revu par Cotterill et Kayser. Plus élevée que le Nyassa (à peu près 780 m.) elle paraît orientée de même, et encaissée également entre deux falaises de montagne. Elle fait évidemment partie du même système de plissements.

La longue déchirure du sol que remplit le *Tanganyka* a 630 kilomètres du sud au nord et s'enfonce également très loin au-dessous du niveau du plateau. Le niveau du lac n'est qu'à 800 mètres, et Livingstone n'a pu en trouver le fond avec une sonde de 550 mètres; M. Giraud a mesuré ailleurs 647 mètres de profondeur. Si ces mesures sont exactes, le fond de la vallée du Tanganyka serait à moins de 200 mètres au-dessus de la mer. Des monts de 1 000 à 1 800 mètres (Misozi 1 750 m.) l'encadrent également de hautes falaises presque partout.

C'est au nord-ouest du plateau des lacs que se trouvent les plissements les plus considérables. La dernière expédition de Stanley a confirmé que les lacs Albert-Edouard (niveau à 1 000 m.) et Albert (niveau environ 700 m.), qui se succèdent dans la même direction, sont encaissés entre deux chaînes très élevées. On ne connaît pas encore l'altitude de la chaîne occidentale, monts *Balegga* ou *Malega*, qui suit à l'ouest le lac Albert à une distance de 75 kilomètres environ. Mais la chaîne orientale des *Rouwenzori* s'élève jusqu'aux neiges éternelles. Elle

a de 1 200 à 1 800 mètres à l'est du lac Albert, de 2 000 à 3 450 mètres entre les deux lacs, après quoi elle s'abaisse de nouveau à 1 800 et 1 400 mètres dans le sud. Ainsi une chaîne longue comme les Pyrénées, aux cimes plus hautes que les Alpes, fait pendant, à l'ouest du plateau des lacs, au Kenia et au Kilima-Ndjaro. On ne sait encore si les montagnes se prolongent au sud du lac Albert-Édouard; cette contrée mystérieuse de l'*Ouroundi* est encore une des moins connues de l'Afrique. Mais la zone montagneuse se prolonge directement au sud par le massif considérable du *Mfoumbiro* (environ 3 000 m.) entre le lac Albert-Édouard et le Victoria-Nyanza.

Il est difficile de délimiter le plateau des grands lacs vers l'ouest. Au delà de Tanganyka et du lac Moéro, il semble qu'il se termine par des terrasses étagées de 1 500 à 1 000 mètres à travers lesquelles descendent les affluents du Congo; mais nul n'a encore exploré les pays à l'ouest des lacs Alexandra et Albert-Édouard.

Au nord, le plateau finit par les croupes de 1 300 à 1 100 mètres que traverse le Nil pour descendre à Ouadelaï. Le relief entre le Nil et le lac Rodolphe et, au nord-est, au delà du Kénia, est encore inconnu.

Au sud, le plateau a pour limite hydrographique le demicercle des monts *Lokinga* (2 à 3 000 m,) qui séparent le lac Bangouélo (1 120 m.) du Zambèze et repoussent le Congo supérieur vers le nord. Mais il est probable que la zone des hautes terres continue de l'autre côté des montagnes, et que le plateau des lacs se relie à ceux de l'Afrique australe sans autre interruption que la coupure profonde du Zambèze (360 m. à Zumbo).

II. Bassin du Congo. — La partie de l'Afrique intérieure drainée par le Congo mérite bien le nom de *bassin*. Toute la contrée comprise entre la grande courbe du fleuve au nord et le *Kassaï* et le *Sankourou* au sud est en effet une grande cuvette, vers laquelle convergent les rivières des quatre points cardinaux. Cette cuvette, dont le fond est très uni, a dû autrefois être recouverte par les eaux. Les masses liquides du Congo et de ses affluents ont dû s'y accumuler avant de se frayer violemment un passage à travers la ceinture des montagnes bordières de l'ouest. Elles ont laissé partout d'épaisses couches de limon comme trace de leur passage; dans les contrées de l'*Alima*, du

bas-Oubandji, du *Tchouapa*, du *Sankourou*, on peut cheminer des jours entiers sans rencontrer une pierre à la surface du sol.

Le niveau du bassin varie de 320 mètres vers le *Stanley-pool* à 450 mètres aux *Stanley-falls*. Même là, l'Afrique conserve donc l'altitude d'un plateau. Le bassin est limité à l'est par le plateau des grands lacs, au sud par les hauteurs entre Congo et Zambèze, qui atteignent 1800 mètres, à l'ouest par les terrasses et chaînes de la côte occidentale. Il est impossible de dire jusqu'où il s'étend au nord.

Au nord-est, on sait maintenant qu'aucun soulèvement notable ne le sépare du Nil. Les voyages d'Émin-Pacha, de l'Italien Gessi, et surtout du savant russe Junker, qui a parcouru toute la contrée entre le *Bahr-el-Ghazal* et l'*Ouellé*, n'ont révélé que des altitudes de 600 à 705 mètres. Ainsi le terrain se renfle à peine entre les plaines de l'*Ouellé* et des *rivières du Nil*, situées à peu près au même niveau (*Ouellé* à la Zériba d'Abdallah : 440 m., *Nil* à Lado : 460 m., *Djour* à Waou : 430 m. d'altitude).

Mais quel est le relief entre le Chari et le Congo? Toute supposition serait prématurée. On n'a pas d'indice si les monts de l'Adamaoua continuent à se prolonger vers l'est ou s'il n'y a là que des plaines à pentes indécises.

III. Relief de la côte occidentale. — Le relief de la côte ouest de l'Afrique équatoriale est encore imparfaitement connu au nord. Tout près de la mer, le magnifique volcan de *Kameroun*, qui dresse ses trois pics à près de 4200 mètres dans les airs, et dont la masse isolée n'a pas moins de 2000 kilomètres carrés de base, n'est que la suite de la rangée de volcans des îles du golfe de Guinée. On ne connaît guère les terrasses et les chaînes qui défendent de ce côté l'accès de l'Afrique intérieure et forcent les rivières à descendre en cataractes ; seuls les pics voisins de la côte, le mont des *Éléphants* (520 m.), le mont des *Alouettes* (1040 m.), figurent avec précision sur les cartes.

Le relief du Congo français est mieux connu. Des *terrasses* schisteuses courent parallèles à la côte. Leur surface décomposée par les pluies se transforme en une couche épaisse de sable rougeâtre dite *latérite*, formation particulière aux climats pluvieux sous les tropiques. Ce sont du reste des gradins peu élevés; près de la côte les croupes ont au plus 1200 mètres (mont de la Mitre, etc.) ; la plus élevée paraît être celle des monts de *Cristal* (environ 1500 m.) au nord de l'Ogooué. Vers le Koui-

lou, elles ne dépassent guère 1 000 mètres, et s'abaissent encore davantage des deux côtés du Congo (700 m.).

Le plateau de l'*Angola* marque un relèvement sensible du terrain. Les terrasses étagées du côté de la mer se dressent à pic du côté du Kouango; au sud du Couanza, on distingue même trois chaînes successives parallèles à la côte, avec des cimes de 2000 à 2400 mètres (monts Lovili, Élonga, etc.). Elles sont le rebord du vaste plateau de *Bihé* qui se prolonge entre les affluents du Kassaï et du Zambèze, et dont le socle atteint 1600 mètres de hauteur. Ce plateau est d'ailleurs si uni vers l'est, qu'il a pu s'y former un marais à 1 200 mètres d'altitude : Le lac *Dilolo*, dont les eaux vont à la fois à l'Atlantique par le Congo, et à la mer des Indes par le Zambèze.

La ligne des montagnes côtières continue au sud, mais elles sont moins hautes : 1000 à 1500 mètres. Seule, la *Serra de Chella* ou de *Neve* (de la neige) se dresse à 1 900 mètres de hauteur à l'est de Mossamédès.

Climat. — Le climat de ces régions à peine explorées est encore bien imparfaitement connu. Bien des phénomènes déconcertent encore les observateurs : Ainsi ces « vents mystérieux de la saison sèche[1] » qui soufflent en tempête du sud-ouest sur le Congo. Il faut donc se borner à enregistrer les faits aujourd'hui connus.

Les pluies varient beaucoup sur la côte ouest. Il faut noter d'abord une diminution constante du nord au sud. C'est au fond du golfe de Guinée, sur les pentes du *Kameroun* et au nord du *Gabon*, que paraissent tomber les pluies les plus abondantes de l'Afrique. On en estime la quantité à 3 ou 4 mètres par an. Au Gabon même il est tombé exceptionnellement 3 m. 10 d'eau en 1882. De là les pluies diminuent constamment vers le sud, jusqu'au moment où elles cessent tout à fait.

Moyenne annuelle du Gabon :		(1/2° de lat. nord) :	2 m. 86
—	de Chinchoxo :	(5° de lat. sud)	1 m. 08
—	de Loanda :	(9° de lat. sud)	0 m. 34

Enfin à *Mossamédès*, il y a eu pendant vingt ans une douzaine au plus de pluies réelles; on se trouve là sous un climat complètement différent de celui de l'Afrique équatoriale.

Quant aux pluies de l'intérieur de l'Afrique équatoriale, elles

1. Von Danckelmann.

paraissent rentrer presque toutes dans le domaine des vents d'*est*. Les courants atmosphériques qui soufflent sur la mer des Indes du sud-est ou du nord-est, selon que le soleil ramène vers le sud ou le nord leur centre d'attraction, se transforment souvent en vents d'est sur le continent. C'est donc de la mer des Indes que viendraient les pluies qui tombent sur le plateau des grands lacs et au sud du Congo. Cette théorie paraît confirmée par le fait que la pluie « paraît augmenter sur le versant oriental de la bordure montagneuse de l'ouest, les nuages venant généralement du continent, c'est-à-dire de l'est »[1], d'où ce phénomène de pluies plus abondantes à l'intérieur que sur la côte ouest.

Il ne faut pas oublier que l'évaporation si active sous l'équateur pompe de grandes quantités de vapeur d'eau à la surface même de l'Afrique équatoriale, et que les courants ascendants, qui résultent de l'échauffement des couches inférieures de l'air, jouent un grand rôle dans la formation des orages tropicaux.

Température. Comparaison avec l'Amérique du Sud. — L'Afrique ressemble à l'Amérique du Sud par ses contours et sa position à cheval sur l'équateur, et pourtant son climat est à la fois plus chaud et moins pluvieux. Cela tient à la disposition différente du relief. L'Amérique tropicale presque tout entière est ouverte aux vents alizés de l'Atlantique; la grande arête de son relief est à l'ouest; aussi, de la côte aux Andes, l'Amérique tropicale a-t-elle un climat maritime. En Afrique c'est le contraire, les grandes hauteurs sont à l'est; là où s'étend sur l'autre continent la plaine des Amazones, on trouve de hautes montagnes et de larges plateaux, qui isolent l'intérieur du continent de l'Océan, du moins pour les couches inférieures de l'air. L'influence de la masse des terres n'est donc pas neutralisée comme en Amérique par le souffle continu et modérateur de la mer, la chaleur est plus forte, la température moins égale, tous les phénomènes du climat moins réguliers, en un mot le climat est plus *continental*.

Moyenne annuelle [2]	d'Iquitos (Amazone, 3 1/2° lat. sud) :	+ 25°,9
—	de Rubaga (Afrique, 1 1/2° lat. nord) :	+ 28°,5
—	de Lado (Nil, 5° lat. nord) :	+ 29°,3

1. Von Danckelmann.
2. Woeikof. Die Klimate der Erde.

Aussi, tandis qu'en Amérique la température n'augmente pas sous l'équateur quand on avance de la côte dans l'intérieur, en Afrique il fait plus chaud dans l'intérieur que sur la côte orientale.

La côte occidentale de l'Afrique équatoriale ressemble au contraire par un point à la côte correspondante de l'Amérique du Sud; elles ont toutes deux une température remarquablement basse pour leur latitude. Au *Gabon*, à un demi-degré seulement de l'équateur, la moyenne annuelle du thermomètre tombe au-dessous de 21 degrés centigrades! A *Loanda*, il oscille entre 19 et 20 degrés; il y fait donc moins chaud en été qu'à Lisbonne. Cette température anormale tient aux mêmes causes qu'en Amérique : Aux vents frais qui soufflent avec persistance de l'ouest et du sud-ouest, c'est-à-dire de la mer refroidie par le *courant antarctique* qui remonte le long de la côte vers le nord.

Elle tient aussi probablement à un phénomène particulier à cette partie de l'Afrique, la *nébulosité* extrême du ciel. Il n'y a qu'environ 5 pour 100 de jours absolument sereins à *Vivi*, sur le Congo, et la proportion est moindre encore au Gabon. Le ciel est gris même pendant la saison sèche, par suite des grands incendies d'herbes qui ont lieu chaque année. Des savants ont admis « qu'au moins un cinquième du territoire africain compris entre l'équateur et le tropique du Capricorne est brûlé par le feu pendant la période de mai à octobre »[1]. De là, des brouillards secs de fumées qui durent des semaines et s'étendent fort loin.

Hydrographie. I. PLATEAU DES GRANDS LACS. — Le phénomène le plus grandiose de l'hydrographie de l'Afrique équatoriale est celui des grands lacs qui se développent sur des étendues immenses, dans les fissures du plateau. On ne peut comparer ces bassins qu'à ceux de l'Amérique du Nord. Ces lacs n'ont été explorés que dans la seconde moitié du XIXe siècle, par Burton, Speke, Livingstone, Baker, Cameron, Stanley et autres. Leur découverte, l'étude du régime des pluies dans les pays où ils se forment, ont fait comprendre le régime des grands fleuves de l'Afrique, si obscur jusque-là. Les grands lacs ont en effet pour déversoirs les plus grands fleuves de l'Afrique, le Nil, le Congo, et le Zambèze.

1° *Versant du Nil.* — Le lac *Oukéréoué* ou *Victoria Nyanza*,

1. Von Danckelmann.

situé sous l'Équateur même, à 1200 mètres d'altitude, est le plus grand de tous; sa superficie est égale à la septième partie de la France. C'est de là que sort le *Nil*, le second fleuve de l'univers par sa longueur (plus de 6400 kilomètres), le quatrième par l'étendue des pays qu'il arrose (environ 3 350 000 kilomètres carrés). Sa source réelle est encore indécise. L'Anglais Speke a eu, il est vrai, la gloire de découvrir, en 1858, l'endroit où il s'échappe du grand lac; mais bien des cours d'eau imparfaitement connus se jettent dans le lac Victoria au sud et à l'ouest, et on ne peut décider encore laquelle mérite par son importance d'être appelée du nom de Nil. Les deux rivières qui attirent le plus l'attention jusqu'ici sont le *Simeïou* ou *Simiou*, venant du sud-est, et le *Kaguera* ou *Tangouré*, sorti du petit lac *Alexandra* au sud-ouest du lac Victoria.

Quoi qu'il en soit, le Victoria, ce lac plus grand que la mer d'Aral, se déverse au nord par une cascade de 4 mètres de hauteur, appelée par Speke chutes de *Ripon*, et forme un fleuve écumant, large d'un demi-kilomètre. Il descend d'abord rapidement vers le nord-ouest, s'étale en passant en deux petits lacs, le *Gita-Nzigé* et le *Kodja*, puis continue sa chute rapide vers l'ouest; il descend de plus de 500 mètres en 150 kilomètres de cours et tombe par une dernière cascade de 35 mètres, les chutes *Murchison*, dans le lac situé à l'étage inférieur du plateau, le *Mwoutan-Nzigé* ou *lac Albert*. On sait depuis le dernier voyage de Stanley que ce lac Albert (700 mètres d'altitude) est alimenté par une cinquantaine de cours d'eau venant des Rouwenzori, et qu'une large rivière, la *Semliki*, lui apporte les eaux d'un lac situé à 300 mètres plus haut, le lac *Albert-Édouard* dont les affluents sont encore inconnus. Il y a là une branche du Nil qui peut égaler la première par sa longueur. Le Nil ressort du lac Albert, à 20 kilomètres des chutes Murchison, à l'état de fleuve tranquille, large de 500 à 2000 mètres, profond de 5 à 12. Il n'est plus qu'à 680 mètres et a descendu les échelons du plateau où il est né. Il serpente ainsi paisiblement pendant 200 kilomètres vers le nord à travers les grandes herbes de la province équatoriale, rencontre des montagnes au coude de *Doufilé*, descend encore quelques rapides à *Folé*, à *Makedo*, et commence à *Lado* (Gondokoro) un deuxième cours tranquille à travers une plaine d'alluvions presque horizontale, ancien lac dont le plateau du Kordofan marque la fin au nord.

L'afflux d'eau que reçoit le Nil dans cette partie de son cours est considérable. Sorti des grands lacs, il a déjà de 300 à 900 mètres cubes à la seconde. Puis viennent les innombrables affluents de cette grande plaine de l'Afrique équatoriale, où les pluies s'étalant sur le sol uni couvrent à un moment donné le pays d'un réseau de marécages et de rivières enchevêtrées. On connaît peu les cours d'eau qui viennent de l'est (*Achoua, Acha*, etc.). Le *Sobat* apporte probablement au Nil les eaux de tout le versant ouest de l'Abyssinie méridionale, et roule quelquefois plus d'eau que le Nil lui-même. A 120 kilomètres du confluent, on lui a trouvé un débit approximatif de 1 200 mètres cubes à la seconde, autant que le Rhône et l'Arve réunis à Genève.

Le *Bahr el-Ghazal*, qui rejoint le Nil à l'ouest, un peu avant le Sobat, lui apporte les eaux d'inondation de l'incroyable quantité de rivières connues sous le nom de *Rivières du Nil*. Tout le grand triangle exploré par Schweinfurth, Émin-pacha et Junker, entre le Nil, les terrasses des Niam-Niam et celles du Dar-For, n'est qu'un labyrinthe de cours d'eau (Rôl, Diour, Pongo, Bahr el-Arab, etc.) qui convergent vers le Bahr el-Ghazal, et, vu le défaut de pente, transforment le confluent avec le Nil en un marais de quelques mille kilomètres carrés, alternativement à sec et inondé. C'est la « *région des embarras* », où les herbes obstruent souvent le fleuve; elles ont arrêté jadis à cet endroit les envoyés de Néron à la recherche des sources du fleuve, et ont interrompu complètement la navigation de 1870 à 1877.

C'est au coude du Kordofan que le Nil sort de l'Afrique équatoriale sous le nom de *Bahr el-Abiad* ou fleuve Blanc. Il arrive au Soudan avec un flot qui à Khartoum est de plus de 5 000 mètres cubes à la seconde après les pluies, et de 300 mètres cubes au moins en toute saison; c'est surtout ce flot constant venu des grands lacs, qui va lui permettre de fournir une course de 2 700 kilomètres à travers les steppes et le désert.

2° Le *Tanganyka*, long de 630 kilomètres et large de 50 en moyenne, a longtemps passé pour se rattacher au Nil. Mais la rivière *Rousizi*, dont le cours est exactement dans l'axe du lac, s'est révélée comme un affluent de celui-ci, et non comme un courant qui en sort. Le Tanganika n'ayant pas d'affluent considérable par suite de la disposition du relief (la plus longue rivière paraît le Malagarazi à l'est), on a cru alors qu'il était

un bassin fermé. Cependant on sait aujourd'hui que l'évaporation n'absorbe pas à elle seule les eaux qu'il reçoit. Son déversoir est la *Loukouga*, qui va rejoindre le Congo. L'appoint du lac est du reste fort inconstant : Cameron avait trouvé le déversoir obstrué complètement; Stanley l'a même vu couler en sens inverse ; depuis, le lit a été déblayé par une crue du lac, et dans ces dernières années il paraît avoir versé une assez grande quantité d'eau au Congo.

3° Le lac *Rikoua* paraît être un bassin fermé, ce que confirme la salinité de ses eaux. Le lac *Nyassa*, long de 600 kilomètres, large de 24 seulement en certains endroits, est en somme plus petit que le Tanganyka (30 000 kilomètres carrés au lieu de 39 000) ; mais il est rendu dangereux par de formidables bourrasques qui s'engouffrent entre ses falaises rocheuses. Il n'a pas d'affluents considérables, et par suite une grande égalité de niveau ; l'écart annuel est de moins d'un mètre. Il se déverse dans le Zambèze par le *Chiré*.

II. Bassin du Congo. — Le Congo est un des grands fleuves de la terre ; c'est en effet probablement le deuxième par la grandeur du territoire drainé par ses eaux : Environ 4 millions de kilomètres carrés, maintenant que le fleuve Ouellé a été reconnu son tributaire.

Cours supérieur. — Le *Congo*, ou du moins sa branche la plus lointaine, naît sur le plateau des grands lacs entre le Tanganyka et le Nyassa, à moins de 700 kilomètres de la côte d'Afrique, et coule sous le nom de *Tchasi* et de *Tchambeezi* vers le sud-ouest comme s'il allait rejoindre le Zambèze. Mais, arrêtées par les monts Lokinga, ses eaux et celles des rivières voisines s'amassent à environ 1 100 mètres d'altitude en un lac ou plutôt en un vaste marécage envahi à moitié par des roseaux gigantesques : Le lac *Bemba* ou *Bangouéolo*. Ce n'est qu'une mare, car il n'a nulle part plus de 5 à 6 mètres de profondeur. Au sud-ouest, un rapide courant, le *Louapeula*, en sort, serpente vers l'ouest puis vers le nord et descend, probablement par de nombreuses cascades, les échelons du plateau jusqu'à un deuxième lac, le *Moéro*, à 850 mètres d'altitude, dont les eaux sont contenues au nord par les chaînes de hauteurs du Koua et du Koma. Il est du reste grossi par de nombreuses rivières. Le Louapoula ou Louvoua s'échappe de ce deuxième bassin par une nouvelle série de rapides et entre dans un troisième réservoir, le *Landji*,

où se forme le véritable Congo. C'est là en effet qu'il reçoit son grand affluent : Le *Loualaba*.

Le *Loualaba*, né dans le sud, à quelques lieues des sources du Zambèze, est en effet un puissant courant grossi par un éventail de rivières (Loubouri, Kamorondo, Louviyo, etc.) et qui, après avoir formé un chapelet de huit lacs, apporte au confluent avec le Louapoula plus d'eau que ce dernier n'en a lui-même. C'est au Landji également qu'aboutit le *Loukouga*, la rivière intermittente du Tanganyka.

Sorti du Landji, le Congo est un grand fleuve, profond de plusieurs mètres et large de 1 000. Il continue à descendre vers le nord, coupé de temps en temps par un rapide (Nyangoué, Msendoua), jusqu'aux *Stanley-falls*, groupe de sept cataractes qui marquent à la fois le changement de direction du Congo vers l'ouest et le commencement du grand bief navigable du *Congo moyen*.

Cours moyen. — Le fleuve alors arrivé à 450 mètres d'altitude (il en a descendu près de 100 depuis le Landji) décrit une immense courbe vers le nord, coulant avec la majesté d'une mer en mouvement, et sans cesse accrue par de nouveaux fleuves qui lui apportent les pluies équatoriales. Ce sont, à gauche : Le *Loubilach*, le *Loulongo*, le *Tchouapa*, tous profonds et navigables jusqu'à de grandes distances de leur embouchure, puis surtout l'immense *Kassaï*, rival du Congo par la longueur de son cours. Sorti à 1 200 mètres du marais de *Dilolo* sur le plateau de faîte entre Congo et Zambèze, le Kassaï couvre une contrée immense de la ramure pressée de ses affluents (*Louloua*, *Sankourou*, *Loukénié*, grossie des eaux du lac Léopold à droite; *Kouango* à gauche, venant des monts Mozamba au sud). Décrivant lui aussi une grande courbe vers l'ouest, il rejoint le Congo à l'endroit où celui-ci, finissant la sienne, coule vers le sud. La masse du Kassaï est telle, que, dans le défilé rocheux de 400 mètres qu'il traverse avant le confluent, il atteint plus de 40 mètres de profondeur.

A droite, le Congo reçoit successivement : L'*Arouhouimi*, devenu célèbre depuis le dernier voyage de Stanley qui l'a remonté vers le lac Albert. Il est coupé d'une infinité de chutes, ce qui s'explique, puisqu'il descend directement du plateau de l'est. L'*Itimbiri* est connu seulement jusqu'aux chutes de Loubi; le *Mongala* est peu connu également. Le puissant *Oubanghi* ou *Ou*-

bandji reçoit probablement dans son lit les eaux de l'immense territoire en partie inconnu qui s'étend entre le Congo français, le Chari et les affluents du Nil. Depuis le voyage de M. van Gele en 1890, il est certain, en effet, qu'il a pour affluent l'*Ouellé* ou *Makoua*, le grand fleuve du pays des Niam Niam atteint par Junker en 1883 et coulant d'est en ouest sous la même latitude. L'Oubanghi, large de 3 kilomètres en moyenne, est navigable pendant 500 kilomètres jusqu'aux rapides de *Zongo*. Venant de contrées où l'influence de la saison sèche du Soudan se fait déjà sentir, il est sujet à des variations de niveau : Son lit de 3 kilomètres a moins d'un mètre d'eau pendant les maigres et jusqu'à 5 mètres pendant les crues. La *Likoualla*, remontée par M. Jacques de Brazza sur 300 kilomètres, l'*Alima*, dans le Congo français, rejoignent encore le Congo sur le plateau intérieur.

C'est en aval du *Stanley-pool*, lac de 210 kilomètres carrés, formé par les eaux du fleuve arrêtées par les montagnes bordières, que finit le cours moyen et navigable du Congo. Il descend vers la côte d'environ 260 mètres, par un escalier de 32 cataractes et de nombreux rapides qui s'échelonnent sur 275 kilomètres de longueur, Via Mala grandiose, où les falaises sciées par le fleuve montent quelquefois à 300 mètres de hauteur et où la masse liquide, resserrée quelquefois dans un passage de 250 mètres de large, atteint jusqu'à 90 mètres d'épaisseur!

Cours inférieur. — A *Vivi*, après les rapides de *Yellala*, commence le cours inférieur du Congo. Cinquante kilomètres plus loin il devient estuaire. Le fleuve puissant a alors jusqu'à 17 kilomètres de large et jusqu'à 300 mètres de profondeur; la marée est impuissanle à le refouler et il continue à couler en pleine mer, un peu dévié vers le nord-ouest par le courant marin qui remonte la côte. L'eau reste douce jusqu'à 22 kilomètres en mer, jaune jusqu'à 64 kilomètres, et le courant porte jusqu'à 350 kilomètres de l'embouchure les débris qu'il a charriés. Le lit du fleuve continue à se creuser au fond de la mer : A 32 kilomètres de la côte il est à 360 mètres de profondeur, tandis qu'on ne trouve que 180 mètres d'eau à droite et à gauche. Le débit du Congo inférieur varie, d'après Stanley, de 40 000 à 72 000 mètres cubes à la seconde : C'est plus qu'aucun autre fleuve de l'ancien monde, et seul, l'Amazone, alimenté par un climat encore plus humide, le dépasse dans le nouveau.

Le Congo, grossi par des affluents venant du nord et du sud

de l'équateur, c'est-à-dire de pays où les pluies ne tombent pas à la même époque, doit à cette circonstance la puissance constante de ses eaux. Cependant le volume de crue de certaines rivières est tel que le grand fleuve s'en ressent : Il subit deux crues par an qui atteignent 4 mètres à Vivi : L'une en décembre,

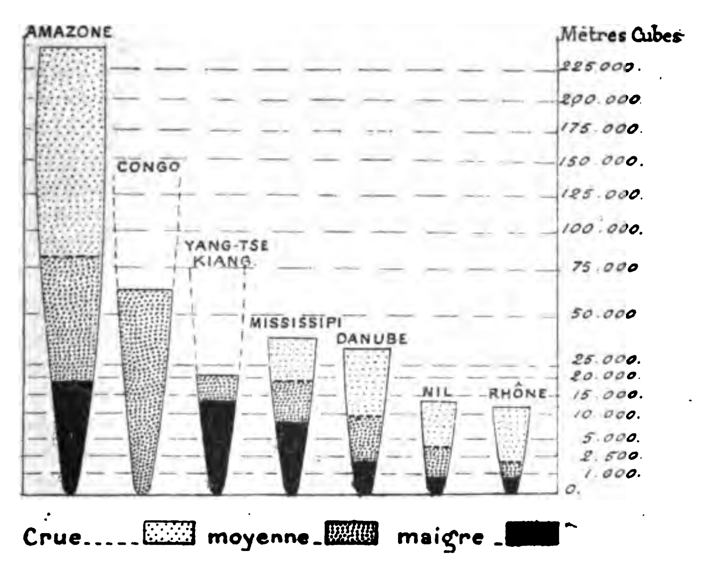


Fig. 6. — Comparaison des principaux fleuves du monde (d'après Reclus).

causée par la crue des rivières au sud de l'Équateur, l'autre en mai, causée par l'Oubanghi et les fleuves voisins.

III. Fleuves de la côte ouest. — Peu de côtes sont aussi riches en rivières que la côte ouest vers l'Équateur. Le *rio del Rey*, le *Moungo*, le *Kameroun* ou *Wouri*, font une ceinture de marais au pic de Kameroun. L'*Edea*, le *San Benito*, le *Mouni*, et mille autres, roulent des masses d'eau considérables. Mais leur cours est imparfaitement connu, et leur importance commerciale nulle, car ils sont tous interrompus par des cataractes à peu de distance de la mer. Le Moungo cesse d'être navigable après 120 kilomètres, le Wouri après 100, le San Benito après 35; le *Komo* et l'estuaire du *Gabon* réunis ne permettent pas de pénétrer à plus de 100 kilomètres à l'intérieur.

L'*Ogooué* est un fleuve d'une longueur de 1 200 kilomètres, et

qui roule plus d'eau que le Rhône ou le Rhin (10 000 mètres cubes à la seconde). Il naît à moins de 200 kilomètres du Congo, sur le plateau des *Batékés*, coule vers le nord, devient considérable après sa réunion avec la *Passa*, près de Franceville, puis serpente par des méandres innombrables et des cataractes à travers les montagnes bordières et semble vouloir rejoindre le Gabon; mais, repoussé par les contreforts de la chaîne de Cristal, il oblique vers le sud-ouest, s'étale en lacs et en marigots et finit par le delta de 4 800 kilomètres carrés qui forme la péninsule du cap *Lopez*, au sud de la baie de Nazareth. L'Ogooué est navigable dans cette dernière partie de son cours jusqu'à *Ngolé* à environ 350 kilomètres dans les terres, mais seulement pour les embarcations d'un mètre de tirant d'eau. La branche principale du delta et la baie de Nazareth ont au moins 6 mètres de profondeur.

Le *Kouilou* (*Niadi* dans sa partie supérieure) n'a que 600 kilomètres de long, mais il naît à moins de 100 kilomètres du Congo et les facilités de son cours lui donnent une importance spéciale. Il descend lui aussi l'escalier des montagnes schisteuses par une série de chutes infranchissables qui commencent à 60 kilomètres de l'embouchure. Mais, au delà, il redevient navigable sur 200 kilomètres, et une route sans obstacles naturels permet de gagner de là Brazzaville et le Stanley-pool. Le Kouilou-Niadi peut donc servir de débouché aux régions du Congo.

Au sud du Congo, les fleuves de l'Angola traversent également des gorges profondes. Le *Couanza*, descendu du plateau de Moussombo, non loin des sources du Kassaï et du Zambèze, traverse la zone montagneuse dans toute sa largeur, par des cluses et des cataractes. Après la dernière, dite de Livingstone, il devient navigable sur 200 kilomètres jusqu'à la mer. Il reçoit à droite le *Loucalla*, descendu des terrasses du nord de l'Angola par des chutes dont l'une a 30 mètres de hauteur.

Au sud du Couanza, les pluies ne sont plus assez abondantes pour former des fleuves permanents; nous sortons du domaine de l'Afrique équatoriale.

IV. Fleuves de la côte orientale. — Le versant oriental des monts qui arrêtent les nuées de l'océan Indien est un des mieux arrosés de l'Afrique et les rivières y sont considérables. Le *Rovouma* naît sous le nom de *Loudjenda* sur le plateau de Blantyre, dans un marais non loin du lac *Chiroua* dont il était jadis

l'émissaire, et longe les bases des monts du Nyassa vers le nord-est, jusqu'à son confluent avec une rivière moins considérable, le Rovouma proprement dit, qui vient de l'ouest. Il n'est alors qu'à 220 mètres d'altitude et coule vers l'est jusqu'à la baie située au nord du cap Delgado. Il est navigable sur 300 kilomètres seulement.

Le *Roufidji,* dont le cours supérieur n'est pas entièrement exploré, semble descendre de la chaîne des monts Livingstone à l'est du Nyassa; il est rejoint par une grande rivière coupée de rapides, la *Roueha,* qui descend du plateau au nord du lac. Le Roufidji forme un delta assez étendu (1 500 kilomq.) en face de l'île du Mafia. Il n'est navigable que sur 200 kilomètres.

Les rivières au nord sont moins importantes : Le *Roufou,* l'*Ouami,* descendent des monts de l'Ousagara; le *Pangani* vient du Kilima-ndjaro, s'unit au *Rou-vou,* et est interrompu par des rapides jusqu'à 40 kilomètres de l'Océan. Le *Tana* est grossi par les torrents du Kénia, et devient un fleuve de 50 mètres de large sur 4 à 10 mètres de profondeur, mais, arrivé près de la côte, il s'étale dans les terres alluviales de la baie Formosa en plusieurs canaux sans profondeur.

Le *Djouba* (Ouebi ou Webbi) naît dans l'intérieur du pays inconnu des Galla ou Oromo, au sud-est de l'Abyssinie, à la lisière de l'Afrique équatoriale. On croyait même jusqu'à ces derniers temps pouvoir le confondre avec l'*Ouma* qui coule vers le sud à travers les montagnes de Kaffa; mais ce cours d'eau aboutit au lac Rodolphe ou Basso-Narok. En tout cas le Djouba reçoit encore assez de pluies pour porter des barques; l'Américain Chaillé-Long l'a remonté sur 278 kilomètres et aurait pu naviguer encore plus loin.

Les côtes. — I. Côte occidentale. — A l'exception de quelques points où s'avance la masse isolée d'une montagne, comme le volcan de Kameroun, le mont des Éléphants, le mont de l'Alouette, et le mont de la Mitre qui a formé la saillie du cap *San Juan,* la côte ouest de l'Afrique équatoriale est une terre à demi noyée d'alluvions amenées par les nombreuses rivières nées des pluies tropicales. Aussi la ligne des palétuviers ou mangliers indique-t-elle seule le plus souvent la ligne du rivage dans ces vases mouvantes périodiquement couvertes et découvertes par le flot. Sous l'influence du courant marin qui longe la côte du sud au nord, de longs cordons littoraux revêtus de ces

arbres sont venus s'interposer entre la mer et l'embouchure des fleuves, qui la plupart, y compris l'*Ogooué*, se trouvent rejetés vers le nord. La côte a donc en général les courbes peu accentuées des terres mouvantes façonnées par le flot; elle est même presque droite du cap *Lopez* à *Saint-Paul de Loanda*. Seule la partie située entre les caps San Juan et Lopez fait exception; là se trouvent trois découpures qui rappellent celles des rivières du Sud en Sénégambie : Ce sont les baies de *Corisco*, l'estuaire du *Gabon*, long de 70 kilomètres et profond de 8 mètres à l'entrée, de 4 mètres encore au fond, et la baie de *Nazareth*.

Au sud de l'estuaire du Congo, la côte de l'*Angola* a d'abord le même caractère; une seule baie l'échancre, celle de *Bango*, au sud de laquelle une longue langue de sable abrite le port de Saint-Paul de Loanda.

II. CÔTE ORIENTALE. — La côte orientale est une des plus dentelées de l'Afrique; elle doit cet avantage en partie au courant de *Mozambique* qui rase le littoral de ce nom du nord au sud et le découpe en falaises tout en entraînant les alluvions vers le sud; ainsi on trouve presque partout l'eau profonde. En même temps, des bancs de coraux forment une ceinture distante d'environ 30 kilomètres de la côte, à l'intérieur de laquelle il y a de bons ports. Les baies de *Mokambé*, de *Mozambique*, *Conducia*, *Masasima*, *Memba*, etc., sont toutes profondes et sûres; au nord du cap *Delgado*, *Mikindani*, *Lindi*, l'île de *Kiloa*, déjà utilisée au xe siècle, *Dar-es-Salam*, offrent de même, entre les récifs de corail, d'excellents mouillages. Par contre, *Bagamoyo* et *Saadani*, situés sur une plage basse au débouché de la vallée du Roufou, ne doivent leur importance qu'à leur position en face de Zanzibar.

Les îles de *Zanzibar* et de *Pemba* occupent une position d'une importance commerciale capitale sur cette côte. La ville de Zanzibar, située dans les parages les plus sûrs de la côte ouest de l'île, était destinée à devenir l'entrepôt de l'Afrique orientale; le chenal entre l'île et le continent n'a pas moins de 45 mètres de profondeur, et si les grands navires ne peuvent accoster à quai, ils sont du moins en sûreté dans la rade par 14 mètres de fond. Pemba a également sur sa côte ouest un bon port, *Kichi-Kachi*, mais l'entrée en est difficile.

Au nord de Zanzibar, *Tanga*, l'île de *Mombaz*, déjà grand port au xive siècle, la rade de *Melinde*, celles de *Lamou*, de *Manda*,

de *Patta,* abritées par les îles du même nom, *Kismayou* près du Djouba, continuent la série des bons ports qui font de cette côte de l'Afrique équatoriale une région privilégiée pour la navigation.

Flore. — La flore de l'Afrique équatoriale varie naturellement avec la quantité des pluies. Celle du Kameroun et du Gabon ne diffère pas de celle de la Guinée. C'est sur la côte la même *forêt vierge* avec ses *lianes,* ses *cocotiers* et ses *palmiers à huile.* Au-dessus de 1 000 mètres seulement, la forêt équatoriale fait place sur les flancs du mont Kameroun à des arbres, puis à des gazons qui rappellent l'Europe.

Le long du Congo et autour des lacs, partout où l'humidité constante de l'air s'allie à la chaleur égale toute l'année, la *forêt vierge* occupe tout le terrain qui n'est pas pris par les cultures. Il faut lire dans le dernier ouvrage de Stanley la description de la grande forêt de l'*Arouhouimi,* où l'expédition entra le 28 juin 1889 pour n'en sortir que le 5 décembre. Presque toute la région entre le Sankourou et l'Arouhouimi paraît envahie par la même végétation d'arbres et de lianes entrelacées. Puissante par son développement, cette flore n'est pas très riche en espèces; les plantes tropicales du Nil s'y rencontrent du reste avec celles du Cap et de l'Hindoustan.

Vers le sud, la forêt vierge ne tarde pas à s'éclaircir en même temps que diminue l'humidité. Déjà sur la côte du Loango, les plaines couvertes de graminées, les « *sernas* » ou savanes, alternent avec les grands bois; entre le Kouilou et le Congo ces bois se transforment en buissons, et à Saint-Paul de Loanda, la forêt vierge a complètement disparu de la côte.

De même, dans les montagnes à l'ouest du Congo et sur les plateaux entre Congo et Zambèze, toutes les hauteurs sont couvertes de *brousse* et de grandes herbes; la forêt tropicale ne se montre que le long des cours d'eau, qu'elle marque d'un cordon verdoyant. De même encore, la diminution des pluies se traduit entre le Nyassa et la côte orientale par l'absence de bois sur les terrasses. Ils sont remplacés par la brousse, du reste aussi impénétrable pour les voyageurs que la forêt vierge elle-même.

Dans le nord, la substitution graduelle d'une saison sèche aux pluies tombant toute l'année arrête l'extension de la forêt équatoriale à peu près au pays des Niam-Niam entre le Congo et le Nil. Les espèces caractéristiques, *palmier à huile*, *pandanus*,

arbre à kola, ne dépassent pas dans cette région les limites du bassin du Congo, de même qu'elles ne gravissent pas au sud les pentes de l'Angola.

Par contre, sur tout le versant de Zanzibar, la richesse de la végétation est en proportion des pluies. La forêt vierge se montre souvent tout près de la côte, et alterne avec des herbes touffues et des marais aux joncs gigantesques. Les grands arbres, *sycomores*, *tamariniers*, *calebassiers*, se montrent même sur les pentes des montagnes de l'Ousagara.

Faune. — La faune subit le même changement graduel du nord au sud. Celle du Kameroun et du Gabon est une des plus riches du monde; de jour en jour on y découvre des espèces nouvelles. Les grands mammifères sont encore nombreux dans l'intérieur. La côte du Gabon et du Loango est le domaine des grands singes : *Gorille* rendu célèbre par les chasses de du Chaillu, *chimpanzé*, *koula*, etc. Les grands animaux y sont encore très communs, sauf l'*éléphant*, qui là comme ailleurs disparaît par suite de la chasse qu'on lui fait.

La faune est la même sur le Congo et les grands lacs. Les grands pachydermes sont les habitants naturels de cette végétation puissante. L'*éléphant* n'est pas encore rare en dehors des grandes routes du commerce; l'*hippopotame* et le *crocodile* pullulent dans les fleuves au point de gêner la navigation; le *buffle*, le *sanglier*, l'*antilope*, le *zèbre*, le *rhinocéros*, la *panthère*, l'*hyène*, abondent sur les plateaux, mais le lion est rare; c'est plutôt un habitant des steppes que des pays à végétation tropicale.

Les savanes des plateaux du sud-ouest sont incomparablement plus pauvres en espèces. Les incendies périodiques, qui brûlent les herbes sur des dizaines de mille kilomètres carrés, contribuent plus que le climat à les dépeupler.

Population. — La région du Haut-Nil et celle du Congo sont parmi celles qu'ont le plus désolées les guerres et les razzias des chasseurs d'esclaves. Chaque année le Soudan égyptien et la côte de Zanzibar étaient le point de départ de caravanes armées qui revenaient avec des convois de captifs, après avoir tué à peu près trois fois autant de malheureux qu'elles en ramenaient. Le négrier Zebehr (qui avait conquis le Dar-For pour le compte du gouvernement égyptien) et l'Arabe Tippou-Tip, le maître du Haut-Congo, ont acquis par ce genre d'exploits une célébrité

européenne. Mais combien d'autres ont fait et font encore ce trafic de chair humaine!

Néanmoins, telle est la richesse des plateaux de l'Afrique centrale, qu'ils ne paraissent pas très dépeuplés. On évalue la population très dense de l'Ouganda et du Haut-Nil à environ 12 millions d'hommes. Stanley a estimé celle de l'État du Congo à une trentaine de millions; le Congo français compte bien 9 millions de nègres sur une surface un peu plus grande que la France, et il y en a à peu près autant au sud du Congo, dans les possessions portugaises. C'est peu si l'on compare ces chiffres à la superficie du territoire; c'est beaucoup si l'on songe aux guerres de l'esclavage.

Certaines tribus de l'Afrique équatoriale ont su se grouper et former des États. Quatre principaux royaumes nègres se sont partagé le bassin du Haut-Congo :

1° Le plateau entre les lacs Tanganyka-Nyassa et Bangouéolo est soumis au roi de la tribu des *Bemba*, de la race des nègres bantou, qui a maintenant pour vassal, près du lac Moéro, le roi de *Kazembé*, héritier déchu d'une monarchie nègre puissante au XVIIIe siècle;

2° Le haut bassin du Loualaba et du Louapoula constitue le royaume du chef *Msiri*, qui réside à Ounkeya, au sud-est du Moéro. C'est un chef cruel et redouté, qui a organisé une armée de deux mille fusils, achetés aux traitants noirs de l'Angola;

3° Il a pour voisin, au nord, l'empire d'*Ouroua* (ou du *Kassongo*); la nation des *Roua*, en butte aux razzias des marchands d'esclaves, vit sur la défensive dans des villages cachés au fond de la forêt ou isolés sur des îles au milieu des lacs. D'après les nouvelles rapportées, en 1889, par M. Arnot, l'empire d'Ou-Roua serait en train de se dissoudre;

4° A l'ouest, sur les plateaux du Haut-Kassaï, florissait encore, en 1876, l'empire nègre le plus vaste connu, celui du *Mouata-Yamvo*, chef de la nation des *Lounda*, bienveillants et hospitaliers, lorsqu'ils ne connaissent pas encore les traitants étrangers. C'était un empire féodal, où les chefs payaient tribut; au rapport de M. Arnot, cet empire s'est également désagrégé dans les dernières années.

Au nord de Lounda, vit la nation intelligente des *Balouba*, qui ont constitué deux petits états vers le confluent du Kassaï et du Lou-Loua.

Des États se sont formés également, dans la région des grands lacs. Le plus célèbre est l'*Ounyamouezi* : le « pays de la Lune », décrit par Burton, Speke, Cameron, etc., et qui parait avoir existé dès le XVIIe siècle entre le Tanganyka et le lac Victoria. Actuellement les *Oua-Nyamouezi* ne forment plus d'État autonome, et sont fractionnés en tribus dont les unes sont indépendantes, et les autres inféodées aux Arabes de *Tabora*.

De nombreuses tribus des grands lacs vivent également isolées : Les *Oua-Hha*, pasteurs au nord-est du Tanganyka ; les *Oua-Djiji*, dont la capitale *Oudjiji* est le port le plus fréquenté du lac ; les *Oua-Touta*, pillards de caravanes ; les *Oua-Fiba*, nation de bons marins, sur la rive sud-est du Tanganyka.

Le royaume d'*Ou-Ganda*, au nord-ouest du lac Victoria, est tout aussi connu par les descriptions qu'en ont faites Speke et les missionnaires qui ont eu tant à souffrir de la cruauté du roi Mtésa.

Sur l'Ouellé, les *Mombouttou* ou *Mombattou* ont constitué quelques petits royaumes ; mais ni le grand peuple des *Niam-Niam*, ni les entreprenants habitants de l'Oubanghi, les *Boubanghi* ou *Apfourous*, ni tant d'autres tribus du Congo, ne se sont groupés en états distincts. Du reste, les royaumes existants sont plutôt des assemblages de chefs payant tribut à l'un d'eux que des états organisés. L'Afrique équatoriale était donc d'avance livrée aux étrangers.

Géographie politique. Partage de l'Afrique équatoriale. — Les Arabes, marchands d'esclaves, en ont été les premiers maîtres. Partis de Zanzibar, ils ont pénétré sur le plateau des lacs, qu'ils ont couvert de leurs postes armés. Il fut un temps peu éloigné où l'Ounyamouézi leur appartenait, où les chefs de tribu venaient prendre le mot d'ordre à *Tabora*, devenue une capitale arabe. Encore, en 1872, les Arabes soldaient une force armée de 3 000 hommes dans cette région.

Ils se sont établis plus solidement encore sur le Haut-Congo. Dès 1886, dit Stanley, ils dépassaient le Tanganyka et venaient acheter l'ivoire chez les Manyéma. Plus tard, les Européens ont trouvé les chasseurs d'esclaves installés en maîtres sur tout le Haut-Congo, depuis les Stanley-Falls jusqu'au Landji. Et ils sont maintenant dans le pays de Msiri, à l'ouest du lac Moéro ! Ils ont couvert de villages et postes arabes la route de Zanzibar ; *Nyangoué*, le point d'arrivée sur le Congo des caravanes de

l'est, est une ville arabe, comme les villes d'*Oudjidji* et de Tabora. Le long du Congo, les villages arabes se succèdent à *Riba-Riba*, *Kibongo*, aux *Stanley-Falls*. Le véritable roi de la contrée est Tippou-Tip, le « Ramasseur de richesses », marchand arabe dont les hordes bien armées font la loi. Il a, au sud-est de Nyangoué, une forteresse centrale, *Kassongo*, où il a réuni 9 000 esclaves et fidèles. Stanley lui-même et l'état du Congo ont été obligés d'entrer en composition avec ce roi des Négriers, et, pour permettre à la station de Stanley-Falls d'exister, ils ont dû la mettre sous la garde de ce même Tippou-Tip, devenu ainsi l'allié plus que douteux de l'état européen du Congo.

Maintenant toutefois l'histoire de l'Afrique équatoriale est entrée dans une nouvelle phase. Son partage entre les puissances européemnes est consommé.

I. Ouest allemand. — La côte occidentale, malgré son insalubrité, est occupée tout entière, du moins nominalement, par des états européens. Au nord, le fond du golfe de Biafra, du rio del Rey au cap Campo, forme la colonie allemande de *Kameroun*. Les comptoirs que la France y possédait ont été échangés, en 1885, contre les territoires de la Dubrekah en Sénégambie. Les principaux points occupés par les Allemands sur cette côte de 500 kilomètres, sont : Au bas du pic de Kameroun, *Victoria*, future capitale de la colonie, car elle a l'avantage d'une eau pure et d'un bon port. Au fond de la baie, *Kameroun*, réunion de villages nègres, où est jusqu'ici le siège de la colonie; au sud, *Petit* et *Grand-Batanga*. Il est difficile de dire jusqu'où la colonie s'étend à l'intérieur. On en a évalué la surface à 18 000 kilomètres carrés et la population à 500 000 âmes;

II. Gabon et Congo français. — Les efforts de M. Savorgnan de Brazza et de ses vaillants collaborateurs ont valu à la France la possession de presque tout le triangle situé entre la côte, le Congo et l'Oubanghi, territoire plus grand que la France elle-même (plus de 600 000 kil. carrés). C'est seulement de 1875 que datent les explorations qui ont amené ce résultat. Dans un premier voyage (1875-1879), M. de Brazza, avec MM. Marche et Ballay, remontait l'Ogooué, se convainquait de son inutilité comme voie de commerce, découvrait l'Alima et la Licona, et regagnait la côte après avoir traité avec toutes les tribus, sauf

les Apfourous du Bas-Alima. En 1880, il repartait, fondait *Franceville* au confluent de l'Ogooué et de la Passa, à 800 kilomètres du Gabon, traitait avec le roi Makoko et les chefs Apfourous, maîtres de l'Alima, descendait le Congo, et fondait *Brazzaville* sur le Stanley-Pool, où il laissait le sergent de tirailleurs sénégalais Malamine avec deux hommes à la garde du drapeau tricolore, que celui-ci eut à défendre avec Makoko contre les tentatives de Stanley. Depuis, le pays a été reconnu possession française jusqu'à l'Oubangi; le Congo depuis le confluent de celui-ci et une ligne partant en aval du Stanley-Pool pour rejoindre la côte à *Massabi* servent de frontière au sud. Au nord, une ligne partant au sud du cap Campo dans le sens du parallèle sépare la zone d'influence allemande et française près de la côte et la frontière reste ouverte dans le nord. Une seule enclave interrompt la ligne de nos possessions sur la côte : Le petit territoire du cap *San-Juan* et de la baie de Corisco, qui, ainsi que les îles *Elobey*, appartiennent à l'Espagne. Elle n'y a d'ailleurs pas fait acte d'occupation effective.

Il ne peut encore être question d'influence effective sur toutes les tribus de ce vaste territoire; mais on a couvert de postes les principales routes et de grands progrès ont été réalisés sans effusion de sang. Il y a quelques années encore, les tribus du Haut-Ogooué vivaient parquées chez elles, sans pouvoir pénétrer chez le voisin autrement que les armes à la main; les objets de commerce passaient de main en main et mettaient un an à parvenir au Congo. Maintenant, une armée de quelques milliers de noirs, bateliers, porteurs, soldats, circule sur les rivières et les routes; les barrières qui immobilisaient cette partie de l'Afrique sont levées.

Les postes français sur la côte sont : *Libreville*, sur l'estuaire du Gabon (1 500 habitants, dont 390 blancs), chef-lieu de la colonie, après avoir été bien près d'être évacué en 1873, à cause de son insalubrité. Libreville est le point d'arrivée de la route la plus courte de la côte au moyen Ogooué. Le cap *Lopez*, balayé par les vents du large, a été choisi par M. de Brazza, pour premier poste de ravitaillement de l'Ogooué. *Loango*, vieille cité portugaise où le débarquement est facile, a encore aujourd'hui des comptoirs portugais, français, allemands et anglais.

Dans l'intérieur, les postes de *Lambaréné*, *Njolé*, *Booué*, *Lastoursville*, *Mapoko* se succèdent sur l'Ogooué ; *Franceville*, sur

la Passa, est le point de départ de la route de 83 kilomètres qui rejoint l'Alima. Le Kouilou est gardé par les postes de *Ngotou*, *Niadi-Loudima*, etc. *Brazzaville*, sur le Stanley-Pool, est notre poste principal sur le Congo;

III. Loango portugais. — Un petit territoire portugais s'intercale entre notre colonie et l'état du Congo. *Cabinda*, devenue une ville fort active grâce à l'intelligence des nègres à demi civilisés qui l'habitent, est le chef-lieu. *Chinchoxo* est un point de relâche;

IV. État libre du Congo. — L'exploration du Congo ne date pas de loin. Les Portugais, possesseurs de la côte depuis 1485, laissèrent dormir leur colonie pendant trois siècles. Les connaissances se réduisaient à la notion vague d'un grand fleuve sorti de grands lacs, et qu'on mettait en relation tantôt avec le Nil, tantôt avec le Zambèze. Quelques Portugais, Lacerda entre autres, avaient pénétré dans l'intérieur, mais n'étaient pas revenus. Enfin, en 1857 et 1858, Burton et Speke découvraient le Tanganyka. Puis vinrent Livingstone, Cameron en 1874; enfin Stanley, embarqué en 1876 sur le Loualaba, résolvait la question du Congo en le descendant jusqu'à son embouchure. Depuis, les explorations se sont succédé avec une rapidité vertigineuse. Giraud, Boehm, Wissmann, Gleerup, Lenz, Mechow, Tappenbeck, Massari, von François, Grenfell, Ponel, van Gele, et cent autres ont travaillé dans l' « *Association internationale du Congo* » à la reconnaissance du grand fleuve et de ses affluents.

En 1884, cette Association, fondée après le grand voyage de Stanley, sous la présidence du roi des Belges, devenait l' « *État indépendant du Congo* », État neutre dont le roi Léopold devenait le souverain, en même temps que le principal bailleur de fonds. Le nouvel État a été reconnu par l'Europe à la conférence de Berlin avec les frontières suivantes, au sud : La rive méridionale de l'estuaire jusqu'à Vivi, le parallèle de Vivi jusqu'au Sankourou, le cours de cette rivière, la ligne de faîte entre Congo et Zambèze jusqu'au Bangouéolo ; à l'est : La rive ouest des lacs Moëro, Tanganyka, et le trentième méridien ; au nord : Le quatrième parallèle jusqu'à l'Oubanghi, la rive gauche de ce fleuve et du Congo jusque vers Manyanga ; là des négociations laborieuses ont reconnu à l'État du Congo une petite bande de territoire au nord du bas fleuve de manière à lui permettre d'atteindre la mer et de construire un chemin de fer

sur cette rive, l'autre étant à peu près impraticable entre Vivi et Manyanga.

Dans ce territoire d'environ 1 940 000 kilomètres carrés, on a commencé par occuper les grandes routes des fleuves. Les bateaux à vapeur circulent maintenant sur le bas fleuve jusqu'à Vivi-Matadi. Le siège de l'administration de cette région a émigré de Vivi à *Boma* pour raisons sanitaires; quant au commerce, il est surtout concentré à *Banana*, à l'entrée du Congo : c'est le port du nouvel État sur la mer.

Isangila, *Manyanga*, *Louteté*, etc., gardent la route de caravanes qui tourne les cataractes de Vivi au Stanley-Pool. *Léopoldville*, sur ce lac formé par le Congo, est l'arsenal de l'État neutre sur le moyen Congo. C'est de son port *Kinchassa* que partent les vapeurs pour le haut fleuve. Les stations de l'*Équateur*, au confluent du Tchouapa, de *Ba-Ngala*, au milieu de nègres qui fournissent à l'État ses meilleurs soldats; de *Stanley-Falls* sur le Congo; celles de *Louébé* et de *Loulouabourg* sur le Lou-Loua, de *Nkoundja* sur l'Oubanghi, de *Mpola* sur le Tanganyka sont les principaux postes de l'intérieur.

L'État du Congo a été déclaré, en 1885, neutre à perpétuité. Dans le cas où il serait question de le céder à une puissance, la France a un droit de préemption sur toutes les autres, la Belgique exceptée.

Les finances du nouvel État sont naturellement en déficit. Les dépenses, pour 1890, sont évaluées à 4 millions, les recettes à 500 000 francs. L'État neutre ne s'est soutenu que grâce aux sacrifices personnels du roi Léopold et à une avance annuelle de 2 millions consentie pour 10 ans par la Chambre des représentants belge. Enfin l'État songe à se faire des revenus fiscaux; impôts directs sur les entreprises industrielles et autres, péages sur les caravanes qui traversent le Congo, et surtout droit d'entrée de 10 pour 100 sur les marchandises; mais l'adoption de cette dernière mesure est subordonnée à l'assentiment des signataires de la conférence de Berlin, et la Hollande, principal importateur du Congo, l'a refusée jusqu'ici.

V. Angola. — La vieille colonie portugaise d'Angola, qui s'étend du Congo au sud de Mossamedès, comprend 700 000 kilomètres carrés et 2 millions d'habitants. Environ 4 000 seulement sont blancs, presque tous venus du Portugal et du Brésil. et beaucoup ne sont que des immigrants temporaires; c'est

qu'au nord de Mossamèdés, la race blanche ne s'acclimate guère. Les Brésiliens qui ont du sang nègre dans les veines résistent le mieux au climat.

La capitale de la colonie est *Saint-Paul de Loanda*, la ville la plus ancienne et la plus considérable de toute la côte entre Lagos et le Cap (15 000 hab.). Les autres centres de colonisation sont : *Noki* sur le bas Congo; sur la côte : *Ambriz*, *Benguela*, *Mossamédès*, qui date de 1840 seulement, mais à qui son climat salubre a donné le premier rang pour la population blanche; dans l'intérieur : *Ambaca*, terminus du chemin de fer de Loanda; *Malangé* et *Bihé*, avant-postes sur le plateau. Dans la province de Mossamédès, *Caconda*, *Huilla*, sont peuplées par des Boërs du Transvaal, arrivés en 1888 avec leurs familles et leurs troupeaux, après un exode prodigieux de sept années à travers les steppes de l'Afrique méridionale.

VI. Région des grands lacs et côte orientale. — Dans l'Afrique orientale, les puissances sont également en train de remplacer les Arabes. Après avoir appartenu du XVIIe au XIXe siècle à l'imam de Mascate, et depuis 1856 à un de ses fils, le sultan de Zanzibar, l'empire de la côte orientale et des grands lacs vient d'être partagé entre l'Angleterre et l'Allemagne. L'Angleterre a d'abord été quasi seule maîtresse dans ces parages, et le sultan de Zanzibar agissait suivant ses inspirations. Mais en 1884, une société de négociants allemands procédèrent à l'achat d'un domaine colonial, et l'appui très vif du gouvernement impérial, exprimé par l'octroi d'une charte de protectorat et l'apparition d'une flotte allemande devant Zanzibar, a forcé l'Angleterre à un partage.

1° *Possessions allemandes*. — Par conventions passées en 1886 et 1890, l'Allemagne est devenue maîtresse de la moitié de la côte de Zanzibar — rachetée au sultan pour la somme de 4 millions de marcs — et de la partie centrale du plateau des lacs. La frontière suit le Rovouma jusqu'au Nyassa dont elle longe la rive nord-est, passe de la pointe nord du lac à la pointe sud du Tanganyka, dont toute la côte orientale échoit à l'Allemagne, et se confond avec la frontière du Congo jusqu'à la latitude du Mfoumbiro, pour aboutir au Victoria Nyanza. Elle reprend de l'autre côté du lac et suit vers le sud-ouest une ligne qui passe par le Kilima-ndjaro et aboutit à Wanga en face de l'île de Pemba.

Les Allemands s'occupent en ce moment à organiser ce territoire. Des troupes coloniales ont vaincu la résistance du chef Bouchiri que leur avaient suscitée les Arabes. Les ports *Lindi*, *Kiloa*, *Dar-es-Salam*, *Bagamoyo*, *Saadani*, sont maintenant occupés par une garnison allemande. Des missionnaires allemands, à la requête de l'Allemagne, sont envoyés par le pape à Bagamoyo et dans l'intérieur. Quelques plantations de café, coton, tabac, commencent à se montrer dans les vallées de l'Ouami et du Roufou.

Des explorateurs sont envoyés de tous côtés pour se rendre compte des ressources du pays, et ont fondé les postes allemands de Boukobe, Tabora et Mpouapoua.

2° L'*Angleterre* a eu pour sa part la côte orientale et l'intérieur situés au nord des possessions allemandes; le pays entre Kilimandjaro et Kénia, tout le nord du Victoria Nyanza, le riche royaume de l'Ouganda, enfin les pays jusqu'aux lacs Albert-Édouard et Albert rentrent ainsi dans sa zone d'influence. Les territoires allemands de *Vitou* et autres, acquis dès 1885, sont devenus possessions anglaises ; de plus, l'Angleterre a proclamé son protectorat sur les deux îles de *Zanzibar* et de *Pemba*. Elle a acheté à la France l'abandon du traité de 1862 (qui garantissait l'indépendance de Zanzibar) par la reconnaissance de notre protectorat sur Madagascar.

Les stations européennes sont jusqu'ici *Mombaz*, l'antique résidence du roi des Zendji au XIVe siècle; *Lamou*, port du sultanat de Vitou, *Port-Durnford*, *Kismayou*, enfin dans l'intérieur, Machako, Kikouyok et Mengo dans l'*Ouganda*.

Pays Somal. — Le pays Somal occupe tout le grand triangle situé entre l'Abyssinie, le Kénia et le cap Guardafui. Bien peu de voyageurs (Chaillié-Long, von der Decken, Haggenmacher, Paulitschke, Révoil, James et Aylmer, etc) ont réussi à pénétrer à quelque distance dans l'intérieur. C'est, dans son ensemble, un plateau séparé de la côte au nord par des monts granitiques (*Gan Libach* au sud de Berbera 1 960 mèt. *djebel Karkar*, etc.) et à l'est par des terrasses encore en grande partie inconnues. Le climat est celui des steppes à pluie d'été, le vent le plus fréquent, l'alizé du nord-est. La côte, moins arrosée que l'intérieur, est un désert de plantes salines; les monts ont des forêts d'acacias gommiers, palmiers doum, genévriers, etc. Les hauts plateaux.

comme l'*Ogâden* (900 mèt. environ), sont couverts de touffes d'herbes serrées et parsemés d'acacias.

La côte du golfe d'Aden, rocheuse et semée d'écueils, n'a qu'un port sûr, *Berbera*, (l'ancienne Barbaria des Grecs), *Las Gori*, *Bender Ghazem*, *Bender Allouh* sont les autres escales. Le cap *Guardafui* est une falaise de 275 mètres que les courants rendent très dangereuse aux navires. Au sud du ras *Hafoun* commence le *Barr el-Khassaïn* (terre rude), côte rocheuse de plus de 500 kilomètres de longueur, avec des falaises de 60 à 120 mètres de hauteur. Au sud, *Magdochou*, *Merka*, et *Brava* sont les seuls ports de cette côte.

Ces trois ports faisaient partie, jusqu'à ces derniers temps, du sultanat de Zanzibar. L'Angleterre les a ajoutés à sa colonie de l'Afrique équatoriale. Au nord, l'*Italie* a proclamé, le 16 mai 1888, son protectorat sur le sultanat d'*Oppia* ou *Obiat*, puis sur toute la côte entre le Djouba et le ras Hafoun, enclavant ainsi les ports anglais. Enfin sur le golfe d'Aden, l'*Angleterre* a occupé Zeilah, Berbera, Las Gori, Bender-Ghazim. Mais la valeur de toutes ces acquisitions restera problématique tant que les Somalis, race sanguinaire, cruelle et de plus musulmans fanatiques, fermeront les routes de l'intérieur.

Géographie économique. — Il est bien difficile, en l'état actuel, d'évaluer avec précision les ressources économiques que les Européens pourront tirer de l'Afrique équatoriale. Il est rare que deux voyageurs aient vu le même pays sous un aspect identique, qu'ils s'accordent sur les qualités du sol, le chiffre de la population, sur le profit en un mot qu'on en peut retirer. Enfin toutes les convoitises acharnées dont l'Afrique est actuellement l'objet ont rendu très âpre la lutte des ambitions et des intérêts. Il semble en particulier qu'on se soit donné le mot, dans un certain camp, pour dénigrer — on conçoit facilement dans quel intérêt — toutes les entreprises tentées dans l'ouest et dans le centre de l'Afrique. Tout ce pays ne serait qu'un désert, où quelques racines, quelques feuilles de tabac ou de café, n'attireront jamais des colons ni des navires en grand nombre[1]. Nous verrons plus loin si les maîtres de l'Afrique orientale ont le droit d'espérer pour leurs possessions un avenir

1. Peschuel-Lösche, *Unter-Guinea und Congostaat als Hondels= und Wirthschaftsgebiet.*

beaucoup plus brillant; cherchons pour le moment quelles sont au vrai les ressources dont peuvent disposer les pays du Congo.

Le *sol*, en première ligne, à ne considérer que ses qualités intrinsèques, n'est pas d'une richesse productive très grande. Il est constitué sur de grands espaces par une terre rougeâtre, qu'on appelle la *latérite* et qui est produite elle-même par la décomposition de roches diverses; mais cette terre contient souvent du fer en des proportions assez grandes pour nuire à sa fécondité. Sur la côte, le sol est sablonneux, peu riche en humus, et la végétation ne présente guère cet aspect luxuriant, qu'on s'attendrait à trouver sous le climat de l'Équateur. Les régions les plus favorisées seraient encore les vastes étendues que recouvrent les forêts; l'accumulation, durant de longs siècles, des débris végétaux y a recouvert le sol d'une couche épaisse de terreau très fertile; mais la forêt vierge est précisément la partie du pays dont la mise en culture présente le plus d'obstacles. C'est l'exploitation qui réclame de la part du colon la persévérance la plus énergique et la plus longue; des travaux de plusieurs années sont nécessaires pour mener l'œuvre à bonne fin.

Le *relief* du sol aggrave encore ces inconvénients. Il n'est pas assez considérable pour combattre l'influence pernicieuse du climat et permettre aux blancs de séjourner et surtout de travailler dans ce pays tropical; mais il est, par contre, assez puissant pour rendre très difficiles les relations de la côte avec l'intérieur. Les grands *fleuves* qui sillonnent le plateau n'offriront donc au trafic qu'une utilité relative. Les marchandises pourront sans doute être transportées par eau sur des milliers de kilomètres à l'intérieur, mais il faudra toujours les transborder à la lisière du plateau et les diriger sur les ports d'embarquement par des voies de terre.

Le *climat*, qui fait à première vue la richesse de ce pays, contribue lui-même à détruire en partie les bienfaits dont il l'enrichit. Au nord l'abondance des pluies tropicales, la régularité des précipitations et la constance de la chaleur favorisent le développement d'une végétation riche et abondante, dont la forêt vierge est l'expression. Mais c'est aussi la région la plus malsaine et par conséquent la plus inaccessible à l'homme. Au sud l'air est plus frais, plus sec, partant plus salubre; les familles des blancs prospèrent et se perpétuent dans tout le pays

au sud du Coanza; mais c'est en revanche la région des savanes, où les sécheresses sont fréquentes et provoquent de redoutables famines.

En résumé, l'ensemble de ces conditions naturelles n'est pas favorable au développement économique des pays du Congo. La cueillette et la chasse en font aujourd'hui les principales ressources. Mais ces richesses elles-mêmes s'épuiseront vite. Déjà les animaux, traqués dans les régions du littoral, se retirent vers l'intérieur et l'ivoire devient rare; les forêts à leur tour ne fournissent plus avec autant d'abondance les fruits et les résines qu'on en retirait; les noirs ont en effet la déplorable coutume de couper l'arbre, pour faciliter le travail de la récolte.

Mais à mesure qu'animaux et plantes seront plus loin de la côte, les frais d'achat s'élèveront rapidement. Il est d'ailleurs trop certain que les dépenses nécessaires à l'établissement des voies de communication, routes ou chemins de fer, ne seraient pas compensées par la valeur du trafic réduit à ces seuls objets.

La ressource véritable consiste donc dans l'exploitation même du sol. Mais ici intervient un nouvel élément de calcul, dont on ne peut méconnaître la portée. Si quelques voyageurs mentionnent certains cantons très peuplés, il est fort probable que la densité de la population dans l'Afrique centrale ne dépasse pas en général 8 à 10 habitants par kilomètre carré.

C'est le manque de bras qui fait la grande infériorité du Congo. Si le sol en effet n'est pas très fécond, il est néanmoins susceptible de porter, sous certaines conditions, toutes les cultures de la zone tropicale; et l'établissement de voies de communication, devenu rémunérateur, ne serait plus qu'un jeu pour les Européens.

C'est, nous le savons déjà, la végétation spontanée des **forêts**, qui fait présentement la richesse de l'Afrique centrale et de la Guinée méridionale. Certaines essences fournissent d'abord d'excellents *bois de construction* ou des *écorces* estimées pour la teinture. Les fibres du baobab sont employées avec succès à la fabrication des cordages, des étoffes, du papier. Les *bananes* sont pour le nègre une nourriture dont la récolte facile est toujours assurée. Le *caoutchouc* que fournit par évaporation le suc laiteux d'une sorte de liane est un des principaux objets de commerce sur toute la côte occidentale. Les colonies portugaises en exportent, chaque année, pour 4 ou 5 millions de francs et les

pays de l'intérieur en expédient eux-mêmes des chargements considérables. Les *gommes* et *résines* sont extraites de diverses sortes d'acacias; et la *noix de Kola* pourrait s'exporter en grand. Mais ce sont encore les substances oléagineuses qui alimentent pour la plus forte part le commerce de ce pays. L'Ouest africain français écoule chaque année sur Marseille plus de 8 000 tonnes d'*huile de palmes* et d'*amandes*, destinées à la fabrication de savons parfumés et de chandelles. Malheureusement cette denrée est, par sa nature, très encombrante et d'un transport pénible. La zone d'approvisionnement des navires européens ne peut dépasser la région côtière, tant qu'une voie ferrée ou tout au moins une route ne rattachera pas au littoral la section navigable des grands cours d'eau de l'intérieur.

Cultures. — Le *dourah*, le *manioc*, au nord, le *maïs* et le *sorgho* au sud, fournissent le plus fort contingent à l'alimentation publique. En général les plantes comestibles indigènes sont peu nombreuses au Congo, et la plupart de celles qu'on y récolte aujourd'hui, pommes de terre, etc., sont d'importation européenne. Le *riz* peut prospérer dans toute la région basse, et les *fruits* d'Europe trouvent, sous le climat relativement sec de l'Angola méridional, un champ de culture très favorable. On y récolte de grosses provisions d'*oranges*, de *grenades*, de *raisins*. Le *café* peut devenir une grande ressource. On l'a déjà planté dans des conditions excellentes sur les flancs des collines qui séparent la plaine basse des hauts plateaux. L'Angola en exporte annuellement plusieurs millions de tonnes, et les Portugais ont récemment construit une route de 80 kilomètres, uniquement destinée à relier aux ports de Coanza les cafeteries les plus productives. Des négociants allemands ont fondé de même, dans notre colonie du Gabon et sur les flancs du Cameroun, d'importantes plantations. Le *cacao*, le *thé*, la *canne à sucre*, réussissent dans les jardins d'essais des missionnaires et donnent de bons produits.

Les *arachides* se plaisent dans les terrains sablonneux; elles trouveront par suite au Gabon et dans l'Ouest africain un pays d'élection. Le *tabac* est cultivé un peu partout par les indigènes. Le *sésame* est également très répandu, et l'*indigo* est une des plantes dont la culture donne le plus de promesses. Le climat du Congo est trop humide pour le *coton*, mais dans la région de Mossamédès il réussit à merveille.

Dans toute la région septentrionale, où règne la forêt, l'*élevage* est impossible, mais la *volaille* est partout très répandue. A l'est dans les prairies des environs du Tanganika, au sud dans les savanes immenses qui annoncent déjà l'Afrique méridionale, les animaux domestiques sont plus nombreux; de grands troupeaux de *zébus*, de *moutons*, parcourent l'Ouroundi, et les Boërs ont poussé leur bétail jusqu'aux confins des possessions portugaises. On récolte dans l'Angola beaucoup de *miel* et de *cire*.

Les nègres poursuivent les *antilopes*, les *gazelles*, les grands *fauves* pour leurs peaux et leurs fourrures; mais c'est l'*éléphant*, qui procure l'objet de commerce le plus précieux. Le nombre de ces animaux a sensiblement diminué sur la côte, mais suivant Stanley, l'État du Congo en renfermerait plus de 200 000; chacun d'eux porte environ 25 kilogrammes d'*ivoire*.

Mais ce n'est pas encore l'ivoire qui est au premier rang des produits africains. L'Afrique centrale souffre, en effet, plus que le Soudan lui-même, de la *traite des esclaves*. Pendant trois siècles, le pays d'Angola n'a cessé de fournir des nègres aux planteurs du Brésil. Aujourd'hui encore 60 à 80 000 esclaves sont enlevés chaque année des rives du Congo, et vendus dans les divers pays musulmans. C'est par Zanzibar, que les Arabes avaient coutume d'écouler leur marchandise humaine. La surveillance active exercée sur les côtes n'a guère réussi qu'a le transformer en un commerce de contrebande.

Industrie. — Les *ressources minérales* du Congo ne sont pas sans valeur. On recueille le sel en grande abondance dans la région du Tanganika; et Kavelé, sur la rive orientale du lac, est un des marchés de l'Afrique pour cette denrée.

L'Angola renferme quelques mines d'*argent*; on y recueille également un peu de poudre d'*or*. Mais c'est le *cuivre*, dont les gisements sont le plus abondants dans l'Afrique centrale. C'est le métal le plus généralement employé par les indigènes pour la fabrication de leurs ustensiles.

Le *travail industriel* est relativement développé chez quelques peuplades, les Mombouttous au nord, les Bihenos au sud. La construction des pirogues est un des arts qui sont le plus en honneur.

Commerce. — L'Afrique centrale n'est donc pas dépourvue de ressources; mais les *moyens de communication* sont de médiocre valeur. Tous les cours d'eau ont des cataractes et ne

peuvent être remontés que sur une distance relativement peu considérable, 400 kilomètres sur l'Ogoué, 350 à peine sur le Congo et sur le Coanza. Mais sur le plateau africain, le Congo offre au commerce un réseau de voies navigables qui n'est comparable qu'à celui de l'Amazone dans le monde. Depuis le Stanley-pool, ce splendide avant-port du Congo, jusqu'aux Stanley-falls, sur 1 700 kilomètres, le fleuve est navigable pour les bateaux à vapeur ; et encore peut-on compter sur un second bief praticable en amont, des Stanley-falls aux chutes de Msandoua. D'autre part, si l'Arouwimi, qui descend directement du plateau des grands lacs, n'a que 150 kilomètres navigables, et si l'Itimbiri n'en a que 200, l'Oubangi en a plus de 700, l'Alima 350, le Loualaba 400, le Lomami ou Loubilach plus de 800, le Loulongo 960, le Tchouapa 1 130, et le Kassaï-Kouango environ 3000 avec ses affluents! En somme, on estime à plus de 11 500 kilomètres l'ensemble de ce magnifique réseau, qui n'a qu'un défaut, celui d'être un bassin fermé, sans communication directe avec la mer.

Or le pays n'offre aucune ressource en animaux de transport. Le chameau ne peut pas vivre sous le régime des pluies tropicales; les chevaux, les bœufs, les ânes ne prospèrent pas davantage, et périssent rapidement sous les piqûres de la terrible mouche « tsétzé » ; ce n'est qu'au sud du Coanza et aux approches des pays du Zambèze que les bœufs porteurs peuvent être utilement employés. On se propose, il est vrai, de domestiquer l'éléphant, comme en Asie; mais la ration journalière énorme qu'il réclame en fourrages pourrait occasionner fréquemment des retards préjudiciables au commerce ou même à la sécurité.

C'est donc en définitive aux hommes qu'il faut recourir. On sait avec quelle habileté M. Savorgnan de Brazza a su organiser dans l'Ouest africain le service des portages. Il fonctionne aujourd'hui d'une façon régulière, et plus de sept mille hommes, appartenant à diverses tribus, nous prêtent chaque année leur libre concours. Cette organisation merveilleuse, si rapidement menée à bonne fin, est en outre très favorable aux progrès de la civilisation. Au contact incessant des blancs, qui en est la conséquence, les nègres perdent vis-à-vis de nous les sentiments de défiance et d'hostilité, qui les avaient d'abord animés; et cette transformation morale ne peut manquer à son tour de se répercuter grandement sur la valeur économique de notre colonie.

Les sentiers qui descendent de Léopoldville, le long des ra-

pides du Congo, sont également suivis par de nombreuses caravanes de porteurs.

Mais ces moyens de transports n'ont, bien entendu, qu'une valeur provisoire. Les Français et les administrateurs de l'État du Congo cherchent activement la route, qui ouvrira les communications les plus faciles entre le point extrême de la navigation intérieure du fleuve et les ports de la côte. Le Kouilou, dont le cours entier nous appartient, semble remplir les conditions désirées. Il n'est sans doute navigable que sur une très faible distance, mais sa vallée, est en pente douce et permet en conséquence l'établissement d'une bonne route.

C'est un chemin de fer qu'on est en train d'établir entre le Stanley-Pool et le cours inférieur du Congo; le tracé le plus commode remonte la rive droite, de Boma, la capitale actuelle de l'État du Congo, à Brazzaville. Mais ce projet a l'inconvénient — très grave — d'emprunter le territoire français et d'aboutir à une station française, et la rive gauche a eu, pour cette seule raison, la préférence: Mais de ce côté la construction de la voie rencontrera de grosses difficultés techniques, provenant de la distribution beaucoup moins régulière des pentes ; l'achèvement du projet ne pourra qu'en être retardé « et pourtant, sans le chemin de fer, tout l'État du Congo, quelle que soit l'immensité de ses ressources, ne vaut pas une pièce de 2 shellings[1]. »

Les colonies portugaises, plus vieilles de plusieurs siècles, ne sont guère plus avancées. La métropole a pourtant fait établir quelques routes; on a même commencé la construction de la voie ferrée qui doit relier Saint-Paul de Loanda au district d'Ambaca, le centre des cultures du café. 80 kilomètres sont déjà livrés à la circulation, mais les travaux sont continués avec une lenteur extraordinaire.

Tels sont les principaux moyens de transport, qui permettent aux denrées de gagner la côte atlantique; mais il s'en faut qu'elles suivent toutes cette voie. Sans parler des esclaves, dont les troupes sont exclusivement dirigées sur les ports de l'océan Indien, une grande partie de l'ivoire, recueilli sur le Congo, s'exporte par Zanzibar, d'où les traitants arabes l'expédient à Bombay.

Il est difficile d'évaluer à plus de 100 millions de francs le

1. Stanley. *Proceedings of the R. G. Society*, octobre 1886.

mouvement des échanges qui s'opèrent annuellement dans la région du Congo et dans la Guinée méridionale.

Les *exportations* comprennent les amandes et l'huile de palme, le caoutchouc, l'ivoire, le café, la cire, les gommes, les arachides, les peaux de fauves, les huiles de poisson.

Il faut citer parmi les *importations*, dont la valeur est bien moindre, les eaux-de-vie allemandes, qui sont partout au premier rang et constituent parfois la moitié ou les deux tiers des marchandises vendues par les navires aux comptoirs de la côte. Puis viennent les cotonnades anglaises, la verroterie de Bohême, les perles et les broderies et les divers objets de luxe et d'ornement destinés aux chefs, le sel, les fusils et la poudre, le tabac et enfin tous les mille objets d'usage européen, qu'emportent les explorateurs pour se concilier la bienveillance des tribus qu'ils visitent : Vieux uniformes, parapluies, etc.

Ce sont les Anglais et les Allemands qui font la meilleure part de ce commerce; les Allemands au nord du Congo, les Anglais au sud. Les premiers sont les maîtres du marché au Gabon français. Le Portugal ne fait de même qu'un sixième du commerce de l'Angola ; les Anglais en absorbent les deux tiers.

Des symptômes heureux permettent toutefois d'espérer que cette situation déplorable ne tardera pas à se modifier sensiblement, du moins en ce qui touche la France. Le gouvernement a donné une impulsion très active à nos relations avec la côte d'Afrique, en subventionnant un service postal mensuel qui, au départ du Havre et de Marseille, visitera régulièrement nos colonies africaines.

Le Congo est d'autre part relié à l'Europe par plusieurs lignes étrangères, qui ont leurs points d'attache à Lisbonne, Liverpool, Anvers, Rotterdam et Hambourg.

L'État du Congo fait partie de l'*Union postale universelle*, et quelques *lignes télégraphiques* sont installées dans l'Angola.

Les *ports* les plus actifs de la côte de Guinée sont Libreville au Gabon, Banana aux bouches du Congo, Loanda dans les possessions portugaises.

Si, pour conclure, on cherche à déterminer la valeur respective des positions occupées dans l'Afrique centrale et occidentale par les diverses puissances, on remarquera d'abord que l'*Angleterre* n'a planté son drapeau sur aucun point de cette région. Si elle a daigné laisser aux Belges l'honneur et le mé-

rite de faire généreusement les frais du nouvel État, elle compte bien retirer tous les bénéfices de leurs efforts et récolter la moisson que d'autres auront semée. Les Allemands, en protégeant l'Autriche dans la péninsule des Balkans, ne sont pas plus habiles.

Nous avons déjà vu que les *Allemands*, très occupés à l'est de l'Afrique affectent un peu de négliger leurs possessions de la côte occidentale, qui sont pourtant leurs premières colonies. Cameroun n'est assurément pas une possession de premier ordre. Mais le littoral est fertile, habité par une population relativement dense, et les forêts qui recouvrent les flancs de la montagne recèlent de grandes richesses. Ces ressources suffisent à la prospérité d'une bonne colonie d'exploitation.

Les *Portugais*, qui tirent un si maigre profit de leurs possessions effectives, ne laisse pas que de prétendre au protectorat du vaste royaume de Loanda. Rien d'ailleurs, sinon la mauvaise administration, n'empêche leur colonie de devenir un débouché naturel pour toute la région des hauts affluents du Congo et du Zambèze.

La *France* enfin occupe une position de premier ordre, puisqu'elle détient la meilleure route d'accès vers les plateaux. Mais il faut nous hâter; l'avenir est à ceux qui réussiront à détourner à leur profit le courant de marchandises, plus ou moins considérable, dont l'Afrique peut être la source.

Mais, après tout, ces considérations ne donnent que la valeur « relative » des divers États ou colonies, entre lesquels se partage l'Afrique équatoriale du centre et de l'ouest. Chacune de ces colonies ne vaut donc que ce que vaut d'une façon « absolue » le pays lui-même. Or, il ne faut pas oublier que ce pays n'a, pour bien des raisons, qu'une valeur restreinte et n'aura, de longtemps, qu'une importance médiocre.

Partie orientale. — La valeur économique des vastes contrées qui s'étendent sur la côte orientale d'Afrique, du golfe d'Aden au Zambèze, est naturellement très variable; et si les connaissances que nous en avons sont moins incomplètes que pour l'Afrique centrale proprement dite, il y a néanmoins bien des lacunes encore dans les renseignements.

Dans la région qui s'étend de Roufidji au sud, jusqu'au Tana, l'humidité est abondante, la chaleur modérée par l'altitude n'est pas extrême ; et sur les parties les plus privilégiées du plateau,

les plantes de toutes les zones prospèrent. On cite les royaumes d'Ouganda et de Karagoué, parmi ceux où la terre rouge, épaisse de plusieurs mètres, est particulièrement féconde. Il convient d'ajouter que cette région se distingue aussi par la densité de la population et par les ressources que le grand nombre de bras et le bon marché de la main-d'œuvre peuvent en conséquence fournir aux entreprises des Européens. Les chiffres baissent, il est vrai, rapidement, à mesure qu'on se rapproche de la côte.

Il est d'ailleurs très prudent de n'accepter qu'avec beaucoup de réserves les récits enthousiastes que nous rapportent de ce pays certains explorateurs. S'il fallait les en croire, l'Ousagara, l'Ousambara, situés à peu de distance de la côte, devraient être comptés « parmi les pays du monde les plus fortunés, les plus comblés de bénédictions ». Ils surpassent en « productivité » tous les autres pays coloniaux et on nous annonce qu'ils seront au xx[e] siècle un des grands marchés de la terre pour les denrées exotiques. Après tout, ce n'est pas impossible, car il est certain que le plateau des grands lacs est, au point de vue économique, une des meilleures parties de l'Afrique. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il échappe aux causes générales d'infériorité qui frappent le continent africain : climat dangereux, répulsion de l'indigène pour le travail, difficulté d'établir de bonnes voies de communication.

Le pays somal est encore moins favorisé de la nature. La végétation n'est active et la culture n'est possible que sur les flancs des montagnes de l'ouest, bien exposées aux vents humides ; mais le vaste plateau du centre, couvert de pâturages et épargné par la mouche tsétsé, est très propice à l'élevage des troupeaux ; la chasse et la pêche sont les seules industries possibles dans la région basse.

L'Afrique orientale se distingue, on le voit, par des caractères très variés ; nous retrouverons nécessairement cette variété dans l'énumératon des produits que porte son sol.

La *végétation forestière* est en général moins riche et moins répandue que dans la partie occidentale et dans le centre même du continent. L'Afrique orientale est plutôt un pays de steppes et d'herbages. On rencontre pourtant d'épaisses forêts de *cocotiers*, dont les amandes sont employées en grand à la fabrication des huiles. Les *bananes* sont la substance alimentaire la plus

précieuse; et sur le plateau des grands lacs, elles constituent la principale nourriture des indigènes. Les *arbres à gommes* alimentent un commerce actif; la *gomme copal* est, avec le *caoutchouc*, un des principaux objets d'exportation de la côte de Zanzibar. Mais ces produits s'épuisent rapidement.

Le *riz* vient dans les terres fortement arrosées des bords du lac Victoria et dans la zone basse du littoral. Le *blé* et le *dourah* sont les grains que les habitants du nord sèment de préférence. Le *maïs* et le *sorgho* sont cultivés partout. Le *manioc* est une racine précieuse, qui donne plusieurs récoltes annuelles et dont les noirs consomment une forte quantité.

L'île de Zanzibar s'enrichit par de vastes plantations d'*épices;* on y récolte le poivre, la cannelle, la noix de muscade, mais surtout le clou de girofle. L'exportation de cette dernière denrée atteint, année moyenne, 8 millions de kilogrammes. La *canne à sucre* ne réussit que difficilement; on en trouve pourtant quelques champs dans l'île de Zanzibar. Le *caféier* donne quelques sacs de graines dans l'Ouganda et dans le pays des Gallas, mais cette plante n'a pas actuellement d'importance économique dans l'Afrique orientale. On fonde aussi de grandes espérances sur la culture du *tabac;* quelques plantations en ont déjà été tentées dans les environs de Bagamoyo. Le plateau somal, l'ancien pays des aromates, produit l'*encens* et la *myrrhe.*

La culture du *coton* est, avec celle du tabac, le genre d'exploitation, dont les Allemands font avec le plus de complaisance miroiter les promesses. Toutefois les pluies survenant trop tôt compromettent souvent la récolte, et sous l'équateur en particulier, elles sont trop abondantes pendant la saison sèche elle-même, pour qu'on puisse espérer de bons résultats. Ce n'est pas à dire assurément qu'en quelques cantons privilégiés, le cotonnier ne puisse fournir d'excellents produits

L'*élevage* n'est guère en honneur sur le plateau des grands lacs; mais plus au nord, les Masaï, les Gallas, les Somalis sont des peuples pasteurs et en partie nomades. Outre le bétail ordinaire, on élève au Somal les chameaux et les autruches.

La *pêche* est une industrie active dans toute l'étendue de l'Afrique orientale, aussi bien sur la mer que dans les fleuves. Les Somalis pêchent le requin et en expédient les ailerons jusqu'en Chine.

Mais c'est comme pays de *chasse* que l'Afrique orientale est

surtout célèbre. Seulement le nombre des animaux décroît rapidement, grâce à la poursuite dont ils sont l'objet. C'est pourtant la côte de l'est qui exporte la plus forte partie de l'ivoire, fourni par le continent noir, mais c'est du Congo qu'elle en reçoit plus de la moitié.

Industrie. — L'abondance du fer a permis à l'industrie métallurgique de prendre une certaine extension. C'est surtout au nord, dans la région du Kiliman-Djaro et dans l'Ouganda qu'on rencontre le plus grand nombre de forgerons.

Zanzibar possède quelques usines installées sur le modèle européen; raffineries de sucre, fabriques d'huiles, etc.

Voies de communication. — Sur la côte, le climat malsain s'oppose à l'établissement des blancs. C'est sur le plateau que les essais de colonisation ont le plus de chance de réussir; mais alors le but ne peut être atteint que si de bonnes voies de communications rattachent à la côte le centre des exploitations.

Or, l'Afrique orientale est moins favorisée encore, sous le rapport des voies navigables, que l'autre partie du continent. Les grands lacs seront sans doute sillonnés dans un avenir plus ou moins prochain par des vapeurs; mais ces lacs sont tous des bassins fermés, ou du moins tous les fleuves qui s'en échappent sont encombrés de rapides et de chutes. Le Zambèze et le Chiré ne peuvent être remontés qu'en aval des cataractes. Les cours d'eau qui se déversent au nord dans la mer sont encore moins utiles; leurs vallées pourront toutefois servir au tracé des routes futures. L'une des plus importantes de ces routes sera sans contredit celle qui, au départ de Dar-es-Salam, en face de Zanzibar, gagnera le lac de Tanganyka et le Nyassa. Le premier tronçon de cette route, long de 50 kilomètres, est déjà construit jusqu'au point où elle se bifurquera dans les deux directions. D'autres routes, ayant pour point de départ Mombaz ou Mélinde, se dirigeront sur le Nyanza. — Mais tous ces beaux projets sont entachés d'un grave inconvénient; nous savons que dans une grande partie de l'Afrique orientale, les animaux de transport font à peu près défaut; la vallée du Pangani est un des rares chemins où la mouche tsétsé n'exerce pas ses ravages: partout ailleurs elle interdit l'emploi des chevaux, des bœufs, etc. Quelques éléphants importés de l'Inde, n'ont même pas accompli leur première étape. C'est la raison qui a fait adopter par les

Allemands l'idée d'une voie ferrée qui relierait à la côte la région des lacs.

C'est jusqu'à présent par les « porteurs » ou « pagazi » que s'opère tout le commerce. Leur charge habituelle est de 25 à 50 kilogrammes. Les caravanes, qui comprennent parfois plus d'un millier de têtes, sont organisées comme une armée en marche; elles ne suivent en général que de simples sentiers. Le pays n'est pourtant pas entièrement dépourvu de routes; on en signale quelques-unes, aux environs de Roubaga, la capitale de l'Ouganda. Les missionnaires anglicans ont construit un chemin qui contourne à l'est, par Blantyre, les cataractes du Chiré, et gagne le Nyassa. Un autre chemin réunit le Nyassa au Tanganyka.

Zanzibar et Mozambique sont les deux points d'attache du câble, qui se relie au réseau général par Aden.

Commerce. — A s'en tenir aux chiffres de statistique, le commerce de la côte orientale ne dépasserait pas 50 ou 60 millions de francs. Encore faut-il observer qu'une bonne partie de ces valeurs revient au commerce de transit, puisque l'ivoire est apporté surtout du Congo. Mais en revanche ces chiffres seraient bien plus forts, si l'on pouvait y ajouter la valeur des échanges que les boutres arabes opèrent sur toute la côte.

C'est en effet par les ports de l'océan Indien que les traitants arabes cherchent à écouler de préférence leur marchandise humaine, à destination des empires musulmans d'Asie. Le port de Zanzibar expédiait à lui seul, dans ces dernières années, plus de 15 000 esclaves par an. C'est précisément sous couleur d'aider le sultan à faire la police de ses côtes que certaines puissances européennes, prises tout à coup d'enthousiasme, sont intervenues à Zanzibar.

Outre les esclaves, la côte orientale *exporte* de l'ivoire, des gommes, des bois, des peaux, des huiles, des épices. Elle *importe* des tissus, des armes, de la quincaillerie, des boissons, de la verroterie. Les importations dépassent souvent la valeur des exportations.

C'est avec l'Asie que se fait une grande partie de ce commerce; les traitants y vendent leurs esclaves et les négociants de la côte envoient à Bombay de grosses cargaisons d'ivoire, de gommes, etc. C'est de l'Inde que viennent en retour la majeure partie des cotonnades et autres objets manufacturés, vendus aux noirs. L'alter-

nance si remarquable des moussons n'a pas contribué pour peu de chose à perpétuer ces relations depuis l'antiquité la plus reculée : tout le commerce d'échanges sur la côte de Zanzibar est entre les mains de « Banyans » venus de l'Inde.

Parmi les puissances européennes c'est l'Angleterre, la France et l'Allemagne qui participent au trafic dans la plus forte proportion.

Il s'en faut d'ailleurs que l'Angleterre et surtout l'Allemagne exercent réellement leur influence dans toute l'étendue de ces pays ; toutes ces limites ne sont encore tracées que sur le papier. Si l'Afrique orientale est plus riche, plus peuplée et a plus de chance d'avenir que les pays du Congo, il est probable que ses possesseurs auront longtemps à compter avec un obstacle, qui n'existe pas de l'autre côté, et que les Anglais déjà connaissent en Egypte : ce sont les traitants arabes.

Mais on ne peut nier l'importance du rôle que ces nouvelles possessions permettront à l'Angleterre et à l'Allemagne de jouer en Afrique ; et sans parler des Anglais, qui ont fait leurs preuves, il faut rendre hommage à l'habileté déployée par les Allemands, nouveaux venus en la matière. Savants, explorateurs, financiers, commerçants, aventuriers même, tous ont apporté leur pierre et travaillent avec un admirable ensemble à l'œuvre commencée. Le gouvernement, favorable en secret, dès les premiers jours, aux entreprises de l' « Association de l'Afrique orientale », n'est intervenu officiellement que pour en consacrer les résultats.

La *France* n'a planté de ce côté son drapeau sur aucun point du continent. Mais des titres sérieux nous permettent de jouer dans ces parages un rôle considérable : nous possédons Madagascar et les archipels voisins, à quelques heures de navigation du continent ; la grande île et ses annexes sont riches en productions agricoles et minières, elles possèdent surtout d'excellents ports. Les relations avec la côte peuvent devenir très actives ; au lieu de perdre au développement économique de l'Afrique orientale, nous pouvons donc, au contraire, en faire grandement notre profit.

Bibliographie

Burton (cap.). *First Footsteps in East-Africa*. Londres, 1856, in-8.
— *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*. Paris, 1862, in-8.
Lejean (G.). *Voyage aux deux Nils*. Paris, 1865, in-4.

Besteigung des Kamerungebirges durch Mann and Burton (*Mitth. de Petermann*, 1862-1863).
Speke. *Les sources du Nil*, trad. Paris, 1864, in-8.
Baker (Sam.). *Nouv. voyage aux sources du Nil*, trad. Paris, 1868, in-8.
Decken (von der). *Reisen in Ost-Afrika*. Leipzig, 1869, in-8.
Burton (cap.). *Zanzibar, city, island and coast*. Londres, 1872, in-8.
Compiègne (de) et Marche. *Voyage dans le Haut-Ogooué* (*Bull. Soc. Géog.* 1874).
Compiègne (de). *L'Afrique équatoriale*. Paris, 1875, in-8, 1880, in-18.
Gordon-pacha. *Voyage sur le Haut-Nil* (*Bull. Soc. Géogr.*, 1875).
Schweinfurth (G.). *Au cœur de l'Afrique*, trad. Paris, 1875.
Stanley. *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad. Paris, 1876, in-8,
Hartmann (Robert), *Die Nigritier*. Berlin, 1876, in-8.
Chaillé-Long (col.). *Expéd. au lac Victoria et sur le fleuve Blanc*, trad. Paris, 1877, in-8.
Cameron. *A travers l'Afrique*, trad. Paris, 1878, in-8.
Stanley. *A travers le continent mystérieux*, trad. Paris, 1878, in-8.
Marno (E.). *Reise in der Aequatorial-Provinz*, 1874-1876. Vienne, 1878, in-8.
De Lanoye. *Le Nil, son bassin et ses sources*. Paris, 1879, in-12.
Junker (W.). *Voyages dans l'Afrique équatoriale* (*Bull. Soc. Khéd. de Géogr. du Caire*, 1880).
Felkin and Wilson. *Uganda and the Egyptian Sudan*. Londres, 1880, in-8.
Revoil (G.). *Voyage au cap des Aromates*. Paris, 1880, in-18.
Lenz (O.). *Reise im Ogowe-Gebiet* (*Zeitschr. Ges. Erdkunde Berl.*, 1877).
Ballay (N.). *L'Ogooué*. Paris, 1882, in-8.
Casati (cap.). *Del Bahr el Ghazal all' Uëlle* (*Esploratore*, 1882).
Brazza (S. de). *Rapport au ministre de la marine*. Paris, août 1882.
Capello and Ivens. *A Journey into central and west Africa*, 1877-1880, trad. Londres, 2 vol. in-8, 1882.
Hartmann (Rob.). *Die Nilländer*. Leipzig, 1884.
Schweinfurth (G.). *L'avenir du Soudan égyptien* (*L'Exploration*, 1884).
Gessi (R.). *Sette anni nel Sudan Egiziano* (*L'Esploratore*, 1884).
Brazza (S. de). *Conférences et lettres sur ses trois expéditions dans l'Ouest africain*. Paris, 1887, in-8.
Buchner (Max.). *Kamerun*. Leipzig, 1887, in-8.
Pechuel-Loesche (E.). *Kongoland. Amtliche Berichte. Unter Guinea und Kongostaat als Handels-und Wirtschaftsgebiet*. Iéna, 1887.
Dupont (Ed.). *Lettres sur le Congo. Notes de voyage*. Paris, 1889, in-8.
Junker (W.). *Reisen in Afrika*, 1875-1886, t. I. Vienne, 1889, in-8.
Giraud (Vict.). *Les lacs de l'Afrique équatoriale Voyage exécuté de* 1883 à 1885. Paris, 1890, in-4.
Gabon, *Congo à l'Exposition*. Paris, 1889, broch. in-12.
James. *The unknown horn of Africa* (*Voyage au pays des Somalis*). Londres, 1889, in-8.
Im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassaï, von, H. Wissmann, L. Wolff C. von François, H. Mueller, Leipzig, 1888, in-8.
Meyer (H.). *Zum Schneedom des Kilimandjaro*. Berlin, 1888, in-fol.
Stanley. *Dans les ténèbres de l'Afrique. Recherche, délivrance et retraite d'Émin-Pacha*, trad. Paris, 1890, in-8.
Trivier, *Mon voyage au continent noir*, Bordeaux, 1891, in-8.

Sujets de devoirs

Le Congo, étude de géographie physique et économique.

Le Nil et les différents pays qu'il traverse.
Le plateau des grands lacs.
Comparer la zone tropicale de l'Afrique avec celle de l'Amérique du Sud ; différences de relief, climat, etc.
La colonisation européenne dans l'Afrique équatoriale.
Principales voies de pénétration dans l'intérieur de l'Afrique.

CHAPITRE VIII

AFRIQUE AUSTRALE

Relief. — L'Afrique australe rappelle l'Afrique équatoriale par la disposition générale de son relief. Elle a, comme cette dernière, son bassin intérieur à l'ouest, séparé de la côte occidentale par une bande de montagnes : les plaines du *Koubango* et du *Kalahari* font pendant à celles du Congo. Elle a de même sa zone de hauts plateaux à l'est ; le Transvaal est aussi élevé que le plateau des grands lacs. Enfin c'est également dans les chaînes bordières de l'est que se trouvent les plus hautes montagnes :

1° La zone de terres élevées qui sépare la côte occidentale de l'intérieur a la forme d'un grand bombement dont la convexité est à environ 200 kilomètres de la mer. Les terrasses s'élèvent d'ailleurs rapidement : à 100 kilomètres de la baie de Walfish on est déjà à 600 mètres de hauteur. Ce plateau est surmonté çà et là de montagnes. Les chaînes calcaires du pays des *Damara*, d'abord peu élevées (1 100 m.), atteignent 2 300 mètres dans le massif de l'*Omataka*, à l'est de la Walfish-bay, disparaissent peu à peu au sud, et se relèvent dans le pays des *Namaqua*, où on franchit un col de 1 600 mètres pour passer d'Angra Pequeña à Béthanie.

Dans la colonie du Cap les montagnes s'élèvent encore : la chaîne de l'*Olifant* se termine par un piton de 2 085 mètres et la montagne de la *Table*, qui forme l'ossature du cap de Bonne-Espérance, dresse ses flancs abrupts à près de 1 100 mètres au-dessus de la ville du Cap.

2° La zone des montagnes côtières qui termine le plateau

africain au sud du continent se compose d'une série de croupes parallèles à la côte, qui s'étagent en augmentant de hauteur vers l'intérieur. Les *Groote Zwartebergen* (grandes montagnes noires) ont plus de 2 200 mètres d'altitude. Au delà de cette zone côtière, des plateaux ou *karrou* s'étendent jusqu'à l'Orange vers lequel ils s'abaissent en pente douce. Ils sont coupés en deux par une chaîne sinueuse, dont le milieu est connu sous le nom de *Nieuveweld*, et qui finit à l'est par le massif du *Compass* (2 700 m.). C'est le nœud orographique des monts du Cap : deux chaînes s'en détachent : l'une qui va finir sur la côte vers l'embouchure du Key-River ; l'autre qui se recourbe vers le nord-est, et contribue à former la ceinture orientale de l'Afrique.

3° C'est de ce côté que se trouvent les plus hautes chaînes de l'Afrique australe. Les montagnes bordières, les *Drakenbergen*, s'élèvent par trois échelons successifs à des hauteurs de plus de 3 000 mètres (Champagne-Castle 3 160 m., mont aux Sources 3 050 m., mont Hamilton 3 480 m.). Elles ne forment du reste muraille que d'un côté : à l'ouest elles ne sont que le rebord peu saillant du plateau, et vers le nord elles prennent de plus en plus la physionomie d'immenses falaises, d'où le nom de *Randberg* (montagne du bord). Les chaînes s'abaissent peu à peu vers le Limpopo. Le mont de *Mauch*, dans le Transvaal, a encore 2 600 mètres, mais le *Pisang-Kop*, au-dessus du Limpopo, n'en a plus que 1 370.

A l'ouest de ce grand plissement, le plateau sud-africain se maintient à une grande hauteur; le sol du Transvaal est en moyenne à 13 et 1 400 mètres, et s'abaisse doucement vers le Kalahari.

Au delà du Limpopo, les montagnes ne forment plus de chaîne parallèle à la côte. Le plateau des *Matébélés* et du pays de *Gaza*, exploré par Mauch, Erskine, Kuss, Paiva d'Andrada et autres, s'élève en terrasses irrégulières, dominées çà et là par des massifs comme l'*Outobi* (12 à 1 400 m.) et la chaîne de *Sita Tonga* (environ 1 500 m.). Vers l'ouest, le plateau est plus élevé (1 000 à 1 200 m.), le socle du massif de *Manica* n'a pas moins de 2 000 mètres d'altitude et le sommet du *Doé* monte à 2 400 mètres. C'est sur ce plateau du « Monomotapa » que le voyageur Mauch a retrouvé à 300 kilomètres de Sofala, les ruines fameuses de Zimbaoé que les Portugais virent déjà au xve siècle et où ils

crurent reconnaître le pays d'Ophir. La provenance de ces ruines antiques est encore inconnue.

Climat. — 1° Zone du Zambèze. — Au sud de l'Afrique équatoriale s'étend une zone climatérique assez semblable au Soudan. Sur le Zambèze, comme au Soudan, les pluies ne tombent que lorsque le soleil s'approche du tropique, c'est-à-dire dans l'hémisphère austral, pendant les mois d'octobre à mars. La zone de plus grande chaleur et par suite de dépression barométrique se trouvant alors dans le sud du continent, les vents soufflent du nord, des humides régions de l'Afrique équatoriale et de l'océan Indien. Mais lorsque le soleil, repassant l'équateur, entraîne à sa suite l'alizé du sud-est qui souffle alors semble-t-il sur tout le Zambèze, la sécheresse s'établit, car l'alizé laisse à peine tomber quelques pluies au contact des montagnes bordières et arrive complètement sec dans l'intérieur. A Tété, à 400 kilomètres de la côte sur le Zambèze, il ne tombe pas de pluie pendant tout l'hiver; à Inyati, dans l'ouest du plateau des Matébélés, la sécheresse dure de fin mars à fin octobre, tant que souffle l'alizé du sud-est.

Toute cette région est donc une région de *pluies d'eté* comme le Soudan, et la durée de la saison humide paraît augmenter de même à mesure qu'on se rapproche de l'équateur. Ainsi, au Bangouéolo les pluies durent d'octobre à mai et sont évaluées à environ 1 m. 20 par an. A Tété elles cessent déjà fin mars, et la quantité annuelle n'est plus que de 85 centimètres.

Les *températures* de la région du Zambèze sont encore bien peu connues. On peut dire que là comme au Soudan la saison sèche augmente les écarts du thermomètre. A Tété, à 150 mètres d'altitude, on a observé + 38° en été et + 18° en hiver. Plus loin, sur les plateaux de l'ouest, les températures de — 4° et de + 38° se sont déjà présentées.

2° Côtes du Cap. — Le climat des côtes du Cap présente une grande différence à l'est et à l'ouest.

A l est, la côte de Natal a comme le Zambèze des pluies tropicales d'été. Soixante pour cent de la quantité annuelle de pluie tombent de novembre à février. L'alizé, qui augmente de force en été par suite de l'échauffement des plateaux de l'intérieur, se heurte aux pentes froides des Drakenbergen, sur lesquelles se condensent alors les vapeurs de l'Océan. La carte des pluies de l'Afrique australe montre que la zone la plus arrosée est

naturellement la plus haute, et coïncide avec la grande bar-



LÉGENDE

moins de 20 cm de pluie annuelle

de 20 à 60 cm

de 60 cm à 1 m,30 cm

de 1 m,30 cm à 2 m

au-dessus de 2 m

Zone méditerranéenne de 20 cm à 1 m 30 cm

Fig. 7. — Pluies de l'Afrique (d'après Berghaus).

rière de 2 à 3000 mètres qui se dresse à l'est du continent.
A l'ouest, du côté du Cap, la différence est complète. L'été est

sec, et c'est l'hiver qui est pluvieux : 61 pour 100 des pluies annuelles tombent pendant les quatre mois froids, de mai à août. C'est le régime des pluies du Chili, et il est amené par les mêmes causes. Pendant l'hiver austral, le centre de haute pression barométrique se trouve sur l'Atlantique vers l'équateur, des vents chauds du nord-ouest soufflent alors sur la côte du Cap et leurs vapeurs se condensent à son contact. En été, au contraire, le centre de hautes pressions est dans l'Atlantique sud, le vent souffle du sud-ouest, apporte un air froid et reste sec.

3° Côte ouest. — Plus au nord, il ne tombe pas de pluie du tout.

Là encore, on peut noter une ressemblance avec la côte ouest de l'Amérique du Sud au nord du Chili. L'air refroidi par le contact du courant antarctique, qui longe les deux continents, s'écoule constamment vers la côte en vents frais du sud-ouest qui se réchauffent en arrivant sur le continent, et ne laissent par conséquent pas tomber de pluies. Il pleut en moyenne une fois par an à Angra Pequeña, cinq ou six fois à Walfish-bay. A Mossamédès encore, il n'y a eu en vingt ans qu'une douzaine de pluies réelles. Par contre, on observe là comme au Pérou des brouillards humides qui tombent doucement en petites gouttes pendant la nuit ou le matin.

4° A l'intérieur, la bordure montagneuse diminue les pluies. Tandis qu'au Cap on observe de 60 à 70 centimètres de pluies par an et qu'il en tombe plus d'un mètre sur les montagnes, le Transvaal n'en reçoit guère que 40 centimètres et le Kalahari moins de 20. Pourtant nulle part n'existe le désert absolu. Le Kalahari est une *steppe* qui n'est pas dénuée de végétation.

La *température* est moins élevée sur les côtes que sous les latitudes correspondantes dans la Méditerranée (moyenne annuelle du Cap + 16°, 5, moyenne de Beyrouth + 20°, 6, moyenne de Natal + 19°, 8 et moyenne du Caire + 21°, 9). Au Cap, c'est le courant antarctique, vers Natal, c'est l'alizé du sud-est qui modère les chaleurs. Sur le plateau les températures sont extrêmes; mais la moyenne annuelle est peu élevée également, grâce à l'altitude du pays : Bloemfontein, à 1370 mètres, a une moyenne de + 16°, 2 sous le 28e parallèle. Cette fraîcheur relative des plateaux, jointe à la sécheresse de l'air, en fait un des pays les plus sains de la terre. La natalité européenne y est souvent triple de la mortalité.

Hydrographie. — 1° Toute la moitié occidentale de l'Afrique australe n'a pas de cours d'eau permanent. Le *Counène*, qui descend du plateau de Bihé, est presque toujours à sec à l'endroit où il atteint la mer. De même toutes les rivières qui descendent vers le Kalahari des montagnes de Mossamédès et du plateau des Damara n'arrivent pas jusqu'au Zambèze où les conduirait peut-être la pente du sol et se perdent en chemin dans des cuvettes peu profondes, où elles s'évaporent en laissant une couche de sel. Le lac *Ngami* est une de ces mares aux rivages changeants; seulement il reçoit plus d'eau que les autres et par suite n'est jamais complètement à sec; mais souvent son eau, réduite par l'évoporation, dépose des cristaux de sel sur ses bords. Après les crues, le Ngami se déverse par la rivière *Zouga* dans une autre lagune, celle-ci tout à fait salée, le *Makarikari*.

2° L'*Orange* marque au sud la limite de cette zone. Long de 2140 kilomètres, il descend du Champagne-Castle ou mont Cathkin, coule d'abord entre deux croupes des Drakenbergen, puis serpente vers l'ouest à travers le plateau. C'est là qu'il reçoit un affluent plus long que lui, le *Vaal*, mais beaucoup moins considérable par la masse liquide. L'Orange lui-même diminue de volume en coulant sous le climat de plus en plus sec de l'ouest. Après les Anghrabies, grandes cataractes où il descend brusquement de 800 mètres à 660, il ne reçoit plus d'affluent permanent; il traverse par des défilés profonds la zone des montagnes bordières et débouche dans la mer près du cap Voltas. Une barre en défend l'entrée aux navires.

Les rivières côtières au sud et à l'est de la colonie du Cap ne peuvent avoir d'importance, par suite du peu de développement de leurs versants ; les principales sont l'*Olifant-river*, sur la côte ouest, le *Kei* au sud, la *Tugela* à l'est.

3° Le *Limpopo*, par contre. est un véritable fleuve de 1500 kilomètres, qui, après être sorti des collines qui dominent Pretoria, décrit au nord un cercle immense autour du Transvaal avant de descendre par de superbes cascades l'escalier des monts du littoral. Coulant sous un climat assez sec, le Limpopo n'a que peu d'eau eu égard au développement de son cours. On ne peut le remonter qu'à 150 kilomètres de l'embouchure.

Au nord du Limpopo, le *Sabi*, descendu du plateau de Manica, se ressent de l'alternance des saisons. Pendant les pluies, c'est un torrent de 2 à 3 kilomètres de large, que les bateaux ne peuvent

remonter à cause de la force du courant; pendant la saison sèche, c'est une petite rivière d'un demi-mètre de profondeur.

4° Le *Zambèze* est par sa longueur le quatrième fleuve de l'Afrique. Né sous le nom de Liba sur le plateau d'environ 1200 mètres qui ferme au sud le bassin du Congo, grossi par un émissaire du lac *Dilolo* qui alimente également le Kassaï, il coule d'abord vers le sud, dans un pays où la pente est si faible qu'il s'étale en immenses marécages au temps des pluies. Au bout d'environ 400 kilomètres de ce cours de plateau, pendant lequel il est navigable jusque vers ses sources, il tourne au sud-est et s'engage dans une région de rapides (Gonyé, Katima, Molelo, etc.). Deux cents kilomètres plus loin, il s'engloutit tout entier dans une fissure profonde de 120 mètres, large de 30 : ce sont les fameuses chutes *Victoria*, la « Fumée tonnante », décrites par Livingstone. Le fleuve est alors à 700 mètres, mais les rapides ne sont pas finis; il lui faut encore descendre ceux de *Kansalo*, les gorges de *Kariba*, la cataracte de *Tchikarango*, les rapides de *Kebrabassa*, avant de couler plus tranquillement et de devenir navigable.

C'est dans cette partie moyenne de son cours qu'il reçoit ses grands affluents : 1° à l'ouest, le *Tchobé*, qui se déverse en amont des chutes Victoria, lui apporte les eaux du plateau de Lounda et est navigable sur une grande partie de son cours. Le bassin du Zambèze s'étend peut-être plus loin encore. Le *Koubango*, dont les sources sont à 400 kilomètres seulement de la côte occidentale, et qui reçoit lui-même le *Kouito*, rivière de 800 kilomètres, apporte très probablement une partie de ses eaux au Tchobé, tandis que l'autre se déverse dans le Ngami; 2° le *Kafoué*, encore mal connu, vient de l'ouest et rejoint le Zambèze en aval des gorges de Kariba. On le dit coupé par une seule cascade; 3° le *Loangoué*, débouchant à Zumbo, apporte au Zambèze les eaux d'entre Tanganyka et Nyassa.

Dans son cours inférieur, le Zambèze, qui n'est plus qu'à 160 mètres d'altitude, traverse encore les montagnes bordières par les gorges de *Lupata*, longues de 17 kilomètres, larges de 40 mètres parfois, mais où le fleuve reste navigable avec plus de 20 mètres de profondeur. Il reçoit dans cette partie de son cours un affluent de grande importance, le *Chiré*. Déversoir du lac Nyassa, le Chiré n'est coupé de cataractes qu'en amont de Catonga, sur 75 kilomètres au plus. Le reste de son cours offre une

navigation facile aux vapeurs et constitue la voie d'accès la plus facile vers les grands lacs. C'est ce qui explique l'âpreté avec laquelle l'Angleterre a disputé le Chiré au Portugal.

Le delta du Zambèze est fort étendu. La branche la plus considérable est celle de *Koama*; une autre branche, le *Muto*, aboutit à Quilimane, mais elle est obstruée et les bateaux du Zambèze ne gagnent Quilimane que pendant les crues, en utilisant une autre coulée, le *Quaqua*. La reconnaissance d'une nouvelle branche du delta, le *Tchindé*, va faciliter considérablement l'accès du Zambèze : d'après le voyageur Rankin, les navires de 400 à 500 tonnes pourront désormais y entrer.

Côtes. — 1° La côte infertile qui borde la zone sèche du sud-ouest s'étend presque sans inflexions du cap *Frio* à la baie de *Saint-Hélène*, près du Cap. On n'y voit que deux échancrures, *Walfish-bay*, bien abritée et profonde de 7 mètres, et *Angra-Pequeña*, longue de 8 kilomètres et encore plus profonde (13 à 14 mètres) ; mais toutes deux sont dépourvues d'eau potable. Sur presque toute la côte, de longues dunes bordent le rivage comme dans le Sahara ; on en compte jusqu'à 16 rangées parallèles au sud de Walfish-bay.

2° Le cap *Saint-Martin*, la baie de *Saldanha* et la baie de la *Table* marquent le commencement d'une côte toute différente, le long de laquelle les montagnes bordières tombent directement dans la mer. *Capetown*, entourée par le demi-cercle des montagnes du Lion, de la Table et du pic du Diable, est ainsi protégée contre les vents du large. De l'autre côté du cap de *Bonne-Espérance*, la baie régulière de *False-bay* est ouverte aux tempêtes; pourtant on a pu utiliser la crique de *Simonstown* à l'abri du Cap. La côte méridionale du Cap, Danger-point et le cap des *Aiguilles*, n'offre aucun abri et est à bon droit redoutée des navigateurs. Il faut aller jusqu'à *Aliwal-South* dans la *Mossel-bay*, pour trouver un port derrière la péninsule du cap Saint-Blaise. Les baies de *Plattenberg*, de *Saint-François*, sont sans abri. *Port-Élizabeth* même, la seconde ville du Cap, dans la baie d'*Algoa*, n'est protégée que très imparfaitement par le cap *Recife*. L'entrée du port d'*East-London* est impraticable pendant des jours entiers. Puis, on ne trouve plus d'abri qu'au *Port-Natal*, et encore n'est-il pas accessible aux navires de plus de 5 mètres.

Le seul port vraiment sûr et profond de toute cette côte orien-

tale, sablonneuse et bordée de lagunes, est la magnifique baie *Delagoa*, destinée à devenir la porte de sortie de tous les plateaux de l'intérieur. Les plus grands vaisseaux y sont à l'aise par des fonds de 12 à 30 mètres. *Lourenço-Marquez*, au fond de la baie, a encore une profondeur de 6 mètres. Les Anglais ont voulu mettre la main sur cette clef du Transvaal; une décision arbitrale du maréchal de Mac Mahon, en 1875, a rendu la baie au Portugal, dont les droits étaient incontestables.

3° La côte de *Mozambique*, rasée par le courant de Mozambique au sud du cap *Corrientes*, et au nord par un contre-courant, est ensablée et rendue plus dangereuse encore par des récifs de corail. Elle n'a que peu de ports. La baie d'*Inhambane* est vaste, mais n'a que 4 mètres de fond. L'antique *Sofala* est inabordable aux grands navires. Il existe un bon port à l'embouchure du *Poungoué* : *Bangue*, qui supplantera Sofala; *Quilimane* est jusqu'ici le port du Zambèze, mais il n'est pas, nous l'avons vu, sur un chenal navigable du fleuve.

Flore. — La flore du Zambèze est une flore de transition entre l'Afrique équatoriale et les steppes. On n'y voit plus de forêt vierge que dans les bas-fonds ou des endroits constamment noyés de vapeurs humides, comme les environs des chutes Victoria. La végétation des hautes herbes domine.

La flore du Damara, du Nama et du Kalahari est franchement *désertique*. Les arbustes épineux, acacias, etc., les plantes grasses, plantes à sève saline, y dominent. Le dattier y manque, mais elle compte un arbre qui lui est spécial, le *Welwitschia mirabilis* (du nom de Welwitsch, le botaniste qui l'a découvert). C'est peut-être la plus curieuse des plantes du désert : le tronc, qui a jusqu'à 3 et 4 mètres de tour, s'enfonce comme un coin dans le sol et n'en émerge que de quelques centimètres; ses feuilles se réduisent à deux, immenses, étalées sur le sol et recouvertes d'un épiderme qui les fait ressembler à du cuir.

La flore du Cap appartient aux espèces tempérées et est, grâce à la différence d'altitude, d'une grande richesse : on l'a évaluée à 12 000 espèces, deux fois plus que l'Europe entière, et dans ce nombre 450 lui sont particulières. Elle offre les mêmes contrastes que les climats; presque tropicale vers Natal, tempérée dans le sud, elle finit en *brousse* sur la côte plus sèche de l'ouest. Les *forêts* couronnent les croupes bien arrosées des Drakenbergen et du plateau de Manica; sur les plateaux de l'intérieur, les

pluies moins abondantes ont fait naître la végétation des *savanes*, et le Transvaal est couvert d'herbes à perte de vue. L'altitude y a du reste amené la présence d'arbres subtropicaux, têls que l'*oranger* et le *citronnier*.

Faune. — A la végétation de hautes herbes du Zambèze correspond une faune très riche. Du temps de Livingstone — et maintenant encore dans les districts écartés — l'*éléphant*, le *buffle*, l'*hippopotame*, le *rhinocéros*, le *lion*, l'*antilope* se rencontraient en quantités prodigieuses. La *girafe* et l'*autruche*, bêtes des steppes, ne se montrent qu'au sud du Zambèze.

La faune du Cap est pauvre en espèces originales ; mais les animaux de l'Afrique du Zambèze la peuplaient autrefois par milliers. Ils reculent maintenant devant la marche envahissante de l'homme. On ne voit plus guère au sud de l'Orange que l'*hyène*, le *chacal*, en fait de carnassiers ; l'*hippopotame* a émigré vers le Bas-Orange, l'*éléphant*, dans les forêts de Knysna, sur les bords de la baie de Plattenberg, où il est défendu de le chasser. Par contre, les espèces européennes se sont partout acclimatées.

Au nord, le cours du Limpopo marque une limite à la faune européenne ; la mouche *tsetsé* occupe tout le moyen fleuve sur une largeur de 20-130 kilomètres et le long de la côte, toute la zone entre les montagnes, le bas fleuve et au sud la baie de Lagoa. Absente du plateau de Manica, elle se montre de nouveau sur les affluents du Zambèze qu'elle accompagne jusqu'au Chiré.

Population. — La population s'est répartie suivant la salubrité et la fertilité du sol. La partie de l'ouest, Damaraland, etc., ne pourra jamais nourrir qu'une population clairsemée. On en évalue les habitants à 230 000, groupés sur les plateaux ; la côte est presque déserte. Ils appartiennent à la race des nègres *bantou* au nord (Ovambo, Herrero, etc.), *hottentote* au sud vers l'Orange (Namaqua, Bushmen) ; les Européens sont représentés par des métis portugais, quelques missionnaires et négociants allemands et anglais, et surtout par des Boërs immigrés.

Les blancs les plus nombreux dans les pays de l'Afrique australe, sont les *Boërs*, nés du mélange des Français huguenots réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes et des colons hollandais. C'est une forte race, ayant hérité de ses ancêtres à la fois la ténacité hollandaise et le caractère indépendant et aventureux qui en a fait les pionniers de l'Afrique australe. Ce sont eux qui, après avoir colonisé le Cap, Natal. l'Orange. le

Transvaal, fuyant toujours la domination des Anglais détestés, poussent maintenant leurs chariots et leurs troupeaux errants jusqu'au Ngami et jusqu'au plateau de Mossamédès. On évalue les Boërs de l'Orange à 55 000, ceux du Transvaal à 60 000. Ils sont encore en majorité sur les plateaux de l'intérieur. Mais la découverte des mines de diamant et d'or a amené la présence d'une quinzaine de mille étrangers, et l'industrie et le commerce sont déjà entre les mains d'Anglais.

Il ne reste de tribus *hottentotes* qu'au nord de l'Orange (dans le Griqualand, 32 000 Hottentots contre 16 000 Européens). Mais la race s'est perpétuée au Cap par la classe très nombreuse des *métis* (environ 90 000). La moitié orientale de l'Afrique australe est occupée par une branche de la famille bantou, *Cafres*, *Zoulou*, *Betchouana* et *Basouto*. Ils sont au nombre de 400 000 dans la colonie du Cap proprement dite (en tout environ 600 000 indigènes ou métis contre 300 000 blancs). La proportion est encore plus forte dans la Cafrerie à l'est : Plus de 520 000 Cafres pour un territoire de 40 000 kilomètres carrés; environ 13 par kilomètre carré. A Natal il y en a plus de 400 000 contre 40 000 blancs; enfin le Zoulouland est entièrement peuplé de noirs.

Dans le nord du Transvaal, le domaine de la mouche tsetsé est en même temps limite ethnographique. Les Boërs se sont tenus loin du Limpopo et les noirs même y sont très clairsemés.

Géographie politique. — I. Territoire allemand. — La côte du Counène au fleuve Orange est restée sans maître jusqu'en 1884. A la suite de contrats passés par le négociant allemand Lüderitz avec les chefs indigènes, l'Allemagne a proclamé son protectorat de l'Orange au cap Frio, malgré les protestations de la colonie du Cap et des Anglais en général, qui revendiquaient volontiers toute l'Afrique australe pour eux. Il ne leur est resté qu'une petite enclave où ils avaient fait acte d'occupation effective : Walfish-bay. Des négociations avec le Portugal ont ajouté à la colonie allemande la côte jusqu'au Counène; à l'intérieur, le territoire allemand s'étend jusqu'au 20e degré à l'est de Greenwich, mais, à part les comptoirs de la côte, cette souveraineté est encore nominale; les seuls Européens qui aient de l'influence à l'intérieur sont les missionnaires luthériens du Damaraland.

Walfish-bay, restée à l'Angleterre, a été proclamée port franc pour attirer le commerce, mais elle manque d'eau po-

table, et il faut en apporter du Cap. *Angra-Pequeña* est le siège de l'administration allemande. *Neu-Barmen*, *Bethania*, *Warmbad*, sont les principales missions à l'intérieur.

II. Cap. — Ce n'est qu'en 1652 que la compagnie hollandaise des Indes orientales fonda la ville du *Cap*. En 1685, les colons hollandais furent renforcés par l'arrivée des huguenots chassés par Louis XIV. En 1793, une flotte anglaise, agissant soi-disant pour le stathouder de Hollande réfugié à Londres, prenait la ville du Cap. Rendue à la République batave par le traité d'Amiens, elle fut reprise par l'Angleterre dès 1806 et lui est restée aux traités de 1815. Une grande émigration des Boërs fuyant le régime anglais a amené en 1834 la fondation de l'État d'*Orange* et la colonisation de *Natal*. Dès 1843, l'Angleterre mettait la main sur Natal et un nouvel exode des Boërs, sous Pretorius, eut pour résultat la fondation du *Transvaal*. L'Angleterre a voulu s'approprier ces nouveaux territoires comme les premiers. En 1848 elle annexait sans façon la République d'Orange, et ne la rendit à elle-même qu'en 1854, quand on s'aperçut qu'elle coûtait plus qu'elle ne rapportait au trésor. En 1871, elle prenait au même État d'Orange, contre une somme de 2 250 000 francs, le *Griqualand-West*, et, comme il renferme les principales mines de diamant, elle ne l'a point rendu. Le *Basoutoland*, la *Cafrerie*, ont été absorbés morceau par morceau de 1850 à 1885. En 1877, un commissaire anglais proclamait l'annexion du Transvaal, malgré les protestations unanimes des Boërs et de la Hollande. Mais les Boërs se défendirent. Après la défaite et la mort du général Colley, en 1881, le ministère Gladstone, placé dans l'alternative de reconnaître ses torts ou d'exterminer un petit peuple qui luttait pour son droit, a eu le courage de rendre aux Boërs leur indépendance. Le *Zoulouland*, après une longue guerre contre le roi Cettiwayo et les chefs qui lui succédèrent, a été annexé en 1887. Aujourd'hui les territoires anglais comprennent donc :

1° La colonie du *Cap*, capitale *Cape-Town*. — Arsenaux militaires à *Simon'stown*, dans une crique de False-bay. Il y a un Parlement de deux chambres élues; mais le gouverneur nommé par la couronne a droit de *veto*; la magistrature est également nommée par la métropole, et de plus on peut évoquer à Londres les affaires qu'on veut soustraire à la justice coloniale.

2° Le *Griqualand-West* n'a d'importance que depuis la décou-

verte des diamants en 1869. Capitale : *Kimberley* (20 000 hab.). Territoire administré par la couronne.

3° Le *Basoutoland*, occupé par l'Angleterre « pour assurer l'indépendance des Basouto contre les Boërs de la République d'Orange », mais seulement après une guerre contre ces mêmes Basouto, qui a coûté cent millions de francs. Territoire administré par un résident nommé par la métropole.

4° La *Cafrerie*, annexée en entier depuis 1885. Des commissaires anglais sont placés à côté des chefs et règlent les rapports entre eux et les rares blancs du pays.

5° *Natal*, maintenant peuplé d'environ 47 000 Anglais, Allemands, Norwégiens et 40 000 coolies indous. Capitale réelle *Durban* (25 000 hab.) Le siège du gouvernement est à *Pietermaritzbourg*, à 625 mètres d'altitude, au centre du pays. Colonie « de la Couronne », c'est-à-dire dont tous les services sont dirigés par la métropole. Seul le conseil législatif a 23 membres élus sur 30.

6° *Zoulouland* (21 000 kilomq.). Ne compte encore que des postes militaires et des missions.

III. Orange et Transvaal. — La République ou *Vrij-Staat* d'Orange est gouvernée par un *Volksraad* ou assemblée populaire élue pour quatre ans, et assistée d'un conseil exécutif de 5 membres. Les blancs ont seuls droit de vote. Le service militaire est obligatoire. Capitale : *Blœmfontein*.

La République du *Transvaal*, trois fois plus vaste, est séparée de l'Orange par un affluent du Vaal, puis le Vaal lui-même, et s'étend à l'ouest jusqu'au Griqualand, au nord jusqu'au Limpopo, à l'est jusqu'aux terrasses supérieures du Zoulouland, sans atteindre nulle part la côte. Gouvernée par un Volksraad assisté d'un président et d'un conseil de 5 membres; ne sont éligibles que les Transvaaliens de naissance ou les citoyens propriétaires depuis 15 ans. La Grande-Bretagne a nominalement droit de contrôle sur les relations étrangères de l'État. Capitale : *Pretoria* (8 000 hab.). *Potchefstroom* est l'ancien chef-lieu.

IV. Territoires du Zambèze. — Après avoir laissé dormir ses colonies pendant des siècles, le Portugal a lui aussi fait preuve d'activité en Afrique. La plupart des itinéraires qui croisent la carte entre l'Angola et les bouches du Zambèze portent des noms portugais : Lacerda, Baptista et José, Gamitto, Capello et vens;I Silva Porto, Païva d'Andrada, Cardozo, Victor Cordon, et

le plus illustre de tous, Serpa Pinto, ont prouvé l'activité scientifique des Portugais de nos jours dans cette partie de l'Afrique inconnue où leurs ancêtres avaient déjà pénétré. L'action politique allait de pair avec l'exploration. *Zumbo* était réoccupé en 1861, l'arrière-pays de *Sofala*, le *Gazaland* et le plateau de *Manica*, soumis en novembre 1889 au protectorat; on gagnait le sud du Nyassa où une mission portugaise s'installait à *Mponda*, en novembre 1889, et on commençait l'étude d'un chemin de fer le long du Chiré; le major Serpa Pinto soumettait avec une armée de 6 000 Cafres les *Makololos*, tribu pillarde du Chiré, et organisait l'occupation armée, pendant que Victor Cordon passait des traités avec les tribus du *Sanhati*, affluent méridional du Zambèze. Déjà les cartes publiées à Lisbonne marquaient une Afrique portugaise allant de l'Angola au Zambèze, quand l'Angleterre est violemment intervenue. Une grande compagnie anglaise, le *Zambezia*, ou *British South African Company*, dont le chef est M. Cécil Rhodes, le premier ministre du Cap, et le principal actionnaire un membre de la famille royale d'Angleterre, s'est constituée pour l'exploitation des régions entre le Cap et le Zambèze, et a obtenu le 15 octobre 1889 une charte de protection qui lui donne des droits souverains. La convention avec l'Allemagne avait limité cette dernière au 20e degré à l'est de Greenwich, laissant toute la région du Ngami et des Matébélés ouverte à l'Angleterre; mais la frontière du nord n'était pas fixée. Le *Betchouanaland* et le royaume nègre de *Khama* ont été successivement placés sous protectorat anglais et les agents du Zambezia devaient à bref délai se heurter aux Portugais sur le Sanhati et le Zambèze. D'autre part, la Compagnie britannique des lacs africains (*African Lake Company*), fondée en 1878 pour aider les missions du Nyassa et y faire en même temps le commerce, avait le plus grand intérêt à s'assurer la route du Chiré, la meilleure de celles qui donnent accès au plateau.

Le gouvernement anglais a tranché la question par la force. Un ultimatum remis en janvier 1890 au gouvernement de Lisbonne l'a sommé de retirer immédiatement ses troupes du Chiré. Par un traité que le ministère portugais a dû se résigner à signer le 20 août 1890, le plateau du Chiré et le Zambèze entre les chutes Victoria et Zumbo sont devenus anglais. La frontière du *Mozambique* portugais suivra désormais le Msingue,

affluent de Rovouma, la rive est du Nyassa jusqu'à 13° 30′ de latitude sud, le cours du Rouo, affluent du Chiré, rejoindra le Zambèze en amont de Tété, et en suivra la rive droite jusqu'à Zumbo, ce point restant portugais avec une enclave de 10 milles sur la rive gauche. De là elle court vers le sud-est, laissant le Sanhati à l'Angleterre, coupe en deux le plateau de Manica, dont la partie orientale seule reste portugaise, suit le Sabi jusqu'à son confluent avec le Lounde, et rejoint l'extrémité nord-est du Transvaal.

A l'ouest l'*Angola* portugais a pour limites l'État libre du Congo, le Kabompo, affluent du Zambèze, et le Zambèze lui-même jusqu'aux chutes Victoria. Le Portugal ne garde que le droit d'établir des chemins de fer et des télégraphes dans l'intervalle.

Enfin, le Zambèze et le Chiré sont ouverts au commerce international, le Poungoué au commerce anglais seul.

Ainsi, du Cap au Nyassa, s'étend une bande ininterrompue de territoires britanniques ; le Zambezia et la Compagnie des lacs se donnent la main.

Déjà le Zambezia déploie une activité dévorante pour mettre en valeur les pays conquis. On prolonge le chemin de fer de Kimberley jusqu'à *Mafekeng*, à la frontière nord du Betchouanaland ; le télégraphe jusqu'à Fort-Salisbury dans le Machonaland ; des stations et postes militaires ont été fondés à Mafekeng, Ramoutsa, Palapye, Macloutsie, Victoria, etc., et un service de postes fait en douze jours le trajet de Touli à Fort-Salisbury ; la nation guerrière des *Matébélés* est devenue l'alliée des Anglais ; enfin la Compagnie a franchi le Zambèze ; elle a acheté chez les *Barotsé* un territoire de 225 000 milles carrés, c'est-à-dire un pays plus grand que la France.

La colonie portugaise a pour capitale l'île de *Mozambique* (10 000 hab.), déjà grand port arabe quand Vasco de Gama y aborda. Les postes portugais de la côte sont : *Lourenço-Marquez* sur la baie Delagoa ; *Inhambane* (2 000 hab.) ; *Sofala*, absolument déchue ; *Angoche* ; l'île d'*Ibo*. Dans l'intérieur : *Tété*, forteresse sur le Zambèze à 400 kilomètres de la côte, et *Zumbo*, en amont ; *Chirongi*, sur le bas Chiré ; *Massara* et *Villa-Gouveia*, forteresses sur le plateau de Manica.

Géographie économique. — I. Région du Zambèze. — On

n'est pas encore fixé sur la valeur économique des pays de Zambèze. Les ravages causés par la traite rendent encore cette appréciation plus difficile. Tout le pays du Zambèze est vide d'habitants; en plusieurs districts et sur la côte de Sofala et de Mozambique, elle descend fréquemment au-dessous de 0,5, c'est-à-dire que, placée dans des conditions semblables, la France n'aurait pas 300 000 habitants, la population d'un de nos départements ou d'une de nos grandes villes. La traite a-t-elle fait tout le mal? Il est certain que des milliers d'esclaves ont été durant trois siècles expédiés de Mozambique vers l'Asie, l'Amérique, ou simplement à Madagascar; un nombre bien plus considérable d'indigènes a dû périr dans les guerres et les famines qui ont été partout la conséquence de cet ignoble trafic. Mais, d'autre part, comme ce pays devrait pouvoir nourrir, à n'en juger que d'après sa superficie, 200 millions d'habitants, il faut bien croire aussi que les conditions physiques du sol et du climat ne sont pas étrangères à l'état lamentable où nous le voyons aujourd'hui.

En fait, bien que située à peu de distance au sud de l'Équateur, cette contrée ne possède pas dans l'ensemble la vigueur et la richesse de végétation qui caractérisent la nature tropicale. Les périodes de sécheresse sont d'autant plus redoutables, que le sol, en majeure partie sablonneux, est par conséquent très perméable et laisse aussitôt se perdre dans les profondeurs, sans utilité pour la végétation, l'eau qu'il reçoit. Mais on trouve aussi sur d'immenses espaces des terrains très suffisamment fertiles et arrosés dont la mise en valeur par la culture serait facile; les tentatives faites par plusieurs sociétés de missionnaires ont prouvé qu'une pareille exploitation serait fructueuse. C'est toutefois l'élevage qui, à première vue, semblerait devoir faire la richesse des pays du Zambèze, pays de savanes et de prairies. Mais un obstacle d'un autre genre s'oppose au développement de cette industrie. La terrible mouche tsétsé, dont la piqûre est mortelle pour la plupart des animaux domestiques, bœuf, cheval, chien, exerce ses ravages dans toute la contrée. Le bétail n'y pourra vivre, tant qu'on n'aura pas trouvé de remède efficace contre ce fléau.

Le pays du Zambèze semble être un des pays d'Afrique les plus riches en *mines*. La *houille*, qui n'a été signalée sur ce continent qu'en des endroits si rares, y existe en gisements puis-

sants dans les environs de la baie de Lagoa et près de Tété. La serra Maxinga, près de cette dernière ville, renferme quelques *filons aurifères*, mais c'est surtout dans le pays de Sofala que les Portugais ont exploité le précieux métal. Ils avaient cru retrouver le fabuleux pays d'Ophir dans le massif de Manica, où la poudre d'or se trouvait en plus grande abondance. Le *fer* est très commun. Les mines les mieux exploitées par les indigènes sont encore dans la région de Tété, qui est ainsi le centre d'un important district minier.

II. Afrique méridionale. — Bien que située à des milliers de kilomètres de l'Europe, en face d'un océan vide, et tournant pour ainsi dire le dos au monde civilisé, l'Afrique du Cap est sans conteste une des régions les plus prospères de tout le continent noir. C'est sans doute à son admirable climat, très voisin de celui de notre Méditerranée, qu'elle doit une bonne partie de sa fortune, mais c'est aussi à l'heureux hasard, qui y conduisit au XVIIe siècle des races de colons énergiques.

Merveilleusement aptes à la mettre en valeur, les Hollandais l'enrichirent par l'élevage. Si les réfugiés français, originaires des provinces de l'ouest et du sud, n'introduisirent pas la vigne qui existait avant eux, ils apportèrent du moins avec eux les méthodes et les procédés qui devaient donner tant de réputation aux crus africains. La laine et le vin comptent encore aujourd'hui parmi les ressources les plus importantes des colonies du Cap. D'autres mines de richesses ont été depuis exploitées; mais à part les métaux, ce sont surtout des objets de luxe, dont le caractère est précisément de perdre une grande partie de leur valeur, à mesure qu'ils deviennent plus communs (diamants, plumes d'autruche). La concurrence de l'Amérique et de l'Australie, ayant d'autre part déprécié fortement les laines, on conçoit que les colons sud-africains aient recherché d'autres ressources.

Leur pays au reste n'en est pas avare, grâce à l'étagement des climats, et par suite des cultures, grâce aussi aux différences d'orientation et d'humidité; toutes les plantes y prospèrent, depuis celles de nos climats, jusqu'aux cultures tropicales.

Diversité des cultures. — Les plaines basses du Natal et de la Cafrerie sont abondamment arrosées par les torrents qui descendent de la montagne. La chaleur est assez forte, et ces

conditions, qui rappellent à certains égards celles de l'Égypte, conviennent admirablement à la *canne à sucre*, au *riz*, à l'*indigo*, au *coton*. A l'ouest, le climat est beaucoup plus sec; mais un printemps suffisamment humide, qui développe les bourgeons, et un été très chaud, qui mûrit rapidement les fruits et les emplit de sucre, sont les conditions les plus favorables à la culture de la *vigne*. C'est ainsi que deux plantes, dont les exigences sont contradictoires, la vigne et la canne à sucre, peuvent prospérer, presque côte à côte.

Derrière la chaîne côtière de la colonie du Cap proprement dite, et dans les hautes vallées du Natal, on sème à l'est le *maïs* et le *sorgho*, à l'ouest les *céréales* de nos climats. Plus haut encore et jusqu'à la région du stérile « Karrou » on cultive le tabac; mais c'est déjà surtout le pays des parcs à *élevage*, pour le gros bétail et pour les autruches. A mesure qu'on s'éloigne vers le nord la sécheresse augmente; c'est le domaine du *mouton*. L'élevage même est impossible sur les bords du Limpopo, infestés par la mouche « tsétsé », mais le Transvaal, où cette industrie est en conséquence moins prospère, est un riche pays minier. C'est aussi par les mines que s'enrichira le Dâmara-land, où le bétail et les plantes ne trouvent qu'en de rares cantons l'humidité nécessaire à leur entretien.

On voit combien sont variées à l'infini les ressources dont dispose l'Afrique méridionale. C'est en outre un pays très salubre où l'Européen s'acclimate à merveille et peut coloniser lui-même. Le genre même d'exploitation le plus répandu, l'élevage, n'exige qu'un nombre de bras restreint. Pour les plantations du sud, les pays voisins de l'Inde fournissent à bon compte des travailleurs. Les Hindous importés de Bombay se comptent par milliers au Natal. Les Chinois eux-mêmes, toujours à l'affût d'une bonne affaire, n'ont eu garde, bien entendu, de négliger ce précieux pays. On en trouve déjà quelques centaines; nul doute que leur nombre ne s'accroisse.

Le grand obstacle est la sécheresse; et le déboisement imprudent n'a fait qu'aggraver le mal. C'est le manque d'eau qui rend le « Karrou » si stérile et dans mainte autre région les fermes à culture et les parcs à élevage n'ont pu se maintenir que grâce à des travaux coûteux d'aménagement des eaux. Dans les environs de la montagne, on a construit, au pied des dernières pentes, des barrages et d'immenses réservoirs. Des canaux

d'irrigation distribuent ensuite dans les campagnes voisines cette eau précieuse. Mais plus loin, dans la direction de l'ouest, il faut recourir aux pompes et aux puits.

L'Afrique méridionale n'est pas un pays riche en *céréales*; elle suffit à peine aux besoins de la consommation locale. Le Transvaal oriental donne toutefois d'excellents grains, qui pour ront alimenter un actif commerce d'exportation.

Le *froment* est la céréale la plus répandue dans le Cap; le *maïs* est la nourriture préférée des gens du Natal, et le *sorgho* joue le même rôle dans les montagnes du Basoutoland.

Les *légumes* de tout genre sont nombreux et les *fruits* sont excellents, aussi bien ceux de l'Europe occidentale, pommes, poires, que ceux de la zone méditerranéenne, oranges, citrons.

La *vigne* pourrait devenir une des grandes richesses de la colonie. La production à l'hectare est énorme. La vigne n'a pas à souffrir au Cap de l'excès du froid ou de l'humidité; elle n'a pas à redouter les gelées de printemps ou d'automne. Les bonnes récoltes sont le cas général et les récoltes extraordinairement abondantes sont aussi fréquentes qu'en France les mauvaises. Mais en revanche, les planteurs africains connaissent aussi l'oïdium et même le phylloxera; et tout récemment le gouvernement colonial a sollicité l'envoi d'une mission française pour combattre le fléau.

Les vins du Cap, et notamment les crus de *Constance*, ont joui longtemps en Europe d'une réputation méritée et l'exportation s'est élevée en certaines années jusqu'à 50 000 hectolitres.

Le *tabac* réussit partout sur le plateau et les Allemands y voient une ressource future pour leurs possessions du nord du fleuve Orange. La qualité des feuilles est supérieure; mais la consommation locale est considérable; et des 2 millions de kilogrammes qui sont récoltés chaque année, aucune parcelle ne sert à l'exportation; les descendants des Hollandais ont adopté les habitudes de leurs compatriotes d'origine.

Les champs de *canne à sucre* couvrent au total plus de 12 000 hectares. La distillation fournit en outre 10 000 hectolitres de *rhum*.

L'arbuste à *thé*, qui pousse dans d'excellentes conditions sur les flancs arrosés des monts Drakenberg, est néanmoins peu répandu encore.

On calcule que l'*élevage* occupe au moins le tiers de la popu-

lation; c'est une industrie très prospère dans la colonie du Cap elle-même et dans les républiques hollandaises; et c'est, à vrai dire, la seule ressource des grandes plaines herbeuses de l'ouest, dans le pays des Damara et des Namaqua.

Les *chevaux* sont relativement peu nombreux, 6 ou 700 000. Ce n'est pas non plus au gros bétail que convient le mieux la moyenne partie des pâturages, trop courts et trop secs; aussi les *bêtes à cornes* sont-elles surtout nombreuses dans la région orientale du Cap et dans les vallées de la Cafrerie et du Natal. C'est, au reste, dans ce dernier pays que les éleveurs de l'État d'Orange mènent leurs animaux pendant toute une période de l'année. On compte environ, dans l'Afrique méridionale, 3 millions de bêtes à cornes. Un grand nombre ne sont employées qu'aux transports. Ce sont, on le sait, les bœufs qui traînent les lourds wagons des Boërs.

Le *mouton* est la source des plus gros revenus. Un million de bêtes à grosse queue ne sont destinées qu'à la boucherie; mais la race indigène a été de bonne heure améliorée par l'introduction de mérinos français et de moutons anglais, qui ont accru la finesse de la laine. Plus de 12 millions de bêtes produisent annuellement environ 40 millions de kilogrammes de laines d'une valeur de 50 à 60 millions de francs. C'est le dixième de ce qu'exporte l'Australie; et c'est le quarantième de la quantité de laines manufacturée chaque année dans le monde. On voit que le Cap n'occupe plus, dans cette branche d'industrie, un des premiers rangs.

On a tenté d'acclimater dans le pays la *chèvre d'Angora*. Les essais ont bien réussi et le poil dit « mohair » n'est guère inférieur à celui d'Asie Mineure. On en recueille 5 millions de kilogrammes sur un nombre à peu près équivalent de bêtes.

L'élève de l'*autruche* en parcs fermés a pris une grande extension depuis l'emploi des méthodes artificielles pour l'incubation des œufs : 180 000 autruches donnent aujourd'hui 130 000 kilogrammes de plumes. Mais cette industrie a cessé d'être aussi lucrative.

Mines et industrie. — Les colonies du Cap et les républiques hollandaises sont sans aucun doute les pays d'Afrique où les *richesses du sous-sol* sont le plus abondantes et le plus variées.

Les mines de *diamant* méritent d'être citées en première ligne. Elles sont situées dans le Griqualand-West, non loin du

confluent du fleuve Orange et du Vaal. Les gisements ne sont autre chose, d'après les travaux des géologues, que des bouches d'anciens cratères, que la pression des gaz aurait emplies de terre à diamant jusqu'à l'orifice. L'exploitation devient donc de plus en plus pénible à mesure qu'on creuse; les puits atteignent déjà une profondeur considérable, qui dépasse, pour certains d'entre eux, 150 mètres. Quatre puits principaux sont ouverts; le plus important est celui de Kimberley, qui a donné son nom à toute la région et près duquel s'est bâtie la ville ainsi nommée. C'est en 1870 qu'a commencé le « rush »; et la « fièvre du diamant » n'a cessé d'attirer dans ce pays des mineurs en grand nombre. Les mines ont produit, en 1888, 700 kilogrammes de diamants, représentant une valeur de plus de 100 millions. La baisse forcée des prix avait un peu diminué, pendant quelques années, le chiffre de la production; il s'est relevé dans ces derniers temps. Un certain nombre des concessions les plus importantes appartiennent à une Compagnie française.

De l'autre côté du Vaal, dans la République sud-africaine, c'est l'*or* qui appelle les mineurs et les aventuriers. On en a découvert en de nombreux endroits des filons très riches, mais que le manque de voies de communication n'a pas encore permis d'exploiter en grand. Les gisements les plus connus sont à l'heure actuelle ceux du Witwaters-rand, sur le plateau de Pretoria, et à quelque distance au sud-ouest de cette ville. Les mines de Kaap sont plus à l'est, dans la direction de Lourenço-Marquez. La voie ferrée qui joindra bientôt ce port à la capitale du Transvaal ne peut manquer de leur donner une grande valeur.

Diamant et or ne sont assurément que des ressources plus ou moins passagères; les mines s'épuiseront vite. Mais en attendant, elles auront attiré dans le pays des masses d'immigrants; forcés de chercher des moyens de subsistance, ils l'enrichiront plus tard par la culture ou par l'industrie. C'est le phénomène que nous avons vu se produire en Amérique et en Australie, et tout présage que l'Afrique méridionale aura la même histoire.

La *houille* ne manquera pas, en revanche, de développer dans les États du Cap une active industrie, quand l'extraction sera faite avec plus de méthode, et les transports moins coûteux. Les gisements sont souvent à fleur de terre, et si le minerai du

Stormbergen (Natal) est de qualité médiocre, le charbon du Transvaal est excellent. Les mines de combustible de ce dernier pays ont en outre l'avantage de n'être pas situées à plus de 150 kilomètres de la côte; et les stratégistes ont fait remarquer toute l'importance qu'elles pourraient éventuellement acquérir pour nos navires de guerre et de commerce, au cas où l'Angleterre nous fermerait ses dépôts de charbon du Cap.

Le *cuivre* est le métal usuel dont on retire du sol la plus grande quantité. On exploite quelques mines dans le Namaqualand; mais c'est à Ookiep, à 140 kilomètres de la côte méridionale, que l'extraction est le plus active. Cette localité est reliée par un chemin de fer à Port-Nolloth, qui exporte chaque année 20 000 tonnes d'un excellent minerai, pour une valeur de plus de 15 millions de francs. On signale même des mines de *fer*, de *cobalt*, de *manganèse*. Le *sel* se recueille sur la côte occidentale; et des îles à *guano* situées non loin de cette côte sont mises en exploitation régulière.

Mais malgré toutes ces richesses minérales, l'*industrie manufacturière* est encore relativement peu développée dans la colonie du Cap. En somme, le travail industriel ne s'applique encore qu'à la transformation première des produits de l'agriculture, lavage des laines, minoteries, tanneries, raffineries, distilleries. Le Cap est encore un pays essentiellement agricole, mais il possède toutes les conditions nécessaires au développement d'une puissante industrie.

Voies de communication. — L'Afrique méridionale est relativement bien outillée en voies de communication. Ce n'est pourtant pas que les fleuves offrent de grandes ressources; ils sont absolument impropres à toute navigation. La mer, il est vrai, contourne tout le pays et les abris sont suffisamment nombreux; mais les relations entre la côte et l'intérieur ne sont pas moins difficiles que dans la plupart des autres pays d'Afrique, grâce au rebord surélevé du plateau, qu'on ne franchit qu'au moyen de rampes extrêmement raides. Ce n'est qu'à 1 800 et même 2 000 mètres que les routes et les chemins de fer, qui s'engagent dans l'intérieur, coupent la crête de ce rebord et pénètrent sur le plateau.

De bonnes *routes* s'étendent sur 15 000 kilomètres; elles se prolongent au nord, à travers le pays des Bechuanas par des chemins qui aboutissent au lac Ngami et au Zambèze.

Les *chemins de fer* ont une longueur de plus de 3 000 kilomètres; ce sont, pour la plupart, des lignes de pénétration, unissant aux ports les villes de l'intérieur; la plus importante est la voie qui du Cap gagne Beaufort, Hopetown, Kimberley et Mafekeng, et qui aura un embranchement sur Pretoria, dans un avenir prochain. Mais jusqu'à présent l'État d'Orange n'est relié à la côte par aucune voie ferrée. La ligne de rails qui existe entre Port-Natal et Ladysmith n'est que le premier tronçon du chemin de fer qui franchira les monts Kathlamba à 1 900 mètres d'altitude et desservira Blœmfontein. C'est par les wagons à bœufs que toutes les laines de ce pays gagnent encore Port-Natal. Mais le chemin de fer ne changera pas la situation de la petite république vis-à-vis de l'Angleterre; elle restera sous la tutelle commerciale de sa puissante voisine.

Le Transvaal est plus indépendant; le débouché naturel de toutes ses marchandises est en effet la baie Delagoa, qui appartient au Portugal. Nul doute que le mouvement commercial n'y prenne une grande extension, quand la voie ferrée qui l'unit à Pretoria sera complètement terminée. Les Portugais ont construit la section qui se trouve dans leurs possessions; les rails sont déjà posés à l'intérieur du plateau, mais les ingénieurs n'ont pas encore attaqué la région montagneuse qui sépare les deux tronçons.

A part Lourenço-Marquez, les *ports* dignes d'être cités sur la côte sud-africaine sont *Port-Natal*, la « marine » de Durban, *East-London*, *Port-Élisabeth*, le plus important pour le mouvement des échanges, à l'entrée de la baie d'Algoa, *Mossel-Bay* et *le Cap*.

18 000 kilomètres de *fils télégraphiques* sillonnent les États de l'Afrique du Sud; un *câble* sous-marin fait le tour du continent et se prolonge de deux côtés jusqu'à Aden d'une part, jusqu'à Lisbonne de l'autre.

Commerce. — On peut évaluer à 700 millions de francs le mouvement annuel du commerce dans l'Afrique méridionale; 500 millions sont la part des possessions anglaises, 75 millions reviennent à l'État libre d'Orange et environ 125 millions à la République sud-africaine, beaucoup plus vaste que ce dernier pays. Dans les colonies anglaises les importations européennes dépassent sensiblement les exportations, ce qui n'est pas du tout un signe certain de faiblesse ou de décadence. Le

même phénomène se reproduit nécessairement dans toutes les colonies de peuplement, où les progrès de l'iudustrie ne sont jamais aussi rapides que ceux de l'exploitation agricole.

Ce sont, bien entendu, les diamants, qui fournissent à l'*exportation* le chiffre le plus élevé; les laines, l'or, les minerais de cuivre, occupent le second rang; les plumes d'autruche, les peaux et les cornes, le sucre de canne, les vins, viennent ensuite sur la liste des produits africains vendus à l'étranger.

Les *importations* comprennent les tissus de coton et de laine, les articles de mode, les objets de mercerie et de quincaillerie, les substances alimentaires, farines d'Australie, café, thé, etc., les machines.

L'*Angleterre* fait les 9/10 du commerce de la colonie du Cap, et même la part qu'elle prend au mouvement des échanges dans les républiques du nord-est n'est guère moins considérable. Sur 5 millions et demi de tonnes qui entrent dans les ports de l'Afrique du sud, plus de 5 millions sont couverts du pavillon anglais.

S'il est permis après ces chiffres de citer une autre puissance, c'est l'*Allemagne* qui viendrait au premier rang. Le commerce de Hambourg avec le Cap s'accroît d'ailleurs d'année en année; les navires de l'ancienne Compagnie Wœrmann apportent des charbons, du ciment, de la bière, des bougies, de la dynamite (3 000 quintaux), etc. Quant au territoire allemand, ce n'est en grande partie qu'un désert, dont les richesses minérales ne semblent pas devoir répondre aux espérances qu'on en avait conçues. L'élevage même ne rencontre que des conditions précaires; ce n'est qu'au nord, sur les bords du Counéné et au sud dans les environs immédiats du fleuve Orange que les colons pourraient cultiver un peu de tabac et de coton et récolter quelques figues. Faut-il ajouter que les rares tentatives d'établissement faites jusqu'alors n'ont pas été très encourageantes. La population, de plus, est très hostile et l'attitude des Anglais n'est guère moins malveillante vis-à-vis de leurs voisins. On se plaint amèrement l'un de l'autre, et les journaux de Londres ne cessent d'annoncer que l'Allemagne léguerait volontiers à d'autres l'honneur de tirer parti du Namaqua-Land. Les Allemands, désenchantés eux-mêmes, tournent d'un autre côté leurs entreprises. On a fondé, à Berlin, une société du « Pondoland » qui se donne pour mission de coloniser ce canton « for-

tuné » de la Cafrerie, et qui y possède déjà 150 000 hectares.

Les *Français* et les *Portugais* ne prennent qu'une part insignifiante au commerce de l'Afrique méridionale; mais la France établie à Madagascar pourra jouer dans l'avenir un rôle notable, et le Portugal, qui se réveille d'une longue torpeur, ne manquera pas de profiter des relations que le chemin de fer va créer entre la baie de Lagoa et le Transvaal.

L'État d'Orange restera toujours en revanche une annexe de la colonie du Cap, et la colonie du Cap elle-même, tiraillée entre des populations qui se détestent, ne pourra garantir son avenir économique qu'en ouvrant par la culture, à son commerce, des ressources moins aléatoires que les diamants ou les plumes d'autruche. Elle ne peut déjà plus soutenir la comparaison avec l'Algérie, d'origine si récente.

Bibliographie.

Andersson (Ch.). *Reisen in Süd-West-Afrika*, 1850-1854. Leipzig, 1858, in-8.

Aubert (V. S.). *La République sud-africaine, situation économique et commerciale en* 1889, in-8.

Blerzy (H.). *Les colonies de l'Afrique australe* (*Revue des Deux Mondes*, janv. 1878).

Bulhoès (E.). *Les colonies portugaises, court exposé de leur situation actuelle*. Lisbonne, 1878, in-8.

Cardozo (A.). *Voyage de Capello et Ivens dans l'Afrique orientale* (*Allgemeine Erdkunde*, t. II).

Coillard. *Voyage au Zambèze* (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, 1880).

Duparquet (P.). *Le Damaraland* (*Bull. de la Soc. de Géogr.*, nov., 1880).

Erskine (St.). *Two Journeys in Gazaland*, 1873-1875 (*Proceedings*, 1878).

Bartle Frere (sir). *The Transvaal* (*Nineteenth Century*, 1880).

Holub (E.). *Sieben Jahre in Süd Afrika* Vienne, 1881, in-8.

Livingstone (D.). *Exploration dans l'intérieur de l'Afrique australe*, trad., Paris, 1859, in-8.

— *Explorations dans l'Afrique australe de* 1840 à 1864, trad. abrégée. Paris, 1869, in-12.

Mauch (Karl.). *Reisen im Innern von Afrika* (*Mitth. de Peterm.*, avr. 1868, 1869 et janv. 1870).

Serpa Pinto (major). *Comment j'ai traversé l'Afrique*, trad. Paris, 1882, 2 vol., in-8.

Trollope (Antony). *South-Africa*. Londres, 1878, 2 vol., in-8.

Valbert (G.). *Les Boërs et la politique anglaise* (*Revue des Deux Mondes*, avril 1881).

Weber (von). *Aus dem Lande der Diamanten*. Leipzig, 1878, in-8.

— *Quatre ans au pays des Boërs*, abrégé. Paris, 1882, in-18.

CHAPITRE IX

AFRIQUE INSULAIRE

PREMIÈRE SECTION

ARCHIPELS DU NORD-OUEST

Madère, les Canaries et l'archipel du Cap-Vert, qui se succèdent au nord-ouest de l'Afrique, ne font pas partie du socle du continent africain. Des profondeurs de 1 000 mètres, de 5000 mètres même au sud-est des îles du Cap-Vert, isolent ces archipels volcaniques, qui semblent plutôt les restes d'un continent disparu au cours des âges géologiques. En tout cas, par le climat, la faune, la flore et les habitants, ils forment au milieu de l'Atlantique autant de petits mondes à part.

Géographie physique. — 1° Madère. — Les quatre îles de Madère, situées à 900 kilomètres du Portugal et à 700 du Cap Cantin en Afrique, sont des volcans surgis des profondeurs de l'océan (2000 mètres de profondeur entre Madère et Porto-Santo), dont les laves très anciennes se sont recouvertes de verdure. L'île de *Madère* est une masse oblongue d'environ 700 kilomètres carrés, haute de 800 mètres, avec une arête de 1 800 mètres (Pico Ruivo 1 847 mètres) qui la divise en deux versants hérissés de gorges profondes et finissant en falaises sur la mer. *Porto-Santo,* beaucoup moins étendue, est aussi moins accidentée.

Le *climat* de Madère est célèbre parmi tous par son égalité. Pendant l'été, l'*alizé* du nord-est souffle sans interruption et modère la température. En hiver, Madère rentre dans la zone des vents variables, et les tièdes vents d'ouest dominent; aussi février, mois le plus froid, a-t-il encore une moyenne de + 15° 1/2, tandis que le mois le plus chaud ne dépasse pas + 22 degrés de moyenne; ainsi l'écart annuel n'est que de 7 degrés. Le vent du désert, le « leste », souffle rarement. Il ne pleut pas beaucoup à Madère (0 m. 74 par an à Funchal).

Grâce à ce climat exceptionnel, à son relief et à sa proximité

de deux continents, Madère a une *flore* magnifique. Elle compte des milliers de plantes européennes et africaines; les espèces les plus différentes, le poirier, le bananier, le pin et le palmier, le laurier et le mimosa ont trouvé place sur ses pentes. On distingue 3 zones superposées : 1° jusqu'à 750 mètres les champs et vergers des espèces tempérées (les bananiers s'arrêtant déjà à 250 mètres) ; 2° jusqu'à 1 600 mètres les lauriers et bruyères ; 3° au-dessus de 1 600 mètres, les gazons et plantes alpines d'Europe, myrtilles, etc.

La *population* est également nombreuse. De 16 000 habitants, au XVIe siècle, elle est montée à 140 000, soit 165 par kilomètre carré. Madère reçoit chaque année la visite d'une foule d'étrangers, venus du nord pour y passer la mauvaise saison. Les fonctionnaires et résidents de la côte de Guinée viennent en masse y respirer l'air frais, et ce double afflux de visiteurs temporaires est, comme en Suisse, une des principales sources de richesse des habitants.

L'archipel de Madère forme une province du royaume de Portugal. La capitale administrative est Funchal (20 000 habitants). Porto-Santo n'a que 1 750 habitants en tout.

2° CANARIES. — L'archipel des Canaries, à 107 kilomètres de la côte saharienne, se compose de 7 îles et de quelques écueils, réunis en deux groupes : 1° à l'est, *Lanzarote* et *Fuerteventura* ; 2° la *Grande Canarie*, *Ténérife*, *Gomera*, *Palma*, et l'île de *Fer*. Toutes sont volcaniques, et trois d'entre elles ont eu des éruptions dans les temps historiques : Lanzarote, Palma et Ténérife (la dernière à Lanzarote en 1825). Les volcans sont élevés en général; le *Pico de la Cruz* à Palma a plus de 2 350 mètres, et le gigantesque pic de *Teyde* à Ténérife s'élève comme un phare à 3 715 mètres au-dessus de la mer.

Le *climat* se ressent de la proximité du Sahara. Les vents du désert soufflent souvent, dans les deux îles de l'est surtout, et y causent, en flétrissant les récoltes, de terribles famines. Les îles de l'ouest sont plus tempérées : pourtant Ténérife a encore une moyenne de 17°, 7 en janvier, de 26° en octobre : c'est là une température d'été malsaine pour les Européens.

Les pluies sont rares dans ces parages où l'alizé souffle plus de la moitié de l'année. Ce n'est qu'en novembre et décembre que les vents d'ouest apportent des averses régulières (en tout environ 65 jours de pluie par an). Les montagnes, plus froides,

sont plus arrosées. Tout le monde a entendu parler du curieux aspect du pic de Teyde, constamment coupé par un anneau de nuages indiquant la zone de contact de l'alizé et du contre-alizé. En été, cet anneau est de 1 200 à 2 000 mètres; en hiver, quand le soleil ramène vers le sud la zone de l'alizé, le contre-alizé s'abaisse et les nuages du pic descendent à 600 mètres.

La *flore* se ressent des longues sécheresses. Les deux îles de l'est ont une végétation saharienne : plantes grasses, arbustes épineux, etc. Les îles de l'ouest ont quelques forêts sur leurs pentes supérieures; lauriers, chênes, pins, bruyères, genêts se succèdent de 700 à 2 000 mètres. Au-dessous de 700 mètres, on retrouve les plantes africaines : euphorbes énormes, nopals, palmiers, dragonniers, etc. La *faune*, très pauvre au début, est maintenant presque européenne dans les îles de l'ouest, tandis que le chameau est l'animal caractéristique des deux îles orientales : c'est une conséquence de leur climat saharien.

La *population* est aussi ancienne que celle de l'Afrique. Des inscriptions découvertes à Palma, à la Grande Canarie et à l'île de Fer, rappellent les inscriptions berbères antiques du nord de l'Afrique. Ces Berbères se sont du reste fondus dans la population européenne, où le sang andalou domine. Les Normands et Gascons amenés par Jean de Béthencourt, premier conquérant de l'île, les émigrants irlandais et flamands ont été absorbés de même par la masse espagnole et en ont pris la langue et les mœurs.

Les Canaries n'ont que 300 000 habitants (environ 39 au kilomètre carré). Elles forment une province de l'Espagne et envoient des députés aux Cortès. *Santa-Cruz de Ténérife* est la résidence du gouverneur; *Las Palmas*, le chef-lieu judiciaire.

3° Cap-Vert. — Les îles du Cap-Vert ne sont pas le prolongement du cap de ce nom : 465 kilomètres et des profondeurs de 4 000 mètres les en séparent. Ce sont des îles purement atlantiques. Elles sont réparties en 3 groupes : 1° au nord-ouest, *São Antão, São Vicente, Santa Lucia, São Nicolau* se prolongent sur un même haut-fond; 2° l'île du *Sel, Boavista, Maïo, São Thiago* forment du nord au sud un second groupe séparé par des fonds de 4 000 mètres; 3° *Fogo* et *Brava* situées au sud-ouest. Elles ne sont pas purement volcaniques : on y a trouvé des roches anciennes et même des assises sédimentaires, peut-être les restes d'une terre plus vaste.

Une seule île, Fogo, dont le volcan a 2 960 mètres, a eu des éruptions dans les temps historiques.

Le *climat* dénote le voisinage du continent par de plus grandes chaleurs et surtout de plus grands écarts de température : le thermomètre a déjà varié de 17 degrés en un an (+ 16 degrés en décembre et + 33 degrés en septembre). Le vent du désert, qui souffle si souvent au Sénégal, atteint aussi les îles du Cap-Vert, où il est connu sous le nom de « leste » ou vent d'est. Malgré tout, il fait moins chaud que sur le continent en face : la moyenne annuelle est d'environ 24 degrés, grâce à l'influence de la mer. Les pluies de mousson du Sénégal arrivent en été jusqu'aux îles, mais sont beaucoup moins régulières; leur rareté a déjà causé d'horribles famines.

La *flore*, soumise à huit mois de sécheresse, n'a pas l'aspect tropical; il n'y a de forêts qu'à São Antão et São Thiago, où les monts s'élèvent à 1 800 et 2200 mètres, et reçoivent un peu plus d'eau. Les autres îles sont presque complètement dépourvues d'arbres. Comme aux Canaries, les plantes européennes se réfugient sur les hauteurs.

Les îles du Cap-Vert sont malsaines pour les Européens par suite de la trop grande chaleur, et les plages marécageuses y entretiennent la fièvre. Aussi la *population* est-elle clairsemée : 100 000 habitants, 29 par kilomètre carré. Des esclaves ouolofs et autres, mêlés aux maîtres portugais, ont formé la race de couleur qui seule peuple les îles : les blancs n'y sont qu'une infime minorité. La plus peuplée des îles est la plus montagneuse et la plus fertile : São Thiago; on y trouve le chef-lieu de l'archipel, *Villa-Praia* (4 000 habitants). Les meilleurs ports sont dans deux îles presque arides, Boavista et São Vicente. Cette dernière est la grande station de charbon des lignes transatlantiques.

Découvertes en 1456 par le Vénitien Cadamosto au service de l'infant don Henri de Portugal, les îles du Cap-Vert sont portugaises. Elles forment 2 districts, les îles du Vent et les îles Sous le Vent, qui envoient deux députés à Lisbonne.

Géographie économique. — Le sol volcanique de Madère est très fécond et si les pluies sont peu abondantes dans la zone basse, l'humidité constante dont sont mouillés les flancs de la montagne rend l'irrigation facile. Tous les fruits de la terre, si variés, sont exquis et jouissent d'une réputation

universelle. Malheureusement des maladies ont parfois ruiné les genres de culture les plus productifs, répandant la misère et provoquant l'émigration.

Le *maïs* et quelques *tubercules*, pommes de terre, patates, ignames, sont avec le *poisson* la nourriture préférée des habitants. Madère est célèbre pour ses *primeurs* expédiées en Europe. fruits, légumes ; ses *figues*, ses *ananas* sont particulièrement succulents.

La *canne à sucre*, dont on exportait jadis plus de 4 millions de kilogrammes, n'est plus cultivée que sur une surface restreinte, depuis que l'Amérique fait concurrence. La culture de la *vigne*, la principale ressource de l'île, a passé elle-même par de nombreuses vicissitudes ; lorsque, après 25 ans d'efforts, la récolte, qui était tombée à 5 000 hectolitres, commençait à se relever sensiblement, l'invasion du phylloxera est venue de nouveau détruire les espérances des cultivateurs. Toutefois, les plants d'Afrique et d'Amérique ont bien réussi, et l'exportation se relève : elle a dépassé 24 000 hectolitres en 1888.

De riches *pâturages* nourrissent au nord-ouest d'abondants troupeaux, et la *cire* et le *miel* de Madère sont très estimés sur les marchés anglais.

Le mouvement des échanges atteint 10 à 12 millions de francs ; les importations dépassent un peu les exportations, grâce à l'afflux des étrangers ; les Anglais font plus de la moitié de ce commerce.

Le port de Funchal doit en outre à sa position sur le grand chemin des steamers une activité très grande.

Le groupe des Canaries est moins riche. Outre les céréales, les légumes et les fruits d'Europe, on cultive aux Canaries la *canne à sucre* et la *vigne*, mais sur une surface restreinte. Les plantations de *cactus* ont en revanche une véritable importance économique, grâce à la *cochenille*, qu'on récolte sur leurs feuilles. Le *tabac*, peu répandu encore, donne de bonnes espérances ; les feuilles seraient appréciées, dit-on, à l'égal de celles des Antilles. Le *café*, le *coton* n'occupent que quelques champs.

La *chèvre* est l'animal domestique le plus commun. Les oiseaux aux riches plumages abondent, plusieurs espèces ont été acclimatées en Europe, et l'une d'elles conserve encore le nom de son pays d'origine.

La *pêche* est active sur la côte du Sahara; on recueille surtout la morue (7 000 tonnes par an).

Le *commerce* des Canaries ne dépasse pas 20 millions de francs; les exportations ont une valeur supérieure aux importations. Le *port* le plus fréquenté est *Las Palmas*, dans la Grande-Canarie.

Nous savons qu'aux îles du Cap Vert la végétation n'a pas l'aspect luxuriant des tropiques. Les indigènes cultivent le *riz*, le *maïs* et plusieurs autres céréales et légumes des pays chauds: *manioc*, *ignames*, etc. Les *vignes* sont rares et les *caféteries* ne donnent en moyenne qu'un millier de quintaux. Le climat est trop sec pour la *canne à sucre*, mais convient mieux au *tabac*. Les plantations de *cinchonas* réussissent sur les flancs des montagnes les mieux arrosées.

Les *animaux domestiques* sont nombreux et servent à l'approvisionnement des navires de passage. La *pêche* est une industrie lucrative chez les Caboverdiens ; mais on y recueille surtout le *corail*.

Le *sel* et le *fer* sont extrêmement abondants dans plusieurs îles.

Le commerce extérieur est très restreint. Les exportations et importations réunies n'atteignent pas 3 millions de francs. Ce commerce est au reste entre les mains des Anglais et des Américains; les Portugais n'y prennent qu'une part insignifiante.

Porto-Grande, dans l'île Saint-Vincent, est un bon mouillage où font escale la plupart des navires européens à destination de l'Amérique du Sud.

Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert ne couvrent en somme qu'une surface restreinte; et si le sol y est en majeure partie très fertile, il n'est pas partout suffisamment arrosé. Ces archipels sont en outre exposés à tous les fléaux de l'Afrique du Nord : sécheresse, sauterelles, etc. ; des maladies d'un autre genre, phylloxera, oïdium, ont attaqué leurs cultures les plus productives et la concurrence de l'Amérique leur permet à peine de planter avec profit la canne à sucre ou le café. Ils ne méritent donc plus au même degré qu'autrefois le nom « d'Iles Fortunées » que les anciens avaient donné à l'un d'entre eux; mais ils sont devenus par contre des points de relâche extrêmement importants.

Il faut ajouter que les Espagnols et les Portugais étaient bien les peuples les moins intéressés au développement de la prospérité de ces colonies, puisqu'ils trouvent en abondance sur leur propre sol la plupart des produits qu'elles fournissent. Ce sont les peuples qui n'ont pas chez eux de « Midi », ce sont en particulier les Anglais et les Allemands qui exploitent et colonisent Madère et les groupes voisins, qui en achètent les primeurs et les fruits, qui vont y passer la mauvaise saison. C'est grâce à eux en définitive que quelques-unes de ces îles sont encore si prospères.

DEUXIÈME SECTION

ILES DU GOLFE DE GUINÉE

Les îles du golfe de Guinée sont les seules vraiment africaines. Annobon, São Thomé, l'ilha do Principe et Fernando-Po se succèdent du sud-est au nord-est en une seule chaîne volcanique qui continue sur le continent par le volcan de Kameroun.

Annobon est la moins élevée et la plus petite de toutes : 990 mètres d'altitude et 17 kilomètres carrés; mais c'est la plus salubre par sa situation au milieu des eaux relativement fraîches du courant équatorial. La flore, tropicale sur la côte, rappelle l'Europe vers la cime. Sa population est de 3 000 nègres ou mulâtres. Elle appartient à l'Espagne.

São Thomé, bien plus grande (929 kilomètres carrés), a plusieurs pics de plus de 2 000 mètres et est habitable pour les Européens dans l'intérieur, tandis que les côtes basses leur sont mortelles. Le climat est du reste très humide, presque aussi pluvieux qu'au Gabon, que rappelle la végétation des parties basses. Les cinchonas et le caféier réussissent par contre sur les pentes moyennes de 600 à 1 400 mètres de hauteur. La population a passé rapidement à 18 000 habitants, dont seulement 1 200 blancs et hommes de couleur. L'île appartient au Portugal.

L'île du Prince, *ilha do Principe*, n'a que 151 kilomètres carrés, et est plus insalubre que les précédentes, car elle est en dehors du courant équatorial, dans les eaux chaudes de Guinée. Elle n'a que 2 200 habitants, presque tous nègres. Elle appartient au Portugal.

Fernando-Po est la plus grande de toutes (2 071 kilomètres

carrés) et la plus imposante d'aspect : son grand volcan, le Clarence-peak ou Pico de Santa Isabel, se dresse à près de 3500 mètres dans les airs. Mais le climat ne diffère en rien de la côte de Kameroun en face : il est aussi pluvieux (2 mètres et demi à 3 mètres par an), aussi chaud (moyenne annuelle de Santa Isabel + 25°, 6) et aussi insalubre.

La végétation varie selon l'altitude : les plantes européennes s'acclimatent sur les pentes moyennes, et le naturaliste Mann a trouvé sur les sommets des plantes alpines et abyssiniennes. La race noire résiste seule au climat. Il n'y a dans l'île que 90 à 100 blancs sur plus de 30 000 habitants. Fernando-Po est à l'Espagne.

Dans les îles du golfe de Guinée, l'humidité, très abondante, convient à merveille à plusieurs cultures tropicales. Les sommets sont couverts de *forêts* épaisses, qui fournissent d'excellents bois de construction. Le *riz*, le *maïs*, le *manioc*, les *ignames*, les *bananes* sont, comme sur le continent voisin, la nourriture principale des indigènes. La *canne à sucre* y prospère, mais c'est le *café* et le *cacao* qui entrent pour la part la plus considérable dans la valeur des exportations. On compte aussi sur les pentes plusieurs millions de pieds de *cinchonas*.

Le commerce des îles du golfe de Guinée, qui résulte de la vente de ces divers produits coloniaux, est encore peu considérable (10 à 12 millions); il pourrait prendre une bien autre extension si le sol était entièrement cultivé et si les bras étaient plus nombreux. Ce sont en partie les fléaux occasionnés par la sécheresse qui font émigrer les habitants des Canaries ou des îles du Cap-Vert; c'est en revanche l'exagération de l'humidité qui écarte les colons du golfe de Guinée.

TROISIÈME SECTION

ILES DE L'ATLANTIQUE MÉRIDIONAL

Le seuil, dit du Challenger, qui s'étend du nord au sud de l'Atlantique méridional entre des abîmes de 4000 mètres, porte quatre groupes d'îles que leur position astronomique seule permet de rattacher à l'Afrique : l'Ascension, Sainte-Hélène, Tristan da Cunha et Gonçalo Alvarez.

L'*Ascension*, découverte en 1502, et située à 1 550 kilomètres du cap Palmas, est un îlot de 9 840 hectares, entièrement volcanique (860 mètres d'altitude au centre). Le climat, tempéré par le souffle égal de l'alizé du sud-est, n'a qu'une moyenne annuelle de 20 à 21 degrés, et fait de l'île un sanatoire pour les Européens de la côte d'Afrique. Les pluies sont très rares et la flore très pauvre : le roc est à nu dans la majeure partie de l'île, faute d'humidité suffisante. L'Ascension, dépourvue d'arbres en 1836, a pourtant maintenant 160 hectares de forêts sur les cimes (eucalyptus, acacias, etc.). Vu le manque d'eau, l'île n'a pas de population civile. Occupée en 1815 par les Anglais pour surveiller Napoléon à Sainte-Hélène, elle est restée un poste militaire et un dépôt de charbon.

Sainte-Hélène, située à 1 900 kilomètres à l'ouest de Mossamédès, est entièrement volcanique également, et la moitié de son grand cratère, situé sur la côte méridionale, a disparu rongée par la mer; l'autre moitié forme un haut amphithéâtre de montagnes (pic de Diane, 825 mètres), véritable ossature de l'île. Sainte-Hélène est encore dans le domaine de l'alizé et le courant marin antarctique en abaisse encore la température : l'été n'y est pas plus chaud qu'en Angleterre (extrêmes annuels + 12 et + 29 degrés). Il tombe environ 1 m. 20 d'eau sur les montagnes et le brouillard est assez fréquent sur le plateau de Longwood. Cette atmosphère humide favorise les forêts. Sainte-Hélène, après avoir eu une flore originale très riche, nourrit maintenant une végétation cosmopolite de chênes, de cyprès, de pins, de cotonniers, bananiers, pommiers, vignes, etc. On y a même importé les animaux d'Europe. Sainte-Hélène a une population d'origine anglaise, hollandaise, nègre et même malaise. Longtemps gardée avec soin comme lieu d'exil de Napoléon, elle a aujourd'hui perdu son importance de point de relâche, depuis le percement du canal de Suez, et sa population a diminué : 4100 habitants en 1891 au lieu de 6 800 en 1861. James-Town est le chef-lieu.

L'archipel de *Tristan da Cunha*, isolé à 2 350 kilomètres de toute terre, est en dehors des alizés, dans la zone des vents d'ouest qui permettent de doubler le cap de Bonne-Espérance; aussi a-t-il été découvert relativement tôt, en 1506. Il se compose de 3 îles volcaniques; le volcan de la plus grande s'élève à 2 500 mètres dans les airs. La température moyenne, très douce pour la latitude, oscille entre 14 et 20 degrés; par contre les

vents d'ouest y amènent de grands orages : Tristan da Cunha est un nid de tempêtes. La flore est pauvre, mais renferme des espèces inconnues ailleurs; la population s'est alimentée surtout par des naufrages; elle est maintenant d'environ 100 personnes sur la grande île, qui reconnaissent pour la forme le protectorat de l'Angleterre, laquelle du reste ne leur demande rien.

A 400 kilomètres au sud-est de Tristan da Cunha, l'île déserte de *Gough* ou *Gonçalo Alvarez* ne sert qu'à la pêche des animaux marins.

QUATRIÈME SECTION

MADAGASCAR ET DÉPENDANCES

Géographie physique. — Madagascar est l'île la plus importante de l'océan Indien. Supérieure à la France en superficie (600 000 kilomètres carrés), elle est constituée par une série de chaînes montagneuses, orientées à peu près du nord au sud, et entre lesquelles sont intercalés, au centre, des plateaux. La première de ces chaînes court le long de la côte orientale, qu'elle domine de 800 à 900 mètres, à quelques lieues de distance. Une seconde chaîne, plus haute (1 000 à 1 400 mètres), n'est que le rebord d'un plateau hérissé lui-même de montagnes, où se trouvent les plus hauts sommets de l'île (*Tsifaïavona* 2 630 mètres). Ce plateau (800 à 1 400 mètres), qui porte les noms d'*Imérina* au centre, de pays des *Betsiléos* au sud, s'abaisse par une pente très rapide vers l'ouest et surtout le nord-ouest, où se trouve la grande plaine *Sakalave*, sablonneuse et coupée de ravins (environ 200 mètres au-dessus du niveau de la mer).

Le *climat* y est déterminé par l'alternance des moussons (saison sèche, d'avril ou mai à novembre, saison des pluies, de novembre à avril). Mais le relief fait varier considérablement la quantité de pluie et la température. Des pluies très abondantes tombent sur les chaînes de l'est, et la côte orientale, avec sa chaleur étouffante et sa végétation tropicale, rappelle la côte orientale d'Afrique; elle a mérité d'être appelée le cimetière des Européens. Sur les plateaux de l'intérieur, le climat est beaucoup plus sain. L'alizé du sud-est qui condense ses vapeurs sur les pentes orientales, souffle froid et sec de l'autre côté. Aussi la températnre est-elle incomparablement plus supportable que

sur la côte orientale; et en même temps il tombe beaucoup moins de pluie. Les Européens, et en particulier les Français, font facilement souche dans cette partie de l'île.

Les *rivières* du versant oriental de l'île sont, par suite de l'abondance des pluies et de la déclivité du sol, des torrents qui charrient les alluvions en quantités énormes. Celles du versant ouest, plus développé, ont un cours plus considérable. Le Mangoka (environ 100 lieues) vers le sud-ouest, le Betsiboka et l'Ikopa qui passe à Tananarive sont les principales. Quelques lacs parsèment le plateau.

La *côte*, bien échancrée, a de bons ports dans le nord: Diégo-Suarez, la baie la plus merveilleusement articulée que l'on connaisse; Vohémar, Antongil, Fénérife sur la côte orientale, l'île de Nossi-Bé, les baies de Passandava, Narindina, Majounga à l'ouest. La moitié méridionale de l'île est moins favorisée: les côtes sont presque droites, basses, et les alluvions des torrents ont donné naissance à des cordons littoraux et des lagunes sur la côte orientale. Ses ports sont médiocres et rares: Tamatave et la baie de Sainte-Luce méritent d'être nommés sur la côte est, et à l'ouest la baie de Saint-Augustin.

La *flore*, que M. Grandidier nous a révélée dans son magistral ouvrage (*Histoire naturelle, physique et politique de Madagascar*), est d'une grande richesse et renferme notamment un grand nombre d'espèces originales. Les bois en particulier sont d'une grande variété (ébène, palissandre, teck, camphrier, casuarina, pandanus, sandal, mimosa, etc.).

La *faune* de Madagascar est particulière: on n'y voit pas les grands quadrupèdes de l'Afrique, sauf le sanglier et le zébu. Par contre, des singes lémures et d'autres espèces qu'on ne voit pas ailleurs rappellent que l'île n'est pas un morceau détaché du continent africain. Plus de 100 espèces d'oiseaux sont originales. Enfin les ossements de grandes espèces éteintes (*épyornis*) rappellent la faune de certaines îles polynésiennes.

Population. — Madagascar est faiblement peuplée. M. Grandidier évalue la population à 4 millions, pour une superficie plus grande que la France. On distingue 3 races: 1° des nègres aborigènes ou venus d'Afrique, ressemblant aux Cafres et connus sous le nom de *Sakalaves* ou *Malgaches*; ils sont agriculteurs, hospitaliers, mais en sont restés à la tribu en fait d'organisation sociale; 2° des métis d'Arabes et de Malgaches ou *Antaï-*

moros, dans le nord et le sud-est de l'île; 3° le peuple des *Hovas* (environ un million), de race malaise, qui porté à Madagascar par le courant équatorial, il y a environ 650 ans, s'est emparé du plateau central où il s'est maintenu comme race dominante. Les Hovas sont intelligents et disciplinés en comparaison des Malgaches; aussi forment-ils une *nation*; mais ils sont fourbes, cruels et vantards.

Les Comores (Mayotte, la grande Comore, Anjouan et Mahili) sont un groupe de volcans poussés au milieu du canal de Mozambique. Grâce à la hauteur des montagnes, aucun mois de l'année n'est dépourvu de pluies, et le sol de laves et de cendres est d'une étonnante fertilité. Plusieurs îles sont encore couvertes de forêts. Mayotte a des ports très sûrs. L'archipel couvre 2 500 kilomètres carrés et compte 50 000 habitants, métis d'Arabes et de nègres. Le climat est en général malsain pour les Européens.

Géographie politique. — Madagascar est nominalement un royaume hova; en fait, l'île se divise en partie soumise aux Hovas (pays à l'est du 44e degré de longitude et au nord du 29e de latitude, sauf la côte nord-ouest) et en partie indépendante (presque tout le sud et l'ouest). Le royaume hova est une monarchie féodale où les castes sont rigoureusement fermées. La capitale est *Tananarive* (150 000 hab.); *Tamatave* a 20 000 habitants, *Fianarantsoa* 16 000. L'expédition de 1882-1883, nécessitée par la violation du traité de 1868 conclu entre les Hovas et la France, a abouti à la reconnaissance de notre protectorat sur l'île de Madagascar, les relations extérieures du gouvernement devant être confiées à un résident français établi à Tananarive. En revanche, la France a reconnu la reine Ranavalo comme souveraine de l'île entière. Enfin le même traité nous a donné au nord la baie de *Diégo-Suarez* en toute propriété. Ce sera le premier centre de notre colonisation dans l'île, et notre grand arsenal dans la mer des Indes. Nous possédions depuis 1841 *Nossi-Bé*, île de 29 000 hectares à l'entrée de la baie de Passandava (capitale Hellville 1 000 hab.) et *Sainte-Marie*, long îlot de 15 000 hectares, marécageux et malsain, sur la côte orientale. L'Angleterre, après avoir sourdement combattu notre protectorat par ses missionnaires méthodistes, a fini par le reconnaître en 1890, en échange de l'abandon du traité de 1862, qui garantissait l'indépendance de Zanzibar.

Nous occupons Mayotte depuis 1841 et les autres Comores viennent d'accepter notre protectorat.

Géographie économique. — En ce qui concerne les ressources économiques, Madagascar n'est pas un Eldorado, mais elle a toutefois une bonne valeur moyenne. A part certains cantons, où le sol exclusivement composé de sable présente l'aspect d'un désert, la terre est en général fertile et donne tous les produits.

La *végétation forestière* y est puissante; un cercle de forêts de 40 kilomètres de largeur enserre le plateau intérieur; cette lisière ininterrompue de 4 000 kilomètres est une des principales richesses de l'île. Les bois de construction sont remarquablement beaux; les troncs droits et réguliers du « bois rouge » mesurent parfois plus de 18 à 20 mètres de hauteur. Les bois d'ébénisterie et de teinture pourront également être exploités avec profit.

Le *riz* fait le fond de l'alimentation des Malgaches : mais la culture se fait encore suivant un mode primitif et le rendement est médiocre. L'exportation ne dépasse pas actuellement 4 ou 5 000 tonnes. Les indigènes récoltent aussi en abondance *manioc, patates, ignames, pommes de terre, pois, bananes, oranges, figues, ananas, melons*. La *vigne*, introduite déjà il y a un demi-siècle, et abandonnée depuis, donnerait pourtant de bons produits; l'excès d'humidité de la saison pluvieuse, qui est aussi celle de la maturité, rend seulement le fruit légèrement aqueux. La *canne à sucre*, rencontrerait d'excellentes conditions sur la côte orientale, la mieux arrosée. Le *tabac* réussit partout et les indigènes en consomment une notable quantité.

Madagascar est un pays de *pâturages* : sur les plateaux s'étendent de vastes et luxuriantes prairies. L'île nourrit une quantité énorme de *bœufs* et c'est elle qui fournit de bétail la Réunion et Maurice surpeuplées : l'exportation annuelle à destination de ces deux îles porte sur plusieurs dizaines de milliers de têtes. Qui ne voit toute l'importance que pourra prendre un jour ce commerce, en concurrence avec les produits des colonies australiennes et des États de la Plata, beaucoup plus éloignés de l'Europe? La race *ovine*, qui réussit également, n'est représentée que par un nombre restreint d'animaux.

Mines. Industrie. — Les *ressources minérales* ne sont peut-être pas aussi considérables qu'on l'avait d'abord cru. L'*or* et l'*argent*

ne semblent pas être très abondants. Les gisements de *houille* n'auraient pas, d'après les derniers renseignements, toute l'importance qu'on leur avait attribuée au début. Ces mines qui s'étendent surtout au nord-ouest de l'île pourront néanmoins prendre une grande valeur. Ce n'est vraisemblablement pas sans motif que les Anglais ont tenté de bonne heure d'en obtenir la concession. Le *fer* et le *cuivre* abondent et sont de bonne qualité.

L'*industrie* proprement dite est encore dans l'enfance. Mais les indigènes sont habiles et ingénieux et les objets divers qu'ils fabriquent seront sans nul doute appréciés sur les marchés d'Europe.

COMMERCE. — L'absence de *voies de communication* et la difficulté d'en construire sont un des grands obstacles qui s'opposent au développement économique de Madagascar. Les Malgaches sont systématiquement hostiles à l'établissement de routes, qui ouvriraient leur pays aux Européens. Ils se refusent surtout à percer la ceinture de forêts, qui les protège de toutes parts; il n'existe que de simples sentiers, que l'on ne peut suivre qu'à pied ou en palanquin. On ne trouve pas au reste, à Madagascar, de bêtes de somme; tous les transports se font à dos d'hommes.

Rien d'étonnant que dans des conditions semblables le *commerce* ne soit pas encore très actif. Le mouvement des affaires est toutefois en progrès; on peut l'évaluer à 15 millions de francs, dont la moitié revient à l'importation.

L'exportation consiste en bestiaux, riz, gomme, caoutchouc, cire, graines oléagineuses, orseille, café, etc. Les cotonnades anglaises, le rhum de Maurice, les objets manufacturés de quincaillerie, sont les principaux éléments des ventes opérées en échange par les étrangers.

La *France* occupe une place fort honorable dans le trafic de Madagascar; elle fait peut-être la moitié des affaires et participe même dans une proportion légèrement supérieure au mouvement du port de Tamatave. Les relations entre la côte malgache et l'île de la Réunion sont en particulier très actives. Ce sont les colons des Mascareignes qui coloniseront Madagascar.

L'*Angleterre* et l'*Amérique* se disputent le second rang; la première ne réussit pas, malgré le voisinage de Maurice, à nous supplanter.

Le port le plus fréquenté est actuellement *Tamatave* : une *ligne télégraphique* l'unit à la capitale.

Le sol des Comores, formé de cendres et de débris volcaniques, est d'une étonnante fertilité. Plusieurs îles sont encore boisées et donnent de bons bois de construction. La *canne à sucre* fait la richesse des terres basses, notamment dans les îles *Anjouan* et *Mayotte*, qui produisent aussi beaucoup de *rhum*. Cette industrie est toutefois moins rémunératrice depuis quelques années et les planteurs ont donné de préférence leurs soins à d'autres cultures : *café*, *riz*, *vanille*, *maïs*, *tabac*. Mayotte tire aussi de gros revenus de la vente de l'*huile de cocotier*.

Malheureusement les bras font défaut et le commerce des Comores n'est pas très considérable. Mayotte possède pourtant d'excellents refuges et la rade de l'île Anjouan fut longtemps fréquentée comme point de relâche entre le Cap et les Indes.

CINQUIÈME SECTION

AUTRES ILES DE L'OCÉAN INDIEN

Géographie physique et politique. — 1° Les Amirantes et les Seychelles forment à 600 kilomètres de Madagascar, deux groupes d'îlots granitiques, entourés de bancs de sable et de coraux. Elles ne couvrent ensemble que 350 kilomètres carrés ; l'île la plus étendue, *Mahé* des Seychelles, a un pic de 1 920 mètres et 120 kilomètres carrés. Il y pleut beaucoup (2 m. 76 de pluie par an à Mahé) ; la température annuelle est d'environ 26 degrés, et la chaleur constante : le thermomètre ne descend pas au-dessous de 22 degrés. Pourtant, grâce au vent, le climat est plus sain qu'aux Comores. Les plantes tropicales croissent avec exubérance dans cette chaleur égale ; l'arbre caractéristique est le cocotier. Colonisées au XVIII[e] siècle par la France (les Seychelles portent le nom d'un contrôleur des finances français), ces îles appartiennent maintenant à l'Angleterre. Le chef-lieu est *Port-Victoria* (8 000 hab.), bon port à Mahé.

2° L'île de Sokotra, également aux Anglais, surveille l'entrée du golfe d'Aden à 200 kilomètres au nord-ouest du cap Guardafui. C'est une île au climat presque désertique, à la végétation pauvre, habitée par une population singulière. On y récolte

d'excellents fruits (dattes, oranges) et surtout de l'aloès.

3° Les MASCAREIGNES se composent de deux îles, la *Réunion* et *Maurice* (ancienne île de France), îles sœurs qui ont à peu près la même forme et la même superficie (environ 2 000 kil. carrés), le même climat et les mêmes productions. Ce sont toutes deux des îles volcaniques. La Réunion est composée des laves vomies par deux volcans qui ont formé les deux massifs montagneux de l'île, l'un au centre, depuis longtemps éteint, le *Piton des Neiges* (3 069 m.), l'autre au sud, fumant encore, le *Piton de la Fournaise* ou Volcan (2 625 m.). Leurs contreforts tombent dans la mer et couvrent toute l'île de leurs « mornes » crevassés (Grand Bénard 2 890 m., etc.) entremêlés de vastes cirques d'effondrement (cirques de Salazie, de Cilaos, etc.) et de plateaux de 1 200 à 1 500 mètres de hauteur. Maurice, plus basse, n'a que des volcans éteints (le Pouce, les Trois-Mamelles, Piton du Milieu, etc.) et la partie nord de l'île est plate.

Le *climat* est réglé par l'alternance de la saison des pluies ou hivernage (novembre à avril), par vents alternatifs de sud-est et de nord-est, et de la belle saison (mai à octobre) où règne seulement l'alizé du sud-est. L'air est alors rafraîchi par ce souffle constant, et le thermomètre ne varie que de 16 à 25 degrés à la Réunion, de 17 à 26 degrés à Maurice; pendant l'hivernage, au contraire, on observe des températures de + 33 degrés. C'est la saison des cyclones, d'autant plus dangereux à la Réunion, que la côte, toute de laves et de galets, n'offre aucun abri. *Saint-Denis*, *Saint-Paul*, *Saint-Louis*, *Saint-Benoit* n'ont que des rades foraines toujours battues par une mer furieuse où les navires pendant 6 mois de l'année doivent toujours se tenir prêts à gagner la haute mer. Le port de la *Pointe des Galets*, bâti en 1882-1884 à grands frais, est encore plus artificiel que celui de Philippeville. Maurice est mieux partagée: le *Port-Louis* est le meilleur refuge de l'océan Indien.

La *flore* est naturellement très riche sur ce sol volcanique, et variée par l'altitude : les côtes basses sont le royaume de la canne à sucre; les plateaux produisent les céréales et les fruits d'Europe; les crêtes ont encore, malgré le déboisement, de belles forêts.

La Réunion est relativement bien moins peuplée que Maurice. Elle a environ 170 000 habitants (66 par kil. carré), dont 20 000 blancs et environ 52 000 coolies hindous, tandis que

Maurice en a 370 000 (139 par kil. carré), dont 250 000 coolies indous. La Réunion est assimilée à la France; elle comprend 2 arrondissements, *Saint-Denis* (35 000 hab.) et *Saint-Pierre* (30 000 hab.), élit un conseil général, un sénateur et deux députés, et est administrée par un gouverneur assisté d'un conseil privé. Maurice, conquise par les Anglais en 1810 et gardée par eux en 1815 à cause de son excellent port, est « colonie de la couronne », c'est-à-dire dépourvue d'assemblées électives et gouvernée par le cabinet de Londres, qui délègue le pouvoir exécutif à un gouverneur nommé par lui. Les traités de 1815 ont garanti aux Mauriciens, restés Français de cœur, leur religion, leur langue et leurs lois. La capitale est *Port-Louis* (61 000 hab. en 1888).

Géographie économique. — Les *cocotiers* sont la grande richesse des Amirantes et Seychelles et donnent le *koprah* et l'*huile*. Une espèce de noix particulière, connue sous le nom de « coco de mer », est spéciale aux Seychelles. Elle avait jadis une grande valeur comme talisman, dans tout l'océan Indien; mais elle a perdu toute vertu, depuis qu'on en connaît la provenance. Les Seychelles exportent aussi de la *vanille* et des *clous de girofle*.

Les fibres d'une espèce de cocotier servent à la fabrication de *sacs à sucre;* les insulaires tressent aussi des *chapeaux de paille*.

Le *commerce* des Seychelles ne dépasse pas 3 millions de francs, mais le port de Mahé, *Port Victoria*, doit surtout son importance à sa position. C'est, depuis peu, l'escale de la grande ligne des Messageries françaises, qui dessert l'Australie. Une ligne annexe dont le point d'attache est à Mahé des Seychelles touche la Réunion, Maurice, Madagascar.

Aux Mascareignes hommes, plantes et animaux d'Europe s'acclimatent à merveille. Les bras manquent toutefois à la Réunion, surtout depuis que la Grande-Bretagne ne permet plus de recruter dans ses colonies de l'Inde des travailleurs agricoles. Sur 170 000 hectares de terre cultivable, 60 000 seulement sont mis en valeur. Maurice est mieux exploitée, mais la destruction presque complète des anciennes forêts, aggravant les dangers de la sécheresse, y a restreint notablement l'aire des cultures. L'île française a mieux conservé jusqu'à ce jour sa parure forestière (56 000 hectares); les essences précieuses pour les constructions maritimes et l'ébénisterie y sont encore variées.

Les principales cultures servant à l'alimentation des insulaires sont le *blé*, le *maïs*, le *riz*, le *manioc*, les *patates*, etc. On récolte aussi beaucoup de *fruits* : ananas, bananes, figues, oranges. Le *bétail* n'est pas nombreux. Ni la Réunion, ni surtout Maurice ne peuvent d'ailleurs suffire à leur approvisionnement. C'est de Madagascar qu'il faut faire venir le surplus de la nourriture nécessaire, grains et viandes; le riz est importé de l'extrême Orient.

C'est aux *cultures industrielles* que les colons réservent la meilleure partie du sol. La *canne à sucre* vient au premier rang. Elle occupait naguère, à la Réunion seule, plus de 50 000 hectares; elle n'en couvre plus que 40 000. Plusieurs récoltes mauvaises et surtout la concurrence du sucre de betteraves ont amené une forte crise. Maurice, a moins souffert de la « crise sucrière ». C'est en l'année 1877 que la production a atteint dans les deux îles le chiffre le plus élevé, 500 000 quintaux métriques à la Réunion, 1 350 000 à Maurice. C'est au reste le vingtième à peine de la production totale du sucre de canne dans le monde. Les deux îles exportent en outre plus de 2 000 hectolitres de *rhum*.

Les colons de la Réunion, si éprouvés par la crise sucrière, se sont tournés vers d'autres cultures. Le *café* a repris un peu de faveur. Il n'est encore planté que sur un peu plus de 4 000 hectares: mais la récolte, qui atteignait il y a cinquante ans 12 000 quintaux, en compte aujourd'hui plus de 32 000.

La *vanille* est à la Réunion comme à Maurice un des produits les plus rémunérateurs. Les *épices* et particulièrement le clou de girofle, le *tabac*, le *cacao* ne sont récoltés que sur quelques centaines d'hectares.

L'*industrie*, qui trouve à la Réunion et même à Maurice, dans le torrent découlant des montagnes, une puissante provision de force motrice, est à peu près bornée à l'industrie de la canne : fabrication du sucre, raffineries, distilleries, tissage des sacs.

Les *voies de communication* ne sont pas également développées dans les deux îles. Dans l'île montagneuse de la Réunion, il n'y a qu'une route circulaire de 230 kilomètres, et quelques routes transversales. La première est longée aujourd'hui par un chemin de fer, sur plus de la moitié de son parcours entre Saint-Pierre et Saint-Benoît. Le point central de cette voie ferrée

est le nouveau port de la *Pointe des Galets*, à l'ouest de Saint-Denis. Maurice, plus basse, est sillonnée de routes et de chemins de fer.

Le mouvement du *commerce* dans les Mascareignes est d'environ 200 millions de francs, dont les trois quarts reviennent à Maurice, le dernier quart seulement à notre colonie. Les exportations, qui dépassent sensiblement les importations à Maurice, et leur sont très inférieures à la Réunion, consistent surtout en sucre. Les importations comprennent les produits alimentaires : riz et céréales de l'Inde, bœufs de Madagascar, vins de France, et les objets manufacturés, provenant surtout d'Angleterre.

Les deux métropoles font respectivement la plus grande partie du commerce de leurs colonies, auxquelles elles sont reliées par le service mensuel français des Messageries maritimes, faisant escale à Mahé des Seychelles.

Maurice et la Réunion avaient naguère beaucoup plus d'importance comme points de relâche, lorsque les navires à destination de l'extrême Orient doublaient encore le Cap. Ces deux îles sont aujourd'hui loin du chemin suivi par les steamers, surtout depuis que la compagnie des Messageries a remplacé l'escale de Saint-Denis par celle des Seychelles. Mais les navires anglais qui se rendent au cap de Bonne-Espérance par le canal de Suez, ou en reviennent, s'arrêtent encore à Maurice. Cette île est le nœud des relations entre les colonies anglaises du Cap, de l'Inde, de la Malaisie et de l'Australie.

Toutefois les possessions britanniques de Maurice et des Seychelles n'empêchent pas que les îles africaines de l'océan Indien ne soient avant tout des terres françaises, puisque l'une s'appelait jadis l'île de France et que l'autre porte encore un nom français. Et pourtant la comparaison n'est pas flatteuse pour nous; le commerce de nos possessions : Réunion, Madagascar, Comores, atteint tout au plus le chiffre de 80 millions de francs, inférieur de moitié au trafic de l'île Maurice seule.

Mais la Réunion ne subit sans doute qu'une crise passagère ; la grande terre de Madagascar, à peine connue, sera bientôt exploitée ; les Comores enfin verront assurément leur importance grandir, à mesure que se développera l'Afrique orientale.

Bibliographie

ARCHIPELS DU NORD-OUEST :

Bory de St-Vincent. *Essai sur les îles Fortunées*. Paris, in-4, 1803.
Buch (Léopold de). *Description physique des Canaries*, trad. Paris, 1836.
Fritsch (K. von). *Geologisch topographische Beschreibung der Insel Tenerife*. Winterthur, 1868, in-8.
Aube (amiral). *Notes sur les îles Canaries* (*Revue maritime*, 1876, I).
Kehrallet (de). *Les îles du Cap Vert*. Paris, 1868, in-8.
Sainte-Claire Deville. *Voyage géologique aux Antilles et aux îles de Ténériffe et de Fogo*. Paris, 1850. in-4.
Smyth. *L'île de Madère*. Paris, 1878, in-18.

ILES DU GOLFE DE GUINÉE ET DE L'ATLANTIQUE MÉRIDIONAL :

Michel (G.). *L'île de San-Thomé* (*Bull. Soc. géogr. de Marseille*, 1879).
Mann's Besteigung des Clarence-peak auf Fernando-Po (*Mittheilungen de Petermann*, 1862, p. 151).
Pardo. *L'île de Fernando-Po* (*Archives de médecine navale*, juin 1878).
Mittheilungen de Petermann. *Die Insel Tristan da Cunha*, 1855.
Baumann. *Versuch einer Monographie von Fernando-Poo*. Vienne, 1888, in-8.

MADAGASCAR ET OCÉAN INDIEN :

Grandidier (A.). *Notes sur Madagascar* (*Bull. Soc. géogr.*, 1867, 1869, 1871, 1872).
Grémazy. *Notes sur Madagascar* (*Rev. marit. et colon.*, 1886-1887).
Jouan (H.). *Les satellites de Madagascar. Comores et Séchelles* (*Rev. Scient*, 1878).
Payot. *Renseignements sur l'île Bourbon* (St-Denis, 1878, in-8).
Robinson (Ph.). *Sokotora*. London, 1878, broch., in-8.
Génin (E.). *Madagascar, les îles Comores, Mayotte, la Réunion*. Paris, 1887, in-8.
Mahy (de). *Madagascar* (*Bull. Soc. géogr. de Lyon et de Marseille*, 1887).
Hue (F.). *La Réunion et Madagascar*. Paris, 1887, in-8.
Leclerc (Max.). *Les peuplades de Madagascar*. Paris, 1887, in-8.
Humblot (L.). *Les Comores* (*Bull. Soc. Géogr. commerc.*, t. IX).
Marcel (Gabriel). *Madagascar* (dans *la France coloniale* de Rambaud).
Drasche (von). *Die Insel Reunion im indischen Ozean*. Vienne, 1879, in-fol.
Capitaine (H.). *Les Séchelles, Nossi-Bé, l'île Mayotte* (*Explorateur*, 1876-1878).
Vélain (Ch.). *L'île de la Réunion* (*Explorateur*, 1876, n° 52).
Hervé (Ed.). *La Réunion* (*Revue des Deux Mondes*, févr. 1879).

Sujets de devoirs

Les pays du Cap; comparaison avec l'Afrique Mineure.

Les plateaux de l'Afrique (altitude et relief, climat, salubrité, productions, etc.).

Le Nil, le Niger, le Congo et le Zambèze, étude physique et commerciale.

États et colonies de l'Afrique méridionale.

Les grandes voies naturelles de l'Afrique.

Répartition des Européens en Afrique (influence du climat, de l'altitude, des avantages commerciaux, etc., principaux centres de population).

Différence du relief de l'Afrique et de l'Amérique du Sud; conséquences qui en découlent pour le climat, les fleuves et le commerce.

Les îles de l'océan Indien.

Les côtes de l'Afrique.

CHAPITRE X

L'EXPANSION EUROPÉENNE EN AFRIQUE

Au premier aspect l'Afrique apparaît comme le moins privilégié des grands continents. Le *sol* d'abord n'est pas d'une fertilité très grande. Les *fleuves*, coulant tantôt dans des sillons étroits, tantôt s'épandant en vastes marécages, ne rendent pas à l'agriculture, si l'on excepte le Nil, des services notables. Mais c'est le *climat* qui semble être le grand ennemi de l'Afrique. N'est-ce pas en effet l'absence d'eau qui ferme à la culture ces vastes étendues de désert, situées en latitude à la hauteur des régions d'Asie, les plus fertiles et les plus peuplées du monde? Enfin n'est-ce pas là où la végétation est le plus riche que le climat est le plus meurtrier pour les blancs? Il semble qu'ils puissent s'établir à demeure sous certaines conditions, dans l'intérieur du pays, mais d'autres fléaux les attendent : la mouche tsétsé ne permet pas l'élevage ni l'introduction d'animaux domestiques ou de transport, dans une grande partie de l'Afrique centrale; ailleurs les sécheresses, les invasions de sauterelles ruinent périodiquement les récoltes et provoquent la famine.

Pour tirer parti d'un sol moyennement fertile et où l'Européen ne peut travailler, il faut recourir aux bras de la population indigène. Mais on sait qu'en général les habitants sont extrêmement clairsemés. La densité kilométrique ne dépasse le chiffre 10 ou 15, que dans un très petit nombre de cantons. Voilà plusieurs siècles, en effet, que l'Afrique, pour employer une expression de Cameron, « perd son sang par tous les pores ». La traite ne s'exerce plus en liberté, partout où l'autorité des blancs est reconnue; mais elle se fait encore en réalité sur une grande échelle. En arrachant ainsi au continent africain la meilleure et

la plus vigoureuse partie de sa population, les hommes ont donc contribué à diminuer singulièrement la valeur des ressources économiques dont il dispose.

Néanmoins à ne considérer que les cartes, l'Afrique n'est plus à vrai dire qu'une colonie européenne, et tout ce qui n'est pas encore officiellement placé sous un protectorat quelconque fait partie du moins de la « sphère d'influence » de telle ou telle puissance : les Anglais occupent l'Égypte et n'attendent qu'une victoire pour mettre la main sur le Soudan égyptien. Les Italiens protègent l'Abyssinie et rendraient volontiers le même service à la Tripolitaine. Le Maroc est assurément le joyau le plus précieux des terres qui restent à prendre; mais l'Espagne en convoite patiemment l'héritage et ses possessions futures s'étendent déjà, dans la pensée des patriotes de Madrid, jusqu'au cap Blanc, où commencent les nôtres. Les côtes du Sénégal et de Guinée sont morcelées à l'infini; et bien rares sont les points qui n'y portent aucun pavillon. Toute la région du Niger est d'ores et déjà partagée entre la France et l'Angleterre. Du Gabon ju Cap, il n'est pas un point de la côte qui ne soit occupé par les Français, l'État du Congo, les Portugais, les Allemands, les Anglais. L'État du Congo est en principe une colonie européenne internationale, dont l'héritage est d'avance attribué à la Belgique. Les Allemands et les Anglais ont poussé la prévoyance usqu'à se partager à l'amiable le désert de Kalahari et les Portugais ont partagé de force avec les Anglais les pays du Zambèze. Les Allemands prolongent hardiment jusqu'au lac Bangoueolo la ligne du Rovouma qui les sépare du Portugal. Les Anglais se sont réservé au delà de la rivière Tana, vers le nord, le littoral qui leur ouvre le pays du Kenia et la route de l'Égypte. Ils occupent également la côte septentrionale du pays Somal et la France se montre à l'occasion jalouse d'assurer l'intégrité de sa colonie d'Obock.

Les îles ne sont pas moins nettement distribuées. Les Espagnols et les Portugais se partagent celles de la côte occidentale; le pavillon britannique flotte sur les rochers de Sainte-Hélène et de l'Ascension. Nous nous réservons en revanche Madagascar et quelques autres îles de l'océan Indien; les Anglais occupent le reste.

Voyons maintenant quelle est la situation respective sur ce continent de chacun des États colonisateurs.

La *France* mérite à tous égards d'être citée en première ligne. L'Algérie-Tunisie, à la fois terre de peuplement et d'exploitation, est sans contredit la plus belle colonie d'Afrique; elle nous assure en outre la prépondérance dans toute la partie septentrionale du continent. La possession du Touât nous rapprochera de moins de 1 200 kilomètres du Niger, où domine notre influence. On a projeté depuis longtemps la construction d'un chemin de fer, qui unirait le Soudan à notre colonie méditerranéenne; l'Ouest africain nous ouvre le Congo et le centre de l'Afrique. Madagascar, où nous avons l'avantage de n'avoir aucun voisin, nous permet de surveiller toute la côte orientale; et par Obock nous touchons à l'Abyssinie. Nos possessions s'échelonnent en définitive d'une façon remarquable tout autour de l'Afrique et nous pouvons partout faire valoir nos intérêts.

Les *Anglais* occupent une position quelque peu symétrique de la nôtre. L'Algérie et la colonie du Cap se correspondent, mais la comparaison n'est pas, tant s'en faut, à notre désavantage. L'un des deux pays est situé en face de l'Europe, l'autre, à des milliers de kilomètres de toute terre, ne s'ouvre que sur un océan vide : le chiffre de la population immigrée, du commerce, est par suite bien plus considérable au nord qu'au sud. A l'est les Anglais tendent évidemment, comme nous à l'ouest, à joindre le pays qu'ils occupent sur la Méditerranée à leurs établissements sur les mers de l'Inde : s'ils n'ont pas, pour franchir cette distance, à traverser de désert, il leur faudra longtemps encore lutter contre les dangers suscités par les Arabes et les derviches. Ils aspirent aussi à réaliser pratiquement l'idée des vieux géographes, qui faisaient du Niger et du Nil un seul et même fleuve. Ils possèdent du moins, avec les embouchures de ces deux grands cours d'eau, deux des meilleurs débouchés de toute l'Afrique. Quelques îles éparses leur permettent en outre de surveiller les mers et d'approvisionner facilement leurs navires. Peut-être enfin rêvent-ils de détourner vers le Nil toute une bonne partie du trafic du Congo; mais ils entreraient alors en concurrence avec les Allemands qui rêvent à leur tour de « faire entrer à leur profit dans un seul lit tout le torrent de marchandises de l'Afrique équatoriale[1] ».

C'est même ce qui fait aux yeux des *Allemands* la valeur pre-

1. Dr. Karl Peters.

mière de leurs établissements de l'Afrique orientale; et c'est sans doute à la comparaison des avantages qu'ils espèrent retirer de ce côté, qu'il faut attribuer cette sorte d'indifférence qu'ils affichent pour la côte occidentale en général. Toute leur faveur est à l'heure présente pour Zanzibar et les grands lacs. Tout leur sert à ce but, vers lequel ils tendent avec une persévérance et une décision remarquables. Leurs publicistes annoncent que c'est la « marchandise allemande, qui doit conquérir l'Afrique » et déclarent que « chaque bribe de denrée allemande vendue sur ce continent est une pierre apportée au monument de la grandeur nationale ».

Les *Italiens*, quoique gens du Midi, sont beaucoup moins enthousiastes. Il est vrai que leurs succès n'ont rien d'encourageant. Ils ont mis plusieurs années à franchir la distance, moindre de 100 kilomètres, qui sépare la côte de Massaouah du plateau. Encore sont-ils à peine établis sur les hauteurs. Ils se sont pourtant assuré pour l'avenir la prépondérance en Abyssinie; et ne se feront pas à l'occasion scrupule de s'établir en Cyrénaïque et de s'approprier ainsi le seul canton fertile de la Tripolitaine.

Les *Portugais* sont les premiers venus sur le continent africain. Ce sont eux qui l'ont découvert, mais ils n'ont pas su l'exploiter. Leurs établissements d'Afrique sont restés le plus clair de leurs possessions coloniales; mais ils sont vides d'habitants et ce n'est qu'au prix de longs efforts qu'ils acquerront une valeur sérieuse. Il est juste d'ajouter que le gouvernement de Lisbonne s'est réveillé de sa torpeur et travaille avec une activité très louable au relèvement de son empire colonial. Quelques îles complètent le domaine du Portugal en Afrique; Madère et San Thomé sont parmi ses plus riches et ses plus prospères possessions.

L'*Espagne*, à part quelques îles et quelques « présidios », vit surtout d'espérances; mais elle possédera sans doute, une des régions d'Afrique appelées au plus brillant avenir. Saura-t-elle être alors à la hauteur de sa tâche et ne pas se laisser confisquer tous les bénéfices de l'héritage? On peut l'espérer, lorsqu'on songe au succès des colons espagnols en Algérie; mais ce seront toujours bien entendu les peuples du Nord, Anglais ou Allemands, qui seront de préférence les clients du Maroc.

Deux autres peuples, voisins sur la carte d'Europe, méritent

encore une mention en Afrique. Les *Hollandais* ont contribué, dès la première heure, à la colonisation de l'Afrique méridionale; et depuis plusieurs siècles leurs descendants n'ont pas cessé un seul jour de continuer l'œuvre commencée, s'avançant toujours vers le nord, à mesure qu'ils étaient refoulés du côté du sud. Nous avons vu qu'ils empiètent déjà sur les possessions portugaises. Les *Belges* administrent l'État international du Congo, dont leur monarque est souverain, mais il est douteux qu'ils réussissent à jouer un rôle important dans le développement économique de ce pays.

On peut considérer l'Afrique comme partagée : les diplomates ont tracé sur les tapis verts, les limites de possessions respectives. C'est seulement sur le terrain que la lutte commencera, lutte opiniâtre, où beaucoup sans doute seront blessés, et où quelques-uns peut-être disparaîtront. Il importe donc que chacun soit à son poste, maintienne ses positions, surveille ses alentours. Il s'agit aujourd'hui en Afrique de la lutte pour la vie. Il faut construire, mais avec prudence, des routes, des chemins de fer; il faut des services maritimes. Il faut en un mot ouvrir des débouchés : c'est le premier but à atteindre. L'avenir est à ceux qui arriveront les premiers.

DEUXIÈME PARTIE

ASIE

CHAPITRE I

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'ASIE

Situation et contours. — L'*Asie* est la masse principale des terres qui forment l'ancien continent. Sa superficie couvre 42 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire plus que l'Europe et l'Afrique réunies. Elle a son orientation générale d'ouest à est. La distance de l'Archipel à la mer de Behring est de 100 degrés ou 11 000 kilomètres. Sa plus grande largeur est de 8 000 kilomètres. Touchant à l'Afrique, par l'isthme de Suez, considérée comme une de ses péninsules, elle n'est point nettement séparée de l'Europe qui la termine et la complète à l'ouest. Largement baignée par trois océans, l'océan Glacial du Nord, le Pacifique et l'océan Indien, elle confine vers l'ouest à l'Atlantique par la Méditerranée, qui en est une branche.

L'Asie est tout entière comprise dans l'hémisphère boréal ; ses péninsules méridionales, l'Arabie, l'Inde et l'Indo-Chine, sont situées en grande partie dans la région tropicale de cet hémisphère ; la plus grande portion de ces terres appartient cependant à la zone tempérée boréale ; enfin, une bande de ses contrées les plus septentrionales dépasse le cercle polaire. Remarquons en outre que l'archipel de grandes îles placé au sud de l'Indo-Chine, et qu'on rattache à l'Océanie, est en réalité une dépendance du continent asiatique. En résumé, l'Asie est comme le noyau de l'ancien continent.

Océans et mers intérieures. — L'Asie, que touchent directement ou indirectement les eaux de tous les grands océans, est

bien loin cependant de se laisser pénétrer et découper par elles comme l'Europe. La surface additionnée des presqu'îles et des îles n'égale pas le quart de la superficie totale, tandis qu'en Europe elle occupe le tiers. Elle est, dans le détail de ses contours, plus variée et plus dentelée que l'Afrique. Mais par son immense développement d'est en ouest, elle oppose une grande épaisseur aux influences océaniques, et l'on a justement remarqué que « nulle part sur le globe, on n'est plus éloigné de toute mer que vers le centre de l'Asie ».

Au nord, l'océan Glacial forme la mer de *Kara*, entre la Nouvelle-Zemble et la Sibérie; ce n'est point là vraiment une mer intérieure.

Le Grand Océan, à l'est, dessine aussi de larges découpures sur la côte asiatique, découpures qui ont pris le nom de : mer de *Behring* entre le Kamtchatka et les îles Aléoutiennes, de mer d'*Okhotsk* entre la Sibérie et les Kouriles, de mer du *Japon*, entre le Japon et la Corée, de mer *Jaune* et de *mer de Chine;* mais aucune d'elles n'entame réellement la masse continentale.

L'océan Indien découpe trois péninsules : l'Arabie, l'Inde et l'Indo-Chine; mais cette pénétration est peu considérable encore, si l'on examine quelle masse le sépare de l'océan Glacial. La mer d'*Oman* et la mer ou golfe de *Bengale* ne sont point fermées du tout au reste du bassin de l'océan Indien, mais au contraire ouvertes en entonnoir vers le sud. Cependant à l'ouest existent deux mers intérieures réelles et importantes, le *golfe Persique* et la *mer Rouge :* de ce côté, l'Asie est articulée. En effet, la mer Rouge communiquant aujourd'hui avec la Méditerranée par le canal de Suez, et le golfe Persique n'étant pas très éloigné non plus de la Méditerranée, grâce au long sillon de la vallée de l'Euphrate, on peut dire que de ce côté l'Asie rappelle un peu l'Europe.

A l'ouest, la *mer Noire*, l'*Archipel* et la *Méditerranée* touchent l'Asie.

Golfes. — Les golfes formés par ces mers sont des échancrures plus insignifiantes encore.

L'océan Glacial pénètre en estuaires de grandes largeurs aux embouchures de l'*Obi* et de l'*Iénisséi*.

A l'est, le golfe de *Petchili*, au fond de la mer Jaune, est assez bien fermé. Au sud-est, les golfes du *Tonkin* et de *Siam* marquent deux enfoncements de l'Indo-Chine.

L'océan Indien dessine les golfes du *Bengale*, d'*Oman*, et celui d'*Aden* à l'entrée de la mer Rouge.

Isthmes, détroits, caps. — En raison même de son épaisseur et de son défaut d'articulation, l'Asie ne présente guère la forme géographique qu'on appelle isthme. L'isthme de *Suez* lui est extérieur. On cite encore l'isthme de *Kra*, qui marque un rétrécissement de la péninsule de Malacca détachée de l'Indo-Chine.

De nombreux détroits séparent l'Asie soit des autres parties du monde qui se rapprochent de ses côtes, soit des archipels qui les entourent. Au nord, le détroit de *Behring*, passage célèbre entre l'océan Glacial et le Grand Océan, est situé au point où l'Amérique du Nord est voisine de l'Asie.

Au sud, le détroit de *Malacca* s'allonge entre la presqu'île du même nom et l'île de Sumatra. Le détroit d'*Ormuz* donne accès du golfe d'Oman dans le golfe Persique. Enfin, le détroit de *Bab-el-Mandeb* commande les communications entre l'océan Indien et la mer Rouge, et avec le canal de Suez, véritable détroit artificiel, le chemin maritime le plus court de l'Europe à l'Asie.

Quoique peu pénétrable comme l'Afrique, l'Asie présente un plus grand nombre de proéminences remarquables au moins dans le détail de ses contours. Le *cap Oriental*, dont le nom indique la position, termine la Sibérie en face de l'Amérique. Au sud, le cap *Romania* est le point de l'Asie le plus rapproché de l'équateur; enfin le cap *Comorin* est la pointe extrême des Indes.

Presqu'îles et îles. — C'est au sud de l'Asie, comme au sud de l'Europe, que se détachent les presqu'îles les plus remarquables. On a souvent comparé, mais avec peu de justesse, la presqu'île d'*Arabie* à la péninsule ibérique, celle de l'*Inde* à l'Italie, celle de l'*Indo-Chine*, mieux découpée encore, à la péninsule balkhanique. Ces comparaisons n'ont d'ailleurs aucune valeur au point de vue du climat et de la vie maritime. Deux des péninsules terminales d'Asie s'ouvrent sur des océans tropicaux; l'autre, l'Arabie, a tous les caractères du climat continental : ce n'est une péninsule que par la forme.

L'Asie est bordée à l'est d'un chapelet d'îles volcaniques qui sont parmi les contrées les plus riches et les plus pros-

pères du monde. Ce sont *Saghalien*, appartenant à la Russie; les îles du *Japon*, formant avec les *Kouriles* un arc de cercle depuis le Kamtchatka jusqu'à la Corée; puis *Formose* et *Haï-Nan*, îles chinoises.

Les Philippines et les îles de la Sonde sont considérées comme faisant partie de l'Océanie.

Au sud de la péninsule des Indes est l'île de *Ceylan*, comme en Europe la Sicile au sud de la péninsule italique. Dans la Méditerranée, Chypre appartient aux Anglais.

VOLCANS. — Sur la côte et dans les îles orientales de l'Asie, s'étend une ligne de volcans : 1° le *Klioutcheff* du Kamtchatka, masse volcanique la plus considérable qui existe, cône de débris aussi haut que notre mont Blanc (4804 mètres); — 2° les groupes des *Kouriles* et du *Japon*, où le plus grand volcan est le *Fousi-Yama*, dans l'île japonaise de Nippon; — 3° les volcans de *Formose*.

En outre, l'Arménie à l'ouest renferme plusieurs cratères importants.

Relief. — Montagnes. Plateaux et plaines. — Le trait principal du relief de l'asie est l'énorme amoncellement de hauteurs de sa partie centrale; là sont les plus hautes montagnes et les plus hauts plateaux du monde. Au sud, à l'est et à l'ouest, cette masse montagneuse a des ramifications. Enfin au nord s'étend la plaine de Sibérie, qui va s'amincissant de l'ouest à l'est, et qui se confond au sud-ouest avec la dépression du Touran. Si le niveau de la mer s'élevait de 300 mètres, l'océan Glacial communiquerait avec le lac d'Aral et la Caspienne,

Le grand massif central de l'Asie, appelé souvent Asie centrale ou Haute-Asie, se compose de hauts plateaux et de chaînes montagneuses qui les bordent et les traversent.

Du plateau de *Pamir*, appelé par les Hindous « toit du monde », et qui est le centre du système montagneux d'Asie, se détachent vers l'est trois chaînes :

1° Les monts *Himalayas*, renfermant les plus hauts sommets du monde (le Gaurisankar, 8840 mètres), décrivent un arc de cercle depuis le massif du *Karakoroum* qui les rattache au plateau de Pamir, jusqu'au nord de la péninsule d'Indo-Chine et au cours du Brahmapoutra. Les Himalayas ne sont pas une seule chaîne, mais une série de gradins qui s'élèvent du sud au nord, de l'Inde au Thibet.

2° Les monts *Thian-Chan* se dirigent à partir du plateau de Pamir vers le nord-est; plus ils s'avancent dans cette direction, plus ils comptent de ramifications et de chaînons secondaires.

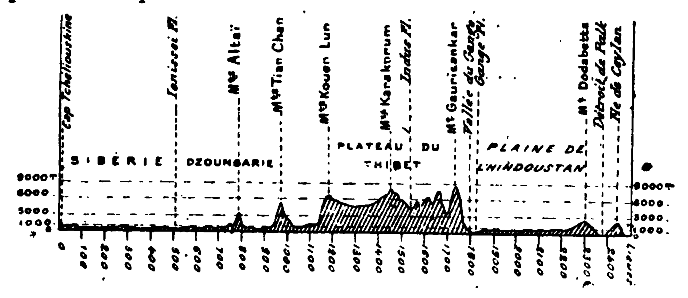


Fig. 8. — Profil du continent asiatique du nord au sud.

Plusieurs de ces sommets atteignent la hauteur de 7000 mètres. Ils se continuent par l'*Altaï*.

3° Mais la vraie cordillère de l'Asie est la chaîne du *Kouen-lun*, qui, au dire des explorateurs qui ont récemment visité ces régions, se prolongerait par des ramifications depuis le Pamir jus-

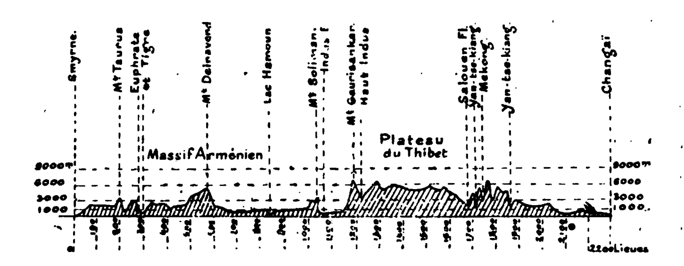


Fig. 9. — Profil du continent asiatique de l'ouest à l'est.

qu'aux extrémités de l'empire chinois. C'est comme un coin enfoncé dans la masse centrale du Pamir entre l'Himalaya et le Thian-Chan. Le Kouen-lun renferme des sommets un peu moins élevés que ceux de l'Himalaya, mais atteint une hauteur moyenne plus considérable.

Entre l'Himalaya et le Kouen-lun s'étend le haut *plateau du Thibet*; entre le Kouen-lun et le Thian-Chan est le *plateau de Mongolie* ou de *Gobi*. Enfin le *Pamir*, qui fait la liaison de toutes ces

hauteurs, est le plus haut plateau du monde (4 000 mètres de hauteur moyenne) avec celui de Bolivie en Amérique.

A l'ouest de ce nœud du Pamir, le vaste *plateau de l'Iran*, couvrant la Perse, l'Afghanistan et le Béloutchistan, et sillonné de chaînes de montagnes dirigées du nord-ouest au sud-est, continue le système montagneux de l'Asie. Il est lui-même rattaché ensuite au plateau de l'Asie Mineure par les montagnes d'Arménie.

Ainsi, en Asie comme en Europe, un immense soulèvement montagneux s'est produit de l'est à l'ouest, et les montagnes forment une ligne sensiblement parallèle à l'équateur.

A ce système principal des montagnes d'Asie s'en rattachent quelques autres d'une importance secondaire :

Au nord-ouest, la haute barrière du *Caucase* borde le plateau d'Arménie, et confine vers le nord à la région des steppes; c'est une montagne aussi européenne qu'asiatique. La barrière beaucoup moins haute et fréquemment interrompue des *monts Ourals* a longtemps été considérée comme la séparation de l'Europe et de l'Asie.

Au sud de l'Asie, les péninsules d'Arabie et de l'Inde sont couvertes de plateaux comme l'Espagne et l'Italie. Enfin, des chaînes de montagnes, courant du nord au sud, traversent l'Indo-Chine, la presqu'île de Malacca, et ont leur prolongement jusque dans les îles de la Sonde.

La *plaine de Sibérie* s'étend au nord de l'Asie montagneuse; fertile et favorable à l'agriculture dans sa partie méridionale, elle se termine au nord par d'immenses *toundras* ou steppes marécageuses.

Climat. — L'Asie, bien que située en grande partie dans la zone tempérée, doit à ses formes massives, aux inégalités de son relief, à l'éloignement de la mer, d'avoir un climat continental par excellence. En hiver, la Sibérie orientale a des froids de 24 degrés au-dessous de la température normale ; en été, le Turkestan a des chaleurs de 8 degrés au-dessus. Pendant cette saison, les plateaux de l'Asie centrale, les campagnes de l'Hindoustan et du Touran, plus échauffés que la mer, agissent comme foyers d'appel. On distingue alors en Asie trois zones de basses pressions : Turkestan oriental et désert de Gobi — plaine de l'Indus — dépression aralo-caspienne. En hiver, au contraire, la surface marine se refroidissant plus lentement que les terres, devient pour les airs un centre d'attraction.

Les vents soufflent du nord et du nord-est dans l'Asie septentrionale, où ils apportent peu d'humidité, à cause du faible relief, insuffisant à produire la condensation. Dans l'Asie occidentale, les vents dominants du sud-ouest, c'est-à-dire du Sahara, sont entièrement secs. Au contraire, au sud et au sud-est, dans l'Inde et dans la Chine méridionale, la mousson indienne se refroidit au contact des hautes montagnes et dépose sur leurs pentes d'abondantes pluies.

Entre la région septentrionale, relativement peu arrosée, et les péninsules du sud, merveilleusement fécondées par les moussons, s'interpose la zone des pays sans eau. Les déserts de la Mongolie, du Thibet, de l'Iran et de l'Arabie continuent la zone africaine du Sahara.

Versants. Fleuves et lacs. — La ligne de partage des eaux est assez nettement marquée en Asie par la série des hauts plateaux privés d'humidité qui s'interposent entre le nord et le sud; ce ne sont point les monts Himalayas, mais le Kouen-lun qui sépare les deux versants et forme une cordillère.

Les fleuves qui se jettent dans l'océan Glacial reçoivent leurs eaux des montagnes du Thian-Chan et de leurs ramifications qui se prolongent jusqu'au nord-est de l'Asie et ne forment point une arête continue. Ceux qui ont leurs embouchures dans le Grand Océan et dans l'océan Indien viennent du Kouen-lun. Enfin, dans l'extrême occident de l'Asie, les cours d'eau du golfe Persique et de la mer Noire ont un régime particulier :

1° Dans l'océan Glacial arctique se jettent l'*Obi*, l'*Iénisséi* et la *Léna*, venant des massifs du Thian-Chan et de ceux qui les continuent dans la direction du nord-est. Ces grands fleuves de 4 à 5 000 kilomètres de longueur ont la majeure partie de leur cours en plaine. Leurs embouchures sont libres pendant plusieurs mois de l'année, grâce à l'influence des courants chauds venus de l'Atlantique qui pénètrent dans l'océan Glacial jusque sur les côtes de Sibérie. Fleuves de plaines, c'est-à-dire abondants et peu rapides, ils se prêtent merveilleusement à la navigation. Le long de leur cours se sont établies les grandes villes sibériennes.

2° Dans le Grand Océan débouche : le fleuve *Amour*, qui traverse une riche région, et forme sur une partie de son cours la frontière entre l'empire de Chine et la Sibérie. La Chine possède sur le même versant un couple de grands fleuves voisins par

leurs embouchures, le *Hoang-Ho* ou ***Fleuve Jaune***, et le ***Yang-tsé-Kiang*** ou ***Fleuve Bleu***, dont les grandes plaines alluviales ont été le centre de la civilisation chinoise.

3° La mer de Chine et le golfe du Bengale reçoivent chacun une partie des fleuves de la péninsule d'Indo-Chine : le ***Song-Koï*** ou ***Fleuve Rouge***, route commerciale de la Chine au Tonkin, le ***Mékong***, dont le cours inférieur traverse la colonie française de Cochinchine, puis, sur le golfe du Bengale, l'***Iraouaddy***, grande artère commerciale de la Birmanie anglaise.

4° Les glaciers de l'Himalaya nourrissent trois grands fleuves : le ***Brahmapoutra***, le ***Gange*** et l'***Indus***. Les deux premiers sont accouplés vers leurs embouchures comme les deux grands fleuves de Chine.

5° C'est encore un couple de fleuves, l'***Euphrate*** et le ***Tigre***, qui apportent leurs eaux au golfe Persique, issus du plateau d'Arménie et traversant la plaine de Mésopotamie.

6° La mer intérieure d'Aral reçoit le ***Syr-Daria et l'Amou-Daria***.

Les lacs de l'Asie sont très nombreux; on doit en distinguer deux espèces. Les uns, et la plupart présentent ce caractère, sont sans écoulement, et se trouvent placés soit sur les hauts plateaux, soit dans les steppes; d'autres, comme le lac ***Baïkal***, sont les réservoirs où les fleuves empruntent leurs eaux; du lac Baïkal sort l'une des branches de l'Iénisséi.

Races de l'Asie. — Les régions du sud-ouest de l'Asie sont peuplées par différents rameaux de la RACE BLANCHE.

La grande presqu'île de l'Hindoustan est habitée par une énorme agglomération de peuples indo-européens désignés sous le nom général de ***Hindous***. Les ***Afghans***, les ***Béloutchis***, les ***Persans*** et les ***tribus du Caucase*** se rattachent à la même famille.

Il faut y ajouter les ***Arabes***, occupant la grande péninsule à laquelle ils ont donné leur nom.

Mais la plus grande partie des 800 millions d'individus qui vivent en Asie est composée de différentes branches de la RACE JAUNE. Ce sont, à l'est, les ***Japonais***, les ***Chinois***, les ***Mongols*** et les ***Thibétains***; au sud, dans la péninsule d'Indo-Chine, les ***Birmans***, les ***Annamites*** et les ***Siamois***; à l'ouest, les peuplades du ***Turkestan*** ou peuplades touraniennes, et les ***Turcs*** ou Ottomans fixés en Asie Mineure et en Syrie.

Beaucoup moins nombreux sont les *Malais* dans la presqu'île de Malacca, les *Samoïèdes*, de race boréale, dans l'extrême nord de la Sibérie.

Parmi les Européens qui ont colonisé l'Asie, les Russes seuls s'y sont établis en grand nombre ; après eux les Anglais et les Français forment les groupes les plus considérables.

Productions naturelles. — L'Asie renferme de grandes richesses minérales. La *houille* est répandue en gisements énormes dans trois provinces de la Chine, le Chan-Si au nord, le Zé-Tchouen et le Hou-Nan au sud, mais peu exploités dans l'île de Yeso et au Tonkin. Les mines de *fer* se rencontrent dans les mêmes régions de la Chine, l'*étain* à Malacca. La Sibérie produit de l'*or* et de l'*argent*.

La végétation est inégalement répartie en Asie. Au nord, les contrées de la Sibérie où l'agriculture pourrait prospérer ne sont pas encore peuplées d'un nombre suffisant de colons. La haute Asie du centre est peu habitable et stérile. Toute la force de production est concentrée dans l'Asie méridionale et orientale, qu'arrosent les pluies de moussons ; on y trouve les cultures les plus variées.

Parmi les céréales, le *riz* tient la première place. La province du Bengale, sur le cours inférieur du Gange, la Birmanie britannique, la Cochinchine française, la Chine méridionale, le Japon, en produisent une quantité considérable. Le *blé* des terres septentrionales de la vallée du Gange est exporté en Europe par Calcutta.

L'arbre à *thé* croît dans les provinces du nord de la Chine, au Japon, et dans quelques parties de l'Hindoustan ; le thé est un des objets principaux du commerce de l'Europe avec l'Asie orientale.

Les Anglais exportent presque exclusivement en Chine, de leur colonie d'Hindoustan, l'*opium*, narcotique favori des Asiatiques. Le comptoir de Hong-Kong est le centre de ce commerce.

Enfin la province de Bérar, dans l'Hindoustan, produit beaucoup de *coton*.

Les forêts de l'Inde et de l'Indo-Chine fournissent le *bois de teck*, recherché pour la construction, l'*ébène* et le *santal* ; de l'Asie méridionale vient le *bambou*.

Dans l'Asie tropicale, et en particulier dans l'Hindoustan, se rencontrent l'*éléphant*, qu'on dresse, et le *tigre royal*, terrible carnassier dont le gouvernement anglais encourage la destruction.

Les contrées tempérées de l'Asie occidentale, l'Asie Mineure, l'Arménie se servent du *chameau* pour le transport des marchandises par caravanes; cet animal est moins employé dans l'Asie centrale et orientale. Le *cheval* rend les mêmes services en Perse, en Arabie, en Syrie et dans le Turkestan. Les *bœufs* sont élevés comme animaux de trait dans l'Hindoustan et dans l'Indo-Chine. Enfin les hautes vallées de l'Himalaya nourrissent les

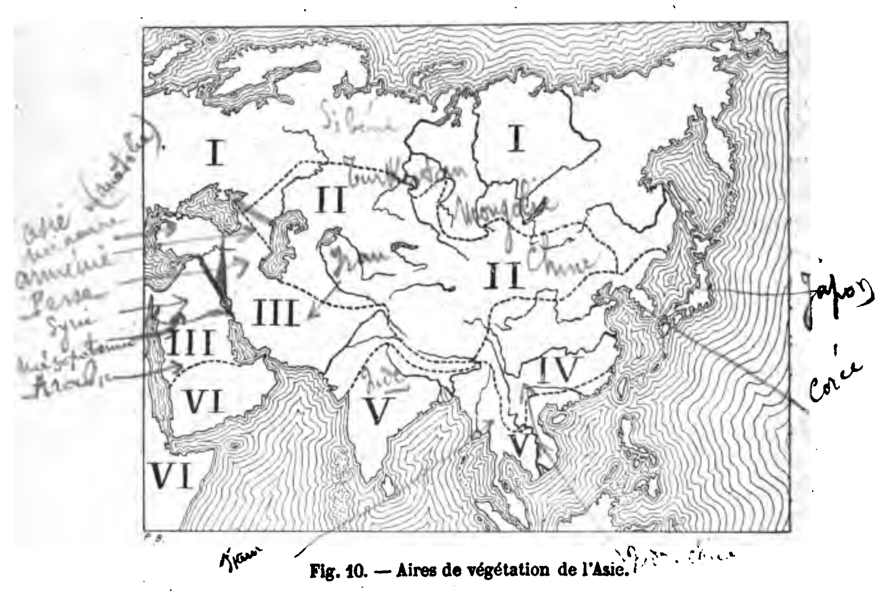


Fig. 10. — Aires de végétation de l'Asie.

I. Plaine septentrionale : région des forêts et des animaux à fourrure.
II. Asie centrale : steppes et déserts; — chèvres et moutons nomades.
III. Asie méditerranéenne : fruits, céréales, coton, indigo; — chameau.
IV. Chine centrale et méridionale : culture du thé et du mûrier.
V. Asie des moussons, région agricole par excellence : riz, céréales, opium; — éléphants, rhinocéros, tigres.
VI. Région africaine : dattes et café.

chèvres, dites du *Thibet*, dont les poils donnent les fameuses étoffes de cachemire.

Un seul petit animal, le *ver à soie*, mérite d'être cité à part dans l'énumération des richesses de l'Asie. On sait combien nos industriels recherchent les soies de la Chine et du Japon.

Commerce. Principales routes de terre et lignes de navigation. — Les régions les plus commerçantes comme les plus fertiles et les plus industrielles de l'Asie sont les deux pé-

ninsules d'*Hindoustan* et d'*Indo-Chine*, la *Chine proprement dite* et le *Japon*.

L'Hindoustan est déjà sillonné de chemins de fer qui rejoignent la vallée du Gange à celle de l'Indus et relient les principaux ports de commerce de la péninsule. La Chine possède un réseau de canaux et de routes; une première voie ferrée, construite à grands frais, a été détruite par ordre de l'empereur. Quant à l'Indo-Chine, ses fleuves sont d'une navigation difficile, sauf le fleuve Rouge, au Tónkin, qui permettra à la France de faire pénétrer son commerce jusqu'au cœur de la Chine.

L'Europe recevait autrefois, par des caravanes qui traversaient l'Asie, les riches produits de la Chine, du Japon et de l'Inde. Mais depuis qu'un Français, M. de Lesseps, a percé le canal de Suez, les navires ne sont plus contraints de faire le tour de l'Afrique pour gagner l'Asie orientale. Aussi la plus grande partie du commerce de l'Asie avec l'Europe se fait-elle par voie de mer : des services réguliers de navires à vapeur apportent le coton, le blé, le riz de l'Hindoustan, le riz, les épices, le cuivre de l'Indo-Chine, le thé, les soies de la Chine et du Japon. Ces relations sont facilitées par l'établissement de deux lignes télégraphiques entre l'Europe et l'Asie, l'une traversant tout le continent au nord par la Sibérie, pour aboutir au Japon et à la Chine, l'autre sous-marine desservant Aden, l'Inde anglaise, et par Singapour se prolongeant aussi jusqu'à l'extrémité de l'Asie orientale.

L'Angleterre fait la plus grande partie du commerce de ces régions, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses colonies de l'Inde. Elle a aussi la prépondérance dans les ports de l'Asie occidentale, sur les côtes d'Asie Mineure et de Syrie.

Viennent ensuite la France, puis l'Amérique, dont les navires traversent le Pacifique pour aborder au Japon et en Chine, enfin l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Les ports de ces pays qui font le plus grand commerce avec l'Asie sont : Marseille, San Francisco, Hambourg, Gênes et Trieste. Sauf, bien entendu, l'Amérique, les itinéraires de tous les services de paquebots sont à peu près les mêmes.

Les États et les colonies de l'Asie. Rapport de la géographie physique avec la formation territoriale des États. — Rappelons tout d'abord qu'on ne doit pas considérer l'Asie, plus que l'Afrique et l'Europe, comme un monde séparé.

Quoique distincte, par sa structure, des deux autres parties de l'ancien continent, elle est en relations étroites avec elles sur plusieurs points. Les plateaux asiatiques, Arabie, Iran, continuent la zone des plateaux sahariens de l'Afrique; la plaine sibérienne rappelle exactement la plaine russe; la dépression caspienne est une région sans limites qui permettent de la répartir entre l'Europe et l'Asie. L'Asie Mineure offre, dans sa partie occidentale, bien des traits de ressemblance avec le littoral de la péninsule des Balkans, qui lui fait face, et l'Archipel est une zone de transition.

Aussi tous ces pays de l'Asie *occidentale* étaient-ils prédestinés à vivre en commun avec les contrées de l'Europe et de l'Afrique; l'histoire et la civilisation s'y sont développées, sans tenir compte, des divisions arbitraires que la coutume a introduites en géographie. Arabes, Turcs, Russes ont étendu leurs conquêtes, propagé leur domination d'une partie du monde à l'autre. Dans l'antiquité, les Perses ont pu former un empire qui, ayant son centre sur le plateau de l'Iran, compta des sujets en Europe et en Afrique. Aujourd'hui l'Asie occidentale est aux mains d'États mixtes; l'empire turc y compte la majeure partie de ses provinces (Anatolie, Arménie turque, Syrie et Mésopotamie, 1 800 000 kilomètres carrés, 16 millions d'habitants); l'empire russe détient les dépressions et les plaines (Sibérie, Turkestan, territoire transcaspien, 15 079 000 kilomètres carrés, 9 775 000 habitants). Enfin quelques États indépendants auxquels la décadence de la Turquie a permis de se reformer, subsistent en Arabie. Les États du plateau de l'Iran n'ont plus qu'une indépendance nominale. L'Afghanistan et le Béloutchistan, ce dernier surtout, sont placés sous l'influence anglaise.

Au *centre*, l'énorme soulèvement des Pamirs et du plateau thibétain forme comme une zone neutre et une large bande de séparation entre les différentes contrées de l'Asie. Il coupe le monde indien du monde chinois, s'interpose entre les péninsules du sud, Inde, Indo-Chine, et les régions sibériennes, entre l'Asie occidentale et l'Asie orientale. C'est ce qui explique comment les différentes régions naturelles du continent asiatique ont pu avoir des destinées indépendantes, des histoires distinctes. Des peuples nombreux et puissants, comme les Indo-Chinois, les Hindous, ont pu, pour cette même raison, rester sous la dépendance de métropoles européennes. Aucune solidarité n'unis-

sait ces peuples, comme il arriva en Europe à l'époque des croisades; communiquant difficilement entre eux, ils ne pouvaient guère avoir d'intérêts communs.

L'Asie *péninsulaire*, composée de l'Inde et de l'Indo-Chine, forme une de ces régions naturelles. Elle est aujourd'hui presque entière sous la domination des grandes nations maritimes de l'Europe (empire colonial anglais de l'Inde et de l'Indo-Chine, 4 200 000 kilomètres carrés, 280 000 000 d'habitants; — empire colonial français, 520 000 kilomètres carrés, 20 000 000 d'habitants). Cependant l'Inde a toujours été en relations avec les pays de plateaux qui la bornent à l'ouest : ses communications avec le monde indo-chinois ont été plus rares et plus difficiles jusqu'à notre siècle, où l'art de l'homme sait vaincre les obstacles naturels : dès lors une certaine solidarité s'est établie entre l'Inde et les pays birmans. Mais la mer a toujours été le chemin le plus fréquenté des conquérants et des commerçants des contrées voisines ou même lointaines vers l'Inde, des Arabes, des Français, des Anglais. L'Indo-Chine reçut aussi par mer les peuples qui l'ont initiée à la civilisation : cependant, comme son nom l'indique, elle est ouverte à l'influence de deux grands peuples voisins du continent, des Chinois et des Indiens. La France et l'Angleterre s'y disputent la prépondérance, et l'y disputent aux Chinois sur les confins septentrionaux.

Par l'Indo-Chine l'Asie confine au monde insulaire de la Malaisie ou Insulinde, qui est en réalité une dépendance de l'ancien continent, au même titre que les archipels de l'Asie orientale.

L'Asie *orientale* forme aussi une région d'un caractère tout particulier. Là, loin de l'atteinte du monde européen, se sont développés de puissants États, indépendants jusqu'aux excès de l'isolement, se condamnant longtemps à la reclusion politique, fiers de leur antique civilisation. Mais la Chine a dû entrer en communication avec trois peuples européens, avec les Russes de Sibérie par la Mandchourie et la Mongolie orientale, avec les Français par ses provinces limitrophes de l'Indo-Chine, avec les Anglo-Indiens par le Thibet méridional. Les Japonais, souples et hardis comme tous les peuples insulaires, sont au contraire devenus les disciples de l'Europe, pour mieux éviter de devenir ses sujets. L'Asie orientale a seule échappé à la domination européenne; ses habitants ont de plus étendu leur empire sur la

zone des grands plateaux du centre de l'Asie. Mais l'arrivée des colons russes sur le littoral du Pacifique leur présage moins de facilité pour maintenir désormais leur isolement traditionnel et peut-être leur indépendance politique. Ils seront pris de plus en plus entre deux Europes, l'ancienne venant de l'ouest par terre et par l'océan Indien, la nouvelle qui, après avoir transformé l'Amérique du Nord, jouera son rôle dans le Pacifique comme dans l'Atlantique.

Bibliographie.

Charton. *Voyageurs anciens et modernes*. Paris, 1867, 4 vol. in-8.
Girard de Rialle. *Les peuples de l'Asie et de l'Europe*. Paris, 1884, in-32.
Humboldt (de). *Géologie et climatologie asiatiques*. Paris, 1851, 2 vol.
Lanier. *Lectures géographiques*. Asie, Paris, 1889, 1er vol.
Marga. *Géographie militaire*. Paris, in-8, t. III.
Raffy. *Lectures géographiques*. Paris, 1 vol. in-8.
Reclus (Élisée). *Géographie universelle*, t. VI.
Reclus (Onésime). *La Terre à vol d'oiseau*.
Ritter. *Die Erdkunde von Asien*, in-8. Berlin, 8 vol.
Vivien de Saint-Martin. *Dictionnaire géographique*. Paris, 1879-1887, 3 vol.
Vogel. *Le Monde terrestre*, t. III, 2e partie.

CHAPITRE II

SIBÉRIE

La Sibérie, qui occupe toute l'Asie septentrionale, a une superficie supérieure à celle de l'Europe ; elle représente plus du double de la Russie, dont elle dépend politiquement (12 millions et demi de kilomètres carrés). — Elle est située presque tout entière au delà du 50e degré de latitude nord qui traverse la moyenne Allemagne près de Prague et la Russie près de Kiev. Les pointes septentrionales s'avancent jusqu'à 300 lieues du pôle.

Relief — Considérée dans son ensemble et relativement aux terres élevées de l'Asie Centrale, la Sibérie est un pays de plaines ; mais ce terme ne convient proprement qu'à la partie *occidentale*, au bassin de l'Obi et du Tobol. Celle-ci est le simple prolongement de la basse Europe, dont la sépare le soulèvement de l'Oural, et

de la dépression aralo-caspienne à laquelle elle confine par le renflement des steppes khirgizes.

A l'est de l'Iénisséi, le sol se relève en collines et en plaines accidentées, semées de cailloux.

La Sibérie *centrale*, entre l'Iénisséi et la Léna, forme un plateau montueux. A l'est de la Léna, la région *orientale*, mal connue, et qui va se rétrécissant de plus en plus, est montagneuse, surtout dans le voisinage de la côte.

Le relief de la Sibérie entière est donc un plan incliné du sud-est au nord-ouest.

La Sibérie *méridionale*, depuis la trouée des portes mongoles au sud-ouest jusqu'aux rivages du Grand Océan, est couverte par une série de hauteurs formant le faîte de partage entre le versant de la mer Glaciale, les bassins fermés de la Mongolie et le domaine de la mer d'Okhotsk. Ce long soulèvement se compose de massifs, de chaînes et de plateaux coupés par les nombreuses brèches des rivières sibériennes.

Du côté de l'ouest, au-dessus des steppes khirgizes, s'élève d'abord le *Tarbagataï*, séparé du MASSIF ALTAÏQUE par la dépression du Saisan-Nor et de l'Irtich supérieur. Ce dernier système présente le type fréquent en Asie de montagnes à ramifications parallèles; celles qui se prolongent au sud-est vers la Mongolie sont inexplorées. En général, l'aspect de l'Altaï est celui d'une Ardenne grandiose, avec ses longues croupes arrondies, ses plateaux de schiste argileux, coupés de marécages et de fondrières, d'une altitude moyenne de 1 200 à 1 500 mètres. Le massif principal, aux sources de l'Obi, s'élève à 3 350 mètres dans la *Bélouka*.

La vallée de l'Iénisséi sépare l'Altaï d'un système montagneux qui le continue à l'est : ce sont les monts SAJAN, où apparaissent les roches ignées et les courants de lave. Là se trouve la plus haute cime de la Sibérie méridionale, le *Mounko-Sardik* (3 474 mètres).

La Transbaïkalie est une succession de larges plateaux montueux, plateau de *Vitim*, steppes de la *Daourie*, plateau d'*Aldan* (900 mètres), dominés au sud par la chaîne des monts *Iablonoï* (2 000 à 2 500 mètres), puis par celle des *Stanovoï* dont l'altitude décroît vers l'est (1 000 à 1 400 mètres). Ces dernières commencent au nord de l'Amour et se déploient en deux arcs dont la convexité est tournée vers la mer d'Okhotsk.

Les monts de la péninsule du *Kamtchatka* semblent appartenir à un autre système et se rattachent au soulèvement de la ceinture insulaire de l'Asie orientale. On y compte une quarantaine de sommets d'origine volcanique. Le *Klioutchef*, qui se dresse au bord de la mer, à l'altitude du mont Blanc (4 800 mètres), offre la plus prodigieuse accumulation de matières volcaniques connue sur le globe.

Climat. — Largement ouverte au nord sur la mer Glaciale, fermée, au sud, de l'Asie Centrale, baignée à l'est par des mers que délaissent les courants chauds du Pacifique, la Sibérie a un climat essentiellement continental, excessif, et surtout des froids intenses.

En hiver, la Sibérie *occidentale* participe au régime des vents océaniques de l'Europe qui soufflent du sud-ouest. Elle sert aussi de déversoir aux couches d'air amassées dans la Mongolie occidentale et qui pénètrent par la brèche du haut Irtich. Mais. grâce à l'absence de relief, ces masses aériennes s'écoulent librement au nord, au sud et au sud-ouest. Il en est autrement dans la Sibérie *orientale*, où l'air, retardé par les aspérités du sol, s'accumule. La pression barométrique est en moyenne de 774 millimètres, c'est-à-dire de 20 ou 25 de plus que dans l'Europe occidentale. On a même constaté à Nertchinsk l'extrême de 796 millimètres. A cette pression s'ajoutent la sérénité du ciel et l'absence de vent, conditions qui déterminent les très grands froids. C'est dans la dépression entre Yakoutsk et l'embouchure de la Léna qu'oscille le pôle du froid. Pendant des mois le thermomètre se maintient à — 30°; il descend à — 50° et même — 62°. Il a atteint — 68° à Verkoyansk.

L'air froid descendant, tandis que l'air chaud rayonne, il en résulte que les vallées sont plus froides que les montagnes. A la hauteur de 1 000 à 1 500 mètres, l'air plus dilaté s'épanche vers le Pacifique et la Chine septentrionale, donnant naissance aux vents de la mousson d'hiver dans ces régions. Il est à remarquer que dans les toundras, l'hiver est moins froid, à cause de l'agitation de l'air qui déplace les couches les plus froides.

En été, la pression diminue dans la Sibérie *orientale*, comme sur tout le continent. La moyenne estivale descend à 754 millimètres. Le pôle du froid devient alors un foyer d'appel; l'air venant du Pacifique afflue : c'est la saison des nuages et des pluies. Le thermomètre monte en juillet, à Yakoutsk, jusqu'à 40 degrés

au-dessus de zéro, ce qui fait un écart de près de 100 degrés entre les températures extrêmes d'hiver et d'été. Pendant cette saison, la Sibérie *occidentale* a un régime climatérique plus variable. Les moussons ne s'y font pas sentir. La pression est plus basse encore qu'à l'est, à cause des forêts, qui empêchent la dilatation de l'air, et du voisinage des steppes, où se trouve alors le centre des plus basses pressions de la plaine septentrionale.

L'année sibérienne se partage donc entre deux saisons extrêmes qui se succèdent presque sans transition et sont d'inégale durée. Dès le mois de juillet la neige se montre, et dès le milieu d'août les feuilles commencent à tomber. La découverte d'ossements de mammouths, de rhinocéros et d'autres espèces animales disparues, atteste que le climat de la Sibérie n'a pas toujours été aussi froid. L'abaissement de la température s'est fait sentir par le nord, sous l'influence des glaces polaires et, par le sud, en raison des neiges accumulées sur les montagnes ; il a dû se produire subitement, car on a retrouvé des cadavres entiers de mammouths enfouis dans les toundras dont la chair a pu être dévorée par les chiens.

La Sibérie doit l'abondance de ses pluies à la mousson d'été. En hiver, les vents dominants de la Sibérie orientale sont des vents du nord-ouest. Soufflant vers les régions plus chaudes et plus basses du Pacifique, ils s'éloignent du point de condensation. Dans la Transbaïkalie, des hivers entiers se passent sans neige et fréquemment l'emploi des traîneaux est impossible. Au contraire, les moussons d'été, venues de la mer, se refroidissent à la rencontre des hautes terres et fournissent beaucoup d'humidité. La Sibérie orientale est donc favorisée pendant cette saison. La pluie tombe quelquefois pendant quarante-cinq jours consécutifs dans le bassin de l'Oussouri. La moyenne annuelle est de 37 centimètres à Vladivostock, de 39 à Nertchinsk, de 14 à Irkoutsk.

Hydrographie. — La Sibérie est arrosée par les fleuves les plus longs et les plus puissants de l'Asie, après ceux de la Chine.

Ob ou Obi (longueur du cours, 4 350 kilomètres, superficie du territoire drainé, 3 millions et demi de kilomètres carrés). La branche maîtresse est l'*Irtich*, issu de la dépression comprise entre l'Altaï et le Tarbagataï. C'est d'abord l'*Irtich noir* qui se déverse dans le *Saisan-nor* (3 fois le lac Léman). Il en ressort sous

le nom d'*Irtich blanc*, parcourt la steppe de Baraba, puis s'unit à l'*Ichim* et au *Tobol*, ce dernier descendu des pentes ouraliennes. L'*Obi* proprement dit est formé de deux rivières nées dans les glaciers de l'Altaï. A Barnaoul il n'est déjà plus qu'à 100 mètres d'altitude. Il s'engage alors dans les steppes, et décrit une grande course vers le nord-ouest à la rencontre de l'Irtich dont il continue la direction. Sa largeur moyenne est de 800 mètres. Il se jette dans la mer par un estuaire long de 800 kilomètres et large de 50.

Iénisséi (environ 4 300 kilomètres de long). Il est originaire des montagnes de Sajan et de la chaîne du *Tannou-ola*, qui leur correspond au sud. Il s'échappe de la région montagneuse par des cluses profondes qui le rétrécissent jusqu'à 30 mètres de largeur. Mais, à Krasnoïarsk, à 2 000 kilomètres de la mer, il n'est plus qu'à 160 mètres d'altitude, et, à Yénisséisk, à 63 mètres seulement. Son principal affluent, à droite, la *Tongouska* supérieure, suite de l'*Angara*, lui amène les eaux du lac *Baïkal*. Ce lac, long de 600 kilomètres, large de 100, d'une superficie de plus de 30 000 kilomètres carrés, est une véritable mer intérieure, encadrée de montagnes alpestres. Il est alimenté surtout par la *Selenga*, venue d'un plateau lacustre de la Mongolie et qui peut être considérée comme la source la plus lointaine de l'Iénisséi. Ce fleuve finit dans une embouchure qui est un véritable fiord, large de 60 kilomètres dans la partie centrale et de 20 à l'entrée. Les eaux marines remontent jusqu'à 500 kilomètres.

Léna (longueur 4 830 kilomètres, étendue du bassin 2 500 000 kilomètres carrés). A la différence des fleuves précédents, la Léna commence sur le versant nord des montagnes de la Sibérie méridionale. Les sources se trouvent à 30 kilomètres seulement du lac Baïkal, à l'altitude de 1000 mètres environ. Elle traverse des assises de grès rouge découpées en falaises, hautes de 100 mètres et, à 160 kilomètres de son origine, devient déjà navigable. Elle décrit une courbe vers le nord-est entre les hautes terres de la Sibérie centrale à gauche et les murailles de grès des plateaux de Vitim et d'Aldan, à droite. Les affluents venus de ce côté, drainant une région abondamment arrosée, lui apportent un fort contingent d'eau. Au confluent du Vitim, la largeur de la Léna est de 600 mètres. A partir de Yakoutsk, le fleuve se rejette au nord-ouest et se termine par un delta de

20 000 kilomètres carrés. L'ensemble des voies navigables du bassin forme une ligne d'eau de 10 000 kilomètres.

Le caractère commun à ces trois fleuves est qu'ils ont la plus grande partie de leur cours en plaine. Tous trois parcourent, avec une direction sensiblement parallèle, le versant septentrional qui s'infléchit vers la mer Glaciale. Grâce à l'horizontalité du sol, leurs réseaux fluviaux communiquent facilement par des canaux et des portages. Le débit moyen de chaque fleuve est de 10 000 mètres cubes à la seconde, soit environ 4 fois le Rhin. Les eaux s'étalent librement et, en temps de crue, débordent sur des kilomètres de largeur. On a constaté que ces fleuves se déplacent sans cesse à droite, où la rive est presque toujours plus élevée qu'à gauche. Beaucoup de villes ont dû être partiellement reconstruites,

Amour. — Le bassin de l'*Amour* (4 fois grand comme la France) est tout entier contenu dans la région montagneuse de la Sibérie orientale qui est en même temps la partie la mieux arrosée.

L'Amour (environ 5 000 kilomètres de long) est un fleuve briseur d'obstacles. Il doit son origine à deux grandes rivières, la *Chilka* et l'*Argoun*, prolongement du *Keroulen*, qui se développent sur le plateau mongol à la base méridionale des monts Iablonoï. L'Amour perce par une succession de défilés la chaîne orientale du plateau ou *Chingan* et descend vers le sud-est en une plaine que limite à l'orient la rangée du petit Chingan ou *Altin-Khan*. Il se fraye là un passage étroit, long de 130 kilomètres, puis, ayant reçu à droite le *Soungari* et l'*Oussouri*, il s'épanche au nord dans une plaine basse, bornée à droite par la chaîne littorale du *Sikota-Alin*. L'Amour franchit cette dernière barrière et va finir dans l'océan Pacifique, en face des rivages septentrionaux de l'île Saghalien.

L'océan Pacifique reçoit encore l'*Anadir* (240 kilom.). C'est un fleuve au cours lent, embarrassé d'îlots et de bancs de sable; il est extrêmement poissonneux.

Les fleuves sibériens, coulant lentement dans de larges lits, sont très favorables à la navigation. Aussi sont-ils sillonnés, en été, par des flottilles de navires à vapeur, comme la Volga, leur sœur de la plate Russie. En cette saison, leurs embouchures sont libres, grâce aux courants chauds venus de l'Atlantique. Mais l'été dure peu. L'Amour n'est navigable que pendant

quatre mois, la Léna pendant deux mois seulement. Les fleuves gèlent sur 1 mètre à 2 m. 40 de profondeur. Le gel commence par la surface, qui se soulève en forme de voûte, sous l'effort des sources demeurées liquides. L'eau solidifiée finit par s'accumuler à une hauteur de plusieurs mètres. Quand survient la débâcle, c'est par l'amont que les fleuves sibériens recommencent à couler, à cause de l'orientation du sud au nord. Les glaces amoncelées forment des amas qui ont quelquefois près de 100 mètres de long sur 20 de large et 3 mètres d'épaisseur. Ces banquises labourent le sol et y creusent de profonds sillons. Les fleuves sibériens détruisent ainsi leurs rives et entraînent à la mer jusqu'à des lambeaux de forêts.

Côtes. — La connaissance complète des rivages sibériens date du voyage de Nordenskiöld en 1878-1879. Les côtes de l'océan Glacial arctique, situées sous une très haute latitude, sont inhospitalières pendant la plus grande partie de l'année. Leurs articulations sont d'ailleurs très médiocres; les contours en sont arrondis; les caps comme le *Tcheliouskine*, peu saillants en général, les golfes mal ramifiés, sauf les estuaires fluviaux tels que ceux de l'Obi et de l'Iénisséi. Les îles, comme la *Nouvelle Sibérie* et la *terre de Wrangel* ne corrigent en rien cette pauvreté des découpures du littoral.

La côte du Pacifique où sévit le climat continental est aussi bloquée par les glaces pendant les mois d'hiver, et le port de Vladivostock, citadelle navale des Russes, devra être remplacé et complété un jour ou l'autre par une station plus méridionale et mieux accessible.

Presque parallèlement à la rangée littorale du Sikota-Alin et séparée du continent par le détroit peu profond de Tartarie, recouvert chaque hiver de glace, s'allonge la grande île *Saghalien* ou *Sakhalin* (63 000 kilomètres carrés). La population n'est que de 15 000 habitants.

La côte sibérienne est en voie de soulèvement. On a retrouvé des coquilles arctiques incorporées à la vase qui occupe le fond des toundras. Sur certains points, l'émersion du rivage a soulevé, jusqu'à plus de 100 mètres d'altitude, les amas de bois charriés par les fleuves et qui garnissent les côtes de la mer glaciale d'une frange noire. Ces amas de bois qu'on rencontre aussi bien avant dans l'intérieur sont désignés sous le nom de « bois d'Adam » ou « bois de Noé ».

Flore et faune. — Aux différentes zones climatériques correspondent des zones de végétation très marquées. On en compte quatre, qui sont du sud au nord :

1° La zone des *steppes* où la période des pluies et, par suite celle de la végétation, se borne à quelques mois. Le sol ne produit que des mousses et une herbe rare ;

2° La zone des terres cultivables, large de 150 à 400 kilomètres ;

3° La forêt marécageuse ou *taïga*. Les pentes septentrionales de l'Altaï et des monts Sajan, exposées aux vents du nord-est, sont revêtues d'une riche frondaison de pins, de cèdres, de bouleaux. Vers le 60e parallèle cessent les arbres à feuilles caduques et se montrent les forêts de résineux, pins et sapins. La limite de la végétation forestière dépasse au nord le 72e degré, mais la brièveté de l'été, la sécheresse du climat, les froids excessifs de l'hiver ne permettent pas à la sève de circuler librement et aux arbres de prendre les proportions convenables. Dans la partie septentrionale, ils n'ont plus que 5 à 6 pieds de haut et 25 à 30 centimètres d'épaisseur. Dans le voisinage du Pacifique, au contraire, l'abondance des précipitations amène une recrudescence de la végétation forestière. Même on rencontre la vigne sauvage sur les bords de l'Oussouri ;

4° Au delà du 70e et du 72e degré de latitude, l'absence de chaleur détermine une nouvelle région infertile. Ce sont les *toundras*, vastes étendues où la terre, profondément gelée, se couvre, quelques semaines seulement, de mousses et de lichens. Dans les endroits abrités se montrent quelques plantes à fleurs, quelques broussailles de sorbiers ou de bouleaux nains.

La Sibérie est naturellement très riche en espèces animales des régions arctiques. On y trouve toutes les variétés des animaux à fourrures, ours, renards de toutes couleurs, martres, zibelines, etc. Parmi les espèces domestiques, l'animal le plus utile est le *renne*. Dans le voisinage des Mongols et des Khirgiz, on utilise le chameau et le yak. Le tigre se rencontre dans l'Altaï par 50° de latitude.

Populations. — La Sibérie, plus grande que l'Europe, a une population inférieure à celle de la Hollande (4 300 000 hab., soit 0,4 par kilomètre carré. Quatre millions et demi appartiennent à la race slave. Les races primitives, connues sous le nom de *Tchoudes*, qu'on suppose d'origine finnoise, ont eu

grande partie disparu. Les rameaux subsistants de cette population indigène sont les *Vogoules*, habitant le versant oriental de l'Oural, les *Ostiaks*, placés à l'estuaire de l'Obi, sur les rives de l'Irtich et de la basse Tongouska, les *Samoyèdes*, répandus dans toute la zone maritime, etc. La race conquérante est celle des Mongols, à laquelle appartiennent les *Tongouses* qui dominent dans la Sibérie orientale, les *Bouriates* du Baïkal, les *Kalmouks*, etc. Les *Yakoutes* de la Léna se rattachent à la race turque ainsi que les *Tchouvaches*, les *Ourankhes*, etc. Dans les régions circumpolaires habitent les *Tchouktchis*. La plupart de ces peuples ont adopté le christianisme, mais ils sont demeurés au fond, idolâtres.

Géographie politique. — La conquête de la Sibérie par les Russes a commencé au xvie siècle par l'expédition du Cosaque Yermak. Tobolsk fut fondée en 1587, Yakoutsk en 1632. Au milieu du xviie siècle, les colons, attirés par l'appât de l'or, atteignirent le littoral du Pacifique. L'Amour fut conquis une première fois en 1689. Depuis le milieu du xviiie siècle, la Sibérie a reçu environ 1 million de forçats ou exilés des deux sexes. Aujourd'hui, le nombre des déportés envoyés en Sibérie est d'environ 20 000 par an. La colonisation se développa au xixe siècle, grâce à l'abolition du servage. En 1876 fut créée la province maritime de la Sibérie orientale. Les traités de Tientsin (1858) et de Pékin (1860) ont donné aux Russes la rive droite de l'Oussouri jusqu'à l'Océan. Dès lors, la création du port Vladivostock devint une base d'attaque contre la Corée.

La Sibérie est divisée politiquement en deux grands gouvernements généraux : *Sibérie occidentale*, chef-lieu *Omsk*, et *Sibérie orientale*, chef-lieu *Irkoutsk*. Les gouvernements généraux se subdivisent en gouvernements particuliers et en provinces. La *province de l'Amour* est soumise à un régime militaire spécial et subdivisée en régiments et bataillons de cosaques.

La région où les colons se pressent en plus grand nombre est la Transbaïkalie, sur les confins mongols, siège d'un commerce actif avec la Chine. Le gouvernement le plus peuplé est celui de Tomsk (1,4 par kilom. carré).

La plus grande ville est *Irkoutsk* (40 000 hab.), qui doit sa prospérité aux relations commerciales avec l'empire chinois. L'ancienne capitale *Tobolsk* (20 000 hab.), au confluent de

l'Irtich et du Tobol, est une ville déchue. Elle est dépassée par *Tomsk* (33 000 hab.) sur le Tom, ville universitaire, centre des échanges de la région, et par *Omsk* (37 000 hab.), au confluent de l'Om et de l'Irtich. Citons encore, dans la Sibérie occidentale : *Iékaterinenbourg,* au centre des régions minières de l'Oural, *Irbit,* célèbre par ses établissements métallurgiques et ses foires, *Semipalatinsk,* sur l'Irtich, qui commerce avec le Turkestan, *Tioumen,* sur la Toura, au passage de la grande route sibérienne, au carrefour de nombreuses voies. *Barnaoul* sur l'Obi, capitale de la contrée minière de l'Altaï. Dans la Sibérie orientale : *Krasnoïarsk,* au confluent du Yénisséi et de la Kachta, sur le tract sibérien, *Yénisseïsk* au milieu de gisements de fer et de lavages d'or, *Yakoutsk* sur la Léna, marché central de pelleteries, *Tchita,* centre d'approvisionnements pour les colonies de l'Amour, *Nertchinsk,* dans une région de mines, *Kiakta,* ville de comptoirs, entrepôt du commerce avec la Chine. Dans les provinces du Pacifique : *Blagovechtchensk,* au confluent de l'Amour et de la Zeya, en amont de la ville chinoise d'Aigoun, commerce avec la Mandchourie, *Nikolaievsk,* port sur l'Amour, *Petropavlosk,* capitale du Kamtchatka, dépôt de fourrures, *Okhotsk, Vladivostok* (dominatrice de l'Orient), place de guerre.

Géographie économique. — Agriculture. — La Sibérie offre dans ses provinces méridionales jusqu'au 55e et même jusqu'au 58e degré de latitude, un champ très vaste et relativement très favorable à la culture des céréales : le tchernoziom s'y rencontre sur de grandes étendues et peut rivaliser avec les fameuses terres noires de la Russie méridionale. Les terres cultivables représentent un total de 4 millions de kilomètres carrés et peuvent fournir en abondance la plupart des produits de l'Europe tempérée. Les parties les plus fertiles se rencontrent dans la Transbaïkalie, autour de Nertchinsk, et dans la vallée de l'Oussouri.

Les grands obstacles au développement de cette richesse sont, d'une part, l'énormité des distances, qui rend difficile l'écoulement des produits, et le manque de bras, mais surtout le climat.

Le *bétail* est peu abondant en Sibérie, à cause de la difficulté de le nourrir pendant l'hiver.

De vastes étendues de prairies naturelles pourraient nourrir de grands troupeaux, mais l'élevage n'a pas été jusqu'à présent

en faveur, pas plus chez les indigènes qu'auprès des colons russes.

Les *forêts*, qui couvrent en Sibérie d'immenses espaces, mais où les arbres sont souvent chétifs, ne servent exclusivement qu'à la consommation locale, et particulièrement à la construction des habitations. Mais la Sibérie est un admirable pays de *chasse* et la poursuite des animaux à fourrures est depuis trois siècles une des principales occupations des habitants. La valeur des fourrures exportées annuellement dépasse 5 millions de roubles (environ 20 millions de francs); les peaux d'écureuil sont de beaucoup les plus nombreuses, celles du renard noir et de la martre zibeline les plus recherchées et les plus chères.

La *pêche* ne fournit guère qu'à l'alimentation des habitants.

Productions minières, industrie. — La Sibérie fut exploitée à l'origine comme pays minier, et surtout comme pays producteur de *métaux précieux*, mais la concurrence de la Californie et de l'Australie, dans ces dernières années, a rendu cette industrie moins florissante et peu rémunératrice. Les principaux centres d'exploitation sont l'Oural (vallées de la Toura et du Taguil), l'Altaï et la Transbaïkalie. On a recueilli, en 1884, 30 000 kilogrammes d'*or* (sur 150 000 au total dans le monde).

C'est surtout la découverte de mines abondantes de *houille* et de *fer* qui est destinée à faire naître en Sibérie une grande industrie métallurgique. C'est Iékaterinenbourg qui traite une bonne partie du minerai de fer extrait des mines de l'Oural. Il faut ajouter que la Sibérie est maintenant le pays producteur de *graphite* le plus important du monde (mines de Batugol).

La Sibérie pourrait voir se développer une *industrie manufacturière* puissante. Il ne manque que les débouchés : la main-d'œuvre aussi laisse beaucoup à désirer. La fabrication des *eaux-de-vie* de pommes de terre et de grains passe en première ligne. Le centre manufacturier le plus important de la Sibérie est *Tioumen*.

Commerce. Voies de communication. — Les grands fleuves de la Sibérie sont tous navigables, mais ces fleuves sont gelés une bonne partie de l'année, et il arrive souvent que les sécheresses estivales rendent difficile la navigation pour les bateaux calant plus d'un mètre. Leur grand défaut, si on excepte l'Amour, est surtout de n'avoir pas de débouchés.

Les *routes* et les *chemins de fer* sont naturellement appelés à

corriger le défaut capital des fleuves sibériens, qui réside dans leur direction sud-nord, opposée à celle des fleuves russes. Les routes, en particulier, leur sont perpendiculaires et ont généralement la direction ouest-est. Tel est le cas du fameux « tract » sibérien, qui conduit de Perm à la frontière chinoise par Iékaterinenbourg, Omsk, Tomsk, Irkoutsk, Kiakta, et qui a plus fait pour la prospérité de la Sibérie que le cours même des grands fleuves. Les habitations, les villages, les villes se sont échelonnés sur son parcours, et les localités qu'une modification d'itinéraire de la route a délaissées ne tardent pas à dépérir (Tobolsk). C'est le vrai centre de l'activité du pays.

Jusqu'à présent il n'existe encore en Sibérie que la ligne de Perm à Iékaterinenbourg et à Tioumen, reliant les voies navigables de la Volga et celles de l'Ob. On a commencé les études du chemin de fer transsibérien, qui aura 7 500 kilomètres. Pour le moment, il est question de relier les voies fluviales par des tronçons de voies ferrées. Plusieurs ont été commencées entre Tomsk et Vladivostock.

COMMERCE. FOIRES. — Le commerce extérieur se fait surtout, comme dans la Russie orientale, par l'intermédiaire de grandes foires annuelles, qui se tiennent en général en février. La plus renommée et la plus active est celle d'*Irbit*, entre Tioumen et Iékaterinenbourg.

Le commerce avec la Chine est insignifiant. Les importations chinoises en Sibérie ne dépassent guère 28 millions de roubles (env. 112 millions de francs).

Les ports russes du Pacifique, Nikolaïevsk, Vladivostok, n'ont eu jusqu'à présent qu'une importance militaire.

Bibliographie.

Lanoye. *La Sibérie d'après les voyages les plus récents*. Paris, 1879.
Sabir (de). *Le fleuve Amour*. Paris, 1861, in-4.
Vrangell (de). *Le nord de la Sibérie*, trad. fr. Limoges, 1883.
Cotteau. *De Paris au Japon à travers la Sibérie*. Paris, in-8, 1883.
Hansteen. *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*. Paris, 1857, in-8.
Meignan. *De Paris à Pékin par terre*. Paris, 1876, in-8.
Nordenskiöld. *Voyage de la Véga autour de l'Asie et de l'Europe*. 2 vol. in-8, 1886, trad.
Prjevalsky. *Voyage dans les possessions russes de l'Oussouri*. Saint-Pétersbourg, 1870, in-8.
Tchihatchef. *Voyage scientifique dans l'Altaï oriental*. Paris, 1846, in-4.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VI, p. 575.

Sujets de devoirs.

Les côtes de la Sibérie.
La frontière russo-chinoise.
La colonisation russe : influence du climat et du relief sur la répartition des colons.
Comparaison des fleuves sibériens avec les fleuves européens.

CHAPITRE III

TURKESTAN

Au sud de la Sibérie occidentale et des monts Ourals s'incline la dépression aralo-caspienne, désignée aussi sous le nom de *Touran* par opposition aux terres élevées du plateau de l'*Iran* qui le surplombent au sud. Du côté de l'est, le Touran est dominé par les escarpements des monts *Thian-Chan* et du plateau de *Pamir*, d'où découlent les eaux qui le sillonnent. Ces deux régions, si différentes par leur relief, mais dépendantes l'une de l'autre au point de vue hydrographique, forment le *Turkestan*.

Relief. — La série des chaînes bordières occidentales du grand massif de l'Asie intérieure est interrompue au sud de l'Altaï et du Tarbagataï. Un seuil, élevé de 600 mètres seulement, fait communiquer la Dzoungarie à l'est avec les plaines du lac Balkach et les steppes khirgizes à l'ouest. Ce sont les célèbres *portes Mongoles*, par où sont passées tant d'invasions. Au sud, s'allonge le vaste système des monts *Thian-Chan*.

Thian-Chan. — Cet immense soulèvement couvre une superficie vingt-cinq fois plus grande que celle des Alpes européennes. La longueur, d'est en ouest, depuis l'oasis de *Khamil*, en plein désert de Gobi, jusqu'à Samarkand, est de 2 450 kilomètres, soit la distance de Lisbonne à Corfou. Simple à l'origine, et élevé seulement de 960 mètres, le système atteint rapidement 3 et 4 000 mètres, et, en même temps, il se multiplie et se complique. On distingue les chaînes maîtresses orientées parallèle-

ment, du nord-est, au sud-ouest, et les chaînes extérieures, disposées en éventail, en dehors de la masse, et enfermant entre leur rameaux des plaines triangulaires. Les avant-chaînes sont composées de mollasse comme les chaînes subalpines des Alpes. Les hautes chaînes sont granitiques et présentent de nombreuses traces de volcanisme.

Au sud d'*Ouroumtsi* s'élève l'arête du *Katoun* ou *Katyn*, qui dépasserait 4 800 mètres. Elle porte de nombreux cônes d'éruption d'où s'épanchent des coulées de laves basaltiques. Sous les noms de *Iren-Chabirgan* et de *Boro-Choro*, cette chaîne limite, au nord, le bassin de Kouldja; elle projette vers le nord-est le rameau de l'*Ala-taou* dzoungarien.

Au sud du *Katoun* se développent les monts *Archan*, puis, au delà de la vallée du Koungès, le *Nara-taou*, que continue,

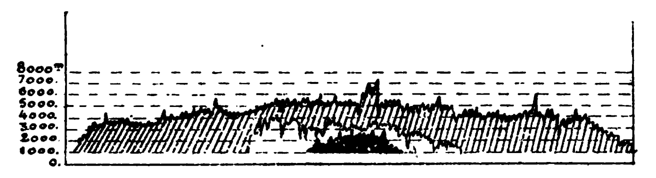


Fig. 11. — Profil comparé des Pyrénées, des Alpes et des monts Thian-Chan.

après la percée du Tekes, le soulèvement du *Nan-chan*. Dans le prolongement sont orientés deux sillons de l'*Ala-taou* (4 à 5 000 mèt.) dont les diverses branches enferment le lac Issik-Koul, puis vient la chaîne *Alexandre*, qui va s'abaissant par le *Kara-taou*, à l'est du bassin du Syr-Daria.

La plus puissante des arêtes du Thian-Chan est l'arête méridionale qui commence au sud de la vallée de *Youldouz*. Ce sont proprement les *monts Célestes* des Chinois. La cime culminante, le *Chan-Tengri* (6 500 mètres), couronne un demi-cercle de glaciers long de 100 kilomètres. A l'ouest, la chaîne s'infléchit vers le sud : c'est le *Kok-tal-taou*, qui s'arrête au-dessus du plateau d'*Aksaï*. Au delà, l'arête transversale du *Yassi-taou* et du *Ilogart*, que coupe la brèche du Naryn, va rejoindre, au nord, la chaîne Alexandre.

Au sud du plateau d'Aksaï s'ouvre le col du *Touroug-art* (3 500 mèt.), par où l'on pénètre du bassin du Naryn dans la dépression de la Kachgarie. Beaucoup plus important est le passage utilisé toute l'année qui traverse à 3 140 mètres d'alti-

tude la chaîne du *Terekdavan* et qui a toujours été la grande voie de communication entre le *Ferghana* et le pays de Kachgar.

Cette chaîne du *Terekdavan* annonce le soulèvement de l'Alaï, qui reproduit l'orientation du *Tian-Chan*. La hauteur moyenne est de 4, 5 et 5 500 mètres. Les cols les moins élevés dépassent 3 000. L'Alaï se continue à l'ouest par le *Karatche-taou* (4 000 mèt.). Il est doublé du *Transalaï*. Les deux chaînes sont séparées par un plateau, ancien lac desséché, large de 40 kilomètres à l'endroit le plus élevé. Le Transalaï renferme le géant de toute cette région de l'Asie, le pic *Kaufmann* (7 000 mèt.).

Le Transalaï forme le rebord septentrional du vaste plateau de *Pamir*. Le rebord oriental est le *Kizil-Art*, dont le pic culminant est le *Tagharma* (6 800 mèt.). Au sud, le plateau s'adosse à l'énorme massif de l'*Hindou-Kouch*.

Pamir. — Le plateau de *Pamir* (toit du monde) mesure 300 kilomètres du nord au sud, et 500 de l'est à l'ouest. Sa superficie est de 100 000 kilomètres carrés. L'altitude est de 4 000 à 4 500 mètres. Qu'on se figure une contrée grande comme le tiers de l'Italie, portée tout entière à la hauteur de la Yungfrau. On distingue le *Pamir oriental* ou *petit Pamir*, composé de vallées herbeuses, et le *Pamir occidental*, très montueux, ayant son inflexion générale vers l'ouest. Les chaînes montagneuses qui sillonnent le plateau sont insignifiantes : elles ne dépassent guère 500 mètres, et toutes les pentes sont facilement accessibles, en dehors de la saison des neiges.

Depuis les promontoires occidentaux du Thian-Chan et du Pamir jusqu'à la Caspienne, s'abaissent les plaines u Touran, fond d'une ancienne Méditerranée desséchée. Au nord du lac Balkach, sur les confins de la Sibérie, s'étendent les steppes khirgizes. Au-dessus des côtes orientales de la Caspienne se dresse le plateau argileux de l'*Oust-Ourt*. Au delà s'étend l'immense sablière du *Kara-Koum*, interrompue par la vallée de l'Amou-Daria; mais les grandes étendues sablonneuses reparaissent dans le *Kysyl-Koum* et dans l'*Ak-Koum*, à l'est de la mer d'Aral.

Climat. — Le Turkestan, par sa position à l'intérieur du continent asiatique, a un climat excessif. Il est soumis pendant l'hiver, au régime des vents polaires secs et froids. Sur les frontières de la Sibérie, le thermomètre peut descendre jusqu'à

— 40° et — 50°. Les fleuves gèlent pendant plus de deux mois. Même à Merv, située au sud, il tombe quelquefois un peu de neige et la température peut s'abaisser à — 15°. — Les régions protégées par les montagnes ont un climat moins rigoureux. A Tachkend, qui est à 400 mètres d'altitude, il fait, en hiver, 3 degrés de plus qu'à Petro-Alexandrovsk. A Samarkand, l'hiver est de 10 degrés plus chaud qu'à Vernyi, situé à la même altitude. La haute vallée du Syr-Daria ou Ferghana, bien abritée au nord, ne connaît qu'exceptionnellement la rudesse de l'hiver. En été, l'air s'échauffe rapidement au contact des déserts de sable. Aux froids du Groenland succède la température des îles du Cap-Vert. L'écart entre les extrêmes est de 74 degrés. La moyenne de juillet à Tachkend est de + 26°.

Le Pamir, quoique situé à la latitude du midi de l'Espagne, doit à son altitude un climat très rigoureux. L'air y est extrêmement sec; partant le rayonnement solaire est intense et le refroidissement rapide. Le thermomètre peut marquer en même temps — 10° à l'ombre et + 70° au soleil.

Le Touran doit son infertilité à la pauvreté des pluies. A Petro-Alexandrovsk la moyenne annuelle est de 0,6 centimètres seulement. Il en est de même dans tout le bassin moyen de l'Amou-Daria. Les surfaces argileuses sont encore plus dépourvues d'humidité que les sables, à cause de l'évaporation qui est plus active. En certains lieux, des années entières se passent sans qu'il tombe une goutte d'eau. Dans les steppes khirgizes, les précipitations sont déjà de 10 centimètres. Elles augmentent vers le sud, à raison de l'action réfrigérante des montagnes. On a 32 centimètres à Tachkend, 34 à Samarkand, 51 à Vernyi, au pied de l'Ala-taou. Sur les monts Tian-Chan les nuées neigeuses ne dépassent pas 3 000 mètres. Les chaînes extérieures, plus hautes, protègent les parties internes de la montagne, où il y a peu de neige, même en hiver, à l'altitude de 3 600 mètres. Sur les flancs méridionaux du Pamir, la ligne des neiges perpétuelles se tient à 5 000 mètres.

Hydrographie. — Le Turkestan est en voie d'assèchement continu. Beaucoup d'anciens lits ont été comblés. Un grand nombre de rivières sont absorbées par les sables et les marécages. Les lacs diminuent, s'évaporent, quelques-uns même disparaissent.

La dépression touranienne est traversée par deux grands

fleuves, le *Syr-Daria* et l'*Amou-Daria*. Ils se jettent aujourd'hui dans la mer d'Aral, mais ils ont été autrefois tributaires de la Caspienne. On a retrouvé dans le désert de nombreuses traces de l'ancien lit de l'Amou; les voyageurs l'ont suivi sur un espace de plus de 300 kilomètres.

Le Syr-Daria, ancien Iaxarte (1 600 kil.), s'écoule, sous le nom de *Naryn*, d'une vallée longitudinale des monts Tian-Chan. Au sortir d'une longue cluse, à travers la chaîne du Hogart, il arrose l'oasis du Ferghana. Au delà de Kokand et de Khodjend, il se recourbe vers le nord et passe entre le plateau de Karataou à droite et le Kizil-Koum à gauche. A partir de Kazalinsk, il se divise. Son delta, embarrassé de roseaux, est un vaste marécage. Gelé pendant l'hiver, il est difficilement navigable en été, à cause des bancs de sable.

L'Amou-Daria, ancien Oxus (2 500 kil.), est originaire du Pamir. Il sort du lac *Sarkoul*, à l'altitude de 4 200 mètres. Cette nappe, de 3 à 4 kilomètres de large, est recouverte tout l'hiver d'une épaisse couche de glace. L'Amou-Daria reçoit tout son contingent d'eau dans son cours montagneux, car, au sortir du Pamir, il ne recueille plus aucun affluent et il perd une grande quantité de ses eaux par l'évaporation et l'irrigation. On peut considérer comme appartenant à son domaine hydrographique deux cours d'eau qui sont absorbés par les sables avant la fin de leur cours : le *Zarafchan* à droite, qui fertilise la plaine de Samarkand, et le *Mourgab* au sud, qui arrose l'oasis de Merv. A l'issue de la région élevée, l'Amou-Daria, large de 2 kilomètres, se dirige parallèlement au Syr-Daria. A 150 kilomètres de la mer d'Aral commence la région basse et fangeuse de ses embouchures.

La mer d'Aral (60 000 kilom.q.) est en voie constante d'assèchement, malgré les apports de ces deux fleuves. Dominée à l'ouest par les falaises du plateau d'Oust-Oust, elle ne présente partout ailleurs que des rives plates, tout à tour sablonneuses et marécageuses. Sa profondeur maxima est de 68 mètres; en moyenne elle ne dépasse pas 10 mètres. Son niveau est supérieur de 48 mètres à celui de la Caspienne.

La mer Caspienne occupe le fond de la dépression touranienne, puisqu'elle est à 26 mètres au-dessous de la surface méditerranéenne. Elle mesure 1 200 kilomètres du nord au sud, 550 kilomètres de large dans sa partie septentrionale,

280 seulement au sud. Son étendue est de 400 000 kilomètres carrés. Elle se divise naturellement en trois parties distinctes. La cavité septentrionale, dont le fond continue la pente de la steppe, n'est qu'un vaste marécage. Elle n'a pas plus de 15 à 16 mètres de profondeur. La dénivellation augmente vers le centre. Le bassin méridional, entouré de montagnes, accuse une profondeur de 700 à 900 mètres. La côte orientale, très découpée, est tantôt basse, tantôt escarpée. Au centre s'avance la péninsule de ***Mangischlak***, au sud de laquelle s'ouvre le grand golfe de ***Karabougaz***. Presque fermé par une longue flèche de sable, ce réservoir salin ne communique avec la mer que par une bouche étroite qui a de 140 à 150 mètres de large dans la partie la plus resserrée.

L'***Issik-Koul*** est le seul grand lac du Turkestan situé en pays de montagnes. Sa superficie est d'environ 6 000 kilomètres carrés. Il est à 1 500 mètres d'altitude. Comme son nom l'indique (lac chaud), il ne gèle jamais.

Le lac *Balkach* marque le fond de la dépression septentrionale du Turkestan. Il se déploie en arc de cercle long de 550 kilomètres au pied des falaises du plateau khirgize. Sa rive méridionale n'est qu'un long marais où se déversent sept grandes rivières. La profondeur maxima ne dépasse pas 20 mètres, la moyenne est de 10 mètres. La forte évaporation continue sans cesse à le diminuer. Une série d'étangs salés, disposés en colliers, semblent continuer le Balkach à l'est. Tels sont le *Sassyk-Koul* et l'*Ala-Koul*, qui jalonnent la tranchée des Portes Mongoles.

Le principal tributaire du Balkach est le fleuve *Ili* (1500 kil.). Il vient du Thian-Chan, comme le Syr-Daria. Dans le bassin de Kouldja sa largeur est déjà de 200 à 400 mètres. L'ensemble de ses embouchures forme une superficie de 1 300 kilomètres carrés. La vallée de l'Ili est le grand chemin de pénétration dans le Turkestan chinois.

Beaucoup de rivières qui se rendaient autrefois au lac Balkach se perdent aujourd'hui avant de l'atteindre. Ce phénomène est dû, comme l'obstruction des vallées de l'Amou et du Syr-Daria, à la diminution graduelle des précipitations atmosphériques.

Flore et faune. — Le contraste sensible qu'offrent la configuration et le climat des deux parties du Turkestan se retrouve

dans les productions naturelles du sol. Si l'on excepte les oasis du Ferghana, du Zarafchan, de Merv et quelques autres, le Touran présente l'aspect d'un désert. Les seules plantes qui croissent dans le sable ou entre les cailloux du Kara-koum et du Kisil-koum sont des plantes aromatiques ou ces arbustes résineux appelés saksaouls. A l'est du lac d'Aral, sur une longueur de 500 kilomètres en droite ligne, il n'existe qu'un seul arbre, un peuplier, objet de la vénération des nomades. Autour du lac Balkach s'étendent les « steppes de la faim ». — Tout autre est l'aspect de la région montagneuse. Dans le Thian-Chan, les vallées du nord, exposées aux alizés du nord-est, renferment des forêts entières d'arbres fruitiers, abricotiers, vignes, au-dessus desquels s'élèvent les pins. Certaines de ces hautes vallées, bien abritées des vents froids, ont des pâturages merveilleux. Le froment y mûrit jusqu'à l'altitude de 2000 mètres. Dans le Pamir, la végétation arborescente consiste en saules, bouleaux et genévriers. L'orge et les haricots croissent jusqu'à 3900 mètres, et l'on trouve à 4000 mètres, dans les creux humides, au bord des lacs et des ruisseaux, des prairies à l'herbe extrêmement savoureuses que paissent en été les troupeaux des Khirgizes. La faune du Pamir est extrêmement riche : ours, loups, léopards, chamois, cerfs, etc.; abondent. Il n'y a pas moins de cent douze espèces d'oiseaux.

Populations. — Le Turkestan entier, six fois grand comme la France, renferme 5800000 habitants. La population indigène se divise naturellement en nomades du désert et sédentaires des montagnes. Deux millions appartiennent à la RACE ARYENNE. Ce sont les *Tadjiks*, nombreux dans le Ferghana et la Bokharie et qui sont de religion musulmane, et les *Galtchas* du Pamir occidental. La grande majorité des habitants sont de RACE TOURANIENNE. On distingue les *Turkmènes* ou *Turcomans*, les *Khirgiz*, les *Kalmouks*, les *Ouzbegs*, etc. Les premiers et les seconds sont mahométans, les Kalmouks sont bouddhistes. On compte environ 600000 Russes.

Géographie politique. — La conquête russe a débuté en 1847 et 1848 par l'occupation de Tachkend et de Samarkand. En 1873, le khan de Khiva, bombardé dans sa capitale, a dû reconnaître la suzeraineté des Russes. Plusieurs expéditions dirigées contre les tribus turkmènes du sud ont abouti, en 1884 à la prise de Merv, la «clef de l'Inde ». De là les Russes me-

nacent les frontières de l'Afghanistan. D'autre part, ils ont obtenu de la Perse la position de *Sarachs*, qui commande le cours de l'Heri-roud. Du côté du nord-est, les Russes, profitant en 1865 d'une révolte des indigènes de la Dzoungarie contre la domination chinoise, annexèrent le territoire de Kouldja. Ils formèrent alors la province de Sémiretchie ou des Sept-Rivières avec la ville de Vernyi pour capitale. Mais, par le traité du 24 février 1881, ils ont restitué aux Chinois la plus grande partie de ce territoire. Toutefois 11 288 kilomètres carrés sont restés en leur pouvoir et un pays de 24167 kilomètres leur a été concédé sur l'Irtich noir.

Le Turkestan russe est divisé en onze gouvernements qui forment la lieutenance générale du Turkestan ou d'Asie centrale. La capitale est *Tachkend* (120 000 habitants). Viennent ensuite par ordre d'importance : *Khokand* (54 000), *Khodjend* (34 000), *Samarkand* (33 000), *Andidjan* (30 000). Citons encore dans la province du Syr-Daria : *Turkestan*, *Perovski* et *Kazalinsk*, ces deux dernières, postes stratégiques sur le fleuve; dans la province du Ferghana, la nouvelle ville russe de *Margilan*, qui a déjà 26 000 habitants, et *Sharikan*; dans le cercle de l'Amou-Daria, le fort de *Petro-Alexandrovsk*; dans le territoire transcaspien, la capitale *Askabad* (8 000 habitants), *Merv*, dont l'oasis renferme 200 000 habitants, le fort d'*Alexandrovsk* et le port de *Krasnovodsk*; dans la Sémiretchie, *Vernyi*, *Ibik*, *Kopal*, *Lepsinsk* et *Serjiopol*.

États vassaux. — Le khanat de Khiva, vassal de la Russie, a une superficie de 57 800 kilomètres carrés et une population de 400 000 nomades. La capitale, *Khiva*, renferme 15 000 hab.

Le khanat de Bokhara, placé sous la protection des Russes, s'étend sur 240 000 kilomètres carrés avec une population supérieure à 2 millions d'habitants. La capitale est *Bokhara* (70 000 habitants), sur le bas Zarafchan.

Entre l'Amou-Daria et l'Hindou-Kouch sont plusieurs petits khanats, plus ou moins tributaires des Afghans. Les principales villes sont *Kondouz*, près de l'Ak-Seraï, affluent de l'Amou, *Koulm*, *Balkh*, l'ancienne capitale de la Bactriane, *Maimene* au sud, près de Hérat, *Faizabad*, *Inderab* au sud-est de Koundouz, près d'un défilé célèbre de l'Hindou-Kouch.

La Russie pousse activement, au prix de grands sacrifices d'hommes et d'argent, ses conquêtes d'une part vers e Tur

kestan chinois par l'Ili, de l'autre vers l'Afghanistan par Merv et Sarachs. sur la route de Hérat. De là les inquiétudes de l'Angleterre.

Géographie économique. — La région des steppes du Turkestan est destinée à devenir pour les Russes, plus encore que la Sibérie peut-être, un champ magnifique de colonisation.

Agriculture. — Actuellement la plus grande partie du pays ne se compose que de déserts et de pâturages ; 2 250 000 d'hectares seulement sur 108 millions sont en culture, dont les deux tiers dans la Sémiretchie et le Ferghana. Mais on calcule que cette proportion pourrait être singulièrement élevée et qu'au lieu d'un cinquantième on pourrait fertiliser par l'irrigation et conquérir à la culture un sixième ou un septième du sol. C'est d'autant moins impossible que tout ce pays a été jadis très prospère et très riche, grâce à un excellent système de canalisation, dont les débris épars font encore aujourd'hui la fertilité de quelques oasis.

Les Russes songent à multiplier le nombre des canaux d'irrigation. Leur attention se porte, en ce moment, sur un canal dérivé du Mourgab qui doit fertiliser 40 000 hectares autour de Bairam-Ali.

Le Turkestan, aux étés très chauds, peut produire non seulement les *céréales* qui mûrissent dès la fin de juin, mais encore beaucoup de plantes du Midi, le *coton*, le *riz*, les *fruits*, le *raisin*, qu'on récolte en septembre. Le coton surtout semble appelé à un grand avenir. L'exportation de la Russie en dépasse déjà 50 000 tonnes.

L'*élevage*, dans ce pays de steppes à prairies et de peuples nomades, est resté jusqu'aujourd'hui l'occupation principale de la majorité des habitants.

Industrie. — Le *Turkestan* possède de nombreux gisements de *houille*, mais mal exploités. Le Badakchan a toujours été renommé pour ses *pierres précieuses*. Le *fer*, l'*argent*, le *cuivre* abondent dans les montagnes du Ferghana. Les provisions de *sel*, enfin, sont inépuisables.

L'élevage du *ver à soie*, introduit depuis peu d'années, semble devoir réussir à merveille. L'industrie des *étoffes en poil de chameau* est ancienne dans la contrée, celle du *coton* s'acclimate peu à peu. Les *cuirs*, enfin, sont travaillés en plusieurs endroits Les principaux centres industriels du Turkestan, qui

sont aussi les centres de commerce les plus importants, sont *Samarkand* et *Tachkend*.

Commerce. — *Voies de communication.* — Le développement des voies de communication est, pour le Turkestan comme pour la Sibérie, une question d'importance vitale.

Le Syr-Daria et l'Amou-Daria peuvent porter des barques et même des vapeurs d'un faible tirant d'eau. Mais les deux fleuves sont trop peu constants pour permettre un service régulier. Enfin les deux cours d'eau n'aboutissent qu'à un lac fermé.

C'est presque exclusivement par *caravanes* que se fait actuellement le commerce. Leur point d'attache avec l'Europe est Orenbourg, point de départ de la grande route qui gagne la Chine par Vernyi et Kouldja. C'est de cette première ligne que se détachent au sud les grandes routes des caravanes qui se dirigent vers Tachkend et Bokhara. De la dernière partent les routes qui gagnent la Perse par Merv et Meched, Hérat, dans l'Afghanistan, et enfin l'Inde par Balkh et Peïchawer.

Le *chemin de fer* transcaspien, qui part de Krasnovodsk, et qui a été mené récemment jusqu'à Samarkand (1460 kil.), par Merv, Tardjoui sur l'Amou, et Bokhara, n'a pas encore enlevé toute importance à ces anciennes voies. C'est surtout une ligne stratégique et elle gardera longtemps ce caractère; mais elle finira sans nul doute par être un chemin de commerce important. Le prolongement de cette ligne jusqu'à Tachkend vient d'être décidé.

Commerce extérieur. — Le commerce du Turkestan passe de plus en plus entre les mains des Russes.

Le commerce de Bokhara avec la Chine, l'Inde, l'Afghanistan, la Perse a presque complètement disparu. Les marchandises anglaises ont été peu à peu chassées de toute la région comprise entre le Caucase et le Pamir.

Les principaux objets d'exportation sont le *coton*, la *soie filée* et les *déchets de soie*, les *peaux*, la *laine noire*, connue en Europe sous le nom d' « astrakhan », et enfin les *chevaux*, qui sont achetés en grand nombre pour la remonte de la cavalerie russe.

En résumé, on ne peut s'empêcher d'admirer l'œuvre des Russes dans ce pays. Leurs succès sont dus aux qualités du colon, mais surtout à cette parenté de race qui fait que les Russes sont beaucoup mieux compris des Asiatiques que nous

ne le sommes des Arabes, ou les Anglais des Indous. L'Asie centrale n'est qu'un prolongement de la Russie, à bien meilleur titre encore que l'Algérie de la France. C'est en tout cas une colonie d'un grand avenir et qui ne tardera sans doute pas, sous l'administration sage des Russes, à regagner sa prospérité d'autrefois.

Bibliographie

Capus. *Indications sur le climat et la végétation du Turkestan*. 1884, in-8.
Girard de Rialle. *Mémoire sur l'Asie centrale*. Paris, 1874, in-18.
Kouropatkine. *Les confins anglo-russes dans l'Asie centrale*. Paris, 1885, in-8.
Humboldt (de). *Recherches sur les chaînes de montagnes et climatologie comparée de l'Asie centrale*. Paris, 1843, 3 vol. in-8.
Lansdell. *Russian Central Asia*. Londres, 1884.
Paquier. *Le Pamir*. Paris, 1876, in-8.
Bonvalot. *De Moscou en Bactriane, Du Kohistan à la Caspienne*. Paris, 1884, in-18.
Boulangier. *Voyage à Merv*.
Carla Serena (Mme). *Seule dans les steppes. Voyage au pays des Kalmouks et des Khirgizes*. Paris, 1883, in-8.
Gatteyrias. *A travers l'Asie centrale*. Paris, in-8.
Moser. *A travers l'Asie centrale*. Paris, 1885, in-8.
Mouravief. *Voyage en Turcomanie et à Khiva*. Paris, 1883.
Vambéry. *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale*. Trad. Paris, 1881, in-8.
Veil. *Tourkménie et Tourkmènes*. Paris, 1880.
Zaleski. *La vie dans les steppes khirgizes*. Paris, 1865.
Leclercq. *Du Caucase aux monts Altaï, Transcaspie, Boukharie, Ferghana*, Plon, 1890, in-8.
Lessar. *L'ancienne jonction de l'Oxus avec la mer Caspienne*. Paris, 1889, in-8.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. IV, p. 305.

Sujets de devoirs

Comparer les déserts du Turkestan aux autres déserts du globe.

Les voies de communications à travers le Thian-Chan et le Pamir et la frontière anglo-russe et russo-chinoise.

Le chemin de fer transcaspien et son importance au point de vue des communications générales du globe.

CHAPITRE IV

IRAN

On comprend sous le nom d'Iran un grand plateau de 2 millions et demi de kilomètres carrés d'étendue, entre les plaines de la Mésopotamie, le golfe Persique, la plaine de l'Indus et les steppes du Turkestan. A l'est, il se relie aux plateaux de l'Asie centrale par l'Hindou-Kouch, à l'ouest à ceux de l'Asie Mineure par les massifs arméniens.

Relief. — L'Hindou-Kouch se soude au Pamir et à la chaîne du Karakorum par le col de *Baroghil* (3100 m.), qui délimite les bassins de l'Amou-Daria et de l'Indus. De là, il se profile vers le sud-ouest, orientation qui est celle du Thian-Chan. Mais il présente beaucoup plus de cohésion, autant du moins qu'on peut l'affirmer, dans l'état insuffisant de nos connaissances. La ligne des sommets ne descend guère au-dessous de 4 000 à 4 500 mètres. Le massif culminant, situé à l'ouest de la rivière de *Tchitral*, atteindrait 7 500 mètres. La chaîne de l'Hindou-Kouch est traversée de nombreuses brèches qui ont été utilisées de tout temps comme lieux de passage entre l'Iran et le Touran. Le plus fréquenté est le défilé creusé par la rivière de Kondouz, affluent de l'Amou-Daria, et qui est connu sous le nom de col de *Bamian*.

Au sud de l'Hindou-Kouch et de ses prolongements méridionaux s'ouvre la tranchée de la rivière de Kaboul, affluent de l'Indus, que suit la route du fameux défilé de *Kaïber*, la clef de l'Hindoustan.

Au delà s'élèvent les montagnes qui forment la barrière de l'Iran du côté de l'Indus. C'est d'abord le *Sefid-Koh*, parallèle à la rivière de Kaboul, puis le long soulèvement du Souleïman-Dagh, orienté du nord au sud. Il se compose de diverses rangées de grès ou de calcaire alignées dans le même sens. Elles ont toutes leurs pentes longues regardant vers l'Iran, tandis qu'elles tombent sur la vallée de l'Indus par escarpements rapides et en maints endroits inaccessibles. Le groupe le plus fameux est celui du *Trône de Salomon*, qui culmine à 3 440 mètres. Au sud de ce

massif se creuse la dépression du col de *Bolan*, sur la route d Kandahar à l'Indus. Le système du Souleïman-Dagh reparaît au delà, dans les montagnes calcaires de *Brahoui* qui se prolongent jusqu'à la mer.

La chaîne bordière septentrionale continue l'Hindou-Kouch à l'ouest. On désigne souvent sous le nom de Paropamisades la zone montagneuse, large de 200 kilomètres, qui sépare l'Afghanistan du Touran. Elle commence à l'ouest de la passe de Bamian par la chaîne du *Koh-i-Baba*, qui atteint 5 000 mètres, puis viennent les nombreuses chaînes du *Khorassan*, dont la plus septentrionale, le *grand* et le *petit Balkan*, dominent les déserts turkmènes. Au sud de la Caspienne surgit le rempart de l'Elbourz, où se dresse l'imposante masse volcanique du *Damevend* (6 600 m.). Le cratère du sommet, qui a 300 mètres de tour, est envahi par les neiges, tandis que, tout autour, le soufre tapisse de petits cônes latéraux d'où s'échappent des fumerolles. Le plateau de l'Aderbaïdjan a pour rebord septentrional la chaîne du *Kara-Dagh*, qui renferme le massif du *Sehend*, à l'est du lac d'Ourmiah (3 500 m.), et le massif du *Savalan* (4 800 m.).

La bordure occidentale de l'Iran est formée par les hautes terres du Kourdistan. Un plissement de l'écorce terrestre, semblable à celui qui a produit le Jura et les Alleghanys, a donné naissance à des sillons parallèles qui courent vers le sud-est, depuis les sources de l'Araxe et le lac d'Ourmiah jusqu'au littoral du Mekran. Les montagnes du faîte sont composées de porphyres trachitiques. Le mont culminant, le *Koh-i-Dena*, a 5 200 mètres. Du côté de l'Iran ces massifs forment une muraille escarpée, flanquée de contreforts et de rameaux secondaires qui s'abaissent graduellement vers le sud-est. Du côté de la vallée du Tigre se succèdent un nombre infini de chaînes crétacées dont les parois verticales, hautes de 500 à 600 mètres, dominent la plaine mésopotamienne et entre lesquelles les fractures du sol ont ouvert une grande quantité de brèches sinueuses. La forme de terrasses apparaît surtout dans le Farsistan et le Laristan. Enfin les chaînes du Mekran vont rejoindre le plateau du Belouchistan et les monts Brahoui.

Le plateau de l'Iran, élevé de plus de 1200 mètres, est sillonné de chaînes médianes qui affectent, comme les monts du Kourdistan, la direction du nord-ouest au sud-est. Sur 1800 kilomètres, de l'Aderbaïdjan au Belouchistan, se développe, sans autre in-

terruption que celle des cols et des cluses, une chaîne montagneuse de caractère alpestre. Le *Garghich* et le *Darbich* ont plus de 3 500 mètres. Le *Chir-Kouh*, au sud de Yezd, a 4 000 mètres. Cette altitude est dépassée par le *Kouh-i-Hazar*, au sud-ouest de Kirman (4 200 m.). Les groupes insulaires eux-mêmes ont aussi l'orientation du nord-ouest au sud-est, à l'exception toutefois de la *Montagne Noire*, haute de 1500 mètres, située en plein désert, à 150 kilomètres de Téhéran, et dirigée de l'ouest à l'est.

La plus grande étendue de l'Iran consiste en vastes plateaux sablonneux entrecoupés d'argiles, de salines, et parsemée d'oasis. Tel est au nord-est le *Dacht-i-Kevir*, désert de sable, le désert de *Lout*, le « Sahara persan », immense nappe sablonneuse cimentée de sel, et, dans l'Afghanistan, le désert pierreux de *Decht*, furieusement balayé par les tourbillons du simoun.

Climat. — Le climat de l'Iran est un effet manifeste du relief. Les vents dominants sont ceux du sud-est, venant d'Afrique et d'Arabie, et ceux du nord-est, venus de la Sibérie et du Turkestan. Les uns et les autres sont arrêtés par la ceinture extérieure du plateau, qui condense leur humidité. Lorsqu'ils parviennent à l'intérieur, ils se sont réchauffés dans leur mouvement de descente. On peut donc distinguer trois zones climatériques absolument distinctes :

1° La lisière maritime de la Caspienne et de la mer d'Oman. C'est une région chaude et humide. Les vents du nord, fixés par la haute barrière de l'Elbourz, déposent dans les provinces du Ghilan et du Mazendéran jusqu'à 1 m. 30 d'eau par an. Aussi la végétation y est-elle tropicale. N'étaient les arbres de nos climats, on se croirait dans une forêt vierge. C'est la contrée du riz;

2° Les régions montagneuses, en particulier les chaînes du Khorassan, du Kourdistan et les terrasses du Farsistan, qui doivent à leur altitude une température relativement modérée;

3° La zone des plateaux et des déserts. Le courant polaire du nord-est et le contre-courant équatorial ont perdu toute leur humidité au contact des montagnes extérieures. Aussi ces vents sont-ils ici parmi les plus secs de la terre. Au delà des dernières chaînes calcaires, le Kohroud à l'ouest et les monts du Kerman vers le sud-est, on trouve le désert. Les dunes de sable s'étendent jusqu'à 1 kilomètre de Yezd. Il n'y a plus d'eau que dans les canaux souterrains. Les dattiers paraissent. Les villages

ne sont plus que des oasis qui doivent leur eau aux montagnes du sud-ouest. Au nord, sur la route de Téhéran à Nichapour, c'est aussi le désert. La ville de Sergendeh, quoique située à 312 mètres au-dessus de Téhéran et à 13 kilomètres seulement de la mer, reçoit la faible quantité de 29 centimètres d'eau par an. L'air étant extraordinairement sec, aucun obstacle ne s'oppose ni à l'action solaire, ni au refroidissement. Aussi les variations de température se succèdent-elles sans transition. De la nuit au jour, on passe de la température de la Sibérie à celle du Bengale. En hiver, on a des froids de — 20° et la neige n'est pas rare. En avril, dans le désert de Lout, la température moyenne est de 38°. Elle s'élève jusqu'à 55° à l'ombre. Au mois de juillet, à Méched, on a relevé 62° dès huit heures du matin.

Hydrographie. — Le versant méridional de la Caspienne et le versant de la mer d'Oman n'offrent pas assez d'étendue pour des fleuves importants. Les monts du Kourdistan et du Luristan déversent leurs eaux dans le bassin du Tigre. La *Kerka* et le *Karoun* sont des tributaires du Chat-el-Arab. Les monts du Khorassan alimentent l'*Atrek*, qui débouche au sud-est de la Caspienne. De la bordure septentrionale découlent l'*Heri-Roud* et le *Mourgab*. La première de ces rivières, issue du Koh-i-Baba, coule dans une vallée longitudinale, arrose Hérat, perce la chaîne au nord, et se termine à l'oasis de Sarachs, après un cours de 800 kilomètres. Le *Mourgab* est la rivière de Merv. — La chaîne de l'Hindou-Kouch fournit au bassin de l'Indus la rivière de *Kaboul*. — L'intérieur du plateau est nécessairement très pauvre en eau De Téhéran à Karatchi, à l'embouchure de l'Indus, sur une longueur de 1600 kilomètres en droite ligne, il n'y a pas un seul cours d'eau qu'on ne puisse traverser à pied.

Le plus grand lac est celui d'*Ourmiah*, dans les montagnes de l'Aderbaïdjan. Il mesure une superficie de 4000 kilomètres carrés. Il est salé plus fortement que la mer Morte même. Le lac de *Niris*, dans le Farsistan, est aussi une nappe d'eau salée. Le plus étendu des bassins intérieurs est celui de l'*Hilmend*, dans l'Afghanistan. Cette rivière, longue de 1100 kilomètres, descend comme le Kaboul de l'Indou-Kouch. Elle décrit une grande courbe en plaine et se jette dans le *lac Hamoun*, vaste marécage en grande partie desséché.

Côtes. — Sur la mer Caspienne, la côte persane commence

au sud de la baie de *Kizil-Agatch* et de *Lenkoran*, et se termine à la baie d'*Assan-Kouli* où débouche l'Atrek. Formée par une bande de sables, elle est basse, insalubre, creusée de golfes ou de lagunes. La baie d'*Enzeli*, sorte de marécage couvert de roseaux, s'ouvre sur la mer par un chenal de 8 kilomètres de long. Au fond, *Pir-i-bazar*, est l'avant-port de *Recht*. Le port de *Méched-Isser* est le débouché maritime de *Barfrouch*, mais les caboteurs seuls peuvent y pénétrer. Au sud-est, le golfe d'*Asterabad* est séparé de la mer par une presqu'île et plusieurs îles Les collines de sable et les marais salants se succèdent ensuite et rendent la côte encore plus malsaine.

Sur le golfe Persique, la zone littorale qui s'allonge au pied des chaînes du Farsistan est torride et insalubre. C'est le *Gharmsir*. Le meilleur port est *Bender-Buchir*; encore est-il fort malsain. En face de *BenderAbbas* se trouve la grande île de *Tavilah* (1 300 kilom. carrés), déserte et pierreuse. Le littoral du *Mekran*, à l'est du détroit d'Ormuz, présente à la mer une ligne uniforme de collines sablonneuses ou de falaises rocheuses. Ses baies sans profondeur ne sont pas accessibles aux grands navires. Les principales sont celles du *Gouadar* et de *Sounmiani*. Cette dernière a 100 kilomètres d'ouverture. A 20 kilomètres de la côte on trouve l'île *Achtola* l'île enchantée de Néarque. Sur la côte du Bélouchistan, de nombreux cratères déversent des vases chaudes et des eaux saumâtres.

Flore et Faune. — L'Iran fait partie de la longue bande de déserts qui coupe transversalement l'ancien monde; c'est-à-dire que les conditions naturelles du sol et du climat ne sont pas, au premier abord, très favorables au développement de la végétation. Tout le plateau intérieur, plus du tiers du pays, n'est occupé que par des sables et des déserts qui sont encore plus infertiles que le Sahara, et les oasis sont très rares. Le sol n'est productif que dans les vallées des montagnes mieux exposées aux vents humides ou arrosées par des cours d'eau. Les deux provinces du Ghilan et du Mazenderan, sur les bords de la Caspienne, forment un monde à part. Toutes les végétations s'y mêlent avec une luxuriante abondance, depuis les forêts des zones tempérées jusqu'aux cultures presque tropicales. On cultive le blé jusqu'à l'altitude de 2 700 mètres. La vigne croît jusqu'à 2 200 mètres sur les pentes de l'Elvend. On trouve dans

l'Aderbaïdjan des rizières à plus de 1 200 mètres. Les palmiers ont presque disparu du littoral caspien. On ne les cultive plus que dans les basses vallées des chaînes bordières et au sud-est du plateau.

La faune de la Perse diffère peu de celle des pays limitrophes. Les solitudes du plateau sont peuplées de gazelles, d'ours, de sangliers, de loups, de léopards. Le lion habite dans les vallées entre l'Iran et la plaine du Tigre, et à l'ouest des monts de Chiraz. Le tigre se rencontre dans le Mazendéran. Le chamois est très commun dans la région des montagnes.

Populations. — La race indigène est la RACE IRANIENNE. Les *Iraniens* plus ou moins mêlés d'éléments étrangers forment la majorité de la population persane. Ils habitent surtout dans la partie méridionale du plateau, la province du Farsistan. Les *Afghans* paraissent se rattacher à la même famille. La race conquérante et dominante est celle des TURCS, venus du Touran. Les montagnes de l'ouest sont le domaine des *Kourdes*, qui vivent sous la tente. À la RACE SÉMITIQUE appartiennent les *Arabes* de l'Arabistan, les *Baloutches* du Kirman, les *Arméniens*, qui ne sont représentés que par quelques faibles communautés. Les vallées de l'Hindou-Kouch renferment les *Kafirs* ou Infidèles, d'origine aryenne, qui descendent peut-être des soldats d'Alexandre. L'ancienne religion de Zoroastre n'est plus pratiquée que par les *Guèbres*, petit groupe de fidèles qui n'a d'importance qu'à Yezd. Les Persans professent l'islamisme, mais ils sont de la secte des Chiites, hostiles aux Arabes et aux Turcs, qui sont Sunnites.

Géographie politique. — L'Iran est partagé entre trois États indépendants : la Perse, l'Afghanistan et le Belouchistan.

La PERSE en occupe plus de la moitié (1 million et demi de kilomètres carrés), la partie occidentale dans toute sa largeur avec la plus grande partie du littoral de la Caspienne, du golfe Persique et du golfe d'Oman. De ses 8 millions d'habitants, 2 millions et demi sont nomades. La population sédentaire et laborieuse est fixée dans les provinces montagneuses du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest, dans l'*Aderbaïdjan*, composé des massifs occidentaux de l'Arménie, dans l'ancienne Perse ou *Farsistan*, région fertile et bien arrosée.

La Perse est gouvernée par un prince appelé *schah*, dont le pouvoir est absolu et illimité. Il est assisté de ministres ou vizirs qu'il désigne et qui ne sont que ses serviteurs. Le

royaume est divisé en provinces et gouvernements, administrés par des gouverneurs ou *beglier-bey*, choisis généralement dans la famille royale et qui réunissent tous les pouvoirs. Au-dessous d'eux, les gouverneurs des villes, les commandants de police et les chefs de quartiers achètent leurs charges et ne se font pas scrupules de se rembourser de leurs avances au détriment des administrés. En fait, la Perse est surveillée par la Russie, dont l'influence est prépondérante.

La capitale est *Téhéran* (210 000 hab.), au pied de l'Elbrouz, au milieu de jardins renommés. Viennent ensuite, par ordre d'importance : *Tebriz* ou *Tauris* (180 000 hab.), à l'est du lac d'Ourmiah, entrepôt des marchandises entre la Turquie, la Caucasie et l'Iran, capitale de l'Aderbaïdjan; *Ispahan* (90 000 hab.), grande place forte en décadence; *Méched* (70 000 hab.), dans le Khorassan, ville sainte, visitée chaque année par 100 000 pèlerins; *Kerman* (45 000 hab.), *Recht*, dans le Ghilan (41 000 hab.), à l'entrée de la route de la Caspienne à Téhéran; *Yezd* (40 000 hab.), dans une oasis; *Hamadan* (35 000 hab.), l'antique Ecbatane, au pied de l'Elvend, étape entre Bagdad et Téhéran; *Chiraz*, près de l'ancienne Persépolis, dominant une plaine riche et fertile; *Sari*, *Astrabad*, au carrefour des routes de la Caspienne, de l'Iran et du Touran; *Chouster* sur le Karoun, *Kachan* au milieu de vergers et de florissantes cultures.

L'Afghanistan ou Iran du nord-est, plus grand que la France (700 000 kilomètres carrés), n'est peuplé que de 4 millions d'habitants. La plupart sont nomades et n'ont d'autre lien avec le gouvernement que le payement de l'impôt. La capitale actuelle est *Kaboul* (60 000 hab.), à 2 000 mètres d'altitude. Les autres villes sont *Kandahar*, sur la route de Kaboul à Hérat (60 000 hab.), *Hérat* sur l'Héri-roud (100 000 hab.), *Ghazni* à 2 300 mètres d'altitude, dans une position stratégique importante entre Kaboul et Kandahar. Les Afghans se sont étendus au nord de l'Hindou-Kouch, dans le Turkestan méridional. Les khanats de *Ouakhan*, *Badakchan*, *Kondouz*, *Balkh*, *Saripoul*, *Maimene*, etc., dépendent officiellement de Kaboul, mais sont de plus en plus surveillés par les Russes.

Au nord-est du territoire afghan, à l'extrémité du plateau iranien, les montagnards du *Kafiristan* forment un petit État autonome.

Le Béloochistan, grand comme la moitié de la France, ne compte pas même un demi-million d'habitants. Le khan est le vassal de l'Angleterre. Depuis 1841 il y a un résident anglais dans la capitale *Khélat* (14000 hab.) et des garnisons anglaises à *Quetta*, *Gandava*, *Khozdar* et *Gouadar*. Ce pays est donc en réalité sous l'étroite dépendance des maîtres de l'Inde.

La Perse et l'Afghanistan s'interposent entre les possessions russes du Turkestan et l'Inde anglaise. Les deux peuples rivaux ont cherché, en même temps, à y établir leur domination. Les Russes conclurent en 1834 un traité d'alliance avec le schah de Perse et poussèrent leur allié à s'emparer du Khorassan et de sa capitale Hérat, mais les Persans échouèrent en 1838 devant cette ville, défendue par des officiers et des ingénieurs anglais. Une seconde attaque en 1856 n'eut pas plus de succès. Dans l'Afghanistan, deux compétiteurs se disputaient le pouvoir. Les Russes soutenaient le premier. Le second appela les Anglais. Grâce à eux il fut ramené dans Kaboul (1840). Mais, deux ans après, les Afghans, soulevés, exterminèrent une armée anglaise de 20000 hommes. En 1863, les Anglais prirent leur revanche. Le sultan de Kaboul, devenu leur allié, s'empara d'Hérat après un an de siège. Après la mort de leur protégé, les Anglais occupèrent le pays, depuis 1878 jusqu'en 1881. En l'évacuant, ils ont conservé tous les défilés du fleuve Kaboul. L'annexion de Merv par les Russes, en 1884, faillit amener la guerre. L'intervention de l'Allemagne a maintenu la paix. Une commission anglo-russe a été nommée pour tracer la nouvelle frontière de la Russie et de l'Afghanistan. Mais cet arrangement ne paraît pas devoir assurer une longue paix. En 1888 une insurrection a éclaté contre l'émir de Kaboul, pensionné par le gouvernement anglais. A la fin de 1889 une maladie d'Abdurhaman a causé de grandes inquiétudes et le gouvernement de l'Inde a envoyé à Peichaver des troupes destinées à prévenir ou à réprimer les troubles qui pourraient suivre la mort de l'émir.

Géographie économique. — Agriculture. — En moyenne, on calcule qu'à peine la quarantième partie du sol de l'Iran est réellement cultivée. Sur cette faible partie, toutefois, le Persan, qui a toujours été essentiellement agriculteur, a conservé ses qualités traditionnelles et sait faire rendre à la terre d'excellents produits. Il n'y a véritablement en Perse que des déserts et des jardins.

Les conditions naturelles ne conviennent pas à la culture des *céréales* (blé et orge), qui fournit à peine aux besoins de la consommation locale et ne la dépasse quelquefois que dans la région occidentale.

Le *riz* vient à merveille sur les bords de la Caspienne.

Mais la vraie richesse originale de l'Iran, ce sont les produits des cultures arborescentes et particulièrement les *fruits*. Le climat extrême et relativement sec convient bien à ce genre de culture, en permettant aux sucs de se distiller, aux essences de se concentrer. Les fruits de la zone méditerranéenne et des régions tempérées prospèrent également; plusieurs même seraient originaires de ce pays. La *vigne*, très ancienne dans le pays, y a été délaissée depuis l'introduction de la religion musulmane. Le *tabac* est un des principaux revenus du pays. L'exportation annuelle atteint près de 5 millions de kilogrammes et la production doit être beaucoup plus considérable. Les Persans fument également une partie de l'*opium* qu'ils récoltent eux-mêmes. Le reste est exporté en Chine, où il fait une sérieuse concurrence aux produits de l'Inde. La culture de la canne à sucre, jadis très étendue, a complètement disparu. Les récoltes de *coton* n'ont pas dépassé jusqu'à présent les besoins de l'industrie locale.

L'Iran a toujours été un pays très favorable à l'*élevage* et, par conséquent, un pays de peuples pasteurs. Une bonne moitié des habitants ne se nourrissent aujourd'hui que des produits des troupeaux. C'est naturellement l'élevage du *mouton*, l'animal des steppes par excellence, qui est la plus prospère. Les *chèvres* sont également très nombreuses et fournissent à l'industrie locale un poil renommé pour sa finesse. Les *chameaux* et les *dromadaires* servent aux transports dans les plaines et sur les plateaux, les *mulets* dans la montagne. Les *chevaux* persans et ceux de Hérat sont estimés.

La Perse produit en moyenne 400 000 kilogrammes de soie brute, dont elle n'exporte en Russie que la moitié.

Produits minéraux. — Les richesses minérales de l'Iran sont nombreuses et variées, mais il n'y en a qu'un très petit nombre d'exploitées. Plusieurs cours d'eau de l'Afghanistan roulent dans leurs sables des paillettes d'*or* qui sont recueillies en divers endroits. L'Elbourz et l'Hindou-Kouch sont riches en métaux de toute nature, argent, fer, cuivre, plomb, etc. Le *sel* existe en

quantités énormes; les déserts en sont imprégnés, de vastes bassins lacustres en contiennent des provisions inépuisables.

INDUSTRIE. — L'industrie persane a eu jadis une grande époque de splendeur et elle était encore au XIIIe siècle, au temps de Marco Polo, très brillante. Cette industrie, aujourd'hui si déchue, a été ruinée presque entièrement par l'envahissement des produits étrangers. Les Persans sont restés très habiles dans la trempe de l'*acier*, dans la fabrication et l'ornementation des armes, des poignards. Mais la véritable industrie nationale est, comme dans tous les pays de pâturages et de steppes, celle de la *laine*. La Perse est toujours renommée pour ses *tapis*, tissés à Kerman, au centre même du plateau, et à Recht : et les Afghans fabriquent à Kaboul et à Kandahar des *châles* et d'autres étoffes de laine, qui ne sont guère inférieurs aux produits si célèbres du pays voisin de Kachmir.

VOIES DE COMMUNICATION. — Les voies de pénétration en Perse sont de tous côtés assez difficiles. Deux cours d'eau sont utilisables : le Karoun à l'ouest, ouvert au commerce anglais, mais on aura toujours ici à lutter contre les rigueurs d'un climat torride; le Kaboul à l'est, mais cette voie ne pénètre pas assez loin dans l'intérieur et c'est de ce côté qu'il est le moins facile d'aborder l'Iran.

Par le nord, Hérat et Méched sont en communication facile avec Bokhara; Tébriz est relié à Trébizonde et par suite directement à l'Europe par une grande route de caravanes qui traverse l'Arménie, mais qui est peu praticable en hiver; du côté de la Caspienne, enfin, Téhéran se rattache à la côte par une chaussée carrossable, qui est à peu près la seule de tout le pays; on a inauguré le premier tronçon, long de 10 kilomètres, de la voie ferrée qui unira Téhéran à Recht, et qui doit se relier dans un avenir prochain au réseau russe de la Transcaucasie. On a commencé la construction d'une route de Méched à Janian, près de la frontière russe. Le schah a ordonné la mise à l'étude d'une ligne ferrée entre Téhéran et Enseli.

A l'intérieur même, il n'y a pas de routes, mais simplement des sentiers de caravanes, qui unissent les principales villes entre elles et avec les ports.

COMMERCE. — Il n'y a de véritable activité que sur le pourtour. C'est au pied même de la couronne de montagnes qui enserre le plateau de presque tous les côtés, à l'intérieur comme à l'exté-

rieur, que se trouvent rangées toutes les grandes villes industrielles et commerçantes.

Dans la Perse proprement dite, *Tébriz* est le grand entrepôt pour les marchandises entre la Turquie, la Caucasie et l'Iran; *Ispahan* est une ville morte; *Téhéran* ne doit son importance actuelle qu'à son titre de capitale. C'est toutefois un carrefour de caravanes important. *Méched* n'est qu'une ville de pèlerinages, mais qui pourra devenir un grand centre d'échanges, quand elle sera reliée à Merv par la voie ferrée dont les Russes ont déjà obtenu la concession. Ce sera pour eux une des portes de l'Iran.

Dans l'Afghanistan, *Hérat*, la « ville aux cent mille jardins », est une place forte et une position militaire plus encore qu'une ville de commerce. C'est, dit-on, la clef des Indes.

Kandahar et *Kaboul*, qui sont ensuite les principaux entrepôts de l'Afghanistan, n'ont néanmoins qu'une activité médiocre. C'est la politique qui leur donne actuellement toute leur importance.

A l'extérieur, *Recht* et *Barfrouch* sont de bons ports auxquels les richesses du Ghilan et du Mazendéran pourraient assurer un grand avenir, si la jalousie de la Russie, qui monopolise le commerce de la Caspienne, ne leur interdisait tout développement.

Le *commerce total* de la Perse a été, en 1891, de 178 millions de francs (contre 250 en 1886).

L'Iran, dont les peuples ont jadis dominé sur toute l'Asie occidentale, est aujourd'hui menacé par le voisinage des deux grands empires russe et anglais. L'Angleterre, d'une part, cherche surtout à assurer la frontière occidentale de l'Inde et à ne pas laisser les Russes s'en approcher de trop près; la Russie, d'autre part, qui n'a pas de colonies dans les pays chauds, tend forcément à prolonger le plus loin possible vers le midi le cercle de son influence et l'étendue de ses possessions pour assurer de plus en plus son indépendance économique.

Bibliographie.

Bell. *A visit to the Karoun river and Kum* (Blakwood's Magazine). Edinburgh, avril 1889, in-8.
Binder. *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse.* Paris, 1887, in-8.
Bunge. *L'expédition russe en Khorassan.* Mittheilungen, 1860.

Carla Serena. *Hommes et choses en Perse.* Paris, 1883.
Dieulafoy (Mme). *La Perse, la Chaldée, la Susiane.* Paris, 1888.
Ernouf. *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie.* Paris, in-18.
Perrier. *Voyage en Perse, dans l'Afghanistan, le Bélouchistan.* Paris, 1860 2 vol.
Orsolle. *Le Caucase et la Perse.* Paris, 1885.
Hue. *Les Russes et les Anglais dans l'Afghanistan.* Paris, 1885.
Paquier. *La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale.* Paris, 1885.
— *L'Asie centrale à vol d'oiseau.* Paris, 1881.
— *Hérat et les territoires contestés* (*Rev. de Géogr.*), 1885.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. IX, p. 25, 109 et 139.

Sujets de devoirs.

Productions de la Perse : rapports du climat et de la flore.
Comparaison de la Perse et de l'Arabie.
Les routes d'Europe à l'Inde par l'Iran.

CHAPITRE V

ARMÉNIE — PAYS DU CAUCASE

Relief. — Arménie. — Entre les vallées de la Koura et du Rion au nord, et les plaines de la Mésopotamie au sud, s'élève, comme une colossale île montagneuse, le massif arménien. C'est le nœud orographique où se relient les plateaux de l'Iran et de l'Anatolie. L'Arménie constitue une région à part, avec sa physionomie alpestre, sa configuration tourmentée, ses escarpements arides, ses volcans aux pentes abruptes et ses grands lacs. Facilement accessible par les côtés où elle se rattache à l'Iran et à l'Asie Mineure, elle surplombe de ses parois rapides les vallées du nord et du sud. Une série de chaînes montagneuses, formant comme autant de gradins superposés, depuis les rivages de la mer Noire, soutiennent la gigantesque acropole arménienne. Celle-ci se compose en réalité de plusieurs plateaux, d'altitude différente, entaillés par de profondes déchirures où serpentent les fleuves, et qui servent de socles à de puissants cônes volcaniques. Tels sont, au nord, le plateau d'*Erzeroum*, aux sources

de l'Euphrate (2 000 m.); au nord-ouest, les plateaux de *Kars* (2 000 m.) et d'*Erivan* (1 000 m.); au sud, les plateaux de *Bajérid* et *Diarbékir*.

Le géant de l'Arménie est le *massif de l'*Ararat avec ses deux hautes cimes volcaniques, le *Grand Ararat* (5 000 m.) et le *Petit Ararat* (3 900). Au nord de la dépression de l'Aras, lui fait face un autre massif entouré de cratères : c'est l'*Alagöz*, haut de 4 000 mètres environ. Au sud d'Erzeroum et de la vallée supérieure de l'Euphrate, le soulèvement du *Bingöl-Dagh* atteint presque la même altitude. A gauche du Mourad s'élève une chaîne escarpée percée d'énormes cratères. Celui du *Tandourek*

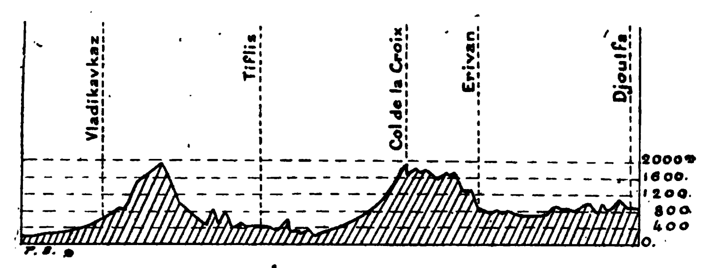


Fig. 12. — Coupe du Caucase et du massif arménien.

(3 500) n'a pas moins de 2 000 mètres de circonférence et 300 mètres de profondeur.

Le Caucase s'étend sur une longueur de 1 200 kilomètres du nord-ouest au sud-est, depuis le détroit de Kertch entre la mer Noire et la mer d'Azov jusqu'au promontoire d'Apchéron sur la Caspienne. Sa direction est donc la direction normale des grandes chaînes asiatiques. Sa largeur varie entre 40 et 200 kilomètres. Elle est de 100 kilomètres dans la partie médiane, au col de Dariel. Chaîne unique à l'ouest, au nord de la mer Noire, le Caucase se ramifie et présente jusqu'à trois et quatre arêtes parallèles, soudées entre elles par des chaînons transversaux. Le système s'abaisse vers la Caspienne par des terrasses et des collines. Le soulèvement caucasique offre une remarquable unité géographique. La masse centrale est formée de granit et de schistes cristallins. Les chaînes extérieures sont composées d'assises calcaires. Les témoignages de l'activité volcanique sont nombreux. Aux deux extrémités, à Taman et à Kertch d'une part, à Bakou de l'autre, jaillissent des volcans de boue. Il y a

de temps en temps des éruptions de lave et des projections de pierres. Près de Bakou sont des sources de naphte et de pétrole. Six sommets dépassent le mont Blanc. Les principales cimes sont : le *Maroukh* (3 400 m.) dans le Caucase occidental, l'*Elbrouz* (5 600 m.) et le *Kasbeck* (5 000 m.) dans le Caucase central. Ce qui caractérise le Caucase, plus encore que la hauteur des grands sommets, c'est, comme dans les Pyrénées, la grande élévation moyenne de la chaîne. Dans la section occidentale, les cols ne sont guère inférieurs à 3 000 mètres. Le col de *Maroukh* est à 3 600 mètres. La plupart s'ouvrent à plus de 2 000 mètres. Celui de Dariel, qui est la grande voie de communication à travers le Caucase, est à 2 430 mètres. Les versants extérieurs du système diffèrent sensiblement. Le col de Maroukh n'est qu'à 55 kilomètres de la mer Noire, tandis qu'au nord, il faut parcourir près de 120 kilomètres pour voir l'altitude s'abaisser seulement à 300 mètres. Comme dans les Pyrénées, et pour les mêmes causes, la rapidité des pentes et l'absence de vallées intermédiaires, les lacs font presque défaut.

Climat. — Le climat est caractérisé par la sécheresse de l'air et la chaleur des étés. La température moyenne varie entre 10 et 15 degrés; mais les écarts de température sont considérables. A des hivers qui rappellent ceux de Moscou, succèdent des étés semblables à ceux de mainte région tropicale. Tiflis est, comme son nom l'indique, la « ville chaude » par excellence. La chaleur solaire s'accroît de la réverbération produite par les roches nues qui environnent son bassin. La vallée de l'Aras est une des contrées de l'Asie où les extrêmes de température sont le plus pénibles. A Érivan, qui est à un millier de mètres d'altitude, le thermomètre descend, en hiver, jusqu'à — 33°. La moyenne de janvier est de — 15°. L'été, la température monte jusqu'à + 40°, + 44° et même + 45°. Les Européens sont obligés de chercher un asile frais dans les vallons de la montagne. Les fièvres sont fréquentes. Chaque soir, pendant l'été, un vent du nord ou du nord-ouest descend des montagnes d'Alagöz et balaye la vallée en soulevant des tourbillons de poussière.

Les pluies proviennent surtout de la mer Noire. Dans le Caucase occidental, il tombe trois fois plus d'eau que dans le Caucase central et dix fois plus que dans le bassin de la Koura. La moyenne annuelle est de 24 centimètres à Bakou, 33 à Erivan,

49 à Tiflis, 1 m. 7 à Poti, 2 m. 3 à Koutaïs et 2 m. 8 à Dachovsky.

Grâce à la forte température de l'été et à la pauvreté relative de l'humidité, les neiges persistantes se tiennent à une altitude élevée. L'Alagöz est libre de neiges en été, et sur le versant nord-ouest du Grand Ararat les neiges permanentes ne se rencontrent qu'à 4370 mètres. Pour les mêmes causes, le phénomène des neiges est moins marqué dans le Caucase que dans les Alpes. Sur le flanc tourné vers la mer Noire, les neiges perpétuelles sont à 3570 mètres. Huit glaciers descendent du Kasbeck, mais le plus long ne dépasse pas 5 kilomètres. La plupart des fleuves de glace s'arrêtent à 2400 mètres, mais ils descendent plus bas sur le versant nord, moins riche en neiges, mais plus découpé.

Hydrographie. — Les souffles pluvieux de la mer Noire alimentent le *Kara-Sou* ou Euphrate supérieur, jusqu'au bassin d'Erzeroum. Au nord, l'abondance des précipitations donne naissance au *Tchorok*, tributaire de la mer Noire, dont le volume est considérable, proportionnellement à l'étendue du bassin.

La dépression qui s'ouvre au sud du Caucase est parcourue par deux fleuves d'importance très inégale : le *Rion*, tributaire de la mer Noire, et la *Koura*, qui se jette dans la Caspienne.

Le *Rion*, sorti de montagnes pittoresques, débouche dans une plaine basse et marécageuse; il arrose Koutaïs et finit à Poti. Il est navigable sur 75 kilomètres.

La *Koura* est un fleuve de 1000 kilomètres de longueur. Née près de Kars, elle coule d'abord vers le nord, dans une vallée de rupture, entre de hautes falaises, puis elle entre dans la dépression longitudinale, parallèle au Caucase, où se trouve Tiflis. A gauche, l'*Alazan* lui apporte les eaux du Caucase central; à droite elle se conjugue avec la grande rivière arménienne, longue de 780 kilomètres, l'*Aras*. Elle se forme entre les sources des deux branches supérieures de l'Euphrate, coule entre l'Alagöz et l'Ararat, où elle fertilise le bassin d'Erivan, contourne par une grande courbe au sud les montagnes du Gok-Tchaï et se réunit à la Koura dans une région de steppes. Celle-ci, roulant une masse énorme d'argile et de sable, se divise en deux bras et forme un delta qui s'allonge de 4 kilomètres carrés par an. La plus grande partie de son bassin est stérile.

L'Arménie renferme deux grands lacs : au nord, le *Gok-Tchaï* ou *Sevanga*, deux fois et demie grand comme le lac Léman, et, au sud-est, le lac de *Van*, qui a 200 kilomètres de tour.

Flore et faune. — La Transcaucasie fait encore partie de la zone méditerranéenne : elle est donc riche en espèces arborescentes. Le Caucase possède de magnifiques forêts qui s'élèvent jusqu'à 2 300 mètres. Protégées par la barrière caucasique contre les vents du nord-est, échauffées, en été, par un soleil tropical, les vallées méridionales et les plaines élevées de l'Arménie ont une merveilleuse fécondité. Beaucoup de nos arbres fruitiers sont originaires de ces contrées. La vigne croît à l'état sauvage jusqu'à l'altitude de 1 200 mètres. C'est sans doute avec l'Asie Mineure sa patrie d'origine. Le noyer s'élève jusqu'à plus de 1 600 mètres. Le cotonnier est cultivé dans la vallée du Rion à la hauteur de 650 mètres.

La faune est aussi variée que la flore. Les vallées de la Koura et de l'Aras sont hantées par les tigres, les lézards, les léopards, les hyènes. Les forêts de la Mingrélie sont infestées de panthères, de loups, etc. L'ours se rencontre sur les pentes inférieures jusqu'à 1 500 mètres d'altitude.

Populations. — Le Caucase, vrai carrrefour des peuples, compte une infinité de races. On y parle au moins quarante dialectes différents. A la RACE CAUCASIENNE appartiennent les *Tcherkesses*, les *Abkazes*, les *Géorgiens*, les *Lazes*, les *Lesghiens*. Dans le bassin de la Koura et de l'Aras habitent des *Tartares*, de RACE TURQUE. Autour du massif de l'Ararat vivent des *Kourdes*, de RACE ARYENNE.

« Le Kurde est presque en tout point l'opposé de son voisin l'Arabe; le goût du pillage seul leur est commun; mais en cela même l'Arabe tient plus du voleur, le Kurde du guerrier. Les Arabes n'exercent la violence que là où ils sont les plus forts; ils craignent les armes à tir et les fuient sur leurs excellents chevaux; ils dédaignent l'agriculture et les villes, le chameau leur tient lieu de tout et leur permet le séjour dans un pays inhabitable pour tout le reste du monde. Le Kurde, au contraire, est agriculteur par besoin, guerrier par penchant; de là, ses villages et ses champs dans la plaine, ses châteaux et ses forts dans la montagne. Il combat à pied; les murs et les montagnes sont sa défense, le fusil son arme. Le Kurde est excellent tireur; son arme richement damasquinée se transmet de père en fils et il la connaît comme son plus ancien compagnon[1]. »

1. *Lettres sur l'Orient*, par le maréchal de Moltke.

Les *Arméniens* de RACE SÉMITIQUE se groupent aux sources de l'Aras et de l'Euphrate, dans le bassin d'Erzeroum, dans la vallée supérieure du Tchorok, entre Tifls et Erivan. On estime le nombre total des populations arméniennes à 4 millions.

Les cultes sont très nombreux. On trouve en Caucasie et en Arménie des chrétiens du rite grec, des arméniens grégoriens, des arméniens unis, des musulmans sunnites et des musulmans chiites, des luthériens, des juifs; même, dans les montagnes, des bouddhistes et des païens. La presque totalité des Arméniens appartient au culte grégorien, doctrine intermédiaire entre le catholicisme romain et l'orthodoxie grecque. Le chef suprême des Arméniens du monde entier est le catholicos d'*Étchmiadzin*.

Géographie politique. — L'attaque du Caucase par les Russes date du XVIIIe siècle. En 1801, ils se firent céder Tiflis. Après avoir brisé la résistance acharnée de Schamyl et des Tcherkesses, ils se rendirent maîtres du Caucase oriental (1859), puis du Caucase occidental (1863).

L'Arménie a formé dans l'antiquité un État indépendant qui, sous la dynastie des Arsacides, conquit la Syrie, une partie de l'Asie Mineure et de la Perse. Il succomba définitivement au Ve siècle après Jésus-Christ et devient une province des Sassanides.

Au VIIIe siècle il passa avec la Perse sous la domination arabe. Victime des ambitions et des convoitises de ses voisins, l'Arménie fut partagée entre l'empire ottoman et l'empire persan.

Au XIXe siècle une nouvelle puissance, la Russie intervint en faveur des chrétiens arméniens persécutés. Par le traité de Gulistan en 1813, elle se fit céder par la Perse, Derbent, le Chirvan, le Talisch et le Karabagh.

A Tourkmantchaï, en 1828, les Turcs abandonnèrent encore le pays entre la Koura et l'Aras, les territoires d'Érivan et de Nakhitchevan, le port de Lenkoran sur la Caspienne. Ce traité fut complété en 1829 par celui d'Andrinople, qui donna aux Russes la Gourie avec Poti, les districts d'Anapa, Akhalzikh et Akhalkalaki. Ces dernières conventions stipulaient pour les populations chrétiennes la liberté d'émigration. Des familles nombreuses cherchèrent un asile sur le territoire russe. Les Turcs reprirent l'offensive en 1855. Les Russes s'emparèrent

de Kars, mais ils furent arrêtés par le traité de Paris. Ils ont pris leur revanche en 1877. Le congrès de Berlin (1878) adjugea à la Russie le port de Batoum, les villes d'Ardahan et de Kars. Le gouvernement ottoman a été invité par les puissances à apporter quelque adoucissement à la condition des chrétiens et à les protéger contre les Circassiens et les Kourdes, mais la Porte s'est dérobée à ce devoir. La Russie elle-même s'est montrée hostile aux Arméniens. Elle est intervenue dans l'élection du catholicos d'Etchmiadzin, qui réside en territoire russe, et elle a entrepris, malgré les vives réclamations des habitants, d'imposer dans les écoles l'étude de la langue russe.

Les pays du Caucase et l'Arménie russe forment la *lieutenance du Caucase*. Le pays est divisé en provinces ou gouvernements subdivisés en districts et en cercles. La Caucasie russe comprend deux divisions naturelles : Circaucasie et Transcaucasie. La *Transcaucasie* (240 000 kil. carrés, 4 millions d'hab.) a pour capitale *Tiflis* (100 000 hab.), capitale de la Caucasie entière, située dans un cirque de montagnes nues et escarpées. Elle commande le passage entre la Caspienne et la mer Noire, entre Bakou et Poti ou Batoum. Les autres villes ont peu d'importance. *Anapa*, port de la mer Noire, est bien déchu, *Soukhoum-Kalé* est le débouché maritime de l'Abkhazie, *Koutaïs*, *Poti*, *Batoum*, port de guerre et de commerce à l'est de l'embouchure du Tchorok, *Érivan*, forteresse et ville commerçante, *Kars* à 1 900 mètres d'altitude, vaste camp retranché flanqué de 11 forts, *Yelizavetpol*, *Bakou*, premier port de commerce sur la Caspienne.

Géographie économique. — Production du sol. — Le *sol* de la Transcaucasie est très fertile et les terres noires des vallées pourront fournir à la Russie tous les produits méditerranéens, quand la restauration des anciens travaux d'irrigation aura rendu au pays son aspect d'autrefois.

La Transcaucasie est le « Midi » de la Russie; elle lui fournit son vin, ses primeurs en fruits et en légumes, jouant ainsi, vis-à-vis de ce pays, le même rôle que notre côte méditerranéenne et l'Algérie pour la France : c'est une colonie précieuse.

Les *cultures industrielles* ont moins d'importance.

Les *forêts* sont dégarnies et dévastées, la *chasse* n'y a plus d'importance; mais la *pêche* est toujours une industrie très productive.

Les *richesses minières* sont abondantes. L'Arménie possède d'immenses provisions de *sel gemme.*

Les *sources thermales* sont nombreuses, mais les sources de *naphte* de Bakou se placent de beaucoup au premier rang. Le pétrole qu'on en exporte est un des principaux objets du trafic de la Caspienne. Les puits d'exploitation, au nombre de près de deux cents, ont fourni en 1886 plus d'un milliard de kilogrammes d'huile.

L'*industrie* ne comprend guère encore que l'exploitation des mines. L'élevage des vers à soie est tombé en décadence.

VOIES DE COMMUNICATION. — A part la grande route militaire qui, par le col de Dariel, conduit en Russie, et les chemins de caravanes qui pénètrent en Asie Mineure et en Perse, la voie commerciale du pays de beaucoup la plus importante est celle qui unit la Caspienne à la mer Noire et que suit aujourd'hui le chemin de fer de Batoum à Bakou par Tiflis, de même que la ligne du télégraphe indo-britannique. C'est aujourd'hui la ligne la plus directe pour se rendre en Asie centrale. C'est peut-être par là qu'affluera un jour une partie du commerce entre l'Asie orientale et l'Europe, quand des voies ferrées traverseront d'est en ouest le continent asiatique. On vient, sur l'ordre du conseil de l'empire, d'étudier le tracé d'une ligne ferrée de Vladikavkaz à Tiflis par le col d'Arkhot. Elle aurait une longueur de 164 kilomètres et franchirait le Caucase par deux tunnels, l'un de 7 000, l'autre de 12 000 mètres.

Le COMMERCE de la Transcaucasie a pris des proportions énormes dans ces dernières années, grâce au développement de l'agriculture, à la découverte des mines de pétrole et surtout à la substitution du port excellent de Batoum à la rade dangereuse de Poti : la valeur des échanges a passé en sept ans, de 1879 à 1886, de 5 à 30 millions de roubles (environ 120 millions de francs). Le port de Batoum entre dans ce chiffre pour plus des deux tiers. On ne saurait manquer de remarquer que c'est un des ports malheureusement trop rares où le pavillon français se trouve au premier rang : il est rattaché à Marseille par un service régulier de paquebots appartenant aux Messageries maritimes. D'abord déclaré « port franc », Batoum est rentré dans le droit commun et n'est plus qu'un port russe.

Par ses possessions arméniennes, la Russie se rapproche de la vallée de l'Euphrate : elle prend position sur les plateaux

qui forment le lien entre l'Iran et l'Asie Mineure. Or, on sait quelle est l'importance, pour l'avenir du commerce indien, de cet isthme entre Bassorah et Alexandrette. Un chemin de fer unissant ces deux villes diminuerait considérablement les frais et la durée des voyages entre la Méditerranée et l'Inde, c'est-à-dire mettrait l'Angleterre beaucoup plus près de sa colonie.

Bibliographie

Dubois de Montpéreux. *Voyage autour du Caucase et Atlas*. Paris, 1 vol. in-8, 1867.
Hommaire de Hell. *Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase et la Russie méridionale*. Paris, 1845, 3 vol. in-8.
Jaubert. *Voyage en Arménie et en Perse*. Paris, 1821, in-8.
Koechlin-Schwartz. *Un touriste au Caucase*. Paris, in-18.
Lemosof (Paul). *Caucase* (*Grande Encyclopédie*). Paris, Lamirault, 1890, in-8.
Mourier. *Batoum et le bassin du Tchorok*. Paris, 1887, in-8.
Orsolle. *Le Caucase et la Perse*. Paris, 1885.
Padde. *Voyages dans les Alpes mingréliennes*. Tiflis, 1866, in-4.
Serena (Carla). *Excursion dans le Caucase de la mer Noire à la mer Caspienne* (*Tour du Monde*), 1880-1884.
Villeneuve. *La Géorgie*. Paris, 1870, in-8.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VI, p. 50.

Sujets de devoirs

Comparaison du Caucase et des principales chaînes de l'Europe.

Les côtes de la mer Noire : importance commerciale et voies de communication.

Conquêtes russes au sud du Caucase : leur valeur stratégique et économique.

CHAPITRE VI

ANATOLIE OU ASIE MINEURE

L'Asie Mineure est une vaste péninsule, couvrant une superficie presque égale à celle de la France (510 000 kilom. car.). La

mer Noire, la mer de Marmara, l'Archipel et la Méditerranée la baignent au nord, à l'ouest et au sud.

Relief. — L'Asie Mineure est, comme l'Iran, un plateau rectangulaire : la surface de ce plateau atteint une altitude variant de 800 à 1 200 mètres environ, relevée ici par des sillons montagneux, creusée là de lagunes et de cuvettes qui ne sont jamais très profondes. Elle a été bouleversée à diverses époques par les forces souterraines, comme l'atteste le nom de Phrygie brûlée, donné dans l'antiquité à une partie de la contrée. Une ceinture de montagnes borde le plateau sur presque tout son pourtour. Le soulèvement présente sa plus grande élévation au sud. On le désigne dans son ensemble sous le nom de *Taurus*.

Le Taurus se détache du massif arménien sur la rive droite du Kara-sou. Il forme alors le rebord méridional du plateau de *Siwas*. — Au sud de la ville de *Kaisarieh* émerge le cône volcanique du mont *Argée* (4 000 mètres). Le Taurus s'incline vers le sud-ouest, accompagné de l'*Anti-Taurus* qui lui fait face à l'est. Il comprend les deux chaînes du *Boulgar-Dagh* (3 500) et de l'*Ala-Dagh* (3 400), reliées par le seuil élevé de 966 mètres qui forme les *portes Ciliciennes*. Ce célèbre col, situé sur la diagonale du Bosphore au golfe d'Alexandrette et qui débouche dans le bassin du Seihoun, a servi de passage à tous les conquérants, depuis Xerxès et Alexandre jusqu'à Ibrahim Pacha. Le *Taurus cilicien* se complique de plusieurs rameaux, dont l'un dresse ses falaises au-dessus de la Méditerranée. — Plus escarpé encore est le *Taurus lycien*, qui se termine, à l'ouest, par la pyramide volcanique de l'*Ak-Dagh* (3 000 m.).

Au nord, les hauteurs côtières des anciennes provinces de Paphlagonie et du Pont, *Ala-Dagh* et *Ilkaz-Dagh*, entre le Sakaria et le Kysil-Irmak, le *Kolat-Dagh*, au sud de Trébizonde, présentent à la mer Noire un rempart interrompu de brèches, qui atteint 2 000, 2 500 et même 3 000 mètres.

A l'ouest, au contraire, le plateau, au lieu de s'appuyer à une chaîne bordière, se désarticule, et envoie vers l'archipel des systèmes de monts et de collines d'orientation différente, entre lesquels s'insinuent des vallées riches et peuplées. Citons le mont *Olympe* au sud de Brousse (2500 m.), le *Kaz-Dagh*, ancien Ida (1 800 m.) le *Sipyle*, le *Tmolus* et, l'ancien Cadmus, le *Baba-Dagh* au sud du Méandre (1800 m.).

« Considérée sous le rapport de la répartition des accidents

de son relief, l'Asie Mineure se présente comme un massif montagneux, déprimé presque dans sa région centrale en un plateau qui peut avoir une altitude moyenne de 800 à 900 mètres. En faisant abstraction des vallées et des dépressions locales, tout le reste de la péninsule nous apparaît comme une énorme agglomération de montagnes dont les chaînes affectent, en quelque sorte, deux directions principales, savoir du nord-ouest au sud-est et du nord-est au sud-ouest. A ces deux grandes lignes se rattachent, pour ainsi dire comme des ramifications latérales, un grand nombre de chaînes sillonnant la péninsule dans toutes les directions. Un autre fait qui frappe également dans le tableau général de cette dernière, c'est la concentration dans sa partie méridionale des chaînes les plus élevées. Ainsi non seulement le Taurus se trouve plus ou moins échelonné le long du littoral méridional, mais encore le mont Argée qui, dans l'état actuel de nos connaissances, peut être considéré comme le point culminant de l'Asie Mineure, n'est qu'à 39 lieues de la Méditerranée, tandis qu'il est à 106 lieues de la mer Noire. Ainsi, si l'on faisait une coupe à travers la péninsule, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Méditerranée, on aurait une ligne courbe très saccadée et dentelée, mais dont le plus grand renflement se trouverait à son extrémité sud et qui irait en descendant vers son extrémité méridionale. »

La contrée montagneuse embrasse en Asie Mineure une étendue de terrain presque aussi considérable que celle occupée par la région plane. « Pour ne choisir qu'un seul exemple parmi les régions de l'Europe les mieux étudiées sous tous les rapports, nous citerons l'Angleterre, où les districts les plus montagneux, comme par exemple les Highlands d'Écosse, n'offrent nulle part des altitudes de 1700 mètres. Or, en Asie Mineure, des altitudes semblables sont à peine comptées parmi les montagnes, car on y voit des provinces entières, comme entre autres la Lycaonie, où de telles altitudes caractérisent de vastes plateaux, en sorte que l'on peut dire que, dans la péninsule, des plaines très étendues, parfaitement horizontales et jonchées de ruines d'une multitude de cités antiques, sont souvent au-dessus des sommets inhabitables des plus hautes montagnes de l'Angleterre.

« L'ensemble des traits qui constituent la physionomie physique de la péninsule conduit naturellement à tirer deux consé-

quences : d'abord que cette contrée doit offrir les plus grands contrastes dans ses conditions climatologiques et dans sa végétation; ensuite que l'extrême variété de son relief ne peut manquer de lui fournir tous les éléments du pittoresque et du beau[1]. »

Climat. — L'Asie Mineure, comme l'Iran, se partage en deux zones climatériques bien tranchées : le pourtour extérieur qui appartient au climat méditerranéen et le plateau intérieur. La côte septentrionale est exposée en partie aux courants polaires, mais, à l'est, elle est abritée par le Caucase. La zone méridionale, protégée par le rebord du Taurus, est plus chaude. Sur les côtes de l'Archipel, les îles et les promontoires modifient à l'infini le régime des vents (extrêmes de température à Smyrne : — 4° et + 39°; moyenne de la côte méridionale : + 14° et + 29°; moyenne d'Erzeroum, à 1900 mètres d'altitude : + 24° et — 10°).

Le littoral reçoit la plus grande partie de ses pluies pendant les mois d'hiver, de novembre à mars. Les mois de juin et juillet ne fournissent à Smyrne que 4 centimètres seulement. L'intérieur du plateau, garanti par les bordures montagneuses contre l'influence maritime, est singulièrement plus sec. Quelques steppes et déserts rappellent, par leur développement, certaines contrées du Turkestan. Tel est le désert salé au nord de Konieh, presque au centre de la péninsule. La dépression centrale a dû être le bassin d'une mer intérieure aujourd'hui desséchée. Les nombreuses nappes d'eau salée qui couvrent l'Anatolie sont entourées de vastes étendues tristes et désolées revêtues d'efflorescences salines. De même, ce plateau subit des excès de chaud et de froid, de brusques changements de température que ne connaît point la zone maritime.

Hydrographie. — En général, l'Asie Mineure est pauvre en eau. Le débit total de ses fleuves représente seulement le tiers du débit des fleuves français. Ces fleuves sont caractérisés par leur irrégularité de régime. Torrents souvent impétueux pendant la saison des pluies, ils sont quelquefois presque complètement desséchés pendant les mois d'été. En outre, leur cours, comme celui de tous les fleuves de hautes plaines, dessine des contours capricieux et décrit des méandres soit dans les sillons du plateau lui-même, soit à travers les bordures montagneuses

1. De Tchihatchef. *Asie Mineure.*

où l'eau a dû se frayer un passage. Ces gorges portent le nom de boghaz. Tels sont le *Sakaria* (600 kil.), le *Kisil-Yrmak*, ancien Halys (800 kil.), et le *Yeschil-Yrmak* (400), qui débouchent dans la mer Noire, le *Djihoun* et le *Seihoun*, tributaires du golfe d'Alexandrette. Mais les fleuves qui se jettent dans l'Archipel ont un moindre trajet à accomplir sur le plateau et ne percent point de barrière montagneuse; leur cours est donc moins heurté, leur régime moins variable, leur allure plus paisible. A cette catégorie appartiennent le *Ghédiz* (ancien Hermus) et le *Menderes* (Méandre) aux eaux lentes et profondes, aux innombrables circuits.

Mais les fleuves d'Asie Mineure se ressemblent par leur aspect; ils charrient une assez grande quantité d'alluvions et forment des deltas. Le Seihoun et le Djihoun n'ont cessé d'errer dans la plaine d'alluvions de 100 kilomètres qu'ils ont formée. Souvent ils se sont unis. Aujourd'hui ils sont à 72 kilomètres l'un de l'autre. Le travail des fleuves de l'archipel a considérablement modifié le dessin de la côte, comblant les golfes, rattachant les îles au continent, enfouissant les villes sous la vase. De l'ancien golfe où se jetait le Méandre dans l'antiquité, il ne reste qu'un petit lac situé à 17 kilomètres de la mer en ligne droite. On a calculé que depuis vingt-trois siècles il avait conquis sur la mer une superficie de 300 kilomètres carrés. De même les empiètements du Ghediz ont à demi fermé l'entrée du golfe de Smyrne.

L'Asie Mineure est très riche en lacs et en marais. A peu de distance de la côte occidentale se succèdent le lac *Sabandja*, aux eaux douces et potables que Pline le Jeune proposait d'unir à la mer de Marmara et au pont Euxin, le lac de Nicée ou *Isnik-gheul*, le lac d'*Apollonia*, le *Manyas-gheul*, le lac d'*Eguerdir* et le plus considérable de tous, le *Touz-gheul*, au fond d'une dépression (950 mètres d'altitude, superficie : 1 000 kilomètres carrés). C'est une immense nappe salée. La couche de sel atteint en certains endroits jusqu'à 2 mètres.

Côtes. — Les articulations littorales de l'Asie Mineure sont en rapport avec le relief.

Au nord, sur la mer Noire, les découpures ne sont point très profondes. Les principales baies sont celles de *Trébizonde*, au sud-est du cap Sacré, les baies d'*Ounieh* et de *Sansoun*, de chaque côté du Yeschil Irmak, le golfe de *Sinope* et la baie d'*Eregli*. — La pointe la plus saillante est celle de *Sinope*, au

sommet de la convexité que la côte, en son milieu, présente à la mer Noire — Les îles sont rares et même font tout à fait défaut.

Le littoral méridional, bordé également de très près par les montagnes, offre des contours assez rectilignes. Les sommets du Taurus lycien et du Taurus cilicien déterminent deux énormes saillies. A l'ouest du premier se creuse la baie de *Makri*, à l'est se développe le golfe largement ouvert d'*Adalia* ou de *Satalieh*. Au delà du cap d'*Anemour*, qui termine l'avancée des monts de la Cilicie, la côte se recourbe au nord, jusqu'aux bouches marécageuses du Seihoun et du Djihoun; puis vient le golfe d'*Iskanderoun* ou d'*Alexandrette* où commence la côte syrienne. — Ces rivages de la Caramanie presque déserts aujourd'hui rappellent peu le littoral populeux et florissant de l'ancienne Pamphylie et de la Cilicie.

Tandis qu'au nord et au sud les chaînes bordières du plateau anatolien courent parallèlement à la mer Noire et à la Méditerranée, au contraire, à l'est, les rameaux orientés perpendiculairement à l'archipel et les vallées qu'ils enserrent, ont produit, par leur contact avec la mer, une richesse extrême de formes. Par le nombre infini et la variété de ses indentations, cette côte rappelle l'Europe. Le développement total entre les Dardanelles et le détroit de Rhodes est le quadruple de la distance directe — D'ailleurs en deux endroits la côte européenne et la côte asiatique se rapprochent et ne sont séparées que par des détroits. Le *Bosphore* asiatique s'étend sur une longueur de 38 kilomètres; la largeur varie entre 3 700 mètres et 700 mètres seulement. Les *Dardanelles* sont comme un grand fleuve de 67 kilomètres, large de 7 500 à 1 260 mètres — Entre les deux s'étale la mer de Marmara, où s'enfoncent les baies d'*Ismid* et de *Gemlik* et où s'avance le promontoire élevé de *Cyrique*. — A la sortie des Dardanelles, la côte prend brusquement la direction du sud. L'archipel offre les golfes d'*Edremid*, de *Tchandarlyk*, de *Smyrne*, de *Scalanova*. Cette articulation est complétée ar les îles de *Thaso*, *Samothraki*, *Imbro*, *Limni*, à l'ouest des Dardanelles, *Tenedo*, *Mytilini* ou *Lesbos*, *Chio*, *Samo*, *Kalymno*, *Ko* et *Rhodes*, qui prolongent les promontoires asiatiques dans la direction de l'Europe.

Dans le vaste golfe formé par la rencontre de la côte d'Anatolie et de la côte syrienne se trouve la grande île de CHYPRE (9 000 kilom. car.) Sa longueur est de 220 kilomètres, sa largeur

de 12 kilomètres seulement dans la longue arête de Karpas qui s'avance à l'est. Entre le sillon montagneux du nord et le massif méridional de l'Olympe (2 000 m.) s'étend la plaine du Pidias, qui arrose la capitale Levkosia. Elle appartient à l'Angleterre depuis 1878.

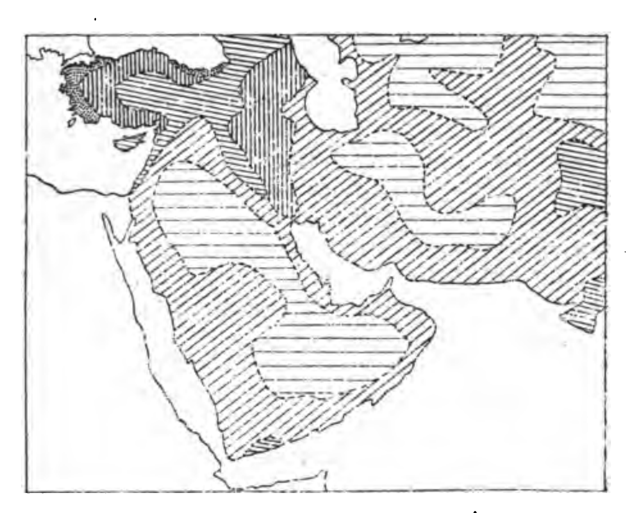
Flore et faune. — Pour la flore, comme pour le climat, l'Anatolie se divise en deux grandes zones distinctes. Tandis que le plateau intérieur appartient véritablement au domaine des steppes, la côte dépend de la zone des produits méditerranéens, et par conséquent des cultures arborescentes. Les arbousiers, les lauriers y prennent un développement remarquable. Les montagnes du nord renferment de grandes forêts. On n'y trouve pas moins de 50 espèces de chênes. Les essences spéciales à la contrée sont les cyprès (l'arbre de Chypre), le noyer et le platane, l'arbre anatolien par excellence. Le Taurus cilicien appartient à la région subtropicale. Sur les premières pentes croissent les palmiers. Au-dessus s'élèvent les arbres à feuilles caduques, puis viennent les conifères, les cèdres jusqu'à 2 000 mètres. Plus haut, c'est le domaine de la brousse.

Presque partout les anciennes forêts ont disparu et le déboisement a eu pour conséquence une diminution de la faune. Le lion ne se rencontre plus que dans les gorges de la Lycie. L'hyène a été exterminée. Sur les plateaux vivent des troupeaux de chèvres et de moutons sauvages. Les chevaux sont rares. On emploie beaucoup le chameau, introduit en Asie Mineure au XII[e] siècle et qui s'est merveilleusement acclimaté.

Population. — La population de l'Asie Mineure est de 6 millions d'habitants environ. La majorité est *turque*, mais on désigne sous le nom de Turcs tous les musulmans sédentaires, quelle que soit leur origine. Les villes maritimes de l'Archipel comptent aujourd'hui, comme dans l'antiquité, de nombreuses et riches colonies grecques. Les hommes de *race hellénique* dominent même dans les îles. L'Asie Mineure reçoit chaque année un fort contingent d'immigrants. C'est par centaines de mille que s'y sont réfugiés les Thessaliens, les Thraces, les Bulgares, les Cosaques, les Tcherkesses. Ceux-ci, fuyant la domination russe, ont été cantonnés dans la plaine par le gouvernement turc.

Les *Arméniens* sont environ 2 millions en Turquie. Ne pouvant porter les armes ni se livrer au négoce, ils sont livrés sans défense aux violences des races barbares qui les entourent,

Tcherkesses, Lazes et Kurdes. Les *Lazes* habitent sur les bords de la mer Noire, de Batoum à Trébizonde. Les *Kurdes*, à la fois guerriers et nomades, se déplacent sans cesse. Ils sont environ 3 millions dont 1 million de Kurdes ottomans. Ceux-ci résident



Habitants par Kilomètre carré

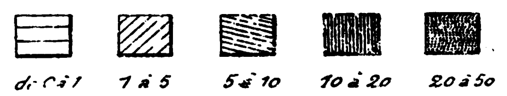


Fig. 13. — Densité de la population en Asie Mineure.

dans les villayets d'Erzeroum, de Diarbekir et de Bagdad. Ils sont gouvernés par des chefs héréditaires.

Géographie politique. — L'Asie Mineure proprement dite, province de l'empire turc, est divisée en neuf villayets. Mais certaines régions ont une condition politique privilégiée. Tels sont le *Zeitoun*, habité par environ 5 000 Arméniens réfugiés dans les montagnes du Taurus, le *Kozan*, occupé par 50 000 Kurdes au nord-ouest du golfe d'Alexandrette, enfin l'île de *Samos* (468 kilom. carr. ; 40 000 habitants). Elle forme une principauté tributaire gouvernée par un prince de nationalité grecque qui est nommé par la Porte et placé sous la garantie de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

La capitale *Smyrne* (180 000 hab.), la plus puissante des colonies grecques, est entourée de villages très populeux. *Scutari* (75 000 hab.) est une simple dépendance asiatique de Constantinople. *Brousse* (60 000 hab.). *Sivas* (40 000 hab.), au point de rencontre des routes de caravane entre la mer Noire, l'Euphrate, la Méditerranée. *Konieh* (40 000 hab.) au croisement des routes de Syrie et de Constantinople. *Kaisarieh* (60 000 hab.), rendez-vous des caravanes venant de la vallée de l'Euphrate aux marchés de la mer Noire, de la mer de Marmara et de l'Archipel.

Amasia, sur le Tosanli ou Iris, ville universitaire et centre industriel, *Kastamouni*, sur la route de Constantinople à Sansoun, *Sinope*, bon port de la mer Noire, *Angora* (Ancyre) sur un affluent du Sakaria *Afioum-Kara-Hissar*, grande ville d'industrie, sur la route de Constantinople à Alep, *Aïdin*, à droite de la vallée du Méandre, *Adana* sur une branche navigable du Seihoun, *Chio*, *Kos* et *Rhodes*.

De l'Arménie, la Turquie possède une région de 200 000 kilomètres carrés avec plus de 2 millions d'habitants. C'est le pays des sources de l'Euphrate, la haute plaine d'*Erzeroum* riche et fertile, les bords du grand lac de *Van*. Les deux villes principales sont *Trébizonde*, au débouché de l'Arménie et de la Perse, et *Erzeroum*. Cette ville de 60 000 habitants a une grande importance commerciale et politique. C'est le carrefour des caravanes entre le golfe Persique, la mer Caspienne, la mer Noire. C'est la forteresse commandant la vallée de l'Euphrate. Mais les Russes se sont rapprochés en s'emparant de Kars : par la haute vallée de l'Aras ils peuvent marcher sur Erzeroum. Enfin le voisinage de la Perse, maîtresse aussi d'une partie de l'Arménie, peut aggraver encore pour la Turquie ces menaces.

Géographie économique. — Agriculture. — L'Asie Mineure, dans son ensemble, est un pays essentiellement agricole. Mais l'agriculture, autrefois si florissante, grâce à un ensemble puissant de travaux de toute nature, est tout à fait déchue.

Les *céréales* prospèrent jusqu'à une altitude élevée et se récoltent dès le commencement de juin. L'*oranger*, l'*olivier*, le *figuier* surtout, donnent des produits fameux. La culture de la *vigne* pour la production du *vin*, des *liqueurs*, des *raisins secs*, est particulièrement en progrès. Les vignobles de Brousse sont renommés et le vin de Chypre était déjà célèbre à l'époque des croisades.

Les *mûriers* sont cultivés en grand, particulièrement à Chypre. et c'est encore cette île qui fournit une bonne part des produits odoriférants, si recherchés par les Turcs. Le *coton* mieux traité pourra devenir une des richesses du pays; c'est enfin l'Asie Mineure qui récolte en partie le *tabac* « turc ».

L'*élevage* est l'industrie principale du plateau, particulièrement en Arménie. Les *chèvres d'Angora*, dont l'élevage ne se fait sur une grande échelle que dans la Galatie, ne fournissent pas annuellement plus de 500 000 kilogrammes de laine. C'est le produit que l'Angleterre revend au poids de l'or sous le nom de *laine de Cachemire*.

Produits minéraux. — Les gisements sont nombreux, mais il n'y en a qu'un très petit nombre d'exploités. — Chypre était jadis célèbre pour ses richesses minérales; elle a donné son nom au cuivre. Elle ne fournit plus aujourd'hui que du *sel* qui s'extrait des marais salants, nombreux le long de ses côtes.

Industrie. — L'industrie traditionnelle des *tapis* de Smyrne et de Brousse est la plus prospère. Elle occupe plus de 40 000 ouvrières dans toute l'Anatolie.

Voies de communication. — L'Asie Mineure n'a pas de centre; là où il devrait être, il n'y a qu'un désert, fréquenté par les seuls nomades. Toute la vie s'est concentrée sur le pourtour, à la descente du plateau, sur la mer et dans les vallées basses des fleuves.

Le réseau des chemins de fer ne comprend encore que 963 kilomètres (Scutari à Ismid, Moudania à Brousse, Smyrne à Alaschehr et à Serackoï par Aïdin; Mersina à Tarse).

Mais l'Asie Mineure est importante aussi comme pays de passage. Le courrier, qui fait en trente-cinq jours le service postal entre Constantinople et Bagdad, suit la grande route de caravanes qui de Brousse gagne le Tigre par Tokat, Siwas, Diarbekir et Mossoul. — Une autre grande route relie Trébizonde à la Perse par Erzeroum et Bayézid.

Les *ports* d'Asie Mineure, si favorisés par la nature, sont mal entretenus. La plupart en outre sont mal outillés. Il faut pourtant excepter celui de Smyrne, construit par une Société française.

Commerce. — C'est *Smyrne* qui est le principal entrepôt de tout le commerce d'Asie Mineure. Le mouvement des échanges y atteint environ 250 millions de francs dont 75 à 100 pour

l'Angleterre, 40 pour la France, 25 pour la Turquie et 20 pour l'Autriche.

Les exportations consistent surtout en denrées agricoles. Chypre seule a expédié, en 1885, 55 000 hectolitres de vins.

A l'importation, l'Anatolie reçoit d'Europe les étoffes et les produits manufacturés de toute nature.

L'Asie Mineure est appelée, sous l'influence du commerce européen, sous l'influence de la civilisation hellénique, prédominante dans l'Archipel, à devenir un marché important pour les relations internationales. La Compagnie française des *Messageries maritimes* de Marseille envoie régulièrement ses navires à Smyrne. La *Compagnie nationale italienne* de Palerme et de Brindisi, le *Lloyd austro-hongrois* de Trieste, de nombreux armateurs anglais entretiennent de fréquents et actifs rapports avec Smyrne.

Toutefois, dans cette lutte d'influence des Européens en Asie Mineure, c'est sans contredit la France qui a le plus perdu. Il n'y a pas un siècle que le pavillon français entrait encore pour 50 pour 100 dans le commerce de Smyrne. Nous n'y participons plus que dans la proportion de 18 pour 100. Les Anglais nous ont depuis longtemps supplantés. Les Allemands nous préparent une concurrence non moins dangereuse.

Bibliographie

Collignon. *Notes d'un voyage en Asie Mineure* (*Rev. des Deux Mondes*, 1er janvier et 15 avril 1888).

Dottain. *La Turquie d'Asie d'après le traité de Berlin* (*Rev. de Géog.*, sept. 1878).

Dutemple. *La Turquie d'Asie.* Paris, 1883, in-8.

Georgiades. *Smyrne et l'Asie Mineure.* Paris, 1885, in-8.

Labarthe. *La Méditerranée asiatique* (*Rev. de Géogr.*, nov. 1884).

Pigeonneau. *Les intérêts commerciaux de la France et la Turquie d'Asie* (*Rev. polit. et litt.*, déc. 1870).

Quesnel. *La Turquie d'Asie* (*Rev. polit. et litt.*, 2e sem. 1883).

Tchihatchef. *Asie Mineure.* Paris, 1853-1860, 3 vol. in-4.

— *Une page sur l'Orient.* Paris, 1868.

Vivien de Saint-Martin. *Description de l'Asie Mineure.* Paris, 1845, 2 vol.

E. Reclus. *Géographie universelle*, t. IX, p. 317 et 461.

De Moltke, *Lettres sur l'Orient*, trad. Marchand. Paris, Fischbacher.

Sujets de devoirs

Côtes de l'Asie Mineure : voies de communications maritimes.

Rôle de l'Asie Mineure dans le commerce du monde : projets de voies internationales.
Les différentes régions naturelles de l'Asie Mineure et leurs richesses.
Comparer l'Asie Mineure et l'Afrique Mineure.

CHAPITRE VII

MÉSOPOTAMIE ET SYRIE

Relief. — Mésopotamie. — La dépression mésopotamienne a pour ceinture, à l'est, les premiers gradins des monts du Kourdistan, et, du côté de l'Anatolie et de l'Arménie, les soulèvements dirigés du nord-est au sud-ouest, compris sous le nom de Taurus. Au sud de Diarbékir, le massif du *Karadja-dagh* (1 900 m.) avec ses coulées de basalte et ses roches ignées rappelle encore la nature volcanique de l'Arménie; mais, sur la rive droite de l'Euphrate, après le *Nemroud-dagh*, haut de 800 mètres, se succèdent des plateaux calcaires qui ne sont pas sans analogie avec les causses des Cévennes. A l'est du Karadja-dagh apparaissent aussi les assises calcaires dans les monts de *Mardin* (1 500 m.) qui précèdent la masse dolomitique de *Tour-Abdin*. Le faîte de passage, très rapproché du Tigre, est formé des massifs du *Karatchok* et du *Boutman*; celui-ci se relie à la chaîne transversale du *Sindjar*. Les monts du *Kurdistan* forment du côté du Tigre des chaînes parallèles interrompues par des brèches qu'un écrivain anglais a comparées à un bataillon rangé en colonnes de compagnies. En certains endroits s'élèvent au-dessus de la plaine des parois verticales hautes de 500 à 600 mètres, appelées *diz*. Les nombreuses fissures qui entaillent la masse ont valu à la contrée le nom de Pays des Brèches. Depuis la plus haute antiquité, les défilés du *Dialah* ont servi de chemin aux caravanes de la Mésopotamie vers l'Orient. Vers le sud, s'étend une plaine de formation secondaire, faiblement ondulée. Elle se continue par les steppes d'argile et les tables de rochers de la Babylonie, auquels succède une région absolument plate, formée d'alluvions.

Syrie. — A l'ouest de l'Euphrate, le plateau calcaire s'élève par degrés jusqu'à l'altitude moyenne de 600 mètres, puis il s'effondre brusquement en une profonde tranchée, le *Ghor*, à l'est de laquelle le sol se relève en une chaîne sensiblement parallèle à la mer. Cette chaîne dite *Syrienne*, commence sur les bords du golfe d'Alexandrette par l'*Amanus* ou *Akma-dagh*, encore orienté dans le même sens que le Taurus et l'Anti-Taurus. Les sommets dépassent à peine 2 000 mètres. Les pentes occidentales, assez rapides, sont franchies par des cols dont le plus célèbre, le défilé des *portes Syriennes*, donne accès dans la plaine d'Antioche. La brèche de l'Oronte sépare l'Amanus des monts *Ansarieh*, qui vont en s'abaissant vers la plaine de Tripoli, mais le soulèvement reparaît à une quinzaine de kilomètres du littoral et forme le Liban. C'est un rempart calcaire, long de 150 kilomètres, découpé en massifs par de nombreuses fissures perpendiculaires. Trois sommets atteignent 3 000 mètres. La cime culminante est à 3 200 mètres. La route de Beyrouth à Damas qui le traverse passe à 1 800 mètres. Parallèlement au Liban s'élève l'*Anti-Liban*. La pyramide basaltique qui le termine au sud, l'*Hermon*, dépasse 2 800 mètres. La dépression comprise entre ces deux plissements parallèles du Liban et de l'Anti-Liban est la Syrie creuse (Cœlé-Syrie) ou *el Bekaa*.

A la suite du Liban viennent les monts *Galiléens*. Ce sont des rangées transversales, orientées de l'ouest à l'est et rejointes par des chaînons latéraux. Le *Djebel-Djarmouk* a presque 1 200 mètres, mais il ne saurait rivaliser en célébrité avec le mont *Tabor*, qui n'a que 560 mètres d'altitude. Au sud des monts Galiléens et de Nazareth s'étend du sud-est au nord-ouest une large plaine. C'est la plaine d'Esdraelon. Elle est limitée au sud par une arête montagneuse qui va former le promontoire du mont *Carmel*. Son altitude maxima est de 550 mètres. Au sud-est s'élèvent les collines de *Gilboa*.

La Palestine est un plateau élevé de 600 à 800 mètres, s'abaissant du côté de la mer sur une plaine côtière, caractérisé par la dépression extraordinaire du bassin intérieur. Les crêtes de ce plateau fortement déchiré, entrecoupé de ravins et de vallons ne s'élèvent guère à plus de 1 000 mètres au-dessus de la Méditerranée (mont *Ebal* et mont *Garizim* 900 m., *Tell-Assour* 1011 m.) Mais elles forment de formidables escarpements au-dessus de la vallée du Jourdain et de la mer Morte, située à

394 mètres au-dessous du niveau marin. Jérusalem, située à 30 kilomètres seulement de cette mer, la domine de 1200 mètres. Les élévations situées à l'est du Jourdain sont aussi un plateau raviné de 750 à 900 mètres d'élévation. Le *Djebel Ocha* a 1058 mètres. Les monts de *Moab* atteignent 1170 mètres.

Plus au nord, surgit l'énorme amas volcanique du *Haouran* où l'on distingue une vraie chaîne de cratères. La plus haute cime a 1853 mètres. Les matières fondues ont une épaisseur de 200 mètres. Vers Damas s'étend une large coulée de laves. Le *Safa* est un autre massif de volcans éteints. La superficie est de 1200 kilomètres carrés. Les cônes s'étagent entre 900 et 1100 mètres d'altitude. Tout alentour s'étendent les déserts; au sud-ouest, le désert de *Kra*, au sud le pays brûlé du *Harra*.

Climat. — Les différences de latitude et d'altitude déterminent en Syrie des climats très variables. Comme en Asie Mineure les pluies sont restreintes aux mois d'hiver; elles sont dues aux vents de l'ouest et sud-ouest. La côte jouit du climat maritime doux et égal. A Beyrouth, la moyenne de janvier est de 12 degrés; celle de juillet 27. Les montagnes et les hauts plateaux ont un climat dur qui se rapproche de celui du centre de la France. A Jérusalem, la moyenne hivernale est inférieure de 4 degrés à celle de Beyrouth. Le froid y est souvent très vif; exceptionnellement la neige tombe. — Le Liban intercepte les nuées pluvieuses. L'Anti-Liban est peu arrosé. Au delà de cette barrière règne la sécheresse absolue. A l'exception de quelques oasis, comme celle de Damas rafraîchie par les eaux d'un petit lac, et l'oasis de Palmyre, à 190 kilomètres au nord-est de Damas, c'est le désert, le pays calciné du *Harra*. Les vents desséchés n'apportent aucune humidité dans les plaines de la Mésopotamie. Ici le climat continental exerce toutes ses rigueurs. Le thermomètre descend quelquefois en hiver à 6° et atteint en été + 50°.

Hydrographie. — Les fleuves syriens sont l'*Oronte* et le *Leontès*, qui parcourent en sens inverse la dépression de la Cœlé-Syrie. L'Oronte, sorti de l'Anti-Liban au nord de Balbeck, coule entre des rives élevées, s'élargit en formant un lac et des marécages, puis il se détourne à l'ouest, arrose Antioche, reçoit les eaux du lac du même nom et se fraye une brèche vers la mer entre l'Amanus et les monts Ansarieh. Le Leontès, issu aussi

de l'Anti-Liban s'ouvre un passage dans les gorges du Liban et va finir près de Tyr.

Le fleuve de la Palestine est le Jourdain. Il a ses sources dans le massif de l'Hermon. Son lit s'élargit bientôt et forme un chapelet de lacs, le lac vaseux de *Merom*, puis le lac de *Tibériade* (mer de *Génésareth* et mer de *Galilée*) dont le niveau est déjà à 200 mètres au-dessous de la Méditerranée. Le Jourdain déroule ensuite ses méandres entre des parois escarpées et s'achève par deux bouches marécageuses dans la mer Morte.

Cette mer, bordée de rochers nus et de rivages arides, dépasse en superficie 1 200 kilomètres carrés; elle est divisée en deux bassins d'inégale profondeur par la péninsule du Lisan. Au nord, la sonde descend à 1300 pieds; au sud, elle accuse seulement 12 pieds. La mer Morte est deux fois plus salée que la Méditerranée. Elle contient une très forte quantité de chlorure de magnésium et de brome. La présence de ces matières salines, qui lui ont valu le nom de *lac Asphaltite*, rend cette mer impropre à la vie animale. Les poissons ne peuvent y vivre; les plantes aquatiques même n'y germent pas.

Euphrate et Tigre (étendue du bassin 660 000 kil. carr.). — L'*Euphrate* (2 800 kil.) appartient par ses sources à la région kourdo-arménienne. Les massifs de l'Arménie sont en réalité « un immense barrage interceptant au profit de la région tigro-euphratinienne les vapeurs fécondantes de la mer Noire et de la Méditerranée ». Toute la haute vallée jusqu'au bassin d'Erzeroum est soumise à l'influence des vents occidentaux venus de la mer Noire. Il est formé de deux rivières, le *Kara-Sou*, venu du plateau d'Erzeroum qui, par sa direction principale, semble assigné à l'Asie Mineure, et le *Mourad*, né à 2 800 mètres d'altitude dans l'Aladagh, qui coule entre des falaises de lave. Le fleuve se fraye une voie à travers les contreforts du Taurus arménien et dans les collines crayeuses des avant-chaînes. Il franchit 300 chutes sur une longueur de 150 kilomètres et, en certains endroits, est rétréci jusqu'à 30 mètres de largeur. Il se dirige vers le golfe d'Alexandrette, dont il n'est plus qu'à 150 kilomètres, lorsqu'il se retourne au sud-est et va se rapprochant du Tigre. « Les ponts, les routes, les caravansérails ont été presque tous bâtis par le sultan Mourad. Aussi les Turcs ont donné son nom par gratitude à l'Euphrate. A *Kiéban-Maaden*, ce fleuve ressemble de tout point à la Moselle. Encaissé

entre de hautes montagnes sauvages, il poursuit sa marche rapide en de singuliers détours, sort de la montagne après un parcours de dix lieues et reçoit non loin de *Malatia* le *Togmasui*, le vieux Mélas ou Koremos; après avoir contourné une hauteur couronnée des ruines d'une vieille église, il se dirige à l'est, vers la vaste plaine d'Is-Oglu, puis il se rétrécit, se resserre dans une fente étroite entre de hautes montagnes, se précipite de roc en roc, n'est plus navigable et forme ce que les cartes appellent les cascades de Ruchar. Trente lieues plus loin, à *Gerger*, le fleuve sort des murs de calcaire qui l'avaient enserré, s'étend et se dirige en de vastes circuits vers la célèbre ville de *Samsat*. Là, la vallée s'ouvre et l'Euphrate ressemble à l'Oder près de Francfort.... De Samsat le fleuve coule dans un lit large de 800 pieds, qu'il n'emplit que rarement, vers l'ouest, jusqu'à *Rumkaleh*, où il atteint le point occidental le plus extrême de son cours. Toute l'étendue de plus de cinquante lieues entre *Marach* jusqu'à *Karatcha-Dagh* forme une plaine rocailleuse, presque dénudée de terre et tellement couverte de ruines en pierres qu'en dehors de quelques sentiers on n'avance qu'avec peine à pied et point du tout à cheval. Avant d'arriver à Rumkaleh on traverse une ville taillée dans le roc. Ce roc est une pierre qui, semblable à celle de Malte, a commencé par être molle et s'est ensuite durcie à l'air; ces montagnes sont visitées presque chaque année par des tremblements de terre.... Plus importante est la situation de Beladchik ou *Biradchik* (ouverture). Ici le fleuve sort de la montagne, reste en plaine, jusqu'à son embouchure et devient navigable[1]. »

L'Euphrate se répand alors à travers une plaine immense, peu accidentée, entre des dunes de sable à droite et des steppes argileuses à gauche. Il reçoit ses derniers tributaires, à gauche ceux qui descendent du Karadja-dagh et du plateau de Mardin, grossis pendant la saison pluvieuse; les autres, « fleuves sans eau », ne communiquent que rarement avec le fleuve. Les nombreuses divagations de l'Euphrate tantôt l'éloignent et tantôt le rapprochent du Tigre jusqu'à la distance de 3 kilomètres. Les deux fleuves communiquent par des canaux mal entretenus qui s'envasent et forment autant de marécages. En aval de *Babylone*, l'Euphrate forme des coulées, des marigots, des amas lacustres

1. *Lettres sur l'Orient*, du maréchal de Moltke.

dont l'ensemble nommé lagune de *Nedjef*, rappelle le Fayoun de la vallée du Nil. Près de *Korna* l'Euphrate s'unit au Tigre.

Le Tigre, plus court que l'Euphrate (2 000 kilomètres), a ses sources dans une région lacustre voisine du Mourad. Deux mille pas seulement les séparent des rives de l'Euphrate avec lequel il se confond 200 lieues plus bas. Il contourne au sud le plateau de Diarbékir et par une série de cluses descend vers la plaine. Il sort de la région montagneuse près d'*Argana-Maaden*. En été, il est facilement guéable à *Diarbékir*. Il traverse ensuite une plaine vaste et fertile où il reçoit le *Battman*, qui lui amène un volume d'eau plus considérable que le sien. La barrière du Kurdistan intercepte au profit du Tigre les souffles humides de l'océan Indien, comme font les Alpes arméniennes pour l'Euphrate. Au sortir de ce premier bassin, le Tigre pénètre dans une haute montagne de grès et se fraye une voie dans une gorge étroite. Ses eaux enserrent *Djezireh* (l'île), après quoi, il entre de nouveau en plaine. La contrée devient monotone et dépourvue d'arbres. Le Tigre passe à *Mossoul*, station intermédiaire des caravanes sur le chemin de Bagdad à Alep. Là commence le cours navigable. Le fleuve arrose ensuite *Bagdad*.

Le courant fluvial, formé de la jonction des deux fleuves s'appelle le *Chat-el-Arab*. Sa largeur est de 500 mètres environ, sa profondeur de 4 mètres, le débit moyen est de 6 000 mètres cubes. Le Chat-el-Arab dépasse ainsi tout autre courant compris entre l'Inde et le Danube; il est même de deux fois supérieur au Nil. Deux rivières venues du Luristan le rejoignent, la *Kerka* et le *Karoun*.

Au delà de *Bassora*, commence la région deltaïque, plaine basse inondée, couverte de roseaux et qui s'avance de 50 mètres environ par an.

Côtes. — Le golfe d'Iskanderoun est formé à l'est par l'*Akmadagh*, qui forme l'éperon du *Ras-el-Chansir* à 1 600 mètres au-dessus de la Méditerranée. Au delà du fleuve Oronte, les monts Ansarieh projettent les caps de *Raz-el-Bazit* et de *Raz-Ibn-Hani*, au delà duquel s'abrite derrière des récifs dangereux le port de *Latakieh* (Laodicée), fréquenté par les pêcheurs d'éponges. — Plus loin, le rivage dessine une longue sinuosité. A la base de vertes collines s'étage *Tripoli*. Son port *El Mina* est à quelque distance à l'ouest, sur une presqu'île entourée d'écueils. Le littoral devient très accidenté, les saillies ou raz se multiplient,

les ports sont rares et médiocres. Au sud de la baie de Saint-Georges, au pied d'un promontoire, s'élève *Beirout*, la ville la plus commerçante de la côte syrienne. Les anciens ports de *Sidon*, de *Tyr* et de *Saint-Jean d'Acre* sont presque ensablés. — Au sud du mont Carmel, qui domine de 550 mètres la Méditerranée, la côte trace vers la mer une légère concavité. Hérissée d'écueils ou bordée de dunes, exposée aux assauts d'une mer furieuse, elle n'offre qu'un seul port, *Jaffa*, qui est un abri peu sûr. Ascalon et Gaza ne sont que des villages.

Flore et Faune. — La flore varie naturellement suivant l'altitude. La région du littoral appelée pays de Canaan est très fertile. Les cultures montent sur les pentes du Liban jusqu'à 1 200 mètres. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les trouve à 1 800 et à 2 000 mètres. Les cèdres croissent au delà de 2 000 mètres.

Suivant les saisons, la Syrie et la Mésopotamie offrent l'aspect d'un jardin verdoyant et fleuri et de plaines uniformément grises, brûlées du soleil. Peut-être le climat s'est-il modifié depuis l'antiquité et était-il alors plus humide. La vérité est que les domaines de la végétation se sont déplacés. Les grandes forêts dont parlent les auteurs anciens ont presque entièrement disparu. La Palestine, autrefois couverte de végétation, est aujourd'hui, dans la partie méridionale, aride et pierreuse. Les dattiers sont devenus très rares dans les oasis. Le bananier n'existe plus sur les bords du lac de Génésareth. Les cèdres, l'antique parure du Liban, ne sont plus représentés que par de maigres bouquets. C'est seulement dans l'Amanus que la végétation forestière a conservé son aspect. Par contre, les arbres ont toujours manqué dans les plaines de l'Euphrate.

La Mésopotamie se divise naturellement en quatre zones qui se prolongent d'un fleuve à l'autre, du nord au sud.

Au nord, c'est la contrée des Alpes arméniennes couvertes de forêts ou de pâturages, qui s'abaisse en collines et en terrasses.

Au sud du Karatcha-dagh commence une plaine légèrement accidentée, de faible relief, arrosée par les pluies de l'automne et du printemps, où le froment croît à l'état sauvage, mais stérile pendant les étés secs et chauds.

La région babylonienne n'est plus visitée par les pluies abondantes des saisons équinoxiales. La fertilité du sol n'apparaît plus que dans les lieux fécondés par le débordement des fleuves.

Enfin, au delà de Hit sur l'Euphrate et de Samarate sur le Tigre, s'étend une immense plaine d'alluvions où ne croissent que quelques plantes amères, partout où le travail humain ne vient pas répartir sagement l'inondation capricieuse des eaux.

La faune comme la flore s'est modifiée. Le lion ne se voit plus, les panthères et les onces ne dépassent pas l'Amanus. La Syrie renferme des ours, des chacals, etc., et une petite espèce de crocodile. La dépression du Ghor rappelle l'Afrique par sa faune comme par son climat.

Populations. — La superficie de la Syrie et de la Mésopotamie est d'environ 900 000 kilomètres carrés; leur population, de 6 millions d'habitants.

La population dite ARABE se compose de deux éléments distincts, les *Bédouins* errants et les *Fellahs* qui habitent les villages et la banlieue des villes. A cette race se rattachent les *Syriens*, les *Druzes*, les *Maronites*. — La race SÉMITIQUE est représentée par les JUIFS. Les ARMÉNIENS sont peu nombreux. Les TURCS et les GRECS sont en minorité. — Le long de la côte septentrionale de la Syrie habitent les *Ansarieh*, au nombre d'environ 150 000; ils ont les cheveux blonds et les yeux bleus.

La religion officielle est l'islamisme, mais toutes les autres sont tolérées. — Le culte musulman est professé par les *Druzes*, mais, comme les *Ansarieh* ils sont, au fond, manichéens, par les *Metoualis* qui habitent entre le Liban et les montagnes de Damas, par les *Ismaïliens* des environs de Homs. Les autres peuples se partagent entre l'Église grecque qui se divise en trois fractions, l'Église arménienne et l'Église latine. Les Juifs, qui sont rares partout, sauf sur le littoral et qui sont devenus presque des étrangers dans leur propre patrie, sont soumis à l'autorité d'un grand rabbin. — Le groupe le plus important des indigènes catholiques est celui des *Maronites*, qui occupent le versant occidental du Liban et la région comprise entre Tripoli et Antioche. Ils sont gouvernés par un patriarche qui porte le titre de patriarche d'Antioche, élu par les évêques et confirmé par le saint-siège. Ils ont été de tout temps protégés par la France.

Géographie politique. — Mésopotamie et Syrie forment sept villayets de l'empire turc.

Le bassin de l'Euphrate et du Tigre, qui fut dans l'antiquité le centre d'un monde intermédiaire placé entre l'Inde et la Grèce

et le berceau d'une civilisation qui rayonna de la Caspienne à la Phénicie et des monts de Salomon au royaume de Lydie, ne présente plus aujourd'hui que des contrées désolées et des cités déchues.

Diarbékir (40 000 habitants), sur le Tigre, au croisement des routes des bassins de l'Euphrate et du Tigre, *Mardin* (20 000 habitants), *Malatia*, *Mossoul* (50 000 habitants) sur la rive droite du Tigre, à l'emplacement de l'ancienne Ninive, *Souleimanieh* (10 000 habitants) près de la frontière persane, *Bagdad* (80 000 habitants), à l'entrée de l'Iran par la vallée de la Dialah, rattachée à Bassora par un service de vapeurs.

Presque toutes les villes actives et peuplées de la Syrie sont établies sur la côte méditerranéenne. *Beirout* (80 000 habitants), *Akka* (Saint-Jean-d'Acre) (5 000 habitants), *Taraboulan* (Tripoli) (24 000 habitants).

Les grandes agglomérations de *Damas* (150 000 habitants), entrepôt naturel entre la Perse, la Syrie, l'Égypte, et d'*Alep* (70 000 habitants), station intermédiaire entre l'Euphrate et Alexandrette, font exception. C'est qu'elles ne doivent pas moins leur prospérité à la fertilité de l'oasis qui les entoure et à l'ancien développement de leur industrie qu'à leur situation à l'entrée du désert. *Jérusalem* (30 000 habitants), à 800 mètres d'altitude, entourée de trois côtés de ravins profonds où coulent les torrents du Cédron et de la Géhenne, *Bethléem* (5 000 habitants), *Hébron*, *El Riha* (Jéricho), à l'extrémité du Ghor, *Nablous* (Naplouse) au sud de la plaine d'Esdraelon, *Sebâstieh* (Samarie), *Kaisarieh* (Cæsarea), *Jaffa*, *Askalon*, *Gaza*.

Géographie économique. — La Syrie et la Mésopotamie sont en dépendance l'une de l'autre pour le développement des voies commerciales et le mouvement des échanges : la Syrie est le débouché de la Mésopotamie sur la Méditerranée.

C'est l'AGRICULTURE qui a fait jadis leur richesse à toutes deux et qui est encore aujourd'hui l'occupation principale des indigènes. Mais la décadence ne les a pas épargnées plus que tant d'autres pays de l'Orient.

Les savants travaux d'irrigation qui suppléaient dans ce pays, pour le climat et la culture, à l'absence des forêts, ont été délaissés, de sorte que la conséquence a été la même de part et d'autre : les cultures ont reculé devant le désert.

Dans la partie de la Syrie voisine de la mer et dans les vallées

bien arrosées de l'intérieur, on cultive en grand les *céréales*. Les *orangers* et les *citronniers* abondent. La *vigne* donne le célèbre « vin d'or » du Liban.

La Basse-Mésopotamie, où réussissent également les *céréales*, cultive déjà quelques plantes tropicales. La limite entre les deux domaines est à peu près le parallèle d'Ana sur l'Euphrate : c'est là que cessent les *oliviers*. Au sud le *cotonnier* prospère ; de nombreux bouquets de *palmiers* fournissent les *dattes*, qui sont un des objets principaux du trafic. La région inférieure des deux fleuves est celle qui a le plus souffert : elle est presque entièrement stérile et livrée aux excursions des nomades pillards.

Le *bétail* de Syrie est peu estimé et ne donne que des produits inférieurs ; mais les hautes vallées du Tigre contiennent de bons *pâturages*.

L'élevage du *ver à soie* a fait dans le Liban de grands progrès. Les produits ont atteint, ces années dernières, près de 300 000 kilogrammes de soie grège.

Les INDUSTRIES, jadis si fameuses, d'Alep, de Damas, de Bagdad, de Mossoul, sont complètement déchues.

Damas ne fabrique plus d'armes. Le travail du *cuir*, la fabrication des *savons* et des *huiles*, celle des *objets de piété* en bois d'olivier incrusté de nacre, sont, avec l'extraction du *bitume* et du *sel*, les principales industries du pays.

COMMERCE. VOIES DE COMMUNICATION. — Les conditions naturelles ne sont pas les mêmes en Mésopotamie et en Syrie. Dans le premier de ces deux pays il n'y a que très peu de routes méritant ce nom ; le Tigre et l'Euphrate sont toujours les principales artères. En Syrie, les voies de communication les plus importantes sont, au contraire, perpendiculaires à la direction générale des systèmes montagneux et des cours d'eau. Le centre d'attraction est la mer et non plus le fleuve. C'est la même direction que suivent encore aujourd'hui les routes qui mènent de l'intérieur aux différents ports, et dont la principale est la magnifique chaussée de Damas à Beyrouth, construite en 1860 par les ingénieurs français. C'est enfin dans ce sens que devra se faire aussi la pénétration du pays par les voies ferrées, comme en Asie Mineure. Jérusalem est maintenant reliée à Jaffa par un chemin de fer. Deux autres lignes sont projetées, l'une d'Alexandrette à Alep, l'autre de Beyrouth à Damas.

La seule voie dirigée dans le sens du méridien est la grande

route des caravanes, peu importante pour le commerce, qui conduit de Damas aux villes saintes de Médine et de la Mecque.

Mais ces deux pays ont une bien autre importance comme points de *passage international*. Par son coude vers la Méditerranée, l'Euphrate est la route naturelle entre le golfe Persique et le golfe d'Alexandrette. C'est cette voie par la vallée de l'Euphrate que les Anglais songent depuis longtemps à utiliser pour gagner l'Inde. Le plan qui semble le plus rationnel consisterait à prendre pour point d'attache sur la Méditerranée Alexandrette, l'embouchure de l'Oronte (l'ancienne Séleucie) ou Tripoli, et à gagner de là, par Alep, Ourfa, Diarbékir ou Mardin, Mossoul, Bagdad et Bassorah.

Cette voie nouvelle compléterait le canal de Suez, en permettant aux voyageurs et aux marchandises de prix d'éviter le long couloir de la mer Rouge, et de gagner au moins dix jours, dans la durée du trajet des ports méditerranéens à Bombay. Il est même permis de prévoir pour un avenir plus ou moins lointain le rattachement direct de ce premier tronçon au réseau de l'Inde par Bouchir et Karatchi.

C'est certainement en prévision de ces événements que l'Angleterre a jugé bon de prendre possession de Chypre, pour surveiller à la fois les Russes en Arménie et garder d'avance le débouché de cette grande voie future de l'extrême Orient.

Damas et *Alep* sont les grands entrepôts de la Syrie centrale et de la Syrie du nord, d'où divergent en tous sens les routes des caravanes.

Les ports méditerranéens des côtes de Syrie ne sont pas en général très sûrs; celui d'*Alexandrette* (Iskanderoun) est malsain, celui de *Jaffa* est très dangereux, la rade de *Beyrouth* est beaucoup meilleure. On projette d'y construire un vaste port. C'est la ville de commerce la plus importante de la Syrie. Elle est en relation avec tous les grands ports de l'Europe méridionale, avec Marseille en particulier. La valeur des échanges y dépasse 60 millions de francs. *Bagdad* et *Mossoul* sur le Tigre ont remplacé, l'une Ctésiphon et Séleucie, l'autre Ninive, mais elles n'atteignent guère l'importance de ces anciennes cités.

Les *exportations* de Syrie ne dépassent pas 9 millions.

Les *importations*, qui se font surtout au bénéfice de l'Angleterre, atteignent à peine 5 millions. La France entre à peine pour un quart dans ces importations.

Le commerce de la Mésopotamie est encore beaucoup moins considérable.

Le gouvernement turc vient d'appeler une mission française à restaurer les anciens canaux d'irrigation de Bagdad. Ce n'est qu'un commencement, mais qui peut ouvrir une ère nouvelle pour ces pays si fertiles, où le blé rendait jadis, au témoignage d'Hérodote, 200 et plus pour un, et qu'on a surnommés, un peu prématurément, « une Lombardie asiatique ».

Bibliographie.

Charmes. *Voyage en Palestine.* Paris, 1884, in-18.
— *Voyage en Syrie* (*Rev. des Deux Mondes*), 1881-1882.
Couder. *Palestine.* Londres, 1880, in-8.
Chesney. *Narrative of the Euphrates expedition during the years* 1835, 1836 et 1837. Londres, 1868, in-8.
Guérin. *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* Paris, 1868-1869, 3 vol. in-18.
Lortet. *La Syrie d'aujourd hui.* Paris, 1884.
Vogüé (de). *Syrie, Palestine, mont Athos.* Paris, 1887, in-18.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. IX, p. 377 et 385.

Sujets de devoirs.

Relief de la Palestine, comparaison de la mer Morte avec les autres dépressions du globe.

Côtes de la Palestine.

Routes de commerce dans l'Asie antérieure.

CHAPITRE VIII

ARABIE

L'Arabie, massive péninsule de forme quadrangulaire, six fois grande comme la France (3 millions de kilomètres carrés), est limitée à l'ouest par la mer Rouge, au sud par la mer des Indes, au sud-est par le golfe Persique et le golfe d'Oman. Du côté de la Syrie et de la Mésopotamie ses frontières sont indécises.

Relief. — C'est un plateau, une véritable continuation du

plateau saharien, renflé au centre, incliné du nord au sud, bordé de chaînes qui se rabattent en terrasses abruptes sur le littoral. La jonction avec la Syrie se fait par le plateau secondaire de l'Arabie Pétrée (du nom de la ville de Petra), que limite à l'est le golfe d'Akaba, prolongement de la mer Morte. Ce plateau se termine, au sud, par la péninsule triangulaire d'Akaba ou du Sinaï. Cet énorme massif granitique est formé de deux groupes principaux, le groupe du nord, dominé par les sept croupes du *Serbal* (2 200 mètres) et le groupe méridional, où le sommet culminant, le *Djebel Katharin*, atteint 2 600 mètres. — Les chaînes qui bordent la mer Rouge, monts de l'*Hedjaz*, monts du pays d'*Assir*, chaînes de l'*Yémen*, ont des sommets qui dépassent 2 000 mètres. Au nord-est d'Aden, se dressent les monts de l'*Hadramaut* (2 400) qui vont en s'abaissant vert le golfe d'Oman. Le littoral de ce côté est garni de montagnes qui paraissent être les plus hautes de l'Arabie : plusieurs crêtes ont jusqu'à 3 000 mètres. — Le centre de l'Arabie ou *Nedjed* est une haute plaine entourée de cônes volcaniques qui vont rejoindre le Haouran syrien. De là s'étendent vers le nord-est et vers l'ouest les immenses champs de lave du *Harra*.

Climat. — Par son climat, l'Arabie est une région plutôt continentale que péninsulaire. La mer Rouge en effet ne lui concède pas le climat maritime. Elle rappelle les plateaux de l'Iran ou mieux les déserts de l'Afrique. La partie septentrionale appartient encore au régime méditerranéen et connaît les pluies d'hiver, mais peu abondantes. La côte occidentale, et particulièrement l'Yémen, appartient au domaine de la mousson indienne qui, après avoir longé le continent africain, se replie vers le sud; suivant les saisons, les vents montent et descendent dans les deux mers latérales de l'Arabie. Grâce à la mousson d'été, les massifs montagneux sont bien arrosés. La saison humide de l'Yémen rappelle celle du Soudan. Même Aden reçoit quelquefois alors de 16 à 18 centimètres d'eau, mais la moyenne annuelle y est de 5 centimètres seulement. A Mascate et dans l'Oman, les pluies tombent en décembre et en janvier, comme dans l'Hedjaz. — Les monts du Nedjed doivent à leur relief une humidité qui produit des sources et crée des oasis. Plusieurs rivières nées dans le Nedjed coulent souterrainement jusqu'au golfe Persique. Le tiers au moins de la péninsule arabique est privé d'eau et n'offre que des déserts :

déserts de lave du *Harra*, déserts de sable ou *nefouds* du nord et *dahna* du sud, déserts rocailleux ou *hamada*.

« Les dangereux passages appelés par les Arabes *Nefoud* ou Filles du Grand Désert n'ont que trop de titres à cette sinistre parenté. Ce sont des bras du vaste océan arénacé qui couvre un tiers de la péninsule, fait de fréquentes irruptions au milieu du fertile plateau central et le coupe parfois presque entièrement.... Devant nous s'étendait une plaine immense dont le sable rouge était amoncelé en monticules hauts de deux à trois cents pieds, qui couraient parallèlement du nord au sud; leurs versants obliques, leurs sommets arrondis profondément sillonnés en tous sens, attestaient la violence des tempêtes du désert. Le voyageur est comme emprisonné dans un abîme de sable, de chaque côté s'élèvent des murailles brûlantes, des collines, et, s'il regarde devant lui, il n'aperçoit qu'une vaste mer de feu gonflée par le simoun qui soulève ses vagues rougeâtres.... Dans ces solitudes, aucune végétation ne vient récréer la vue et rompre l'uniformité du paysage.... La couche inférieure du sol est granitique; quant à l'épaisseur du sable, je l'évalue en moyenne à quatre cents pieds; mais dans certaines régions elle est beaucoup plus considérable et atteint jusqu'à six cents pieds.

« ....Nous arrivâmes au bord d'une large dépression en forme d'entonnoir où l'absence de sable met à nu la base calcaire du sol. On rencontre fréquemment au milieu du désert de semblables dépressions.... Leur vaste étendue les empêche d'être comblées par le sable que soulèvent souvent les tempêtes. L'excavation dans laquelle nous passâmes la nuit ne mesurait pas moins d'un quart de mille à sa partie supérieure et sa profondeur dépassait huit cents pieds[1] ».

La température de l'Arabie est brûlante. Aden, Makalea, Mascate ont mérité le nom d' « enfers ». Dans la première de ces villes, la température moyenne de l'hiver est supérieure à celle des étés européens. A Mascate, au mois d'avril, on relève 40 degrés à l'ombre. La nuit, le thermomètre descend de quelques degrés à peine. Dans le Tehama et l'Assir, on a à supporter des chaleurs de 42 et même de 50 degrés. L'ardeur du soleil est tellement puissante qu'elle fait éclater la pierre. Les plateaux

1. Palgrave. *Une année dans l'Arabie centrale.*

du Nedjed jouissent d'un air plus pur, plus salubre; les variations entre le jour et la nuit y sont beaucoup plus grandes.

Hydrographie. — L'Arabie n'a pas de rivières permanentes. Il n'est pas une seule rivière du versant occidental qui pendant toute l'année traverse entièrement la zone du Tehama pour atteindre la mer Rouge. L'eau s'épuise en route, bue par le soleil ou détournée dans les cultures riveraines. L'*Oued-er-Roumma*, longue vallée fluviale de 1 300 kilomètres, entre la chaîne du golfe Arabique et le bas Euphrate, roule, au temps des pluies, une énorme quantité d'eau qui se perd dans les sables.

Côtes. — L'Arabie est séparée de l'Afrique par le long couloir de la mer Rouge. Cette mer, extrêmement salée, chauffée par un soleil implacable, privée pendant l'été de tributaires, est un vaste bassin d'évaporation. On a calculé que, chaque année, une tranche d'eau de 7 mètres d'épaisseur était enlevée à la mer Rouge. Soixante années suffiraient pour la dessécher entièrement, si les courants, venus de la mer des Indes, ne réparaient les pertes dues à l'action solaire.

Les côtes de l'Arabie ont un développement total de 3 700 kilomètres. La zone littorale comprise entre la mer Rouge et les chaînes bordières, particulièrement depuis les montagnes de Madian jusqu'à l'Yémen, est désignée sous le nom de *Tehama* ou Pays Brûlant. Cette bande de terre basse, dépourvue d'humidité et de végétation, peut être comparée au « Ghermsir » de la Perse et à la « tierra caliente » du Mexique. Le littoral est peu accidenté; il est bordé de bancs de corail, d'îlots et de récifs madréporiques qui offrent de grands périls à la navigation. Au delà du golfe d'Akabah qui délimite, à l'est, la péninsule du Sinaï, la côte se développe jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, suivant une ligne sinueuse peu entamée. Les navires ne trouvent dans les ports qu'un abri précaire. Les îles sont rares et peu importantes. Les îles *Farsan*, habitées par des pêcheurs de perles et de corail, offrent un bon mouillage *Farsan-el-Kebir*; *Kamaran*, occupée par l'Angleterre, a aussi un bon mouillage. Plus loin s'élève l'île *Zougour*. L'îlot de *Périm*, long de 5 kilomètres et demi du sud-est au nord-ouest et large de 1 800 mètres, partage en deux passes le détroit de Bab-el-Mandeb (porte de l'affliction). Du côté de l'Arabie, la passe de *Menheli* a 3 200 mètres de large. Périm appartient à l'Angle-

terre depuis 1857. La France a acquis sur la côte qui lui fait face le territoire de Cheik-Saïd.

Le littoral du golfe d'*Aden* et de la mer d'*Oman*, bordé d'escarpements et de falaises, est aussi inhospitalier. A 170 kilomètres à l'est du détroit de Bab-el-Mandeb s'ouvre la baie d'*Aden*, large d'une douzaine de kilomètres, profonde de 6, dominée par deux hauts massifs qui en rétrécissent l'entrée. Le *Djebel Chamchan* à l'est, haut de 350 mètres, est un ancien cratère. Les escarpements qui tombent à pic sur le littoral forment le promontoire d'Aden, souvent comparé à celui de Gibraltar. A l'extrémité de la baie se trouve le port principal, *Steamer Point* ou la marine. Les autres mouillages de cette côte sont *Haoura*, *Makalla*, principal port après Aden, *Kechin* et *Dafar*. Les Anglais occupent les îles *Khourian-Mourian*, dont les gisements de guano sont épuisés. Plus loin, l'île *Massirah*, longue de 70 kilomètres, se relie au rivage par des bancs de sable.

Au delà du *Raz-el-Hadd*, s'ouvre le golfe d'Oman. Au fond d'une baie demi-circulaire bordée de rochers et fermée par une île se trouve *Mascate*, principal port de l'Oman. *Matrah* et *Sohar* en sont les avant-ports. Le renflement de la côte qui s'avance dans la direction du littoral persan et qui se termine par l'éperon du raz *Masandam*, forme le détroit d'*Ormuz* par où l'on pénètre dans le golfe Persique.

Ce golfe présente de grandes ressemblances avec la mer Rouge. Les rives sont basses, sablonneuses. Là sont les principales pêcheries de perles. A l'ouest du *Raz-Rekkan* se creuse le golfe de *Bahrein*. Des deux îles de ce nom, l'une a 50 kilomètres de long et 18 de large. Au nord-ouest, les ports d'*El-Katif* et d'*Hof-Houf* sont ensablés. A l'entrée d'une large baie, *Koveit*, plus salubre, tend à devenir l'entrepôt de l'Euphrate et de l'Arabie.

Flore et Faune. — Les divers climats de l'Arabie donnent à la péninsule une physionomie variée. La partie septentrionale appartient à la région des steppes. La seule végétation est celle des plantes ligneuses qui apparaissent au printemps. L'Arabie centrale, à l'exception des oasis, est un immense désert où ne poussent que les lichens. Sur les plateaux et les montagnes croissent les plantes de la zone tempérée. Les pentes sont couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. L'Hedjaz possède jusqu'à 130 varié-

tés de dattiers. L'Assir, l'Yémen, l'Hadramaut ont la flore du Soudan. C'est le pays producteur des plantes aromatiques, de la myrrhe, de la gomme, de l'encens. L'Yémen est une vraie terre africaine. Les plantations de café s'y étagent entre 400 et 1 300 mètres.

La faune de l'Arabie est très pauvre. Sur les confins du désert vivent lions, panthères, léopards, chacals. L'antilope habite les monts du Nedjed. Les régions de sable et de roches sont parcou-courues par les bouquetins et les gazelles. L'Yémen est riche en singes. L'éléphant est absent de l'Arabie. Le *chameau* ne s'y rencontre pas à l'état sauvage. Les Arabes s'en servent comme animal de charge et de course. C'est ici qu'il possède au plus haut degré les qualités qui le rendent si précieux aux nomades. La monture par excellence est le *cheval*. La race arabe a une supériorité incontestée. On trouve le cheval dans le Nefoud, dans les steppes voisines de la Syrie et de l'Euphrate, mais sa vraie patrie est l'Arabie des herbes, ou la région septentrionale.

Populations. — Les peuples ne sont établis à demeure fixe que sur les côtes et dans les steppes de la Mésopotamie. Le désert est la patrie de l'Arabe par excellence ou *Bédouin*. Les nomades vivent en tribus qui se divisent et se modifient sans cesse. Au sud-ouest subsistent quelques débris de la race *hymiare*, congénère des Phéniciens, qui fonda une nation et noua les premières relations avec l'Abyssinie et l'Inde. L'Arabie renferme un grand nombre de *nègres* importés d'Afrique comme esclaves ou comme soldats. — L'Arabie a été le berceau de l'Islamisme. Au XVIIIe siècle elle a produit la secte des *Wahabites*, qui, après avoir conquis une partie de la péninsule, ont été détruits en 1817.

Géographie politique. — La forme de gouvernement varie beaucoup en Arabie. Un grand nombre de peuplades ont gardé une organisation analogue à celle des nomades. Certains groupes de familles sont constitués en oligarchies. On trouve des monarchies tempérées ou absolues. La plupart des États n'ont qu'une très faible étendue, parfois une oasis. Les États considérables sont formés de tribus distinctes qui ne se relient au gouvernement suzerain que par le paiement de la dîme.

Le DOMAINE DES TURCS comprend théoriquement une superficie de 560 000 kilomètres carrés; il est divisé en deux villayets, ceux de l'*Hedjaz*, adjacent à la Syrie, et de l'*Yémen*, sur la côte sud-

ouest de l'Arabie. On évalue la population des établissements ottomans à 1 million d'habitants. Le district d'*El-Ahsa*, sur le golfe Persique, dépend du gouverneur de Mésopotamie, qui commande déjà, dans la Mésopotamie inférieure, à des peuples arabes en grande majorité.

La ville de *la Mecque* (40 à 50 000 hab.) doit son importance aux souvenirs religieux des musulmans, à la réputation de ses pèlerinages, beaucoup plus qu'à son activité commerciale. Les *Khadzi* qui viennent s'y sanctifier ou qui vont visiter à *Médine* le tombeau du Prophète débarquent pour la plupart au port de *Djedda*.

Géographie économique. — L'Arabie est parmi les pays les moins favorisés du monde. Ce n'est que dans les *oasis*, dans la région montagneuse du sud-ouest, sur le pourtour des côtes, en un mot là où il y a de l'eau, qu'une population sédentaire (les fellahs) a pu se fixer et donner à l'*agriculture* et à l'*élevage* un certain développement. Dans certains cantons de l'Arabie Heureuse (Yémen et Hadramaut) l'irrigation est organisée d'une façon très savante et fertilise merveilleusement le sol. Les deux produits caractéristiques de l'Arabie sont les *dattes* et le *café*. Il réussit particulièrement sur les collines de l'Yémen, mais la production annuelle ne représente plus guère que le 1/200 de la production totale.

L'industrie de la *pêche* n'est active que sur les côtes du golfe Persique et elle ne se s'applique qu'à la recherche des *perles*. C'est la principale source des revenus de l'iman de Mascate. Le produit annuel de toutes les pêcheries est évalué à plus de 12 millions de francs.

Les *produits minéraux* ne manquent pas complètement en Arabie, mais l'*industrie* proprement dite n'existe pour ainsi dire pas.

En Arabie, il n'y a naturellement pas de *routes* à proprement parler et les chemins de caravanes sont beaucoup moins commandés par les besoins du commerce ou de l'agriculture que par la coutume religieuse des pèlerinages musulmans au tombeau de Mahomet. Ils convergent donc tous à Médine et à la Mecque, suivant des itinéraires plus ou moins directs, qui sont déterminés par la présence des sources et des puits. La voie la plus importante au point de vue historique est celle qui conduit de la Mecque à Constantinople par Damas. La plus fréquentée

aujourd'hui parce qu'elle est la plus commode et la plus courte est celle qui commence au port de Djedda.

Les principaux objets d'exportation, le café, les gommes, sont apportés sur la côte à dos de chameaux.

C'est d'ailleurs sur la mer que sont situées, à part *Sara*, toutes les villes de commerce importantes, mais les ports sont peu nombreux, eu égard à l'immense étendue des côtes. Ils sont d'ailleurs très délaissés et la plupart sont en décadence. *Djedda*, qui a vu en 1877 le mouvement des échanges s'élever encore à 120 millions de francs, n'a plus fait dans les années dernières que 15 à 20 millions d'affaires : c'est une déchéance complète. — *Hodeida*, le débouché du Yémen, conserve plus d'importance, et le doit surtout à l'exportation du café. *Koveit*, au fond du golfe Persique, ne se relèverait qu'en devenant, comme plusieurs ingénieurs en ont émis l'idée, la tête de ligne du futur chemin de fer indo-européen; ce qui est peu probable. *Mascate*, qui est complètement sous l'influence anglaise, est une étape importante de commerce entre Bombay et Bassorah, non loin des côtes de Perse Le mouvement de son port atteint près de 18 millions, dont 10 à l'importation.

Hail et *Riad* sont à l'intérieur les deux principaux centres du commerce des caravanes.

Les *possessions européennes* de ces parages ne sont pas davantage des places de commerce de grand avenir. Leur importance est surtout politique et militaire. Les nations de l'Occident tournent d'ailleurs leurs convoitises beaucoup plus sur les côtes égyptiennes de la mer Rouge que sur la côte arabe. Seules l'Angleterre et la France ont pris pied sur cette dernière. Mais c'est surtout sur la côte méridionale que les *Anglais* se sont établis. Ils possèdent les îles *Kurian-Murian* sur les côtes d'Oman, et ils ont fondé plus à l'ouest le comptoir et la citadelle d'*Aden*, ou plutôt ils ont rendu à cette position une partie de l'importance qu'elle eut jadis. C'est aujourd'hui une ville de 40 000 âmes, fort bien située pour commander le détroit de Bab-el-Mandeb et servir d'étape commerciale ou de sentinelle maritime entre l'Inde et l'Europe. Le nombre des navires qui y relâchent est très considérable : *Steamer-Point*, la « marine » d'Aden, est un des plus importants dépôts de charbon de la route d'Europe en Orient. — La valeur des échanges avec les pays arabes représente d'ailleurs une somme très médiocre, dans le mouvement

du port. Les forts de l'îlot de *Perim* complètent ceux d'Aden ; ils commandent l'entrée même du détroit.

Mais les *Français* ont des droits sur le territoire arabe de *Cheik-Saïd*, qui est en face de Périm; ils ne les ont point fait valoir jusqu'à ce jour, malgré l'intérêt politique majeur qui en résulterait. Au point de vue commercial, c'est notre colonie d'Obock, sur la côte d'Afrique, qui est destinée à nous affranchir d'Aden et de son charbon.

Bibliographie.

Burckhardt. *Travels in Arabia*, trad. Paris, 1835, 3 vol.
Deflers. *Voyage au Yémen*. Paris, Klinsieck, 1889, 1 vol. in-8.
Maltzau. *Reise in der Küstengegend von Hedschas*. Leipzig, 1868, 2 vol.
Palgrave. *Une année dans l'Arabie centrale*, trad. 2 vol. in-8. Paris, 1881.
Ritter. *Arabien*. Berlin, 1846-1847.
Von Wrede. *Reise in Hadamaut*. Brunswick, 1873.
Zehme. *Arabien und die Araber*. Halle, 1875.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. IX, p. 827.

Sujets de devoirs.

Influence du climat de l'Arabie sur la répartition des populations et les mœurs.

CHAPITRE IX

L'INDE

L'Inde occupe une superficie d'environ 3 800 000 kilomètres carrés (douze fois le Royaume-Uni). Au point de vue des formes horizontales, elle se divise en deux grandes régions, l'Inde *continentale* qui fait partie du tronc asiatique et l'Inde *péninsulaire*. La longueur du nord au sud est d'environ 3 400 kilomètres, la largeur d'ouest et est de 2 200.

Relief. — A l'égard du relief, elle comprend : 1° une zone montagneuse servant de bordure au plateau du Thibet; 2° une grande plaine où coule le Gange d'un côté, de l'autre l'Indus;

3° un plateau triangulaire qui compose la péninsule proprement dite.

Himalaya. — L'*Himalaya* doit sa formation à une poussée venue de la dépression méditerranéenne qui, refoulant les couches sédimentaires du plateau thibétain contre un obstacle solide situé au nord, les a courbées en une suite de plis renversés. Au nord, l'Himalaya n'est qu'un rebord de plateau, tandis qu'au sud, du côté de l'Inde, son individualité se dégage, il se présente comme un rempart superbe, avec son caractère alpestre. Une coupe transversale menée en un point où la crête est élevée de 7 500 mètres, rencontre à la même distance, au

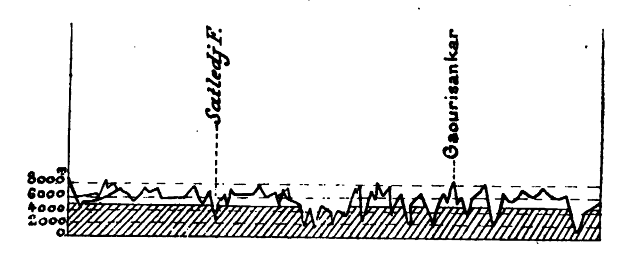


Fig. 14. — Coupe de l'Himalaya de l'ouest à l'est.

sud, la ville de Silothi à 1 400 mètres d'altitude et, au nord, le lac Mansaraur aux sources du Brahmapoutra à 5 000 mètres. A l'ouest, l'Himalaya se rencontre avec le Karakorum et l'Hindou-Kouch ; à l'est, on le connaît mal au delà de la trouée du Brahmapoutra. Il se développe en arc de cercle du nord-ouest au sud-est, sur une longueur de 2 600 kilomètres (distance de Lisbonne à l'archipel). Sa largeur moyenne est de 250 kilomètres. La superficie qu'il recouvre surpasse celle de la France. — Il est formé de deux chaînes; au nord, le Trans-Himalaya, arête rigide, peu entamée; au sud, l'Himalaya proprement dit, découpé en massifs dont quelques-uns ont l'apparence de groupes isolés. Au-dessus de la plaine, s'élève par des pentes rapides un premier gradin. Ce sont les monts *Sivalik*, longs de 300 kilomètres, hauts de 1 200 à 1 300. Cette chaîne subhimalayenne est composée, comme les chaînes subalpines, de ces dépôts sédimentaires désignés sous le nom de mollasse. A 900 mètres au-dessus, s'étagent de hautes vallées longitudinales appelées *douns*. Les vallées, nombreuses surtout dans l'Himalaya occi-

dental, sont généralement d'anciens lacs vidés par les tributaires du Gange, devenus des campagnes verdoyantes, bien abritées des vents et inaccessibles aux fièvres du bas pays. Aussi les Anglais ont-ils établi là leurs sanatoria. Telle est la célèbre vallée de Kachmir, longue de 100 kilomètres, large de 60, à l'altitude de 1 583 mètres.

« Dans toute l'épaisseur de la région montagneuse, des vallées, comme celle de Kachmir, s'ouvrent en cirques immenses où l'imagination populaire a vu des paradis habités par l'humanité pendant son âge d'or et qui sont en effet des régions presque sans égales pour la salubrité du climat, la fertilité du sol, le charme et la magnificence des paysages reflétés dans les lacs et les eaux courantes, l'éclat du ciel qui s'arrondit au-dessus de l'amphithéâtre des neiges[1] ».

Au delà de 3000 mètres commence la région forestière des pins et des arbres à aiguille. Là s'ouvrent les principaux cols de l'Himalaya. En certains endroits, on voit des villages jusqu'à 4 000, 4 200 mètres; mais c'est aussi la zone des roches grises aux parois abruptes, sans végétation, désolée par les avalanches. — La limite des neiges persistantes varie avec les versants. Tandis qu'au nord, elle correspond à l'isotherme de — 2; sur le versant sud, plus humide, elle coïncide avec l'isotherme de + 0,5. Elle varie aussi d'ouest en est. Elle se tient à 5 650 mètres dans l'Himalaya occidental et descend vers 4 000 dans la partie orientale. Mais, ici, à cause de la déclivité des pentes et de la chaleur équatoriale, on ne trouve point de glaciers, tandis qu'à l'occident on peut cheminer sur les névés et les glaciers pendant 100 kilomètres. — La ligne des sommets himalayens est à 120 kilomètres environ de la base. 120 d'entre eux dépassent 6 000 mètres, 40 se dressent au-dessus de 7 000, 17 au-dessus de 8 000. Le plus haut de tous est le *Gaurisankar* (8 840 m.). Plusieurs cols sont à une altitude de 4500 à 4600 mètres. — L'Himalaya témoigne grandement de l'œuvre de destruction des agents atmosphériques. Les roches de gneiss et de schiste des hauts sommets, les couches siliceuses des pentes moyennes, les grès des monts subhimalayens sont profondément attaqués par les vents, les pluies, les neiges et les glaces. L'érosion a creusé des fissures de 1 000 mètres et plus

1. Élisée Reclus. *Géographie universelle*, t. VIII.

de profondeur verticale. Les vallées transversales, perpendiculaires à l'axe, sont des ravinements; les deux versants se rejoignent sans laisser entre eux de fond plat. Les cascades et les lacs ont disparu.

Entre l'Himalaya et la plaine du Gange la transition se fait par une zone marécageuse et enfiévrée, inondée par les pluies de la mousson et par les eaux descendues des montagnes : c'est le *Teraï* ou *Bhaver*.

Au nord-est, sur les confins de l'Indo-Chine, est un vaste système mal connu qui commence par les monts *Gharo* et *Khasia*, au sud du Bahmapoutra. On sait toutefois que les Khasia sont une suite de plateaux dont les parties les plus élevées n'atteignent pas 2 000 mètres.

La PLAINE INDIENNE, composée de terrains d'alluvion, est formée de deux dépressions, l'une où coule l'Indus et le Satledj, l'autre qui est le bassin du Gange et de la Djemna. Elles sont séparées par un seuil qui ne dépasse pas 250 mètres, c'est-à-dire 20 mètres à peine au-dessus des eaux moyennes de la Djemna. Au sud-ouest s'étend le désert de *Tharr*, vaste mer de sable où les dunes atteignent jusqu'à 50 mètres. Il se continue par une plaine saline remarquablement horizontale qui communique avec le golfe de Katch et devient une mer pendant la saison des pluies, c'est le *Ran* ou désert de *Katch*.

La partie centrale de la péninsule ou DEKAN est un plateau élevé de 1 000 à 1 200 mètres et incliné d'ouest en est. Le sol est en grande partie d'origine volcanique. Les roches ignées recouvrent encore 300 000 kilomètres carrés. De Bombay à Nagpour, sur plus de 800 kilomètres en longueur, on traverse des coulées basaltiques et des monticules de cendres. A l'intérieur se développent de longues plaines ondulées, hérissées de collines, aux parois abruptes et aux sommets aplatis. — La bordure septentrionale est formée de divers soulèvements parallèles. Au nord de la Nerbuddah s'étend le massif des monts *Windhya* (2 200 m.), que complètent à l'ouest les monts du pays des *Radjpoutes* et la chaîne des *Aravalli*, inférieure aux Windhya d'environ 500 mètres. Entre la Nerbuddah et le Tapti sont les monts *Satpoura*, dont l'altitude ne dépasse guère 600 mètres, mais à l'est, le groupe central, le *Daghparta*, atteint 1 375 mètres et le *Mahadeo* 1 200. Le bassin supérieur du Mahanaddy est enveloppé par un amphithéâtre de hautes terres d'une hauteur

moyenne de 600 mètres. Les cimes du *Maïkal* s'élèvent à 1 000 mètres et celles du *Maghasani* à 1 160.

Le plateau s'appuie à l'ouest et à l'est sur des chaînes littorales appelées *Ghats* (escaliers). Les Ghats orientales ne sont que des collines ondulées découpées en tronçons distincts par les vallées. La crête s'élève à 1 000 ou 1 200 mètres. Les Ghats occidentales, très voisines de la côte, commencent au sud de la vallée du Tapti. Elles ont en moyenne 2 000 mètres.

A la hauteur de Bombay s'ouvrent deux cols fort importants que traversent les chemins de fer de Bombay à Calcutta et à Madras. C'est le *Thal-Ghat* ou *Kasara-Ghat* (583 m.) et le *Bor-Ghat* (548 m.).

La partie méridionale du plateau du Dekan ou *Maïssour* est une haute plaine triangulaire de 600 à 900 mètres d'altitude, plus fortement inclinée sur l'océan Indien. Le pays de Maïssour est dominé au sud-ouest par le massif des *Nilghiri* ou montagnes Bleues, vaste trapèze presque isolé. Le *Dodabetta* ou grand mont dépasse 2500 mètres. A l'est, par delà la coupure du Caveri, s'élève le massif du *Chivaraï* (1 648 m.). Au sud des Nilghiri s'ouvre une profonde dépression utilisée par le passage du chemin de fer de Calicut à Madras. C'est la brèche de *Pal-Ghat* (250 m.), puis la bordure montagneuse se relève et forme un nouveau massif, celui d'*Anamalah*, ou mont des Éléphants. Le principal sommet, l'*Anamondi*, a presque 2 700 mètres. L'Anamalah projette à l'ouest plusieurs chaînons qui s'abaissent vers la mer; à l'est, il s'appuie sur le massif de *Palni* (2 400 m.). Enfin, au sud, la chaîne élevée en moyenne de 1 000 mètres s'avance jusqu'à 30 kilomètres du cap Comorin.

Climat. — L'Inde est par sa latitude une région chaude. L'équateur de la plus grande chaleur moyenne passe immédiatement au sud de la péninsule. Abstraction faite de l'altitude, la température décroît progressivement du sud au nord, mais l'écart d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire sur une étendue de 3000 kilomètres, est de 5 degrés seulement. La plus grande constance dans la température se trouve dans l'Inde méridionale, exposée aux influences équatoriales et aux influences maritimes. A Ceylan les températures extrêmes d'été et d'hiver varient de 2 degrés, à Madras de 6 (+ 24 en janvier et + 30 en juillet). Les inégalités s'accentuent si l'on s'avance vers l'intérieur. A Allahabad, au centre du bassin du Gange, l'extrême de janvier

est de + 17, l'extrême de juillet + 36°. L'écart est de 18°. Dans le Penjab, la température d'hiver s'abaisse jusqu'au point de glace, tandis qu'en été elle atteint 52°.

L'année se partage en trois saisons : l'hiver, la pression est élevée, les vents soufflent du nord-est, puis vient une saison chaude et sèche suivie d'une saison caractérisée par une pression basse, des vents humides et persistants. Le grand régulateur est la mousson. Lorsque celle-ci change de direction, d'avril à juin ou de septembre à novembre, l'équilibre des airs étant subitement rompu, éclatent les cyclones qui rendent si terribles les mers de l'Inde et de la Chine. Au mois d'octobre 1876, en moins d'une heure, 216 000 personnes furent englouties dans les terres basses entre les bouches du Gange et du Brahmapoutra.

C'est également la mousson qui détermine le régime pluvial de l'Inde. Tout le bassin moyen et inférieur de l'Indus qui n'est pas visité par elle est extrêmement pauvre en eau. La moyenne annuelle à Karatchi est de 19 centimètres. Le désert de Tharr, sans être inaccessible à toute culture, semble toutefois appartenir au domaine des steppes. La région moyenne de l'Inde, le Dekan central et oriental, reçoit une moyenne de 50 à 75 centimètres. Les contrées les plus arrosées sont la côte occidentale, l'Himalaya central et oriental, où le ruissellement est intense. Bombay reçoit annuellement 1 m. 92, Cochin 2 m. 12, Mangalore 3 m. 38. Au nord-est, on compte 1 m. 68 à Calcutta, 2 m. 38 dans l'Assam, 3 m. 07 à Darjiling. Les forêts de l'Assam et des monts Gharro amènent encore une recrudescence. On a vu ici des pluies durer plus de trois mois sans interruption. Une pluie de quatre heures a donné 76 centimètres, soit la moyenne annuelle de la France entière. Certaines régions reçoivent jusqu'à 15 et 16 mètres par an, c'est-à-dire plus que la Champagne en cinquante ans, plus qu'Alexandrie en un siècle.

Hydrographie. — L'Inde a donc des fleuves abondants. Les deux principaux sont l'Indus et le Gange.

L'Indus (2 900 kilomètres — étendue du bassin : 1 million de kilomètres carrés), alimenté par les glaciers de l'Himalaya occidental et du Karakorum, descend du plateau du Thibet dans une haute vallée longitudinale, puis il perce la chaîne et tourne au sud-ouest. A *Attok*, il reçoit, à droite, le *Kaboul* formé des eaux de l'Hindou-Kouch. Son cours montagneux finit

à la cluse de *Karabagh*. Il a déjà parcouru une distance égale à la longueur du Rhin. L'Indus, abandonnant la région de ses sources, se dirige vers le désert et l'évaporation lui a déjà enlevé une partie de ses eaux quand il rencontre, à gauche, les cinq grandes rivières himalayennes du Penjab. La plus puissante est le *Satledj*, originaire, comme l'Indus, du Thibet, ayant brisé comme lui l'Himalaya par des gorges d'érosion profondes. La rivière de Kachmir est une de ses tributaires.

Le *Penjab* n'est plus la région arrosée et fertile que les *Védas* ont chantée. L'assèchement continu du sol a tari nombre de cours d'eau, comme le *Sarasvati*, autrefois affluent du Gange, qui se perd aujourd'hui dans les sables. Le désert a gagné de proche en proche. D'autre part, les apports des fleuves ont sans cesse remanié l'hydrographie de la contrée. La plaine où ils coulent est en effet remarquablement horizontale : un seuil de 20 mètres seulement sépare le bassin du Satledj de celui de la Djemna. Aussi, pendant la période des crues, toutes ces rivières communiquent-elles, transformant la plaine en une mer temporaire.

Le *Satledj*, large de plusieurs kilomètres, roule alors jusqu'à 6 000 mètres cubes à la seconde. En été, ce ne sont plus que d'étroits courants serpentant entre les îles et les bancs de sable.

Semblable au Nil, l'Indus pourvu de son cortège d'affluents, sillonne de vastes déserts salés où il ne reçoit plus une goutte d'eau. Le débit moyen est de 5 550 mètres cubes; le débit de crue 17 000. A 150 kilomètres de la mer, on entre dans la région deltaïque qui mesure 8600 kilomètres carrés. La profondeur des embouchures à marée basse est de 1 à 2 mètres seulement; aussi la navigation est-elle difficile aux grands navires.

Le Gange (2 550 kil.) est le fleuve himalayen par excellence, le fleuve sacré des Hindous. A la différence de l'Indus et du Satledj, il naît, non pas sur le plateau thibétain, mais sur le versant sud de l'Himalaya, à 4 206 mètres d'altitude. Après avoir traversé la région des douns, il débouche en plaine à la porte de *Harwar* à 311 mètres au-dessus de la mer. Tandis que l'Indus moyen s'éloigne de l'Himalaya, le Gange coule jusqu'à son embouchure parallèlement au grand système montagneux d'où il reçoit la plupart de ses affluents. Sa direction peut être comparée à celle du Pô par rapport aux Alpes. Navigable dès sa

sortie des montagnes, il parcourt une région plate où ses eaux se distribuent en partie dans une quantité de canaux. A Allababad, le Gange reçoit à droite la *Djemna*, plus longue que lui et qu'alimentent à la fois les eaux de la lisière himalayenne et les eaux de l'Inde centrale. Il semble qu'elle se soit dirigée autrefois vers l'Indus, fertilisant ainsi de ses eaux le Radjpoutana, aujourd'hui à demi desséché. Le Gange, large de 1 kilomètre et demi, se heurte aux escarpements du Windhya qui le rejettent à l'est. Il se rapproche alors de l'Himalaya dont il suit la lisière. Ses affluents himalayens tels que la *Gumti* et la *Gogra* lui apportent un tribut constant et abondant, tandis que les rivières venues des collines bordières du Dekan, comme la *Sone*, ont un cours torrentueux et irrégulier. Le grand fleuve déroule ses méandres dans la vaste plaine, où il se déplace sans cesse. Son débit moyen est de 12 à 15 000 mètres cubes à la seconde. Les crues le portent à 50 000. En temps de sécheresse, il aurait été réduit à 600. Le sommet du delta gangétique se trouve à 320 kilomètres de la mer. La branche occidentale qui passe à Calcutta s'appelle l'Hougli. Le bras oriental s'unit au Brahmapoutra pour former la *Meghna*.

Le BRAMAPOUTRA ne nous est connu qu'au sud du 38e degré de latitude. Suivant une opinion contestée, il faudrait voir son cours supérieur dans le Yaru-tsan-bó, qui prend sa source à peu de distance du Satledj et dont le bassin a 200 000 kilomètres carrés. Au confluent de la plaine de Sadija, le Brahmapoutra roule déjà, même dans la saison sèche, une masse d'eau plus considérable que le Rhône ou le Rhin. Son bassin est la région pluvieuse par excellence de l'Inde.

BENGALE. — Le Gange et le Brahmapoutra conjugués portent à la mer une masse liquide quadruple de celle que la France entière envoie à l'Océan et à la Méditerranée. Leur commun delta, double de celui du Nil, égale l'étendue de l'Irlande (82 000 kil. carrés). Pendant la période des inondations, les innombrables rivières s'étalent sur plus de 400 kilomètres de largeur, leurs lits se déplacent sans cesse, se modifient et se comblent.

Le Gange transporte une masse énorme de matières terreuses, ce qui s'explique, si l'on songe que c'est dans son bassin que le phénomène de ruissellement s'exerce avec le plus d'énergie On a calculé qu'en moyenne, il charrie, chaque année, à la mer environ soixante fois le volume des Pyramides d'Égypte. La

région voisine de la mer, fréquemment remaniée par les tempêtes, porte le nom de *Sonderbund* ou *Sanderband* : c'est un vaste marécage, hanté par les crocodiles qui sont souvent enfouis dans ces vases mobiles. Les eaux des deux fleuves troublent la mer jusqu'à plus de 100 kilomètres des embouchures.

La mer Arabique ne reçoit que deux grands fleuves qui se développent au nord des Ghats occidentales, la *Nerbuddah* et le *Tapti*. Tous deux coulent dans des rainures du plateau, enserrés entre des chaînes de montagnes parallèles, jusqu'à la région du littoral. Ils sont presque dépourvus d'affluents. Réduits pendant l'hiver à de maigres courants serpentant dans les sables, ils s'accroissent rapidement grâce à la mousson. Le Tapti, qui ne roule en moyenne que 5 à 6 mètres cubes à la seconde, en charrie plus de 25 000 au moment des crues. Le courant maritime qui pénètre profondément dans le golfe de Cambaye entraîne au loin les alluvions; aussi ces fleuves n'ont-ils pas de deltas. La Nerbuddah finit par une embouchure de 20 kilomètres de largeur.

L'océan Indien reçoit le *Mahanaddy* (836 kil.), le *Godavery* (1445 kil.), la *Kistna* et le *Caveri*. Le Godavery et la Kistna, nés à moins de 100 kilomètres de la mer Arabique, sillonnent tout le plateau du Dekan. Le domaine hydrographique du Godavery représente les deux tiers de la superficie de la France (390 000 kil. carrés).

Le trait commun à tous ces fleuves est que ce sont de véritables torrents, presque à sec pendant quelques mois, gonflés et redoutables pendant la saison des pluies. Le Mahanaddy se réduit quelquefois à 31 mètres cubes par seconde. Les crues portent son débit à 50 000, soit un tiers de plus que le Missisipi, aux plus hautes eaux. Les rivières d'Orissa roulent alors une masse liquide deux fois supérieure à celle du fleuve américain débordé. En 1866, une inondation a submergé 275 000 hectares. Les crues du Godavery peuvent faire monter le niveau de 20 mètres. Le Caveri, dont le débit ordinaire est de 500 mètres cubes, peut porter jusqu'à 13 000. — Un autre caractère commun à ces fleuves est qu'ils forment des deltas. Celui du Mahanaddy sert aussi de débouché à la *Brahmani* et à la *Baïtami*. Ses empiètements menacent le lac *Chilka*, dont la superficie atteint 1170 kilomètres carrés pendant la saison des pluies. Le Godavery forme sur la côte une saillie de 4000 kilomètres carrés

d'étendue. La Kistna pousse aussi avant vers la mer la masse de ses alluvions. Le delta du Caveri, avec toutes les coulées secondaires du fleuve, a un front maritime de 175 kilomètres de long. Le réseau fluvial de ces cours d'eau est complété par de très nombreux canaux d'arrosement. Dans le bassin du Caveri, ces canaux couvrent 35 000 hectares. Toute la contrée littorale est d'ailleurs parsemée d'étangs. On en compte jusqu'à 27 000 dans le Maïssour. Ces innombrables réservoirs servent à modérer et à régulariser le débit des fleuves.

Côtes. — Le littoral de l'Inde a un développement total de 3 000 kilomètres. Cet immense littoral se présente avec une rigidité de lignes qui rappelle les terres australes de l'Afrique et de l'Amérique. Au sud du delta sablonneux de l'Indus, la grande île de *Katch* couvre l'entrée d'une vaste lagune, le *Rann*. Au sud du Katch s'avance la presqu'île de *Guzerate*, limitée à l'ouest par le golfe de *Katch* et à l'est par le golfe de *Cambaye*. Elle est rattachée au continent par un isthme sablonneux ou marécageux élevé seulement de 15 mètres. Une petite île voisine du rivage méridional porte le fort et la ville de Diu.

Au delà, la côte prend la direction du sud qu'elle conserve, en s'infléchissant lentement vers le sud-est, jusqu'au cap Comorin. C'est la côte de *Malabar*. Elle est formée par les Ghats occidentales qui serrent de très près la mer sur une longueur de 1300 kilomètres. La ligne du rivage n'est rompue par aucune saillie notable. Les échancrures y sont rares et les bons ports peu nombreux. Ils sont placés aux points où les promontoires montagneux s'avancent sans interposition d'une berge. La rade de *Bombay* est couverte du côté de la mer par un archipel dont une île porte la ville de ce nom. *Goa*, *Mahé* et *Calicut* sont dans des criques produites par une avancée de la haute bordure des monts. Au sud, se développe toute une suite de lagunes parallèles à la côte, formant une voie fluviale protégée de la mer par des flèches de sable.

Ces étangs riverains sont plus nombreux encore sur le littoral oriental. Les côtes de *Coromandel*, d'*Orissa* et du *Bengale* sont basses, marécageuses et malsaines. Les bons abris y sont plus rares encore que sur la côte de Malabar, à cause des apports des fleuves, des deltas et des lagunes. Le grand bras du Gange ou *Hougli* est un véritable golfe où peuvent s'engager les plus forts navires.

A l'extrémité méridionale de la péninsule, le golfe de ***Manaar*** et le détroit de *Palk* séparent du continent l'île de CEYLAN (64 000 kil. carrés, plus que la Grèce). Les hautes terres sont ramassées au centre de la partie méridionale. Plusieurs cimes atteignent 200 mètres. Le sommet culminant, le *Pedrotallagalla*, en a 2 500. Toute la moitié septentrionale est une vaste plaine. Le principal cours d'eau a 215 kilomètres de long. La côte orientale est bordée de dunes. Au nord, les rivages de Ceylan rejoignent la côte de Coromandel par une chaîne d'écueils nommés pont de *Rama*, qui paraît avoir été un isthme, en partie détruit par un affaissement du sol. La population de Ceylan est de 2 millions 1/2 d'habitants, soit 44 par kilomètres carrés. La capitale est *Colombo* sur la côte occidentale. Au nord-est, au bord d'une baie, est le port de *Trincomali*.

Les archipels des ***Laquedives*** et des ***Maldives*** sont formées d'îlots d'origine madréporique. La superficie des premières, sans les récifs et les bancs de sable, est de 52 kilomètres carrés. Huit seulement sont habitées. Les ***Maldives*** se composent d'une double rangée de récifs longue de 750 kilomètres et large de 50. Chacun de ces récifs est une sorte d'atoll minuscule. La réunion de plusieurs récifs forme un atoll plus grand qui n'est lui-même qu'un anneau d'un immense atoll de 100 kilomètres de tour. L'ensemble des terres émergées est de 900 kilomètres carrés à marée haute.

Flore et faune. — La répartition de l'humidité atmosphérique et la variété du relief permettent à toutes sortes de plantes de croître sur le sol de l'Inde. Tout se mêle, tout se pénètre suivant les conditions locales d'altitude, de position, et cette variété même n'est qu'une richesse de plus. On a pourtant coutume de distinguer, d'après le climat, quatre zones distinctes : 1° La *région des pentes himalayennes*. La flore de l'Himalaya offre une grande ressemblance avec celle de nos pays tempérés d'Europe. Les grandes forêts, composées de conifères, montent jusqu'à 3 600 mètres d'altitude. 2° Le ***bassin de l'Indus***, presque dépourvu de pluies, a une végétation d'arbustes épineux et de broussailles qui annonce déjà la flore de Perse et de l'Arabie. 3° L'***Assam***, où l'humidité surabonde, rappelle les formes végétales des îles de la Sonde. Là croissent le poivrier, le coton, l'indigo, le sucre, etc. Là s'étendent ces forêts de jungles qui ont besoin d'une lumière et d'une humidité intenses. Dans cette contrée privilégiée, on a

réussi à obtenir de l'orge à plus de 4500 mètres. On a trouvé des rhododendrons à l'altitude de 5500 mètres. Même les palmiers et les bananiers se rencontrent à 2100 mètres. 4° *L'Inde péninsulaire*, à l'exception de la côte occidentale, bien arrosée, et de la pointe méridionale, n'offre que rarement une richesse comparable à celle du Bengale. Loin des vallées, le plateau est presque dépourvu de forêts et la plupart des plantes sont à feuilles caduques.

La faune de l'Hindoustan, comme sa flore, reproduit les espèces des contrées limitrophes. C'est surtout dans la région humide et chaude du Teraï qu'abondent les animaux sauvages. L'éléphant ne se trouve guère que là et dans l'Assam. Le rhinocéros habite surtout le Bengale. Le lion a presque complètement cessé d'exister, mais le tigre, le loup, le chacal se rencontrent partout et causent de grands ravages. On estime à 13000 le nombre de personnes tués dans le Bengale en six années par les animaux carnassiers. Les serpents font annuellement 20000 victimes. Les singes sont très nombreux. Les oiseaux chanteurs sont plus rares qu'en Occident.

Populations. — La population de l'Inde représente plus de la 6e partie des habitants de la terre entière (250 millions). Les grandes agglomérations se pressent sur les côtes et surtout dans la vallée du Gange (200 et même 300 habitants par kilomètre carré). La présidence du Bengale, dont la superficie est inférieure à celle de la France, a presque autant d'habitants que la Russie (70 millions). Au contraire, dans la vallée de l'Indus, la densité n'est plus que de 20 à 60 habitants. Les provinces centrales ont 9 millions d'habitants, c'est-à-dire la population de la Belgique et de la Hollande sur une superficie 4 fois plus grande.

Cette immense population appartient à cinq races bien caractérisées :

1° Les *Aryas* ou *Aryens*. On place leur arrivée dans l'Inde vers le XXIIIe siècle avant Jésus-Christ. Venus des plaines du Touran, berceau commun des races indo-européennes, ils s'établirent d'abord dans les fertiles plaines du Kophes et de Kachmir, où furent composées les hymnes les plus anciennes du *Rig-Véda*. Déjà ils étaient divisés en cinq classes. Plus tard, ils descendirent dans les vallées du Penjab, cette Égypte en miniature, entourée de plusieurs mésopotamies. Le morcellement du territoire eut pour conséquence le régime de l'auto-

nomie communale. Enfin les Aryens pénétrèrent dans le Madhya-Désa, l'énorme plaine gangétique. A la période anarchique succéda celle des despoties locales. La lutte se circonscrivit entre le despote du Penjab, dont la capitale était Hastinapoura, dans le bassin de l'Indus, et la dynastie des Bharata établie à Ayodhia (Aoude). Ces derniers l'emportèrent. Ils abdiquèrent les fonctions sacerdotales, mais la classe des brahmanes se posa en adversaire du pouvoir royal. Ce fut la période brahmanique. Un héros, Paraçon Rama, extermina 21 fois les partisans de l'autorité royale et fit don de la terre entière aux brahmanes, puis, pour mettre un terme à ces rivalités, il transforma les anciennes classes en castes et immobilisa la société. Les Aryens d'origine, habitant le haut bassin du Gange, ne dépassent peut-être pas 10 millions, mais 170 millions d'Hindous parlent des langues aryennes. La civilisation aryenne peut revendiquer les quatre cinquièmes de la population totale. Elle n'a cessé de s'étendre et de gagner du terrain;

2° Les *Dravidiens*, refoulés dans l'Inde centrale et méridionale par la conquête des Aryens, à la suite des luttes mémorables qui font l'objet du *Ramayana*. Ils habitent des plateaux peu fertiles. Ceux qui sont voisins du littoral, émigrent en grand nombre;

3° Au centre sont des populations nomades, telles que les *Kohl*, les *Bandjaris*, les *Gond*, les *Bodo*, descendants des maîtres primitifs de la péninsule. Ils sont fortement indianisés;

4° Entre le Brahmapoutra et l'Iraouaddy, réside la tribu des *Khasi* ou *Khasia*;

5° Dans l'Himalaya, les *Thibétains*, reconnaissables à leur teint clair, leur tête large, leur nez aplati et leurs yeux légèrement obliques. Quant aux *Sikhs* d'origine touranienne qui habitent à l'ouest du Gange, ils ne forment plus que la 10e partie de la population du bassin de l'Indus.

On peut évaluer à 10 millions le nombre total des populations demeurées à l'état sauvage.

Le type dominant de l'Hindou est caractérisé par la régularité et la finesse des traits, la gracilité et la souplesse des membres, la couleur de la peau variant du brun au noir, enfin l'expression à la fois douce et méfiante de la physionomie.

Les étrangers ne comptent dans la population de l'Inde que pour 120 000 environ. Il y a 76 000 Anglais.

La mortalité moyenne de l'Inde est de 32 pour 1000. La mortalité des Européens a singulièrement diminué en un demi-siècle. Elle était en 1854, dans l'armée anglaise, de 69 sur 1000. Elle ne dépasse guère 10 aujourd'hui.

En trente années (1842 à 1875) l'émigration a enlevé plus de 500 000 habitants; 350 000 se sont rendus à l'île Maurice.

Les savants évaluent à plus de 240 le nombre des langues dans l'Hindoustan. Presque tous les dialectes dérivent de l'ancienne langue sacrée des brahmanes, le sanscrit.

Tous ces peuples, divisés par la race et par la langue, le sont bien plus encore par la religion. La religion des *brahmanes*, qui divise la société en castes, est pratiquée par 180 millions. L'*islamisme* compte 50 millions de sectateurs. 6 millions d'individus suivent le culte de la nature. Le *bouddhisme*, religion ascétique, créée au ve siècle avant notre ère par *Çakya-Mouni*, a 3 millions de fidèles. Il y a près de 2 millions de chrétiens.

Géographie politique. — Ces divisions et d'autres rendent plus facile le gouvernement des Anglais. Suivant les traces des Portugais et des Hollandais, les commerçants anglais fondèrent leurs premiers comptoirs au début du XVIIe siècle. Le siècle suivant fut rempli par la rivalité des Anglais et des Français qui se disputaient l'empire mongol en dissolution. Les premiers, vainqueurs, s'emparèrent de tout le Bengale. Le pays de Mysore fut occupé au commencement du XIXe siècle. En 1803 fut détruite la puissante confédération guerrière des Mahrattes. La province de Guzerate et tout le littoral entre Calcutta et Madras leur fut enlevé. En 1805, la moitié du royaume d'Aoude fut occupée. En 1818, le territoire du Nepaul était annexé en même temps que l'île de Ceylan. Le Sind fut conquis en 1843. Tout le royaume d'Aoude fut soumis en 1855. Enfin, le maharaja de Kachmir a dû abdiquer au mois de mars 1889. — A la suite de la terrible insurrection des cipayes (1857-58), la Compagnie des Indes a été supprimée, un ministère spécial de l'Inde a été créé et le gouvernement confié à un vice-roi.

L'INDE ANGLAISE proprement dite (2 millions 1/2 de kilomètres carrés, 20 millions d'habitants) comprend les trois présidences de *Bengale*, *Madras*, *Bombay*, le pays d'*Adjemir*, *Bérar*, les *provinces du nord-ouest* et *Aoude*, le *Penjab*, l'*Assam* et les *provinces centrales anglaises*. — Le reste forme les États vassaux. Les principaux sont le *Radjpoutana*, les États de *Baroda*,

d'*Haiderabad*, de *Mysore*. — Dans l'Himalaya, le *Nepaul* et le *Boutan* sont presque indépendants. Ce dernier État est maître de la route entre l'Inde et le Thibet. Le district anglais du *Sikkim*, au cœur des montagnes, sépare les deux États l'un de l'autre et assure à l'occasion la route des plateaux aux agents britanniques.

La reine d'Angleterre a été proclamée *impératrice des Indes*. Un *vice-roi* la représente à Calcutta. Il touche un traitement de 625 000 francs, plus 300 000 francs de frais de représentation. Une armée forte de 190 000 hommes, dont 67 000 Anglais, veille à la sécurité et à l'obéissance de l'Inde. Cette organisation grandiose permet à peine, malgré la richesse du pays, d'équilibrer les dépenses par les recettes (exercice de 1888-1889 : recettes, 79 millions de roupies ou 197 millions de francs, dépenses, 81 millions ou 202 millions de francs).

L'Inde est peut-être le pays du monde où, relativement au chiffre absolu de la population, on trouve le moins de grandes villes. Trois localités dépassent 400 000 habitants : *Bombay* (780 000 hab.), bâtie sur une île de la côte de Malabar, située au point le plus rapproché de l'isthme de Suez, reliée à Madras et à Calcutta par des voies ferrées. Dans la rade se voient les îles de Salsette et d'Eléphanta, visitées des archéologues; *Calcutta* sur l'Hougly (430 000 hab.), aussi peuplée de Bombay, en comptant les faubourgs. Elle se divise en deux parties : la ville noire (Black-Town), sale et grouillante; la ville moderne, dotée de parcs et de jardins splendides; *Madras* (410 000 hab.), sur une plage insalubre de la côte de Coromandel, défendue par le fort Saint-Georges. — Viennent ensuite *Haiderabad* (360 000 hab.), sur le cours inférieur de l'Indus, *Lucknow* (260 000 hab.), ancienne capitale de l'Aoude, sur les deux rives de la Gumti. Elle est presque entièrement de fondation moderne; *Bénarès* (200 000 hab.), située sur la rive gauche du Gange, à 205 kilomètres, par le fleuve, au-dessous du confluent de la Djemna; la métropole du culte brahmanique, une des plus anciennes et des plus célèbres de la péninsule, *Delhi* (170 000 hab.), à 250 mètres d'altitude sur la rive droite de la Djemna, autrefois capitale de l'empire mongol, aujourd'hui simple chef-lieu de province du gouvernement du Penjab. Au sud s'étend une vaste plaine couverte d'innombrables et splendides monuments, *Patna* (170 000 hab.), dans la plaine gangétique, capitale de la riche province du

Behar; *Agra* (160 000 hab.), sur la rive droite de la Djemna, à 200 mètres environ d'altitude; *Bangalore* (155 000 hab.), *Amritsir* (150 000 hab.), *Cawnpore* (150 000 hab.), *Lahore* (149 000 hab.), à 1 kilomètre et demi de la rive gauche de la Ravi, à 250 mètres d'altitude, *Allahabad* (148 000 hab.), au confluent du Gange et de la Djemna, à 104 mètres d'altitude; *Jeypore* (142 000 hab.), *Ahmenabad* (127 000 hab.), *Surate* (109 000 hab.), *Baroda* (100 000 hab.).

On compte quarante villes de 50 à 100 000 habitants et vingt-quatre dépassant 100 000 habitants.

Le *Nepaul* a pour capitale *Katmandou*, à 1300 mètres d'altitude.

Colonies portugaises. — Les Portugais, qui ont révélé à l'Europe le chemin maritime des Indes et fondé dans ces parages les premières colonies, en se substituant aux Arabes, n'ont gardé de leur ancien domaine que des comptoirs peuplés d'environ 450 000 habitants, sur la côte de la mer d'Oman. Ce sont les ports de *Diu*, au sud de la presqu'île de *Guzerate*, *Damao* sur le golfe de Cambaye, l'îlot de *Salsette* près de Bombay, enfin *Goa* et son territoire. Goa, chef-lieu de ces établissements, est une petite ville de 20 000 âmes.

Colonies françaises. — Les Français, qui ne s'en étaient pas tenus à la lisière littorale, mais avaient abordé le plateau du Dekan et la plaine gangétique par le golfe du Bengale, pouvaient espérer mieux. Leurs fautes du xviiie siècle, les abus de la politique européenne auxquels leurs rivaux surent les entraîner, ont livré l'Inde à d'autres.

Le traité de Paris (1763) nous a laissé seulement cinq villes ou comptoirs, peuplés de 285 000 habitants. Sur la côte de Malabar, *Mahé*; sur la côte de Coromandel, *Karikal* et *Pondichéry*, *Yanaon* aux bouches du Godavery, *Chandernagor* sur le Gange, voilà tout ce qui nous reste d'un empire. Le chef-lieu, *Pondichéry* (40 000 habitants), est une place de commerce assez active.

Géographie économique. — L'Inde est un des principaux noyaux de la population du monde, mais c'est aussi une contrée remarquablement fertile en ressources de toute nature, et en outre un pays de production intense.

Agriculture. — L'*agriculture* est dans l'Inde, comme dans tous les pays de demi-civilisation, la principale richesse. On calcule que la population agricole proprement dite comprend au moins

100 millions d'individus, soit 40 pour 100 du chiffre total.

Cependant la partie réellement cultivée n'atteint pas à beaucoup près la moitié de la surface totale. Il faut sans doute déduire *a priori* quelques régions absolument infertiles ou inexploitables dans la montagne (« Bhaver » et « Terai ») et dans le désert. Mais il y a beaucoup à gagner encore sur les jungles et sur le désert lui-même, par l'aménagement des eaux.

Les parties les plus arrosées même, comme les plaines du Gange, ont besoin d'une canalisation savante et les régions plus sèches ne doivent qu'à une habile distribution des eaux leur fertilité. Le *Canal du Gange* de Hardwar à Cawnpour est un des plus célèbres du monde. Sa longueur est de 499 kilomètres.

Plus de 8 millions d'hectares sont déjà fertilisés par l'irrigation. Le gouvernement contribue aux dépenses annuelles pour plus de 20 millions de francs. « La moindre irrégularité dans les balancements annuels du climat, suivant la pression atmosphérique, la marche des vents et des nuages a les conséquences les plus graves en Hindoustan. Lorsque les pluies manquent ou se réduisent à de légères ondées, quand les rivières sont desséchées et les canaux taris, la famine est inévitable, et des millions d'hommes sont menacés de mort par inanition. Les disettes sont à craindre surtout dans le Sindh et le Penjab, dans le bassin gangétique et sur les côtes orientales, partout où la pluie moyenne est de 1 mètre à 1 m. 50; ces contrées se dépeupleraient rapidement si les canaux d'irrigation ne permettaient de suppléer aux pluies[1]. »

Les *forêts* de jungles intéressent peu la géographie économique, car on ne peut les exploiter.

Les forêts de bois de *teck* et de *santal*, beaucoup plus importantes à la richesse du pays, sont nombreuses encore dans l'Inde, bien qu'elles diminuent beaucoup par suite d'une exploitation trop radicale et trop rapide.

Le *riz* était jadis la plante alimentaire par excellence des habitants de l'Inde. On calcule que 180 millions d'individus se nourrissent aujourd'hui de céréales; 70 millions seulement restent fidèles au riz, particulièrement dans le Bengale, le Dekan, les régions deltaïques du littoral.

La culture des *céréales* ne s'est développée dans l'Inde que

1. Élisée Reclus, t. VIII.

depuis 1870, mais elle a pris rapidement des proportions énormes, au point que ce pays joue régulièrement depuis cette époque sur les grands marchés du monde un rôle considérable comme pays producteur de *blé*. Actuellement les Indes peuvent exporter chaque année 12 à 15 millions d'hectolitres et pourraient, sans grande extension de la surface cultivée, en exporter le double. Les terres cultivées en céréales représentent une surface d'environ 12 millions d'hectares. Le Pendjab et les provinces du nord-ouest qui entrent dans cette somme pour 7 millions, sont aussi les régions les mieux irriguées de tout le pays et celles où le rendement est proportionnellement le plus élevé.

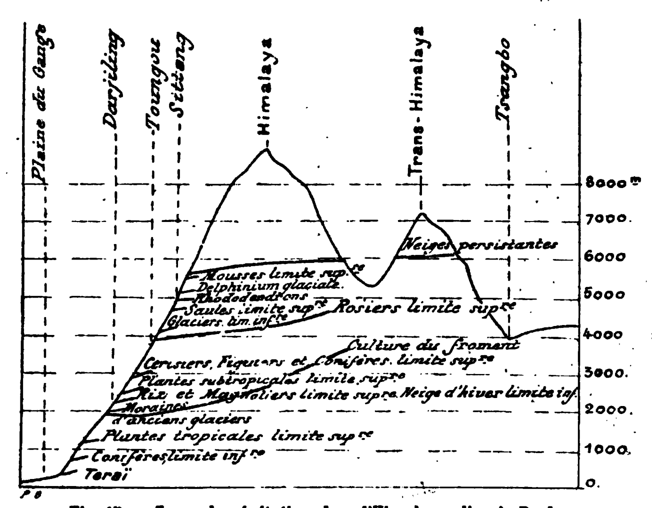


Fig. 15. — Zones de végétation dans l'Himalaya, d'après Reclus.

La production du *thé* a fait dans l'Inde et à Ceylan des progrès d'une étonnante rapidité.

Aujourd'hui les jardins à thé occupent une surface de 125 000 hectares et la récolte annuelle dépasse 32 millions de kilos : ce n'est encore que le 1/6 de la production totale du monde et la Chine en exporte encore plus de quatre fois autant ; mais les cultures augmentent sans cesse d'étendue.

C'est dans l'*Assam* et à *Ceylan* que le sol et le climat sont le plus propres à cette culture.

Le *café* est un produit de l'Inde méridionale. Introduit dans le pays au XVI[e] siècle par un pèlerin de la Mecque, il n'a guère été cultivé sérieusement qu'à partir de 1840. En 1870, la production atteignait 500 000 quintaux métriques. La concurrence du Brésil et l'abaissement des prix, non moins que le dépérissement des plantations, ont maintenu la production dans un état stationnaire; elle a même reculé.

La culture de la *canne à sucre* n'a pas pris dans l'Inde le développement qu'on a tenté de lui donner. Elle ne fournit même pas à la consommation locale. Les plantations les plus importantes sont sur la côte de Coromandel.

Le *cinchona*, ou quinquina, qui s'est acclimaté sur divers points, dans le Bengale, le Mysore, est un fébrifuge précieux dans un pays où les fièvres emportent annuellement 1 million et demi d'individus.

La côte de Malabar fournit toujours le *poivre* (poivre long et poivre blanc), le *gingembre*, la *muscade*, et diverses autres épices ou plantes aromatiques. Le cassia, dont l'écorce donne la *cannelle*, se plaît dans les terrains sablonneux de la côte occidentale de Ceylan.

Les *arbres fruitiers* de nos pays, qui redoutent les excès d'humidité pendant la période de floraison, réussissent au delà de la limite climatérique des pluies des moussons, particulièrement sur les avant-chaînes de l'Himalaya.

Des *plantes industrielles* cultivées dans l'Inde, c'est de beaucoup le *coton* qui est la plus importante. Les cotonniers couvrent aujourd'hui plus de 6 millions d'hectares et la production annuelle, très variable, oscille entre 4 et 5 millions de quintaux, soit le 1/6 environ de la récolte moyenne totale. Les meilleures sortes viennent sur le plateau du Dekan et dans le Carnatic. C'est le Guzerate qui fournit la quantité la plus considérable.

Le *jute* qui sert à la fabrication des tissus grossiers, tant en Inde même qu'en Angleterre, est une spécialité du Bengale. La production annuelle moyenne dépasse 4 millions de quintaux.

C'est encore le Bengale qui fournit l'*indigo*. Mais cette plante qui tire son nom même de l'Inde, n'a plus l'importance d'autrefois, à cause de la concurrence que lui font les couleurs minérales.

Les pavots blancs, d'où on extrait le suc qui donne l'*opium*,

couvrent dans la région du Gange et sur le plateau de Malwa une superficie qui n'est guère inférieure à 50 000 hectares.

Le *tabac* est abondamment cultivé dans presque toutes les parties de l'Inde, mais particulièrement au sud-est.

Ainsi donc, plantes alimentaires et cultures industrielles, l'Inde produit les unes et les autres en grande abondance. Malgré sa population si considérable, elle ne consomme pas la totalité des premières et une bonne partie en reste, année moyenne, disponible, pour être exportée. Les plantes textiles ne sont pas absorbées davantage par les besoins locaux, ou du moins elles ne les satisfont qu'après avoir été en partie travaillées dans les fabriques de la métropole qui les renvoient en objets manufacturés.

L'Inde n'est pas plus un pays d'*élevage* que la plupart des autres contrées tropicales. Cette nature végétale si luxuriante n'est pas favorable en somme au développement de la vie animale, qu'elle domine en quelque sorte et qu'elle étouffe. Rien d'étonnant que les peuples de l'Inde aient toujours été frugivores et que la religion leur ait fait un scrupule de la nourriture animale. C'est une nécessité qui leur était imposée par les conditions mêmes du climat.

C'est dans les vallées occidentales de l'Himalaya que vivent, en nombre d'ailleurs peu considérable, les *chèvres* du Thibet ou de Kachmir, dont le précieux duvet, caché sous leurs poils, sert à la fabrication des châles.

Les *moutons*, moins difficiles, sont plus nombreux, particulièrement dans le Dekan.

Les *chevaux* rendent peu de services et les *bêtes à cornes* ne sont utilisées que pour les transports; le *chameau* est la bête de somme des pays de l'Indus, pays de steppes et de déserts où il retrouve son climat favori; mais c'est l'*éléphant* qui est l'animal caractéristique de l'Inde. On l'emploie aussi bien pour les travaux agricoles et domestiques que pour les transports; il n'est pas moins utile pour la grande chasse aux fauves; et il est traditionnel dans la pompe des cérémonies religieuses.

L'élevage du *ver à soie* n'est pas prospère. La production de la soie, qui ne dépasse guère 400 000 kilos, est loin de pouvoir suffire aux besoins du pays, qui sont considérables; on en importe cinq fois autant de Chine.

Industrie. — La grande ressource de l'Inde réside dans l'agriculture; elle est beaucoup moins riche en produits minéraux,

Ce fut pourtant jadis un pays renommé pour l'*or* et les *diamants*; le nom de Golconde en est resté fameux. Les gisements d'or le plus sérieusement exploités sont ceux du Waïnard, au nord de Nilghiri, dans les Ghâts occidentales.

La *houille* est plus abondante. Le bassin qui est aujourd'hui le plus productif est celui du nord-est, dans le Bengale, mais le charbon est de mauvaise qualité, et ne fait que très difficilement concurrence aux charbons anglais.

Le *fer* et le *cuivre* se rencontrent sur divers points; le *salpêtre* se tire du Pendjab; et le *sel*, qu'on récolte surtout à l'embouchure du Gange dans les « Sanderbans », ne suffit pas, à beaucoup près, aux besoins de la consommation locale.

Les industries de luxe, jadis si prospères dans l'Inde, sont en décadence.

Les industries de première nécessité, l'industrie du vêtement en particulier, ont été longtemps ruinées par la concurrence anglaise; elles ne se relèvent que depuis peu d'années.

La fabrication des *tissus de coton*, qui sont les plus appropriés au climat du pays, remonte dans l'Inde à une époque fort reculée. On compte aujourd'hui près de 100 filatures et plus de 2 millions de broches. C'est Bombay que sa situation au centre de la région cotonnière désignait pour devenir le principal centre de cette industrie. C'est toutefois dans le Bengale que se fabriquent de préférence les tissus fins.

Le *jute* était récemment encore exporté à l'état brut et travaillé en Écosse; mais plusieurs manufactures se sont établies à Calcutta, et les ouvriers indigènes deviennent si habiles que les produits indiens défient désormais entièrement la concurrence écossaise.

L'industrie de la *laine* n'a jamais été très active dans ce pays tropical, mais les *châles* du Kachmir et du Penjab sont renommés dans tout le monde pour l'harmonieuse richesse de leurs nuances et le moelleux de leur tissu.

COMMERCE. VOIES DE COMMUNICATION. — Le développement des voies de communication est, dans l'Inde comme aux États-Unis, la condition première des progrès de la richesse agricole et de l'activité commerciale.

Les premiers réseaux de voies ferrées ont été construits dans un intérêt stratégique. Le gouvernement a compris enfin que la construction de canaux, de routes, de voies ferrées, sur une

grande échelle, était le vrai remède aux terribles famines qui ont de tout temps désolé l'Inde. 4 millions d'individus ont été encore enlevés par le fléau en 1877, et dans certaines provinces les ravages causés par la famine sont presque périodiques.

Les Anglais ont dépensé pour les voies de communication près d'un milliard de francs, et les divers travaux publics sont inscrits au budget annuel pour un chiffre qui dépasse 20 millions.

Les *voies navigables* ne comprennent guère que le réseau naturel du Gange et du Brahmapoutra. Le Bengale et l'Assam sont au reste sans contredit les provinces les plus riches de la péninsule, comme elles sont aussi les plus peuplées : les canaux de Doab, le grand canal de Hardwar à Cawnpour, destinés surtout à l'irrigation, rendent en outre de grands services aux transports. Il en est de même dans le Pendjab, mais l'Indus n'est navigable que jusqu'à Haiderab ; son embouchure est ensablée. Sur les cours d'eau du Dekan la navigation est difficile : ce sont des fleuves de plateaux qui descendent d'étage en étage ; la batellerie n'est active que dans les deltas (Godavery, Kistna, Cavery).

La construction des *routes* présente en Inde de grands obstacles, à cause des pluies tropicales qui détrempent et ravinent le sol pendant une bonne partie de l'année. Jusqu'à ces dernières années on ne voyageait encore dans l'Inde qu'en palanquin, à dos d'âne ou d'éléphant. Ce sont les Anglais qui ont les premiers entrepris la construction de routes à l'européenne, macadamisées ou pavées.

La plus longue, qui était aussi la plus importante avant la construction des voies ferrées, est le « Great Trunk », de Calcutta à Peichawer (2 500 kilomètres).

La fonction des *voies ferrées* de l'Inde est surtout de rapprocher les principaux centres de production des ports. On peut remarquer en effet que Calcutta, Bombay, Madras, sont autant de centres où aboutissent de tous les points de l'horizon les lignes ferrées. Karatchi est le port d'attache du chemin de l'Indus. En dehors de ces traits caractéristiques du réseau indien il n'y a guère à mentionner que la ligne du Grand-Tronc, parallèle à la route déjà citée, et qui conduit du Bengale aux portes de l'Afghanistan, servant en quelque sorte de base à tout le reste du système. — Les voies ferrées de l'Inde ne se pro-

longent actuellement au delà des frontières du pays que sur un seul point. C'est par la ligne qui, se détachant de celle de l'Indus à Soukhar, gagne Quettah, pour relier Kandahar à Karatchi, en attendant qu'elle soit prolongée sur Hérat, l'objectif bien certainement visé. Les travaux ont d'ailleurs été suspendus et l'entreprise reste inachevée.

Les voies ferrées sillonnent l'Inde aujourd'hui sur une longueur de près de 26 000 kilomètres, soit dans la proportion de 84 kilomètres par 10 000 kilomètres carrés (222 aux États-Unis), et de 10 kilomètres par 100 000 habitants (358 aux États-Unis). Elles ont transporté, en 1889, 110 millions de voyageurs et 22 millions de tonnes de marchandises à toutes distances.

Les *lignes télégraphiques* s'étendent dans l'Inde sur une longueur de 50 000 kilomètres et on y compte plus de 7 000 bureaux de poste. Le nombre des lettres expédiées a été en 1889 de 260 millions. Un fil électrique gagne directement Constantinople par la vallée de l'Euphrate.

Le commerce se fait à l'*intérieur* par eau et par caravanes ; les foires sont encore nombreuses et actives.

Le *commerce extérieur* se fait surtout par mer.

Bombay, le meilleur port et le plus actif, est en effet le débouché naturel des régions du lœss, les plus fertiles de l'Inde : c'est le grand port d'exportation (céréales, coton, opium), comme Calcutta, au centre d'un pays surpeuplé, est le premier port d'importation ; mais Bombay n'a pas de houille, il lui faut la chercher à près de 1500 kilomètres. Il rachète, il est vrai, ce défaut par sa situation si heureuse sur le chemin d'Europe ; c'est aussi le centre de tout le cabotage du golfe Persique. Le mouvement total de son port atteint près d'un milliard et demi de francs, soit presque la moitié du commerce total de l'Inde.

Karatchi n'a d'importance que pour le commerce de cabotage et de transit.

Colombo est le port d'exportation de Ceylan, mais c'est à *Pointe-de-Galles* que relâchent les paquebots qui font le service de l'Extrême Orient.

La côte orientale n'a pas de ports. La rade de *Pondichéry* est encore la meilleure, et il serait facile de lui donner une grande importance, moyennant quelques travaux. Le port de *Madras*

est très dangereux, mais c'est néanmoins jusqu'à présent le centre de tout le commerce de la côte du Coromandel.

Calcutta, situé sur l'Hougly, à 150 kilomètres de l'embouchure, est le second port de l'Inde; son commerce n'est guère inférieur à celui de Bombay. C'est là que débarquent les cotonnades anglaises et la plupart des marchandises européennes. Les principaux objets d'exportation sont l'opium et l'indigo.

Le mouvement des ports de l'Inde est au total d'environ 8 millions de tonneaux. Les relations avec l'Europe sont assurées surtout par le service anglais de la « *Peninsular and Oriental steam navigation Company* » et par la Compagnie française des *Messageries*; les autres Compagnies de navigation, *Lloyd autrichien* de Trieste, *Nationale italienne*, *Allemande* de Brême, font aussi escale dans l'Inde, de même que les navires hollandais se rendant en Malaisie. La distance entre Marseille et Bombay (9 500 kilom.) est franchie en moins de vingt jours.

Le commerce total de l'Inde anglaise s'est élevé, en 1891, à 3 milliards 570 millions, dont un peu plus de 2 milliards à l'exportation.

L'Europe achète, année moyenne, à l'Inde, les matières premières pour une valeur bien plus grande qu'elle ne lui vend de produits. Il faut payer la différence en métaux précieux. On calcule que de 1856 à 1886 l'excédent des importations a été au total de près de 9 milliards de francs.

La part du pavillon anglais dans le trafic total de l'Inde n'est que de 50 p. 100 (1 milliard 500 millions).

Importations et exportations se balancent.

Il est loin d'en être ainsi de la *France*, qui importe pour 200 millions de produits indiens, et n'y vend que pour 6 millions de marchandises (dentelles, soieries, vins).

C'est la *Chine* qui est, après l'Angleterre, la principale cliente de l'Inde, elle s'y fournit de thé, de riz, mais elle y vend surtout l'opium.

En résumé, l'Inde, pays producteur par excellence, est assuré d'un bel avenir, en un temps où le blé joue un rôle de plus en plus considérable dans l'alimentation européenne; mais, d'autre part, la quantité de capitaux qu'elle reçoit chaque année répand peu à peu dans toutes les classes le bien-être et la fortune. Les besoins de la population ne cesseront de croître et ce n'est pas

avant de longues années que l'industrie indigène, malgré ses progrès, pourra la satisfaire; l'Inde reste donc largement ouverte aux produits de l'Europe, et elle offre un inépuisable débouché, non seulement aux objets de première nécessité que fournit la métropole, mais encore aux articles de luxe, où la France excelle.

Enfin, l'Inde n'a pas seulement des relations avec l'Europe; en réalité elle est bien plutôt tournée vers l'Extrême Orient : elle touche à la Chine et se prolonge déjà sur une moitié de la péninsule indo-chinoise. Les Anglais cherchent activement à relier par une voie directe leurs possessions avec les pays si peuplés et si fertiles de Yang-tsé-Kiang et de Hoang-Ho; il est facile de prévoir tout ce que la réalisation de ces plans gigantesques pourrait ajouter dans l'avenir à la prospérité de l'Inde.

Bibliographie.

Bérard (de). *Voyage à Murry*, Himalaya du nord (*Tour du Monde*). 1880.
— *Voyage dans le nord de l'Inde* (*ibid.*).
Blanford. *Metereology of India*. Calcutta, 1881.
Cotteau. *Promenade dans l'Inde et à Ceylan*.
Gentilhomme. *Géographie de la Présidence de Madras*. Pondichéry, 1890, 1 vol. in-8.
— *Géographie des Indes orientales*. Pondichéry, 1890.
Girard de Rialle. *Les peuples de l'Asie et de l'Europe*.
Glardon. *Mon voyage aux Indes orientales*.
Grandpré (de). *Voyage dans l'Inde et au Bengale*.
Lejean. *Le Pandjab et le Cachemir* (*Tour du Monde*). 1863.
Merk. *Acht Vorträge über das Pandschab*. Bern, 1869.
Roberts. *De Delhy à Bombay*.
Rousselet. *L'Inde des Rajahs*.
Thevenot. *Voyage aux Indes Orientales*.
Consulter les *General Reports of the Survey of India department*, Calcutta, in-4.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VIII, p. 19 à 715.

Sujets de devoirs.

Les fleuves de l'Inde. Comparer l'Indus et le Gange, l'Indus et l'Euphrate.

Les côtes de l'Inde.

Commerce de l'Inde : principaux produits, principaux ports et voies maritimes.

Comparer l'Inde et le Soudan.

CHAPITRE X

INDO-CHINE

La péninsule indo-chinoise occupe une superficie de 2 millions et demi de kilomètres carrés. Elle n'a pas les formes massives du monde Indien, ni ses déserts de sable, ni ses plateaux de lave. Elle est riche en articulations, pourvue de côtes hospitalières et de bons ports; plus mince et plus variée de contours que l'Inde, elle confine au plateau de l'Asie Centrale par sa région du nord et pousse au sud les caps de la terre de Malacca jusqu'aux approches de l'équateur.

Relief. — Le relief est une dépendance de l'Himalaya et des plateaux thibétains. Il semble en effet que ce plateau devient moins massif au nord-est de l'Inde et est couvert d'une série de chaînes et de systèmes qui forment le lien entre l'Himalaya et les hauteurs de l'Indo-Chine. De cette région de soulèvement se détacheraient les sillons montagneux orientés du nord au sud, quelquefois du nord-ouest au sud-est, qui s'épanouissent dans la péninsule indo-chinoise. Le caractère de ces montagnes, décrits par les explorateurs depuis peu de temps, leur mériterait surtout le nom de plateau. Les massifs se rencontreraient seulement à l'ouest et au centre. Dans l'Annam et le royaume de Siam, les hauteurs ne dépasseraient guère 1 200 mètres (montagnes des *Chan*, monts du *Yanzoulin*, monts de *Siam*.) La Birmanie a les plus hauts sommets. A l'est de la Meghna une première chaîne littorale atteint 2 164 mètres dans la *montagne bleue*, mais plus au sud, les cimes sont inférieures à 1 000 mètres. La chaîne principale est celle de l'*Arrakan*. L'altitude moyenne est de 1 000 mètres. Les sommets atteignent 1 500. Les cols sont généralement élevés. Ces montagnes trahissent une origine volcanique. Il y a des volcans de boue sur le littoral et dans les îles situées au sud de la baie de Combermare.

La partie méridionale de l'Indo-Chine présente tous les caractères des terres voisines de Sumatra et de Java. Aussi serait-il beaucoup plus rationnel de la relier aux îles Malaises si elle

n'était rattachée au reste de la péninsule par l'isthme de *Kra*, large de 50 kilomètres seulement.

Le relief de la péninsule est constituée non par une chaîne unique, mais par des fragments inégaux coupés par des dépressions. Au nord, la chaîne de 300 pics renferme le *mont Roi* (1 980 mètres). Le long de la côte occidentale s'allonge une chaîne haute de 1 000 à 2 000 mètres qui s'avance jusqu'au nord de la ville de Malacca. Le mont *Ophir* culmine à 1 173 mètres. Au nord-ouest de Singapour, les élévations ne sont plus que de 600 mètres.

Climat. — Le climat est dans la dépendance étroite des moussons. La mousson du nord-est, sèche et fraîche, souffle du mois d'octobre à mars ou avril : la mousson pluvieuse du sud-ouest d'avril ou mai à octobre. On comprend d'ailleurs que, sur un développement de 20 degrés en latitude, le régime doit subir quelques modifications. Il ne faut pas oublier en effet qu'entre la pointe méridionale de Malacca et le Tonkin septentrional, il y a la même distance qu'entre Gibraltar et l'Écosse. Ainsi, en Annam, la mousson du nord-est est un vent de mer et c'est surtout en hiver que tombent les pluies, tandis que le vent du sud-ouest est un vent de terre. De même il faut se garder de croire à l'uniformité absolue de la température en Indo-Chine. La Cochinchine a deux saisons tranchées, mais presque également humides, tandis que le Tonkin jouit de saisons de transition entre les extrêmes de chaud et de froid, comme l'automne et le printemps de nos régions, correspondant aux deux moussons du nord-est et du sud-ouest. En général, les écarts de température augmentent du sud au nord. Ils sont entre l'hiver et l'été de 2 degrés seulement à Saigon, de 11 à Hué et de 17 à Hanoi. Au Tonkin, la mousson d'été, qui est ici un vent local, amène des orages qui produisent une très grande chaleur. Les nuits sont souvent aussi chaudes que le jour. La température des mois d'été monte à 30 degrés et au delà jusqu'à 40 degrés. L'hiver au contraire est frais. Le thermomètre marque ordinairement 14, exceptionnellement 7. Dans le delta, il ne descend amais au-dessous de 10. — Les moussons dotent l'Indo-Chine d'un régime pluvial très abondant. La moyenne annuelle des pluies est de 1 mètre 48 à Bangkok, de 2 mètres 11 à Saïgon de 2 mètres 53 à Rangoun. Toute la côte de la Birmanie est arrosée à l'égal du Bengale. Certaines vallées reçoivent annuel-

lement jusqu'à 6 mètres d'eau. Au Tonkin, les pluies sont rares en été, mais elles sont accompagnées d'orages violents. Des pluies d'août ont donné jusqu'à 10 centimètres d'eau en 24 heures. Cet état hygrométrique, joint à la haute température, donne au delta un caractère d'humidité extrême et rend le climat très pénible pour l'Européen. « Elles baignent dans l'eau les rizières et l'eau se retrouve partout autour de nous : flaques ou mares le long des digues, croupissements boueux sous les tiges vertes, stagnations cristallines entre les jeunes épis. Sans relâche, de tous ses pores, cette terre sue, et l'admirable et industrieuse agriculture annamite qu'aucun patient labeur ne décourage, active encore cette transpiration féconde.... Cependant, sous le soleil qui arde et pompe, toute cette humidité fermente et s'évapore, incessamment renouvelée par la condensation brumeuse des matins et la fréquence des pluies. L'astre demeure en vain plus longtemps à l'horizon, exagérant ses cruelles morsures à les rendre mortelles à l'homme; le marais, où vies animales et végétales grouillent de conserve, où les racines sont noires de sangsues, n'est pas desséché. Les vapeurs montent inépuisables à l'aspiration furieuse du ciel. De là, cette lourdeur lasse qui nous tombe aux épaules et nous courbe anéantis; de là, la fatigue des poumons haletant comme dans une étuve[1]. »

Les variations brusques dans l'état atmosphérique amènent des typhons fréquents, particulièrement violents pendant l'hiver. En 1882, la mer s'éleva de 8 m. 50 au-dessus du niveau ordinaire des hautes marées. Plus de 100 000 cadavres furent retrouvés dans les provinces méridionales.

Hydrographie. — Les fleuves de l'Indo-Chine sont longs et de fort volume. Coulant dans des régions où les pluies sont abondantes, ils descendent en général par des séries de rapides les pentes des plateaux. Ils ne sont navigables qu'à leur entrée en plaine, au sortir des derniers défilés, et le plateau s'avance en général jusqu'à une distance de la mer qui ne dépasse pas quelques centaines de kilomètres. Ils s'écartent les uns des autres et divergent en forme d'éventail. Dans leur cours moyen où ils sont si rapprochés, il sont encore séparés par de hautes montagnes difficiles à franchir. Aussi ne rencontre-t-on pas ici ces grandes vallées alluviales comme les plaines du Gange et du

1. Paul Bonnetain. *Au Tonkin*

Yang-tse-Kiang, qui font la richesse de l'Inde et de la Chine.

L'Iraouaddy est complètement inconnu dans son cours supérieur. Certains géographes en ont fait la continuation du Yarutsan-Bó. A Bamo il roule déjà 25 000 mètres cubes par seconde, et 34 000 en temps de crue. Au delà de Mandale, il s'unit au *Kyendwen* et suit la base des contreforts de l'Arrakan. En amont de Prome, il entre en plaine. Son delta commence à 220 kilomètres de la mer. Il mesure plus de 40 000 kilomètres carrés de superficie et se continue à plus de 100 kilomètres du rivage par un delta sous-marin. Une bande de terres alluviales traversées de bayous le relient au delta du Sittang et de la Salouen. Le débit moyen de l'Iraouaddy est inférieur à celui du Rhône et du Rhin, tandis qu'en temps de crue, il dépasse celui du Congo.

La Salouen, reconnue sur 600 kilomètres seulement, offre de grands obstacles.

La Ménam arrose le Siam occidental. Les grands navires ne la remontent guère que sur une quinzaine de kilomètres.

Le Mékong ou Cambodge a un cours extrêmement tourmenté, rejeté d'une fissure montagneuse dans une autre, formant des coudes brusques, des cascades hautes de 15 mètres et des remous. A 300 kilomètres de la mer, à Pnom-Penh, le fleuve se ramifie. Le bras de droite va se perdre dans un grand réservoir, le *Tuli-Sap*, ancien golfe séparé de la mer par les alluvions. Simple marécage pendant les sécheresses, le Tuli-Sap mesure, en temps de crue, plus de 100 kilomètres en longueur et une profondeur de 12 mètres. Il s'écoule alors dans le Mékong. En aval de Pnom-Penh, le fleuve est divisé en deux bras principaux qui coulent parallèlement. Le bras oriental se partage en un delta secondaire où viennent aboutir diverses rivières, telles que la *rivière de Saïgon* et le *Donnaï*. Le delta a une largeur de 600 kilomètres entre les branches extrêmes. Le débit du Mékong est de 60 à 70 000 mètres cubes.

Le Song-Koï ou Fleuve Rouge prend sa source dans les montagnes du Yunan, non loin de Tali-fou. Il traverse un massif montagneux où les plateaux atteignent 1 500 à 2 000 mètres et bordent de chaque côté le lit du fleuve, sans laisser de vallée. Entre *Yan-Chiang* et *Man-hao*, sur plus de 100 kilomètres, le fleuve est encaissé entre des falaises presque perpendiculaires. En face de *Lao-Kai* la largeur est d'une centaine de mètres. Le fleuve Rouge pénètre dans le Tonkin, à 600 kilomètres de la

mer. Toute la région comprise entre *Lao-Kai* et *Than-Quan* est formée de montagnes couvertes de forêts où les vallées sont très étroites. Une vingtaine de kilomètres au-dessous de *Than-Quan*, les montagnes s'éloignent, le fleuve s'élargit et les villages se pressent de plus en plus nombreux et peuplés. 80 kilomètres plus loin, le fleuve Rouge reçoit son grand affluent de droite, la *Rivière Noire* (*Song-Bô*). Il se dirige au nord pendant quelques kilomètres, puis à l'est, et reçoit la *Rivière Claire*. Le courant descend ensuite du N.-O. au S.-E., vers le golfe du Tonkin, à travers les plaines du delta. Au-dessous de *Sontay*, il se divise en deux branches principales; celle du nord, qui conserve le nom de fleuve Rouge, passe devant *Hanoï* et *Hong-Yen*. La branche méridionale, ou *Lach-Day*, va se jeter dans le golfe du Tonkin par trois embouchures principales. La branche maîtresse et le *Lach-Day* sont reliés l'un à l'autre par un grand nombre de ramifications dont la plus importante est le canal de *Nam-Dïnh*. Le fleuve Rouge communique aussi avec le second grand cours d'eau du Tonkin, le *Thaï-Binh* ou *Song-Cau*, par le canal des Rapides qui s'amorce près de Hanoï et par le canal des Bambous, navigable en tout temps.

Le Song-Cau se ramifie en deux branches principales qui se subdivisent elles-mêmes en d'innombrables rameaux. L'une de ces branches passe devant *Haï-Phong*, la ville européenne par excellence du Tonkin et son seul port actuel. Cette branche se déverse dans la mer par deux embouchures dont l'une, le *Cua-Cam*, est de toutes les bouches du *Song-Cau* la seule accessible aux navires.

Le delta du fleuve Rouge commence à 150 kilomètres environ de la mer, à laquelle il présente un front de plus de 30 lieues.

« Il se produit dans le delta du Tonkin un phénomène qui donne à ce pays une physionomie spéciale et qui le place dans des conditions exceptionnelles. Depuis une époque très reculée, les habitants du pays ont adopté la coutume de dresser des digues le long des berges de tous les cours d'eau, de manière à préserver les terres des inondations qui, sans cette précaution, se produiraient chaque année au moment des grandes eaux. La conséqence de l'existence de ces digues est que les limons, entraînés en abondance par les rivières, se déposent en partie dans le fond de leurs lits. Ceux-ci s'exhaussent donc sans cesse, forçant les indigènes à élever toujours davantage les

digues protectrices. Le niveau des eaux dans les fleuves s'est élevé ainsi graduellement au point que, pendant les crues de la saison des pluies, beaucoup de rivières se trouvent en contre-bas du fleuve voisin. Qu'une digue vienne à se rompre, et des provinces entières sont en quelques heures ensevelies sous les eaux. Ces accidents sont si fréquents que sur beaucoup de points les Annamites construisent, en dehors de digues qui bordent immédiatement les fleuves, une deuxième ligne de ces ouvrages destinée à faire obstacle aux eaux quand elles rompent la première. Les conditions spéciales que je viens de décrire ont une autre conséquence. Chaque année, les eaux des pluies s'accumulent dans les parties les plus basses, d'où il est impossible de les faire écouler dans les fleuves, puisque alors le niveau des eaux fluviales est supérieur à celui des plaines. Les rivières inondées de la sorte ne peuvent être asséchées que par le soleil ou lorsque la baisse des fleuves permet de les faire écouler dans le lit de ces derniers[1]. »

Côtes. — Les côtes de l'Indo-Chine sont au nombre des plus découpées de toute l'Asie. Les points saillants sont le cap *Camao*, au sud de la basse Cochinchine, le cap *Romania* qui termine la presqu'île de Malacca, longue de 1200 kilomètres, et le cap *Negrais* à l'ouest des embouchures de l'Iraouaddy. Les îles sont nombreuses ; ce sont les archipels des *Andaman* et des *Nicobar*, qui prolongent la ligne des monts Arrakan, les îles *Mergui*, en face de la côte de Tenasserim, l'archipel du *Cambodge*, les îles *Poulo-Condore*, etc. Les golfes du *Tonkin*, de *Siam*, de *Martaban*, sont des articulations plus notables que celles qu'on rencontre sur la plupart des côtes asiatiques. Sur les côtes du Tonkin, d'Annam, de Cochinchine, de Cambodge et de Siam, les bouches des fleuves et les lagunes abritées par des cordons de sable forment les principaux refuges ; les bons ports, *Hanoï*, *Saïgon*, *Bangkok*, se sont établis sur des estuaires.

Le Tonkin n'offre qu'une seule rade naturelle, celle de *Ha-Long*. Elle est formée par une dépression de la côte protégée par un archipel de petits îlots calcaires. C'est l'archipel de *Faï-Tsilong*. — Les rochers qui le composent laissent entre eux, en certains points, des espaces assez vastes pour constituer d'excellents mouillages. On y pénètre par deux passes très sûres dont

1. De Lanessan. *L'Indo-Chine française.*

l'une a des fonds de 20 mètres. — Au fond de la baie débouche la branche septentrionale du *Song-Cau* et le chenal, large de 200 mètres seulement, qui sert de débouché au port d'*Hone-Gay*.

Sur la côte d'Annam, la découpure du littoral la plus connue est la baie de *Tourane*. C'est une sorte de mer intérieure, entourée au nord et à l'ouest par un amphithéâtre de collines, à l'est par un rocher qui relie au continent une flèche de sable.

Les contours de la Birmanie britannique sont déjà plus dentelés, mais c'est la péninsule de *Malacca* qui offre à cet égard la plus grande richesse. Elle est au sud-est de l'Asie ce qu'est la Grèce au sud-est de l'Europe ; son chef-d'œuvre d'articulation péninsulaire. La rade de *Singapour* est une des meilleures de ces parages.

Flore et faune. — La physionomie du monde végétal se modifie par transitions insensibles de l'Inde à la Chine, à travers la péninsule. Il est peu de contrées où, grâce au sol, croisse une plus grande diversité de productions végétales. La flore de l'Indo-Chine orientale ne compte pas moins de 12 000 espèces. Au nord-ouest, dans la Birmanie, aussi fortement arrosée que l'Annam, les forêts de jungles présentent la même variété de plantes que l'Inde. Jusqu'en amont du delta de l'Iraouaddy s'épanouit la végétation tropicale. Les mêmes caractères se retrouvent au centre dans le pays de Siam. Dans l'Annam on peut distinguer : 1° la zone littorale basse et humide où poussent les palmiers, les pandanes, les mangliers ; 2° la zone des plaines défrichées, couvertes de rizières, de jardins, de bois de cocotiers. C'est avec la péninsule de Malacca la région la plus riche de l'Asie en variété et en abondance de fruits ; 3° entre 500 et 1 500 mètres d'altitude, la zone forestière où les plantes de l'Himalaya, de la Chine et du Japon se mêlent aux espèces indo-chinoises.

L'espèce animale la plus répandue en Indo-Chine est celle des *éléphants*. Nulle part aux Indes ils ne sont aussi nombreux. Les indigènes ont réussi à les domestiquer. Les éléphants albinos sont l'objet d'une sorte de vénération. Les rhinocéros et les buffles sont utilisés pour le transport des fardeaux. Les tigres doivent à la terreur qu'ils inspirent d'être considérés comme des divinités. L'Indo-Chine produit une race de petits chevaux très estimés.

Populations. — La population de l'Indo-Chine n'est que de

17 millions seulement. A cet égard, le contraste avec l'Inde est frappant; mais ici la forme des vallées longitudinales, enserrées entre de hautes barrières parallèles, ne permettait pas aux habitants de se développer en groupes compacts. A l'exception des vallées basses et des deltas, une seule contrée, comparable, mais en petit, à la vaste plaine du Gange, pouvait offrir une place à une grande agglomération d'hommes, c'est la région du Cambodge, entre la Ménam et le Mékong. C'est là que s'est développée la civilisation *Khmer* dont tant de ruines attestent encore la splendeur.

Les pays de l'ouest sont habités par différentes populations qui se rattachent à une souche unique, les *Khamti* sur les deux versants du Brahmapoutra et de l'Iraouaddy, les *Kakyen*, les *Karen* dans la vallée de la Salouen et dans le delta de l'Iraouaddy, enfin les plus civilisés, les *Birmans*. Leur culte officiel est le bouddhisme, mais en réalité ils adorent les démons. Le groupe des *Thaï* se divise en trois grands rameaux : les *Chan* épars dans tout le Siam, les *Laos* entre la Salouen et le Mékong, formant divers royaumes, les *Siamois* qui habitent la région du littoral. Ils sont bouddhistes. Les régions montagneuses de l'Annam sont peuplées par différentes tribus sauvages qu'on a rattachées à une famille océanienne. Tels sont les *Muong*, les *Kha*, les *Pnom*, les *Moï*, etc. Les *Cham* et les *Khmer* ou *Cambodgiens* sont les restes de deux races déchues qui ont élevé de puissants empires. Ces derniers ont été chassés au XVIIe siècle du bas Mékong, par les *Annamites*. Ceux-ci sont de toutes les populations de l'Indo-Chine celle qui se rapproche le plus des Chinois. Les forêts de la péninsule de Malacca sont habitées par une race noire sauvage à peine connue.

Géographie politique, — INDO-CHINE ANGLAISE. — Les Anglais se sont emparés des bouches de l'Iraouaddy en 1824 et 1825, et ont forcé les Birmans à leur céder les provinces d'*Arrakan*, *Mergui*, *Tavay* et *Yeh*, et en 1852 les provinces de *Martaban*, *Rangoun* et *Pegou*. En 1885, ils ont commencé l'annexion complète de la Birmanie. Le général Prendergast, parti de Rangoun, a remonté l'Iraouaddy et a occupé *Mandale*, capitale de la Birmanie (1886). Les Anglais étaient déjà maîtres de Malacca depuis 1826 et deSingapour depuis 1836.

La *Birmanie britannique* proprement dite qui est sous la dépendance du gouvernement indien, occupe plus de 20 000 kilo-

mètres carrés. Sa population est évaluée à 4 millions. Le pays est divisé en trois districts : *Arrakan*, *Pegou* et *Tenasserim*. Il faut y joindre les deux groupes insulaires des Andaman et des Nicobar. La capitale est *Rangoun* (140 000 hab.). Les villes importantes sont *Moulmein*, près de la Salouen, *Prome*, *Bassein*, *Ayab* et *Tatoung*.

Dans la Birmanie, *Mandale* est la seule des quatre anciennes capitales qui subsiste. *Amarapoura*, *Sagaïn* et *Ava* sont en ruines. *Bhamo* est une grande place de commerce aux frontières de Chine.

Les *colonies* anglaises du *détroit* ou « strait's settlements » comprennent la partie méridionale de la péninsule. Quelques pays, le royaume de *Kedah*, à l'ouest, les royaumes de *Patani* et de *Kelantane* à l'est, sont, il est vrai, tributaires de Siam, mais l'Angleterre a sur la côte orientale ses colonies de *Poulo-Pinang*, *Wellesley*, *Malacca* et de *Singapour*, et elle a le protectorat du royaume de *Perak*.

Indo-Chine française. — En 1858, la nécessité d'assurer la sécurité de nos missionnaires et de nos relations commerciales amena une expédition française dans l'Indo-Chine. L'empereur d'Annam, après quatre années de guerre (1862), nous céda la basse Cochinchine avec les trois provinces de *Saïgon*, *Bien-Hoa* et *Mytho* à l'embouchure du Cambodge. Cinq ans après, la France acquit les trois nouvelles provinces de *Vinh-Long*, *Chaudoc* et *Ha-Tien*. En même temps le royaume de Cambodge se plaçait sous notre protectorat. Le Mékong fut exploré par le capitaine de Lagrée et le lieutenant François Garnier, mais celui-ci s'assura qu'une route plus facile vers le Yang-tse-Kiang était ouverte par la vallée du Song-Koï. Une petite expédition fut préparée. Le vice-roi du Tonkin se montrant hostile, Garnier attaqua et prit d'assaut la forteresse d'Hanoï. Le Tonkin entier fut conquis en quelques semaines, mais peu après Garnier mourait assassiné (1873). Cependant, en 1874, le roi d'Annam signait avec la France un traité de commerce. Ce traité ne fut pas exécuté. L'ambassadeur français à Pékin crut désarmer l'hostilité de la Chine en lui offrant des conditions qui parurent trop avantageuses et ne furent pas ratifiées. Pendant ce temps (1882) le commandant Rivière, laissé seul dans Hanoï, tentait une sortie où il fut tué. Une armée française partit pour le venger. *Bac-Ninh*, *Hong-Hoa* et *Tuyen-Quan* furent prises. La

Chine signa le traité de *Tientsin*, par lequel elle reconnaissait le protectorat français sur le Tonkin et l'Annam (1884). Mais la même année la surprise de Bac-Lé provoqua la guerre. L'amiral Courbet bombarda Fou-Tcheou et fit le blocus de Formose, pendant que le général de Négrier battait les Chinois au Tonkin. La paix définitive fut conclue en 1885.

L'*Indo-Chine française* (530 000 kil. car.) a été formée par l'union des 4 pays : Cochinchine, Cambodge, Annam et Tonkin. Chacun de ces pays conserve son autonomie administrative et son budget. Le décret du 7 décembre 1888 a créé le Conseil supérieur de l'Indo-Chine.

La Cochinchine (60 000 kil. car.) est divisée en 6 provinces. Les villes principales sont *Saïgon*, à plus de 80 kilomètres de la mer, *Cholon*, *Mytho*, *Bien-Hoa*, *Vinh-Long*, *Hatien* sur le golfe de Siam.

La garnison française est de plus de 2000 hommes.

L'Annam (275 000 kil. car.) est habité par environ 2 millions d'indigènes, auxquels il faut ajouter les Moïs, qui habitent les montagnes formant le versant oriental de Mékong.

La religion de la majorité est le culte des génies. Les classes instruites suivent la doctrine de Confucius. Le bouddhisme est toléré. Il y a environ 420 000 catholiques.

La capitale *Hué* a 30 000 habitants. Son port est *Thuan-An*. *Bin-Dinh* compte 15 000 habitants. Sur la côte on trouve *Tourane*, *Quin-Nhon* et *Faï-Fo*.

Le Tonkin (90 000 kil. car.) est peuplé par 12 millions d'habitants environ, dont 400 000 chrétiens.

La capitale est *Hanoï* (150 000 hab.), à 85 kilomètres de la mer. Les villes importantes sont *Bac-Ninh*, à 35 kilomètres près du canal des rapides, *Hong-Hoa*, sur le Song-Koï, *Tuyen-Quan*, sur la rivière Claire, *Thaï-Nguyen*, *Lang-Son*, au nord-est. sur les frontières de Chine, *Sontay*, au sommet du delta, *Ninh-Binh*, *Nam-Dinh*, *Haï-Dzuong*, *Haï-Phong*, *Lao-Kaï*, près de la frontière du Yunnan.

Les troupes stationnées en Annam et au Tonkin sont de 25 000 hommes. Il faut ajouter 5 régiments d'infanterie indigène.

Le total des recettes pour l'Annam et le Tonkin a été en 1888 de 17 320 000 francs, celui des dépenses de 17 054 620 francs.

Le Cambodge, placé sous le protectorat de la France, est un royaume de 100 000 kilomètres carrés environ, peuplé d'un

million et demi d'habitants. La capitale est *Pnom-Penh*, sur le Mékong (environ 30 000 hab.).

Le budget de 1888 comporte 3 275 000 francs de recettes et 3 059 236 francs pour les dépenses.

La garnison française est de 300 hommes.

Le royaume de Siam est le plus vaste des États indépendants de l'Indo-Chine. Il couvre une superficie de 720 000 kilomètres carrés et compte près de 6 millions d'habitants, dont 1 million de Malais dans les provinces du sud et 1 million de Chinois. La capitale, *Bangkok*, est une énorme ville de 600 000 habitants, chinoise en bonne partie.

Géographie économique. — L'Indo-Chine est encore un pays vierge sur une grande partie de son étendue. Peu peuplée, elle offre un champ libre à la colonisation. Le climat s'oppose, il est vrai, à l'exploitation du sol par les Européens et la population indigène ne pourra s'accroître que lentement. Nul doute cependant que les ressources précieuses que renferme en tout genre ce pays ne décuplent de valeur, quand les nations de l'Occident y auront introduit leurs instruments et leurs méthodes. Située au centre même de toutes ces régions si riches et si peuplées de l'Extrême Orient, Inde, Chine, Malaisie, douée elle-même de côtes articulées et de bons ports, elle ne peut que prendre une part tous les jours plus grande à l'activité commerciale extraordinaire dont cette partie du monde est actuellement le théâtre. Elle est enfin une des principales voies d'accès vers l'intérieur de la Chine, vers le plateau du Yunnan et le cours moyen du fleuve Bleu.

Agriculture. — L'Indo-Chine est, comme la Chine et l'Inde, un pays agricole par excellence : la chaleur humide des tropiques et l'alternative harmonieuse des moussons en ont fait un des terroirs les plus féconds du globe. L'agriculture y est localisée dans la zone des terres basses et sur la lisière du littoral qui constituent la région la plus riche, ou du moins la plus connue et la mieux exploitée.

Les *forêts* vierges couvrent une bonne partie de l'Indo-Chine, particulièrement dans le haut pays; elles renferment en quantités presque inépuisables des bois de construction de toutes sortes, des essences précieuses pouvant servir à l'ébénisterie, à la teinturerie. L'industrie et le commerce ont déjà su tirer parti du *bambou*, dont le travail est facile et rémunérateur; mais c'est

le bois de *teck* qui a jusqu'à présent attiré le plus l'attention des Européens. Au Tonkin, M. Dupuis a obtenu 3 000 hectares de terres incultes entre Hone-Gay et l'île de Kebao pour l'exploitation des bois.

Parmi les *cultures alimentaires*, il faut citer en première ligne le *riz*, qui est la principale ressource du pays. L'Indo-Chine en produit, année moyenne, beaucoup plus que la consommation des habitants n'en réclame, et un excédent considérable reste chaque année disponible pour l'exportation en Chine, dans l'Inde et en Europe. Les possessions anglaises, la Cochinchine et le Cambodge tirent déjà de grands revenus de ce commerce. Le Tonkin, plus peuplé, ne produit encore que la quantité nécessaire à l'alimentation du pays; mais il n'est pas douteux qu'il ne devienne prochainement lui-même pays d'exportation. En 1889 il a été fait concession à des Français de 9 300 hectares de terre qui sont entrés en production l'année suivante.

Avec le riz, l'*igname*, la *patate*, le *maïs*, le *millet* contribuent aussi à l'alimentation. Les *légumes* d'Europe s'acclimatent particulièrement au Tonkin, dont le climat à saisons tranchées se prête bien à cette œuvre. On a tenté récemment d'y introduire la *vigne*, mais il n'est pas sûr qu'elle y prospère. La culture du *thé* a été introduite avec succès en Birmanie par les Anglais. La même plante se trouve à l'état sauvage dans nos possessions; tout permet donc de supposer qu'elle y prospéra autant et plus que dans l'Inde même. La *canne à sucre* est plantée à Siam; mais elle ne donne pas de bénéfices rémunérateurs, pas plus que dans les colonies françaises de Cochinchine et du Song-Koï.

Les *épices*, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une exploitation active, pourront être cultivées avec profit, surtout dans les régions méridionales et dans la péninsule de Malacca.

Le *tabac* vient bien, et la culture sollicitée par la consommation locale très considérable, s'en répand vite. Les meilleures feuilles sont fournies par la vallée basse de la Salouen. Le *bétel* du Cambodge est très estimé. La production du *coton* ne dépasse pas les besoins du pays, mais elle pourrait, le cas échéant, prendre de grandes proportions. La culture du coton couvre au Tonkin plus de 8 000 hectares. En un an le port d'Haïphong a exporté 526 000 kilogrammes de coton, vendu sur place au prix de 60 à 65 francs les 63 kilogrammes.

L'*élevage* est plus développé dans l'Indo-Chine que dans l'Inde. Les pâturages sont meilleurs et plus nombreux; ils nourrissent d'immenses troupeaux, particulièrement de gros bétail, bœuf et buffles.

Les *bœufs* du Cambodge sont estimés comme animaux de trait et de boucherie. Les *buffles* du Laos servent aussi de bêtes de somme pour les lourds charrois.

Les petits *chevaux* de Birmanie sont très estimés des Anglais, qui les exportent en grand nombre.

L'élevage du *porc* est une des grandes industries agricoles de l'Indo-Chine entière. Ces animaux sont surtout nombreux dans le Cambodge et le Tonkin; Saïgon et Haïphong en exportent un nombre considérable en Chine et en Malaisie. Hong-Kong seul en reçoit de ce dernier port plus de 30 000 par an.

Les *volailles*, les *oies*, les *canards* abondent également dans la péninsule. C'est une des grandes richesses des colonies françaises, et particulièrement du Tonkin.

La faune sauvage est très largement représentée dans le pays : éléphants, rhinocéros, tigres, panthères, sangliers, oiseaux de passage. La *chasse* de tous ces animaux procure un large supplément d'alimentation. Mais la *pêche* a beaucoup plus d'importance.

Un produit spécial à l'Indo-Chine est fourni par les *nids* comestibles d'*hirondelles* salanganes. La récolte s'en fait surtout le long de la côte du Tenasserim. Ce sont encore les Chinois qui sont les plus friands de ce mets. Le kilo se paye jusqu'à 300 francs.

La principale production animale industrielle est la *soie*. Mais l'empire de Siam mérite seul jusqu'à présent d'être cité.

Industrie. — L'Indo-Chine, si bien douée pour l'agriculture, pourra devenir encore, mais toutefois dans des conditions moins favorables, un pays d'industrie.

Deux causes contribueront à amener ce résultat : tout d'abord les indigènes font preuve d'une grande habileté traditionnelle. Ensuite les aliments de l'industrie moderne, houille, métaux, plantes textiles, existent en abondance dans le pays et pourront s'y développer.

Les *métaux précieux* n'y sont plus aussi abondants qu'ils l'étaient autrefois : mais on en trouve encore des gisements disséminés en divers endroits; ceux du Pégou et de la Birmanie

semblent être les plus riches. Pourtant il est douteux qu'ils vaillent les frais de l'exploitation.

On a trouvé des dépôts de *houille* assez considérables à Malacca, au Tonkin, en Annam. Les mines du Tonkin s'étendent sur une longueur de plus de 100 kilomètres non loin de la côte et parallèlement à elle. Ils couvrent une superficie de 1 000 kilomètres carrés. La *Société française des charbonnages du Tonkin* a commencé à exploiter en août 1888. Les actions émises à 500 francs sont cotées aujourd'hui 3 000. Une autre société s'est fondée, la *Société des mines de Tourane*. Les actions sont entièrement souscrites. Enfin on a commencé à exploiter les mines de l'île de Kebao. Ces diverses concessions minières sont en voie de prospérité. *Hone-Gay* devient une véritable ville. A *Kebao* on se préoccupe de la façon la plus pratique pour faire arriver à bord des steamers les charbons qui sortent actuellement dans des chalands amenés à Haïphong par des remorqueurs. A *Dong-Trien* l'exploitation, bien que de date toute récente, a été menée si activement que les charbons de cette mine tiennent actuellement la place la plus importante sur le marché de Haïphong.

L'extraction du minerai d'antimoine à *Ackoï* est menée avec beaucoup de succès. Ce produit est destiné à devenir une grande source de richesse pour le Tonkin.

La presqu'île de Malacca est un des principaux pays producteurs de l'*étain*; les plus importants gisements sont ceux de la province de Wellesley et surtout du district de Malacca. Ils sont tous entre les mains des Chinois. De puissants dépôts de *fer*, des gîtes de *cuivre*, de *plomb*, de *zinc* existent en plusieurs points en Birmanie, au Cambodge, au Tonkin. Les mines argentifères de Cao-bang sont exploitées depuis 1888. Il a été concédé au Tonkin 150 hectares de gisements d'antimoine et 200 hectares de terrains argentifères. Mentionnons encore d'abondantes sources de *pétrole* en Birmanie, sur l'Iraouaddy, non loin de Pagan. Les *salines* du littoral d'Arakan sont assez riches.

La Birmanie est riche encore en *pierres précieuses*. On cite les mines de rubis, de saphir, de jade, auxquelles travaillent, dit-on, 10 000 ouvriers. L'argile, le kaolin ont été signalés et exerceront de plus en plus l'industrie indigène, si apte aux travaux de la céramique.

L'*industrie proprement dite* est encore entièrement dans l'en-

fance, bien que les indigènes paraissent avoir pour les travaux industriels des aptitudes plus grandes peut-être que les habitants de l'Inde.

Les principales industries indo-chinoises sont : la fabrication d'objets de céramique, tuiles, briques, poteries, la construction des barques et des jonques, l'incrustation de meubles de luxe, le tissage des nattes, le travail du bronze pour la fabrication des cloches de pagodes, la sculpture sur bois, le décorticage du riz, etc., etc.

COMMERCE. VOIES DE COMMUNICATION. — L'Indo-Chine n'a pas seulement d'importance par elle-même, comme pays propre de production. C'est aussi un point de transit et c'est une des portes de la Chine. Cette seule considération suffit bien à montrer quelle portée considérable a. dans cette péninsule, la question des voies de communication. Il s'agit en réalité, pour les Français et les Anglais, d'attirer dans leurs domaines respectifs les denrées de la Chine méridionale et d'y porter les leurs.

Les fleuves ne permettent pas de pénétrer bien avant dans l'intérieur du pays. C'est l'*Iraouaddy* qui a le cours le plus tranquille et qui porte sur le plus long trajet les jonques, sinon les vapeurs. Bhamo, jusqu'où peut remonter facilement la navigation, est à 1200 kilomètres de l'Océan. C'est au contraire la *Salouen* qui, de tous les fleuves indo-chinois, offre les plus grands obstacles, et qui est le moins susceptible d'être utilisée. La *Ménam* n'est guère employée que sur son cours inférieur, où est concentrée toute l'activité du Siam, mais elle peut porter de faibles embarcations jusqu'à Zimmé, par son affluent le Méping.

La navigation du *Mékong* n'est sûre encore qu'en aval des cataractes de Khong, à 600 kilomètres de l'embouchure. Mais les *Messageries fluviales* étendent de plus en plus leurs services vers l'intérieur à mesure que ce fleuve est mieux connu et amélioré ; à l'aide de travaux d'art et au prix de quelques transbordements, il deviendra une grande voie de commerce vers le royaume de Siam.

« Aucun grand navire ne peut franchir les embouchures du Mékong à cause des bancs de sable qui les barrent et qui s'étendent à une grande distance en mer. Mais, au-dessus de leurs embouchures, la plupart des bras du grand fleuve peuvent porter, même dans la saison des basses eaux, des navires de

tout tonnage presque jusqu'à Pnom-Penh. Pendant les hautes eaux, on pourrait faire remonter les plus grands navires jusqu'aux cataractes de Khong. — Jusqu'à *Kratieh,* ils n'auraient à redouter à peu près aucun danger; plus haut, au niveau des rapides qui s'étendent sur une longueur de 230 kilomètres, entre Kratieh et les cataractes de Khong, il leur suffirait d'avoir une vitesse suffisante pour vaincre celle du courant qui, d'ailleurs ne dépasse guère, aux plus hautes eaux, 5 à 6 milles à l'heure. »

La navigation du *Song-Koï* présente d'assez grandes difficultés.

« Entre Yan-Chiang et Man-hao il n'existe qu'un très petit nombre de points où le fleuve soit navigable; son lit est encombré de roches entre lesquelles les eaux se précipitent en tourbillonnant avec une telle rapidité qu'il serait téméraire de vouloir s'y hasarder. En aval de Man-hao jusqu'à Lao-Kai, le fleuve Rouge n'est que difficilement navigable. Son lit est très encaissé, son chenal est peu profond, il existe en beaucoup de points des barrages et des rapides difficiles à franchir. Les barques de 200 à 250 piculs qui portent au Yunnan les marchandises ayant traversé le Tonkin sont obligées de les transborder à Lao-Kai sur des embarcations ne contenant pas plus de 100 à 150 piculs et ne calant que 20 à 30 centimètres. Malgré cela, on est obligé, pendant la saison des basses eaux, de les haler sur les galets pour leur faire traverser un certain nombre de barrages. Entre *Lao-Kai* et *Than-Quan,* la navigation du fleuve Rouge est rendue très difficile par la présence de nombreux bancs de sable qui se déplacent sans cesse et par celle de roches qui déterminent des rapides et des remous. Pendant la saison sèche, c'est-à-dire du mois d'avril à la fin d'octobre, les barques de 200 à 250 piculs, ne calant pas plus de 40 centimètres d'eau, remontent le fleuve sans trop de difficultés.... Les seuls rapides qui, pendant la saison sèche, soient très difficiles à franchir sont ceux de That-Moï-Coï et de That-Caï. Ils sont situés à une cinquantaine de kilomètres au-dessus de Than-Quan. Pendant l'hiver, qui est aussi la saison des pluies, c'est-à-dire de septembre ou octobre à mars, la crue du fleuve est accompagnée d'un accroissement considérable de la vitesse du courant et d'un déplacement des bancs de sable et des galets qui rend la navigation très dangereuse.... Les seuls navires qui conviendraient à la navigation du fleuve Rouge seraient des vapeurs

n'ayant pas plus de 30 mètres de long, à cause des coudes brusques du fleuve, ne calant pas plus de 60 centimètres et pouvant filer 8 à 10 nœuds[1]. »

Au mois de juillet 1889, un petit steamer, le *Laokay*, a pu franchir les rapides malgré la baisse des eaux, et remonter en 17 jours de Hanoï à la frontière chinoise. En le dégageant de quelques roches, en le corrigeant, on pourra sans doute en faire un canal de valeur sérieuse pour le commerce du Yunnan. La *rivière Noire* est praticable jusqu'à 50 milles de son embouchure; la *rivière Claire* peut être remontée pendant six mois jusqu'à Tuyen-Quan. Enfin le *Thaï-Binh* est navigable.

Il est regrettable, malgré tout, que l'Indo-Chine, où les grandes artères fluviales sont relativement plus nombreuses qu'en aucun autre pays du monde, n'en puisse tirer que si peu de profit pour la facilité des relations commerciales, à cause de la direction de ces fleuves qui s'écartent les uns des autres et des hautes montagnes qui les séparent.

Une ligne de chemin de fer de Rangoun à Mandalé a été inaugurée en 1889; elle sera bientôt prolongée jusqu'à Bhamo. Deux autres lignes sont à l'étude, l'une à l'ouest, reliant la vallée de Mu à la rivière Chindwin, l'autre à l'est, dans la direction des États Chan.

Le roi de Siam a concédé le droit de construire une ligne ferrée de Bangkok à Paknam et à Patriew.

Du côté français, la pénétration en Chine est, au premier abord, plus facile. Le Songkoï nous permet de pénétrer au cœur même du Yunnan, et ses affluents de gauche nous ouvrent l'accès de Kouang-si. Mais jusqu'à ce jour notre gouvernement s'est à peu près contenté de maintenir en bon état et de restaurer les routes existantes. La principale est la vieille *route royale*, qui menait de Saïgon en Chine le long du rivage par l'Annam et le Tonkin.

Nous n'avons, en somme, sur nos rivaux qu'un seul désavantage, c'est que nous ne pouvons accéder à nos ports de la Cochinchine et surtout du Tonkin qu'en faisant un long détour par le sud de la péninsule de Malacca. Le percement de l'isthme de Kra, dont il a été souvent question, diminuera peut-être un jour ces inconvénients réels de notre position.

Le *commerce intérieur* de l'Indo-Chine est peu actif.

1. De Lanessan. *L'Indo-Chine française.*

Le *commerce extérieur* se fait surtout par mer. Les relations qui s'établissent par les frontières de terre méritent pourtant d'être citées. *Bhamo* est le point de départ sur l'Iraouaddy des caravanes dont l'autre point d'attache est *Talifou* dans le Yunnan. C'est là que les commerçants de la Chine méridionale viennent échanger leurs produits, peaux, métaux, contre les objets importés d'Inde ou d'Europe, coton, sel, tissus. C'est par *Manipour* dans l'Assam que passent à l'importation et à l'exportation une partie de ces marchandises, pour éviter le détour et la navigation lente de l'Iraouaddy. — Les frontières du Tonkin ne sont pas pacifiées depuis assez longtemps pour qu'un semblable commerce ait pu jusqu'à présent s'y développer.

Sur mer, *Rangoun*, aux bouches de l'Iraouaddy, est un excellent port qui fait les deux tiers du commerce de toute la Birmanie anglaise (350 millions de francs). C'est un des grands marchés de riz de l'Indo-Chine; il exporte aussi le bois de teck, les gommes, les épices. Il reçoit pour la Birmanie et le Yunnan les marchandises anglaises.

Singapoure (80 000 hab.) est une des places d'entrepôt et de relâche les plus importantes du monde. Elle commande le passage entre les mers de Chine et les mers des Indes; c'est par elle que l'Angleterre détient le chenal étroit que doivent franchir tous les navires européens pour se rendre dans l'Extrême Orient. Le mouvement de son port dépasse 700 millions de francs.

Bangkok est le centre du commerce de Siam. Les Chinois y sont presque entièrement les maîtres du marché. La vente du riz dépasse la moitié de la valeur de tous les objets exportés. On évalue le mouvement du port (sortie) à plus de 200 000 tonnes, dont 190 000 pour le pavillon britannique, 37 000 pour le pavillon siamois. La France (1 300 tonnes), si voisine et si intéressée au développement du trafic de ce pays, ne vient qu'au sixième rang des puissances qui y entretiennent des relations, après l'Angleterre, l'Allemagne (10 700 tonnes), l'Italie, l'Amérique, la Suède.

Saïgon est aussi un des grands entrepôts de riz de l'Indo-Chine; il sert d'escale entre les ports de la Chine et le détroit de Malacca. — La jauge de tous les bâtiments entrés ou sortis dépasse un million de tonneaux : la part du pavillon britannique dans ce mouvement est supérieure à la nôtre. Ce grand port de

la Cochinchine est aujourd'hui un des mieux outillés de l'Orient; il a une belle étendue de quais, un bassin de radoub, un dock flottant et un arsenal.

Le commerce total de l'Indo-Chine française atteint 118 millions, dont 60 250 000 à l'importation et 57 000 000 à l'exportation. Les principaux objets d'exportation sont le riz (49 millions pour la Cochinchine, 6 millions et demi pour le Tonkin, et la soie (2 millions et demi au Tonkin).

Hué est assez commerçante; mais elle est à quelque distance de la mer, et son port est médiocre. On lui préfère *Tourane* et *Phu-yen*, où les navires européens et les jonques annamites et chinoises viennent en plus grand nombre chaque année.

Des quais d'*Hanoï* partent déjà des flottilles de jonques et de bateaux à vapeur, soit pour les différents bras du delta, soit pour le haut fleuve et les confins chinois. *Haïphong*, plus proche de la mer et la baie d'*Ha-Long*, capable de recevoir des navires de tout tonnage, lui font concurrence. Le mouvement des ports du Tonkin atteint déjà 53 millions de francs (contre 30 seulement en 1885), dont 34 à l'importation et 19 à l'exportation. Le transit par le Yunnan s'affirme de plus en plus. Des maisons chinoises importantes de Hong-Kong se proposent d'établir des succursales à Lao-kai et à Son-Phong, et le gouvernement chinois lui-même a expédié, en décembre 1890, par la voie du fleuve Rouge, du matériel et du personnel.

Les ports de l'Indo-Chine sont reliés à l'Europe par de nombreux services de bateaux à vapeur. Entre la France et sa colonie, les communications sont assurées par les transports de l'État, par la Compagnie nationale et surtout par les Messageries maritimes, dont les paquebots vont au Japon. Saïgon est à vingt-huit jours de Marseille, Haïphong à trente-deux.

Si l'on ne tient pas compte du mouvement du port de Singapoure, qui ne comprend guère que des marchandises en transit, on peut évaluer la *valeur totale du commerce indo-chinois* à environ 800 millions de francs.

Ce sont naturellement les Anglais qui détiennent la plus grande part de ce trafic, mais ce ne sont pas les Français qui viennent au second rang, comme on pourrait s'y attendre, en raison de la position si importante que nous occupons dans ce pays. Les Allemands se font de plus en plus, au détriment même des Anglais, les routiers de toutes ces mers. Leurs pro-

grès sont rapides et ce sont eux, si nous n'y prenons garde, qui profiteront le plus de nos conquêtes et des sacrifices si lourds en hommes et en argent que nous nous serons imposés, et que nous supportons encore, pour arriver à l'entière pacification de la contrée.

Bibliographie.

Aymonnier. *Géographie du Cambodge.*
Bouillevaux. *L'Annam et le Cambodge.*
Carné (de). *Exploration du Mékong.*
Dutreuil de Rhins. *Le royaume d'Annam et les Annamites*
Garnier (Fr.). *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*
Harmand. *Le Laos et la population sauvage de l'Indo-Chine* (*Tour du Monde*). 1880.
Ferry. *Le Tonkin et la mère patrie.* Paris, 1890.
Lagrée (de). *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*
La Loubère. *Description du royaume de Siam.*
Lemire. *La Cochinchine française et le royaume de Cambodge.*
Moura. *Le royaume de Cambodge.*
Pallegoix. *Description du royaume de Siam.*
Thomson. *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine.*
Thorel. *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VIII, p. 715.

Sujets de devoirs.

Importance économique de l'Indo-Chine, grandes routes de commerce. Influence du climat sur la colonisation.

Les côtes de l'Indo-Chine.

Le Tonkin : géographie physique et routes de commerce.

Comparaison de l'Inde et de l'Indo-Chine au point de vue physique et économique.

CHAPITRE XI

ASIE CENTRALE

Relief. — La masse des hautes terres de l'Asie occupe le centre du continent. Limitées, au nord, par le *Tian-Chan*, l'*Altaï* et les monts de la Sibérie orientale, à l'est, par les systèmes chinois, à l'ouest par le *Pamir* et au sud par l'*Himalaya*, elles affectent la forme d'un immense quadrilatère à peu près égal à l'Europe en étendue.

L'Asie Centrale est divisée en deux grandes régions par les rameaux montagneux qui se détachent de l'*Hindou-Kouch*, au nœud du *Karakorum*. Le soulèvement central, qui est comme la cordillère de l'Asie, est le Kouen-Lun. L'altitude moyenne est de 6 000 mètres. On rencontre d'abord la puissante arête du *Tougouz-davan*, puis l'*Altin-tag*, haut de 4 000 mètres environ. Au sud et parallèlement courent plusieurs autres chaînes. Entre le méridien du *Lob-Nor* et celui du *Koukou-Nor* se succèdent, du nord au sud, une série de soulèvements montagneux dont la direction est conforme à celle de l'Himalaya : *Tach-davan*, *Tchamen-tag*, etc. Ces montagnes renferment d'anciens volcans. L'une de ces chaînes dépasserait peut-être l'altitude de l'Himalaya. Les cols qui la franchissent sont à 6 000 et 6 500 mètres. Plus à l'est, se développent les systèmes du *Nan-Chan* et du *Bayankara*.

Le *Kouen-Lun* paraît formé d'un amoncellement de chaînes anciennes et modernes qui se sont brouillées. Comme dans l'Himalaya, ce noyau central se compose principalement de gneiss, mais le Kouen-Lun est moins coupé, moins entamé que l'Himalaya, qui le protège contre l'action des agents atmosphériques et retarde sa démolition. Il n'est pas comparable d'ailleurs à ce dernier système pour l'abondance des neiges et des glaces.

Thibet. — Entre le *Kouen-Lun* et l'*Himalaya* est compris le plateau du *Thibet*.

Diverses parties du Thibet ont été explorées par les missionnaires Huc et Gabet, Prjevalsky, Carey, le pandit Krichna, le

comte Szechenyi, Kreitner. Tout récemment (1889-90), l'expédition dirigée par M. Bonvalot a réussi à traverser l'Asie centrale dans son épaisseur. Mais la plus vaste partie de ce territoire est encore inconnue.

Ce plateau, de forme triangulaire, couvre une superficie de 4 millions de kilomètres carrés. Sa largeur mesure 1400 kilomètres, soit la distance de Naples à Hambourg. L'altitude moyenne dépasse probablement 3 600 mètres. La partie occidentale, resserrée et compacte, forme le plateau de ***Katch***. Vers le

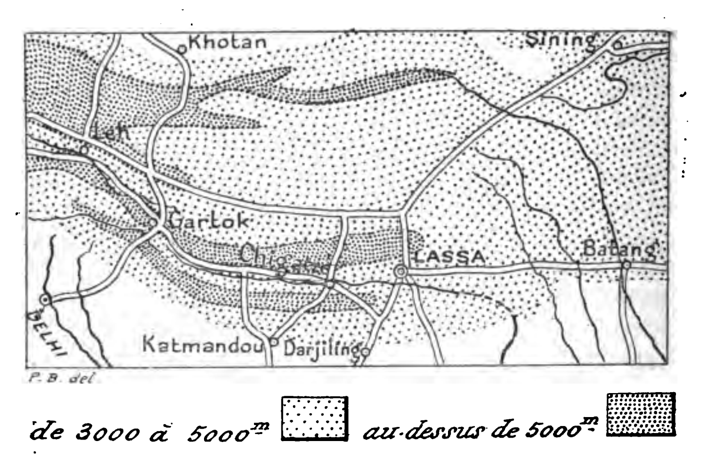


Fig. 16. — Routes commerciales du Thibet.

centre, la surface se soulève en forme comme de gigantesques vagues ou se déprime et produit des sortes de cuvettes à bords évasés. A l'est, la masse va s'élargissant, mais en même temps elle se désarticule, se résout en montagnes et en massifs. — Le rebord méridional du Thibet est constitué par le prolongement du Karakorum. Ces montagnes, appelées *Gang-dis-ri* ou monts de *Tsang*, ont des sommets de 6 500 à 7 000 mètres. Cette chaîne fait face au *Trans-Himalaya*, qui limite au sud le bassin du *Tsang-bo*. Toutes ces montagnes sont facilement franchissables par des cols élevés de 5 300 à 5 800 mètres. Au sud du lac *Tengri-Nor*, le massif du *Tang-la* serait, d'après Richthofen le point de départ d'une chaîne bordière orientale, reliant les monts du Thibet méridional au Kouen-Lun. Il y a là sans doute

diverses chaînes parallèles orientées du sud-ouest au nord-est. La plus méridionale porte le nom de *Tant-la*.

Gobi. — Le *Gobi*, appelé par les Chinois *Chamo* ou océan de sable, s'étend sur 850 kilomètres, des frontières de la Sibérie à celles du Thibet et sur 3 500 kilomètres de l'ouest à l'est, du plateau de Pamir à la chaîne du Chingan. Il est situé presque sous la même latitude que l'Europe méridionale, entre l'Allemagne et la Méditerranée. Sa superficie équivaut au cinquième de l'Europe (2 millions de kilomètres carrés). Il a pour ceinture septentrionale l'*Altaï* et le *Yablonoï*. A l'est, le *Chingan* le sépare de la Mandchourie. Le *Kouen-Lun* forme sa bordure méridionale. Du côté de l'ouest, il s'adosse au *Pamir* et au *Thian-Chan occidental*. Le Gobi est un plateau ondulé avec des croupes montagneuses de 1500 mètres et des dépressions de 8 à 900. L'altitude moyenne est de 1200 mètres. Le sol présente l'aspect, tantôt de graviers et de galets rougeâtres mêlés de quartz, tantôt d'étendues de sables mouvants ou d'argile, tantôt, dans la partie orientale, de steppes. On peut, d'après les caractères physiques, distinguer dans le Gobi trois grandes régions :

1° Le plateau des *Ordos*. C'est une contrée délimitée par le cours du Hoang-ho. Sa superficie est d'environ 100 000 kilomètres carrés, l'altitude absolue est de 1 000 à 1 300 mètres. Le sol sablonneux ou salin est partout impropre à la culture, sauf dans la vallée même du fleuve.

2° A l'ouest de l'Ordos s'étend le désert d'*Ala-Chan*. C'est le fond d'un bassin lacustre. Le sol limoneux ou couvert d'efflorescences salines, offre partout le caractère de la désolation, sauf dans le voisinage de l'oasis de *Khamil*. Cette oasis est l'unique voie de communication entre la Chine occidentale et le Turkestan oriental.

3° La partie septentrionale forme la *Mongolie* ou Turkestan mongol, qui va en s'exhaussant vers le nord. Ici apparaissent à nu le gneiss et le syénite, qui constituent la nature du sol et qui, ailleurs, sont recouverts de sable.

« L'impression générale produite sur le voyageur par le Gobi a quelque chose de désolé et de déprimant. Pendant des semaines entières, l'œil rencontre les mêmes objets : des plaines jaunâtres sans limites, des rochers crevassés ou des collines abruptes, sur le sommet desquelles on aperçoit quelquefois la silhouette fuyante de l'antilope (*Antilope gutturosa*).

Les chameaux lourdement chargés parcourent, de leur pas mesuré et solennel, des centaines et des centaines de milles, et le désert ne change cependant pas, il garde toujours son aspect sévère et monotone. Le soleil se couche, les ombres épaisses de la nuit tombent; dans le ciel sans nuage s'allument des millions d'étoiles, et la caravane s'arrête. Heureux d'être débarrassés de leurs charges, les chameaux se couchent autour des tentes, pendant que leurs conducteurs sont occupés à préparer un repas frugal. Une heure encore, hommes et animaux seront profondément endormis, et tout autour régnera le silence de mort du désert, comme si pas un être vivant n'était là. A travers tout le Gobi, de Urga (près de la frontière sibérienne) à Kalgan (près de la frontière chinoise), il y a, outre la grande route de poste entretenue par les Mongols, plusieurs autres routes de caravanes que suivent ordinairement les caravanes qui transportent le thé. Le long de la route de poste on trouve des stations élevées de distance en distance; leur nombre total est de 47, et chacune de ces stations comprend un puits et un certain nombre de tentes mongoles (yurt), qui tiennent lieu de nos stations de postes[1]. »

Kachgarie et Dzoungarie. — La Mongolie se termine, à l'occident, par deux grandes dépressions, que séparent les rameaux du Thian-Chan. Ce sont le bassin du *Tarim* (*Kachgarie* ou *Turkestan chinois*) et la *Dzoungarie*. L'altitude de cette région est de 6 à 700 mètres seulement. Le lac *Ebenor* n'est qu'à 227 mètres. Le sol est formé d'argile mélangée de sable et de calcaire. En certains endroits, la masse argileuse se dresse en falaises verticales. La base du Kouen-Lun est jalonnée de cailloux. Au sud et au sud-ouest ce sont des étendues sablonneuses. La plaine est dominée au sud par les puissantes masses du *Karakorum* et à l'ouest par les assises du *Pamir*. De nombreux sentiers, tous accessibles en été, permettent une communication facile avec les plaines du Touran. Aussi bien la Kachgarie est-elle désignée sous le nom de *Turkestan oriental*. L'un de ces sentiers relie Kachgar à Narynsk par le *Touroug-art* (3 500 mètres) et le col de *Terekti* (3800). Un seul est utilisé toute l'année, celui qui franchit le fameux col de *Terek-davan* (3145 mètres), qui donne accès dans le Ferghana et où sont passés tous les conquérants de l'Asie

1. Prjevalsky. *Voyages en Mongolie*.

centrale. Plus élevés sont les passages entre le Turkestan et l'Inde. Le col de *Sandjou* est à 5060 mètres. Il se continue par le col de *Karakorum*, par où on pénètre dans le bassin de l'Indus. — La Dzoungarie s'ouvre sur les steppes Khirgizes par deux grandes brèches qui séparent le Tarbagataï; c'est, au sud, la dépression marquée par les lacs *Ajar-nor* et *Jebi-nor* qui rejoignent presque la dépression lacustre du Balkach; au nord, la vallée de l'*Urungu*, source lointaine de l'*Irtich Noir* et le bassin du *Saisan nor*.

Mandchourie. — Le Gobi oriental est borné à l'ouest par la chaîne du *Chingan* (2500 mèt.). C'est un soulèvement d'origine volcanique. Le groupe principal est celui des *Dix buttes*. A la suite des éruptions de 1720 à 1721 jaillirent du sol deux cônes de débris, dont le plus haut est à 250 mètres au-dessus de la plaine. Le cratère, qui a plus d'un kilomètre de tour, a projeté 4 coulées de lave. L'arête maîtresse de la Mandchourie est celle du *Chan-Alin* qui s'étend sur une longueur de 1500 kilomètres, depuis le détroit de Petchili jusque vers les sources de l'Oussouri. Les cimes les plus élevées ont de 3000 à 3600 mètres. — Entre ces deux soulèvements est compris un pays de plaines et de collines où se développe la *Soungari*, tributaire de l'Amour, navigable sur 1500 kilomètres environ. Au sud le *Sira-mouren* ou Fleuve Jaune va se jeter dans le golfe de *Liao-tong*.

Climat. — Le climat de l'Asie centrale est essentiellement continental. — Dans le *Thibet*, pendant l'hiver le thermomètre s'abaisse jusqu'à — 40. Les objets gèlent en un clin d'œil sous l'influence des vents froids, Tous les fleuves sont solidifiés. Il faut descendre jusqu'à 2 400 et 2 100 mètres d'altitude pour trouver de l'eau courante. Au printemps et au commencement de l'été, la surface du sol s'échauffant, forme foyer d'appel. Alors soufflent les vents d'ouest dont la violence est telle qu'ils soulèvent le sable et les pierres. Leur action, jointe à celle des gelées d'hiver, peut modifier la configuration du sol. L'écart entre les extrêmes de température est de 80 degrés. Le thermomètre peut monter ou descendre de 20 degrés en quelques heures. — Ces excès de température sont dus surtout à l'extrême sécheresse de l'air. La région au sud du *Nan-Chan* et de l'*Altin-Tag*, privée d'eau, est le vrai désert. La moyenne annuelle des pluies à Leh dans le haut bassin de l'Indus est seulement de 7 centi-

mètres. Le Thibet oriental bénéficie des moussons. La mousson indienne du sud-ouest et la mousson chinoise du sud-est se rencontrent dans la région du haut Hoang-ho et du Kuku-nor : les pluies d'été forment des lacs, des marécages, des cours d'eau. Mais l'hiver se passe souvent sans neige. Sur les montagnes du sud-est, la zone neigeuse ne commence qu'à 5600 mètres. On a trouvé la roche nue à plus de 5 900 mètres d'altitude.

Dans le *Gobi* sud-oriental, les alternances régulières de la mousson déterminent un régime climatérique très variable. Dès le mois d'octobre, commencent à souffler les vents du nord-ouest qui se précipitent avec une force inouïe dans la vallée échauffée de la Chine, emplissant l'air de poussière et de sable, puis brusquement, le vent tourne au sud. Il souffle du sud-ouest sur les pentes septentrionales du Nan-Chan où les pluies tombent d'avril à la fin d'automne, et du sud-est dans la région du Baïkal. Sauf au sud, le Gobi a un climat d'une rigueur extrême. Sous la latitude de 42 degrés, c'est-à-dire à peu près celle de Naples, Prjevalsky a observé des froids de — 32. On a constaté — 48 à Urga. On a vu le thermomètre descendre au-dessous du point de congélation du mercure. Le froid se prolonge quelquefois jusqu'en mai, époque à laquelle on a vu se former sur les lacs une couche de glace capable de porter un homme. L'été, la température est tropicale, à cause du manque d'ombre et de la sécheresse. Le thermomètre monte à 36, 38 et même 45 degrés à l'ombre. La température du sol s'élève jusqu'à 50 et 60. L'écart entre les températures extrêmes est d'au moins 74 degrés. On franchit quelquefois 45 degrés dans l'espace d'une demi-journée. L'air est toujours extrêmement sec. Les régions septentrionales et centrales reçoivent l'humidité des vents polaires et des vents venus de Chine. La moyenne est de 26 centimètres à Urga, de 46 à Sivantse. Le Gobi central éprouve quelquefois en été de courtes averses qui produisent des cours d'eaux et des lacs temporaires. La neige est presque inconnue au sud.

Le climat du *Turkestan oriental* est remarquablement sec. L'hiver, le temps est calme et froid, le ciel couvert, l'atmosphère rarement troublée par le vent. La végétation commence rapidement en mars, puis tout aussitôt vient l'été, avec ses tourmentes de sable et ses orages secs. Le Lob Nor est alors un centre de basses pressions. Tandis qu'à l'est, les vents soufflent

trés régulièrement du Pacifique, dans le Turkestan méridional, les vents dominants sont plutôt ouest et nord-ouest. Pendant les mois de juillet, août et septembre, il pleut presque chaque jour dans la montagne, tandis qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans les oasis; cela vient de ce que la vapeur d'eau est portée par les vents du nord-ouest jusqu'aux terres élevées où elle se condense. Il se peut aussi que l'humidité vienne de l'Inde par-dessus les montagnes. Les nuées alimentent des glaciers du Karakorum. On en compte 7 principaux. Le plus long mesure 100 kilomètres sur 6 de largeur. Celui de Baltoro, qui arrive jusqu'aux plaines de Yarkand, se termine à 3 000 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 500 mètres au-dessus de la limite de la végétation forestière. — La température de juillet à Yarkand oscille entre 15 et 39 degrés.

Hydrographie. — Les plateaux de l'Asie centrale, encadrés de hautes barrières montagneuses, constituent, au centre, des domaines hydrographiques sans issue.

Les glaciers du *Karakorum* alimentent des rivières considérables qui, par les cluses du Kouen-lun, s'en vont arroser les plaines de Khotan et de Kachgar. Telles sont le *Yarkand-Daria* et le *Kara-kach*. Celle-ci coule au fond de défilés de 3000 mètres de haut. Ces vallées forment autant de brèches par où on pénètre facilement de la dépression du Tarim dans le Thibet.

Les plateaux du *Thibet* nord-occidental, élevés en moyenne de 4 500 à 4 800 mètres, sont couverts de marais salants et de pâturages. Une chaîne de bassins lacustres s'étend du nord-ouest au sud-est, sur 200 kilomètres de longueur, parallèlement au cours du Tsang-bo. Le lac *Dangra-Yum* mesure 300 kilomètres de tour. Le *Tengri-nor* a 80 kilomètres de longueur sur 20 à 40 de large.

Entre la chaîne du *Gang-dis-ri* et le *Trans-Himalaya* s'ouvre une dépression longitudinale que parcourent en sens inverse l'Indus et le Satledj d'une part, le Tsang-bo de l'autre. Le *Satledj* coule dans une vallée de 4500 mètres d'altitude, riche en sources thermales, puis, par des gorges d'érosion de 400 et 500 mètres de profondeur, il perce le Trans-Himalaya. Le *Tsang-bo* est déjà navigable à l'altitude de 4300 mètres. Il coule au nord du curieux lac de *Palti* de forme annulaire, avec un massif montagneux au centre. Il s'unit à gauche au *Kitchou*, qui arrose la vallée de *Lassa*. A la hauteur de 3400 mètres le Tsang-bo, large

de 300 à 400 mètres, roulant 800 mètres cubes en moyenne, draine déjà une superficie de 200 000 kilomètres carrés. Son cours inférieur est resté jusqu'à présent inexploré et il est impossible de l'identifier d'une façon certaine avec le Brahmapoutra.

Le Thibet sud-oriental, le plus riche en pluies, est découpé par les eaux courantes en bassins divergents. De là s'épanchent les fleuves de la Chine et de l'Indo-Chine. Coulant en des vallées parallèles et voisines sur des centaines de kilomètres, ils s'écartent tellement ensuite de leur lieu d'origine qu'il n'y a pas moins de 9 000 kilomètres entre les bouches de l'Iraouaddy et celles du Yang-tse-Kiang.

Dans le *Gobi*, la violence des vents d'hiver et la haute température de l'été produisent une rapide évaporation des eaux. Au sud du Keroulen et jusqu'au Hoang-ho, c'est-à-dire sur une étendue deux fois grande comme la France, il n'y a pas de rivières permanentes. La Mongolie est riche en bassins lacustres. Tel est le lac *Upra-Nor*, au sud du Tannou-Ola. Les sources sont rares; cependant les eaux souterraines ne font pas défaut et l'on trouve généralement l'eau à moins de 4 mètres du sol. Le plateau des Ordos n'a pas de lacs, à proprement parler, mais des fondrières vaseuses, recouvertes d'une couche de sel et semblables aux sebkhas de l'Algérie.

Les eaux descendues de l'amphithéâtre du Karakorum, du Pamir et du Tian-Chan viennent couverger vers le bassin du *Tarim*. — La longueur de ce fleuve est de 2000 kilomètres; les irrigations le réduisent souvent à n'être qu'un simple ruisseau. Il finit au *Lob Nor*, reste d'une méditerranée desséchée, tour à tour lac et marécage. Il n'y a de nappe d'eau un peu étendue que dans la partie occidentale dite *Karabourane*.

Flore et faune. — Dans le Thibet, les vallées du sud-est fortement arrosées sont couvertes de forêts immenses. Les peupliers croissent jusqu'à 4 000 mètres et l'on trouve, en des endroits bien abrités, de l'orge à 4 600 mètres d'altitude, mais le désert n'a que des arbrisseaux maigres et chétifs. L'animal caractéristique du Thibet est le *yack*, qui sert de bête de somme. Les troupeaux d'*antilopes* comptent jusqu'à 2 000 têtes. Les renards, les chacals, les loups abondent.

Au nord-est et au sud-est du *Gobi* grâce à l'humidité atmosphérique, le sol produit une végétation de steppes. On y trouve

d'excellents pâturages. Dans le désert, les seules parties relativement fertiles sont celles où le sol est composé d'argile. L'aridité est absolue sur le bord des marais salants et dans les plaines de galets. Mais partout la violence du vent, la nature du sol, la sécheresse du climat et les contrastes dans la température empêchent la croissance des arbres. De Kalgan à Ourga, sur un parcours de 700 kilomètres, un voyageur a compté seulement deux arbres rabougris; seuls les arbustes épineux peuvent croître. Le saksaoul fait défaut. Le tamari manque également dans l'Ala-Chan, dans le Gobi septentrional et central.

Les carnassiers ne sont pas rares dans les montagnes, mais on ne voit point d'ours. Les seuls gros mammifères sont ensuite l'antilope et le mouton argali. Dans le désert on ne trouve guère que le lièvre nain et d'innombrables lézards.

Dans les vallées du *Turkestan oriental*, la culture est avancée, la verdure abonde, et l'on trouve des arbres dont quelques-uns ont jusqu'à 3 et 4 mètres de tour. Les oasis renferment des chevaux et de nombreux animaux sauvages, mais ailleurs, on ne voit ni prés, ni steppes fleuries. Les arbres sont quelques oliviers sauvages et des peupliers rabougris. — La faune est pauvre aussi dans la partie déserte. On rencontre le chameau à l'état sauvage sur les bords du Lob Nor. Les chevaux sont importées du Ferghana.

Géographie politique. — Le Thibet, la Dzoungarie, le Turkestan oriental, la Mongolie et la Mandchourie sont des pays tributaires de l'Empire chinois. Cet empire plus grand que l'Europe (11 600 000 kilomètres carrés) contient une population totale de 403 millions d'habitants.

Le *Thibet* (1 687 898 kilomètres carrés) renferme 6 millions d'habitants, soit 3,6 par kilomètre carré. Si l'on excepte les nomades turcs et mongols qui, sous le nom de *Khor* et de *Sok*, habitent la région septentrionale, tous les peuples du Thibet présentent une grande homogénéité. De race mongole, un peu différents des Chinois, ils sont généralement petits, mais vigoureux, larges des épaules et de la poitrine. Les dialectes sont nombreux. La Chine fournit un grand nombre d'immigrants, mais les femmes chinoises ne peuvent pénétrer au Thibet. Beaucoup de colons viennent aussi du Nepaul et du Boutan.

La population est répartie très inégalement. Le plateau du Katchi est inhabité. Les hauts bassins de l'Indus et du Satledj

sont presque déserts. La région orientale offre de grandes solitudes. Seules les provinces méridionales sont fortement peuplées

Les Thibétains sont les plus zélés des bouddhistes. Ils ont été convertis au cinquième siècle par des missionnaires hindous. Ils reconnaissaient plusieurs bouddhas vivants parmi lesquels le Daï-Lama ou prince ecclésiastique de *Lhassa*.

Le Thibet compte peu de villes. *Gartok* n'est qu'un marché temporaire. *Dingri*, au débouché du Gaurisaukar, est gardé par une garnison chinoise. *Chigatzé* (3 600 mètres d'altitude, 14 000 habitants) prendra de l'importance quand la route anglaise partant de Darjiling viendra y aboutir. La capitale *Lhassa* (3 500 mètres d'altitude, 15 000 habitants) est en même temps la métropole du bouddhisme. La ville et les environs renferment environ 20 000 prêtres. Chaque année les pèlerins s'y rendent en foule.

La *Mongolie* (3 377 283 kilomètres carrés) ne renferme que 2 millions d'habitants (0,6 par kilomètre carré). Les Mongols se partagent en trois rameaux : Mongols orientaux ou *Khalka*, Mongols occidentaux ou *Eleutes*, Mongols sibériens ou *Bouriates*.

Quant aux *Tartares*, autrefois confondus avec les Mongols, ce terme ne s'applique qu'à des populations de souche turque qu'on trouve en Sibérie, dans le Thian-Chan, le Pamir, le Turkestan et le Caucase. — Il n'y a aucune unité politique. Les Mongols forment des confédérations composées de « bannières. » Leur langue est voisine du turc. La religion est le *bouddhisme*. Un tiers de la population est formé de lamas. Cette aristocratie religieuse est soutenue par les Chinois. La colonisation chinoise, commencée dès la fin du XVIII[e] siècle est extrêmement active. Les Mongols sont soldats d'empire; ils fournissent d'excellents régiments de cavalerie. La frontière entre la Mongolie et la Chine est marquée par la *grande muraille* qui s'étend sur 3300 kilomètres de longueur (de Dunkerque à Astrakan). Sa hauteur est de 8 à 10 mètres, son épaisseur est de 6. Commencée au V[e] siècle avant Jésus-Christ, elle a été forcée au bout de quatorze siècles par Gengis Khan. Les villes de la Mongolie sont rares. La seule à mentionner est *Urga*, composée d'une ville religieuse peuplée de 10 000 lamas et d'une ville de commerce (30 000 habitants), importante comme centre entre *Kiachta* et *Tientsin*.

La *Kachgarie* et la *Dzoungarie* comptent environ 1 200 000 ha-

bitants pour une superficie de 1 million 1/2 de kilomètres carrés. Certaines parties du Turkestan n'ont guère que 0,5 habitants par kilomètre carré. Dans ce carrefour entre la Chine, la Sibérie, le Touran et l'Iran se sont rencontrées des races diverses, *Mongols*, *Thibétains*, *Turcs*, *Chinois*, etc. L'élément principal est formé des *Kirghizes* et des *Kalmoucks*, à la fois bergers et brigands. La langue dominante est le turc, la religion l'islam. — Les Chinois, chassés du Turkestan en 1863, y ont reparu en 1877. Leurs garnisons s'élèvent en ce pays à plus de 100 000 hommes. La principale ville est *Yarkand* (60 à 80 000 hab.). Les Chinois ont bâti à côté de la ville turque la ville chinoise de Yang-i-Chari. *Kachgar* et *Khotan* renferment environ 40 000 habitants. Cette dernière, autrefois très florissante, a été saccagée par les Chinois en 1877.

La *Mandchourie* (982 472 kilomètres carrés) compte 12 millions d'habitants (12 par kilomètre carré), dont 11 millions de Chinois. La capitale est *Mukden* (180 000 habitants) à quelque distance au nord du golfe de Petchili.

Géographie économique. — Le Thibet, le Turkestan oriental et la Mongolie appartiennent à la *zone des steppes*. — La culture n'est développée que dans quelques vallées bien abritées, sur le bord des cours d'eau. Partout ailleurs, c'est le domaine des pâturages et des déserts.

La *Mandchourie* est par excellence une *région forestière*. Là sont réunies les conditions climatériques les plus favorables à cette sorte de végétation, celles de la *zone* européenne *des forêts et des cultures à saisons tranchées*. Sur les bords de l'Amour, prospèrent des cèdres et des tilleuls gigantesques. La vallée de la Soungari a des terres très fertiles qui produisent des céréales et du riz. Les *hauts-plateaux* de l'*Asie centrale* sont favorables à l'*élevage*, comme en général tous les pays de steppes herbeuses où la terre est peu fertile, la population peu dense. Les *chevaux* sont dressés en troupeaux considérables chez les Mongols et chez les Mandchoux ; les *yacks*, les *moutons* sont la principale richesse des habitants du Thibet et du Turkestan. La Mandchourie est également un grand pays d'élevage et de chasse.

Les relations extérieures sont peu actives. *Kachgar*, au pied du Pamir, a joué jadis un grand rôle dans le trafic général de l'Extrême-Orient, quand les caravanes de commerce traversaient encore le « Toit du monde », mais elle est, depuis plusieurs

siècles, bien déchue. La *Dzoungarie* semble bien être la porte de la Chine sur l'Europe; c'est par là sans doute que passeront plus tard les voies ferrées, mais le commerce n'a pas encore pris cette direction.

Tout récemment (1890) diverses expéditions russes ont tenté de découvrir une route commerciale par les vallées supérieures des rivières de Kéria, de Nia et de Tchertchen, mais elles ont reconnu que l'accès est impossible dans la région occidentale du Thibet, plus rude et plus inhospitalière que les autres.

Bibliographie.

Annenkof. *Des ressources que l'Asie centrale pourrait offrir à la colonisation russe* (*Bull. de la Soc. de Géogr.* 2e trimestre 1890).
Desgodins. *Mission du Thibet.*
Dutreuil de Rhins. *L'Asie centrale.*
Halde. *Description de l'empire de Chine.*
Huc. *Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine.*
Humbolt. *L'Asie centrale.*
Poussielgue. *Voyage en Chine et en Mongolie.*
Prjevalsky. *Mongolia and Tangout country.* Londres, in-8, 1876.
— *Voyage an Lob-Nor.*
Reuilly. *Description du Thibet.*
Von Richthofen. *China.*
Schlagintweit. *Reisen in Indien und Hochasien.*
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VII, p. 19, 103, 141.

Sujets de devoirs.

Les bassins fermés de l'Asie centrale.
Relief et routes de l'Asie centrale.

CHAPITRE XII

LA CHINE

Relief. — La *Chine* proprement dite (4 millions de kilomq.) est la contrée de montagnes moyennes, de collines et de deltas

qui termine à l'est le continent asiatique. On peut considérer en Chine trois régions : 1° le haut pays du nord et la grande plaine chinoise; 2° les terrasses du centre et la plaine centrale; 3° le haut pays du sud.

1° Le *haut pays du nord* comprend les montagnes des provinces de *Kan-sou* et de *Chan-si*. Elles affectent la forme de soulèvements parallèles orientés du sud-ouest au nord-est. C'est comme un gigantesque escalier qui s'élève par gradins depuis les plaines basses du Houan jusqu'au plateau des Ordos et à la Mongolie. Les premières crêtes s'élèvent à 1 000 et 1 500 mètres, puis l'altitude augmente progressivement. Dans l'*Outaï-Chan*, au sud-ouest de Pékin, les pics ont plus de 3 000 mètres. — Toute cette région est le domaine de la terre jaune, sorte de boue argileuse chargée de calcaire extrêmement fertile. Elle couvre une superficie supérieure à celle de la France, depuis les promontoires qui dominent Pékin jusque dans la vallée supérieure du Hoang-ho et du Ouei-ho, depuis le niveau de la mer jusqu'à l'altitude de 3500 mètres, où elle s'étale sur les plateaux en nappes étendues d'une profondeur de 400 mètres et davantage. L'érosion des eaux a creusé dans cette épaisse couche des ravins aux parois verticales qui descendent jusqu'à la base. Même certaines vallées s'abaissent jusqu'à 2 000 pieds, entamant la couche de grès qui sert de support à la terre jaune. En certains endroits, toute la contrée est ainsi découpée par des excavations parallèles. Les villages sont blottis au fond de ces tranchées, tandis que les champs de labour occupent les hauteurs.

« Tout ce que Richthofen a dit des terres jaunes du Chan-si est exact aussi pour la province de Kan-sou; on voit ici ces mêmes galeries étroites, ces mêmes crevasses verticales de plus de 10 mètres d'ouverture, ces mêmes cavernes servant d'habitations, ces mêmes auberges creusées dans le löss. La mobilité, voilà le trait caractéristique des terres jaunes. Comme le vent déplace les sables du désert, de même les eaux souterraines transportent le lõss du sommet des terrasses au fond des ravins. Elles commencent à creuser un vide entre le lõss et l'assise sous-jacente de grès : le sol s'affaisse, une crevasse circulaire se produit à la surface; le cylindre circonscrit par cette crevasse, étant miné par l'eau, se désagrège et tombe en fragments qu'entraîne le courant souterrain; il se forme un puits profond. Chaque puits finit par former une ravine allongée qui va

rejoindre la ravine maîtresse de la vallée. Les parois à pic de ces galeries s'écroulent à leur tour. Les éboulements, les cavernes, les crevasses, les failles, les amas de blocs désagrégés, tous les accidents que l'on rencontre à chaque pas, témoignent de la puissance des forces destructives dans ce pays. Le paysage est monotone : on voit partout les mêmes coupoles aplaties. La teinte uniformément jaune du sol et le ciel voilé d'une brume de poussière telle que, le matin, le soleil apparaît comme un disque pâle, sans rayonnement, attristent encore plus l'aspect de ces lieux; à peine si quelques prairies verdoyantes se cachent au fond de ravines arrosées par un ruisseau qu'ombragent des bouquets d'arbres. Dans le Kan-sou oriental le paysage reste sensiblement le même. Tout le Chan-si, toutes les vallées du Ouei-ho sont de même nature[1]. »

Au sud-est des monts du Chan-si s'étend la grande *plaine chinoise*. Elle occupe toute la région nord-orientale de la Chine, depuis Péking jusqu'au golfe d'Han-tchéou, sur une distance de 1 200 kilomètres. Le sol se relève seulement dans l'ancienne île de Chan-toung rattachée au continent.

La bordure de la Chine septentrionale, du côté du sud, est formée par les prolongements orientaux du Kouen-Lun. Du massif de Kuku-Nor se détachent les monts *Tsing-Ling* ou montagnes Bleues. — L'élévation moyenne de la chaîne est de 2 000 mètres, mais, comme les Pyrénées auxquelles on les a comparés, les monts Tsing-Ling sont très difficiles à franchir, dans la partie centrale. Les plus hauts sommets atteignent 4 000 mètres. Cette chaîne se continue à l'est par le *Founiou-chan* où quelques pics ont encore 2000 mètres, mais les sommets ne dépassent pas en moyenne 200 mètres. Au delà, les collines se prolongent jusqu'au sud de Nankin.

2° La Chine centrale est constituée par l'épanouissement oriental du plateau Thibétain. Les agents atmosphériques ont découpé cette partie du Thibet en saillies parallèles et disposées du nord au sud. Ce sont les Alpes du *Zé-tchouen* ou monts *Jun-Ling*. Les vallées y sont à l'altitude de 2 500 à 3 000 mètres. Les cols sont supérieurs à 3 000 mètres. — De nombreux sommets dépassent le mont Blanc, plusieurs pourraient même rivaliser avec les géants de l'Himalaya.

1 Guppy. *Nature* (angl.), 25 sept. 1880.

A l'est de la vallée du Min, se développent du sud-ouest au nord-est des crêtes de grès rouges et de roches carbonifères. La ligne de faîte entre le bassin du Min et celui du Han-Kian est formé par le *Tapa-chan* (3000 mèt.) qui va s'abaissant, vers l'est, sur la grande plaine centrale dont *Han-keou* marque le milieu.

3° Le haut pays de la *Chine méridionale* se relie au Thibet par le *Yunnan*. C'est un plateau de plus de 2 000 mètres d'altitude en moyenne, sillonné d'arêtes de grès rouge. Sur les confins du Thibet sont des montagnes inexplorées qui s'élèveraient jusqu'à la zone des neiges persistantes. Le plateau du Yunnan s'incline au sud vers l'Iraouaddy et le fleuve Rouge par des plaines de 150 à 200 mètres d'altitude.

Au nord du Si-Kiang s'étendent des ondulations parallèles, dirigées du sud-ouest au nord-est et qui s'avancent jusqu'à la vallée du Yang-tse-Kiang. Le principal soulèvement est celui des monts *Nan-Chan* ou *Nan-ling*. A l'est de la dépression où coulent le Kan-Kiang au nord et le Pé-Kiang au sud, d'autres arêtes, orientées dans le même sens, couvrent les provinces de Kouang-Toung et de Fo-Kien. Ce sont les monts de *Taju-ling* que continuent vers le nord les monts *Lofou* (1 200 à 1 500 m.).

Climat. — Un pays qui s'étend en latitude sur 25 degrés, la distance du détroit de Gibraltar au parallèle du cap Nord, doit avoir des climats divers. D'une manière générale, on peut diviser la Chine en deux grandes zones climatériques, séparées par le Tsing-Ling et le Founiou-Chan.

La Chine septentrionale est soumise aux mêmes influences que la Mongolie. C'est là que se trouve, en hiver, le centre des basses pressions. Dès la fin de septembre, affluent les vents du nord-ouest, de la Sibérie orientale. Le voisinage de la plaine et du golfe de Petchili donne à ces vents une intensité extrême (plus de 6 m. à la seconde). Ils couvrent le sol de poussière et de sable ; tout est jaune, champs, chemins, arbres, maisons et hommes. Le printemps est, comme en Mongolie, la saison de la plus grande sécheresse et des tourmentes. En été, le centre de basses pressions se transporte du Pacifique au pôle Nord et l'air souffle de l'océan vers l'intérieur. Nulle part, ce renversement de la pression barométrique ne se fait mieux sentir qu'à Péking où les oscillations varient de 19 millimètres entre janvier et juillet. — Les souffles du Pacifique sont les pourvoyeurs des pluies. La

moyenne annuelle à Péking est de 64 centimètres, mais il arrive fréquemment qu'en dépit des vents du sud-est, les précipitations sont insuffisantes à féconder le sol et que les famines se produisent. L'été est beaucoup plus frais et plus humide dans les montagnes du Kan-sou où la neige tombe dès la fin de septembre, même dans les vallées. — Le climat de la Chine septentrionale est excessif. Péking, sous la latitude de Naples, subit en hiver des froids qui gèlent pour de longs mois le golfe de Petchili. On y souffre, en été, des chaleurs de 40 degrés.

Au sud du 30e degré de latitude, commence le domaine des moussons. D'octobre à mars, domine la mousson du nord-est, sèche en général, de mai à août la mousson du sud et du sud-est qui souffle de la mer chaude. Ainsi, à l'opposé de ce qui se passe sur les côtes méditerranéennes, l'été est la période des pluies. D'une façon absolue, elles sont beaucoup plus fortes qu'en Europe. Un premier maximum se produit en juin, puis les précipitations décroissent jusqu'en septembre, époque d'un second maximum. La moyenne annuelle est de 1 m. 11 à Shang-Haï, 1 m. 75 à Macao, 2 m. 14 à Hong-Kong et 3 m. 5 à Kelung, dans l'île Formose. Le climat conserve un peu le caractère continental, dans la Chine centrale. Les hivers y sont assez rigoureux. La neige séjourne pendant des semaines sur les plateaux intermédiaires du Yunnan. On a même vu des gelées et de la neige à Canton et à Hong-Kong. Mais, en général, près des côtes, la température est constante et supérieure à celle de l'Europe méridionale (moyenne de Canton : été + 27, hiver + 14).

Hydrographie. — Le *Pei-ho* descend des montagnes de la Mandchourie et finit dans le golfe de Petchili. Il est sujet aux débordements. En août 1889 il sortit de son lit et inonda toute la contrée à 30 milles à peine de Péking.

La Chine proprement dite est le bassin de trois grands fleuves parallèles, le *Hoang-ho*, le *Yang-tse-Kiang* et le *Si-kiang*. Les deux premiers qui drainent une superficie de 3 millions 1/2 de kilomètres carrés et s'unissent par leurs embouchures, forment en réalité un même système hydrographique. Ils sont, comme le disent les Chinois, le « principe femelle » et le « principe mâle » dont l'union a fécondé le sol et créé le berceau de la civilisation chinoise.

Le Hoang-ho ou Fleuve Jaune (4700 kil.) naît dans une région inexplorée au nord-est du Thibet. Tout son cours montagneux

se déroule dans de formidables cluses. Bordé à gauche par l'Ala-Chan et l'In-Chan, il contourne par une énorme boucle le plateau des Ordos qui étage au-dessus de lui ses dunes de sable et ses lacs salés. 600 kilomètres le séparent du golfe de Petchili où il a dû se jeter autrefois par le Pei-ho. Mais il se heurte aux montagnes de gneiss qui forment les degrés extérieurs du plateau de Mongolie et prend la direction du sud jusqu'au confluent du *Ouei-ho*. Cette rivière, dont le cours dessine la corde de l'arc ordosien, remplace pour la Chine le cours supérieur du Hoang-ho, égaré jusque-là dans une contrée infertile. Elle impose au

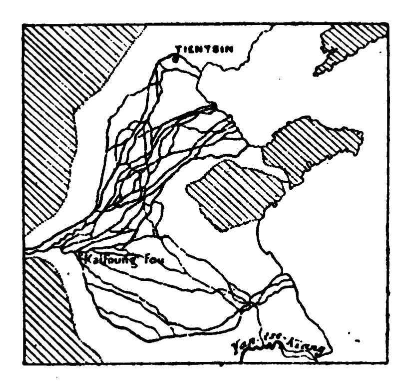


Fig. 17. — Aire des déplacements successifs du Hoang-ho.

Hoang-ho sa direction nouvelle vers l'est. En ce point commence le cours moyen du fleuve.

Le Hoang-ho est peut-être de tous les fleuves de l'ancien monde celui qui est le plus fortement chargé de matières limoneuses, ce qui s'explique, quand on songe que son bassin est le domaine de la terre jaune. Fleuve travailleur par excellence, il ronge sans cesse ses rives et exhausse progressivement le fond de son lit. Lorsque surviennent les crues, la surface du courant est plus élevée que les campagnes riveraines. Les habitants ont dû se protéger contre les inondations en construisant des digues et des contre-digues que soixante mille ouvriers sont sans cesse occupés à entretenir et à réparer. En certains endroits ces digues ont plus de 20 mètres de haut. Élevées à quelques kilomètres des berges du fleuve, elles laissent entre elles une surface culti-

vable, divisée en compartiments où les agriculteurs sèment et moissonnent entre deux crues. Lorsque les digues se rompent, la plaine tout entière est sous l'eau, des centaines de villes et de villages disparaissent. Les inondations de 1888-1889 ont ruiné des provinces entières. 15 millions d'habitants ont été réduits à mourir de faim. Le cours supérieur du Hoang-ho a sans cesse varié dans le cours des siècles, se portant tantôt au nord, tantôt au sud de la péninsule rocheuse de Chantoung. L'aire de ses déplacements occupe environ 900 kilomètres du nord au sud. Qu'on se représente le Rhin, en aval de Cologne, cessant de couler vers la Hollande et se dirigeant jusqu'à l'embouchure actuelle de la Vistule. Depuis 1862, il se termine dans le golfe de Petchili par une embouchure unique, mais si l'on se guide sur l'analogie de formation, le Hoang-ho est un fleuve à delta. Ses branches extrêmes embrassent une superficie de 250 000 kilomètres carrés. On a calculé que ses apports limoneux pouvaient, en 25 jours, édifier une île d'un kilomètre carré de surface sur 36 mètres de profondeur. Les courants marins entraînent ces boues jusque sur les côtes de la Corée.

La zone alluviale du Hoang-ho confine à la région des coulées du Yang-tse-Kiang. Toute la contrée comprise entre les deux fleuves est une plaine basse parsemée de lacs, de marécages et traversée en tous sens par un lacis de rivières. Ces voies d'eau ont été utilisées pour la construction du Grand Canal qui ne sert plus aujourd'hui qu'au mouvement local des échanges.

Le Yang-tse-Kiang ou Fleuve Bleu est le plus long des fleuves chinois (5 300 kil.). Les eaux navigables de son bassin formeraient une longueur égale à la moitié de la circonférence terrestre. Ses sources se trouvent dans une région inexplorée du Thibet, au sud du Kouenlun. Le voyageur Prjevalski l'a traversé à 300 kilomètres environ de ses origines, par 4 000 mètres d'altitude. Sa largeur dépassait 200 mètres. Sur une longueur de 1 000 kilomètres, il coule au sud, comme s'il allait se jeter dans le golfe de Siam. Il n'est plus guère qu'à 600 kilomètres de Bahmo, sur l'Iraouaddy et à 200 kilomètres en droite ligne des sources du Sonkoi, fleuve du Tonkin, lorsqu'il se heurte aux escarpements du Yunnan, entre lesquels il se fraye une voie vers le nord-est. Au sortir de cette région tourmentée, il se grossit à gauche du *Min*, dont la vallée parallèle à la chaîne du Jun-ling forme une voie navigable vors le Hoang-ho supérieur. Avant

d'arriver en plaine, le Yang-tse-Kiang doit traverser encore une zone de plateaux où il est encaissé dans d'étroits défilés. Au delà d'Itchang commence le cours maritime. Le fleuve est à 1 700 kilomètres de l'Océan, sa largeur moyenne est de 800 mètres. A droite le lac *Toungting*, de 5 000 kilomètres carrés de superficie lui verse les eaux accumulées d'un bassin de 200 000 kilomètres carrés. Plus loin, c'est un autre réservoir le *Pojang* alimenté par les rivières du Kiansi. A gauche le Yan-tse-Kiang reçoit son principal affluent, le *Han-Kiang,* venu du nord, que les bateaux à vapeur peuvent remonter en été sur un millier de kilomètres. Le Yang-tse-Kiang, ainsi pourvu de son cortège de tributaires, roule en moyenne 18 000 mètres cubes d'eau. C'est pour le débit ordinaire, le quatrième fleuve de la terre. Les pluies d'été amènent une crue régulière qui font hausser le niveau jusqu'à 13 mètres et 13 mètres 1/2 au-dessus de l'étiage. Aussi a-t-on dû le renfermer comme le Hoang-ho par des digues. Si les pluies sont, contre l'habitude, abondantes, l'inondation submerge les villes. Souvent la plaine comprise entre le lac Toungting et le confluent du Han-Kiang est transformée en mer intérieure. La plaine alluviale commence en aval de Nankin. La marée remonte le fleuve usqu'à 360 kilomètres. L'embouchure, comme celle du Hoang-ho, a beaucoup varié. Il y eut même jadis trois bouches dont l'une aboutissait à l'estuaire de Hantchéou, en reliant le grand lac Tahou. L'entrée du fleuve a 30 kilomètres de largeur.

Le Si-Kiang, beaucoup moins long (1500 kil.), draine une contrée fort différente des bassins précédents. Les montagnes, orientées du sud-ouest au nord-est, accompagnent le fleuve presque jusqu'à la mer. Les vallées latérales, engagées dans l'épaisseur des hautes plaines, sont moins ouvertes vers l'intérieur. Dans son cours supérieur et son cours moyen, le Si-Kiang traverse une série de cluses où il est quelquefois réduit à 200 mètres de large entre des parois hautes de 900 mètres et presque aussitôt commence la région maritime. Le *Pé-kiang*, venu du nord, forme une ligne de navigation fluviale entre le Si-Kiang et le Yang-tse-Kiang, interrompu seulement par un seul des monts Tajuling. Le Si-Kiang n'a que 2 mètres de profondeur aux basses eaux, mais, en été, le niveau s'élève de 8 à 10 mètres. La marée se fait sentir jusqu'à 300 kilomètres. En amont de Canton, le fleuve se divise. Le bras principal se dirige au sud-ouest. La branche orientale, qui arrose Canton, reçoit à

gauche le *Toung-Kiang* et débouche dans un vaste estuaire. Le delta du Si-Kiang, coupé par une multitude de rivières, couvre plus de 8000 kilomètres carrés.

Côtes. — Le littoral de la Chine forme à peu près un arc de cercle dont la convexité regarde l'océan Pacifique. La mer Jaune, fermée, à l'est, par la longue péninsule rocheuse de la Corée, entre peu profondément dans l'intérieur du continent et ne constitue pas à vrai dire une articulation. Le golfe de *Petchili*, où se trouve *Tien-tsin*, le port de Pékin; le golfe de *Liaou-Toung*, la baie de *Corée* sont des enfoncements mieux marqués. Entre la frontière coréenne et les bouches du Yang-te-Kiang, la côte chinoise est basse en général et offre peu d'abris : seule la presqu'île de *Chan-Toung*, ancienne île reliée au continent par les alluvions du Hoang-ho, fait exception et est découpée de baies bien ramifiées. Au sud de l'estuaire du *Yang-tse-Kiang*, sur le *Whampoa*, s'est bâti le comptoir européen de *Shanghaï*. Au delà se creuse le golfe d'*Han-tcheou* que parsèment les 400 îles de l'archipel de *Chousan*, et au fond duquel on trouve la capitale du Tche-Kiang, *Han-tcheou*. Puis les montagnes entrent en contact avec la mer, les articulations deviennent nombreuses, les ports se pressent sur le littoral, *Ning-po*, *Fou-Tcheou*, *Amoy*, sur une rade magnifique et très sûre. Au nord de l'estuaire du Si-Kiang s'ouvre la baie de *Canton*. La ville est située sur la rive gauche du *Tchou-Kiang* ou rivière des Perles, branche orientale du Pé-Kiang, qui débouche dans la baie de Canton par la passe appelée Boca-Tigris, la Bouche du Tigre. A l'embouchure du Si-Kiang s'élève la ville portugaise de *Macao*, rattachée au continent par un isthme étroit. A l'entrée de la même baie, les Anglais ont pris possession du rocher de *Hong-Kong*. La superficie de l'île est de 83 kilomètres carrés. Le détroit qui la sépare du continent a 2 500 mètres de large au goulet occidental.

Le détroit de *Fokien*, large de 130 kilomètres au minimum, sépare du continent la grande île de *Formose* (38 000 kil. car.). Elle est traversée, sur 400 kilomètres, du nord au sud, par une arête montagneuse où certains sommets dépassent 3600 mètres. L'île d'origine volcanique, en grande partie, est fréquemment secouée par les tremblements de terre. La population est de 3 millions et demi d'habitants. Dans le détroit de Fokien sont les îles *Pescadores*, occupées par les Français, pendant la der-

nière guerre contre la Chine, excellent mouillage. Au sud, en face d'un promontoire avancé qui limite à l'est le golfe du Tonkin, s'étend la grande île *Hainan*, de forme ovale, qui a 800 kilomètres de tour. Entre elle et la côte s'ouvre le canal des Jonques, large de 20 kilomètres.

Flore et Faune.—Avec ses étés chauds et pluvieux, la Chine, sans connaître l'exubérante végétation des tropiques, appartient à la zone subtropicale, à la région méditerranéenne, mais avec tout ce que peuvent ajouter d'éclat et de vigueur à cette dernière d'abondantes pluies d'été. La Chine méridionale, qui se limite assez exactement au Nan-Chan et à laquelle se rattachent l'île d'Hainan et une moitié de Formose, n'est qu'un prolongement de la zone tropicale; toutefois, elle n'en a plus la richesse, sans offrir encore les qualités qui distinguent la Chine véritable. C'est une région bâtarde. Le domaine du Yang-tse-Kiang est sans contredit la zone la plus favorisée de la Chine. C'est là que réussissent le mieux toutes les cultures qui font sa fortune, le riz, le thé, la soie, la canne à sucre, le bambou. Les monts Jun-ling, fortement arrosés par des pluies d'été très abondantes, ont une végétation luxuriante. On trouve à l'altitude de 2 500 mètres des azalées de 5 à 6 mètres. La vigne et le mûrier se rencontrent à 2 600 mètres. Au nord du Tsing-Ling et du Founiou-Chan, la flore rappelle davantage l'Europe. A 25 kilomètres de distance, on passe de la région des palmiers à celle des céréales. Cependant toutes les plantes s'offrent, en Chine, associées les unes aux autres. Grâce aux précipitations si abondantes et aux chaleurs estivales si élevées, il y a comme une intrusion de la végétation tropicale très loin vers le nord, en sorte qu'on trouve le bambou vers le 40e degré et qu'en bien des cantons les pommes de terre et les céréales du nord sont récoltées dans le même champ que la canne à sucre et l'indigo. Il est impossible de déterminer exactement où finit le domaine des unes, où commence celui des autres.

Les récits des anciens voyageurs parlent d'espèces animales qui ont disparu de la Chine, comme le rhinocéros, l'éléphant et le tapir. Les espèces sauvages sont rares à l'intérieur. Les tigres, les panthères et autres carnassiers parcourent en petit nombre les régions à demi désertes. On rencontre des singes jusqu'aux alentours de Péking. La faune chinoise renferme un grand nombre d'espèces qui lui sont propres. Sauf l'anguille, tous les

poissons diffèrent de ceux de l'Occident. On ne compte pas moins de 400 espèces d'oiseaux.

Populations. — La population de la Chine proprement dite dépasse 380 millions d'habitants (en moyenne 95 par kil. car.). Les provinces les plus peuplées sont celles de Ze-Tchouen (150 hab. par kil. carré) et de Chan-Toung. Cette péninsule, égale à la moitié de l'Italie, compte 36 millions 1/2 d'habitants. Il y a près de 8 000 étrangers résidents, dont 500 Français.

La race chinoise est très mélangée. On y distingue une grande variété de types, parmi lesquels le type *mongol* est un des plus rares. D'une façon générale, le Chinois est reconnaissable à son visage rond, ses pommettes saillantes et ses yeux obliques. Le lien entre toutes les populations de ce vaste empire vient, non de la race, mais de la civilisation. Les traditions chinoises attribuent les commencements de cette civilisation aux « Cent familles » qui se groupèrent d'abord au cœur des terres jaunes, au confluent du Hoang-ho et du Ouei-ho. Ici, comme en Égypte, comme en Mésopotamie et dans l'Inde, la civilisation prit naissance et se développa le long des fleuves. Les Cent familles, n'osant affronter la mer, se dirigèrent, vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, dans la direction du Yang-tse-Kiang, puis, s'avançant toujours dans la région basse des fleuves, gagnèrent la rivière des Perles. Le morcellement du sol en petites propriétés agricoles devint la base de la constitution politique et sociale de la Chine, de l'autonomie familiale et rurale. L'unité politique fut faite au IIIe siècle avant Jésus-Christ par un prince de la dynastie des Tsin. Au moyen âge, l'empire du Milieu fut désolé, pendant des siècles, par les invasions des Mongols et des Tartares qui fondèrent successivement plusieurs dynasties. Les Chinois reprirent possession du pouvoir au XIVe siècle avec la dynastie des Ming. Celle-ci a été renversée en 1644 et, depuis, ce sont des princes tartares d'origine mandchoue qui règnent à Péking.

Le grand obstacle aux progrès de la civilisation chinoise vient de la langue qui est restée à l'état rudimentaire. La langue chinoise se compose de monosyllabes, au nombre de 480 seulement. Il y a jusqu'à 190 groupes de mots qui se prononcent i. Les Chinois sont parvenus, à l'aide de complications et de raffinements, en variant presque à l'infini le mode d'intonation, à multiplier le sens de ces monosyllabes ; cependant ils n'ont guère plus de

1 000 mots usuels. Il n'y a pas en Chine de langue nationale parlée. On ne peut s'entendre que par la langue écrite, langue idéographique qui consiste à peindre la représentation figurée des objets et des idées.

Il y a en Chine trois grandes religions officielles, pratiquées souvent toutes par les mêmes individus : le *confucianisme*, issu de l'ancien culte national, le *Taoisme*, qui se réduit presque aujourd'hui à la magie et le *bouddhisme*, qui se rapproche du culte des génies et des mânes. Parmi les religions introduites en Chine, la plus puissante est incomparablement l'*islamisme*. Il y a au moins 20 millions de mahométans. De nombreuses révoltes de 1850 à 1873 ont été causées par eux. Avec leur esprit de solidarité, leur forte organisation communale, ils constituent dans l'empire chinois un sérieux élément de troubles et tendent à devenir les arbitres de l'Extrême Orient. Le christianisme compte plus d'un million de fidèles.

Géographie politique. — Le chef de l'État est l'empereur. L'administration centrale est placée sous la haute direction d'un cabinet composé de six ministres d'État. Au-dessous sont sept bureaux ou ministères. Celui de l'amirauté a été créé à la fin de 1885.

La Chine est divisée en 18 provinces. A la tête de ces provinces sont des vice-rois dont quelques-uns sont à peu près absolus. Les provinces sont divisées en départements (*fous*), en arrondissements (*tcheou*) et en districts (*yen*).

Les villes sont des agglomérations auxquelles celles de l'Inde peuvent seules être comparées en Asie. La capitale actuelle, *Péking* n'est peut-être pas la plus populeuse; les uns lui attribuent 500 000 âmes, d'autres 1 700 000. *Canton* (1 600 000). *Tien-Tsin* (950 000), *Han-Keou* (750 000), *Fou-Tcheou* (630 000), *Shang-Hai* (360 000) sont les plus considérables.

On évalue à 100 millions de taëls (environ 630 millions de francs) le total des revenus annuels de l'empire chinois. L'impôt foncier rapporte 20 millions de taëls, les douanes maritimes 20 millions et demi. La presque totalité des revenus du pouvoir central est employée à l'entretien de l'armée. Celle-ci se compose d'un effectif total de 1 million d'hommes. Cependant il n'y a que 280 000 hommes qui peuvent être utilisés pour une campagne.

La marine de guerre comprend 64 navires pourvus de 489 ca-

nons et montés par 7 000 marins. Le vice-roi du Petchili a commencé les travaux d'un port de guerre à *Port-Arthur*.

Près de Canton, les Anglais ont occupé et fortifié l'île de *Hong-Kong*, qui est à la fois un vaste entrepôt commercial et une citadelle, veillant aux intérêts de la Grande-Bretagne en Extrême Orient.

Les Portugais possèdent dans la même région le port de *Macao*.

Géographie économique. — Agriculture. — L'agriculture a toujours été considérée en Chine comme l'unique source de la richesse et du bien-être.

Il est vrai que toutes les conditions naturelles du sol, de chaleur, d'humidité, sont dans ce pays exceptionnellement favorables au développement des cultures; les Chinois n'ont pas en réalité grand mérite de passer pour les premiers agriculteurs du monde. C'est pour gagner de la « terre jaune » que les Chinois ont partout déboisé à outrance, au risque de rendre plus terribles encore les inondations déjà si fréquentes de leurs grands fleuves.

Mais ces inondations mêmes, qui causent parfois tant de ravages, déposent du moins le long des rives des couches épaisses de limon, qui accroissent encore la fécondité du sol en renouvelant chaque année les éléments nutritifs qui le constituent.

Dans toute la Chine proprement dite, entre Péking et Canton, il n'y a véritablement que des champs cultivés. On ne rencontre ni prés, ni forêts. Les *forêts* abondent, il est vrai, dans les régions montagneuses de la frontière du Thibet et notamment dans les provinces du Zé-Tchouen et du Yunnan, mais elles sont presque en pays sauvage.

Les *céréales*, si nécessaires à l'alimentation d'une population aussi pressée, ont dû de tout temps occuper en Chine une surface de terrain considérable.

On sait que c'est le *riz* le mets national. Il occupe environ le huitième de l'espace cultivé.

La production totale, qu'il est difficile d'évaluer, n'est peut-être pas inférieure à 500 millions d'hectolitres.

La culture du riz ne s'étend guère vers le nord au delà du cours inférieur du Hoang-Ho; elle est remplacée par les céréales des pays tempérés.

Les *légumes* jouent un grand rôle dans la nourriture des

Chinois. La *pomme de terre*, introduite au siècle dernier par les jésuites français, est cultivée en grand dans la zone centrale, au nord et au sud du Yang-tse-Kiang.

C'est par l'abondance des *cultures arborescentes* qui couvrent son sol, que la Chine ressemble surtout à notre zone méditerranéenne. La végétation des arbres toujours verts est représentée par de très nombreuses espèces : lauriers, myrtes, camélias, rhododendrons, buis, etc.

Les étés chauds et relativement secs de la Chine septentrionale sont très favorables à la culture des *fruits*; ceux de la zone tropicale se mêlent à ceux de nos climats: bananes, figues, oranges, grenades, pommes, poires, pêches, etc. La *vigne* n'est en réalité en Chine qu'une culture de luxe et ne donne que des fruits des plus médiocres. Le *bambou* est l'une des plantes les plus précieuses aux Chinois. Comme le palmier en d'autres pays, il sert à tous les usages: vêtement, habitation, marine. Il fournit même un aliment estimé.

Mais c'est le *thé* qui fait surtout la gloire du pays et sa richesse.

Il est naturellement assez difficile d'évaluer la production totale du thé dans la Chine entière. On suppose néanmoins que les habitants consomment environ les 2/3 de la récolte annuelle et qu'ils n'en expédient à l'étranger que l'autre tiers. L'exportation atteignant à peu près 140 millions de kilogrammes, il est probable que la quantité annuellement récoltée ne reste pas beaucoup au-dessous du chiffre énorme de 400 millions de kilogrammes.

La *canne à sucre*, moins exigeante pour les qualités du sol et du climat, a toujours été une des principales cultures de la Chine. La production, qui est chaque année plus abondante, dépasse de beaucoup la consommation locale. L'exportation atteindra bientôt 2 millions de quintaux.

Le *pavot* et le *tabac* occupent aussi en Chine de grands espaces. Les sociétés de tempérance, n'ayant pas sensiblement remédié aux ravages causés dans tout le Céleste Empire par la consommation de l'*opium*, les industriels chinois ont voulu du moins diminuer le mal, en s'affranchissant de plus en plus des envois de l'Inde.

Parmi les *cultures industrielles*, le *coton* ne peut plus soutenir la concurrence avec les produits indiens et américains; et l'im-

portation toujours plus grande des cotonnades anglaises restreindra tous les jours davantage la surface des champs consacrés à cette culture.

Les *plantes tinctoriales* sont nombreuses. L'*indigo* est une culture très prospère dans les provinces voisines de notre colonie du Tonkin, Kouang-Si, Kouang-Toun, île d'Hainan. — La *laque* si fameuse n'est que la résine d'un arbre qu'on substitue partout au coton, surtout dans les provinces centrales.

L'*élevage* n'est pas une industrie prospère dans l'empire du Milieu et il est complètement négligé dans toute la Chine proprement dite, où les herbages manquent totalement et où la propriété est trop morcelée. Les transports se font à dos d'hommes dans une grande partie de la Chine, où l'assistance des cours d'eau rend d'ailleurs le service des bêtes de somme moins nécessaire. Le bétail enfin ne sert pas davantage à l'alimentation; les indigènes n'utilisent ni la viande ni le lait; ils ne fabriquent ni beurre ni fromage.

Les animaux domestiques sont donc très rares dans toute la Chine agricole; on rencontre pourtant des bœufs et des buffles, qui sont employés à quelques travaux des champs et aux transports les plus pénibles.

La *pêche* est passée en Chine à l'état d'art véritable, le long des cours d'eau, sur les étangs et les lacs. La pêche maritime est également très active parmi les insulaires de la côte. Les îles Chu-San sont le centre de cette industrie, c'est là qu'on sale une grande partie du poisson destiné à être vendu dans l'intérieur du pays.

Mais c'est à une branche toute spéciale de l'élevage que les Chinois ont dû surtout leur renom. La culture du *ver à soie* est, de temps immémorial, une spécialité de leur pays.

C'est le Tche-Kiang et le Kiang-Sou qui sont le principal centre de la culture de la soie, et Shang-Haï l'entrepôt central.

La production totale ne peut être évaluée que d'une façon très approximative. Dans ces dernières années, l'exportation a atteint 186 millions de francs. La Chine conserve donc incontestablement le premier rang, mais elle aura toujours plus à lutter contre la concurrence étrangère.

Industrie; richesses minérales. — Les Chinois commencent toutefois à se porter de plus en plus vers l'industrie, et leur pays n'est pas à vrai dire moins bien pourvu de ce côté en res-

sources naturelles, qu'il ne l'est pour l'agriculture. C'est d'abord le pays du monde le plus riche en *houille*, et celui peut-être où l'exploitation de ce précieux combustible est le plus ancienne. Les gisements les plus riches, si bien explorés par le professeur von Richthofen, sont ceux du Petchili, du Chan-Toung, du Chan-Si. Ils ne couvrent pas moins d'un million de kilomètres carrés, près de deux fois la France, et renferment, sur une épaisseur moyenne de 40 à 50 pieds, des provisions inépuisables d'excellent anthracite, qui pourraient suffire aux besoins du monde pendant plusieurs milliers d'années. L'extraction est en général facile, mais l'exploitation est encore très primitive.

La production annuelle, à peu près stationnaire, ne paraît pas dépasser 4 millions de tonnes.

Les principaux bassins actuellement exploités sont ceux de Petchili (à quelques kilomètres au nord de Péking) et du Chan-Toung, qui fournissent un charbon de première qualité; les mines du Zetchouen servent au ravitaillement des navires du Yang-tsé-Kiang et celles de Formose commencent à rendre le même service aux grands paquebots.

La Chine est riche en *métaux* de toute nature, mais elle tire peu parti de ses richesses. On estime qu'elle produit environ annuellement pour 25 millions de francs de métaux précieux.

Les autres métaux sont localisés dans deux grandes régions. Le Chan-Si, déjà si riche en charbon, possède encore d'immenses gisements de *fer*, où le minerai est de première qualité. On peut rattacher au Chan-Si le Chan-Toung, où le fer, le *cuivre*, le *plomb*, abondent également dans le voisinage des dépôts de houille, tout près de la mer; mais c'est jusqu'à présent la région du sud-ouest, du Yunnan, qui est le véritable pays à minerai de la Chine. L'industrie métallurgique, active depuis des siècles, y a été poussée jusqu'à une grande perfection. Tous les métaux utiles, fer, cuivre, *étain*, s'y rencontrent. Mais le Yunnan est loin de tous les ports chinois; c'est le Tonkin qui en est le débouché naturel beaucoup plus que Canton. L'exploitation de ces mines peut être pour notre jeune colonie une abondante source de richesses.

Le *sel* se tire à la fois des mines de sel gemme du Petchili, des salines du littoral, des nappes souterraines d'eau salée du Ze-Tchouen, qu'on exploite au moyen de puits artésiens.

Le *kaolin* s'extrait de préférence aux environs du lac Poyang.

C'est même d'une localité située non loin de là, Kao-Ling, que la terre de porcelaine a tiré son nom.

Outre toutes ces ressources naturelles, la Chine est riche aussi, pour ainsi dire, de tous les avantages que lui assurent le grand nombre de bras dont elle dispose, et de toutes les qualités qui distinguent ses habitants; mais la concurrence européenne, qui contrefait tout et à meilleur marché, a ruiné en Chine plusieurs branches d'industrie. C'est ainsi que les vases de bronze et les *porcelaines*, si fameuses, n'ont pas su conserver leur renom.

Le tissage de la soie est au premier rang des industries; on la travaille un peu dans toutes les provinces, mais le principal centre manufacturier de ce produit est Hang-Tchéou, non loin de Shang-Haï, qui est le grand entrepôt commercial.

Les *nattes de paille* et le *papier* fournissent chaque année un appoint notable à l'exportation. Les *objets* de tous genres, *en laques* de toutes couleurs et les bijoux en *jade*, taillés dans le Yunnan, sont très estimés en Europe. Faut-il citer enfin, pour son nom, l'*encre de Chine*, préparée à Ngan-King, avec un mélange de noir de fumée et de colle de poisson?

COMMERCE; VOIES DE COMMUNICATION. — Les voies de communication sont actuellement très défectueuses dans toute l'étendue de l'empire et les Chinois, qui voient le danger, ne semblent pas pressés de remédier à cet état de choses.

Ce sont les *voies navigables* qui sont, dans toute la Chine, les grandes routes du commerce intérieur et ce sont elles qui transportent la plus grande quantité des marchandises; toutefois le Hoang-ho, sujet à des crues ou à des baisses très caractérisées, est peu propre à la navigation. Mais le Yang-tse-Kiang est une des plus merveilleuses voies de communication du monde, une des plus utiles à l'humanité. Le mouvement de la batellerie y est intense; Marco Polo comptait déjà 15000 embarcations amarrées dans un seul des ports. Aujourd'hui encore, à Han-Keou, les jonques se succèdent sur une longueur de plus de 7 kilomètres. Les eaux du fleuve sont si profondes que les steamers européens le remontent sans transbordement jusqu'à une distance de 400 ou 500 kilomètres de l'embouchure et vont chercher sur les lieux mêmes les productions du bassin supérieur. Nombre d'affluents du Yang-tse-Kiang ne rendent guère moins de services que le fleuve même, en établissant avec les cours d'eau du nord et du sud, le Hoang-Ho, le Si-Kiang, des communications faciles.

Le réseau des voies naturelles, qu'on ne connaît encore que bien imparfaitement, est d'ailleurs merveilleusement complété par un système de canalisation savante qui date de plusieurs siècles. Mais le fameux « grand canal » qui s'étend sur plus de 1 100 kilomètres, de Hang-Tchéou à Tien-Tsin, près Péking, est une œuvre trop vantée. Sa construction n'a pas exigé beaucoup d'art, ce n'est qu'un fossé sans écluses tracé à travers des marécages; il a rendu toutefois des services immenses, en reliant le nord et le sud et en permettant d'éviter les côtes dangereuses de la mer Jaune; c'est la grande voie qui a assuré pendant des siècles l'alimentation de toute la Chine septentrionale. Mais il est aujourd'hui dans un état déplorable d'abandon, et les projets de restauration proposés par les ingénieurs européens ne semblent pas près d'être mis à exécution.

Au reste le développement du cabotage et les progrès de la marine chinoise l'ont rendu moins nécessaire qu'autrefois. Le cabotage, favorisé par une étendue de 5 000 kilomètres de côtes, est surtout actif de Shang-Haï à Canton, tout le long de la région montagneuse, où les transports à l'intérieur sont rendus plus difficiles par l'absence de voies naturelles de communication.

Les *routes* sont difficiles à construire en Chine, aussi bien dans la terre jaune, où il faut creuser de profondes tranchées, que dans les plaines basses constamment inondées de l'est. La plupart des anciennes voies qui, au temps de la dynastie mongole, reliaient Péking aux grandes villes de l'empire et dont quelques-unes avaient jusqu'à 4 000 kilomètres, ne sont plus que des sentiers accessibles seulement aux mulets et aux porteurs de palanquins.

Péking est le point de départ des routes de caravanes qui vont en Mongolie et gagnent la Sibérie par *Maï-Matchin* et *Kiakta;* de *Lan-Tchéou* partent celles qui se dirigent vers le Turkestan chinois. C'est à *Han-Keou* que se forment les caravanes du Thibet et c'est enfin *Talifou* qui équipe les convois destinés à la Birmanie et au Laos.

La construction des lignes de *chemin de fer* ne peut manquer d'exercer sur le développement économique et social de la Chine une influence énorme, et d'avoir par conséquent pour le reste du monde des conséquences immenses.

En 1888, a été inaugurée la ligne de Tien-Tsin à Kaï-Ping (130 kil.). Un décret impérial du mois d'août 1889 a ordonné la

construction d'une voie ferrée destinée à relier Péking à Han-Keou, mais le vieux parti chinois a réussi à faire ajourner les travaux ainsi que l'ouverture du Yang-tse-Kiang au commerce européen. Par un traité signé en juin 1889, la navigation du fleuve Jaune a été ouverte à l'Angleterre jusqu'à *Tchoung-King*.

La *poste* d'État comprend environ 10 000 bureaux répartis entre les Messageries qui font le service dans les dix-huit provinces, et le « courrier » qui embrasse tout le reste de l'empire.

Les *lignes télégraphiques*, dont l'introduction a soulevé aussi tant d'obstacles, comptent environ 10 000 kilomètres de fils. Le siège de l'administration est Shang-Haï, point d'attache des câbles.

COMMERCE INTÉRIEUR. — C'est le long des voies navigables que tout le mouvement est concentré. Toutefois, c'est dans la région du Yang-tse-Kiang, où la population se presse à raison de 400 habitants par kilomètre carré, que le trafic local est le plus intense; mais les relations avec la côte sont encore relativement peu développées. On évalue à 450 millions de francs seulement le commerce qui s'est fait sur ce fleuve en 1886. Il ne s'est accru que d'un cinquième dans l'espace de quinze ans. Le grand entrepôt de toute la Chine intérieure est *Han-Kéou*.

COMMERCE EXTÉRIEUR. — Le relations *par terre* sont peu actives. La plus grande partie des marchandises qui sortent de Chine pour venir en Europe par terre passe encore par *Kiakta*, mais leur valeur n'atteint guère qu'un vingtième de l'exportation totale.

Par les frontières du sud, les relations sont encore moins actives; la seule route suivie régulièrement par les caravanes est celle de *Talifou* à Bhamo.

Le commerce *par mer* a pris depuis quelques années une grande extension, mais peu proportionnelle encore aux richesses du pays et à la densité de la population.

Shang-Haï est de beaucoup au premier rang des ports chinois. Il reçoit les deux tiers des importations totales, et participe pour près du tiers aux exportations. Sa situation à l'embouchure du Yang-tse-Kiang est excellente. Il est le débouché de toute la Chine centrale, où sont accumulées les richesses.

Canton, auquel on peut joindre le port voisin de *Kaoulouné*, vient ensuite en importance. Le chiffre d'affaires de ces deux ports réunis, à l'importation, n'est guère inférieur à celui de Shang-Haï.

Ces trois ports font environ les trois quarts du commerce général de la Chine. Le reste est disséminé entre tous les autres ports; les plus actifs sont, par ordre d'importance : *Amoy*, *Fou-Tchéou*, *Swatow*, *Tien-Tsin*, le port de Péking, *Han-kéou*, dans l'intérieur.

On ne peut négliger de mentionner encore le port anglais de *Hong-Kong* qui reçoit en transit une grande partie des denrées destinées à la métropole ou en provenant.

La valeur du commerce extérieur de la Chine s'élève à un milliard et demi. C'est à peine le cinquantième du mouvement annuel des affaires dans le monde.

Ce sont les Anglais qui ont la plus grande part aux échanges avec la Chine (16 millions de tonnes sur un total de 23); les Américains, les Allemands, les Japonais, viennent ensuite. La France occupe tout au plus le cinquième rang (300 000 tonnes).

Il est incontestable que la Chine ne donne pas encore tout ce qu'elle peut fournir. Les trésors qu'elle renferme en richesses minérales et agricoles, en activité humaine, sont restés jusqu'à présent presque entièrement fermés aux autres peuples; mais un jour viendra où l'accès en sera possible et l'exploitation ouverte. Il n'est que sage pour les nations de l'Occident de prévoir ce moment et de se pourvoir en conséquence.

CORÉE.

Au nord-est de l'empire chinois, la *Corée*, péninsule montagneuse de 220 000 kilomètres carrés, peuplée d'environ 15 millions d'habitants, a pu conserver une autonomie précaire, grâce à la rivalité des Chinois, des Japonais et des Russes qui désirent également s'en rendre maîtres. Elle est traversée du nord au sud par une chaîne dont le point culminant le *Petenchan* dépasse 3 000 mètres. Son principal fleuve est le Salazi. Les côtes sont bordées d'îles rocheuses. La plus grande est l'île de *Quelpaert*. La capitale, *Séoul*, est une grande ville de 150 000 âmes.

La Corée, bien arrosée dans toutes ses parties, donne à peu près les mêmes productions que la Chine septentrionale. Le *riz*, dont la culture est favorisée par de nombreux canaux d'irrigation, est, comme en Chine, la principale nourriture des habitants, qui plantent encore quelques *céréales* : blé, maïs, millet.

Les *arbres fuitiers* sont nombreux, la *vigne* réussit mieux qu'en Chine. Le *coton*, le *chanvre*, le *tabac*, sont les principales cultures industrielles. Il y a dans tout le pays de vastes et bons pâturages qui nourrissent un *bétail* nombreux.

Les *forêts* couvrent une partie de la superficie du pays. Outre les bois de construction, dont elles fournissent d'abondantes quantités, elles sont riches en gibier. La présence de quelques animaux à fourrure dans le nord annonce l'approche de la Sibérie.

Mais la grande richesse de la Corée, ce sont ses *mines*. L'*or* et l'*argent* sont très abondants dans tout le royaume. La production annuelle dépasse 7 millions de francs. Les métaux précieux entrent pour les deux tiers dans l'exportation totale du pays. Il y a des montagnes entières de minerai de *fer*, dont l'exploitation ne présente aucune difficulté.

L'*industrie* des Coréens est assez développée, mais elle a été jadis beaucoup plus brillante. Ce sont eux qui ont appris aux Japonais l'art de la fabrication des poteries et des porcelaines.

Trois ports sont ouverts depuis 1883 aux Européens : *Chimoulpo*, *Fusan* et *Gensan*. Le mouvement y a atteint, en 1887, 360 000 tonnes, et celui du commerce 43 millions de francs, dont 25 environ pour l'importation (cotonnades, soieries, métaux) et le reste à l'exportation (métaux précieux, légumes, peaux).

La Corée a conclu, en août 1888, avec la Russie un traité de la plus haute importance. Les Russes obtiennent le privilège de construire des établissements et des factoreries dans le port de *Heng-Kong*, situé à l'embouchure de la rivière Tumen. Ils ont désormais sur le Pacifique un port qui n'est pas, comme Vladivostock, bloqué par les glaces durant l'hiver.

Bibliographie.

Beraure (de). *Le fleuve Bleu.*
Courcy (de). *L'empire du Milieu.*
David. *Journal de mon 3e voyage d'exploration dans l'empire chinois.*
Halde (du). *Description de la Chine.*
Hubner (de). *Promenade autour du monde.*
Huc. *L'Empire chinois.*
Metchnikoff. *La civilisation et les grands fleuves historiques.* Paris. 1889.
Von Richthofen. *China.*
Robin. *Les institutions de la Chine.*
Rochechouart (de). *Péking et l'intérieur de la Chine.*

Rocher. *La province chinoise du Yunnan.*
Rousset. *A travers la Chine.*
Simon. *Récit d'un voyage en Chine.*
— *La côte chinoise.*
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VII, p. 248.

Sujets de devoirs.

Les fleuves de la Chine.
Importance commerciale de la Chine.
Les diverses régions naturelles de l'empire chinois.

CHAPITRE XIII

LE JAPON

Le Japon est le plus important des archipels qui forment, à l'est et au sud, une ceinture au continent asiatique. Il se compose d'une série d'îles se développant suivant trois lignes courbes dont la concavité est tournée vers le continent. Les quatre îles principales sont *Yeso*, *Hondo* ou *Nippon*, *Sikok* et *Kiou-Siou*. Elles se relient au Kamtchatka par le chapelet des *Kouriles*, à Formose par le groupe des *Liou-Kiou*. Le nombre des petites îles atteindrait 3 800, au dire des géographes japonais. La superficie totale est de 380 000 kilomètres carrés.

Relief. — Ces îles sont essentiellement montagneuses et volcaniques. Elles marquent l'arête d'un talus escarpé qui plonge, à l'est, à 8 000 mètres au-dessous du niveau de la mer. On compte une cinquantaine de volcans dans les *Kouriles*, quelques-uns dépasseraient 4 000 mètres. *Yeso* en a onze; certains sommets ont de 2 500 à 3 000 mètres. Les dernières éruptions ont eu lieu en 1867 et 1874.

Dans *Nippon*, la superficie des plaines n'est que le huitième de la surface totale. Plusieurs rangées parallèles se développent dans le sens de la longueur. La chaîne médiane a une altitude moyenne de 1 500 mètres. Les cols s'ouvrent à 600 et

1 000 mètres. Les plus hautes cimes sont des volcans dont les laves ont revêtu les granits et les schistes qui forment l'ossature. La plupart des sommets ont des contours arrondis et des pentes faciles. Les volcans sont situés sur des alignements perpendiculaires à l'axe des chaînes. Au nord s'élèvent les massifs volcaniques de *Nikko* où le *Nantaï* atteint 2 540 mètres. Dans la région centrale sont l'*Asama-Yama* et le *Fousi-Yama*, le pic culminant de l'île (3 700 mèt.). L'éruption de l'Asama en 1783 engloutit 48 villages. Le Fousi Yama est la montagne sacrée par excellence. La base du cône a 150 kilomètres de tour. Le sommet est couvert de neiges persistantes. La dernière explosion a eu lieu en 1707. Les campagnes d'alentour sont recouvertes de cendres sur une épaisseur de 3 mètres. La chaîne de *Hida*, la plus escarpée de l'île, porte ses cols à 2 400 mètres. Le plus haut sommet dépasse un peu 3 000 mètres. Huit cratères se succèdent le long de l'arête.

L'île de *Sikok* est moins haute. La chaîne maîtresse a 1 400 mètres environ, mais les cols se tiennent à 1 000 mètres. Kiou-Siou a un volcan actif l'*Aso-Yama*, dont le cône aux parois verticales s'élève de 200 à 300 mètres.

Les tremblements de terre sont fréquents au Japon. En 1855, le port de Nippon fut soulevé au point de n'être plus utilisable.

Climat. — Le climat du Japon, dont la position à l'est de l'ancien continent rappelle celle des îles Britanniques à l'aile occidentale de l'Europe, est un climat océanique et insulaire. A latitude égale, il est vrai, la température est inférieure de 4 à 6 degrés à celle de l'Europe, les côtes orientales des continents étant moins chaudes que les parties occidentales. A Yeso, le thermomètre descend jusqu'à — 16, et dans l'île de Nippon, on a vu 1 mètre de neige. Mais cette île doit au voisinage du Kouro Sivo un climat beaucoup plus doux que celui de la Mandchourie et de la Chine septentrionale. Tokio, sous la même latitude que Péking, est beaucoup plus tempéré en été, comme en hiver (moyenne d'hiver + 3, d'été + 24). Le Japon est un pays de moussons. En hiver, soufflent les vents polaires, tellement violents que la navigation est périlleuse sur les côtes occidentales. En avril ou mai arrivent les tièdes moussons du sud-ouest qui apportent les pluies. Tokio en reçoit annuellement 1 mètre 86 en moyenne. Souvent les averses durent des journées entières

En septembre, à Yokohama, une pluie de trente heures a donné 1 m. 76 d'eau. Nippon se trouve ainsi temporairement transformée en une contrée tropicale. Cependant il se produit une période d'accalmie au printemps et une autre en automne, de sorte que le Japon, sauf les îles de l'extrême sud, a déjà quatre saisons assez nettement délimitées comme dans nos régions.

Hydrographie. — La distance des montagnes à la mer est trop courte pour qu'il y ait de longs fleuves. Le plus important est le *Tone-Gawa*, au nord de Tokio, qui se ramifie en d'innombrables canaux et dont les alluvions ont comblé une échancrure du littoral.

Côtes. — L'archipel japonais est une merveille d'articulation littorale. Les côtes y sont découpées et dentelées à l'égal de celles de la Grande-Bretagne et de la Grèce. Citons la Méditerranée qui s'ouvre entre Nippon, Sikok et Kiou-Siou, formée d'une succession de fiords et de bassins partiels, étendue de 400 kilomètres, parsemée d'îles et d'îlots, les rades de *Hako-kade* dans Yeso, les fiords de Nippon, les baies de *Tokio* et de *Yokohama*, d'*Ohosaka*, de *Nagasaki*, de *Kagosima* et tant d'autres. Les ports sont innombrables et excellents.

Flore et Faune. — L'abondance des pluies, la température relativement modérée des hivers et l'humidité des étés donnent au Japon une flore d'une richesse et d'une vigueur extraordinaires. On y a compté environ 3 000 espèces végétales, dont 44 propres au Japon. Les cultures de zones différentes s'acclimatent très facilement, grâce au développement considérable de l'archipel dans la direction du sud au nord, des parages tropicaux aux latitudes tempérées et presque à la région froide. La végétation des tropiques, la flore méditerranéenne, les plantes de l'Europe centrale, s'y rencontrent successivement. « Le riz y croît à côté des céréales et le bambou tropical tient compagnie aux conifères du Nord (Marischal). L'influence de la mer, pénétrant partout, fait enfin sentir à l'est comme à l'ouest son influence modératrice et adoucissante, et permet à nombre de plantes de dépasser sensiblement vers le nord les limites que leur assigne le climat du continent. Les forêts de cyprès s'élèvent jusqu'à 1 300 mètres, les sapins et les mélèzes jusqu'à 2 000, les conifères jusqu'à 2 400. Sur le Fousi-Yama, la limite des arbres est à 2 225 mètres.

Au Japon, comme en Chine, beaucoup d'espèces animales ont

disparu. La faune sauvage est représentée par les ours, les loups, les renards, ceux-ci très nombreux. Le Japon est le pays le plus septentrional où l'on trouve le singe. Les serpents sont presque tous inoffensifs.

Populations. — L'empire du « Soleil Levant » renferme 40 millions d'habitants, soit en moyenne 100 par kilomètre carré. La densité n'est que de 2,3 dans Yeso et dans les Kouriles. L'excédent des naissances en 1889 a été de 400000 habitants.

La race japonaise est une des plus homogènes du monde. Les autochtones sont les *Ainos*, de race mongole, au front large, à la chevelure abondante, au teint clair, au nez saillant et aux paupières largement ouvertes. Ils habitent la partie septentrionale de Nippon où ils se livrent à la chasse et à la pêche. Deux types distincts se rencontrent dans la société japonaise. Les paysans se rapprochent des Asiatiques orientaux, tandis que les nobles ont plus de ressemblance avec les Polynésiens, mais les uns et les autres ont reçu leur civilisation de la Chine. Il y a 800 étrangers, parmi lesquels 300 Français.

Géographie politique. — Le souverain porte le nom de Kotei ou Mikado. Le Japon est aujourd'hui une monarchie constitutionnelle. L'empire, y compris l'île de Yeso et les Kouriles, est divisé en 44 *Ken* ou districts ruraux et 3 *fou* ou districts de résidence. Les principales villes sont : *Tokio* (1300000 hab.), *Osaka* (440000), Kioto (275000), *Nagoya*, *Yokohama* (120000), etc.

Les recettes totales du Japon sont évaluées à 76 millions de yen ou 300 millions de francs. L'armée compte environ 220000 hommes. Les dépenses militaires sont annuellement de 48 millions de francs. Le Japon est aussi doté d'une marine de guerre sur le modèle européen.

Géographie économique. — Peu supérieur à l'Angleterre en superficie, mais peuplé comme la France, le Japon, couvert de montagnes sur une grande partie de son étendue, ne sera jamais un grand pays d'approvisionnement. Et, d'autre part, gagné de bonne heure à la civilisation occidentale, il sait s'affranchir peu à peu et sans bruit des Européens, sans recourir aux mesquines et défiantes précautions de ses voisins de l'ouest.

Sa situation dans le monde en fait de plus l'intermédiaire naturel entre l'Amérique et l'Asie. Il n'entretient guère avec le premier de ces deux continents de relations moins actives

qu'avec le nôtre, et se trouve aussi sur la limite d'influence des deux mondes. C'est à cela sans nul doute qu'est due en grande partie la rapidité si remarquable de son développement économique.

Agriculture. — Le Japon, montagneux, dépourvu de grandes plaines d'alluvions et de terre jaune, n'offre pas à l'exploitation agricole des conditions particulièrement favorables.

Toutefois elles sont bien rachetées, tant par la bonté du climat que par les qualités remarquables de la population agricole.

Les forêts couvrent 40 pour 100 de la superficie totale. Les principaux bois sont le cèdre, le pin, l'ilex, l'érable, le mûrier et le camélia géant.

Le *riz*, qui fait le fond de la nourriture japonaise, occupe plus de la moitié des cultures. La consommation du riz est de 120 kilogrammes annuellement par tête.

Le *blé*, l'*orge*, le *sarrasin* sont par conséquent bien moins répandus ; ils servent surtout, comme en Chine, à la préparation des pâtes alimentaires.

La culture maraîchère est très avancée. Les Japonais sont maîtres dans l'art du jardinage, et les environs des grandes villes produisent en abondance les primeurs et les *fruits*. Ceux-ci sont différents des nôtres qui dégénèrent au Japon.

Les plantations du *thé* s'étendent bien au nord de la latitude qu'elles ne dépassent pas en Chine ; ce n'est toutefois que jusqu'au 36° que la culture de cet arbuste est vraiment productive, bien qu'on la rencontre encore exceptionnellement jusqu'au 39° sur la côte occidentale de l'île Nippon. La production reste stationnaire si l'on en juge du moins par l'exploitation, qui ne dépasse pas, année moyenne, 23 millions de kilogrammes.

La *canne à sucre* ne rencontre pas au Japon des conditions d'existence aussi favorables et les Japonais sont sur ce point tributaires de la Chine. (Production, 35 millions de kilogrammes ; importation, 29 millions de francs.)

La culture du *tabac* prend de vastes proportions, et la récolte dépasse déjà sensiblement la consommation locale, pourtant considérable.

Parmi les cultures industrielles, le *coton* cultivé au sud de Nippon est de qualité secondaire et ne suffit pas à la consommation.

L'*élevage* n'est pas au Japon une industrie beaucoup plus prospère qu'en Chine. Les herbages ne sont abondants que dans l'île de Yéso, qui est peu habitée et encore en grande partie couverte de bois ; il n'y avait en 1890 que 1 million de têtes de bétail et 1 million 1/2 de chevaux.

La *pêche* est très active sur toutes les côtes, depuis les Liou-Kiou jusqu'aux Kouriles et la récolte est parfois si abondante le long du littoral de Yéso, que l'excédent est vendu à vil prix dans l'île centrale pour servir à la fumure des terres. Le nombre total des Japonais s'occupant de pêche surpasse celui des pêcheurs de l'Europe entière (865 000).

Mais l'industrie d'origine animale, de beaucoup la plus importante, est la récolte de la *soie*. La production atteindra bientôt la moitié de tout ce que récolte le Céleste-Empire. On l'évalue approximativement à 3 millions et demi de kilogrammes. L'exportation de la soie atteint 110 millions de francs.

Le Japon est le 3e pays producteur de soie du globe. Il vient après la Chine et l'Italie.

Industrie. Richesses minérales. — Le merveilleux « Zipangu » était au treizième siècle la terre de l'*or* par excellence. Mais les lavages du Nippon et les mines de l'île Sado sont aujourd'hui presque abandonnés. La récolte atteignait pourtant, il y a quelques années encore, 1 000 kilogrammes (1882), grâce à l'emploi des méthodes de traitement modernes. C'est à la même cause que la production de l'*argent* doit d'avoir passé de 10 000 kilogrammes en 1876 à plus de 350 000 en 1888.

Mais le Japon possède d'autres richesses plus importantes. La *houille* s'y rencontre dans trente-cinq départements sur trente-huit, et l'île de Yéso renferme les gisements les plus riches du monde peut-être, après ceux de la Chine. On n'évalue pas à moins de 200 milliards de tonnes la provision de charbon qu'ils contiennent. Plusieurs mines sont déjà sérieusement exploitées à Yéso, près de Tokio, à Nagasaki. Le Japon, qui ne fournissait pas 400 000 tonnes en 1878, en produit aujourd'hui 3 millions.

Le charbon est exporté dans tout l'extrême Orient.

Cette richesse en combustible est doublée par la présence dans le même pays d'abondants minerais. Cependant les Japonais doivent importer le *fer*. Le *soufre* ne pouvait manquer dans ce pays de volcans; la *terre à porcelaine* est retirée du

sol en grande quantité; le *pétrole*, le *sel gemme*, les autres métaux ne donnent que des produits insignifiants.

L'*industrie proprement dite* est très ancienne au Japon; elle y a atteint de bonne heure un grand développement, et les vieilles traditions nationales ne sont pas encore perdues. Les *bronzes* artistiques merveilleusement ciselés, les *laques* de toutes couleurs, les *porcelaines* de Kiou-Siou, les *armes*, les *papiers* de toutes sortes, servant à tous usages, cloisons, carreaux, parapluies, chaussures; toutes ces industries sont encore actives, et les produits en sont souvent supérieurs à ceux de la Chine même.

Les Japonais ont su de plus se plier aux coutumes et s'initier aux procédés de la civilisation européenne, et ils adoptent volontiers les industries de l'Occident.

COMMERCE. VOIES DE COMMUNICATION. — Dans un pays insulaire comme le Japon, où aucun point de l'intérieur n'est éloigné de la côte de plus de 100 kilomètres, la grande voie de communication, c'est naturellement la mer.

A l'intérieur, les *routes postales* sillonnent le pays sur une étendue de 60000 kilomètres. Quelques-unes sont macadamisées, bordées d'arbres et bien entretenues. Les plus importantes de ces routes sont celles qui unissent la capitale aux deux extrémités du croissant que forme le Japon: Nagasaki au sud, Hakokadi au nord.

Le Japon ne s'est pas montré aussi réfractaire que le Céleste-Empire à l'établissement des *voies ferrées*. Les lignes actuellement en exploitation s'étendent déjà sur une longueur de 2700 kilomètres, 250 kilomètres sont en construction.

On comptait en 1886 dans tout l'empire plus de 4000 bureaux de *poste* et près de 10000 kilomètres de *lignes télégraphiques* (25000 kil. de fils). Deux *câbles* sous-marins relient Nagasaki à Vladivostok d'une part, à Shang-Haï de l'autre; 8 câbles unissent entre elles les différentes îles.

La plupart des grands paquebots européens qui desservent les mers de Chine poursuivent leur route jusqu'au Japon.

Le *commerce intérieur* se fait au moyen du cabotage.

Le *commerce extérieur* n'a pris une extension considérable que depuis 1854, époque à laquelle les Occidentaux obtinrent l'accès d'un certain nombre de ports japonais.

Aujourd'hui huit ports sont ouverts aux Européens. Le commerce extérieur est concentré dans les 2 ports de Yokohama et

de Kobe par lesquels passent plus de 90 pour 100 des importations et des exportations. Yokohama est le grand marché des soies. Nagasaki n'a qu'une part de 5 pour 100 dans le commerce extérieur.

Les autres ports, *Hakodadi*, dans l'île de Yéso, *Niigata* sur la côte occidentale, etc., sont peu fréquentés par les grands navires, ils ne sont importants que pour le cabotage.

Le *commerce extérieur* du Japon progresse rapidement. Il a doublé de valeur en moins de dix ans et s'est élevé en 1887 à plus de 500 millions de francs dont 280 pour l'exportation, 230 pour l'importation.

Ce sont les États-Unis qui entrent pour la plus forte part dans ce commerce (38 pour 100). L'Angleterre, qui les suit de près, importe au contraire au Japon beaucoup plus de marchandises (tissus) qu'elle ne lui en achète (31 pour 100 des importations). La Chine (110 millions) se fournit dans le même pays de riz, de poisson sec, de bois et de métaux ; elle y envoie du sucre. La France (19 pour 100 des exportations) s'y approvisionne de soie, mais elle n'y vend que peu de produits (draps), 4 pour 100 à l'importation. L'Allemagne prend 7 1/2 pour 100 des importations, 1 1/2 pour 100 des exportations.

Bibliographie.

Bousquet. *Le Japon de nos jours.*
Claparède. *Au Japon.* Genève, 1889.
Goudareau. *Excursion au Japon.* Paris, in-4.
Humbert (Aimé). *Le Japon pittoresque.*
Metchnikov. *L'Empire japonais.*
— *L'Extrême Orient.*
Whitney. *Appendix to a dictionary of the towns and villages of Japan* London, 1889, in-8.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. VII.
Marischal. *Le Japon, son territoire, sa population, ses produits et son commerce* (*Bulletin de la Société belge de géographie*, 1893, mars, avril, mai et juin).

Sujets de devoirs.

Les ports du Japon.
Comparaison de l'archipel japonais avec les autres archipels du globe.
Climat et productions du Japon.

Récapitulation.

Comparaison du relief de l'Asie et des autres continents.
Les fleuves de l'Asie.
Les climats et les productions de l'Asie.
Comparaison de l'Asie et de l'Europe au point de vue des avantages commerciaux.
Grandes voies de communication de l'Asie.

CHAPITRE XIV

EXPANSION EUROPÉENNE EN ASIE

Ce sont les *Portugais*, les découvreurs de la route du Cap, qui ont les premiers tenté de coloniser l'Asie, mais ils ont abordé l'Inde par le mauvais côté, de dos si l'on peut dire. Leurs établissements, condamnés par cette faute première à une perpétuelle faiblesse, ne se sont pas maintenus : Diu et Goa ne sont plus, avec Macao en Chine, que de tristes vestiges.

Les *Français* étaient mieux placés pour réussir dans l'Inde. Nos conquêtes, opérées si rapidement, étaient néanmoins solides. Il n'a tenu qu'à la fortune que nous ne conservions pas ce magnifique domaine; et les Anglais, qui en sont aujourd'hui les heureux possesseurs n'ont fait que suivre, dans la colonisation de ce pays, l'impulsion première donnée par un Français.

Si on ajoute que les Russes se sont emparés, dès le XVIe siècle, de la Sibérie qui était à leurs portes, on aura énuméré à peu près toutes les grandes tentatives de colonisation dont l'Asie a été le théâtre durant les siècles précédents.

Mais c'est de nos jours surtout que les convoitises sont

ardentes. C'est aux entreprises coloniales que les peuples européens, sous le coup de nécessités impérieuses, demandent la solution des crises redoutables qu'ils subissent. L'excès de la production qui chez presque toutes les nations industrielles dépasse la consommation, la rivalité des États européens qui se ferment de plus en plus les uns aux autres, ne laissent d'autre ressource que celle de chercher ailleurs des débouchés.

Or, c'est incontestablement l'Asie qui est de tous les continents le plus apte à fournir le remède, grâce à la densité de sa population. C'est sur elle que comptent l'Angleterre et la Russie pour écouler les produits toujours plus abondants de leur industrie cotonnière, et ce n'est pas une des dernières raisons d'être du chemin de fer transcaspien. Les colonies asiatiques sont éminemment destinées à nous fournir directement des marchés et à nous permettre d'atteindre plus facilement ceux des pays voisins plus importants.

Nous n'en sommes plus au temps où l'on pouvait dire qu'il n'y a de place en Asie que pour les Russes et les Anglais; et nous sommes, en France, particulièrement fondés à ne pas admettre la véracité de cette parole. On ne saurait contester toutefois le rôle prépondérant que jouent dans le continent l'Angleterre et la Russie.

La Russie occupe tout le nord de l'Asie. L'Angleterre est maîtresse d'une bonne partie du sud. C'est à l'ouest et à l'est que les rivalités sont en jeu.

A l'ouest, ces deux grandes puissances sont en lutte ouverte pour s'assurer la libre possession des voies de passage qui ont fait de tout temps l'importance de cette contrée. Les Russes ne convoitent pas du tout l'Inde, mais ils cherchent la mer libre du sud que ne leur ouvre pas suffisamment Vladivostock. Les Anglais de l'Inde prétendent de leur côté conserver le monopole des communications terrestres avec l'Europe. Les deux directions se croisent. De là naît le conflit. Les Anglais n'ont rien négligé pour enrayer les progrès de leurs rivaux ou du moins, faute de mieux, pour les surveiller. Leurs interventions en Crimée et dans la péninsule des Balkans, en Égypte et même au Soudan, leurs intrigues en Perse, la prise de possession de Chypre et la création annoncée d'un établissement à Port-Hamilton, devant Vladivostock, toute cette politique n'a pas d'autre but que de tenir et de fermer toutes les passes qui

conduisent dans l'Océan Indien. Actuellement encore, on peut dire que « l'éléphant est bloqué par la baleine ». Mais les Russes font des progrès incontestables. C'est un peuple colonisateur de premier ordre. Moins étrangers que les Anglais par la race et par les mœurs aux populations demi-barbares avec lesquelles ils se trouvent en contact, ils savent, à l'opposé des Anglais qui les rebutent par leur raideur mercantile, se les attacher sérieusement au moyen d'une politique bienveillante et douce; et, à l'aide du cosaque qui est lui-même un excellent colon, ils réussissent à transformer tous ces indigènes en agents dévoués de la colonisation russe. En somme, la Russie avance, à pas lents, mais sûrs, dans toute l'Asie centrale et occidentale, aussi bien en Arménie qu'en Perse, et dans l'Afghanistan même.

A l'autre bout de l'Asie, la Chine est l'objet de convoitises plus ardentes encore et les rivaux sont plus nombreux. On l'assiège de toutes parts. C'est en effet le grand pays d'avenir, celui où toutes les nations industrielles et maritimes espèrent trouver à bon compte la richesse par l'écoulement facile d'une immense quantité de produits. Il serait sans doute téméraire de se bercer d'illusions. La Chine, où ne règne pas la mode, ce stimulant si actif du commerce, ne fournira pas de longtemps aux Européens un marché proportionnel à son innombrable population, et les Chinois, d'autre part, sont décidés à opposer à la pénétration européenne dans leur pays une résistance vigoureuse. Il est néanmoins prudent d'être prêt à toute aventure; et ce n'est que sagesse pour les nations qui ont pris à l'avance leurs mesures et surveillent de près cet empire dont le développement économique occasionnera peut-être tant de crises.

Quoi qu'il en soit, ce sont encore les Russes qui ont, sur les frontières de Chine la position la plus forte et la plus intacte. Au sud, l'Angleterre ne retire aucun avantage de sa longue frontière de l'Himalaya, à peu près infranchissable et qui n'ouvre d'ailleurs de communications que sur une région peu fertile et peu peuplée. Dans l'Indo-Chine, elle se trouve en compétition avec la France. Les Anglais possèdent en outre une station très importante à Hong-Kong, qui est en quelque sorte la capitale européenne de toutes les mers de Chine. Mais les Russes, les Anglais, les Français ne sont pas seuls à se disputer

le commerce de la Chine et en général de l'Asie. On ne saurait passer sous silence les efforts persévérants et couronnés de succès que font les Allemands et les Chinois eux-mêmes pour coloniser en Asie.

Les Allemands prennent une part très grande, bien supérieure à celle de la France au commerce général de l'Extrême-Orient. Mais c'est de préférence dans l'Asie occidentale, dans le Levant, qu'ils affluent, au grand détriment de l'influence française qui perd chaque jour du terrain. L'Asie-Mineure, l'Arménie, la Syrie sont envahies par des bandes de colons allemands qui s'adonnent de préférence à la culture de la vigne.

Les Chinois, chassés de chez eux par la faim et la misère, émigrent en foule. Doués de qualités modestes qui en font d'excellents colons, ils s'établissent partout et sont en train de conquérir l'Asie orientale tout entière. L'Indo-Chine en est pleine et l'Empire de Siam est entre leurs mains. On les signale en grand nombre dans la dépression Aralo-Caspienne et les Russes étudient, dit-on, les mesures à prendre à leur égard. Cependant, ils peuvent rendre, dans certains pays et sous certaines conditions de surveillance, d'inappréciables services. Nos colonies de l'Indo-Chine ne sauraient se passer de leurs bras.

En résumé, les nations civilisées se disputent entre elles avec acharnement, moins encore les lambeaux de terrain que la part d'influence à exercer. La lutte n'est pas près de toucher à son terme et les champs de bataille sont nombreux, mais le principal reste celui de l'Extrême-Orient. C'est autour du Japon, de la Chine et de l'Indo-Chine que se porteront les plus grands coups, dans la lutte économique qui mettra aux prises toute l'Europe avec presque toute l'Asie, avant que l'équilibre entre l'une et l'autre puisse être définitivement atteint.

TROISIÈME PARTIE

OCÉANIE

Aperçu général. — L'Océanie n'est pas, à proprement parler, un monde à part : étendue sur un très vaste espace, dans toutes les régions du grand Océan, elle comprend des îles de toutes dimensions et de toutes natures. Au sud-est et à l'est de l'Asie, les grandes îles Malaises sont une dépendance de ce continent et forment le lien entre l'Asie et l'Australie. Cette terre immense n'est pas plus séparée de l'Asie par les petites Méditerranées de l'Archipel malais que l'Afrique de l'Europe par notre Méditerranée. Aussi beaucoup de géographes ont-ils coutume de désigner les îles grandes et petites qui font suite au monde chinois et indo-chinois sous le nom d'Asie australe ou « *Australasie* ». Prenons l'habitude de considérer l'ancien continent dans son ensemble et avec toutes les dépendances qui l'entourent, et disons que l'Australie et la Malaisie prolongent en réalité l'ancien continent dans l'hémisphère austral aussi bien que l'Afrique.

Mais outre ce groupe, l'Océanie se compose d'un grand nombre d'autres îles semées à la surface du Pacifique dans les deux hémisphères, très différentes de climat, de flore, de faune, et ne se rattachant par leur voisinage à aucun continent. Elles reposent sur plusieurs plateaux sous-marins et ont été formées les unes par des soulèvements séculaires, les autres par des éruptions volcaniques, un grand nombre enfin par l'accumulation de récifs coralliféres.

On a essayé de les classer en plusieurs catégories par l'étude des peuples qui les habitent. De là les noms de *Malaisie* et de *Mélanésie*, suivant qu'elles sont habitées par des Malais ou par

des nègres. On y a ajouté l'appellation de ***Micronésie***, que l'on applique aux agglomérations de petites îles.

Mais c'est là une classification insuffisante. La considération du climat ne permet point davantage d'établir des régions naturelles, puisque l'extension des îles océaniennes en latitude du sud au nord est extrêmement considérable.

Les Européens ayant occupé ou colonisé la plus grande partie de l'Océanie, on peut étudier successivement le domaine de chacune des grandes puissances maritimes.

CHAPITRE I

INSULINDE OU MALAISIE

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

L'Insulinde, qu'il est difficile de délimiter d'une façon bien précise, couvre un espace égal aux trois quarts de l'Europe, mais les terres ne s'étendent guère que sur 2 millions et demi de kilomètres carrés.

Situation. — Les îles qui la composent ont entre elles de grands points de ressemblance ; elles forment un tout géographique. L'unité existe en effet, grâce à la communauté d'origine géologique, à l'uniformité du climat et à la proximité des rivages qui a facilité les relations et atténué les contrastes. L'archipel malais était appelé par sa situation à servir de trait d'union entre l'Asie et l'Australie, de même que l'archipel grec rapproche l'Europe et l'Asie et que les Antilles relient entre elles les deux Amériques.

Les Méditerranées qui se développent entre les archipels de l'Insulinde sont, en général, de faible profondeur ; il est rare qu'entre plusieurs îles du même groupe la sonde descende à plus de 90 mètres. C'est comme la Manche entre la France et l'Angleterre. Toutes ces étendues marines ont des noms parti-

culiers : ***mer de Java, mer de Banda, mer de Soulou ou de Célèbes***. Les détroits sont nombreux et ramifiés à l'infini : on cite le détroit de la *Sonde* entre Sumatra et Java, de *Makassar* entre Bornéo et Célèbes, le ***passage des Moluques*** entre Célèbes et les Moluques.

Il est toutefois une distinction à établir entre toutes ces îles. L'Insulinde se partage nettement en deux régions :

1° l'***Indo-Malaisie***, composée des grandes îles de ***Sumatra***, de *Java* et de *Bornéo*. Celles-ci regardent l'Asie, dont elles ne sont séparées que par une dépression marine profonde de 60 mètres.

2° l'***Austro-Malaisie*** comprenant *Célèbes*, les ***Moluques*** et la partie orientale des ***îles de la Sonde***. Ces îles reposent sur un plateau sous-marin qui, à 100 mètres au-dessous de la surface marine, va s'adosser au continent australien.

Ces deux groupes sont coupés l'un de l'autre par une véritable fosse de 36 kilomètres de large et de 1000 mètres de profondeur : c'est le ***détroit de Lombok*** qui s'ouvre sur le ***détroit de Makassar***. Quant aux Philippines, elles sont presque isolées du reste de l'Insulinde par des abîmes de 4500 mètres.

Relief. — L'archipel malais fait partie du cercle de feu qui entoure tout le grand Océan. Le trait caractéristique du relief est la longue traînée de volcans qui s'étend presque sans discontinuité de Sumatra à Timor et de là, par les Moluques et les Philippines, jusqu'à Formose, en laissant à part Célèbes où il n'y a qu'un seul volcan et Bornéo où il n'y en pas. L'Insulinde est le pays du monde où les volcans sont proportionnellement le plus nombreux. On en compte jusqu'à 49 en activité. Les formes du relief sont très variées; quelques-unes des îles sont médiocrement élevées et plongent dans la mer par des pentes douces; d'autres se dressent brusquement en hautes montagnes au-dessus d'une mer profonde. Il en est qui tiennent le milieu comme Bornéo et Sumatra et où les plaines se mélangent aux montagnes. On a souvent remarqué que les îles volcaniques de l'archipel malais étaient généralement de formes allongées, tandis que les autres sont mieux proportionnées et de contours plus harmonieux.

Hydrographie. — Les fleuves aboutissent presque tous à des mers fermées. Ce ne sont pour la plupart que des torrents. Quelques-uns sont de vrais fleuves, comme ceux de Bornéo qui en possède de plus longs que le Rhin.

Côtes. — Les côtes tournent leurs pentes douces vers l'intérieur de la courbe, tandis qu'elles se redressent sur l'océan Indien. Beaucoup d'îles sont enveloppées d'une bordure de récifs coraliens. A l'exception de Sumatra et de Bornéo, qui ont une architecture relativement massive, les îles sont découpées à l'infini. L'Insulinde est plus articulée que l'Europe elle-même.

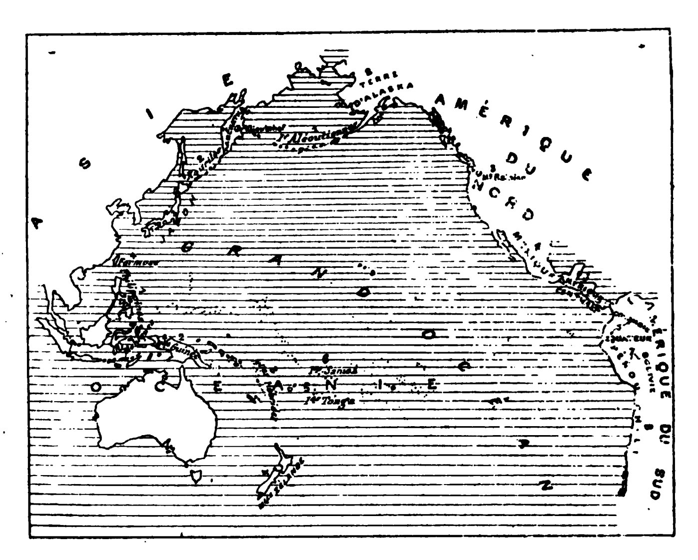


Fig. 18. — Cercle de feu du Grand Océan.
(Quatre groupes en Asie, six en Océanie, huit en Amérique.)

Climat. — La position des îles de l'Insulinde au milieu de mers très chaudes, la diversité du relief, et surtout l'altitude des montagnes qui cause l'abondance des pluies, ont fait de cet archipel la région la plus riche et la plus variée du globe. Il appartient au domaine des moussons australiennes. La saison des pluies dure de janvier à mars; mais, grâce au voisinage des mers équatoriales et aux orages, il n'y a pas, à proprement parler, de saison sèche. Tandis que, dans l'Inde, pendant les mois secs, on a moins de 1 pour 100 de pluie annuelle, à Batavia le mois le plus sec fournit encore 3 pour 100 de la quantité totale de l'année, et, dans les montagnes, les orages et le soleil alternent continuellement. Il tombe par an à Java, à Bornéo, aux Molu-

ques, etc., de 2 à 3 mètres de pluie; sur la côte occidentale de Sumatra plus de 4 mètres; à l'intérieur de Java jusqu'à 4 m. 80. Par contre, la partie orientale de Java et les îles voisines de l'Australie sont beaucoup plus sèches (1 m. 50 environ). La division en mousson sèche et mousson humide s'accuse davantage.

La température de l'Insulinde est la plus maritime du monde. Nulle part l'influence modératrice de la mer ne la rend plus égale. Dans bien des plaines de Java, de Sumatra et de Bornéo, il n'y a pas plus d'un degré de différence entre la moyenne du mois le plus froid et celle du mois le plus chaud. Cette moyenne est de 25 à 27°. L'écart devient sensible à mesure qu'on s'avance vers l'est.

Flore. — Un pareil climat chaud et humide engendre une merveilleuse fécondité. On peut dire que la flore des îles malaises est comme une transition entre l'Asie et l'Australie. Dans l'île de Timor, où l'humidité est moins abondante et la température plus inégale, la végétation a déjà le caractère australien. L'acacia et l'eucalyptus apparaissent. C'est dans les îles occidentales que se pressent les richesses végétales. Les bambous peuvent atteindre jusqu'à 40 mètres de haut, certaines fleurs ont jusqu'à 2 m. 80 de tour. Toutes les grandes îles sont couvertes de forêts vierges où les plantes parasites, de leurs rameaux multipliés, unissent tous les arbres en une masse solide.

Faune. — Le même constraste entre la partie occidentale et la partie orientale se retrouve dans la faune. Le détroit de Lombock sépare le domaine de la faune asiatique de celui de la faune australienne. D'un côté sont les grands mammifères du vieux monde, éléphants, rhinocéros, tigres ; de l'autre, se montre une faune tout à fait différente, caractérisée par certaines espèces comme les marsupiaux et les kangurous.

Races. — Les races humaines se sont mélangées dans ces iles. On croit que la population primitive se composait de nègres océaniens et que les *Malais* ne les ont soumis qu'au XIIe siècle. Aujourd'hui les noirs (*Negritos, Alfourous*) ne se trouvent plus en grand nombre qu'aux Philippines, à Djilolo et à Ceram. Les vrais *Indonésiens* se rapprochent du type de la race blanche (*Dayaks* de Bornéo, *Battas* de Sumatra, *Tagals* de Luçon, *Bizayas* de Mindanao, *Boughis* de Célèbes). Toute la population est d'ail-

lenrs mêlée d'éléments hindous et arabes. Les Chinois sont environ 100 000.

Colonisation. — La colonisation portugaise est la plus ancienne dans ces parages. C'est en 1511 que Albuquerque s'empara de Malacca et en 1529 que les Portugais prirent possession des Moluques. L'Espagnol Magellan avait touché aux Philippines en 1521, mais il périt de la main des indigènes. Au XVIIe siècle, les Hollandais dépouillèrent de ses colonies le Portugal, alors uni à l'Espagne. En 1602 fut créée la compagnie néerlandaise des Indes orientales. En 1611 Batavia devint la capitale des établissements hollandais. Les Portugais n'ont conservé que la moitié de Timor. Les Philippines sont possession espagnole.

CHAPITRE II

COLONIES EUROPÉENNES DE LA MALAISIE

Colonies hollandaises. — Les Hollandais occupent encore le plus grand nombre des îles de la Sonde : *Sumatra*, *Banca*, *Billiton*, *Java*, *Madoura*, *Lombok*, *Soumbava*, *Flores*, la plus grande partie de *Bornéo*, *Célèbes*, les *Moluques*, la moitié de *Timor* et la partie occidentale de la *Nouvelle-Guinée*. C'est un empire colonial de 1 850 000 kilomètres carrés (Pays-Bas : 32 989 kil. carrés).

Les Hollandais et autres Européens sont au nombre de 65 000, presque autant que les Anglais dans les Indes. L'armée compte environ 30 000 soldats dont 13 000 Européens. Il y a en outre des gardes civiques et des corps armés indiens.

L'archipel est divisé en treize provinces subdivisées elles-mêmes en quarante résidences. On distingue : 1° les *possessions directes*, Java et Madoura ; 2° Les *possessions extérieures*, comprenant les autres îles, les pays protégés ou tributaires. A la tête de l'administration est le *gouverneur général* assisté du *conseil des Indes*.

SUMATRA mesure 440 000 kilomètres carrés de superficie, soit treize fois l'étendue des Pays-Bas. Sa longueur est de 1 600 kilo-

mètres, sa largeur de 400 environ. Par la forme de ses rivages et par son relief, elle rappelle la grande île de Madagascar. Elle est traversée dans toute sa longueur par une haute chaîne de montagnes voisine de la côte de l'Océan et qui s'abaisse à l'est sur une large zône d'alluvions. Ce soulèvement, dont la base est de granit et que couronnent des roches stratifiées, présente tour à tour l'aspect d'une arête simple et celui de deux ou trois rameaux parallèles avec chaînons secondaires transversaux. Au nord-ouest le plateau d'*Atchin* a pour bordure occidentale les monts de *Barisan*, qui sont le prolongement des montagnes des îles Andaman et Nicobar. Sur la côte s'élève la haute cime volcanique de *Selawa-Djanten* ou mont *Goudberg* (1726 m.) ; au delà, vers l'ouest, commence la chaîne principale où certains sommets atteignent, dit-on, 3 400 et 3 700 mètres. Elle se résoud en chaînes parallèles qui embrassent le plateau de *Toba*, pour revenir ensuite aux formes simples. Sur un promontoire latéral se dresse le géant de l'île le *Pasaman* ou mont *Ophir* (2900 m.). Au sud d'une coupure transversale s'alignent plusieurs rangées de volcans en ruines, disposés suivant un axe parallèle à l'orientation de Java. Tels sont le *Singalang* (2600), le *Merapi* (2800), le *Sago* (2240) et le volcan de *Talang* (2500 m.). C'est également sur une arête perpendiculaire à la direction de Sumatra que sont situés les volcans des îles de *Sebesi* et de *Krakatau*. Cette dernière a été en 1883 le théâtre d'une éruption formidable. Le bruit en fut répercuté jusque dans la Chine méridionale, dans le golfe du Bengale et dans une moitié de l'océan indien. La pluie de cendres sorties du cratère s'épandit jusqu'à 1200 kilomètres, jusqu'à Madagascar. La commotion souleva une vague de 30 mètres de haut qui engloutit des villes, des villages et des forêts entières. Plus de 40 000 personnes furent noyées. L'ancienne île fut à moitié détruite, mais de nouvelles terres surgirent en des endroits où il y avait auparavant 70 mètres d'eau.

Sumatra est l'île de l'archipel malais la plus riche en pluies (4 m. 80 à Padang). Aussi a-t-elle des fleuves puissants dont les alluvions ont créé le sol de la moitié de l'île. Les principaux sont le *Siak* et le *Kampar* navigables sur 100 kilomètres, le *Djambi* que les bateaux à vapeur remontent jusqu'à 600 kilomètres de l'embouchure. A 100 kilomètres de la mer, il a encore 400 mètres de large et 5 de profondeur, le *Moesi* qui se termine dans une plaine basse à demi noyée. Sumatra possède plusieurs grands

lacs, comme la mer de *Toba* (1 300 kil. car.) et le lac ou mer de *Singkara*.

De toute les îles de l'Insulinde, Sumatra est celle qui renferme le plus d'essences résineuses. On y trouve jusqu'à dix espèces de canneliers, Les forêts et les jongles du nord-est servent de repaire aux éléphants. On rencontre aussi le tapir et le rhinocéros. L'orang-outang ne se trouve que dans un district du nord-est.

La population de Sumatra est de 3 ou 4 millions. Les habitants d'*Atjeh* ou *Atchinois* se considèrent comme une nation à part. Les nobles prétendent descendre d'émigrants arabes. Dès le XIIe siècle ce pays était pour l'Islam un foyer de propagande. Ce petit État qui occupe la partie nord-occidentale de l'île n'a pu être complètement conquis par les Hollandais, malgré la guerre de 1873. Les hostilités durent toujours entre les garnisons néerlandaises et les indigènes. Le sultan d'*Atjek* a donc conservé quelque indépendance. Tout le reste de l'île est au pouvoir des Hollandais. Les principales villes sont *Bencoulen* au sud-ouest, *Palembang* à l'est (40 000 hab.).

JAVA est, par son étendue, la quatrième des îles de l'Insulinde (130 000 kil. carrés, c'est-à-dire plus du quart de la la France). L'altitude moyenne de l'île est de 500 mètres. La partie occidentale est la plus élevée. Les trois cinquièmes de Java se composent de terrains sédimentaires. Le reste est d'origine volcanique. On ne compte pas moins de 45 volcans dont 30 en activité. Quelques-uns de ces cônes d'éruption dépassent la hauteur de 350 mètres. Le point culminant de l'île est le volcan de *Semeroe* (3670 m.). Ces volcans ne forment pas une chaîne continue. Ce sont des massifs insulaires disposés suivant un axe parallèle à celui de Sumatra. Leurs coulées ont soudé entre elles les différentes îles autrefois distinctes dont se compose Java. Les montagnes composées de cendres et de scories, profondément ravinées par les pluies, présentent sur leurs flancs des couloirs qui ont jusqu'à 200 mètres de profondeur. Elles ressemblent ainsi à de gigantesques édifices supportés par d'énormes arcs-boutants. En 1792, un volcan, le *Papandayang* éclata. La cime disparut en poussière ; depuis, un ruisseau de boue jaillit de la bouche même du cratère à 2350 mètres d'altitude.

Le développement de côtés de Java, sans l'île de Madoura et sans les petites indentations, dépasse 3 500 kilomètres.

Le versant le mieux arrosé de l'île est le versant occidental. L'humidité varie de 1 m. 14 à Sitoebondo, à 5 mètres à Buitenzorg. Le fleuve, le *Kali-Solo*, qui débouche en face de Madoura, a 500 kilomètres de cours.

Les aires végétales s'étagent en hauteur suivant les climats. La flore tropicale ne dépasse pas 600 mètres. C'est au-dessus, entre 690 et 2 000 mètres, que croissent les plus beaux arbres. On y rencontre à la fois les espèces européennes et des essences spéciales à Java. A mesure qu'on s'élève la végétation diminue ; plusieurs volcans ont des cimes nues.

Java ne possède ni l'éléphant, ni le tapir, ni l'orang-outang. Le tigre habite les jungles et les plaines basses. Le rhinocéros existe ainsi que le bœuf sauvage et cinq ou six mammifères propres à l'île.

La population de Java représente plus des deux tiers de la population totale de l'Insulinde. Avec Madoura qui en dépend, elle contient 21 millions d'habitants, soit plus de 170 habitants par kilomètre carré. En certaines provinces la densité est de 400 habitants.

Les *Malais* dominent seulement dans une moitié de la province de Batavia. Le fond de la population se compose de *Javanais*. Les Chinois sont environ 200 000. Massacrés et chassés à plusieurs reprises, ils sont toujours revenus en nombre. Ils sont en effet indispensables dans le pays où ils servent d'intermédiaires entre les propriétaires hollandais et les indigènes agriculteurs. Il y a 30 000 colons européens. Ceux-ci ont beaucoup de peine à s'acclimater dans ce pays chaud et humide. La mortalité est toujours très forte (1 décès sur 20 résidents). La capitale des établissements hollandais est *Batavia* (100 000hab.). A une cinquantaine de kilomètres et à près de 300 mètres d'altitude se trouve la résidence d'été *Buitenzorg* ou Sans-Souci. La rade de *Sourabaya* est le grand arsenal néerlandais de ces mers (127 000 hab.). *Semarang* compte 70 000 habitants. *Sourakarta* et *Djokjo-Karta* sont les capitales de princes indépendants. La première a 126 000 habitants.

Lombock a un volcan qui s'élève à 2 400 mètres. Sumbava a été ruinée par la catastrophe de 1825. Le *Timboro* vomit jusqu'à 1 000 milliards de mètres cubes de laves en fusion. La cendre fut emportée jusqu'à 500 lieues, dans l'île de Sumatra.

Bornéo est, après la Nouvelle-Guinée, la plus grande île du

globe (740840 kil. carrés, 1 fois 1/2 la France). Sa forme est celle d'un triangle. Le littoral, peu articulé, mesure 6420 kilomètres de long. A quelque distance des côtes, qui sont généralement basses, le pays devient ondulé et montagneux. Le relief se compose d'une arête orientée du sud-ouest au nord-est, dans la direction des Philippines. De la partie médiane se détachent trois rameaux divergents qui vont se terminer aux principaux promontoires de l'île. Au nord le *Kina-Balou* est le sommet le plus élevé de l'île et probablement de l'Insulinde. Les estimations de sa hauteur varient entre 3400 et 4100 mètres. Plus au sud le mont *Malu* a 2400 mètres. Au centre de l'île, le *Batoe-Radjah*, s'élève à 2500. Indépendamment des chaînes que nous avons indiquées, Bornéo compte beaucoup de massifs isolés. D'ailleurs une grande partie de l'île est encore inexplorée. On n'a pas encore trouvé de volcans. Entre les massifs s'étendent de grandes plaines d'argile, de cailloux et d'alluvions.

Le climat de Bornéo est rafraîchi par les brises marines. La température varie entre 22 et 32 degrés. Sur le littoral, les moussons alternent régulièrement, mais dans l'intérieur la répartition des saisons est à peine sensible. On a constaté 4 et 5 mètres de pluies par an sur la côte de Sarawak. Le plus long fleuve de Bornéo est le *Mahakkan*. Sur les 960 kilomètres de son cours, 600 sont navigables. La région méridionale la plus arrosée est parcourue par la *Barito* ou *Banger* qui forme un delta de 2000 kilomètres carrés. Un autre fleuve, le *Kapoeas*, se termine aussi par un delta considérable.

La flore de Bornéo est extrêmement riche. L'île entière est une vaste forêt. La faune ressemble à celle de Sumatra. On y trouve l'orang-outang, l'éléphant et le rhinocéros.

La population est très clairsemée puisqu'on y compte à peine 1 million d'habitants. La grande majorité se compose de *Dayak*. Outre les Hollandais qui régissent un grand nombre d'Etats vassaux et les Anglais établis au nord, un sultan indépendant possède au nord un territoire assez étendu. La partie hollandaise comprend deux résidences, *Pontianak* et *Banjermassing*.

CÉLÈBES est la troisième île de l'Insulinde pour la superficie (170000 kil. carrés). Elle est constituée par quatre presqu'îles qui se rattachent à un tronc commun assez étroit. Avec une étendue un peu supérieure au tiers de la France, elle a jusqu'à 5900 kilomètres de côtes. Le relief est formé d'une ossature de

montagnes comme à Bornéo, mais ici les plaines d'alluvions manquent. Le sommet culminant, le pic de *Bouthaïn*, à l'extrémité méridionale, atteint 3 130 mètres. On n'a signalé aucun volcan dans la partie centrale ni au sud. La presqu'île septentrionale ou le *Minahassa*, reliée au reste de l'île par un isthme large de 30 kilomètres, forme une terre presque distincte. Elle porte à son extrémité une montagne qui dépasse 2 000 mètres le *Klabat*. L'île de *Sangi*, au nord, contient un volcan de boue, le mont *Aboe*. L'explosion de 1856 causa 2 800 victimes.

La température oscille entre 32 degrés, le jour, et 21 degrés la nuit. Les pluies varient de 1 mètre à 4 mètres. Les pentes d'écoulement, partout rapides, favorisent l'écoulement des eaux. Célèbes est une île très salubre.

L'île renferme un grand nombre de lacs. Le plus considérable est, au centre, le lac *Posso*.

La flore est très riche, surtout dans la péninsule de Minahassa qui est un véritable Éden. La faune présente des caractères spéciaux. Certaines espèces ressemblent plus à la faune africaine qu'à celle de l'Inde et de l'Australie.

L'île est presque déserte. On compte seulement 1 million d'habitants. Les deux points de l'île sérieusement exploités par les Hollandais sont la province de *Makassar* et la province de *Menado*. La capitale *Menado* a une bonne rade.

L'archipel de *Soela* forme la jonction entre Célèbes et les *Moluques*. Une fosse profonde de 200 mètres sépare cet archipel de *Boeroe*.

Les MOLUQUES appartiennent à deux groupes distincts entre lesquels se creusent des abîmes de 3000 mètres. Ce sont : 1° les *Moluques du sud*, avec *Boeroe*, *Ceram*, *Banda* et *Amboine*. Ceram a des montagnes de plus de 2000 mètres. La plus prospère de ces îles est Amboine. La ville de ce nom a environ 20 000 habitants. La mer de Banda, qui s'ouvre au sud, a des profondeurs de 6 000 mètres. 2° les *Moluques du nord*. Ce sont : *Gilolo* ou *Halmahera*, dont la capricieuse architecture rappelle Célèbes, *Tidor*, dominée par un volcan de 800 mètres et *Ternate*, qui a aussi un volcan, haut de 1 500 mètres, *Obi*, *Ajan* et *Morotaï*. La capitale, *Ternate*, compte de 5 à 6 000 habitants.

Colonies espagnoles. — Les colonies espagnoles des PHILIPPINES sont aussi une partie de la ceinture insulaire de l'Asie et se développent sur une longueur de plus de 1 500 kilomètres

entre les archipels hollandais de la Sonde et l'île de Formose. Des profondeurs de 5 000 mètres les en séparent, il est vrai, mais les Philippines se rattachent cependant à l'Insulinde par trois bras en partie émergés, la longue île de *Paragua*, l'archipel de *Jolo* ou *Soulou* et les îles *Sangui*. Elles se composent d'une douzaine de grandes îles et de 1 200 petites environs. Elles couvrent une superficie d'environ 300 000 kilomètres carrés.

Une seule île, *Luçon* ou *Manille*, a plus de 100 000 kilomètres carrés; *Mindanao* n'est guère moindre. Cinq autres ont chacune plus de 10 000 kilomètres carrés. Le sol est généralement montueux. Les monts cratériformes sont presque aussi nombreux que dans l'Insulinde. La grande activité éruptive s'est localisée à Luçon et dans ses péninsules. Les Philippines sont une des régions du globe le plus fréquemment ébranlées par les tremblements de terre. Le plus connu de ces volcans est le *Taal* (2300 m.) au pied duquel se déploie le magnifique lac de *Bay*.

Le climat est essentiellement maritime et tropical. Les extrêmes de température sont 36 et 15°. L'écart total est donc d'environ 20°. Les pluies fournissent annuellement de 2 m. 27 à 2 m. 76. Les vents décrivent un cycle complet, suivant les saisons. Aux époques des changements de direction, l'équilibre des airs étant rompu, se produisent les *typhons*. En 1882, à Manille, un de ces ouragans qui marchait avec une vitesse de 237 kilomètres à l'heure coula de nombreux navires et engloutit des milliers de personnes.

Le plus long cours d'eau, le *Cagayan* ou *Tajo* ou *rio Grande*, a 350 kilomètres.

Pour la flore, les Philippines sont une transition entre l'Insulinde et l'île chinoise de Formose. A côté d'espèces nombreuses de palmiers, se voit l'arbuste à thé. Les îles ne renferment pas de bêtes féroces. Peut-être le tigre et le léopard hantent-ils l'île de Paragua. Les espèces les plus communes sont les singes, les antilopes et de grandes variétés d'oiseaux.

La population est de 9 millions d'habitants. La race primitive est celle des *Negritos* (environ 20 000). Les nombreuses peuplades, *Bicols*, *Tagals*, *Bisayas*, *Manthros*, offrent une transition entre les Negritos et les Malais. Ceux-ci, nombreux surtout dans l'archipel de *Soulou*, sont des mahométans fanatiques. Parmi eux se recrutent ces « juramentados » qui, ayant fait le sacrifice de leur vie, se jettent, le kriss en main sur les chrétiens. Les

Chinois sont environ 50 000. Cette immigration, qui a pris une très grande extension, est fort mal vue de la population indigène. Les Espagnols sont 14 000 seulement. Jusqu'à présent il n'existe d'organisation municipale qu'à Manille, mais un arrêté récent permet au gouverneur de créer des conseils dans les localités les plus importantes. Les ordres religieux sont restés à peu près les seuls intermédiaires entre le gouvernement de la métropole et les indigènes qui avaient jusqu'ici conservé une certaine indépendance.

De cette colonie des Philippines dépendent les groupes des îles *Palaos*, des *Carolines* et des *Mariannes*.

Les Carolines sont un archipel de 500 îles se développant sur une longueur de 2800 kilomètres, et une superficie marine de 1 600 000 kilomètres carrés. Mais la superficie terrestre est de 977 kilomètres carrés seulement. Ce sont des terres de formation coralligène, affectant généralement une régularité parfaite. Il y a de 20 à 30 000 habitants.

Les Mariannes sont séparées des Philippines par un détroit de 2000 kilomètres, profond de 2 500 à 3 000 mètres. Comme les Kouriles et les îles Aléoutiennes, elles se déploient suivant un arc de cercle régulier, long de 1 000 kilomètres, marqué par une rangée continue de volcans. On compte dix-sept îles ayant une superficie de 1 140 kilomètres carrés. La flore et la faune sont singulièrement pauvres. La population est de 9 000 habitants.

Les Carolines, les Mariannes et les îles Palaos appartiennent à cette portion du Pacifique qu'on appelle la *Micronésie*. Les autres archipels de cette région sont les îles *Marshall*, les îles *Gilbert*, *Elice*, etc.

Colonies anglaises. — Les Anglais se sont établis dans la partie septentrionale de Bornéo à cause de ses mines de houille. C'est en tout un territoire de 60 000 kilomètres carrés, avec 200 000 habitants. Il faut ajouter aussi que le royaume de *Sarawak*, fondé par un Anglais, est entièrement sous l'influence anglaise, et que le sultanat de *Brouni*, déjà si réduit, ne tardera pas lui-même à devenir un simple pays de protectorat. L'île *Labouan* (80 kil. car.) fait partie des possessions anglaises.

Géographie économique. — L'Insulinde est, en première ligne, l'intermédiaire entre les deux continents du nord et du sud, l'Asie et l'Australie, de même qu'à l'opposé du monde, les

Antilles entre les deux Amériques. Mais elle a joué dans l'histoire économique de cette partie du monde un rôle bien autrement important par sa position intermédiaire entre les mers de l'Inde et l'Océan Pacifique. Au reste, le caractère insulaire de cette région, le grand nombre des mers intérieures, l'articulation si remarquable des côtes, les découpures du littoral, devaient rendre nécessairement les habitants de ces îles, marins et commerçants. C'est sur la mer, c'est dans la direction de l'est à l'ouest que s'est opérée leur expansion. Les Malais ont été durant des siècles, avant les Arabes, les intermédiaires de tout le commerce maritime dans les mers de l'Inde.

Pour les Européens, l'Insulinde a toujours été un point de passage d'une importance capitale.

Mais ce n'est pas à cette position seule que ce pays a dû d'être, un des premiers du monde, colonisé et exploité par des Occidentaux; il est aussi par lui-même un vaste et important pays de production. Les nombreuses îles qui le constituent occupent au total une superficie triple de celle de la France, et dont le dixième à peine est utilisé. On sait d'ailleurs le rôle qu'a joué autrefois le « pays des épices » dans les relations commerciales de l'Europe avec l'Extrême Orient. L'archipel malais a conservé presque intact le monopole de ces précieuses denrées; mais il a souffert de vicissitudes nombreuses.

L'Insulinde ne retrouvera jamais l'importance qu'elle eut jadis dans les transactions du monde, à une époque où les Européens ne demandaient aux pays tropicaux que quelques produits exotiques. Car ce qu'ils recherchent aujourd'hui avant tout, ce sont les objets de première nécessité. L'archipel malais, gardera comme spécialité la production de quelques matières d'alimentation du second ordre : sucre, café, épices. Son rôle à ce point de vue n'est donc, à tout prendre, que secondaire.

Agriculture. — L'archipel malais convient à merveille aux cultures épuisantes, aux sucs concentrés, aux odeurs fortes, qui exigent à la fois beaucoup de chaleur, d'humidité et de lumière.

La *géologie* contribue d'abord à donner au terroir des qualités exceptionnelles de fertilité. Le sol est presque partout de nature volcanique sur les pentes; tandis que les terres basses sont des plaines alluviales, qui ne sont pas moins riches ni moins favorables à l'exploitation agricole.

Le *relief* est une autre cause de prospérité. Il est très varié. Les étages de végétation se succèdent sur les pentes, permettant ainsi à des cultures très diverses de prospérer également sur le même sol et sous la même latitude.

Les terres d'alluvions, qui occupent de si vastes étendues dans Sumatra et à Bornéo, sont un pays d'élection pour les rizières et les plantations de cannes à sucre, cultures qui réclament beaucoup de chaleur et d'eau. Sur les pentes inférieures des collines viennent les épices, le tabac, le café. De bonnes prairies couvrent les régions plus hautes; et les sommets des montagnes sont occupés par d'immenses forêts.

Le *climat* complète admirablement ces conditions naturelles. Cependant l'Insulinde n'a jamais été et ne sera pas dans l'avenir une colonie de peuplement; l'Européen n'y vit que difficilement et ne peut, en tout cas, s'y adonner à des travaux pénibles. Mais c'est une admirable colonie d'exploitation, grâce au voisinage de la Chine; les Chinois ont été de tout temps très nombreux dans l'archipel.

C'est grâce à eux surtout que les Anglais sont arrivés en si peu d'années dans Bornéo à des résultats tout à fait merveilleux. Une grande compagnie, « North-Bornéo-Company », a été autorisée en 1881 à mettre en exploitation toute la partie septentrionale de l'île. Loin de repousser les « Jaunes », elle a favorisé leur immigration.

Les Hollandais n'ont pas été si heureux à Java et dans plusieurs autres îles avec leur trop célèbre « système de cultures ». Ce système, imaginé par Van den Bosch en 1832, avait transformé Java en une immense ferme que l'État-propriétaire faisait exploiter directement, à son profit, par les indigènes soumis au travail forcé. Il a donné de bons résultats tant que le gouvernement colonial a trouvé pour ses produits des débouchés assurés. Mais les colonies des Hollandais sont devenues, de nos jours, incapables de lutter contre la concurrence des États-Unis ou du Brésil; ils ont rendu peu à peu, bien à contre-cœur, la liberté aux cultures. Le monopole ne porte plus que sur le sucre et le café; il n'est plus appliqué, depuis 1890, qu'à cette dernière denrée et ne peut tarder à disparaître complètement.

Les *forêts vierges* couvrent encore une immense étendue de terrain. Ces forêts, qui forment le plus souvent un fourré impénétrable, sont encore inexplorées et inexploitées; mais elles

recèlent d'inépuisables richesses et pourront fournir en abondance toutes sortes de bois de construction, d'ébénisterie ou de teinture : ébène, acajou, teck ou bois de fer, bois de santal. Nos essences sont représentées par le pin, le chêne, le châtaignier au-dessus de l'altitude de 1 500 mètres.

Parmi les *plantes alimentaires*, c'est encore le *riz* qui est, comme dans les pays voisins d'Asie, le grain nourricier par excellence des habitants. Les rizières occupent plusieurs millions d'hectares (plus de 2 millions dans Java seule). La production annuelle est relativement considérable, mais elle ne dépasse guère les besoins de la consommation locale.

Le *maïs* à Madura, le *blé* dans les Philippines et à Timor sont ensuite les céréales les plus répandues;

Les *cultures* plus proprement *industrielles* sont encore en majorité des plantes d'alimentation : café, sucre, thé, épices. La vogue est actuellement au tabac, au détriment de la canne à sucre et du café, en raison même de la crise générale qui sévit sur ces deux derniers produits.

Le *café* a été pourtant, durant de longues années, la culture la plus prospère et la plus générale. Il n'y a plus maintenant que 135 millions de pieds à peine et le nombre des familles qui les cultivent est descendu à 500 000. La production annuelle qui atteignait encore, en 1884, plus de 100 000 tonnes (dont 75 000 pour Java seule), n'a pas dépassé la moitié de ce chiffre en 1887. La part de Java est tombée à 20 000 ; les Philippines qui produisent des baies estimées, le café « Manille », sont au contraire en progrès (10 000 tonnes) ; la côte occidentale de Sumatra, les Célèbes, Bali, fournissent le reste.

Dans l'ensemble, les îles Malaises, qui entraient jadis pour un septième dans le chiffre total de production annuelle, ne produisent plus que 80 000 tonnes.

La culture de la *canne à sucre* a beaucoup souffert aussi de la crise, mais dans des proportions moins sensibles. On calcule qu'en 1887 la production a dépassé 180 000 tonnes à Java, 210 000 aux Philippines. L'archipel malais se trouve ainsi, concurremment avec cette dernière île, au premier rang des pays producteurs de sucre; il fournit environ un cinquième de la récolte annuelle.

Le *the*, introduit à Java depuis plus d'un demi-siècle, ne joue pas à beaucoup près un rôle aussi considérable sur les marchés.

La récolte, qui atteint parfois 3 millions 1/2 de kilos, ne dépasse pas en général 2 millions.

Mais ce sont les *épices* qui ont fait de tout temps la gloire de l'Archipel, bien qu'au total le chiffre des affaires dont elles sont l'objet soit relativement minime. Amboine ne récolte plus qu'une faible partie de ces boutons de fleurs non encore épanouis, qui donnent le clou de girofle; Banda a conservé davantage son ancien renom, grâce à son sol volcanique, qui convient parfaitement au muscadier. La récolte du clou de girofle oscille entre 25 et 150 000 kilogrammes, celle des noix de muscade dépasse de beaucoup 1 million. Sumatra fournit à elle seule plus de la moitié du poivre récolté sur le globe. C'est dans cette île encore qu'on recueille de préférence la vanille et la cannelle.

Le *tabac* est, à l'heure actuelle, la seule culture vraiment prospère et rémunératrice de tout l'Archipel. Le poids de la récolte annuelle atteignait, en 1884, 30 millions de kilos, qui se répartissaient à peu près également entre les Philippines, Sumatra et Java. Il est probable que ce chiffre, qui n'est dépassé en dehors d'Europe que par les États-Unis, doit s'être encore depuis sensiblement accru, grâce à l'apport de Bornéo.

Pour le tabac, comme pour le sucre, l'Insulinde correspond aux Antilles; la Havane et Manille fournissent toutes deux des cigares également estimés.

Parmi les *plantes textiles*, le coton, le jute, la ramie n'ont qu'une importance locale. L'exportation a atteint, en 1888, 450 millions de kilogrammes.

L'*indigo* a résisté vigoureusement à la concurrence des couleurs minérales dérivées de la houille. C'est Java qui en produit encore la plus grande quantité après l'Inde (800 000 kilogr.).

L'*élevage* ne rencontre pas dans l'Insulinde un champ beaucoup plus favorable que dans l'Inde même. Mais la population peu dense réclame beaucoup plus qu'en Chine le secours des bêtes de trait : on compte à Java 5 millions de buffles et bœufs, un demi-million de chevaux. Les pâturages sont déjà plus abondants dans les îles de l'est qui touchent à l'Australie.

La *pêche* ne fournit qu'à la consommation locale. — On recueille aux Philippines les perles et la nacre.

Ce sont les productions agricoles qui font la richesse de l'Insulinde comme de la plupart des pays tropicaux. Les *res-*

sources minérales et l'*industrie* n'ont qu'une importance tout à fait secondaire.

Plusieurs îles sont pourtant riches en minerais. L'*or* et les *diamants* se rencontrent à Bornéo, dans la concession de la Compagnie anglaise; mais les gisements ne sont pas exploités.

Cette même île, Luçon, Sumatra, renferment d'abondantes provisions de *houille*, qui ne sont pas davantage utilisées.

L'*étain* seul constitue jusqu'à ce jour pour l'Archipel une véritable richesse minière; les îles de Banca et de Billiton sont célèbres comme pays producteurs de ce métal. La production annuelle dépasse 8000 tonnes.

L'*industrie proprement dite* est fort peu active; elle est entièrement subordonnée à la production agricole du pays.

Commerce : Voies de communication. — Dans ce pays d'îles où presque nulle part on ne perd de vue la côte, c'est, bien entendu, la mer qui est la grande voie de communication. Tout le trafic a lieu par *cabotage*. Au reste, l'intérieur des grandes îles, comme Sumatra et Bornéo, est très facilement pénétrable grâce aux longs *fleuves navigables* qui les sillonnent.

Il n'existe de *routes* carrossables qu'à Java, qui possède, il est vrai, un réseau complet de chemins excellents; les autres îles, et même Luçon, n'ont que de mauvais sentiers.

Par une coïncidence curieuse, les Hollandais ne se sont pas montrés moins réfractaires dans leurs colonies que dans la métropole elle-même à l'établissement de voies ferrées; mais depuis qu'un régime de liberté plus grand a prévalu, les chemins de fer ont pris une rapide extension. Les premiers datent de 1872; ils sillonnent aujourd'hui le pays sur 1200 kilomètres. Sumatra possède elle-même 60 kilomètres en exploitation et plus de 150 en construction; mais à Luçon les voies ferrées sont toujours à l'état de projet.

Les *lignes télégraphiques* s'étendent à Java sur 3700 kilomètres, à Sumatra sur 2000, Luçon en a 1200; les lignes hollandaises sont reliées à Singapour, les fils espagnols à Hong-kong.

Le *commerce extérieur* dans l'Insulinde entière dépasse 900 millions de francs, dont 650 reviennent aux colonies hollandaises et 230 aux possessions espagnoles. Sarawak a un trafic de 20 millions, la compagnie de North-Bornéo fait déjà pour plus de 8 millions d'affaires; mais le territoire portugais de Timor atteint à peine 4 millions.

Dans ces divers pays les exportations dépassent en général de plus d'un quart les importations. Dans les Indes hollandaises les ventes à l'étranger comprennent surtout le sucre (170 millions), le café (60 au lieu de 80 en 1882), le tabac (40), l'étain (15), les gommes (14), les épices (12), l'indigo (8). Dans les Philippines, le sucre est encore au premier rang (43 millions); le chanvre de Manille (30), le tabac (12) et le café (7) viennent ensuite.

Les importations de part et d'autre sont représentées surtout par les cotonnades, les machines et objets manufacturés, les vins.

La plus grande part de ce commerce est monopolisée dans deux ports, qui sont tous deux sur le revers intérieur de l'Archipel tournés vers l'Asie : *Batavia* et *Manille*. Le plus important des deux, mais non le meilleur, est le port hollandais, qui fait un chiffre d'affaires de près de 500 millions et dont le mouvement maritime atteint 800 000 tonnes. *Sourabaya*, *Makassar* et *Padang* méritent aussi d'être cités. Le mouvement total des ports hollandais n'est pas de beaucoup supérieur à un million de tonnes; les entrées et les sorties dans les ports espagnols ne dépassent pas 650 000 tonnes.

Les îles Malaises sont avant tout un pays d'exploitation agricole.

Toutefois cette région subit depuis plusieurs années une crise redoutable. La dépréciation des principales denrées coloniales sur les marchés d'Europe et particulièrement du sucre et du café a rendu leur culture très précaire et peu rémunératrice.

Ce sont naturellement les vieilles colonies, la Hollande et l'Espagne, qui ont le plus à souffrir de cette situation si précaire. Au reste, elles ont bien un peu contribué au mal par leur mauvaise administration, leur négligence, la fréquence des guerres.

Des symptômes récents annoncent pourtant une sorte de renaissance. Pour pouvoir lutter contre l'Amérique, les colons de Java et de Luçon ont développé beaucoup dans ces derniers temps leur outillage agricole et industriel, un indice certain de ce mouvement.

Mais ce sont surtout les Anglais qui font de très grands progrès. Établis au centre même de l'Insulinde, ils exploitent acti-

vement leurs nouvelles colonies, qui ne peuvent manquer de prendre entre leurs mains une haute valeur. Le voisinage de la Chine leur offre un magnifique débouché, notamment pour les bois.

Notons enfin que la France ne doit à aucun prix se désintéresser de la lutte économique dans cette partie du monde. Elle n'est établie sans doute sur aucun point; et le trafic que nous faisons avec ces îles est jusqu'à présent minime. Mais ne possédons-nous pas les rives opposées de cette mer de Chine, vers laquelle sont penchées la plupart des terres de l'Insulinde? et ne devons-nous pas espérer que le jour où toutes nos colonies indo-chinoises seront pacifiées et sérieusement mises en rapport, nous trouverons dans leur voisinage l'élément d'un trafic important?

Bibliographie.

Ad. Bastian. *Indonesien*. Berlin, 1886, in-8.
Von Rosenberg. *Der Malayische Archipel.*
Wallace. *Der malayische Archipel.* 2 vol., Brunswick, 1869.
Temminek. *Les Possessions néerlandaises de l'Inde.*
Selberg. *Reise nach Java.*
Bokemeyer. *Die Moluken.*
Charnay. *Six semaines à Java* (*Tour du Monde*), 1880.
Babut. *La Hollande à Java.* 2 vol., La Haye, 1869.
J. Muller. *Beschreitung der insel Java.* Berlin, 1860.
Raffles et Crawfurd. *Description géographique, historique et commerciale de Java et autres îles de l'archipel Indien*, trad. Bruxelles, 1824, 4 vol.
De Beauvoir. *Voyage à Java.*
Jagor. *Reisen in den Philippinen.* Berlin, 1873.
Semper. *Die Philippinen und ihre Bewohner.* Würzbourg, 1860.
Montano. *Rapport sur une mission aux îles Philippines et en Malaisie*, 1879-1881 (*Archives des missions scientifiques*, t. XI). Paris, 1885.
E. Reclus. *Géographie universelle*, t. XIV.

NOUVELLE-GUINÉE

La *Nouvelle-Guinée* forme la transition entre l'Insulinde et le continent australien. C'est la plus grande île du monde, si on considère l'Australie comme un continent (785 362 kil. carrés). Elle mesure 2 390 kilomètres du nord-ouest au sud-est et 660 dans le sens de la largeur. Un détroit profond de 100 mètres seulement la sépare de l'Australie, tandis qu'à l'ouest, au nor etd

au sud-est, la sonde plonge jusqu'à 2000 mètres. Assez massive au centre, elle projette au nord-ouest une péninsule rattachée par un isthme très étroit et se prolonge au sud-est par une traînée d'îles.

Les montagnes de l'île sont imparfaitement connues. Sur la côte septentrionale se dressent les monts d'*Arfak* qui atteignent 2 900 mètres à l'entrée de la baie de Geelwink. Près de la baie d'Argoeni s'élève le mont *Genoffo* (1 500 m.). La chaîne côtière qui porte le nom de *Charles-Louis* et où l'on rencontre un sommet dépassant 5 000 mètres, se relie aux chaînes bordières du littoral océanique, élevées au minimum de 2 000 m. En face de la Nouvelle-Bretagne, au sud de la baie de l'Astrolabe, sont les monts *Finistère* (3 500 mètres.). Enfin dans la péninsule du sud-est les monts *Albert* renferment deux sommets importants : le mont *Yule* (3 062 m.) et le *Owen-Stanley* (4 024 m).

Le climat est chaud et humide. La température varie entre 20 et 32 degrés. Les pluies atteignent 2 m. 30.

Les fleuves sont abondants. Les principaux sont l'*Ambermo* qui finit par un large delta, le *Baxter-river* et le *Fly* qui a été remonté sur une longueur de 800 kilomètres.

La végétation est moins riche que dans l'Insulinde. Dans la partie orientale, les arbres à feuilles effilées, les eucalyptus annonçent l'Australie. En dépit des différences de climat, de la grande humidité et des forêts de la Nouvelle-Guinée, la faune ne diffère pas de la faune australienne. On n'y trouve pas de félins. Il y a jusqu'à trente espèces de marsupiaux. Par un phénomène curieux, le kangourou originaire d'Australie s'est accommodé à ce nouveau milieu et de sauteur est devenu grimpeur.

La population ne dépasse pas 2 millions. Les différentes peuplades sont très différentes d'aspect. Les indigènes, chaque jour refoulés par les Malais envahisseurs, sont les *Papous*. Ils sont caractérisés par le teint brun foncé et surtout par le développement de leur chevelure crépue.

L'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne se sont partagé la Nouvelle-Guinée.

Depuis le mois d'octobre 1888 la Nouvelle-Guinée anglaise (230 000 kq., 13 000 hab.) est devenue une colonie de la couronne. Plusieurs stations y ont été fondées. La capitale est *Port-Moresby*.

Les possessions allemandes, administrées depuis 1885 par une

compagnie de commerce, sont régies depuis le 1er octobre 1889 par un commissaire impérial qui réside à *Finschafen*. Un service bi-mensuel met cette ville en communication avec *Sourabaya*. Un autre port est *Friedrich-Wilhelmshafen*. La « Terre de l'Empereur Guillaume » compte 180 000 kil. carr. avec une population de 110 000 habitants.

CHAPITRE III

AUSTRALIE ET NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE SECTION

AUSTRALIE

Contours et superficie. — L'Australie rappelle par ses contours l'Afrique méridionale. Ses proportions sont comparables à celles de l'Europe, car elle a une superficie de 7 700 000 kilomètres carrés; sa longueur d'est en ouest atteint presque 3 800 kilomètres, son développement du sud au nord plus de 2 000 en moyenne. Le socle qui la porte est bien plus étendu encore. Tandis que les îles africaines ne sont pas à vrai dire des parties du continent africain, dont elles sont séparées par des abîmes, les îles de la Papouasie, la Louisiade, la Tasmanie, s'élèvent sur le même haut-fond; des seuils d'une profondeur médiocre la réunissent même d'une part à Timor, de l'autre à l'île Norfolk et à l'île nord de la Nouvelle-Zélande.

Relief. — Le relief de l'Australie n'est pas encore parfaitement connu; on peut dire cependant dès aujourd'hui que l'élévation la plus remarquable de ce continent est une cordillère qui se dirige du nord au sud, comme les soulèvements américains, dans la région orientale et assez près de la mer. Elle forme ainsi, du cap Wilson au sud à la péninsule du cap York, une sorte de grand croissant qui reproduit la convexité de la

côte. On la désigne sous plusieurs noms. Dans le sud, la multiplicité des chaînes parallèles, des massifs et leur altitude relative, lui a valu le nom d'*Alpes australiennes* (environ 400 kilom. de l'est de Melbourne à la rivière Yass). Les crêtes, faciles à gravir, ne sont du reste pas comparables à celles de nos Alpes ; le mont *Hotham*, les monts *Bogong* ne dépassent pas 1 900 mètres ; le massif culminant des monts *Kosciuszko* n'en a que 2 240. Les montagnes volcaniques qui prolongent les Alpes australiennes dans l'ouest de Victoria, les *Pyrénées*, les *Grampians*, sont encore moins élevées (mont William 1700 mèt.). Au nord, la cordillère continue par les chaînes parallèles des *Blue Mountains* (Montagnes Bleues), dont les crêtes, hautes de 1500 et 1 800 mètres seulement (Sea-view 1 800 mèt.), présentent des escarpements à pic du côté de la mer, et ont ainsi longtemps arrêté les colons de la Nouvelle-Galles du Sud. De l'autre côté, elles ne sont plus que le rebord d'un plateau qui s'abaisse doucement vers le Murray. Dans le Queensland, le faîte s'abaisse encore (600 mèt. environ) et les communications sont faciles entre la côte et l'intérieur; par contre, la chaîne granitique du *Queensland* septentrional se relève au-dessus de 1000 mètres et garde une hauteur de 5 à 600 mètres jusqu'à la péninsule du cap York.

Au delà de cette épine dorsale du continent, le terrain s'abaisse d'une façon continue vers l'ouest : sur la ligne qui réunit les deux grandes échancrures de l'Australie, le golfe de Carpentarie et le golfe d'Adélaïde, il est rare de rencontrer une altitude supérieure à 150 mètres, et les premiers explorateurs pouvaient supposer plus loin une mer intérieure au centre du continent. La hauteur est en général peu considérable et les saillies peu prononcées qu'on y remarque ne sont que le résultat de l'action inégale de l'érosion atmosphérique ; au centre seulement se dressent quelques véritables massifs de rochers, monts *Musgrave*, monts *Mac-Donald* et autres qui dépassent 1000 mètres d'altitude. Enfin dans l'Australie occidentale, quelques arêtes granitiques de 6 à 800 mètres séparent la côte du plateau de l'intérieur. La masse du continent australien, si peu articulée dans ses contours, est donc également beaucoup moins variée dans son relief que les îles qui l'environnent. La Nouvelle-Guinée, les îles Salomon, la Nouvelle-Zélande, lui sont supérieures comme altitude. Quant à la Tasmanie, ses monts de 1 400 à 1 500 mètres

(Cradle-Mountain 1 540 mèt.) ne sont que le prolongement des Alpes australiennes.

Climat. — L'Australie, très étendue du nord au sud, est soumise à plusieurs régimes de climats. Par sa position sur le globe, elle se trouve placée entre la zone subtropicale au sud et celle des pluies tropicales à laquelle appartient sa côte nord; en même temps, comme elle est de forme encore plus massive que l'Afrique, elle offre à l'intérieur tous les nconvénients d'un

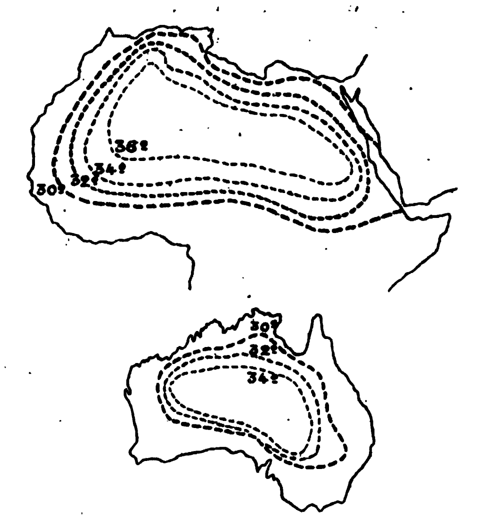


Fig. 19. — Comparaison de deux continents dans l'intérieur desquels se trouve un désert.
(Isothermes de janvier en Australie et de juillet en Afrique.)

climat continental poussé à l'extrême. Il faut donc y distinguer trois zones climatériques différentes : 1° lenord, 2° les côtes est, sud et sud-ouest ; 3° l'intérieur.

1° Le nord de l'Australie, à peu près jusqu'au 17e degré de latitude sud, forme avec les îles malaises et la Nouvelle-Guinée une région à deux saisons régulières, qu'on appelle le domaine des *moussons* australiennes. Pendant l'été austral, tandis que dans notre hémisphère l'air froid s'accumule en fortes pressions sur le continent asiatique, l'intérieur du continent australien s'échauffe plus que l'équateur lui-même, et l'air se déplace

d'une façon régulière des côtes asiatiques vers les côtes australiennes : c'est la *mousson pluvieuse d'été*, qui arrose tour à tour Hong-Kong, les îles de la Sonde et la côte de l'Australie, du nord-ouest au golfe de Carpentarie. Pendant l'hiver austral, la mousson se renverse. L'intérieur de l'Australie se refroidit bien plus que la mer, qui elle-même est moins chaude que l'intérieur de l'Asie. L'air se déplace donc de l'Australie vers l'Asie, non moins régulièrement que dans la saison précédente : c'est la mousson d'hiver; seulement, comme elle vient de l'intérieur du continent australien, c'est une *mousson sèche*.

2° Sur les côtes est, sud et sud-ouest de l'Australie, la différence de pression barométrique entre la mer et le continent est en général beaucoup moins marquée, et les saisons n'ont pas cette simplicité. Les vents de mer y dominent bien aussi en été et les vents de l'intérieur en hiver, mais des pluies apportées de la mer tombent dans tous les mois de l'année, et la grande bordure des Alpes australiennes, qui arrête les nuages à l'est et au sud-est, y amène des condensations particulièrement abondantes : dans les vallées montagneuses où s'engouffrent les vents marins, les précipitations dépassent 1 mètre de chute annuelle. Mais l'irrégularité du régime des vents sur ces côtes se révèle aussi par de longues sécheresses, qui ont mis plus d'une fois les récoltes et les troupeaux en péril.

3° L'intérieur de l'Australie est un *désert*. Ni les pluies de la mousson tropicale, ni les vents de mer de l'est, ni l'alizé du sud-est n'apportent de pluies régulières bien loin de la côte. L'influence des montagnes, qui entourent le plateau australien à l'est, au sud-est et à l'ouest, est pour beaucoup dans cette raréfaction régulière des condensations vers le centre du continent. De l'autre côté des Alpes australiennes, la quantité annuelle de pluie tombée passe brusquement de plus de 1 mètre à 40 centimètres et au-dessous. Pourtant, le continent australien étant plus petit que l'Afrique, la sécheresse y est aussi moins extrême que dans le Sahara. On n'a pas trouvé jusqu'ici de région australienne où l'année s'écoule sans pluie aucune. Du 17ᵉ au 30ᵉ degré de latitude, il en tombe partout moins de 20 centimètres par an : c'est tout ce qu'on peut affirmer jusqu'ici.

TEMPÉRATURE. — La température est naturellement très élevée dans l'intérieur, et, à ce point de vue, le désert australien ne paraît pas le céder au Sahara. C'est que, si l'Australie est plus

petite, il ne faut pas oublier que l'été austral est plus chaud à cause de la plus grande proximité du soleil; il y a donc compensation. La station d'Alice-Springs, dans l'intérieur, sous le tropique, a eu des moyennes mensuelles de + 31°,8, et encore faut-il observer qu'elle se trouve près d'un massif de montagnes où l'altitude et la présence de l'eau abaissent un peu la température. On estime que, dans le désert même, le thermomètre varie de — 9 à + 50° et au delà. C'est dans l'intérieur de l'Australie occidentale, dans ces plaines où l'altitude ne modifie pas heureusement la température, et où les explorateurs Forrest, Giles, Warburton ont failli périr, qu'on trouvera les températures les plus extrêmes du continent australien.

Les côtes est et sud-est de l'Australie ont des températures quasi méditerranéennes, mais elles sont désolées trop souvent par le *sirocco* ou vent de l'intérieur. C'est ainsi qu'avec une température moyenne de 19° pour le mois le plus chaud, Melbourne a des journées de 41° à l'ombre et plus, et l'on a pu dire que la capitale de Victoria a l'hiver de l'Italie méridionale, l'été de l'Allemagne moyenne, et des maxima plus élevés que l'Algérie et l'Égypte! Adélaïde, située plus près du centre de l'Australie, a le sirocco encore plus souvent (parfois + 44° à l'ombre). Il est arrivé plusieurs fois que le vent brûlant du désert a détruit en quelques heures, en les desséchant, les moissons sur pied et les fruits sur les arbres; il ne contribue donc pas peu à diminuer les avantages que les côtes retirent de leur climat maritime. Les seules parties vraiment *tempérées* de l'Australie sont les contours que les montagnes abritent complètement de l'influence du désert, comme Sidney ou Brisbane.

COMPARAISON AVEC L'AMÉRIQUE DU SUD. — La grande différence entre l'Amérique du Sud et l'Australie, dit le savant russe Woeikof, c'est qu'en Amérique aucune chaîne de montagnes ne sépare l'intérieur de la côte orientale sous les latitudes tempérées. Les vents dominants de l'est y apportent ainsi l'air plus frais de la mer, des nuages et de la pluie : en Australie, au contraire, une chaîne abrupte intercepte tout cela, de là la chaleur et la sécheresse plus grandes de l'intérieur.

Hydrographie. — Les cours d'eau australiens se ressentent de la différence des climats. A l'est, des rivières abondantes, mais courtes, descendent les flancs bien arrosés des Alpes australiennes. Les principales sont le *Snowy* (Victoria), le *Fitzroy*

et le *Burdekin*. Au nord et à l'ouest, l'alternance de la saison sèche et de la saison humide a créé des fleuves intermittents, *Mitchell*, *Roper*, *Victoria*, *Grey*, *Gascoyne*, etc., quelquefois remplis d'un flot considérable, le plus souvent réduits à un chapelet de mares.

Le versant occidental des Alpes australiennes se déverse presque tout entier dans un seul fleuve : le *Murray* égale par l'étendue de son bassin le Gange et le Danube, mais telle est la sécheresse de ce versant que son débit n'est même pas celui de la Seine (350 mèt. cubes à la seconde). Le Murray proprement dit naît à la frontière de Victoria, et son cours supérieur est alimenté par l'appoint de tous les ruisseaux des Alpes, des Pyrénées et des Grampians de cette province; mais son grand affluent, le *Darling*, qui vient du nord le rejoindre par une courbe immense, devient moins abondant à mesure qu'il se rapproche du confluent.

A l'intérieur, le plateau australien, comme le plateau saharien, renferme dans ses parties les plus basses des lagunes où s'évaporent les rivières temporaires formées par les orages; les lacs *Torrens*, *Gairdner*, le lac *Eyre*, la lagune *Amédée* sont de véritables chotts, tantôt inondés, tantôt remplis de boue demi-liquide et recouverts d'une couche de sel : l'identité du climat a eu pour résultat la reproduction des mêmes phénomènes. De même le *Coopers-creek* ou *Victoria*, dont le lit, à sec, s'étend du versant occidental du Queensland jusqu'au lac Eyre, est un ouâdi comme l'oued Djedi qui se perd dans le Melrir.

Côtes. — Les côtes de l'Australie sont peu découpées en général. Les principales articulations se trouvent naturellement au sud-est et à l'est, où la bordure montagneuse touche de près la mer, y envoie des rameaux, y forme des golfes et des lacs. Une vaste baie de forme triangulaire, le port *Phillip*, ouverte seulement par le goulet de *Queenscliff*, abrite au sud de Victoria les avant-ports de *Melbourne*, *Sandrige* et *Williamstown*, ainsi que le port de *Geelong*. A l'est des pointes sud-occidentales de l'Australie, le cap *Wilson* et le cap *Howe*, Victoria n'a qu'un port peu sûr, *Eden*, dans *Toowfold-bay*. Mais plus au nord s'ouvrent *Botany-Bay* et surtout *Port-Jackson*, ce golfe merveilleux dont le rivage sinueusement découpé a vu naître Sidney, le grand centre de l'Australie orientale; plus loin, *Port-Hunter* avec *Newcastle*, la baie *Moreton*, rade admirable protégée par

deux îles, et où s'est développée *Brisbane*, le premier port du Queensland. Au delà les abris sont nombreux encore : *Maryborough* dans la baie de *Hervey*, à l'abri de l'île Sandy, *Rockhampton*, à l'embouchure du *Fitzroy*, *Makay*, *Bowen*, etc; mais un obstacle particulier rend l'accès de toutes ces havres difficile : c'est le récif de corail, la « Grande-Barrière » qui partant du cap *Sandy* au sud, fait à l'Australie une ceinture de 2500 kilomètres, coupée seulement de place en place par des chenaux soigneusement étudiés de nos jours Entre le cap *York* et la Nouvelle-Guinée, le détroit de *Torrès* n'est qu'une « mer de corail » profonde de 12 à 15 mètres en moyenne, de 22 mètres au plus, semée d'îlots rocheux qui continuent la chaîne des hauteurs du Queensland, et d'innombrables récifs de corail. Peu de parages ont été plus féconds en naufrages.

Le vaste golfe de *Carpentarie* est enfermé entre la presqu'île du même nom et la péninsule d'York; ses rivages sont en grande partie des vases à demi noyées par le flot et manquent de ports; mais plus à l'ouest, le *Port-Darwin* avec *Palmerston*, où aboutira le chemin de fer transcontinental, est un des plus vastes et des plus surs de l'Australie. Les îles *Melville* et *Bathurst*, les baies *Victoria* et *Cambridge*, les caps *Talbot* et *Lévêque*, enfin le golfe d'*Exmouth* et le cap nord-ouest ou *Vlaming* sont les principaux accidents de la côte nord-ouest.

La côte occidentale est bien moins découpée. Une ligne presque droite sépare la baie de *Requin* (Shark-bey) et le *Port-Freycinet* de la baie des *Géographes* et de la pointe sud-occidentale de l'Australie. L'embouchure du *Swan-river*, qui sert de port à Perth, n'est qu'une rade peu sûre. Le seul port véritable de toute la côte australienne jusqu'au golfe *Spencer* est *King-George-Sound*, au sud-ouest du continent. Le golfe *Spencer*, la baie d'*Adélaïde* ou golfe de *Saint-Vincent* sont au contraire deux échancrures profondes, autour desquelles se sont groupés les centres commerçants de l'Australie du sud (Port Wekefield, Adelaïde, Glenelg, etc.). Enfin la Tasmanie doit peut-être aux glaciers qui l'ont recouverte, d'avoir conservé sur toute la côte méridionale des fjords profonds qui rappellent la Norvège. Mais on n'en peut pas moins dire d'une manière générale que l'Australie rappelle le continent africain par la pauvreté de ses articulations côtières.

Flore et Faune. — La flore et la faune de l'Australie sont

remarquables par leur originalité. D'une part, sur 12 300 espèces de plantes, plus de 7 500 sont exclusivement australiennes; de même, les 160 mammifères trouvés à l'origine sur le continent, appartiennent presque tous à des types spéciaux, *marsupiaux*, *phalangers*, *ornythorynques* (mammifères ovipares), etc. Il y a donc là un phénomène de localisation extrêmement remarquable, qui s'explique par le long isolement du continent australien peut-être séparé de l'Asie depuis l'âge tertiaire.

D'autre part, animaux et plantes ont dû s'accommoder au climat australien, c'est-à-dire s'armer contre la sécheresse et l'évaporation et cela n'a pas peu contribué à leur donner un caractère d'étrangeté. Les arbres les plus communs sont ceux qui ne donnent point d'ombre, comme l'*eucalyptus*, l'*acacia*, aux feuilles minuscules, le *casuarina*, qui n'a pas de feuilles du tout; la surface d'évaporation est ainsi réduite au minimum. Les plantes qui caractérisent la flore indigène sont également remarquables par leur puissance extraordinaire d'absorption. Lors des averses elles emmagasinent rapidement une quantité d'eau considérable, qui pourra servir durant de longues semaines au développement normal de leurs tissus. Aussi, par un contraste bizarre avec ce qui se passe en Europe, les colons australiens ont-ils partout détruit les eucalyptus pour augmenter l'humidité du sol et pour rendre à la végétation herbeuse toute l'eau dont ces arbres absorbaient sans utilité la meilleure partie. Les fourrés épineux, ou *scrub*, formés d'acacias nains et surtout de l'horrible plante tranchante appelée *spinifex* (*triodia irritans*), couvrent des espaces immenses sur le plateau de l'intérieur. Enfin le désert australien a aussi ses sables mouvants, sans végétation aucune : la zone des *dunes* s'étend dans l'Australie du nord-ouest sur environ 600 kilomètres de longueur.

Population. — Au moment de l'invasion européenne, l'Australie ne nourrissait que 150 000 à 200 000 indigènes, race spéciale, restée bien loin en arrière des Polynésiens néo-zélandais et autres, par suite de l'infériorité des conditions du continent australien, si peu favorisé de la nature. Ces noirs ne sont plus maintenant que quelques milliers, vivent misérablement de la chasse et sont appelés à disparaître au milieu de l'afflux des colons européens.

L'origine de la colonisation remonte à l'année 1778, où sir Arthur Philip débarqua à Botany-bay un millier de con-

damnés. Les émigrants libres ne vinrent qu'en 1820, mais au milieu du siècle ils n'étaient encore que 300 000. La « fièvre de l'or », précédant la colonisation systématique, a brusquement porté leur nombre à près d'un million en 1860, plus de deux millions en 1880, et plus de 3 millions à l'heure qu'il est.

Quant à la race de ces immigrants, l'immense majorité sont *Anglais, Écossais, Irlandais*. Parmi les autres peuples de l'Europe, les *Allemands* seuls viennent en assez grand nombre; mais ils ne vivent pas groupés comme dans l'Amérique du Nord, et sont par suite assez promptement assimilés. Les *Chinois* par contre, importés en masse au début pour le travail des mines, ont formé un élément ethnique important, et d'autant plus dangereux pour les blancs qu'ils forment une classe à part, devenue puissante par sa sobriété et son âpreté au travail. Ces Célestes étaient 50 000 en 1888. Mais, comme les États-Unis, les Australiens ont pris des mesures législatives pour empêcher l'immigration de ces concurrents devenus gênants.

Des différentes parties de l'Australie, les plus favorisées de la nature, la Nouvelle Galles et l'État de Victoria, sont aussi de beaucoup les plus peuplées : elles comptent chacune près d'un million d'habitants, dont 750 000 groupés en deux grandes villes, *Melbourne* et *Sidney*. Il n'y en a que 40 000 dans toute l'Australie occidentale.

Actuellement, grâce à la salubrité du climat qui donne une mortalité exceptionnellement restreinte (16 pour 1 000), et grâce d'autre part à la natalité qui est relativement forte (35 pour 1 000), — bien que l'Australie ait beaucoup plus d'hommes que de femmes — l'excédent des naissances sur les morts contribue à augmenter la population plus que l'immigration même :

Excédent des naissances en 1887 :	72 487
— de l'immigration —	64 806

L'accroissement de la population australienne suivra donc une marche rapide, quand même le courant de l'émigration se détournerait ailleurs.

Géographie politique. — Au point de vue politique, l'Australie se divise en six États : la Nouvelle-Galles du Sud, le Victoria, le Queensland, l'Australie méridionale, l'Australie occidentale, la Tasmanie. Ils sont du reste soumis à des régimes très différents.

L'*Australie occidentale*, si faiblement peuplée, est encore une « colonie de la couronne », c'est-à-dire que le gouverneur, le conseil exécutif et même une partie du conseil législatif sont nommés par le gouvernement de Londres. La capitale administrative est *Perth*, petite ville située sur le Swan-river; *Fremantle* et *Rockingham* en sont les centres commerciaux, *King-George-Sound*, le port d'escale des paquebots venant d'Europe, a été fortifié à frais communs par les six colonies et l'Angleterre.

L'*Australie du Sud* (South-Australia) est mal nommée, puisqu'elle s'étend sur toute la largeur du continent australien entre le 129° et le 138° de longitude est de Greenwich, comprenant ainsi la grande péninsule à l'ouest du golfe de Carpentarie. A part le gouverneur, nommé par la reine, comme dans toutes les colonies australiennes, l'Australie du Sud jouit du *self-government*. Elle a un Parlement composé d'une chambre basse (*house of assembly*) nommée au suffrage universel, et d'une chambre haute, nommée au suffrage restreint. La capitale est *Adélaïde* (130 000 hab.) sur le golfe Saint-Vincent. *Palmerston*, sur le port Darwin, au nord du continent, aura une grande importance stratégique et commerciale comme point de départ du chemin de fer transcontinental. L'Australie du Sud est, après l'Australie occidentale, la plus faiblement peuplée par rapport à son étendue : 320 000 habitants pour 2 300 000 kilomètres carrés, soit 0,14 par kilomètre carré.

La colonie de *Victoria* est la plus petite du continent (229 000 kil. carrés), mais aussi relativement la plus peuplée : 1 040 000 habitants, soit 4,5 par kilomètre carré. Aussi, bien que de fondation récente (1851) est-elle de toutes celle qui possède le plus d'autonomie. Seul le gouverneur est nommé par la métropole. Le conseil législatif est élu au suffrage restreint, l'assemblée législative ou chambre basse par le suffrage universel. La capitale est *Melbourne*, actuellement la première ville d'Australie (392 000 habitants en 1888).

La *Tasmanie*, encore plus petite que Victoria, vient au second rang par la population relative : 142 000 habitants, soit 2,1 par kilomètre carré. Restée une colonie pénitentiaire jusqu'en 1853, elle s'est détachée alors de la Nouvelle-Galles du Sud, et possède maintenant un gouvernement semblable à celui de Victoria. Le chef-lieu est *Hobart-Town* (28 000 hab.) au sud de l'île. La capitale commerciale est *Launceston* (20 000 hab.) en face de Victoria.

La *Nouvelles-Galles du Sud* (*New South Wales*) est la plus ancienne colonie de l'Australie, comme sa capitale, *Sidney*, en est la plus vieille cité. Elle vient après Melbourne par le chiffre de la population (350 000 hab.), mais elle est restée la capitale scientifique, littéraire et stratégique de l'Australie. Des forts défendent l'accès du Port-Jakson. Le gouvernement est encore en partie aux mains de la couronne : outre le gouverneur, le conseil législatif est nommé par elle.

Le *Queensland*, détaché de la Nouvelle-Galles en 1859 seulement, est soumis à un régime analogue. Son chef-lieu est *Brisbane* (74 000 hab.) six autres villes ont de 5 000 à 11 000 hab.

Les Australiens, bien que répartis en des colonies diverses, ont la conscience très nette de leurs intérêts communs, et une fédération unira les États tôt ou tard. En attendant, il existe déjà une « politique australienne ». Elle a pour but d'englober dans la future confédération non seulement l'Australie et la Nouvelle-Zélande, mais la Nouvelle-Guinée anglaise, ainsi que tous les archipels britanniques de l'Océanie. Les colons australiens, fiers de leur accroissement rapide, affectent déjà depuis quelques années de vouloir dominer sur toute la surface du Pacifique, et d'empêcher le développement des domaines coloniaux des autres puissances européennes.

DEUXIÈME SECTION

NOUVELLE-ZÉLANDE

La *Nouvelle-Zélande*, située à 400 lieues de l'Australie, est grande comme la moitié de la France (272 189 kilomètres). Elle se compose de plusieurs îles dont deux principales, île du Nord et île du Sud, séparées par le détroit de Cook.

Relief. — L'île méridionale est traversée par une véritable chaîne alpestre. C'est d'abord, au sud, un plateau de 1 000 à 1 200 mètres d'élévation qui, à la hauteur du Milford-Sound, se rétrécit et se contracte en une arête montagneuse. Le mont *Earnslaw* a 2 795 mètres, le mont *Aspiring* 3 023. Au delà de la brèche élevée de 490 mètres seulement, que forme la rivière Haast, la chaîne se relève et atteint 3 768 mètres au mont *Cook*. Plus au nord, se présentent le mont *Franklin* 3 000 mètres et le pic *Arthur* 1 760.

L'île septentrionale n'offre que des soulèvements isolés. Les géants de la contrée sont le *Tongariro*, le *Ruapehu* (2 760 m.) et le *Taranaki* ou mont *Egmont* (2 500 m.).

Les deux îles ont été le théâtre de longues commotions volcaniques. Dans l'isthme d'Auckland, sur un espace de 600 kilomètres carrés, on a compté 61 volcans indépendants, ayant en moyenne de 160 à 200 mètres de hauteur. Les uns sont de simples cônes de tuf, d'autres des amas de scories. L'activité éruptive se manifeste dans les nombreuses sources volcaniques, dans les geysers. Entre le volcan toujours actif de *Tongariro* et l'île fumante de *Whakari*, les eaux thermales et les fontaines de boue abondent. Sur 2 kilomètres de longueur, une partie du lac de Taupo bouillonne et fume. La température des eaux est de 38° centigrades. Le lac de Rotomahana contient également des eaux chaudes. Au-dessus de la rive, un cratère de 75 mètres de circonférence lance des vapeurs, de la boue et des gaz sulfurés. Le volcan de *Ruapehu* n'a pas moins de 100 kilomètres de circonférence à la base.

Climat. — La Nouvelle-Zélande a, selon les régions, des climats variés. Il ne faut pas oublier que plus de 1 500 kilomètres séparent les deux extrémités de l'Archipel. Au nord, c'est le climat de l'Italie, au sud celui de l'Écosse. A Auckland, le maximum est de 29°, le minimum de 2, écart 26. A Christchurch le maximum est 35°, le minimum — 6. L'écart est ici de 41°. — La prédominance des vents d'ouest qui soufflent presque sans relâche sur la côte occidentale, apportent une forte quantité d'humidité. La moyenne est de 0,83 centimètres à Auckland et à Dunedin, de 1 m. 38 à Wellington. La limite inférieure des neiges est à 2 400 mètres environ. Les glaciers descendent très bas. Le Tasman, qui a 19 kilomètres de long, a son extrémité inférieure à 715 mètres. Sur le versant occidental, ils sont à 240 mètres d'altitude seulement.

Hydrographie. — La Nouvelle-Zélande est très riche en lacs. On en compte une soixantaine dans l'île méridionale. Le *Te-Anan*, a 340 kilomètres carrés de superficie. Le *Wakatipu* mesure 80 kilomètres de long et 425 mètres de profondeur. Dans l'île du Nord, le lac *Taupo*, situé à 358 mètres d'altitude a une superficie de 775 kilomètres carrés. Les cours d'eau sont très abondants. La rivière *Waitaki* a 200 kilomètres de long.

Côtes. — Le littoral est très découpé en ports profonds, en

anses nombreuses qui offrent en grand nombre d'excellents mouillages. Le développement des côtes, sans tenir compte de toutes les sinuosités, est de 5 000 kilomètres. L'île du Nord se termine par une péninsule effilée qui commence à l'isthme étranglé d'Auckland. La côte sud-ouest de l'île méridionale présente des fiords comparables à ceux de la Norvège. Le plus septentrional, le *Milford-Sound* a 360 mètres de profondeur. L'un d'eux a 207 kilomètres carrés d'étendue. La côte orientale paraît être en voie de soulèvement. En dix années, les plages de Lytleton se seraient élevées de 1 mètre. Au sud de la Nouvelle-Zélande, séparée par le détroit de *Foveaux* est l'île Rakioura ou île *Stewart*.

Flore et Faune. — La flore est relativement pauvre. Elle offre beaucoup d'analogies avec l'Australie et l'Amérique du Sud, mais les deux tiers des végétaux appartiennent en propre à la Nouvelle-Zélande. On a compté 130 espèces de fougères arborescentes. — La faune n'a qu'un seul quadrupède, la loutre. Quantité d'anciennes espèces ont disparu comme le dinornis de la famille des autruches. Le rat maori a été exterminé. Il ne reste ni serpents ni tortues. Par contre, il y a 150 espèces d'oiseaux, parmi lesquels on peut ranger le kiwi, oiseau sans ailes qui a la taille d'une poule. Les espèces importées, cerfs, chevreuils, lièvres prospèrent.

Géographie politique. — La population est évaluée à 620 000 habitants, y compris 4 500 Chinois.

La Nouvelle-Zélande, découverte par Tasman, reconnue par Cook, puis par Dumont-d'Urville ne fut réellement occupée qu'en 1839. Les immigrants eurent à soutenir une guerre de vingt-trois ans contre les *Maoris*. Encore aujourd'hui l'intérieur de l'île du Nord appartient aux anciens habitants, mais leur nombre va sans cesse en décroissant. De 120000 qu'ils étaient en 1840, ils sont tombés à 42 000.

La Nouvelle-Zélande est administrée par un gouverneur général et des gouverneurs particuliers. Le système parlementaire fonctionne depuis 1853. Il y a 10 provinces. La capitale est *Wellington* (30 000). Elle est dépassée par *Dunedin*, *Auckland* et *Christchurch* qui ont environ (50 000 hab.).

TROISIÈME SECTION

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Condition générale et situation. — Au point de vue de la géographie économique, l'Australie présente un caractère très original. C'est un pays extraordinairement pauvre en ressources naturelles et spontanées, surtout si on le compare aux régions voisines si riches de la Chine, de l'Inde et de la Malaisie.

C'est à l'établissement des Européens que ce pays a dû toute sa prospérité. Les richesses qu'il renfermait à l'état latent, si l'on peut dire, n'ont en effet pris valeur que du jour où on a su les exploiter : cela n'est pas vrai seulement des gisements miniers, de l'or et de la houille, mais on peut le dire surtout des pâturages qui font actuellement la fortune de l'Australie. N'est-ce pas en effet le bétail qui fait toute leur importance? or ce bétail est entièrement d'origine étrangère.

D'ailleurs l'Australie, si tard venue à la civilisation, a su regagner vite le temps perdu. On a remarqué qu'elle a passé en moins d'un siècle de l'âge de pierre à celui de la vapeur. Elle est aujourd'hui plus avancée que les pays si vieux de la Chine et de l'Inde. Ce n'est qu'un prolongement de la terre d'Europe.

Agriculture. Aptitude naturelle. — Ce n'est pas à proprement parler la culture, mais l'exploitation agricole qui est la principale industrie des colons australiens et la première source de leurs richesses. Ils ne peuvent utiliser toutefois qu'une minime partie du continent.

C'est moins au sol qu'au climat que l'Australie est redevable de son infériorité agricole. Les terrains seraient susceptibles d'exploitation s'ils étaient suffisamment arrosés. C'est l'eau qui manque. Les chutes d'eau, très inégalement réparties entre les diverses saisons de l'année, sont en général réduites à quelques mois et le reste du temps la terre n'est arrosée que par des pluies d'orages, qui ne sauraient nullement compenser par une surabondance de quelques heures les sécheresses à longues périodes. On comprend aisément qu'en présence de pareils phénomènes, les cultures proprement dites ne puissent réussir. L'agriculture ne trouve un terrain favorable que le long des côtes orientales, dans les vallées montagneuses. C'est encore dans ces

cantons que s'est concentrée la végétation forestière. Les régions du nord, sur le golfe de Carpentarie, quoique appartenant encore à la zone des pluies tropicales, ne sont guère plus favorisées. Les vents desséchants de l'intérieur y sont fréquents et enlèvent à cette contrée la plupart des avantages qu'elle

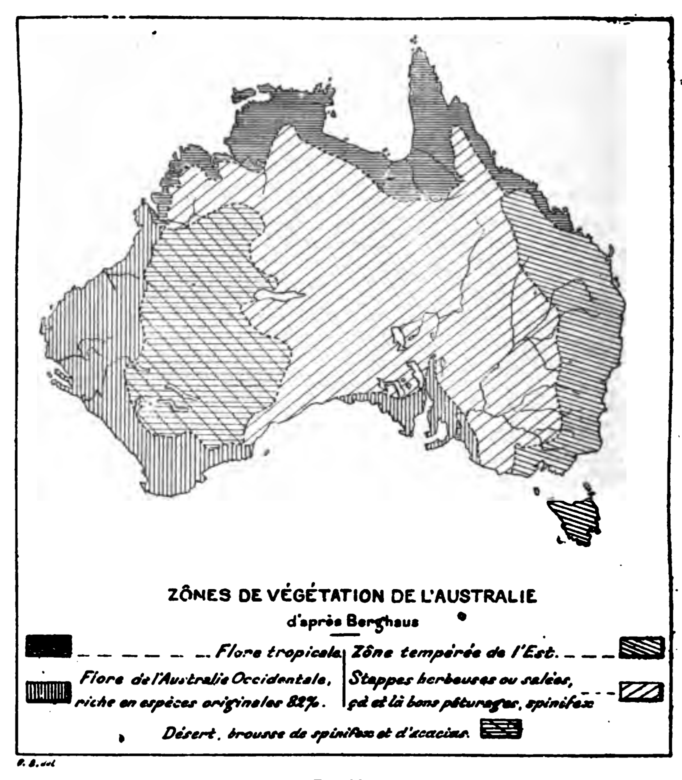


Fig. 20

devrait retirer de sa position. Mais en revanche, la Nouvelle-Zélande n'a pas à redouter l'influence du désert, et comme le voisinage des eaux marines lui assure d'autre part une humidité plus abondante, elle offre un champ bien plus favorable à l'exploitation du sol par la culture. C'est sans doute à cette situation plus favorisée que les populations de cet archipel ont dû d'arri-

ver à un état de civilisation bien supérieur à celui des misérables indigènes du continent.

Les pâturages exigent une humidité moins abondante que les champs cultivés. Mais ils doivent surtout leur extension en Australie aux qualités du sol, qui compensent largement les défauts du climat. Les terrains argileux qui constituent en grande majorité la région des prairies conservent mieux que les sols sablonneux ou calcaires de l'intérieur et du littoral l'humidité si précaire que leur déversent à de grands intervalles les averses orageuses; et pourvu que ces averses ne se fassent pas trop attendre, l'herbe peut aussi conserver durant de longues semaines une vigueur suffisante pour servir de nourriture aux animaux. Ces pâturages, que la présence d'herbes salines rend encore meilleurs, peuvent s'étendre ainsi sur de vastes espaces. Ils ne sont pas concentrés, comme sous nos climats, le long des cours d'eau et dans les vallées fluviales.

La sécheresse reste d'ailleurs le grand fléau. Un retard de quelques jours dans la succession des orages a suffi bien souvent à brûler les moissons et à faire périr des centaines de milliers d'animaux. C'est pour prévenir ces désastres que les colons ont exécuté à grands frais des travaux d'irrigation, dans le voisinage des cours d'eau. Partout où l'eau des fleuves ne saurait être amenée, ils ont creusé des puits artésiens en grand nombre.

Mais ils ont aussi à lutter contre une autre calamité. Les lapins, introduits comme gibier, ont pullulé dans des proportions inouïes et causent dans certains cantons de véritables désastres. Ils tondent l'herbe jusqu'à la racine sur de vastes espaces. Des fermes entières et des vignobles même ont été déjà complètement ruinés.

Les *forêts* australiennes ne rappellent en général ni les forêts tropicales, ni les bois de nos régions. On ne rencontre de véritables forêts que sur les flancs arrosés des montagnes le long de la côte, mais les plus belles se trouvent dans la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande. Les principales essences sont les eucalyptus, les acacias, les cèdres, les pins. Quelques arbres atteignent des hauteurs prodigieuses. Le mahagoni, le cèdre rouge fournissent des bois de construction, qui résistent aux vers. On récolte dans la Nouvelle-Zélande différentes espèces de gommes très recherchées pour la préparation du vernis; et dans l'île du

Sud, on exploite même des gisements abondants de gomme fossile.

Ce que nous savons déjà des aptitudes agricoles de l'Australie nous permet de ne pas insister sur la répartition de la culture des *céréales*. Le Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud ne suffisent pas à leur consommation. L'Australie méridionale et le pays de Victoria offrent une situation meilleure, mais le rendement moyen est encore très faible. Dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont le sol volcanique ajoute aux qualités du climat, on obtient un rendement de 26 hectolitres de blé à l'hectare. C'est presque le résultat auquel on arrive en Angleterre, le pays par excellence de la culture intensive (28).

C'est le *froment* qui occupe la majeure partie de ces terrains réservés aux céréales.

L'*avoine*, la céréale des pays froids fournit déjà dans le Victoria et dans la Tasmanie d'abondantes récoltes; mais c'est la Nouvelle-Zélande qui est au premier rang. L'*orge*, si nécessaire dans un pays qui consomme beaucoup de bière, ne fournit pourtant qu'un million d'hectolitres, recueillis surtout dans la Nouvelle-Zélande. La récolte de *maïs*, qui est un peu plus abondante, vient des pays plus chauds de la Nouvelle-Galles du Sud et du Queensland.

Ce sont encore les régions tempérées de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie qu'il faut citer en première ligne pour les *pommes de terre*. Elles fournissent plus des 7/10 de la récolte totale.

La plus grande partie de ces productions sont consommées sur place. L'Australie n'écoule guère à l'étranger que ses sucres, ses tabacs, ses vins.

La culture de la *canne à sucre* n'en est pourtant qu'à ses débuts dans les colonies anglaises; mais elle a été organisée de prime abord en grand par les soins d'une compagnie puissante. C'est naturellement dans la région la plus chaude du nord aux environs du tropique que les champs de cannes sont le plus nombreux. Le Queensland est jusqu'à présent le seul État qui prenne une part importante au commerce de cette denrée.

La *vigne* réussit bien en Australie; forte chaleur estivale, doux hivers, humidité médiocre, toutes les qualités climatériques requises se trouvent réunies. C'est surtout dans les districts méridionaux des États de Victoria et de l'Australie méridionale

qu'on a fait le plus grand nombre de tentatives. Mais il ne semble pas que tous ces efforts aient été couronnés de succès. Les vignobles australiens ont beaucoup à souffrir de l'invasion du phylloxera; les produits sont toujours très médiocres, sans bouquet, appréciés surtout par les planteurs eux-mêmes, et l'importation dépasse encore de beaucoup l'exportation.

La culture du *tabac* a été introduite dans plusieurs colonies; mais l'État de Victoria seul en produit une quantité considérable (un million de kilogrammes). L'accroissement de la production locale n'arrête pas d'ailleurs l'importation, qui atteint une valeur toujours plus grande. La consommation est en connexion très intime avec les progrès de l'élevage, puisque la plus grande partie des feuilles récoltées sur place ou importées sont employées au lavage des laines.

Quelques plantes textiles, le *coton* dans le nord, une sorte de chanvre, le *Phormium tenax* de la Nouvelle-Zélande, méritent encore d'être cités; mais ils ne sont pas l'objet d'une exploitation sérieuse.

Au reste tous ces divers produits, céréales, cultures industrielles, n'ont d'importance que pour les colons australiens eux-mêmes, puisqu'ils ne dépassent guère les besoins locaux.

Élevage. — Comme pays producteur de laines, de viandes et en général de matières animales, l'Australie joue dans le monde un rôle de premier ordre. Nous savons déjà qu'elle est particulièrement favorable au développement de l'*élevage*.

On peut toutefois distinguer deux régions, qui doivent aux différences d'humidité un mode d'exploitation spécial. L'intérieur du continent, au climat sec, aux herbages maigres, qui forcent l'animal à parcourir beaucoup d'espace pour trouver sa nourriture, favorise de préférence l'élevage du mouton à laine fine. Les pâturages meilleurs, plus humides, plus abondants de la Nouvelle-Zélande, où les troupeaux peuvent plus facilement rester sur place, produisent des animaux à la laine plus grossière, mais gras, riches en viande, plus propres par conséquent à la boucherie. Il résulte de ce double caractère que la Nouvelle-Galles du Sud, le Queensland, le pays de Victoria sont surtout des centres producteurs de laines; la Nouvelle-Zélande exporte de préférence les viandes et les produits secondaires qu'on retire des animaux abattus, peaux, cornes, graisse, etc. Il faut ajouter d'ailleurs que l'abaissement considérable du prix des laines

brutes a forcé de nombreux éleveurs, sur le continent même, à développer cette seconde branche d'industrie aux dépens de la première.

Depuis 1880 le nombre des têtes de bétail es' resté à peu près stationnaire; il a plutôt légèrement décru à la suite d'une série d'années de sécheresse. Il est encore bien minime eu é ard à l'immense étendue du continent; mais il est plus exact de le mettre en regard du chiffre même de la population et la comparaison devient frappante. On a calculé en effet qu'il y avait en moyenne en Australie quatre bœufs et vingt-cinq moutons par tête d'habitant. Pour cette dernière catégorie d'animaux la proportion atteint même 40 et 50 dans certains États, alors qu'elle ne dépasse pas 1/2 en France.

Grâce à des croisements heureux qui ont amélioré la race, les éleveurs australiens ont su mettre leurs produits au premier rang sur les marchés du monde. Mais c'est surtout la sécheresse du climat qui donne à leurs *laines* ces qualités de blancheur, de résistance, de finesse, si appréciées par les industriels d'Europe. Les toisons deviennent en général de plus en plus grossières à mesure qu'on s'avance dans le sud vers des régions plus humides. L'Australie expédie en Europe chaque année et produit par conséquent pour plus de 550 millions de francs de laine. C'est environ les 2/3 de ce que fournit l'Europe entière et presque le quart de la production totale du monde. La production des laines australiennes se répartit naturellement entre les diverses colonies suivant le nombre des têtes de bétail que possède chacune d'elles. La Nouvelle-Galles du Sud et Victoria sont au premier rang. La Nouvelle-Zélande ne vient que bien loin derrière ces deux États pour la quantité et la qualité.

Mais c'est l'archipel néo-zélandais qui vient en tête pour l'exportation des *viandes*. Cette branche d'industrie, toute récente, a pris en peu d'années d'immenses proportions. Les moutons congelés sont exportés sur des navires spéciaux, où la température est maintenue pendant les quarante jours à — 6°; et à Londres on a construit des docks souterrains organisés dans les mêmes conditions. — Le nombre des moutons ainsi expédiés d'Australie en Angleterre ne dépassait pas en 1882 60000; il montait en 1887 au chiffre énorme de 850000, dont près de 800000 sortis de la Nouvelle-Zélande seule.

Notons pour terminer qu'on a tenté, non sans succès, l'élevage

de l'*autruche* dans l'État de Victoria et du *chameau* dans l'Australie du Sud.

Les armateurs de Melbourne envoient de nombreux bateaux à la recherche de la baleine dans les mers du Sud. On pêche les huîtres sur la côte de Sydney et la récolte annuelle de nacre aux îles Thursday atteint 700 tonnes, d'une valeur de 3 millions de francs.

Ce court exposé suffit à montrer quelles ressources agricoles les colons australiens ont su tirer d'un sol naturellement ingrat. C'est, jusqu'à présent, l'élevage leur principale richesse.

Industrie. — L'Australie est favorisée de toutes manières au point de vue des richesses minérales : à côté des métaux précieux, qui ont attiré sur elle l'attention du monde, elle possède d'abondants gisements de combustible, qui permettent à l'industrie manufacturière de prendre une grande extension.

Bien qu'ayant perdu la moitié de leur importance, les mines d'*or* de l'Australie conservent néanmoins une place considérable dans la production du monde. Elles sont disséminées sur tout le continent et dans la Nouvelle-Zélande, associées aux différents étages du terrain tertiaire; mais c'est l'État de Victoria (Ballarat), qui a produit les quantités de métal de beaucoup les plus considérables. De 1851 à 1885, l'Australie a contribué pour un tiers à la provision d'or recueilli dans le monde. Les États-Unis dépassaient un peu cette proportion (38 pour 100); la Russie, l'Amérique du Sud, ont donné le reste. Aujourd'hui la proportion diminue d'une façon constante, et la découverte de nouveaux gisements dans le Queensland et dans l'Australie occidentale ne compenseront pas cette diminution. La récolte annuelle n'atteint plus 40 000 kilogrammes, dont la moitié est fournit encore par l'État de Victoria.

C'est en raison même de cet épuisement des mines d'or, qu'on a fondé plus d'espérances sur les mines d'*argent*, récemment découvertes dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans le Queensland; mais on ne connaît pas encore l'importance de ces nouveaux gisements.

Ce sont d'ailleurs les mines de *houille* qui ont le plus gagné à la dépréciation des métaux précieux. C'est dans la Nouvelle-Galles du Sud que se trouvent les champs de charbon les plus abondants : nouvelle source de richesses pour cette colonie, et qui lui assure la prééminence sur toutes les autres. La produc-

tion atteint presque 3 millions de tonnes, dont les deux tiers sont exportés dans les colonies voisines par Newcastle, le port attitré du charbon, en Australie, comme son homonyme en Angleterre.

C'est encore la Nouvelle-Galles du Sud la colonie la plus riche en minéraux de *fer*, et c'est la seule où l'extraction soit déjà développée (7000 tonnes).

Le Queensland fournit actuellement pour plus de 5 millions de francs d'*étain*, et l'Australie méridionale pour 8 millions de *cuivre*. Le *sel* abonde sur les lacs de l'intérieur.

L'*industrie proprement dite* n'est pas encore très développée dans ce pays où l'exploitation directe du sol ouvre à l'activité des habitants un champ presque illimité; en attendant, les industries dérivées de l'agriculture ont pris un grand développement. C'est ainsi que se sont fondées en grand nombre des tanneries, fonderies de suif, fabriques de viandes conservées et de noir animal, filatures, tissages. Les minoteries, distilleries et brasseries se rencontrent surtout dans les États méridionaux; le sucre de canne est préparé dans le Queensland; et la Nouvelle-Zélande, aux riches forêts, est renommée pour ses chantiers de construction navales. L'Australie fabrique même déjà une partie de ses machines.

Commerce. Voies de communication. — L'établissement de voies de communications nombreuses et faciles s'impose au premier chef dans un pays qui vit du commerce de matières encombrantes.

Or, il n'y a pas en Australie de *voies navigables fluviales* à proprement parler : c'est à peine si quelques petits vapeurs sillonnent le cours inférieur du Murray et du Darling; mais il faut remarquer en revanche que la configuration du pays favorise extraordinairement le *cabotage* entre les diverses colonies.

On a commencé de bonne heure à construire un réseau de *routes* qui devait sillonner les diverses colonies; mais l'établissement des chemins de fer étant survenu avant qu'il fût terminé, on a négligé de le pousser plus loin.

Ce sont les *voies ferrées* qui ont véritablement ouvert l'intérieur et permis de l'exploiter dans toutes ses parties. Les voies les plus importantes sont donc celles qui, perpendiculaires à la côte, franchissent la barrière montagneuse du littoral et parcourent ensuite les vastes espaces des savanes; mais elles ne

dépassent encore le Darling que sur un petit nombre de points. Toutes ces lignes viennent s'amorcer sur une sorte de « Grand Tronc » qui court parallèlement à la côte, reliant entre elles les diverses colonies d'Adelaïde à Brisbane par Melbourne et Sydney.

Adelaïde doit devenir enfin le point d'attache de deux grandes lignes transcontinentales qui joindront cette ville à Palmerston (port Darwin) au nord, à Perth à l'ouest, mais dont on a seulement construit les premiers tronçons.

On compte actuellement tant sur le continent que sur la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande près de 17 000 kilomètres en exploitation et 3 000 en construction. Cela représente, si l'on s'en tient aux lignes actuellement exploitées, une proportion de plus de 40 kilomètres par 10 000 habitants.

Les *lignes télégraphiques* s'étendent sur 65 000 kilomètres et comprennent 120 000 kilomètres de fils.

Palmerston est le point d'attache du câble qui, par Batavia et Singapour, relie l'Australie à l'Europe; un autre câble sous-marin joint au continent la Nouvelle-Zélande. Deux nouvelles lignes doivent relier directement l'Australie occidentale à Ceylan, et Sydney à Vancouver, sur la côte canadienne.

Le *commerce intérieur* est aussi actif qu'entre les différents pays d'Europe. Comme en Europe en effet, la nature des produits est très variée et sollicite nécessairement un grand mouvement d'échanges.

Le *commerce extérieur* proprement dit, qu'il est difficile d'évaluer d'une façon précise, dépasse 3 milliards.

Les *exportations*, qui sont un peu inférieures aux importations[1], comprennent avant tout, bien entendu, les produits agricoles et les métaux. La *laine* est au premier rang des marchandises vendues à l'étranger; elle représente une valeur de 550 millions de francs (1888). L'or ne vient que bien loin derrière. Les viandes et les animaux de boucherie prennent une grande importance; les peaux, le suif, et depuis quelques années les céréales méritent d'être cités.

A l'*importation* affluent en retour de la métropole et de l'Europe les objets manufacturés de tout genre : tissus, quincaillerie, etc., et des denrées alimentaires, bières, vins, eaux-de-vie;

[1] — Importations en 1889 : 1 712 millions.
Exportations — : 1 560 —

les pays voisins de l'Asie envoient en outre quelques produits coloniaux : sucre, thé, tabac.

L'*Angleterre* occupe un rang à part dans le commerce australien. Elle y participe à elle seule pour la moitié, tant aux importations qu'aux exportations. C'est Londres qui est le plus grand marché des laines australiennes et c'est dans les docks de la Tamise que les autres nations de l'Europe vont s'approvisionner. Les Anglais inondent d'autre part leur colonie des produits divers de leurs manufactures.

Les relations de la métropole avec sa colonie ont perdu néan moins dans ces dernières années de leur importance relative; et c'est le commerce *allemand* qui a gagné en général à ce recul. Hambourg expédie régulièrement vers le continent australien des cargaisons considérables de produits allemands.

Par un phénomène bizarre, la *France*, c'est-à-dire le pays qui consommait le plus de laines de toute l'Europe, n'entretient avec le pays producteur par excellence de cette matière qu'un trafic insignifiant (35 millions). C'est que nos industriels ont conservé l'habitude de se fournir à Londres, et c'est une des raisons qui expliquent pourquoi Dunkerque est notre grand port d'importation de laines. On remarque toutefois, depuis quelques années, une tendance très marquée des produits australiens à passer par Suez et Marseille, pour gagner directement nos manufactures du Nord. Notre commerce avec l'Australie ne peut qu'en retirer de grands profits. Nous achetons surtout à ce pays des céréales pour une vingtaine de millions de francs et nous lui vendons, pour un chiffre bien moindre, des vins et des eaux-de-vie.

Les *États-Unis* entretiennent aussi avec l'Australie un commerce actif alimenté surtout par l'importation dans ce dernier pays d'objets manufacturés.

La *Chine* enfin fournit du thé; *Maurice* et *Java*, du sucre; l'*Inde* envoie du riz et des matières textiles.

Sydney et *Melbourne* sont les deux grands ports de l'Australie. Ce sont eux qui expédient à peu près la totalité des marchandises destinées à l'étranger et dont ils reçoivent une partie, par le cabotage, des autres ports de second ordre sont : Brisbane, Adelaïde et Hobart.

Il convient de citer à part les ports de la Nouvelle-Zélande : Auckland, Wellington, Dunedin, dont le mouvement ne dépasse pas 1 million de tonneaux.

Les ports australiens sont en relations régulières avec la métropole par 2 lignes de paquebots, l'une desservant d'abord l'Afrique occidentale et la colonie du Cap, l'autre passant par le canal de Suez. Cette dernière se bifurque à Pointe-de-Galles, pour gagner Sydney par le nord, et Melbourne par le sud du continent. Une troisième compagnie dessert la Nouvelle-Zélande et rejoint San Francisco.

Les paquebots des *Messageries maritimes* de France, allant à la Nouvelle-Calédonie, touchent également aux ports australiens, de même que les navires du *Norddeutscher Lloyd*.

L'Australie a vu sa puissance économique se développer d'une façon merveilleuse depuis un demi-siècle. A peine connue il y a cent ans, elle est aujourd'hui un des pays les plus riches, les plus prospères du monde. Ce n'est du reste ni à la laine, ni à l'or, ni aux quelques autres produits que fournit son sol qu'elle doit exclusivement une aussi brillante fortune. A toutes ces causes de richesse, il convient d'en ajouter une autre. C'est que, à l'opposé de l'Inde, l'Australie est une excellente colonie de peuplement. Les Anglais, retrouvant dans ce pays des occupations en rapports avec leurs goûts, s'y sont portés en foule et ce mouvement d'émigration n'a pas été l'effet d'un engouement passager. Il a persisté jusqu'à l'époque actuelle, où 200 000 individus gagnent, année moyenne, l'Australie pour s'y établir sans esprit de retour.

Ainsi pourvues en hommes, les colonies australiennes ont su donner au sol maigre, dont elles sont en bonne partie constituées, une valeur énorme. L'élevage est arrivé à son plein développement : la culture proprement dite est en progrès marqué. Mais l'Australie a de nos jours une autre ambition. Comme les États-Unis, dont elle a suivi d'une manière remarquable la marche historique, elle tend à devenir un pays manufacturier ; et à vrai dire elle possède tous les éléments d'un grand développement industriel. Elle tend en d'autres termes à produire chez elle la série complète des objets nécessaires à la vie d'un peuple civilisé. Les colons espèrent ainsi se passer peu à peu de l'Europe. Nul doute que cette situation économique et cette ambition pacifique n'entrent pour beaucoup dans les tendances séparatistes des colonies australiennes et dans leur désir, bien hautement accusé, de se grouper en une confédération plus ou moins indépendante, qui deviendrait maîtresse du reste de l'Océanie

Bibliographie

Dampier. *Voyage aux terres australiennes et à la Nouvelle-Hollande.* Amsterdam, 1705, in-4.
Mittchell. *Journal of an expedition into the interior of tropicalstralia. Au* London, 1848, in-8.
Leichhardt. *Tagebuch einer Landreise in Australien.* Halle, 1851, in-8.
Gregory. *Expedition in Nord Australien* (*Mittheilungen*). 1857.
Stuart (J. Mac Donal'). *Journal of an Australian expedition.* London, 1862, in-8.
Charnay. *Six mois en Australie* (*Tour du Monde*), 1874.
Forrest. *Exploration in Australia.* Londres, 1875, in-8.
Warburton. *Journey across the western interior of Australia.* Londres, 1875, in-8.
D'Albertiis. *New Guinea*, 2 vol., Londres, 1880.
Bonaparte (R.). *Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée,* Paris, 1874, in-8.
Chalmers and Gill. *Work and adventure in New Guinea*, 1877, Londres, 1885, in-8.
John Strachay. *Exploration and adventures in New Guinea.*
Hector. *Handbook of New Zealand.* Wellington, 1886.
Thomson. *New Zealand.*
Green. *The Alps of New Zealand.*
Hochstetter. *Neu Seeland.* Stuttgard, 1879, in-4.
Lumholz. *Au Pays des Cannibales* (Hachette, 1890).
R. Bonaparte. *Études sur la Nouvelle-Guinée.*
De Quatrefages. *Hommes fossiles et hommes sauvages.*

CHAPITRE IV

POLYNÉSIE

Entre la Nouvelle-Guinée et les archipels qui en dépendent d'une part, et le continent américain d'autre part, s'étendent les îles polynésiennes. Ces îles doivent leur origine soit aux éruptions volcaniques, soit aux constructions madréporiques. Dans l'île *Birara* (Nouvelle-Bretagne) un volcan actif atteint 2 000 mètres. Dans l'île *Bougainville* (archipel des Salomon) se succède une rangée de volcans. Le mont Balbi, point culminant, dépasse 1800 mètres. On distingue dans ce dernier archipel deux axes de soulèvement où les sommets ont de 1 000 à 1 500 mètres. Dans la partie intertropicale du Grand Océan, entre les îles Carolines

et les îles Tuamotou, sur une longueur de 2500 lieues, s'étend une zone d'affaissement. C'est la région par excellence des *Atolls*.

Ce sont des îlots en forme d'anneaux ou de fers à cheval entourant une lagune peu profonde. Comme on les trouve à une grande distance au-dessous de la surface marine, il est clair que le sol s'est affaissé. En certains parages, les infusoires ont relié les îlots par des récifs mesurant jusqu'à 400 lieues de long sur des centaines de mètres d'épaisseur. Les îles basses coralligènes occupent en Océanie plus de 4 millions d'hectares.

La Polynésie est dans la zone des alizés du sud-est. Ces vents dominent pendant les deux tiers de l'année, puis vient la mousson d'ouest et du nord-ouest. Dans les îles occidentales, il pleut en moyenne un jour sur trois. Les montagnes exposées aux vents du sud-est reçoivent jusqu'à 3 m. 75 de pluie. Mais parfois des années entières se passent sans pluies dans les îles basses où rien n'arrête le vent. C'est dans le voisinage de l'équateur qu'il pleut le moins, à cause de la grande chaleur des bancs de corail ou de sable.

La flore polynésienne est pauvre en espèces, mais la végétation est exubérante. On ne trouve guère qu'un seul mammifère, le rat.

Les îles polynésiennes sont habitées par une race de même origine. Le groupe des îles Samoa a été le centre d'expansion de ces peuples qui, montés sur leurs pirogues, ont colonisé toutes les îles du Pacifique oriental.

Colonies françaises. — NOUVELLE-CALÉDONIE. — La Nouvelle-Calédonie est trois fois grande comme la Corse, mesurant 309 kilomètres de longueur sur 60 de largeur moyenne. Sa superficie est de 21 000 kilomètres carrés. Il faut y joindre l'*île des Pins* et les *îles Loyauté* ou *Loyalty* qui appartiennent au même groupe géographique.

Plusieurs massifs montagneux la couvrent à l'intérieur ; ils sont séparés par des plaines horizontales. Le plus élevé est le massif de *Humboldt* (1 634 mètres). La *dent de Saint-Vincent* s'élève à 1 445 mètres. Tout le littoral est bordé d'une ceinture de coraux de 200 à 1 000 mètres de largeur, les passes sont rares et dangereuses.

Située dans la zone torride, la Nouvelle-Calédonie a une température fort élevée. La moyenne à Nouméa est de 23° centigrades, mais les écarts sont assez considérables. Les sautes de

vent, fréquentes en janvier et en février, amènent des ouragans et des cyclones. — Les pluies, qui tombent l'été donnent environ 1 mètre par an. Le climat est très salubre.

La flore varie suivant la nature des terrains. L'essence la plus commune dans les forêts est le santal. La faune est assez pauvre. Les seuls mammifères sont les chauves-souris et les rats, mais les espèces européennes se sont propagées rapidement.

Les naturels qui sont de même race que les Papous ont gardé le nom de *Canaques*. De 60 000 environ qu'ils étaient au milieu de ce siècle, ils sont tombés à 23 000.

Découverte en 1776 par Cook, la Nouvelle-Calédonie a été occupée par la France en 1853-54. Elle a été à l'origine un lieu de déportation. Les forçats sont aujourd'hui environ 9000, les libérés 4000. Les établissements pénitenciers ont été relégués dans l'île *Nou* et la presqu'île *Ducos*. Le nombre des colons libres a beaucoup augmenté. Ils sont 2 600, sans compter les fonctionnaires et leurs familles dont le nombre est de 3 400. Les soldats et policiers comptent pour 2 900. La capitale est *Nouméa*.

Les îles *Loyauté* qui dépendent du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie sont au nombre de trois, *Lifou*, *Mare* et *Ouvea*.

Les colons de la Nouvelle-Calédonie ont occupé et mis en valeur l'archipel voisin des *Nouvelles-Hébrides*. Ces îles sont d'origine volcanique et renferment un volcan en activité. Le climat chaud et très humide produit une végétation touffue mais il est insalubre aux Européens. Les Anglais intriguent depuis longtemps pour y établir le gouvernement de la reine. Les habitants de Franceville, fatigués de voir repousser les demandes des colons en vue d'une annexion à la France, ont proclamé leur indépendance, mais les gouvernements intéressés ne sauraient y consentir.

L'archipel des Nouvelles-Hébrides est complété au nord par l'archipel de *Santa-Cruz*. L'ensemble représente une superficie de 13 à 14 000 kilomètres carrés avec 70 000 habitants.

Taïti. — Dans le groupe des îles de la *Société*, la France possède *Taïti* et son annexe *Moorea*. Taïti est formée de deux îles jointes par un isthme étroit. La plus grande est remarquablement circulaire. C'est un bloc volcanique qui porte à son sommet de nombreux cratères. La cime culminante, le *Diadème*, a 2450 mètres. Taïti mesure environ 12 à 13 lieues de

long sur 7 de large. Une ceinture de récifs la protège contre les ouragans et les tempêtes.

En 1774, Cook estimait sa population à 240 000 hab. En 1797, d'après les missionnaires, elle était de 50 000 seulement. Cette décroissance, causée surtout par l'usage des liqueurs fortes, continue sans cesse. Il n'y a plus aujourd'hui que 9000 indigènes. Ils passent pour les plus beaux et les plus doux des Océaniens.

Placée sous le protectorat de la France depuis 1842, Taïti a été annexée à l'empire colonial français en 1880, à la suite d'un traité avec la reine Pomaré V. La capitale est *Papeete* (3600 hab.).

La France a pris possession des Iles sous le vent situées à 20 lieues au nord-ouest de Taïti. Les indigènes voudraient, paraît-il, conserver leur autonomie avec le drapeau du protectorat plutôt qu'avec le pavillon français.

Depuis 1887 les îles Wallis situées au nord-est des îles Fidji étaient placées sous notre protectorat. Les deux principales sont *Wallis* ou *Ouvéa* et *Fotouna*. La population est d'environ 5 000 habitants. La seconde des deux îles est occupée depuis le mois de juin 1889.

Leur importance vient de leur situation sur la route de la Nouvelle-Calédonie, vers l'isthme de Panama. Ouvéa possède un port naturel assez sûr.

La France possède encore l'archipel des Marquises, chef-lieu *Nouka-Hiva*, les Toubouaï, les îles Tuamotou et les îles Gambier. En 1889, le protectorat a été organisé à *Rouroutou, Rimatara, Maria, Ranouna* et *Manihiki*. Toutes ces îles prendront une grande importance le jour où le canal de Panama sera percé.

On considérait jusqu'ici comme française la petite île de *Pâques* où un marchand français avait arboré notre pavillon. Celui-ci ayant été assassiné, il y a dix ans, son associé a vendu l'île au gouvernement chilien.

En résumé, l'ensemble des possessions françaises en Océanie représente une superficie de 25 000 kilomètres carrés avec une population de 90 000 habitants.

Colonies anglaises. — L'Angleterre possède, dans le voisinage de l'archipel Tonga, le groupe des îles Viti ou Fidji. Il se compose de 200 à 250 îlots (environ 20 000 kil. carr.), dont

80 seulement sont habités. Les deux principales îles sont *Viti Levou* qui est aussi grande que la Jamaïque et *Vanua Levou*, qui est trois fois plus étendue que l'île Maurice. Elles sont ceintes d'une barrière de coraux qui dépasse 600 mètres d'épaisseur. — L'année se partage en deux saisons : l'une fraîche de mai à octobre, l'autre chaude et pluvieuse. La température moyenne est de 25°. Le contingent des pluies est annuellement de 2 m. 13 à 2 m. 72. — La flore est celle des régions tropicales. La faune est extrêmement réduite. — Le dernier dénombrement a donné 152 700 habitants. Les indigènes, remarquablement robustes, ont embrassé le protestantisme. Le port principal est *Mbau*, à l'embouchure de la rivière *Lewa*

Entre l'Australie et les îles Fidji, l'Angleterre détient l'île *Norfolk* (44 kil. carr. ; 700 hab.) qui fut colonisée par des habitants de l'île *Pitcairn*, laquelle, située dans le groupe des Tuamotou, avait été jadis mise en culture par des marins anglais révoltés.

L'Angleterre a annexé en 1888 les îles *Christmas*, *Fanning*, *Penchyn* et *Échiquier* en vue de l'établissement d'un câble de l'Australie au Canada et une autre île *Christmas* au sud-ouest de Java pour servir de point d'attache au câble de l'Inde à l'Australie.

En 1888 elle a pris sous son protectorat l'archipel *Cook* ou *Hervey*, composé de 4 îles et de 6 à 7 îlots. La population est d'environ 700 habitants. C'est un dépôt de charbon sur la route du Canada à l'Australie.

En 1889 elle a annexé les îles *Souvarow*, *Humphrey*, *Rokahouga* et *Phœnix*.

Les conventions de 1885 ont laissé aux Anglais la moitié de l'archipel *Salomon*.

Le total des colonies anglaises de l'Océanie donne une superficie de 200 000 kilomètres carrés avec une population de 280 000 habitants, en y comprenant la Nouvelle-Guinée anglaise.

Colonies allemandes. — Les Allemands ont occupé les îles *Marshall* et *Navodo* (110 kil. carr.), l'archipel *Bismarck* (52 000 kil. carr.) et les îles *Salomon* du nord (22 000 kil. carr.) ; au total, en comptant la Terre de l'empereur Guillaume, un domaine colonial de 250 000 kilomètres carrés avec 380 000 habitants.

Colonies des États-Unis. — Les États-Unis ont occupé au centre du Pacifique les îles de l'*Union* et *Gilbert*, qui sont plutôt des ports de ravitaillement que des colonies proprement dites.

États protégés. — L'archipel des îles Tonga, situé dans la partie méridionale du Grand Océan, comprend trois groupes formés d'une centaine d'îles. Sa population est de 23 000 habitants de religion chrétienne. C'est un royaume dont la capitale est *Noukoualofa*. Des traités d'amitié conclus en 1876 et en 1879 avec l'Allemagne et l'Angleterre leur accordent des avantages spéciaux. Le vieux roi n'a pas d'enfants et il a perdu en 1889 l'héritier du trône. On craint que des troubles n'éclatent à sa mort et ne justifient une intervention étrangère.

Les îles Samoa ou îles des Navigateurs forment un groupe de la Polynésie composé de 14 îles, dont 3 importantes.

Sawaï (700 milles carrés) est dominée par de hautes montagnes. Elle renferme un seul port *Saluafata* où les Allemands ont établi un dépôt de charbon.

Upolu (550 milles carrés). C'est une île neutre. Depuis 1879 elle est administrée par un roi et une Assemblée, sous la direction des consuls d'Allemagne, d'Angleterre et des États-Unis. La capitale *Apia*, sur la côte nord, est un excellent port.

Tutulla (55 milles carrés) est coupée en deux par le port de *Pago-Pago* qui a toujours été considéré comme appartenant aux États-Unis.

En 1872 la compagnie allemande avait absorbé tout le commerce des îles Samoa et cherchait à s'assurer la direction du gouvernement. Deux princes se disputaient le pouvoir. L'un d'eux Malietoa l'avait emporté. Les Allemands le renversèrent et le firent prisonnier, puis ils installèrent une sorte de Parlement avec un Allemand pour premier ministre. Les indigènes se révoltèrent, à l'instigation des États-Unis. La guerre recommença; mais, au mois de mai 1888, deux navires allemands et américains ayant été coulés par un cyclone, les hostilités cessèrent. Une conférence se réunit à Berlin. Aux termes de l'accord publié au mois de juin 1890, Malietoa est rétabli, l'indépendance et la neutralité de Samoa sont consacrées.

État indépendant. — Au centre du Pacifique, se trouve le royaume des îles Havaï ou des îles Sandwich. Ces 8 îles ont une superficie d'environ 17 000 kil. carrés. Au Nord se creusent des

abîmes de 2 000 et 4 000 mètres de profondeur; au Sud, la sonde descend jusqu'à 8 500 mètres.

La plus grande de ces îles, *Hawaï* a 30 lieues de long sur autant de large. Un chenal de 10 lieues de large la sépare de l'île *Mauï*. A 80 lieues de là s'élève l'île *Kauaï*. Entre Mauï et Kauï, se rencontre la petite île *Oahu*, qui renferme la capitale *Honolulu*.

Ces îles sont d'origine volcanique. Dans l'île d'Hawaï se dresse le *Mauna-Loa* (4 145 m.). Le grand cratère a un diamètre de 2 kilomètres et demi, une profondeur de 300 mètres. En 1880 une éruption dura 6 jours et déversa 700 millions de mètres cubes de laves. Sur les flancs du Mauna-Loa, à 1 000 mètres d'altitude s'ouvre le cratère du *Kilauea*. C'est un abîme circulaire de 15 kilomètres de tour. Le fond est rempli par un lac de lave. En 1840 ce lac s'écoula par un courant de 5 millions de mètres cubes. Le *Mauna-Kea* atteint presque l'altitude du Mauna-Loa (4 200 m.), le *Mauna-Hualalaï*, a 2 500 mètres.

Les îles Sandwich sont comprises dans la zone torride. Les extrêmes de température sont 32 et 11°. Les pluies donnent par an de 1 mètre et demi à 2 mètres. Certains endroits de la côte orientale reçoivent jusqu'à 7 mètres.

La flore n'est pas très riche. La zone forestière s'étend jusqu'à 2 000 mètres; plus haut vient la zone des arbustes, puis la zone alpine. La faune est pauvre en mammifères.

L'île de Kauaï fut découverte au mois de janvier 1778 par Cook, qui trouva la mort, l'année suivante, dans la baie de Kealakekua. Sous l'influence des missionnaires et des colons américains, les Hawaïens ont répudié leurs dieux, leurs superstitions, leur barbarie pour adopter les coutumes, les mœurs et les lois de la civilisation moderne. Mais le contact des étrangers, l'importation des spiritueux, les ravages de la lèpre ont porté atteinte à leur vitalité. En soixante-quatorze ans, de 1779 à 1853, l'excédent des décès sur les naissances a été de 325 000. Les indigènes ne comptent plus que pour 40 000 dans une population totale de 86 000 habitants. A mesure que la race primitive décroît, la race blanche se multiplie. Il y a 18 000 Chinois et 17 000 blancs dont 192 Français.

Le roi Kalakaua est mort le 20 janvier 1891. Le pouvoir doit passer à sa sœur qui est mariée à un Américain. Une femme saura-t-elle sauvegarder l'indépendance nationale et défendre

l'archipel contre les convoitises étrangères, en particulier celle des États-Unis? La grande république distante de 2100 milles, exerce déjà sur le royaume d'Hawaï une sorte de suzeraineté nominale. Ce sont les capitaux américains qui en ont développé ses ressources et *Honolulu* est relié au continent américain par des lignes de paquebot. La capitale (20 000 hab.) ne doit son indépendance qu'au désir égal qu'ont plusieurs États civilisés de la supprimer, de sorte qu'aucune entente n'a pu se faire encore à cet égard.

Géographie économique. — Ce n'est ni par l'étendue de leurs territoires ni par la densité de leur population que les innombrables îles de l'Océan Pacifique sollicitent l'attention des Européens. Elles ne couvrent pas une superficie supérieure au tiers de la France (175000 kilomq.) et leur population totale (environ 900000 hab.) ne dépasse pas celle de deux ou trois de nos départements. Et pourtant elles sont à l'heure actuelle, pour des raisons qu'on dira plus loin, l'objet de convoitises acharnées de la part de toutes les puissances colonisatrices, qui s'empressent de planter leur drapeau et de proclamer solennellement leur protectorat sur les rochers demeurés libres.

Ressources naturelles. — Ce sont les produits spontanés du sol, plus encore que ceux de l'agriculture, qui constituent jusqu'à présent la principale richesse de toutes ces îles. Le terrain, d'ailleurs, formé de la décomposition de matières volcaniques, est en général très fertile, et les conditions climatériques favorisent encore sa fécondité.

En général, les îles du Pacifique sont recouvertes d'une végétation luxuriante. Sur toutes les pentes bien arrosées, de vastes *forêts* à peine exploitées masquent les hauteurs. Elles sont riches en essences utiles aux constructions navales, cèdres, kaori, ou propres à l'ébénisterie, bois de santal, ébénier. De nombreux arbres fournissent le caoutchouc et d'autres gommes estimées. Les habitants retirent enfin de certains d'entre eux des fibres dont ils font quelques tissus.

Des plantes plus précieuses encore suffisent amplement aux besoins de l'alimentation des indigènes; ils n'ont que l'embarras du choix : *goyavier*, *bananier*, *arbre à pain*, *sagoutier*, *cocotier*. Dans certaines îles, ils cultivent pourtant, ou plutôt entretiennent quelques champs de légumes. L'*igname* est, dans les Fidji et les Nouvelles-Hébrides, la plante alimentaire par excellence.

Les *patates*, le *taro* sont aussi des racines très répandues.

Mais en somme, dans toutes les îles du Pacifique, le travail est inutile. Aussi les indigènes sont-ils en général paresseux, indolents, et particulièrement rebelles au travail dans les grandes plantations. Partout les bras manquent et la dépopulation lente de la plupart des îles ne peut que rendre cette situation toujours plus critique, tant qu'un mouvement d'immigration sérieux ne viendra pas compenser les pertes et pourvoir à l'insuffisance du travail indigène.

La noix de coco desséchée ou *koprah* est le principal objet de commerce. Elle sert en Europe à la fabrication des savons et des matières grasses, et de nombreux navires vont la récolter chaque année dans différents archipels. Ce sont les îles Fidji et les groupes voisins des Tonga et des Samoa qui en fournissent les plus grandes quantités, près de 20 000 tonnes. Les Tuamotou et les Carolines, aux deux extrémités du Pacifique, en donnent aussi de fortes cargaisons. La valeur totale de cette denrée n'est pas inférieure peut-être à 25 millions de francs. Les *oranges* de Taïti sont célèbres sur le marché de San Francisco; et les *muscades* de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines méritent également une mention.

Parmi les cultures proprement dites, le *riz* est la principale nourriture des habitants dans l'archipel de Havaï; et le *maïs* occupe, dans la Nouvelle-Calédonie et dans de nombreuses îles plus fertiles, des centaines d'hectares.

La *pomme de terre* et divers légumes européens, importés par les missionnaires, ont prospéré presque partout.

La *canne à sucre* a une véritable importance économique; bien qu'un grand nombre de plantations aient été délaissées, cette culture fait encore la richesse des îles Havaï et des Fidji; mais tandis que dans ces dernières la production n'atteint plus 9 000 tonnes, elle est montée aux Havaï de 18 000 en 1875, à près de 80 000 dans les années dernières, donnant ainsi à cet archipel, parmi les pays producteurs de sucre, une place honorable. La Californie et les régions voisines des États-Unis sont pour les produits havaïens des débouchés assurés.

La *canne à sucre* est une des cultures qu'on pourrait tenter avec le plus de fruit, sur toutes les terres de l'Océan Pacifique. Le sol et le climat lui sont également favorables. Elle pourrait couvrir à Taïti, dans la Nouvelle-Calédonie, des milliers d'hec-

tares. C'est à peine si l'on en rencontre encore quelques champs dans cette dernière colonie. En revanche plus de 400 hectares y sont consacrés au *café*, et l'archipel voisin des Nouvelles-Hébrides en renferme 100 000 plants, appartenant à une colonie française. Taïti, qui eut jadis des plantations prospères, n'en conserve plus trace.

La culture du *coton* avait pris une grande extension aux îles Fidji lors de la guerre de Sécession; mais la plupart des champs sont abandonnés. Taïti, Samoa, les îles Havaï ont aussi quelques plantations de coton.

Le *tabac*, dont les feuilles servent aux indigènes pour se racheter de l'impôt, n'est pas très répandu; le *thé*, qu'on avait essayé d'acclimater, n'a pas réussi.

L'*élevage* est une industrie prospère dans quelques îles, où les prairies abondamment arrosées favorisent surtout la croissance du gros bétail. Havaï doit être citée en première ligne. On compte aussi 100 000 *bêtes à corne* à la Nouvelle-Calédonie; mais les *moutons* y sont très rares. Les *chevaux* sont peu nombreux en général et rendent peu de services.

La *pêche* fournit aussi aux indigènes une nourriture abondante dans un grand nombre de lieux.

Taïti possède enfin des bancs d'*huîtres perlières* et *nacrières* d'une haute valeur et d'une réelle importance pour la bijouterie et l'industrie françaises.

De toutes les îles océaniennes, on ne connaît encore que la Nouvelle-Calédonie comme pays riche en *produits miniers*. Mais des vastes gisements qu'elle contient, un petit nombre seulement sont exploités, faute de capitaux et d'esprit d'entreprise. L'*or* est peu abondant; mais on a reconnu de nombreuses mines de *houille*. Les minerais de *cuivre* sont particulièrement riches en métal pur; l'*antimoine*, le *chrome*, le *cobalt* existent aussi en dépôts importants. Mais c'est jusqu'à présent le *nickel* qui est l'objet de l'exploitation la plus active et la plus régulière. On en retire annuellement près de 12 000 tonnes; les mines les plus riches sont celles de Canala et de This.

L'*industrie* est dans l'enfance. Les indigènes fabriquent des nattes, des poteries, quelques armes; mais ils sont surtout habiles dans la construction des pirogues. Les Papous ont un goût particulier pour la décoration, la sculpture, la ciselure.

Les raffineries de sucre des îles Havaï, des Fidji, de Taïti ont

seuls une importance économique, avec les hauts fourneaux de Nouméa.

La pirogue est le *mode de communication* par excellence; mais les plus grandes îles ont aussi quelques routes. Les plus longues et les mieux entretenues se trouvent aux Havaï et dans la Nouvelle-Calédonie. L'Archipel havaïen possède même 50 kilomètres de voies ferrées; des lignes de télégraphes et de téléphones le sillonnent sur près de 400 kilomètres.

Commerce. — On comprend qu'il est difficile de donner avec précision le chiffre total du commerce des îles océaniennes. On peut l'évaluer approximativement à 160 ou 175 millions de francs. Les îles Havaï entrent à elles seules dans ce total pour la moitié (80 millions). Les colonies françaises, qui viennent ensuite, mais très loin derrière, bien que leur superficie soit beaucoup plus considérable, font un commerce d'environ 12 millions, pour la Nouvelle-Calédonie et 6 pour Taïti. Le chiffre des affaires dans les établissements anglais et particulièrement aux Fidji ne dépasse pas 32 millions. Les colonies allemandes de l'archipel Bismarck et les îles Salomon sont encore peu exploitées. Elles participent peut-être pour une dizaine de millions au mouvement des échanges. Le groupe des Samoa et des Tonga fait un trafic de 9 millions, les Carolines, de 3.

En général ces régions n'offrent pas au commerce européen de grandes ressources en débouchés. Les indigènes sont sans besoins, et comme ils ne travaillent pas, ils sont incapables de fournir autre chose que des produits spontanés du sol, en échange des objets qu'on leur vend. Les blancs sont d'autre part trop peu nombreux encore pour solliciter de grands apports, et donner lieu à un commerce important. Les cotonnades et les autres tissus, les objets en fer et les machines, sont les principales marchandises apportées d'Europe ou d'Amérique par les navires qui fréquentent ces parages. Ajoutons des armes, des boissons, des drogues et matières chimiques, du tabac.

Le sucre est au premier rang des denrées exportées. Les ventes atteignent peut-être 50 millions, dont plus de 45 aux îles Havaï. Le coprah fournit environ 25 millions. Le nickel de la Nouvelle-Calédonie, le riz des îles Havaï, le coton de Taïti et des Fidji, les peaux de différentes îles peuvent être ensuite placés sur le même rang.

Ce sont les Américains qui, grâce à l'archipel des Sanwich. prennent la plus grande part à ce commerce. Tous les produits de ces îles sont dirigés sur San-Francisco et sous pavillon des États-Unis. Les Allemands jouent aussi un grand rôle dans ces parages. Les navires de Hambourg drainent le trafic de la plupart des autres terres. Les Anglais se sont laissé distancer. Quant à la France, son pavillon n'est guère représenté dans l'Océan Pacifique que par les vapeurs des Messageries maritimes qui font le service postal de la Nouvelle-Calédonie, ou par les croiseurs de l'État, qui visitent à époque fixe nos principales stations; nous ne prenons qu'une part insignifiante au commerce de nos propres colonies, surtout à l'exportation, un dixième tout au plus.

Nous sommes pourtant en possession de deux excellents ports. *Nouméa* et *Papeete* ont respectivement un mouvement de 100 000 et 50 000 tonnes. Le port d'*Honolulu* est beaucoup plus actif (225 000 tonnes. *Levuka* et *Suva* dans les îles Fidji ont 55 000 tonnes. Les rades d'*Apia* dans les Samoa et de *Nukualofa* dans les Tonga sont des points de relâche importants sur la route de Sydney, ou d'Auckland à San-Francisco, parcourue régulièrement par les steamers anglais, américains ou allemands (Pacific Mail Line, New-Zealand Shipping-Company; Norddeutsches Lloyd, etc.). Honolulu est à vingt jours de navigation de Sydney, à huit de San-Francisco.

Quatre puissances se disputent aujourd'hui l'influence dans les îles du Pacifique ou s'en partagent les terres.

La *France* doit être citée en première ligne, beaucoup moins d'ailleurs pour le rôle effectif que jouent nos nationaux dans ces parages que pour le nombre, l'étendue et l'ancienneté de nos possessions. Nous occupons 25 000 kilomètres carrés, peuplés de 100 000 habitants; mais, bien que le commerce de ces îles atteigne déjà une valeur appréciable, il s'en faut qu'elles rendent tout ce qu'elles peuvent donner.

L'*Angleterre* et les *États-Unis* occupent aux deux extrémités du Grand Océan une situation symétrique. Bien que le royaume de Sandwich soit politiquement indépendant, il n'est guère, au point de vue commercial, qu'une colonie américaine, correspondant aux îles Fidji, qui ne sont elles-mêmes qu'une dépendance de l'Australie. Ces deux archipels jouent au reste le même rôle vis-à-vis des deux continents qui leur font face.

La Nouvelle-Guinée anglaise, située dans la zone tropicale, peut fournir en outre à bon compte au continent voisin tous les produits propres à cette zone, les épices, le café. L'Angleterre possède encore quelques autres îlots, mais ils n'ont d'importance que par leur position comme dépôts de charbon, ou points de ravitaillement.

Dans le reste du Pacifique les Anglais et les Américains sont d'ailleurs moins disposés, semble-t-il, à annexer réellement des terres qu'à empêcher les autres puissances de toucher à tout ce qu'ils ne jugent pas opportun de prendre.

Les *Allemands*, les derniers venus, ne sont ni les moins actifs ni les moins heureux. Ils occupent aujourd'hui officiellement une des régions les plus riches et les plus peuplées du Pacifique. Ces possessions ont toutefois un grand désavantage, c'est qu'elles sont en dehors de toutes les routes suivies; et rien ne peut faire prévoir qu'elles soient jamais sur le chemin d'un grand courant commercial. On comprend par suite aisément la raison des convoitises de l'Allemagne sur Samoa. Ce serait le centre de ses établissements océaniens, l'entrepôt général de son commerce. Mais les autres puissances n'ont pas moins de motifs pour maintenir la neutralité de ces territoires.

En somme, des influences nombreuses et hostiles se partagent le Pacifique. Mais, tandis que les Anglais et les Américains peuvent s'appuyer au sud-ouest et au nord-est sur les continents voisins qui leur appartiennent, la France et l'Allemagne au sud-est et au nord-ouest sont beaucoup plus isolées, la France surtout, si l'on en excepte la Nouvelle-Calédonie, puisque la plupart de ses possessions sont disséminées en plein océan, à une égale distance de l'Australie et de l'Amérique. Ce n'est que l'ouverture du canal de Panama qui nous permettra d'exploiter sérieusement ces colonies et de lutter, plus avantageusement que jusqu'à ce jour, contre la concurrence de nos rivaux.

Bibliographie.

Cook. *Voyages*, trad., 12 vol., Paris, 1817.
Dumont d'Urville. *Voyage autour du monde*. Paris, 1834, 2 vol. in-8.
Bougainville. *Voyage autour du monde*. 1766-1769, Paris, 1771, in-4.
Dillon. *Voyage aux îles de la mer du Sud en 1827-1828 et relation de la Pérouse*. 2 vol.. Paris, 1830.

De Rienzi. *Océanie : Revue géographique et ethnographique de la Malaisie Micronésie, Polynésie et Mélanésie.* 3 vol., Paris, 1836-1837.
Erskine. *Western Pacific.*
Romilly. *The western Pacific and New Guinea.*
Walter Coote. *Océan Pacifique occidental.*
Moerenhout. *Voyage aux îles du Grand Océan.*
Meinicke. *Die inseln des stillen Oceans.* Leipzig, 1875, in-8.
De Quatrefages. *Les Polynésiens et leurs migrations.*
De Varigny. *L'océan Pacifique.*
E. Reclus. *Terres océaniques* (*Géo. univ.* t. XIV).
De Hubner. *A travers l'empire britannique.*
Calvert. *Fidji and the Fijians.*
Seeman. *A mission to Viti.*
Graeffe. *Samoa oder die Schifferinseln.* Hambourg, 1873-1879.
Bastian. *Einiges aus Samoa und anderen inseln der sudsee.* Berlin.
Marques. *Iles Samoa* (*Bull. de la Soc. de Géo.* de Lisbonne, 1889, in-8.
De Ganniers. *Les îles Samoa.*
Guppy. *The Solomon Islands.*
Imhaus. *Les Nouvelles Hébrides.* Paris, 1890.
Garnier. *Voyage à la Nouvelle-Calédonie* (*Tour du Monde*), 1868.
De Lanessan. *L'expansion coloniale de la France.*
Lemire. *Voyage à pied en Nouvelle-Calédonie* (*Tour du Monde*), 1878.
Moncelon. *Mélanésie française.*
Uchartier. *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie*, 1887.
Rufus Anderson. *The Hawaian Island.* Boston, 1865.
Mine. *L'archipel hawaïen.* Bordeaux, 1885, in-8.
Marc Monnier. *Un printemps sur le Pacifique.* Plon, 1885, in-8.
De Quatrefages. *Hommes fossiles et hommes sauvages.*
Jouan. *Les îles du Pacifique.*
Deschanel. *La France en Océanie.*

Sujets de devoirs.

Comparer l'Insulinde et l'Inde continentale : climat, production, commerce, etc.

Les diverses régions naturelles de l'Australie.

Les colonies françaises en Océanie.

Principaux produits et principales routes de commerce de l'Australie et de la Polynésie.

Classer les îles de l'Australie et de la Polynésie suivant leur climat et leurs produits.

Comparer l'Australie avec les autres continents de l'hémisphère austral.

CHAPITRE V

COLONISATION DE L'OCÉANIE

La domination des *Portugais*, qui furent les premiers explorateurs de l'Océanie, ne survécut pas à leur empire de l'Inde. Ce sont les *Hollandais* qui ont pris leur succession dans le Pacifique : les noms de Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Tasmanie rappellent encore leur passage. Mais ils n'ont pas su mieux coloniser que leurs devanciers. Jaloux d'un précieux monopole, ils ont fermé tous leurs établissements à l'immigration et ont concentré les cultures dans quelques îles les plus peuplées, mais ils n'ont joué eux-mêmes que le rôle du propriétaire qui vit du revenu de ses domaines tout en n'y envoyant que des régisseurs et des gérants. Ce n'était donc pas aux Hollandais qu'il était réservé de coloniser l'Australie vide d'habitants. D'ailleurs c'est par le côté opposé aux îles de la Sonde qu'il fallait l'attaquer et c'est une des raisons qui expliquent le merveilleux succès des *Anglais*. Les vastes solitudes offraient un excellent débouché au trop-plein de la métropole qui n'avait pu longtemps se déverser que sur l'Amérique. C'est aujourd'hui encore un des pays du monde où s'établissent de préférence les colons anglais. — Dans le reste de l'Océanie, les *Espagnols*, les Anglais encore, les *Français*, les *Américains*, les *Allemands* occupent des positions diverses dont on a vu la répartition. Ce sont les grandes puissances qui se sont partagé la Polynésie; elles ont eu pour but de s'assurer çà et là dans cet immense espace des points de ravitaillement, des ports de relâche, des dépôts de charbons, des stations militaires. La question économique n'est venue qu'en second rang et c'est précisément ce qui a permis à celle de ces puissances qui est entrée à ce point de vue la dernière en lice, de prendre dans les possessions de toutes les autres une prépondérance commerciale qu'on dédaignait de lui disputer.

Si l'on excepte le royaume des îles Hawaï et quelques sultanats de Bornéo ou de Sumatra, toutes les terres océaniennes sont en réalité colonies européennes ou américaines; mais à

quelque puissance qu'elles appartiennent, elles se distinguent toutes par un certain nombre de caractères communs.

Dans toutes le dépeuplement est général et les bras manquent. C'est à peine si, dans l'île de Java, les indigènes sont assez nombreux pour suffire à l'exploitation du sol. En beaucoup d'endroits, il serait puéril de le nier, ce sont les Européens qui ont été volontairement les premiers auteurs du mal. Il suffit de rappeler comment les Espagnols ont compris leur mission civilisatrice à l'égard des naturels des Mariannes et des Carolines, les Anglais vis-à-vis des Australiens, des Fidjiens, des Tasmaniens. Ceux-ci ont disparu jusqu'au dernier. Les Français, par contre, se sont toujours honorés en traitant avec douceur les populations indigènes et en cherchant à enrayer les progrès du dépeuplement. Mais en dépit de toutes les mesures préservatrices, les indigènes fondent au contact des blancs. Ils nous prennent surtout nos vices qui les tuent; nos habitudes qu'ils adoptent, comme celle du vêtement, leur sont tout aussi désastreuses. Il est hors de doute qu'une diminution énorme s'est produite dans le chiffre de la population et que ce mouvement rétrograde quoique moins rapide, continue néanmoins de nos jours. Ajoutons que ceux qui demeurent sont en général paresseux et indolents et se refusent à tout travail, du moins dans les îles polynésiennes, que de grandes îles comme Bornéo et la Nouvelle Guinée, presque vierges encore, sont particulièrement pauvres en travailleurs et ne sont encore ouvertes que sur un petit nombre de points; on conviendra alors que la question du peuplement est d'importance vitale dans tout ce continent.

Les *Européens* ne pourront pas réussir partout : dans toute la Malaisie, dans un grand nombre des îles du Pacifique, les plus vastes et les plus riches, situées sous l'équateur, le climat ne saurait leur convenir. C'est en particulier le cas de toutes les nouvelles colonies allemandes de la Mélanésie. L'Australie se prête beaucoup mieux à l'établissement des blancs, surtout dans la partie méridionale. La Nouvelle-Zélande est encore plus favorable au développement de la colonisation européenne.

Dans le Pacifique même, de nombreuses îles situées dans le voisinage des tropiques pourraient recevoir sans danger des milliers de colons européens. La plupart de nos possessions, la Nouvelle-Calédonie, Taïti appartiennent à cette catégorie.

Partout ailleurs, il faut recourir à d'autres éléments. C'est la

Chine qui les fournit. Les Chinois sont actuellement plus de 50 000 en Australie, 20 000 aux îles Hawaï, soit le quart de la population, plusieurs milliers dans nombre d'autres îles. C'est une véritable invasion pacifique qu'on se flatterait vainement d'enrayer et qu'il serait sans doute peu sage de vouloir impitoyablement refouler. Quel que soit le danger qui en résulte pour les blancs, les coolies répondent aujourd'hui dans toute l'étendue de l'océan Pacifique à un besoin réel. Eux seuls peuvent mettre en valeur la plupart des innombrables terres qui couvrent cet espace.

L'ouverture du canal projeté de Panama aurait de grandes conséquences pour l'avenir commercial de l'Océanie. Toutes les colonies disséminées sur le Pacifique verraient bientôt doubler leur prospérité. Les colons s'y transporteraient plus volontiers, sûrs de trouver désormais vers l'Europe un débouché plus facile et moins long. Nos possessions des mers du sud, Taïti, les Marquises seraient parmi les plus favorisées. Toutes proportions gardées et si l'on ne tient compte que du nombre des habitants, l'Océanie est le continent où le commerce est le plus actif. Les îles de la Sonde forment un groupe à part et se rattachent à l'Asie. Mais dans tout le reste du Pacifique, l'Australie occupe une place prépondérante. Tournant vers l'Orient sa zone productive, développée en demi-cercle, elle semble vouloir, par cette position seule, étendre sa protection et son hégémonie sur toutes les terres disséminées au large jusqu'aux extrémités de l'Océan. La Nouvelle-Calédonie seule est un point noir. Elle gêne singulièrement les Australiens qui ne négligent aucune occasion de manifester leur mauvaise humeur. Les Nouvelles-Hébrides leur en ont fourni dernièrement le prétexte; ils nous ont empêché de les annexer, bien qu'elles soient sans contexte dans la « sphère de notre influence ». Tout cela n'est pas fait pour nous permettre de détourner notre affection de nos colonies océaniennes. Elles sont précieuses à divers titres et ont leur raison d'être. Elles n'attendent que des colons qui les mettent en valeur pour prendre une part active au commerce de la métropole.

TABLE DES MATIÈRES

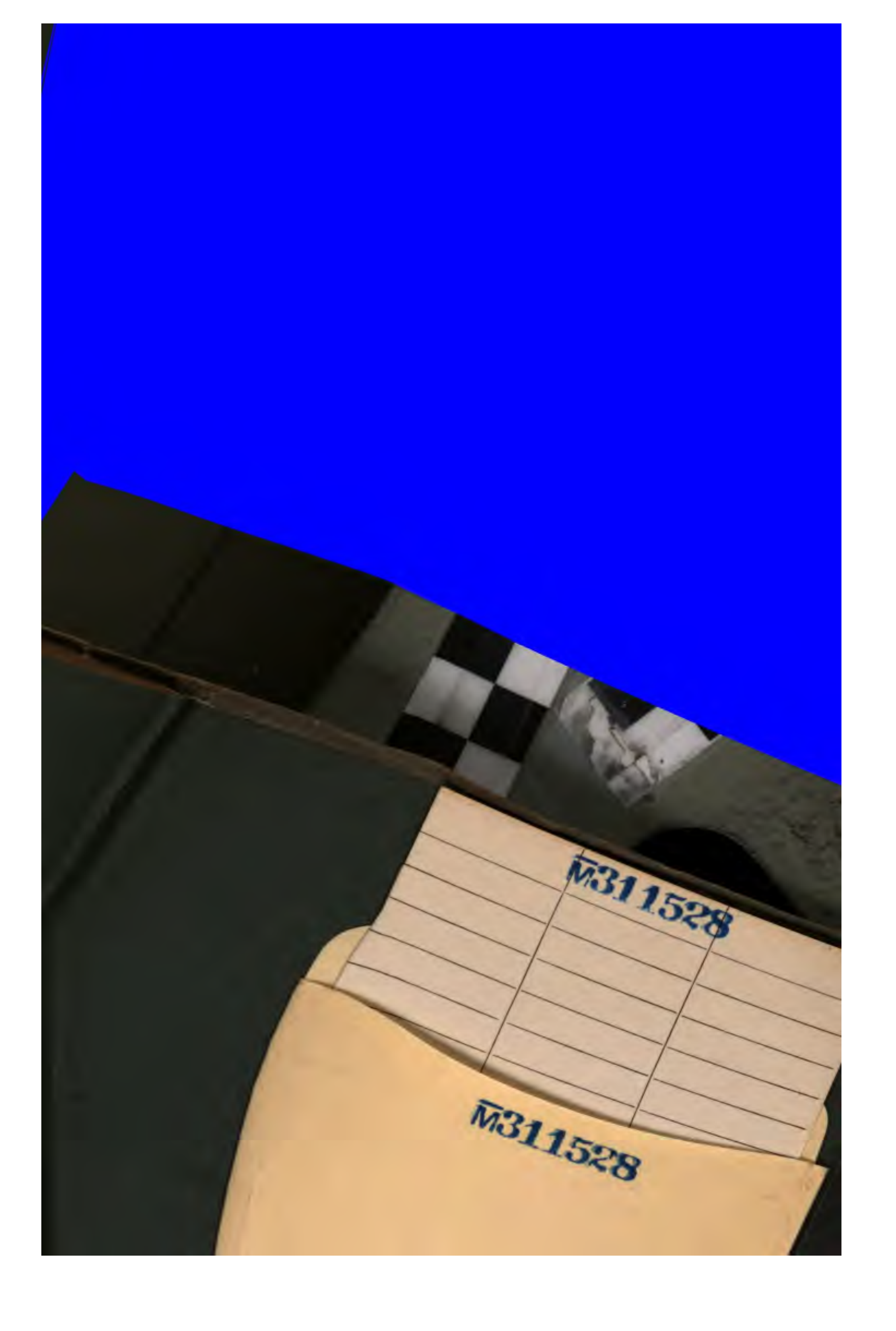
PREMIÈRE PARTIE. — AFRIQUE.

DEUXIÈME PARTIE. — ASIE.

TROISIÈME PARTIE. — OCÉANIE.

Paris. — Imp. Labure, rue de Fleurus, 9.




M311528
M311528

